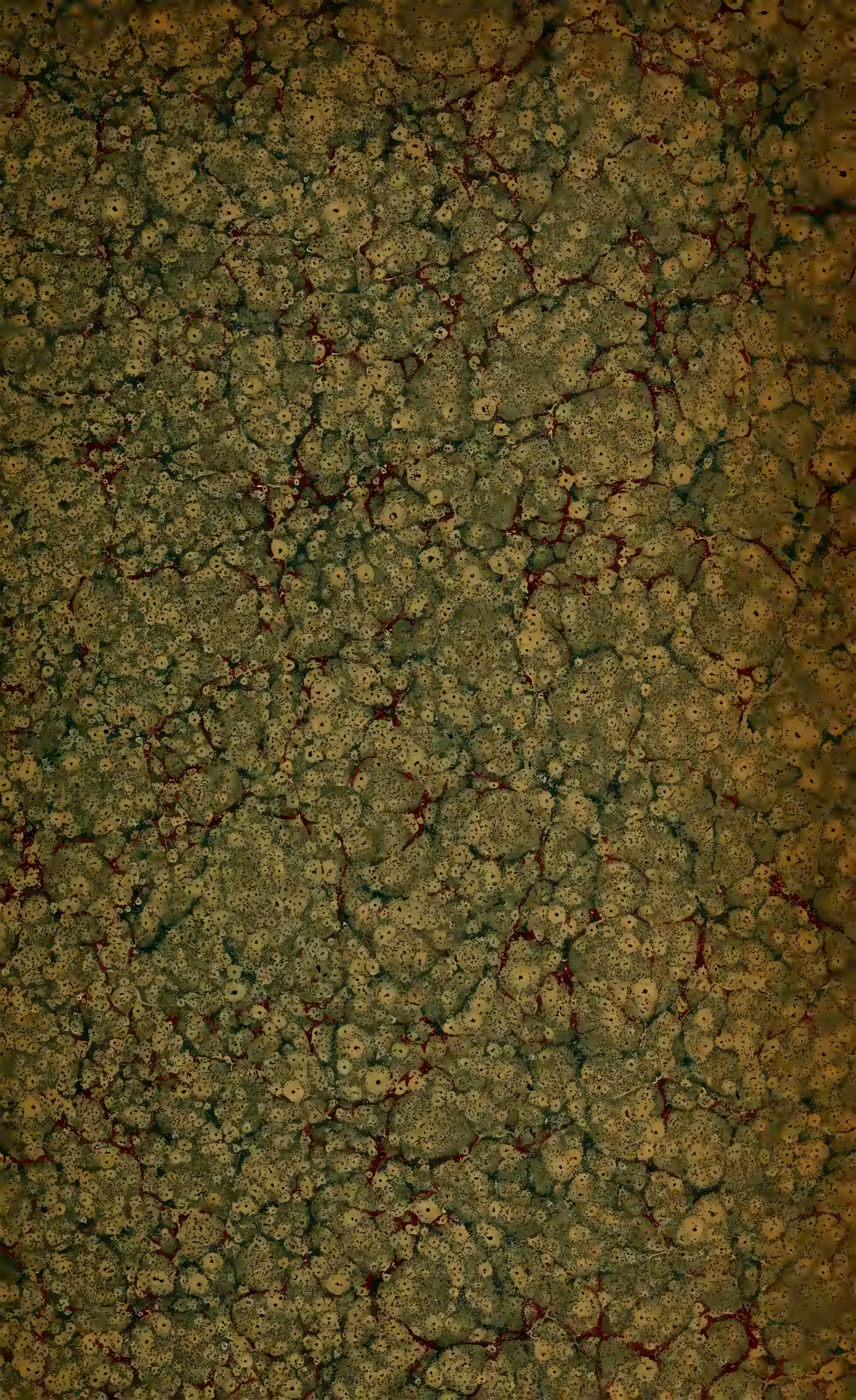



4085.37
Accessions
141,823
Shelf No.
FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
Received May 13, 1873.



DICTIONNAIRE

DES

ARCHITECTES FRANÇAIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

ENCYCLOPÉDIE D'ARCHITECTURE, revue mensuelle. 12 vol. in-4°. Paris, 1851-1862. (Chaque volume est accompagné de 120 planches gravées, exécutées sous la direction de M. Victor Calliat.)

DU CONCOURS comme moyen d'améliorer l'état de l'architecture et la situation des architectes. Paris, 1848.

ACOUSTIQUE ET OPTIQUE des salles de réunions publiques. Rapport présenté à la Société centrale des architectes et au nom d'une commission prise dans son sein. Paris, 1849.

(Extrait du *Bulletin* de la Société.)

ASSAINISSEMENT DES HABITATIONS INSALUBRES. Rapport présenté à la Société centrale des architectes. 2e édit. in-8° de 60 pag. Paris, 1850.

(Extrait du même *Bulletin*.)

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE M. ACHILLE LECLÈRE, architecte, membre de l'Institut. In-8°. Paris, 1854.

ABEL BLOUET, architecte, membre de l'Institut ; sa vie et ses travaux. In-8°. Paris, 1854.

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE M. LETAROUILLY, architecte. In-8°. Paris, 1855.

DU DIPLÔME D'ARCHITECTE. In-8° de 54 pag. Paris, 1855.

EXPOSITION UNIVERSELLE DES BEAUX-ARTS. Compte rendu des ouvrages d'architecture. In-8° de 92 pag. Paris, 1855.

EXCURSION EN ITALIE : Aix-les-Bains, Chambéry, Turin, Novare, Milan, Brescia, Vérone, Padoue, Venise, Murano, Torcello, le lac Majeur, le lac de Côme. In-8° de 290 pag. Paris, 1859.

DICTIONNAIRE

DES

ARCHITECTES FRANÇAIS

PAR

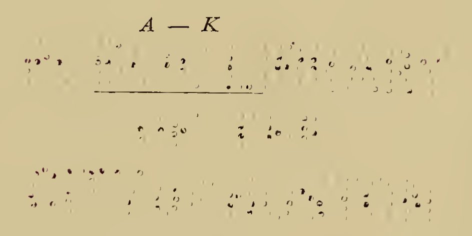
ADOLPHE LANCE

ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT

Membre du Comité National des Travaux historiques

TOME PREMIER

A — K



PARIS

Vve A. MOREL et Cie, ÉDITEURS

RUE BONAPARTE, 13

1872

AVANT-PROPOS

Je songe depuis vingt ans au livre que je publie aujourd'hui; c'est-à-dire que pendant ce laps de temps j'ai recueilli avec soin tout ce qui pouvait avoir trait au but que je m'étais proposé. Je ne me flatte pas d'avoir épuisé mon sujet, je crois, au contraire, qu'on pourra encore, après moi, glaner fructueusement; mais j'ai la satisfaction de pouvoir me dire que, sans espoir d'être jamais complet, j'ai fait néanmoins pour l'être tous les efforts possibles. Ces efforts ont été grands, car le champ que j'avais à explorer est clair-semé de renseignements. L'histoire, en général, fait une maigre part aux architectes; tandis que les faits et gestes des peintres et des sculpteurs sont relatés complaisamment, c'est à peine si les architectes sont gratifiés d'une mention presque toujours concise et sèche, dont le seul avantage est de les sauver de l'oubli. Et, chose digne de remarque, cette injustice, qui est de tous les temps, se montre plus criante encore de nos jours. Une large part est faite à la critique des œuvres qui sont du domaine des arts et des lettres; chaque lundi nos journaux consacrent une de leurs pages au compte rendu du moindre livre et de la plus insignifiante comédie, ils prodiguent leur publicité aux auteurs et aux acteurs des dernières comme des premières catégories, ils s'occupent assez souvent des musiciens, quelquefois des peintres et des sculpteurs: ils ne songent jamais aux architectes! Singulière anomalie! le plus utile et le plus ancien des arts, celui dont les produits sont les plus grandioses et les plus durables, l'architecture, à qui l'on doit les magni-

fiques monuments du Moyen Age et de la Renaissance, c'est-à-dire les plus anciennes et les plus pures de nos gloires, l'architecture, dis-je, est oubliée ou dédaignée, et les architectes, je parle même des premiers d'entre tous, restent à peu près inconnus. Qui sait les noms des grands artistes auxquels sont dues les cathédrales de Paris, d'Amiens, de Reims, de Strasbourg? Combien de gens savent que le vieux Louvre est de Lescot et le Garde-Meuble de Jacques-Ange Gabriel?

C'est pour réparer, dans la mesure de mes forces, ce déni de justice dont est victime toute une classe d'artistes, que je viens soumettre au public ce travail, fruit de longues et patientes recherches.

Je n'ai pas la prétention d'avoir, le premier, traité le sujet dont il s'agit; avant moi, Félibien, Dargenville, Pingeron, Quatremère de Quincy ont publié des biographies d'artistes, parmi lesquelles une part quelconque a été faite aux architectes; mais, outre que la liste des architectes dont se sont occupés ces auteurs est très-restreinte, la plupart de ceux qu'ils ont choisis sont étrangers : les Italiens surtout figurent là en très-grand nombre, et, tandis que telle notice consacrée à un artiste italien occupe chez Quatremère jusqu'à quarante-quatre pages, tout ce que l'auteur a trouvé à dire de son compatriote Du Cerceau se réduit à..... dix lignes!

Sans vouloir m'ériger ici en juge des livres que je viens de citer, qu'il me soit permis de dire que, suffisants pour les époques auxquelles ils appartiennent, ils ne le sont plus pour ce temps-ci, où l'étude et la curiosité des faits historiques, qu'il s'agisse des hommes ou des choses, exigent des informations si exactes et si précises! Félibien[1] *ne s'est occupé que de quelques artistes et il l'a fait de la façon la plus sommaire; Pingeron*[2]*, dans un français dont l'élégance laisse souvent à désirer, s'est contenté*

1. *Recueil hist. de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes.* Paris, 1687.

2. *Vies des architectes anciens et modernes*, etc. Paris, 1771.

de traduire Milizia, et Dargenville[1] *a paraphrasé Pingeron. Quant à Quatremère*[2]*, bien que plus instruit et plus littéraire que ses devanciers, il s'est, sans examen, contenté de revêtir leur prose du manteau de sa rhétorique. Au lieu de contrôler la valeur historique de ces ouvrages, il n'y a vu qu'un thème à périodes académiques; aussi que de lacunes et que d'erreurs dans son livre!*

Moins ambitieux que les auteurs que je viens de citer, je n'ai pas voulu faire entrer dans mon cadre l'universalité des architectes, je me suis borné à ceux de ces artistes qui appartiennent à mon pays. Il m'a semblé que c'était là, d'ailleurs, un champ bien assez vaste et qu'il valait mieux l'explorer avec soin que de l'étendre outre mesure au risque de sentir le terrain manquer sous ses pas.

Le nombre des architectes français mentionnés par les biographes spéciaux que je viens de citer ne dépasse pas soixante-quinze : *c'est bien peu, eu égard au nombre de ceux qui ont illustré la France depuis dix siècles! Plus patient ou plus heureux que ces auteurs, j'ai réuni des renseignements sur plus de* seize cents *artistes. Tous mes élus, cela va sans dire, ne jouissent pas d'une égale célébrité; mais tous ayant acquis par leurs œuvres une notoriété quelconque, ils devaient être égaux devant l'histoire, et cette égalité, je la leur ai accordée. Les plus célèbres, d'ailleurs, ne sont pas toujours ceux qui méritent de l'être.*

J'ajoute que mes devanciers ont cru devoir se dispenser d'appuyer leurs dires d'aucun témoignage, ce qui oblige à les en croire, bon gré, mal gré, sur parole, tandis que j'ai indiqué soigneusement pour chaque article de mon livre les sources où j'ai puisé.

---

1. *Vies des fameux architectes depuis la renaissance des arts*, etc. Paris, 1787.

2. *Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, etc. Paris, 1830.

La bibliographie qui précède le Dictionnaire donne les titres d'ouvrages que j'ai lus ou compulsés pour faire mes recherches, mais cette liste est loin d'être complète; j'ai dû me contenter de noter ceux des ouvrages que j'avais eu le plus souvent à citer. J'ai pris ce parti afin d'abréger les notes indiquant les sources et qui eussent encombré mes pages.

Indépendamment des recueils historiques, des chroniques, des monographies d'édifices, j'ai eu recours aux mémoires, aux correspondances, aux biographies, etc.; les anciens comptes manuscrits et les lettres autographes que j'ai pu réunir depuis vingt ans m'ont aussi fourni des renseignements d'autant plus précieux qu'ils étaient inédits et le plus souvent inconnus.

Je suis heureux de le dire ici, je dois beaucoup aussi à la générosité de quelques érudits qui se sont plus particulièrement occupés de l'histoire des artistes, tels que mes amis M. Anatole de Montaiglon, dont l'exacte compétence et l'affectueux dévouement m'ont été d'un si grand secours; M. le baron de Guilhermy, un bénédictin du XIXe siècle, à qui je dois des communications fort intéressantes; mes chers confrères du Comité des travaux historiques, MM. Douët-d'Arcq et Paul Lacroix, M. Jules Guiffrey, archiviste aux Archives nationales, à l'aimable obligeance de qui je dois bon nombre de dates précises et précieuses concernant les anciens pensionnaires de l'École de Rome et les membres de l'ancienne Académie d'architecture; M. Demay, conservateur du musée des sceaux aux Archives, qui m'a si gracieusement facilité l'étude de certaines parties de la riche collection confiée à sa garde. Je ne dois pas oublier M. Édouard Didron pour les renseignements inédits qu'il a bien voulu mettre à ma disposition, ni M. Dumoulin, qui m'a permis avec le plus grand désintéressement de fureter, toutes les fois que je l'ai voulu, les rayons de sa librairie archéologique, où j'ai fait plus d'une bonne trouvaille.

Que toutes ces personnes obligeantes veuillent donc bien trouver ici l'expression de mes remercîments et de ma gratitude.

Voici en quelques mots quel est le plan de mon Dictionnaire.

Tous les auteurs qui se sont jusqu'ici occupés de l'histoire des artistes ont fait, selon moi, une part trop grande à l'homme privé. Je comprends que la mort récente d'un personnage célèbre donne lieu à la mise en lumière de certains détails familiers restés jusque-là dans l'ombre : le public est ordinairement curieux d'être initié à la vie intime de celui qui vient de disparaître à jamais; mais, quand l'intérêt d'actualité n'existe plus, quand il s'agit d'hommes dont les actions sont moins intéressantes que les œuvres et appartiennent au passé, je suis d'avis qu'il ne faut prendre de leur vie privée que ce qui peut intéresser leur vie publique, c'est-à-dire ce qui a trait directement à leur histoire comme artistes. C'est ce que j'ai fait. Toutefois, comme aucune règle n'est absolue, j'ai cru devoir tenir compte exceptionnellement de certains faits accessoires; mais, dans ce cas, j'ai soigneusement relégué ces faits dans des notes additionnelles au bas des pages.

Quant à des appréciations esthétiques ou autres, je m'en suis rigoureusement abstenu. Un dictionnaire étant avant tout un livre de renseignements, je n'ai pas cru devoir imposer à mes lecteurs mon sentiment particulier sur les hommes et les choses dont j'avais à traiter. En voyant dans les livres de mes devanciers tant de jugements que la postérité n'a pas confirmés, j'ai évité d'accommoder les faits à des doctrines qui seraient tôt ou tard à leur tour frappées de sénilité. Le goût change avec les générations qui se succèdent, et nos enfants brûlent souvent ce que nous avons adoré. Cette absence de critique a, je le sais, pour inconvénient la sécheresse du discours, mais entre deux maux j'ai préféré le moindre. On ne trouvera donc dans ce dictionnaire que des dates aussi exactes que possible et des faits authentiques.

Mon livre se termine par une table analytique des matières, où tous les noms de lieux, de personnes, d'édifices, etc., cités dans le cours de l'ouvrage sont rappelés, groupés, combinés de telle sorte, que l'ennui des recherches sera pour ainsi dire supprimé. Cette table est faite sur un plan nouveau et fort ingénieux par M. de Montaiglon, qui n'en a pas été seulement

l'inspirateur, mais aussi l'ouvrier patient, habile, méthodique, infatigable et surtout dévoué. Ce précieux appendice ne sera donc pas, on le voit, la partie la moins bien traitée du Dictionnaire; elle le complétera de la façon la plus intéressante et la plus utile.

Tel est ce livre. Je ne le donne pas, loin de là, pour le dernier mot de la question; d'autres viendront plus tard, — et moi-même peut-être, — qui l'amenderont et le développeront, mais, certainement, sans le compléter jamais.

INTRODUCTION [1]

Tout entiers au métier des armes et aux seules industries dont l'exercice était commandé par les besoins de la vie matérielle, les laïques, pendant les premiers siècles de notre histoire, laissèrent forcément au clergé le soin de cultiver les sciences, les lettres et les arts. On sait que saint Benoît avait prescrit dans la règle de son ordre l'étude de l'architecture, de la peinture et de la sculpture. Les premiers architectes français furent donc des évêques ou des moines[2]. Au surplus, quels édifices autres que ceux élevés par le clergé eussent pu alors donner lieu à l'intervention d'un artiste quelconque? Les habitations des hommes n'étaient, dans ces temps reculés, que de simples abris d'une structure rudimentaire; les palais mêmes des rois barbares, malgré les pompeuses descriptions qui en restent, ne devaient guère, en tant qu'architec-

---

1. Cette introduction n'a d'autre prétention que d'être le résumé des faits consignés dans le cours de l'ouvrage ; c'est une sorte de résultante du Dictionnaire. Ce résumé constitue un essai d'histoire non de l'architecture ou des architectes, mais, — simplement et modestement, — de « l'Architecte ».

2. Les architectes religieux ne dédaignaient même pas de travailler de leurs mains. Lors de la construction de l'abbaye du Bec, en 1033, le fondateur et le premier abbé de ce monastère, Herluin, tout grand seigneur normand qu'il était, prit part aux travaux comme un simple maçon, portant sur le dos la chaux, le sable et la pierre. Hugues, abbé de Selby, dans le Yorkshire, lorsqu'il reconstruisit les bâtiments de son abbaye, ne craignit pas de partager les labeurs des ouvriers. (A. Lenoir, *Arch. monast.*)

ture, différer des huttes du peuple que par des dimensions plus grandes et des matériaux plus rares ou plus précieux.

Les plus anciens et les principaux de ces artistes religieux furent, vers le commencement du Ve siècle, saint Agricol, évêque de Chalon-sur-Saône, qui bâtit plusieurs églises de son diocèse, notamment sa cathédrale; saint Germain, évêque de Paris, qui éleva vers 550, dans sa ville épiscopale, une église dédiée à saint Vincent, laquelle devint plus tard l'abbaye Saint-Germain-des-Prés; Grégoire de Tours, qui construisit au siége de son diocèse, en 582, sous le vocable de saint Maurice, une riche église qui fut, pendant près de six siècles, la métropolitaine de ce diocèse. Plus tard, Anstens, archidiacre de la cathédrale de Metz, dirigea les travaux de son église.

Pendant le XIe siècle, Hugues, abbé de Montierender, fit exécuter sous sa direction, en 1002, de grands travaux dans l'église de son monastère; Hilduard, religieux de l'abbaye de Saint-Père, à Chartres, reconstruisit, vers 1150, l'église de cette abbaye; Bonne-Ame, succèdant à Lanfranc, commença l'église de l'Abbaye-aux-Hommes, à Caen. Dans le XIIe siècle, Pierre de Confolens, évêque de Saintes, releva sa cathédrale que les Normands avaient incendiée en 977. A la même époque, saint Benezet construisait le pont d'Avignon. En 1231, Nicolas de Belle, abbé de Cîteaux, dirigeait la reconstruction de son monastère, tandis que le moine André était l'architecte de l'église prioriale de Saint-Genez, au diocèse de Bellay. Le religieux chargé de la construction ou de l'entretien des bâtiments était qualifié de « magister operis[1] ».

C'est au XIIe siècle seulement qu'apparaissent pour la première

1. Je crois bien que la qualité de « maître des œuvres » ou de « maître de l'œuvre » date, en France, du XIIIe siècle. On la trouve employée à Strasbourg à la même époque, mais elle n'appartenait pas alors à l'architecte, elle était donnée au receveur et payeur de l'œuvre (en allemand *werckmeister*). Plus tard cette qualification fut prise par l'homme de l'art chargé des ouvrages militaires, le préposé de l'artillerie, charge qui était ordinairement confiée aux maîtres charpentiers de la ville. (Schnéegans, *Maîtres d'œuvres*.)

fois dans les documents les architectes laïques, mais on ne connaît guère, de ceux qui ont échappé à l'oubli, que leurs noms; encore ces artistes n'étaient-ils, le plus souvent, que des ouvriers mieux doués ou plus instruits que ceux qu'ils commandaient. Un des premiers en date est un certain Bérenger, mentionné ainsi dans un nécrologe chartrain du XII[e] siècle : « IIII Kal. novembris (1180) obiit Berengarius, ecclesiæ artifex bonus». Peut-être est-ce à lui qu'est dû le porche occidental de la cathédrale de Chartres, élevé sous l'épiscopat de Guillaume de Champagne, vers 1710? Un autre architecte laïque figure dans un état des censives de Montpellier à la date de 1201; son nom est Bertrandus et il est qualifié de « maistre de piera ». Un compatriote de ce dernier, Guillaume Alestra, qui travaillait en 1273, est mentionné dans une ancienne charte avec cette qualification : « magister lapidum ». Dans les documents languedociens de la même époque, et jusqu'au XIV[e] siecle, l'architecte est désigné sous les différents noms de « magister di petra, peyrerius, lapicida », dans les textes latins, et de « maistre de peyra » dans les textes en langue vulgaire.

Les architectes étaient d'ailleurs qualifiés très-différemment dans les diverses provinces françaises. Au XIII[e] siècle, à Amiens, dans l'inscription gravée de l'ancien labyrinthe, Robert de Luzarches et Thomas de Cormont étaient désignés chacun comme « maistre de l'ouvraige ». Sur la tombe de Robert de Coucy, le nom de l'artiste est suivi de cette qualité : « maistre de Notre-Dame et de Saint-Nicaise ». A Paris, Eudes de Montreuil, architecte de saint Louis, n'est mentionné dans un ancien document qu'à titre de « maçon ». Pierre de Montreuil, dans l'inscription funéraire gravée sur la tombe à Saint-Germain-des-Prés, était qualifié, — grâce aux nécessités métriques du vers, — de « doctor lathomorum ». Jean de Chelles, l'architecte du transept de Notre-Dame de Paris, n'est encore qu'un modeste maçon (lathome). Raymond du Temple, architecte de Charles V et l'un de ses sergents d'armes, se contente d'être le « maçon du roy », ce qui ne l'empêche pas d'être en même temps un des plus grands artistes de son temps. A Rouen, en 1398, Jean Salvart figure dans une

charte du temps comme « maçon », bien qu'il eût alors la haute direction des travaux de la cathédrale. A la même époque, Simon Lenoir, architecte du bailliage de Senlis, et qui dirigeait les travaux du château de Pierrefonds, n'est simplement aussi que le « maçon du roy ».

Cependant, à Strasbourg, au commencement du XIVe siècle, le mot maçon n'avait pas la même signification que dans nos provinces françaises; l'homme de l'art prenait la qualification de « maître tailleur de pierre (lapicida) ». Il se distinguait du maçon en cela qu'il se vouait presque exclusivement à l'édification des demeures seigneuriales et des édifices publics, laissant au maçon proprement dit le soin d'élever les habitations privées. Les maçons, je le crois, ne s'en considéraient pas moins comme de véritables maîtres d'œuvres, mais les artistes devaient former une sorte d'aristocratie soigneuse de sa prépondérance et ne se laissant pas confondre avec la classe secondaire des gens de métier. Cette séparation dura jusqu'à la Révolution [1].

Vers la fin du XIVe siècle, les qualifications devinrent plus ambitieuses. Érard Maler s'intitulait, en 1369, « sénieur et maistre » de l'église Saint-Thomas de Strasbourg, édifice dont il éleva la tour occidentale. L'architecte du château de Chambéry, Jean Prindalle, prenait, en 1408, le titre de « magister imaginator ». Jacques Le Vaillant, dans un compte de la prévôté de Paris pour les années 1429 à 1431, est qualifié « général maistre de la maçonnerie du roy ». En 1440, Jean de Beaujeu était « maistre des œuvres royaux » à Nîmes, et en 1457, Pierre Gramain, « maistre des œuvres du roy », était chargé de faire un rapport sur la construction de la tour neuve de la cathédrale de Sens. Ce titre de maître des œuvres ou de maître de l'œuvre finit par prévaloir et fut employé le plus souvent jusqu'au milieu du XVIIIe siècle.

Les maîtres des œuvres du roi, ainsi que ceux du duc de Bourgogne, avaient des « lieutenants » dans chacune des résidences

---

1. Consulter à ce sujet l'étude de M. Schnéegans sur les « anciens maîtres d'œuvres de Strasbourg ».

royales ou ducales. Ces auxiliaires du maître devaient être ce que furent dans le siècle dernier les « contrôleurs », c'est-à-dire des architectes en sous-ordre, chargés de l'exécution des travaux commandés par le maître général. C'est en qualité de « lieutenant du maître des œuvres de maçonnerie pour le roi » que Jean Dizieulx éleva le transept nord de la cathédrale de Senlis.

Vers le commencement du XVe siècle, la fonction de l'architecte se dédouble, en ce sens qu'on voit apparaître à côté du maître des œuvres de maçonnerie celui des œuvres de charpenterie; toutefois le premier semble conserver la suprématie du commandement, il reste le principal architecte de l'édifice[1]. Ainsi, en 1459, Jean Massé, de Compiègne, appelé à Noyon pour donner son avis sur la restauration de la cathédrale, était qualifié de « premier maître des œuvres », ce qui indique bien qu'il n'était pas seul et qu'il avait le pas sur les autres.

Vers le même temps, en 1476, dans le duché de Lorraine, Simon Boussart fut nommé « maistre visiteur du mestier de maçonnerie »; en 1491, Geoffroy Courtois, de Gondrecourt, était « masson et regardeur sur les œuvres de maçonnerie au bailliage de Bassigny, pour corriger les abus et amendes rapporter aux officiers des lieux ». Dans le centre de la France, à Bourges, en 1477, Pelvoysin, constructeur de l'Hôtel-Dieu et de l'église Notre-Dame, était resté modestement « maistre masson ». A Montpellier, Beraud-Calhier était, en 1492, « maistre de maçonnerie » de cette ville.

A Paris, en 1499, Colin de La Chesnaye, en sa qualité de maî-

---

1. Aussi n'ai-je considéré comme architectes que les maîtres d'œuvres de maçonnerie. On comprend bien d'ailleurs que la conception générale d'un édifice n'ait pu être et ne soit en effet possible qu'à la condition d'émaner d'une seule et même pensée. Le maître de la charpenterie resta donc, à certains égards, subordonné à son collègue, dont il avait à recevoir sinon des ordres, au moins des instructions générales. Quelquefois les deux commandements étaient réunis dans la même main : témoin Jean James, qui, au milieu du XVe siècle, était maître des œuvres de maçonnerie et de charpenterie de la ville de Paris. Au surplus, le maître charpentier finit, au XVIe siècle, par se refondre dans le maître maçon, c'est-à-dire dans l'architecte.

tre des œuvres de la ville, fut chargé de la « superintendance » des travaux de reconstruction du pont Notre-Dame; Guillaume de La Ruelle, architecte de François Ier, avait le titre de « général maistre des œuvres de maçonnerie du roy ». A la même époque, Bernard-Antoine, architecte de la cathédrale de Rodez, était qualifié « lapicida ac magister et gubernator dicti edificii »; Jean de Lespine était « commissaire des œuvres et réparations » de la ville d'Angers; Boldoytre, qui dirigeait en 1536 les travaux de la cathédrale d'Auch, prenait la qualification de « mestre de l'obre ». Pendant le XVIe siècle, les architectes lorrains continuèrent à être désignés d'une façon toute particulière: Nicolas Chaubault, architecte du duc Charles II, était « maistre maçon et maistre livreur es duché de Lorraine », et Claude Villon, qui lui succéda en 1564, prenait le titre de « maître tailleur en l'art de maçonnerie ».

Enfin un terme nouveau, celui d'*architecte,* vint tenir lieu de tous les autres. Il paraît avoir été employé pour la première fois sous sa forme définitive, en 1545, par Ambroise Paré, qui, dans sa « Méthode de traiter les plaies », exprime ainsi l'idée de Dieu : « Ce grand architecteur et facteur de l'univers » ; et plus loin, par allusion à l'autorité d'un maître en l'art de chirurgie : « Un *architecte* et édificateur doit, etc. » Le second exemple connu aujourd'hui de l'emploi du mot architecte se trouve, à la date de 1549, dans une quittance des sculpteurs François Marchand et Pierre Bontemps, et à propos des travaux du tombeau de François Ier élevé dans l'église abbatiale de Saint-Denis[1]. Il s'agit d'une somme de 337 liv. 10 s. tournois « à eulx (ces artistes) ordonnée par Me Philibert De l'Orme, conseiller, aumosnier du roy et son *architecte* ». En 1541, il est vrai, François Ier avait déjà, dans un ordre de payement concernant Serlio, employé une expression équivalente en désignant ainsi qu'il suit l'artiste italien : « notre cher et bien aimé Bastiannet Serlio, peintre et architec-

---

1. Je possède cette pièce originale, dont j'ai donné une copie à l'article Philibert De l'Orme, t. Ier, p. 208.

teur »; mais dans l'édition de 1544 du Dictionnaire latin-français de Robert-Estienne, le mot *architectus* est encore traduit par ceux de « maître maçon ou charpentier » ; quant au mot français *architecte*, il ne s'y trouve pas encore, il ne figure que dans le Dictionnaire français-latin du même auteur publié en 1573. Cependant ce mot, que n'avaient pas encore accepté les lexicographes, avait un équivalent à Rouen dès 1514: dans un ancien document connu de M. Deville, un maître menuisier nommé Colin Castille, qui exécuta à cette époque la grande porte en bois sculpté de la cathédrale, est qualifié d'*architector*.

Au surplus, le mot architecteur avait été introduit dans notre langue plus d'un siècle auparavant, en 1403, par Christine de Pisan, dans son « Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V ». Au chapitre XI, livre III de cette histoire, elle dit : « Si s'ensuit que les architecteurs, c'est assavoir les disposeurs de l'œuvre, scevent les causes des besoignes »; et plus loin, que Charles V, « sage artiste, se demontra vray architecteur, deviseur certain et prudent ordeneur ». Evidemment Christine est le premier écrivain qui ait francisé le mot *architettore* qu'elle avait rapporté d'Italie, et qui n'était autre que celui d'*architectus*, employé par Vitruve et que les Romains avaient emprunté aux Grecs. Toutefois il paraît établi que cette qualification d'architecte ne fut naturalisée en France que lors de l'invasion des artistes italiens à Fontainebleau, et que c'est à Serlio qu'elle fut donnée pour la première fois.

Quoi qu'il en soit, les anciennes qualifications continuèrent à avoir cours. Dans une ordonnance de payement des travaux de la chapelle du château d'Anet, Jean De l'Orme prend, à la date du 25 février 1548, le titre de « maître général des maçonneries du royaume ». Son frère Philibert était alors « inspecteur et surintendant des bâtiments royaux à Fontainebleau, Saint-Germain, etc. »

La charge de surintendant des bâtiments paraît avoir été créée par Henri II pour Ph. De l'Orme; mais, à la mort de ce prince, le célèbre architecte étant tombé en disgrâce, il en fut dépossédé

au profit de Primatice. Quant à la surintendance des travaux des Tuileries, c'est à une femme qu'elle échut : Catherine de Médicis la donna à Mme du Perron[1].

Sous le règne de Charles IX, le titre de surintendant paraît avoir été supprimé; il n'en est plus question dans les documents de cette époque, mais on y retrouve cette autre grande charge de « maître général des œuvres de maçonnerie du royaume » dont Jean De l'Orme était investi en 1548. Cet office fut donné, par lettres patentes du roi en date du 7 novembre 1573, à Simon Alix, qui, trois ans plus tard, le 13 avril 1576, prêta serment à Henri III en la même qualité. Ce maître général avait droit de justice pour « corriger, amender et réprimer les abus et malversations que pourroient commettre les subjects à icelle justice ». Il présidait à la réception des maîtres de différents métiers[2], inspectait leurs travaux, faisait vérifier la qualité des matériaux, etc. Les contraventions aux règlements de police donnaient lieu à des amendes dont une part revenait au maître général, et, « s'il luy vouloit éfforcer (le contrevenant), le maître le deuroit faire scavoir au Prevost de Paris, et le Prevost de Paris luy devoit abattre la force ».

Ces charges, comme tous les offices royaux, devinrent très-probablement vénales dès le règne de Louis XI; cependant je

1. Dans un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale et qui a pour titre : « Noms de Messieurs les Surintendants des bâtiments du Roy, etc. », il est dit : « 1566. Dame Marie de Pierrevive, dame du Perron, l'une des dames ordinaires de la Chambre de la Reyne mère du Roy, ordonnoit des bastiments du chasteau des Tuilleries suivant l'advis de Me Philibert De l'Orme, qu'elle avoit commis pour visiter les bastiments. » (Collect. Delamarre, t. CXXXI, fol. 10.) Berty, en citant ce passage du manuscrit dont il s'agit, fait observer que Catherine avait partagé les grandes charges de la cour entre plusieurs dames de sa maison.

2. Ces métiers comprenaient les « mortelliers, plastriers, chaufourniers, carriers, jardiniers, pionniers (terrassiers), préauliers ». Les préauliers étaient vraisemblablement les ouvriers chargés d'affermir et de rendre étanche le sol des préaux, c'est-à-dire des cours. Je crois qu'on peut assimiler ces ouvriers à ceux qui battent aujourd'hui les aires de salpêtre et qu'on appelle vulgairement salpêtriers.

n'ai trouvé de preuves de cette vénalité que sous Louis XIV : en 1684, Hardouin Mansart acheta de Gobert l'office d'intendant des bâtiments, jardins, arts et manufactures du roi, et revendit en 1699 le même office à François Blondel pour la somme de 130,000 livres. La vénalité de certaines charges relatives à l'architecture existait encore en 1774, car Verniquet, en se fixant à Paris à cette époque, acheta une charge de commissaire-voyer.

Les architectes jouissaient, dans quelques villes au moins, de certains priviléges ou immunités. Dans un traité du 12 juillet 1365, passé entre le chapitre de la cathédrale de Troyes et Thomas son architecte, il est stipulé que ce dernier continuera de jouir de la maison de l'Œuvre[1] et qu'il recevra la robe qui lui est due. Étienne Billion, architecte de l'église paroissiale de Bourg (Ain), voulut, en 1537, se démettre de ses fonctions parce que la ville prétendait lui imposer la charge du guet, dont les architectes étaient de droit exempts. Sous François Ier, le maître des œuvres de la ville de Paris était logé dans un édifice municipal, la tour Barbeau, située quai Saint-Paul et qui faisait partie de l'enceinte de Philippe-Auguste. En 1692, le maître des ouvrages de la ville de Rouen, Nicolas le Carpentier, avait un traitement de 1,500 livres, plus un boisseau de sel, deux jetons de présence aux assemblées municipales, avec « exemption de toutes charges publiques ».

Des charges de cour étaient quelquefois accordées aux artistes constructeurs. Raymond du Temple et Jean Aubelet, architectes de Charles V, sont qualifiés dans les anciens titres de « sergents

---

1. La maison de l'Œuvre était consacrée spécialement au service des travaux. Quelques-uns de ces édifices subsistent encore. Les deux plus intéressants que je connaisse sont, à Strasbourg, le *Frauenhaus*, élevé au sud de la cathédrale vers 1580, et, à Sens, une jolie construction datant des premières années du XVIe siècle. La maison de l'Œuvre de Sens, élevée d'un étage seulement sur le flanc nord de la cathédrale, et qui a conservé intacte sa « chambre es traicts », sert encore aujourd'hui de bureau à l'architecte diocésain.

d'armes du roy ». Baptiste Androuet, qualifié « sieur Du Cerceau », prenait en même temps le titre de « conseiller du roy », qui fut accordé à un grand nombre de ses successeurs pendant les XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles. J. Hardouin Mansart, anobli par Louis XIV, portait « d'azur à la colonne d'argent, la base et le chapiteau d'or, surmonté d'un soleil de même et accosté de deux aigles affrontés, regardant le soleil, aussi d'or ». Sébastien Palissot, architecte du duc de Lorraine, fut anobli à Lunéville le 16 mars 1722.

Chacune des divisions ou circonscriptions politiques de la France, provinces, gouvernements militaires, généralités, sénéchaussées, bailliages, etc., avait son architecte officiel, lequel, pour les provinces, avait le titre de surintendant, d'inspecteur général ou simplement, comme pour les villes, de maître des œuvres du roi. Ce fonctionnaire était nommé par l'autorité souveraine et relevait d'elle seule, c'est-à-dire soit du gouverneur de la province, soit du bailli. Les villes, au moins pendant le XVII[e] siècle, étaient également pourvues d'un architecte nommé par le roi ; toutefois cette règle n'était pas sans exception : ainsi, dans la première moitié de ce siècle, Rouen possédait le droit de nomination à la charge de « maître des ouvrages de la ville », lequel droit lui fut contesté à cette époque par les officiers royaux; mais, en 1629, un arrêt du parlement maintint la ville dans la possession de ce privilége.

Indépendamment du « maître des œuvres du roi », la ville avait en propre des architectes de second ordre, tels que le « garde de la voirie et des chemins royaux », le « garde des fontaines », et, en outre, plusieurs architectes experts ou « maçons jurés », auxquels étaient renvoyées les affaires contentieuses. A Paris, les « experts jurés du roy », portés en 1690 au nombre de 60, étaient chargés des « visites, prisées et estimations relatives aux bâtiments, et, en outre, des licitations, servitudes d'alignement, arpentages, des cours d'eaux, des chaussées, etc.[1] »

---

1. Ils avaient en outre pour mission de signaler les bâtiments en péril,

Les fonctions de l'architecte étaient, on le voit, multiples, et ses attributions nombreuses, surtout pendant le moyen âge. Il n'existait pas alors, comme aujourd'hui, d'intermédiaire entre lui et l'ouvrier ignorant de sa tâche; il n'avait pas « l'entrepreneur », auquel suffisent des plans bien arrêtés, des instructions précises, pour traduire ensuite aux exécutants la pensée de l'homme de l'art. L'architecte était en rapport direct avec l'ouvrier; il traitait avec ce dernier, achetait lui-même les matériaux, traçait les épures, toisait les ouvrages exécutés et établissait les comptes. Il faisait plus encore : un registre des comptes du collége de Beauvais, de 1377 à 1382, relatif à la construction de la chapelle de ce collége, nous montre Raymond du Temple, l'architecte de Charles V, se rendant de sa personne en place de Grève, à Paris, pour lire à haute voix son devis aux ouvriers et leur faire signer l'engagement d'exécuter le travail projeté, selon les prescriptions contenues dans ledit devis. Lorsque, plus tard, l'entrepreneur proprement dit apparaît dans les travaux de construction, ce n'est pas encore l'industriel que nous connaissons, ce n'est guère qu'un chef d'atelier travaillant *à façon,* car les matériaux lui sont fournis par l'administration ou le particulier qui fait bâtir, et il ne bénéficie que sur la main-d'œuvre. A la fin de l'entreprise, l'architecte faisait la réception des ouvrages exécutés par les ouvriers, mais l'ensemble du travail était ensuite soumis à d'autres maîtres, à des confrères de l'architecte, lesquels venaient à leur tour contrôler ce dernier. Cette mesure n'avait évidemment rien d'offensant pour celui qui en était l'objet, car, en 1506, on voit un des plus célèbres architectes du temps, Martin Chambiges, contrôlé à la cathédrale de Troyes par « ung nommé Michel, maistre maçon de Saint-Nicolas en Lorraine »! Après examen, ces maîtres résumaient les faits de leur mission et exprimaient, dans un rapport collectif très-précis, très-détaillé, leur avis motivé sur l'œuvre qui leur avait été soumise. Cette façon de pro-

---

de visiter les carrières, les moulins; de faire l'estimation des terres, prés, bois, pâtis et autres, « à l'exclusion de toutes personnes, suivant et aux peines portées par les édits et déclarations ». (*Alm. royal,* 1783.)

céder, qui nous choquerait fort aujourd'hui, avait du bon, il faut le reconnaître : elle était une puissante garantie pour ceux qui faisaient bâtir et ne pouvait contrarier que les faiseurs, gens peu dignes d'intérêt dans tous les temps.

Au XVIe siècle, le maître de l'œuvre semble avoir grandi en importance, et c'est évidemment à l'invasion des artistes italiens qu'il faut attribuer ce progrès. Ces peintres ou sculpteurs étrangers, Rosso, Primatice, Della Robbia, venaient de trop loin pour se laisser confondre avec des « maîtres maçons ». Chargés de la haute direction des constructions royales, ils s'attribuèrent la qualification d'architecte, et tracèrent ainsi entre eux et les ouvriers une ligne de démarcation qui profita ensuite aux artistes français. Nul doute que c'est à ces précédents que Philibert De l'Orme dut d'être créé par Henri II « surintendant des bâtiments royaux », charge considérable, dépassant de beaucoup l'importance qu'avait eue jusque-là un simple maître d'œuvres.

Cependant, en réalité, les deux rôles d'architecte et d'entrepreneur, qui n'en avaient fait qu'un pendant longtemps, se confondaient encore dans l'exécution des grands travaux de la fin du XVIe siècle : les six entrepreneurs qui, en 1600, travaillaient à la grande galerie du Louvre, étaient Pierre Chambiges et François Petit, jurés du roi en l'office de maçonnerie; Isaïe Fournier, graveur et architecte; Guillaume Marchant, architecte du roi; Pierre Guillain et Robert Marquelet, architectes de la ville.

Ce travail ne serait pas complet si j'omettais d'indiquer le rôle d'initiateur joué par les architectes français à l'étranger[1]. A partir de Philippe-Auguste surtout, époque où la nationalité française se dégage des éléments divers dont elle s'est formée, on voit surgir à la fois et se développer parallèlement une langue,

---

1. Il n'était pas possible d'aborder ce chapitre sans consulter le livre écrit sur ce sujet par M. Dussieux : *Les Artistes français à l'étranger*; c'est ce que j'ai fait, et je dois dire que bon nombre de faits relatés ici sont empruntés à cet excellent travail.

une littérature, un art qui sont propres à la société nouvelle, bien qu'ils conservent comme elle les traces de leurs origines. On peut le dire, le XIIIe siècle français fut le grand éducateur de l'Europe; c'est la France qui apprit aux autres peuples l'art de parler, d'écrire et de bâtir. Quant à l'architecture, c'est au clergé et particulièrement aux abbayes de Cluny, de Clairvaux, de Prémontré, qu'elle doit le développement extraordinaire qu'elle prit du XIIe au XIIIe siècle. Cluny fut la principale et la meilleure école des architectes; c'est principalement dans ce monastère, en même temps qu'à l'Université de Paris, que les étrangers vinrent puiser les connaissances qui civilisèrent les autres nations chrétiennes, l'Italie exceptée.

Dès le XIIe siècle, le premier édifice ogival élevé en Angleterre, la cathédrale de Cantorbéry, est, en partie au moins, l'œuvre d'un architecte français, Guillaume de Sens. La cathédrale de Lincoln, au dire même d'un Anglais, le savant archéologue M. Parker[1], est un ouvrage français.

Au XIIIe siècle, Étienne de Bonneuil fut appelé pour aller en Suède bâtir la cathédrale d'Upsal. A la même époque, l'église de Wimpfen-en-Val (Hesse-Darmstadt) était élevée par un de nos compatriotes, auquel le doyen de la collégiale avait imposé le style de notre pays. La cathédrale de Burgos est certainement, pour les parties de cet édifice qui datent du XIIIe siècle, l'œuvre d'architectes français. On sait qu'au XIVe siècle, Philippe Bonaventure fut appelé à Milan pour diriger les travaux du fameux Dôme, et qu'il travailla pendant huit ans à cette église. Pierre de Boulogne acheva, en 1386, la cathédrale de Prague.

Pendant le XVIe siècle, Philippe de Bourgogne se rendit à Tolède et y fit le grand rétable de la cathédrale; Louis de Foix, l'architecte de la tour de Cordouan, fut appelé en Espagne par Philippe II pour travailler à l'Escurial; Nicolas, Jean de Rouen, Jacques Longuin et Philippe-Édouard reconstruisirent l'église de Sainte-Croix à Coïmbre.

---

1. *Introduction to the Study of architecture.*

Au XVII[e] siècle, en Angleterre, Libéral Bruand bâtit pour le duc d'York le château de Richemond ; Pouget éleva l'hôtel de Montagu à Londres; Le Nôtre planta le parc de Kinsington. En Allemagne, Bræbes construisit le château de Barby pour l'Électeur de Brandebourg; De Cotte éleva de nombreuses constructions pour l'Électeur de Cologne et donna les plans du palais de Bonn et de celui de Brülh; Delamonce était alors l'architecte de l'Électeur de Bavière, et Daniel Marot celui du roi de Hollande Guillaume III. En Italie, Le Nôtre dessinait les jardins des villas Albani, Ludovisi, Pamphili, ainsi que ceux du Quirinal et du Vatican. Simon de la Vallée, architecte de Christine de Suède, donnait les dessins du Riddarhuset et élevait à Stockholm les églises de Hedvige-Éléonore et de Sainte-Catherine.

Au XVIII[e] siècle, Chamant fut l'architecte de l'empereur d'Autriche François I[er]; Ixnard reconstruisit l'abbaye princière de Saint-Blaise, située dans la Forêt-Noire, et éleva à Fribourg en Brisgau l'hôtel du baron de Sikingen. Cuvilliés père et fils étaient alors architectes des Électeurs de Bavière et de Cologne; Simon-Louis Du Ry élevait à Cassel le musée Frédéric, l'église catholique, l'Opéra, le palais de la Wilhemshœhe et l'hôpital français. A Dresde, Jean de Bodt construisit plusieurs édifices, notamment le grand portail du palais de Hollande et les casernes affectées plus tard à l'Académie de Chirurgie et à l'École-Militaire. Vers la même époque, De Cotte élevait le château du comte de Hanau et le palais épiscopal de Wurtzbourg; Ixnard, architecte de l'Electeur de Trèves, bâtissait le château de Clémensbourg, près Coblentz, l'église du chapitre des Dames de Buchau, le château d'Aulendorf en Souabe, le château de Donnarieden et l'église de Hohenzollern. Dans le même temps, Legeay, architecte du roi de Prusse, élevait le château de Potsdam et l'église catholique de Berlin; Jardin était, à Copenhague, intendant des bâtiments royaux, et construisait le château de plaisance du roi de Suède à Christianbourg. La Russie avait aussi fait appel au talent de nos artistes : Alexandre Leblond, premier architecte de Pierre le Grand, éleva pour ce prince le château de Peterhof; plus tard, Clérisseau, architecte de Catherine II, construisit à Saint-Péters-

bourg les bâtiments de l'Académie des beaux-arts, l'hôtel du duc d'Oldenbourg et les deux petits palais de l'Ermitage. Enfin Boffrand, Peyre, Patte, Antoine, de Wailly, Damesme, Dufourny, etc., travaillaient également en Allemagne, en Espagne, en Italie, pour les rois et autres princes souverains de l'Europe.

Je pourrais citer encore les travaux de Ledoux, de Louis, de Rénié, de Grandjean de Montigny, de Thomas de Thomon, de Montferrand, etc.; mais il faut abréger et surtout clore cette sèche nomenclature, déjà trop longue.

La plus ancienne trace connue d'honoraires payés à un architecte ne remonte pas au delà du XIIIe siècle et concerne Eudes de Montreuil. Dans l'extrait d'un compte cité par Leber (*Collect. des meill. dissert.*), on trouve cette mention : « lequel masson (Eudes) dans l'ordonnance de l'ostel du roy et de la reine (le château de Vincennes) aura IIIIs de gages hors et ens, et Cs pour robe et forge et restor de II chevaux et mangera à court ». Pour un grand artiste qui fut l'architecte des rois saint Louis, Philippe le Hardi et Philippe le Bel, quatre sous par jour, c'est, au premier aperçu, une bien mince rétribution; mais si l'on tient compte du pouvoir élevé de l'argent à cette époque, on reconnaît bientôt qu'il s'agit là d'un traitement fort honorable. En effet, ces *quatre sous* représentent environ *trente francs* de notre monnaie, laquelle somme était payée à Eudes « hors et ens », c'est-à-dire présent ou absent, à titre de salaire quotidien. Indépendamment de cela, l'artiste recevait cent sous pour sa robe, c'est-à-dire sept cent cinquante francs à titre d'indemnité annuelle, il mangeait au palais et avait deux chevaux nourris et entretenus de fers aux frais du roi. On peut donc estimer, au pouvoir actuel de l'argent, à quinze ou seize mille francs, au bas mot, le traitement annuel du célèbre architecte[1].

---

1. Afin d'éviter, dans cette question des honoraires, la comparaison des monnaies anciennes et nouvelles, qui reviendrait trop souvent et nuirait à la marche et peut-être à la clarté du discours, je donnerai le prix de ces honoraires au pouvoir actuel de l'argent. Le lecteur pourra toujours, s'il

Un salaire quotidien joint à une indemnité annuelle, tel fut généralement, durant plusieurs siècles, le mode de rémunération adopté pour les architectes. L'artiste était payé tant par jour pour son travail effectif et il lui était alloué, en outre, à titre d'honoraires, pour la direction des travaux et la surveillance des ouvriers, une pension annuelle ou mensuelle. Dans la seconde moitié du XIVe siècle (de 1365 à 1382), à Troyes, le prix de la journée d'un architecte était de 15 francs environ, et en 1383, à Dijon, de 25 francs, tandis que, pendant la même période, ce prix n'était à Limoges et à Blois que de 9 à 10 francs. Le taux de la pension annuelle varie aussi beaucoup entre les diverses contrées. En 1354, Thiébaut de Ligny, architecte du comte de Blois, recevait seulement 2,152 fr. 80 c., et Pierre Marchand, employé au même titre en 1366, 2,580 fr. Jean de Bayeux, architecte du chapitre de la cathédrale de Rouen, était mieux rétribué : il lui était alloué en 1388, outre sa pension de 3,200 fr. environ, 15 fr. 36 c. par journée de travail et 400 francs pour sa robe, *pro*

---

veut comparer, recourir aux tableaux qui suivent et complètent ce chapitre. Ces tableaux ont été établis d'après les principes posés par Leber dans son « Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge », et surtout à l'aide du travail admirable de M. Natalis de Wailly : « Mémoire sur les variations de la livre tournois, etc. » Mes calculs sont exacts, je le crois, mais cette exactitude n'est que relative. On peut, à force de science et de pénétration, comme l'a si bien fait M. de Wailly, établir quelle était la valeur intrinsèque des espèces monnayées à telle ou telle époque, mais il est très-difficile de déterminer le rapport de cette valeur monétaire, intrinsèque ou nominale, à chaque objet de la consommation. En supposant même qu'on puisse accorder ces deux termes du problème, il faudrait encore, — ce qui est impossible, — connaître pour chaque époque et pour chaque contrée l'étendue des besoins de la vie dans les diverses classes de la société; rechercher, par exemple, si deux individus placés dans les mêmes conditions sociales, et vivant l'un au XIVe siècle et l'autre au XIXe, pourraient avec le même revenu, eu égard au pouvoir de l'argent à chacune de ces époques, se procurer la même somme de bien-être et de jouissances. Or une telle recherche, on le comprend, serait vaine quant aux résultats qu'on pourrait en espérer. Il faut donc se contenter des calculs approximatifs faits par les érudits que je viens de citer; ils suffisent d'ailleurs à un livre comme celui-ci.

raubâ; ce qui, on le voit, constituait un traitement convenable. La somme accordée pour la « robe » était originairement les seuls honoraires attribués au maître de l'œuvre, en dehors de son salaire. On trouve souvent mentionnée cette « robe » dans les comptes du XIVe siècle; mais quand le maître avait une certaine importance personnelle, comme Jean de Bayeux, on ajoutait à cette sorte « d'indemnité de vêtement » une pension d'un chiffre et d'un ordre plus élevés. J. Alorge, qui construisit la porte Martinville à Rouen, en 1396, recevait un traitement annuel de 5,862 francs; mais il n'est fait mention dans les comptes qui le concernent ni d'un salaire quotidien, ni de l'indemnité pour « robe ». Ces différences dans les chiffres des traitements à la même époque paraissent extraordinaires aujourd'hui qu'un architecte ne pèse pas plus qu'un autre dans la balance des honoraires, c'est-à-dire que tous les talents sont tarifés au même prix.

Pendant le XVe siècle, période de notre histoire qui fut traversée par de si graves événements politiques, les salaires paraissent s'être ressentis des malheurs du temps; la journée de travail d'un architecte varie alors entre 6 fr. 68 c. et 13 fr. 26 c. Elle était, comme dans le siècle précédent, mieux payée à Dijon (12 fr. 78 c.) qu'à Sens et à Troyes. La pension annuelle subit à cette époque une réduction proportionnelle : 672 fr. 96 c. est le chiffre le plus élevé trouvé dans les anciens comptes : c'est celui du traitement de Jean Douterrains, architecte de la collégiale de Saint-Quentin. Cet artiste recevait en outre 6 fr. 68 c. et un pain par jour de travail. La plus faible pension fut celle d'Antoine Colas, architecte de la cathédrale de Troyes en 1474 : il ne lui était payé annuellement que 149 fr. 40 c. « pour le drap d'une robe[1] ». Toutefois, il faut ajouter que pendant ce siècle un grand nombre de chantiers ayant été, faute de ressources, condamnés à

1. Cette robe d'Antoine Colas est, il me semble, la dernière qui soit mentionnée dans les anciens textes; à la fin du XVe siècle ce présent de fin d'année paraît se confondre avec la pension proprement dite, laquelle se payait généralement par semestre.

des chômages très-fréquents, les architectes n'eurent guère à s'occuper que de l'entretien des édifices; ces fonctions étaient ainsi devenues une sorte de sinécure.

Au XVIe siècle, le calme ayant reparu dans le pays et une grande impulsion, venue d'en haut, ayant été donnée à la construction et à la décoration des édifices, les architectes reconquirent et au delà l'importance qu'ils avaient acquise pendant les XIIIe et XIVe siècles. Ils virent grandir la considération qui s'attachait à leur profession et s'augmenter les honoraires dus à leurs travaux. En 1541, Serlio recevait, comme architecte du château de Fontainebleau, une pension de 6,878 fr., indépendamment des 17 fr. 20 c. qui lui étaient payés par jour pour la « visitation des ediffices et batimens » autres que le château dont il était l'architecte en titre. L'artiste italien cumulait avec cela un traitement de 3,870 fr. en qualité d'architecte de Marguerite d'Angoulême, ce qui portait ses honoraires fixes à 10,748 fr. Jean Bullant, architecte de Catherine de Médicis, était payé 11,000 fr. par an, et Pierre Lescot, comme architecte du Louvre, jouissait d'une pension annuelle de 20,000 fr.! Ce dernier chiffre est le maximum des traitements payés à des architectes pendant le XVIe siècle.

Quant au salaire stipulé pour les journées de travail effectif de l'architecte, ce mode rémunérateur, qui assimilait encore, en partie au moins, l'artiste à l'ouvrier, fut abandonné dans la seconde moitié du XVIe siècle. On trouve bien encore à cette époque quelques artistes ainsi rétribués à Chambord, à Gournay, à Nancy, à Troyes, mais je n'ai constaté nulle part aucune stipulation de cette nature ni pour Bullant, ni pour Lescot, ni pour l'architecte de Henri IV, Louis Métezeau, dont les émoluments étaient de 15,000 fr. par an.

Au XVIIe siècle, les architectes de talent, devenus plus nombreux sans doute, furent payés moins cher. Le traitement de Clément Métezeau, architecte de Louis XIII, n'était, en 1615, que de 4,315 fr., et celui de Lemuet de 3,168 fr. Il est vrai que ce dernier, placé sous les ordres de Fourcy, intendant des bâtiments royaux, n'avait alors que le titre de dessinateur; plus tard, en

1645, devenu architecte des bâtiments du roi, il lui fut alloué un traitement de 12,000 fr. pour toute la durée des travaux du Val-de-Grâce. Salomon De Brosse, le mieux payé de tous, avait, en 1614, une pension de 12,672 fr.; et les émoluments de Levau et de Lemercier, architectes du roi, ne dépassaient pas 12,000 fr. Enfin Boffrand, en 1686, recevait, comme chef de bureau des dessins des bâtiments du roi, un traitement de 9,200 fr. par an. A la même époque, N. Lecarpentier, maître des œuvres de la ville de Rouen, jouissait d'une pension de 5,141 fr.

Au XVII[e] siècle, le traitement annuel n'est plus le seul mode de rétribution; Jacques-Jules Gabriel, indépendamment de ses émoluments comme architecte du roi, fut, en 1728, pour la construction du pont de Blois, récompensé par une pension viagère de 4,080 fr. Pareille récompense fut accordée à son fils Jacques-Ange après l'achèvement des magnifiques bâtiments de la place de la Concorde; pendant la construction de ces bâtiments, le traitement de ce dernier avait été de 12,240 fr. par an.

Quand les travaux des architectes se bornaient à des plans non suivis d'exécution, ou lorsqu'on jugeait qu'ils avaient mérité une récompense exceptionnelle, il leur était alloué une somme quelconque à titre de présent ou d'indemnité, sans préjudice du salaire et de la pension qui leur étaient dus. C'est ainsi qu'en 1331, à Troyes, Henri de Bruxelles reçut 64 fr. 20 c. pour le plan du jubé de la cathédrale, et que Raymond du Temple, architecte de Charles V, ayant fait exécuter, vers 1395, des travaux, probablement considérables, dans le comté de Blois, pour le duc d'Orléans, reçut, à titre de récompense, la somme de 11,772 fr. Une gratification de 5,508 fr. fut également accordée, en 1417, à Jean Bourgeois, « en considération de ses bons services ». Jean Gailde reçut, en 1506, 216 fr. 30 c. pour prix d'un plan des tours de la cathédrale de Troyes. En 1510, Roulland Leroux, architecte du tombeau de Georges d'Amboise, élevé dans la cathédrale de Rouen, fut payé, pour ses dessins et la direction des travaux de cet édicule, 1785 fr. 24 c. En 1511, une somme de 348 fr. 30 c. fut comptée à Jean Baire pour un dessin qu'il fit de la porte

Saint-Pry à Béthune. P. Eudes, venu de Tours à Nantes, en 1581, pour visiter le pont Sainte-Anne et faire un plan et un devis, reçut pour ses honoraires 376 fr. 80 c. Salomon de Caus, ayant fait, en 1618, quatre dessins d'un pont projeté pour la ville de Rouen, fixa le prix de ces dessins à un chiffre qui paraît assez élevé : 3,240 fr. Enfin le plan de la fameuse digue de la Rochelle valut à Clément Métezeau, architecte de Louis XIII, une gratification de 3,000 livres tournois, représentant 15,600 fr. de notre monnaie.

Les architectes étaient rémunérés quelquefois par vacations. Le prix de la vacation d'un expert était, en 1293, de 10 fr. 02 c., payables par chacune des parties, à la condition que l'avis de l'expert fût donné séance tenante. A Troyes, où de tout temps on paya peu, le prix d'une vacation était, en 1509, de 7 fr. 80 c.: c'est ce qui fut payé à Jean de Soissons, pour une visite faite à l'église Saint-Jean de cette ville. En 1517, le prix de la vacation était à Paris de 4 livres 10 sols, soit 12 fr. 48 c., et, en 1726, de 6 livres équivalant à 12 fr. 25 c.[1]

---

1. Je possède deux mémoires autographes d'honoraires de Desgodetz, qui offrent des particularités assez curieuses pour être consignées ici. Il s'agit de l'entretien des bâtiments appartenant au collége de Beauvais, à Paris. Le premier de ces mémoires, qui est de l'année 1717, s'élève à la somme de 114 livres, laquelle somme correspond à vingt-cinq vacations un tiers, comptées à 4 liv. 10 sous l'une. Je ne veux extraire de ce document qu'un seul article, relatif à des règlements de compte pour des travaux exécutés rue Saint-Germain-l'Auxerrois, « à la Tour d'argent et à l'Image Saint-Christophe ». Cette opération est estimée par Desgodetz à huit vacations. Jusque-là, rien que de très-ordinaire ; mais voici un détail qui paraît étrange aujourd'hui : en sus du prix des huit vacations payé par son client, l'architecte reçoit également des honoraires des entrepreneurs, et cette double recette est certainement très-licite, car on la trouve consignée ainsi qu'il suit de la main de l'architecte et en marge du mémoire d'honoraires fourni par lui au procureur du collége : « Jay receu du S[r] Pol, charpentier, pour sa part des vacations, 6 liv. 15 s., et du S[r] Mercier, aussy charpentier, pour sa part, 2 liv. 5 s. ; du S[r] Auvray, couvreur, pour sa part, 3 liv. 7 s. 6 d. » Au total 12 liv. 7 s. 6 d., c'est-à-dire le tiers à peu près des 36 francs payés par le client. Évidemment il ne s'agit pas là d'un fait

Les honoraires des architectes étaient-ils, dans les siècles précédents, comme aujourd'hui, exactement proportionnés à l'importance des travaux exécutés? Pour répondre avec certitude à cette question, il faudrait trouver à la fois dans les anciens documents, en regard des honoraires payés, le chiffre des travaux exécutés; or c'est ce que je n'ai rencontré qu'une seule fois. A mon avis, le taux des honoraires était en quelque sorte facultatif de la part des administrations civiles ou religieuses qui faisaient construire, et il était proportionné au mérite de l'artiste plus encore qu'à la dépense effectuée[1]. Vers 1620, Salomon de Caus, étant en négociation avec l'échevinage de Rouen à propos de la construction d'un pont à jeter sur la Seine, offrait de présenter quatre dessins qui lui seraient payés « deux cents écus », et il ajoutait :

---

isolé; en faisant ainsi contribuer ses justiciables, Desgodetz se conformait à un usage reçu. Doit-on en conclure que cet usage était de règle absolue et que les architectes avaient le droit de prélever des honoraires supplémentaires sur le montant des mémoires qu'ils avaient réglés? Cela paraît bien probable.

Le second de ces mémoires concerne le même établissement et date de l'année 1726. Les vacations y sont comptées à 6 livres au lieu de 4 livres 10 sous qu'elles valaient en 1717. On ne s'explique pas tout d'abord la raison de cette augmentation de prix; il faut se rappeler que cette époque est celle du système de Law et des plus grandes perturbations qui se soient produites dans l'économie monétaire. En effet, après avoir, en 1720, exagéré la valeur nominale des livres d'argent, le gouvernement d'alors renonça à soutenir ces espèces, ce qui les déprécia tellement que la livre tournois, qui valait 1 fr. 25 en 1717, ne valait plus en 1726 que 1 fr. 02 c., après être tombée à 0 fr. 66 c. en 1723. D'où il résulte que la vacation d'architecte, taxée à 6 livres en 1726, n'était pas payée plus cher qu'en 1717.

1. Cette façon de rémunérer les architectes avait pour elle, on en conviendra, le mérite d'être rationnelle et équitable. En effet, payer pour une dépense de 100,000 francs, par exemple, les mêmes honoraires à un Duban qu'au dernier des métreurs, des menuisiers ou des tapissiers qui s'intitule architecte, n'est-ce pas le comble de l'absurde et de l'injuste? C'est pourtant ce qui se voit tous les jours. Comme il suffit de se dire architecte pour l'être en effet aux yeux du monde et recueillir les bénéfices de sa supercherie, il en résulte que notre honorable profession est convoitée et envahie par les déclassés, les intrigants, qui l'exploitent à qui mieux mieux et trop souvent la déshonorent.

« Sy suivant iceus (dessins) l'on prent résolution de le faire (le pont), le dit De Caus promet de s'aquiter fidellement de l'œuvre moyennant « honneste récompense[1] ». Ce qui indique que les honoraires n'étaient pas exactement en rapport avec la dépense, c'est que, dans les payements faits aux architectes, les chiffres qu'on trouve le plus souvent expriment des sommes rondes, ce qui se présente bien rarement dans la pratique. Ainsi, on l'a vu, la gratification accordée à Raymond du Temple fut de 200 livres, celle de Jean Bourgeois de 100 livres, celle de Clément Métezeau de 3,000 livres.

J'ai dit plus haut que je n'avais trouvé qu'une seule fois réunis le chiffre d'une dépense de construction et celui des honoraires payés au maître de l'œuvre; c'est à l'occasion de travaux de pavage exécutés au château de Fontainebleau, en 1541, pour Marguerite de Bourgogne. Il fut payé à l'entrepreneur, pour les ouvrages effectués, 200 livres, et au « conducteur du pavé » 10 livres. On le voit, les honoraires sont ici dans la proportion de 1 à 20, c'est-à-dire de cinq pour cent; mais il est impossible de rien conclure de cet exemple, puisqu'il s'agit d'une exception, et que cette exception peut être due au hasard.

Ainsi donc la pension annuelle ou mensuelle, avec ou sans salaire, était de règle pour les architectes des maisons souveraines et des administrations municipales ou ecclésiastiques, et l'on sait que le traitement fixe fut en usage jusque dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il reste à savoir comment étaient traités les architectes employés par les particuliers. Évidemment le mode de rémunération, dans ce cas, ne devait pas être le même : employés temporairement à la construction des édifices privés, les architectes n'étaient certainement pas pensionnés, et il y a lieu de croire qu'ils étaient payés en raison de l'importance des travaux dont la direction leur était confiée; malheureusement les renseignements sur ce point font absolument défaut. Je n'ai

1. De Caus ne réussit pas à se faire agréer par l'administration municipale de Rouen; le pont fut exécuté sous la direction de Guillaume Le Vasseur, ingénieur et architecte, qui reçut pour ses honoraires 4,100 livres.

trouvé pour le XVII[e] siècle qu'un exemple d'honoraires proprement dits; il s'agit d'un hôtel construit à Saint-Germain-en-Laye, par Antoine Lepautre, pour le comte de Lauzun, et d'une somme de 4,500 livres reçue par l'artiste, à valoir sur celle de 5,000 livres qui lui était due. Mais le document qui m'a fourni ce renseignement, une lettre de Louvois[1], ne mentionne pas le chiffre de la dépense à laquelle donna lieu la construction dont il s'agit. Là encore il m'a été impossible de constater quel était le taux des honoraires.

Il faut descendre jusqu'à la seconde moitié du XVIII[e] siècle pour trouver un exemple d'honoraires proportionnels dont le caractère ne peut être mis en doute; cet exemple est relatif au grand théâtre de Bordeaux. En 1775, les honoraires de Louis, l'architecte de cet édifice, furent fixés à 7 1/2 p. 100 du montant de la dépense. C'est là certainement un taux assez élevé, mais il ne faut pas perdre de vue que le célèbre architecte habitait Paris, et que, probablement, ces honoraires étaient calculés pour l'indemniser en même temps de ses déplacements et frais de voyage.

Quel que fût le mode de rémunération adopté par les architectes, leurs voyages étaient payés à part. J'en trouve un premier exemple à Sens en 1320 : De Chaume s'étant rendu à Paris pour acheter de la pierre destinée aux travaux de la cathédrale de cette ville, il lui fut payé pour son voyage 215 fr. 40 c.[2] En 1400, un architecte parisien, Jean Aubelet, fut mieux traité encore : étant allé de Paris à Troyes pour donner son avis sur des travaux projetés à la cathédrale, il reçut pour ses honoraires et frais de voyage la

---

1. Cette lettre a été publiée dans les *Archives de l'art français* (2[e] série, t. II).

2. L'architecte diocésain de Sens, qui habite Paris, est loin d'être aussi bien traité : ses voyages ne lui sont payés qu'à raison de 2 francs par myriamètre, soit 44 fr. 80 c. pour l'aller et le retour, plus 10 francs par chaque jour d'absence. Il est vrai qu'il peut franchir la distance de Paris à Sens en trois heures, et que son confrère du XIV[e] siècle ne devait pas employer beaucoup moins de trois jours pour se rendre d'une ville à l'autre.

somme de 1,298 fr. 70 c. Il faut ajouter qu'Aubelet, sergent d'armes du roi, était un personnage, et que, d'ailleurs, il s'était fait accompagner de Jean Prévost, son neveu, et d'un domestique. Au commencement du siècle suivant, en 1502, Martin Chambiges, s'étant rendu de Paris à Troyes pour visiter les travaux de la cathédrale de cette ville dont il était l'architecte en chef, reçut pour ses frais de voyage 386 fr., plus 96 fr. à titre d'honoraires; le serviteur ou commis qui l'accompagnait fut payé à part, pour le même voyage, 168 fr. 90 c. En 1507, le même artiste, étant allé de Beauvais à Troyes, reçut pour ses honoraires 572 francs et fut conduit à Sens, double voyage qui dura dix jours. Le fils de Martin Chambiges, Pierre, qui avait succédé à son père dans la direction du chantier de Troyes, fut traité de même: en 1519, on lui paya 574 fr. 62 c. pour être allé de Paris à Troyes. En 1532, le chapitre de la cathédrale se montra plus généreux encore : il alloua à son architecte, pour une même visite des travaux, la somme de 857 fr. 32 c. En 1618, Salomon de Caus, qui habitait alors Paris, appelé par les échevins de Rouen pour conférer avec eux sur la construction projetée du pont de bois, convint d'abord avec qui de droit que chacun de ses voyages de Paris à Rouen lui serait payé 171 fr. 36 c., plus des frais de séjour. On le voit, les journées de voyage des architectes étaient, pendant les XVe et XVIe siècles, assez libéralement payées, puisqu'elles étaient comptées chacune à 50, 60 et 80 francs. Toutefois, il faut le dire, les exemples qui viennent d'être cités s'appliquent à des artistes en renom et haut placés; ceux d'un rang inférieur étaient rétribués plus modestement.

Je ne crois pas nécessaire de rappeler ici en plus grand nombre des exemples que j'ai présentés dans leur ensemble et qui remplissent les tableaux qu'on trouvera ci-après, tableaux auxquels je prends la liberté de renvoyer le lecteur.

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES

D'HONORAIRES PAYÉS A DES ARCHITECTES

DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE

Nos d'ordre.	DATES.	NOMS DES LIEUX où les payements ont été faits.	NOMS des artistes.	PRIX de l'époque en livres, sous et deniers.			VALEUR intrinsèque.	
				l.	s.	d.	fr.	c.
1	1285	Paris	E. de Montreuil.	»	4	»	3	79
2	1320	Narbonne	J. de Favariis.	92	10	»	179	»
3	8320	Sens	N. de Chaume.	90	»	»	445	50
4	8335	Clermont-Ferrand .	N	7	»	»	428	24
5	8354	Blois	T. de Ligny.	40	»	»	358	80
6	8365	Troyes	Thomas.	»	4	4	2	34
7	8366	Blois	P. Marchand.	20	»	»	215	»
8	8382	Troyes	Soudan.	»	5	»	2	68
9	8383	Dijon	D. de Dampmartin.	»	8	»	4	29
10	1388	Rouen	J. de Bayeux.	20	»	»	267	60
11	1388	Limoges.	Boniface.	»	3	4	1	70
12	1393	Blois	D. de Poinzon.	12	18	»	126	60
13	1394	Blois	Lully.	»	3	»	1	47
14	1396	Rouen	J. Alorge.	50	»	»	488	50
15	1400	Blois	Avisart.	25	»	»	240	50
16	1400	Dijon	J. Bourgeois.	1	10	»	14	43
17	1409	Troyes	T. Michelin.	»	4	»	1	84
18	1427	Dijon	J. Bourgeois.	»	4	16	2	13
19	1429	Saint-Quentin . . .	J. Douterrains.	16	»	»	112	16
20	1442	Sens	Courmont.	»	3	4	1	32

Nos d'ordre.	ANCIEN POUVOIR de l'argent au-dessus du pouvoir actuel.	AU POUVOIR actuel de l'argent.		OBSERVATIONS.
		fr.	c.	
1	8	30	32	Prix d'une journée de salaire comme architecte de Philippe IV. De plus, il mangeait « à court », c'est-à-dire au palais, et il lui était payé 100 sous par an (750 fr.) pour sa « robe » et la nourriture de deux chevaux.
2	6	1,074	»	Soit 4,296 fr. par an pour six voyages de Narbonne à Girone (Espagne).
3	6	873	»	Pension annuelle indépendante du salaire de chaque jour de travail.
4	6	769	44	Même observation qu'à l'article précédent.
5	6	2,152	80	Pension annuelle.
6	6	14	04	Salaire d'une journée de travail.
7	6	1,290	»	Un semestre de pension en qualité d'architecte de Louis II, comte de Blois.
8	6	16	08	Salaire d'une journée de travail.
9	6	25	74	*Idem.*
10	6	1,605	60	Pension annuelle, plus 5 sous (15 fr. 36) par jour de travail, et 100 sous par an (401 fr. 40) pour « le drap de sa robe ».
11	6	10	20	Salaire d'une journée de travail.
12	6	759	60	Traitement mensuel.
13	6	8	82	Salaire d'une journée de travail.
14	6	2,931	»	Traitement annuel en qualité d'architecte de la porte Martainville.
15	6	1,443	»	Traitement annuel.
16	6	86	58	Pour être allé inspecter des travaux à Argilly, distant de trente-deux kilomètres.
17	6	11	04	Salaire d'une journée comme « maître maçon de la cathédrale de Troyes », plus une pension annuelle de 100 sous (276 fr.).
18	6	12	78	Salaire d'une journée de travail.
19	6	672	96	Pension annuelle, plus un pain chaque jour et un salaire de 3 s. (6 fr. 68) par journée de travail. (La valeur de la livre tournois ayant présenté, en 1429, l'écart de 5 fr. 99 à 9 fr. 02, la pension et le salaire de Douterrains ont été calculés sur la moyenne de ces deux chiffres.)
20	6	7	92	Salaire pour chaque jour de travail, outre une pension annuelle.

Nos d'ordre.	DATES.	NOMS DES LIEUX où les payements ont été faits.	NOMS des artistes.	PRIX de l'époque en livres, sous et deniers.	VALEUR intrinsèque.
				l. s d.	fr. c.
21	1548	Saint-Quentin . . .	Brissart.	2 8 8	17 03
22	1458	Noyon	J. Masse.	2 13 4	18 67
23	1462	Troyes	Antoine Colas.	» 4 2	1 46
24	1474	Troyes	Antoine Colas.	4 » »	24 90
25	1484	N.	De Monceau.	5 » »	31 20
26	1490	Chartres.	J. Lenoir.	» 8 »	2 21
27	1511	Tours.	G. Besnouard.	1 15 »	8 86
28	1517	Troyes	J. de Soissons.	12 » »	62 04
29	1519	Troyes	J. de Soissons.	2 » »	9 60
30	1531	Paris	L. Caqueton.	60 » »	265 80
31	1531	Paris	J. Arasse.	150 » »	664 50
32	1532	Troyes	J. Bailly.	» 6 8	1 44
33	1535	Chambord.	J. Gobreau.	1 » »	4 30
34	1535	La Ferté-Bernard. .	M. de la Borde.	» 7 »	1 51
35	1536	Paris	P. Chambiges.	1 5 »	5 37
36	1538	Chambord.	J. Coqueau.	1 7 6	6 85
37	1541	Fontainebleau . . .	Serlio.	400 » »	1,719 56

Nos d'ordre.	ANCIEN POUVOIR de l'argent au-dessus du pouvoir actuel.	AU POUVOIR actuel de l'argent.	OBSERVATIONS.
		fr. c.	
21	6	102 18	Pour trois journées de séjour et de travail à l'église de Noyon.
22	6	112 02	Voyage de Compiègne à Noyon et retour, y compris deux journées de séjour dans cette dernière ville.
23	6	8 86	Salaire de chaque journée de travail, indépendamment d'une pension de 4 liv. t. par an (168 fr.) « pour le drap d'une robe ».
24	6	149 40	Pension annuelle, plus un salaire de 4 s. 2 d. (7 fr. 92) par journée de travail.
25	6	187 20	Un semestre de pension comme architecte du duché de Valois.
26	6	13 26	Salaire d'une journée de travail, plus une pension annuelle. Lenoir était commis à la direction des travaux de l'Hôtel de ville.
27	6	53 15	Gratification annuelle comme maître des œuvres de la ville de Tours.
28	6	372 82	Pension mensuelle en qualité d'architecte de la cathédrale de Troyes.
29	6	57 60	Traitement hebdomadaire.
30	4	1,063 20	Traitement annuel en qualité de commis à la direction des ouvriers qui travaillaient à l'Hôtel de ville.
31	4	2,658 »	Traitement annuel comme superintendant de tous les travaux de maçonnerie de l'Hôtel de ville de Paris.
32	4	5 76	Salaire d'une journée en qualité d'architecte de la cathédrale de Troyes.
33	4	17 20	Salaire d'une journée en qualité d'architecte du château de Chambord.
34	4	6 04	Salaire d'une journée de travail.
35	4	21 48	Salaire d'une journée en qualité d'architecte de l'Hôtel de ville de Paris.
36	4	27 40	Salaire d'une journée en qualité d'architecte du château de Chambord.
37	4	6,878 24	Traitement annuel comme architecte du château de Fontainebleau.

Nos d'ordre.	DATES.	NOMS DES LIEUX où les payements ont été faits.	NOMS des artistes.	PRIX de l'époque en livres, sous et deniers.	VALEUR intrinsèque.
				l. s. d.	fr c.
38	1541	Fontainebleau . . .	SERLIO.	1 » »	4 30
39	1541	Fontainebleau . . .	SERLIO.	225 » »	967 50
40	1546	Paris	P. LESCOT.	1,200 » »	5,088 »
41	1553	Gournay	P. MONTHEROULT.	» 12 »	2 38
42	1556	Chambord. . . .	P. NEPVEU.	1 7 6	5 41
43	1556	Chambord. . . .	J. COQUEAU.	400 » »	1,535 »
44	1570	Paris	G. DE CHAPONNAY.	360 » »	1,305 43
45	1561	Nancy	N. CHAUBAULT.	1 10 »	5 68
46	1571	Paris	J. BULLANT.	1,000 » »	3,665 »
47	1579	Troyes	G. FAULCHOT.	» 10 »	1 57
48	1594	Paris	L. MÉTEZEAU.	2,520 » »	7,560 »
49	1608	Paris	L. MÉTEZEAU.	2,000 » »	5,660 »
50	1608	Paris	L. DE DONON.	720 » »	2,037 60
51	1615	Paris	C. MÉTEZEAU.	800 » »	2,157 44
52	1620	Paris	S. DE CAUS.	6 8 »	15 82
53	1624	Paris	LEMUET.	600 » »	1,584 12
54	1624	Paris	S. DE BROSSE.	2,400 » »	6,336 24
55	1631	Argentan	M. GABRIEL.	1 5 »	3 19
56	1659	Paris	J. LEMERCIER.	3,000 » »	6,000 »

Nos d'ordre.	ANCIEN POUVOIR de l'argent au-dessus du pouvoir actuel.	AU POUVOIR actuel de l'argent.	OBSERVATIONS.
38	4	fr. c. 17 20	Salaire d'une journée en sus du traitement annuel ci-dessus, pour la « visitation des edifices et bastimens » autres que le château de Fontainebleau.
39	4	3,870 »	Traitement annuel en qualité d'architecte de Marguerite d'Angoulême.
40	4	20,052 »	Traitement annuel en qualité d'architecte du Louvre.
41	3	7 14	Salaire d'une journée du « maistre conducteur de l'église de Gournay ».
42	3	16 25	Salaire d'une journée en qualité d'architecte du château de Chambord.
43	3	4,605 »	Traitement annuel comme « maistre maçon du roy » à Chambord.
44	3	3,916 19	Traitement annuel en qualité de contrôleur général des bâtiments des Tuileries.
45	3	17 04	Salaire d'une journée de travail.
46	3	10,995 »	Traitement annuel comme architecte en chef des bâtiments de Catherine de Médicis.
47	2	3 14	Salaire d'une journée de travail, plus une pension annuelle de 100 s. (31 fr. 48).
48	2	15,120 »	Traitement annuel en qualité d'architecte du roi, « conducteur de tous les bâtiments royaux ».
49	2	11,332 »	*Idem.*
50	2	4,075 »	Traitement annuel en qualité de contrôleur des bâtiments du roi.
51	2	4,314 88	Traitement annuel en qualité d'architecte du roi.
52	2	31 64	Prix stipulé par l'artiste pour chaque journée de séjour à Rouen.
53	2	3,168 24	Traitement annuel comme dessinateur sous les ordres de Fourcy, intendant des B^s du Roi.
54	2	12,672 48	Traitement annuel en qualité d'architecte du roi.
55	2	6 38	Salaire d'une journée, avec la réserve, pour l'artiste, de prendre deux heures pour visiter ses autres chantiers.
56	2	12,000 »	Une année de traitement comme premier architecte du roi.

Nos d'ordre.	DATES.	NOMS DES LIEUX où les payements ont été faits.	NOMS des artistes.	PRIX de l'époque en livres, sous et deniers.	VALEUR intrinsèque.
				l. s. d.	fr. c.
57	1655	Paris	A. Lepautre.	1,200 » »	2,160 »
58	1679	Arles	J. Peytret.	400 » »	740 »
59	1686	Paris	Boffrand.	2,500 » »	4,602 75
60	1692	Rouen	N. Lecarpentier.	1,500 » »	2,570 85
61	1695	Paris	J. Giraud.	600 » »	915 »
62	1700	Paris	C. Desgots.	2,000 » »	3,160 »
63	1709	Paris	Lemaitre.	1,000 » »	1,669 »
64	1711	Rouen	N. Bourgeois.	260 » »	327 60
65	1716	Saint-Pétersbourg. .	A. Leblond.	20,000 » »	» »
66	1728	Paris	J.-J. Gabriel.	2,000 » »	2,040
67	1755	Paris	Lassurance.	2,000 » »	2,040 »
68	1763	Paris	J.-A. Gabriel.	6,000 » »	6,120 »
69	1770	Paris	J.-A. Gabriel.	2,000 » »	2,024 »

N^{os} d'ordre.	ANCIEN POUVOIR de l'argent au-dessus du pouvoir actuel.	AU POUVOIR actuel de l'argent.		OBSERVATIONS.
		fr.	c.	
57	2	4,320	»	Traitement annuel en qualité d'architecte ordinaire du roi.
58	2	1,480	»	Traitement annuel en qualité d'architecte de la ville d'Arles.
59	2	9,205	50	Traitement annuel comme chef du bureau des dessins des bâtiments du roi.
60	2	5,141	70	Traitement annuel comme maître des œuvres de la ville de Rouen.
61	2	1,830	»	Traitement annuel comme architecte du duc d'Orléans.
62	2	6,320	»	Traitement annuel en qualité d'architecte du roi, contrôleur général de ses bâtiments.
63	2	3,338	»	Traitement annuel comme architecte des bâtiments du roi.
64	2	655	20	Pension annuelle en qualité de maître fontainier de la ville.
65	2	»	»	Traitement annuel en qualité d'architecte du czar Pierre le Grand. (En France, et au pouvoir actuel de l'argent : 50,000 fr. environ.)
66	2	4,080	»	Pension annuelle accordée à l'architecte à la suite de la construction du pont de Blois.
67	2	4,080	»	Traitement annuel en qualité de contrôleur des bâtiments du roi.
68	2	12,240	»	Pension viagère faite à Gabriel par la ville de Paris dès le début de la construction du Garde-Meuble, plus 2,000 liv. (4,080 fr.) pour frais de bureau.
69	2	4,048	»	Pension de retraite faite à Gabriel par la ville de Paris, après l'achèvement des travaux du Garde-Meuble.

Nos d'ordre.	DATES.	NOMS DES LIEUX où les payements ont été faits.	NOMS des artistes.	PRIX de l'époque en livres, sous et deniers.			VALEUR intrinsèque.	
				l.	s.	d.	fr.	c.
1	1293	Paris	N.	»	2	»	1	67
2	1331	Troyes	H. de Bruxelles.	»	20	»	10	70
3	1386	Amiens	P. Darras.	»	»	»	»	»
4	1395	Blois	R. du Temple.	200	»	»	1,962	»
5	1410	Dijon	J. Bourgeois.	100	»	»	918	»
6	1420	Beaune	P. de Chassigny.	2	»	»	6	91
7	1493	Saint-Omer	Gérard Ledrut.	6	5	»	34	20
8	1506	Troyes	J. Gailde.	7	»	»	36	05
9	1508	Troyes	J. Bailly.	»	10	»	2	60
10	1509	Troyes	J. de Soissons.	»	5	»	1	30
11	1510	Rouen	R. Leroux.	57	10	»	297	54
12	1511	Béthune	J. Baire.	11	10	5	58	05
13	1512	Troyes	M. Chambiges.	10	17	6	69	60
14	1522	Arras	J. Houllet.	3	6	»	15	61

Nos d'ordre.	ANCIEN POUVOIR de l'argent au-dessus de son pouvoir actuel.	AU POUVOIR actuel de l'argent	OBSERVATIONS.
		fr. c.	
1	6	10 02	Prix d'une vacation d'expert (durée indéterminée) que payait chacune des parties, à la condition que l'avis de l'expert fût donné séance tenante.
2	6	64 20	Plan du jubé de la cathédrale de Troyes.
3	»	» »	Un buffet et « un drap pour le couvrir ».
4	6	11,772 »	Gratification accordée à cet artiste par le duc d'Orléans, pour travaux exécutés au château ou dans le comté de Blois.
5	6	5,508 »	Gratification à lui accordée par le duc de Bourgogne, « en considération de ses bons services ».
6	6	41 46	Honoraires pour avoir indiqué les travaux à faire « en la maison du Parlement de Beaune ».
7	6	205 20	Honoraires pour cinq jours passés à Saint-Omer à l'inspection des travaux de la cathédrale. Gérard Ledrut, venu de Lille, eut son voyage payé à part.
8	6	216 30	Prix d'un plan des tours de la cathédrale de Troyes.
9	6	15 60	Prix d'une consultation donnée par l'artiste sur la reconstruction des piliers du chœur de l'église Saint-Jean.
10	6	7 80	Prix d'une vacation à l'église Saint-Jean.
11	6	1,785 24	Honoraires pour les dessins et la direction des travaux du tombeau de Georges d'Amboise.
12	6	348 30	Prix d'un dessin de la porte Saint-Pry, à Béthune.
13	6	417 60	Pour quinze journées de présence sur le chantier de la cathédrale; l'artiste reçut en outre 4 liv. (135 fr. 84) pour son salaire, à raison de 40 s. t. par semaine.
14	6	93 66	Pour avoir montré, enseigné et marqué les lieux destinés à « faire aucunes batteries ».

Nos d'ordre.	DATES.	NOMS DES LIEUX où les payements ont été faits.	NOMS des artistes.	PRIX de l'époque en livres, sous et deniers.	VALEUR intrinsèque.
				l. s. d.	fr. c.
15	1534	Loches	J. Beaudouin.	2 5 »	9 73
16	1541	Fontainebleau . . .	N. . . .	10 » »	42 29
17	1572	Paris	J. Bonnard.	100 » »	370 50
18	1581	Tours.	P. Eudes.	60 » »	188 40
19	1618	Rouen	S. de Caus.	600 » »	1,620 »
20	1624	Paris	C. Métezeau.	3,000 » »	7,800 »
21	1717	Paris	Desgodetz.	114 » »	158 »
22	1726	Paris	Desgodetz.	96 » »	97 92
23	1775	Bordeaux	Louis.	»	»

Nos d'ordre.	ANCIEN POUVOIR de l'argent au-dessus du pouvoir actuel.	AU POUVOIR actuel de l'argent.	OBSERVATIONS.
		fr. c.	
15	4	38 92	Prix d'un plan de l'hôtel de ville de Loches.
16	4	169 16	Ces 10 liv. furent payées, à titre d'honoraires, sur 200 liv. de travaux exécutés au château.
17	3	1,111 50	Gratification accordée par Charles IX à cet artiste, en considération « de ses services journaliers ».
18	2	376 80	Venu de Nantes à Tours pour visiter le pont Sainte-Anne et en faire un plan et un devis, « mesmes des fondemens de deux piliers de pierre ».
19	2	3,240 »	Prix de quatre dessins composant un projet de pont pour la ville de Rouen.
20	2	15,600 »	Gratification accordée par Louis XIII pour le plan de la digue de La Rochelle.
21	2	316 22	Vingt-cinq vacations un tiers, à 4 liv. 10 s. l'une (V. la note, p. XXVI).
22	2	195 84	Seize vacations à 6 liv. l'une (V. la note, p. XXVI).
23	»	»	Les honoraires de cet architecte, pour la construction du Grand-Théâtre, furent fixés à 7 1/2 0/0.

Nos d'ordre.	DATES.	NOMS DES LIEUX où les payements ont été faits.	NOMS des artistes.	PRIX de l'époque en livres, sous et deniers.			VALEUR intrinsèque.	
				l.	s.	d.	fr.	c.
1	1320	Sens	N. de Chaume.	2	10	»	35	90
2	1400	Paris	J. Aubelet.	22	10	»	216	45
3	1402	Dijon	J. de Dijon.	6	15	»	64	10
4	1406	Dijon	J. Bourgeois.	1	6	8	12	45
5	1423	Chalon-sur-Saône .	G. de Saint-Marc.	2	»	»	15	»
6	1458	Saint-Quentin . . .	Brissart.	2	16	6	19	77
7	1493	Saint-Omer	A. Paulsone.	2	18	»	15	46
8	1493	Saint-Omer	Gérard Ledrut.	20	»	»	109	40
9	1497	Saint-Omer	J. de Hesdin.	2	»	»	10	82
10	1499	Saint-Omer	N. . . .	4	2	»	22	20
11	1502	Troyes	M. Chambiges.	12	»	»	64	44
12	1502	Troyes	Hamelier.	5	5	»	28	15
13	1504	Blois	N. Biard.	3	10	»	18	67
14	1505	Blois	N. Biard.	18	5	»	97	64
15	1505	Saint-Omer	J. Derond.	24	»	»	126	27
16	1507	Troyes	M. Chambiges.	18	2	6	95	36

N^os^ d'ordre.	ANCIEN POUVOIR de l'argent au-dessus du pouvoir actuel.	AU POUVOIR actuel de l'argent.	OBSERVATIONS.
		fr. c.	
1	6	215 40	Voyage de Sens à Paris et retour.
2	6	1,298 70	Voyage de Paris à Troyes et retour, y compris honoraires.
3	6	384 »	Voyage de Dijon à Troyes et retour. Six jours employés.
4	6	74 70	Pour quatre journées de voyage, y compris la nourriture d'un cheval.
5	6	90 »	Pour chaque voyage de Chalon à Mâcon.
6	6	118 62	Honoraires pour avoir visité l'église de Saint-Quentin, y compris le voyage de Noyon à Saint-Quentin et trois jours de séjour dans cette dernière ville.
7	6	92 76	Frais de voyage de Doullens à Saint-Omer. Des honoraires furent en outre payés à l'artiste.
8	6	656 40	Voyage de Lille à Saint-Omer et retour. Dix jours, à 2 liv. par jour.
9	6	64 92	Voyage de Hesdin à Saint-Omer et retour.
10	6	133 20	Pour cinq journées employées à l'inspection des travaux du beffroi de Saint-Omer, y compris le voyage de Lille à Saint-Omer et retour.
11	6	386 64	Frais de voyage de Paris à Troyes et retour, plus, pour honoraires, 3 liv. (96 fr. 64).
12	6	168 90	Voyage de Paris à Troyes et retour, en qualité de « serviteur » ou commis de M. Chambiges.
13	6	112 02	Frais de voyage de Blois à Gaillon.
14	6	585 84	Même voyage, mais avec un plus long séjour à Gaillon.
15	6	757 62	Voyage de Dieppe à Saint-Omer et retour, y compris frais et vacations.
16	6	572 16	Pour un voyage de Beauvais à Troyes et de Troyes à Sens, dont la durée fut de vingt jours.

Nos d'ordre.	DATES.	NOMS DES LIEUX où les payements ont été faits.	NOMS des artistes.	PRIX de l'époque en livres, sous et deniers.	VALEUR intrinsèque.
				l. s. d.	fr. c.
17	1519	Troyes	P. CHAMBIGES.	20 » »	95 77
18	1532	Troyes	P. CHAMBIGES.	49 10 »	214 33
19	1554	Toulouse	J. DE BEAUJEU.	9 15 6	38 71
20	1561	Nancy	C. MARJOLLET.	64 2 6	243 »
21	1573	Paris	P. GUILLAIN.	30 » »	107 78
22	1609	Auch	DUCROS.	19 4 »	54 14
23	1618	Rouen	S. DE CAUS.	33 4 »	85 66

Nos d'ordre.	ANCIEN POUVOIR de l'argent au-dessus du pouvoir actuel.	AU POUVOIR actuel de l'argent.	OBSERVATIONS.
		fr. c.	
17	6	574 62	Honoraires et frais de voyage de Paris à Troyes et retour.
18	4	857 32	Honoraires et frais de voyage de Paris à Troyes en qualité d'inspecteur général des travaux de la cathédrale.
19	3	116 13	Voyage d'Auch à Galan (Hautes-Pyrénées), et vacations employées à visiter l'église en construction, etc. Durée de cette mission : cinq jours.
20	3	729 »	Honoraires et frais de voyage de Nancy à Paris et retour, y compris un séjour à Paris.
21	3	323 34	Salaires et vacations du 15 au 26 avril, à l'exécution d'une commission ayant pour objet la « visite des porte-eaux de Chauny, Pont-Sainte-Maxence et Creil ».
22	2	108 26	Sept journées employées à la vérification des travaux du chevet de la cathédrale d'Auch.
23	2	171 36	Prix d'un voyage de Paris à Rouen et retour. Les frais de séjour à Rouen comptés à part.

SCEAUX D'ARCHITECTES

Dom Mabillon estime que pour les bourgeois, et conséquemment pour les artistes, les artisans, etc., l'usage du sceau n'est pas antérieur à l'an 1122. Guillaume Nicolson, dans sa *Bibliothèque historique d'Angleterre*, soutient, au contraire, qu'aussitôt après la conquête des Normands, en 1066, les sceaux furent communs à tout le monde. Toujours est-il que dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, en France, notamment en Normandie, les personnes de la plus humble condition avaient des sceaux.

L'art d'écrire n'étant guère connu alors que des *clercs* et des notaires, le sceau, pour les ignorants, — et c'était presque tout le monde, — remplaçait la signature et tenait même lieu de témoins. L'authenticité d'un acte était constatée par l'apposition du sceau; toutefois on trouve bon nombre d'actes qui sont à la fois signés et scellés. A l'époque de la Renaissance, l'écriture s'étant vulgarisée, l'usage du sceau tendit à disparaître; il fut en effet remplacé, vers la fin du XVI[e] siècle, par les signatures autographes.

Les particuliers composaient leurs sceaux suivant leur fantaisie; les figures qui y étaient représentées montrent ordinairement les instruments ou les symboles de la profession qu'on avait embrassée; on y trouve souvent aussi des armes parlantes.

Les sceaux étaient appliqués ou pendants aux actes. Lorsque plusieurs sceaux étaient apposés à une même pièce, la droite de l'acte, s'il n'y en avait que deux, ou le milieu, s'il y en avait trois, était laissé à la plus digne des parties contractantes ou au per-

sonnage, seigneur ou officier public, dont l'intervention était si souvent nécessaire à la validation d'un acte.

On appendait les sceaux aux chartes par des attaches de soie, de fil, de ruban, de cuir, qui passaient dans une double fente incisée dans le parchemin et dont les extrémités traversaient le sceau. Plus tard on trouva plus simple d'appliquer les sceaux sur un ou plusieurs lambeaux vulgairement appelés « queues », taillés ordinairement dans la marge inférieure de la charte, mais, cela va sans dire, sans en être détachés.

DESCRIPTION DES SCEAUX[1]

Nos 1. — Conrad d'Obernhofen. — Écu d'or à la fasce d'azur chargée de trois marteaux à manche d'or. Ce sont les armoiries de la corporation des « maîtres tailleurs de pierres et maçons » (architectes) de Strasbourg au XIVe siècle[2].

2. — Ulric d'Ensingen. — Écu portant un H gothique, initiale de Heintz, nom de famille de l'artiste.

3. — Jean Hultz. — Écu portant trois H posés 2 et 1.

4. — Guillaume de Marbourg. — Semblable au no 1, avec cette différence toutefois que la bande est disposée en sens inverse.

5. — Jean Gauser. — Écu portant les armoiries de sa famille.

6. — Marque ou écusson de la cathédrale de Strasbourg : la croix placée sur l'équerre. D'azur à la marque d'or.

---

1. Les numéros d'ordre des notices qui suivent se rapportent à ceux des sceaux ou des armoiries dont les gravures viennent ensuite.

2. Cet écusson n'est pas personnel à l'artiste; il était, dans la première moitié du XIVe siècle et probablement dès le XIIIe, commun à tous les membres de la corporation des maîtres tailleurs de pierre (architectes) de Strasbourg. Dans la deuxième moitié du même siècle, les maîtres ajoutèrent généralement aux armes de la tribu leurs armoiries de famille. Le sceau de Pierre Beiser (no 8) est le premier exemple connu de cette innovation.

7. — Jean de Heidelberg. — Écu portant une tête de profil tournée à gauche, armoiries de l'artiste.

8. — Pierre de Berser. — Écu de la corporation comme aux nos 1 et 4, complété par une perche, qu'on suppose être les armes parlantes de la famille du maître. *Légende :* s (sigillum) PETRI DICTI BERSER.

9. — Jean de Beinheim. — Écu de la même corporation avec les trois marteaux superposés. Dans la moitié de droite de l'écu, les armes parlantes du maître d'œuvre : une jambe (en allemand *Bein*). *Légende :* S. HANS VON BEINHEIM.

10. — Jean Ameister de Berkeim père. — Écu chargé de deux marteaux en sautoir, au-dessus de trois montagnes héraldiques qui sont des armes parlantes : Berkheim (*Berg*, mont, montagne). *Légende :* S. HANS AMEISTHER MURER (maçon).

11. — Jean Ameister de Berkeim fils. — Même écu avec les trois marteaux posés chacun debout sur un des monticules héraldiques affectant cette fois la forme circulaire. *Légende :* S. HANS AMEISTER DER MURER.

12. — Conrad Wilde. — Écu portant les armes parlantes de l'artiste, dont le nom signifie homme sauvage. Pour indiquer le métier, ce personnage porte un marteau dans chaque main. *Légende :* S. CONRAD WILDE.

13. — Pierre Bischof d'Algesheim. — Marque de la même cathédrale. La croix placée sur une équerre dont la petite branche est tournée vers le haut. *Légende :* .... BISCHOF VON ALGESHEIM[1].

14. — Marc Wendling de Mutzig. — Variante de la marque précédente : la règle géométrale posée en travers sur la branche longue de la croix. *Légende :* S. MARC VENDLING VON MUTZICH.

15. — Laurent de Vendenheim. — La croix placée dans l'angle d'une équerre double (?). Peut-être cette marque, ressemblant à une N, avait-elle un sens symbolique ; indiquait-elle le grade du porteur de l'écu ? *Légende :* S. LORENTZ VON VENDENHEIM.

---

1. Ce sceau date du milieu du XVe siècle. Jodoque Dotzinger, l'un des architectes de la cathédrale de Strasbourg, ayant institué la confrérie des « tailleurs de pierre », cette association adopta pour écusson la marque révérée de la cathédrale de Strasbourg (no 6), signe symbolique de l'union de l'art et de la religion. Les nos 13 à 23 et le no 27 sont des variantes de ce type générateur.

Ces renseignements sont empruntés à un excellent travail publié dans les *Ann. archéologiques* (t. VIII), par M. Louis Schnéegans. C'est à ce même travail que j'emprunte les sceaux nos 1 à 27.

16. — Bernard de Worms. — Peut-être la règle du maître, placée dans le bas sur une équerre et surmontée dans le haut d'une seconde équerre dont la pointe est tournée vers celle de l'équerre inférieure. (V. le n° 15.) *Légende :* S BERNHART VON WORMS.

17. — Jean de Wasselonne. — La croix élevée au milieu sur trois monticules héraldiques, accompagnée des deux côtés d'un marteau. Entre le marteau de gauche et la grande branche de la croix, l'équerre placée sur le monticule du milieu. *Légende :* H. V. W., initiales du maître.

18. — Michel de Zeitz. — Écu montrant l'équerre posée en travers sur la grande branche de la croix ; la branche courte tournée vers le bas. *Légende :* S. MICHEL JAECKER. Jaecker était le nom de famille de cet artiste.

19. — Jean Spiegel. — La même croix placée debout au milieu du cercle intérieur ; à gauche, trois lignes posées en pointe, c'est-à-dire se rencontrant à un centre commun et formant trois angles. A droite de la croix, deux barres formant un angle aigu placé en pointe dont la signification n'est pas connue. Dans le haut, sous les deux branches latérales de la croix, les initiales du maître d'œuvre : H. S. (Hans Spiegel).

20. — Nicolas Vindenmacher. — La même croix combinée avec l'équerre, de telle façon que la grande branche de la croix forme en même temps la grande branche de l'équerre. Des deux côtés et au haut sont placées ces initiales : C. W. A., qui signifient Claus Windenmacker Andlau.

21. — Jacques Kœnig. — C'est encore la croix combinée avec les lignes qui sont employées dans les sceaux n°s 15 et 20, mais autrement disposées. Le nom du maître, JACOB KINIG, est inscrit des deux côtés sur une banderole.

22. — Jacques Riedinger. — La même croix traversée par deux équerres placées en sautoir, les deux branches courtes tournées vers le haut. *Légende :* JACOB RIEDINGER.

23. — Georges Hecker. — C'est la marque de la cathédrale de Strasbourg, à laquelle l'artiste a ajouté une branche descendante au bras droit latéral de la croix. Cette branche est traversée par le bâton géométral de l'architecte.

24. — Jean Ludeman. — Écu divisé dans le sens horizontal. Dans le champ supérieur un canon, et dans le champ inférieur soit la lettre W, soit des équerres posées l'une sur l'autre de manière à produire la forme de cette lettre. Ludeman était, dans la seconde

moitié du XVe siècle, maître des œuvres militaires de la ville de Strasbourg.

25. — Marque d'architecte montrant le compas et l'équerre. Ces deux instruments, ainsi combinés, sont sculptés au-dessus des armes de Jean Frauler avec le millésime 1597.

26. — NICOLAS GROSECK, maître des œuvres militaires de la ville de Strasbourg. — Dans le haut de l'écu un canon, dans le bas la hache de charpentier.

27. — LAUHENSCHLŒGER. — Mêmes principes que le n° 23, avec cette différence que le bâton géométral est posé en travers sur la branche verticale de la croix. Au bas de la marque, une équerre mise en pointe posée sur le sommet de son angle.

28. — ARMES DES CHAMBIGES[1]. — D'azur au compas d'argent, accompagné en chef, à dextre, d'une étoile d'or; à senestre, d'un croissant d'argent; et en pointe, d'un cerf d'or couché sur une terrasse de sinople.

29. — PHILIBERT DE L'ORME. — D'argent à un orme accompagné de deux tours de sinople.

30. — RAYMOND DU TEMPLE[2]. — Une tête barbue tournée à gauche, avec ces mots pour légende : SEEL RAMONT DU TEMPLE.

31. — BÉLIN D'ACHENONCOURT[3]. — Sceau chargé d'un lion assis, tourné à gauche, la tête de face.

32. — PERRENOT DE CHASSIGNEY. — Sceau chargé d'un lion assis, tourné à droite et la patte levée.

33. — Armes de ROBERT MARQUELET. — D'azur, à un compas et une équerre d'or, accompagnés de trois roses du même.

34. — REGNAUDOT DE JANLEY. — Un lion assis la tête de face.

35. — JACQUES DE NUILLEY OU DE NEUILLY. — Un écu chargé d'un marteau de maçon.

36. — GUILLAUME MALLET. — Écu chargé d'un marteau de maçon. *Légende :* S. WILLAME MALET.

---

1. Ces armes, ainsi que celles de Philibert de l'Orme et de Marquelet, ont été publiées par Berty dans les *Grands Architectes.*

2. Ce sceau a déjà été publié dans l'*Hist. générale de Paris.*

3. Ce sceau et les huit autres qui suivent ont déjà été donnés par M. Marcel Canat, dans sa « Note sur les maîtres des œuvres des ducs de Bourgogne ». C'est à cet intéressant travail que je les ai empruntés.

37. — Jean Bourgeois. — Au centre du sceau un écu incliné chargé d'une figure en forme d'X qu'on croit être un compas à deux mains. Au-dessus de l'écu, en manière de cimier, est un timbre, signe héraldique ordinairement réservé pour les armoiries des personnes nobles. *Légende :* S. JEHAN BOURGOIS.

38. — Jean de Prenoi. — Un compas. *Légende :* S. JEHAN DE PRENOI.

39. — Jean de Cruse. — Un marteau à gauche, à droite une étoile, au milieu une équerre. *Légende :* S. JEHAN DE CRUSE.

40. — Gilles le Maçon[1]. — *Légende :* S. METRE GILE LE MASON DE CONCI.

41. — Guiart le Maçon[2]. — Un marteau de maçon (gradine) accosté de deux étoiles. Légende détruite.

42. — Jean Pintovin. – Écu chargé d'un marteau accosté d'une équerre et d'une truelle; sommé et flanqué de fleurs de lis en un encadrement à quatre lobes. *Légende :* SEEL JEHAN PITOVIN.

43. — Vincent de Bourg la Reine. — Un encadrement à quatre compartiments : dans le premier un objet indistinct; au deuxième une coquille; au troisième un marteau; au quatrième une truelle. *Légende :* SEEL VINCENT DV .... LA ROYNE.

44. — Guillaume Halle. — Un marteau de tailleur de pierres et une équerre. *Légende :* SEEL GVILLE HALE.

45. — Guillaume Halle (2e sceau). — Un marteau surmonté d'une fleur de lis et accompagné d'une équerre. *Légende :* ....VILLE ...E.

46. — Michel Mote. — Dans un trilobe, un marteau, une équerre et au-dessus une fleur de lis. Légende détruite.

47. — Gilles de Vox. — Écu au maillet accosté de deux étoiles. *Légende :* ... GHELE (seghèle, *séel*) GILLIS DE VOX.

48. — Jean Lefevre. — Écu au croissant surmonté de deux étoiles dans un trilobe. *Légende :* JEAN LEFEVRE.

49. — Jean le Roy. — Écu au lion dans un trilobe. *Légende :* S. JEHAN LE ROY.

---

1. Ce sceau a été publié dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires*, t. XXVI.

2. Tous les sceaux portant les nos 41 à 66 et le no 69 sont publiés ici pour la première fois. Ils ont été dessinés sur les empreintes mêmes qui m'ont été délivrées par l'administration des Archives nationales; j'en peux donc garantir la parfaite exactitude.

50. — Jean Le Roy. — Écu au lion, penché, soutenu par un ange. *Légende :* S. JEHAN LE ROY.

51. — Jean Carliquant. — Écu portant trois objets du métier (?), supporté par deux personnages assis chacun à l'extrémité d'une muraille, surmonté d'un buste de face. *Légende :* SEEL IEHA .. ARLIQUANT.

52. — Jacques Le Vaillant. — Un génie assis tenant un écu chargé d'une fasce, accompagné de trois quintefeuilles (distincts sur le nº 55). *Légende :* .....S. LE VAILLANT.

53. — Jean le Danois. — Une truelle, un marteau et au-dessus une feuille de trèfle. *Légende :* ..... LE DANOIS.

54. — Robert de Layeville. — Dans un encadrement triangulaire, une équerre, un marteau de tailleur de pierres et une truelle. *Légende :* LE SEEL ROBERT DE LAIEVILLE.

55. — Jacques Levaillant (2e sceau). — Un génie assis sur un écu à la fasce chargée d'un croissant et accompagné de trois quintefeuilles. *Légende :* .....AILLANT.

56. — Girard Chappeau. — Un écu chargé d'un G dans une couronne de pin et accompagné de trois étoiles, deux en chef, une en pointe. *Légende :* GERART CHAPEAU.

57. — Robert Willocque. — Écu à la fasce accompagné d'un croissant entre deux étoiles en chef et d'une étoile en pointe. *Légende :* ...OBIERT VILLOKE.

58. — Nicolas Same. — Écu chargé d'une truelle accompagnée de branchages. Légende détruite.

59. — Jean Poireau. — Écu chargé d'un vase d'où sort un bouquet de cinq fleurs de lis. *Légende :* SEEL IEHAN POIREAU.

60. — Jean Lambert. — Écu chargé d'un coq accompagné de trois étoiles, deux en chef, une en pointe. *Légende :* IEHAN LAMBERT.

61. — Jean Faucon. — Écu chargé d'un faucon surmonté d'un saint Jean-Baptiste vu à mi-corps. (Plus rien d'utile de la légende.)

62. — Nicolas le Ferou. — Écu à la hache accompagnée d'une étoile dans un trilobe. *Légende :* .....OLE LE F.....

63. — Jean de Goudeval. — Écu targe, à la fasce chargée de trois objets indistincts, et accompagné en chef d'une étoile. *Légende :* IEHAN DE GOUDEVAL.

64. — Laurent de Bussy. — Un marteau accompagné de branchages. *Légende :* LAURENS DE BUSY.

65. — Jean Chevrin. — Un arbre entouré d'une haie et contre lequel se dresse une chèvre. *Légende :* .. .. chevrin.

66. — Pierre de Feuquiere. — Écu portant un marteau de maçon couronné, parti de trois roses. *Légende :* s. pierre de feuquieres.

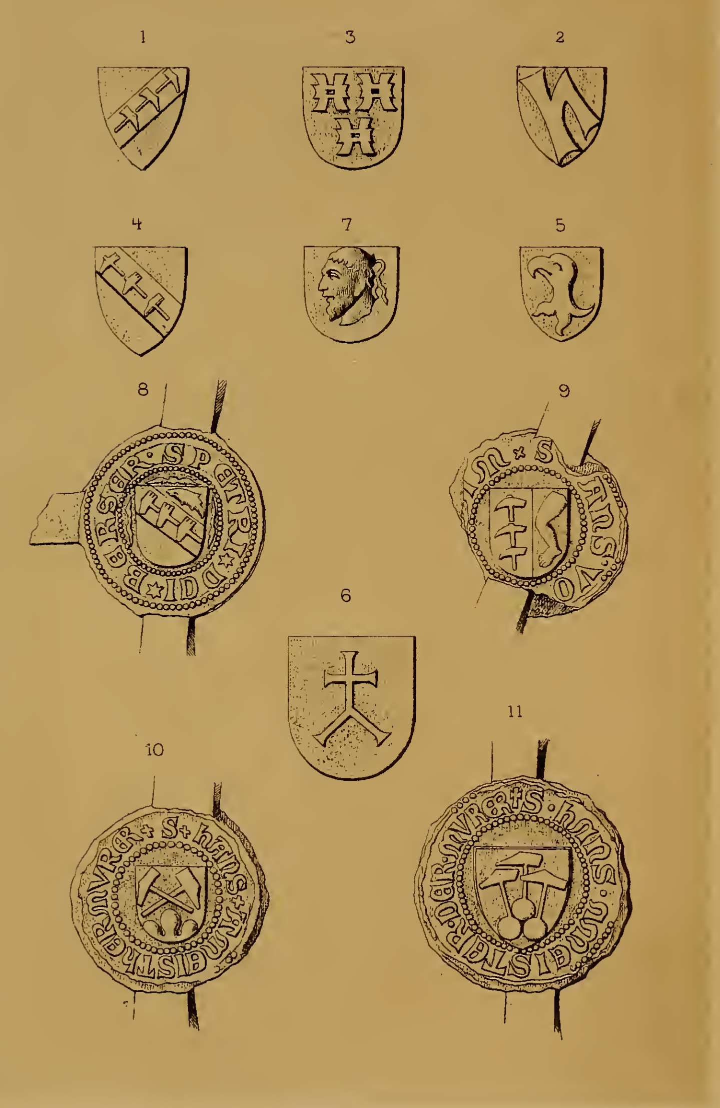
67. — Jeton des architectes de Rouen. — Minerve, vêtue d'une toge grecque, occupe le centre du jeton; elle tient d'une main un niveau, de l'autre le bâton du commandement (?). A ses pieds gisent une équerre, un compas, un maillet et une règle graduée. *Légende :* consociare amat (Elle se plaît à unir)[1].

68. — Revers du jeton des architectes de Rouen. — La face grandie de ce jeton porte le n° 67.

69. — Pierre le Maçon. — Un marteau de maçon. *Légende :* sigile petri le maçon.

---

1. Ce jeton, qui date du XVIII[e] siècle, est conservé à la Bibliothèque municipale de Rouen; il est en argent et un peu usé par le frottement. Sa face a été grandie dans le dessin; son diamètre réel n'est que de trois centimètres environ. Il est à remarquer que le revers (n° 68) et la face ne sont pas de la même époque. M. Frère, le bibliothécaire de Rouen, pense qu'au revers primitif on a dû, au moment de la Révolution, substituer celui-ci. M. Sauvageot, architecte de la ville de Rouen, à l'obligeance de qui je dois ce dessin, partage cette opinion.



Sellier sc.

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



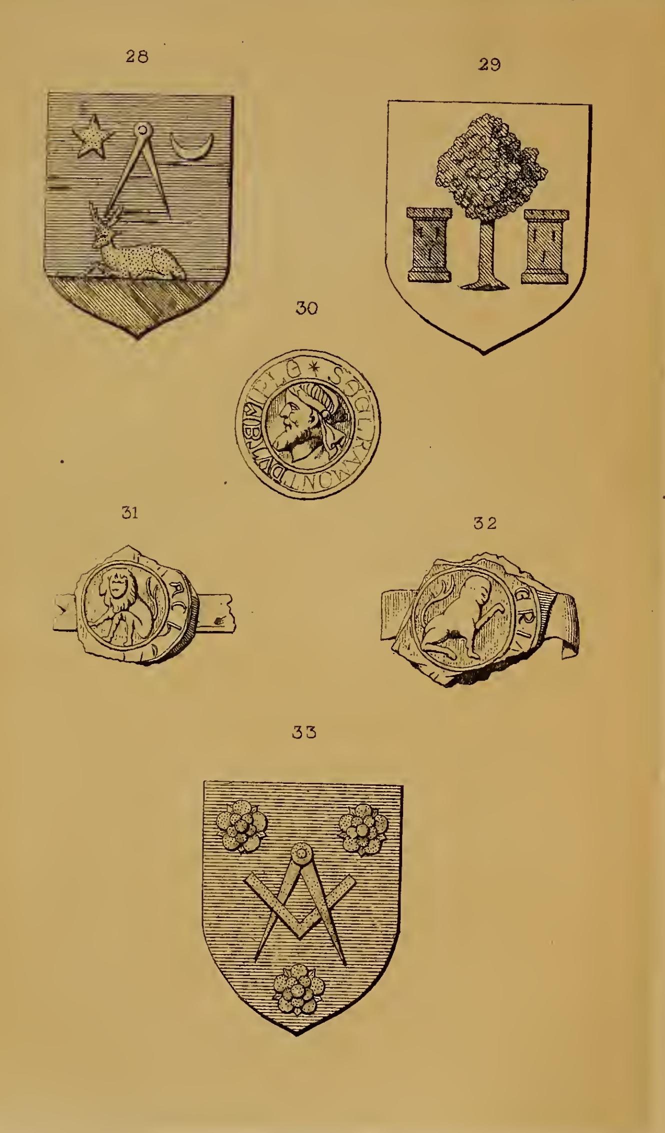
Sellier sc

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



Sellier sc

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



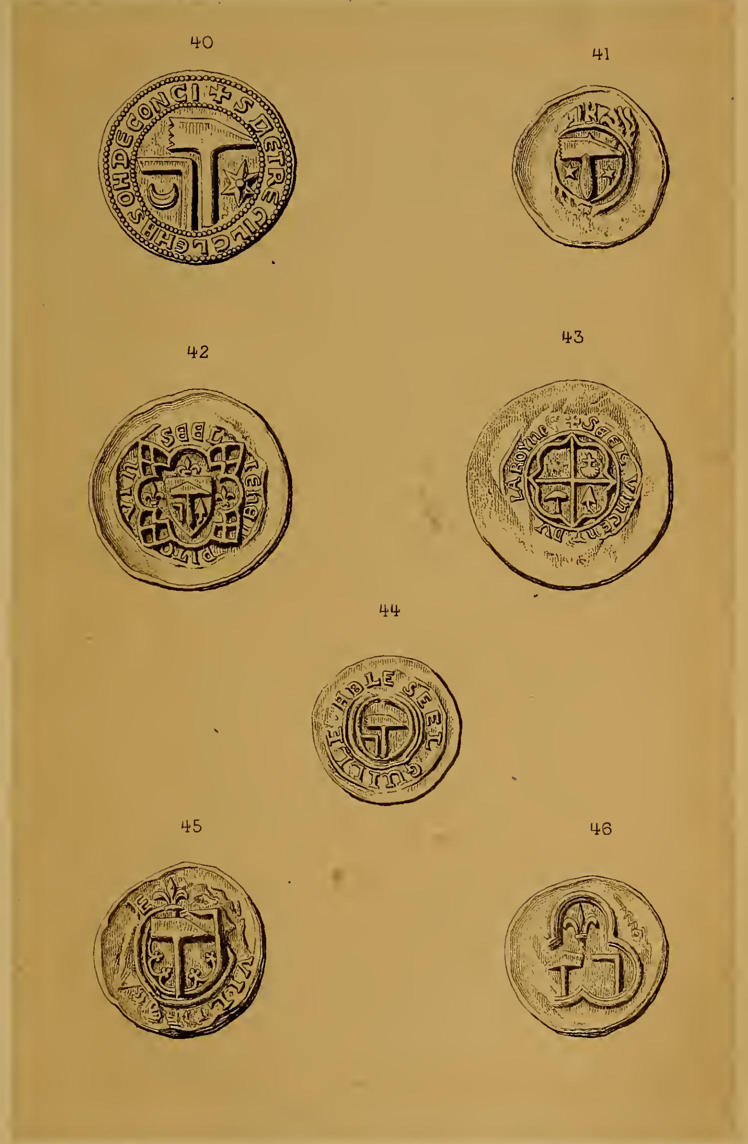
Sellier sc.

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



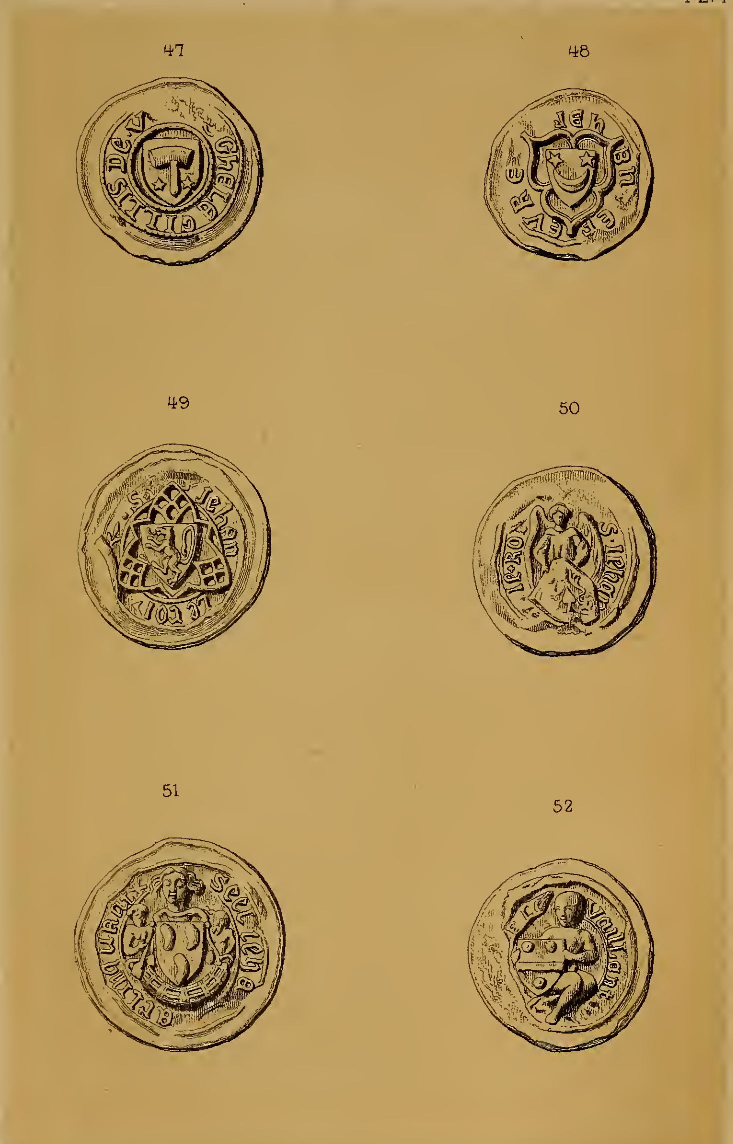
Sellier sc.

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



P. Sellier del. N. Sellier sc.

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



P. Sellier del.

N. Sellier sc.

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



P. Sellier del. N Sellier sc.

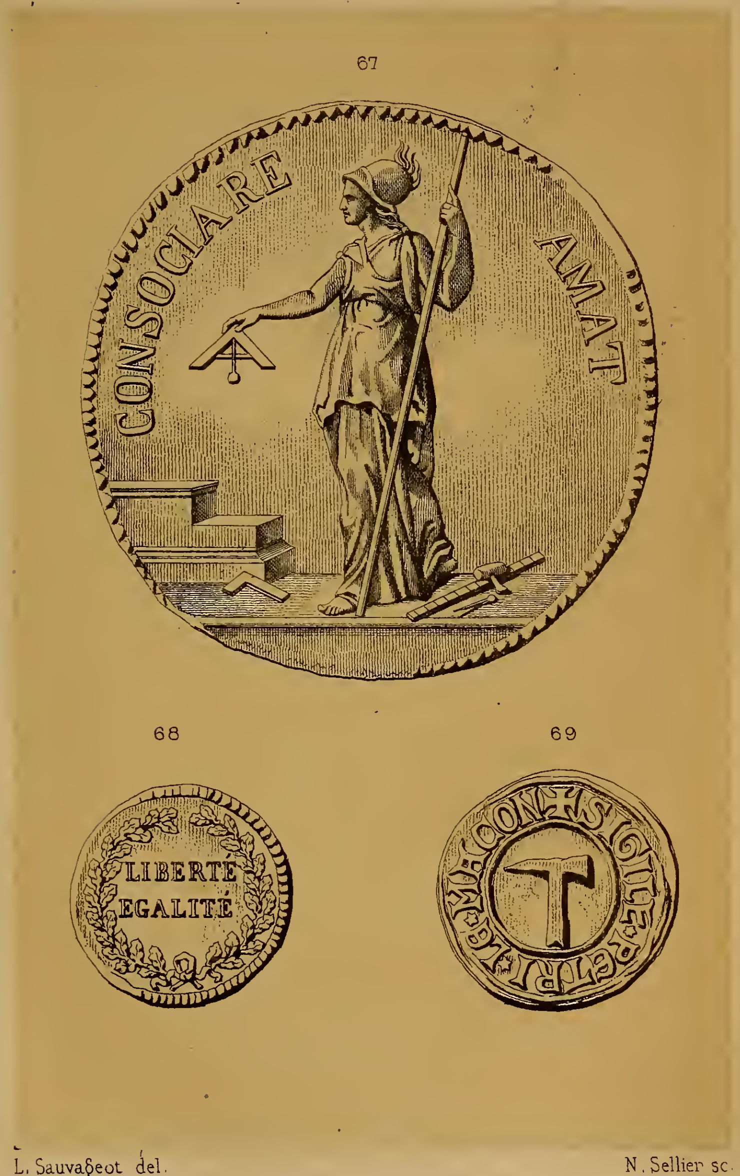
SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



P. Sellier del

N. Sellier sc.

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES



L. Sauvageot del. N. Sellier sc.

SCEAUX ET MARQUES D'ARCHITECTES

RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

ET ABRÉVIATIONS

Achard. *Art. d'Avignon.* — Note sur quelques anciens artistes d'Avignon, par J. P. X. Achard.

Advielle. *Les Beaux-Arts.* — Les Beaux-Arts en Rouergue à diverses époques, par Victor Advielle (d'Arras). *Rodez*, 1868.

Alm. hist. — Almanach historique et raisonné des architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, etc. *Paris*, *veuve Duchesne*, 1777.

Ann. arch. — Annales archéologiques, publiées par Didron aîné.

Arbellot (L'abbé). *Cathéd.* — Cathédrale de Limoges. Histoire et description par l'abbé Arbellot, vicaire de la cathédrale. *Paris*, 1852.

Arch. de l'Art fr. — Archives de l'Art français. Recueil de documents inédits relatifs à l'histoire de France, publié sous la direction de MM. Philippe de Chennevières et Anatole de Montaiglon. *Paris*, *Dumoulin*, 1851 et ann. suiv.

Archiv. Joursanvault. — Catalogue analytique des archives de M. le baron de Joursanvault, etc. *Paris*, *Techener*, 1838.

Archiv. d. Basses-Pyrén. — Inventaire sommaire des archives départementales des Basses-Pyrénnées, par M. Paul Raymond, 1863.

Art. orléanais. — Artistes orléanais, peintres, graveurs, sculpteurs, architectes, par H. H. *Orléans*, 1863.

Assier. *Compt. de la fabr.* — Comptes de la fabrique de l'église Saint-Jean de Troyes. *Troyes*, 1855.

Assier. *Compt. de l'œuvre.* — Comptes de l'œuvre de l'église de Troyes, avec notes et éclaircissements, etc. *Troyes*, 1855.

Assier. *Compt. de Sainte-Mad.* — Comptes de la fabrique de l'église Sainte-Madeleine de Troyes, suivis de l'histoire de la construction du Jubé. *Troyes*, 1854.

Auber (L'abbé). *Cath.* — Histoire de la cathédrale de Poitiers, contenant... etc., par M. l'abbé Auber. *Paris*, Derache, 1849.

Beaurepaire. *Archives.* — Inventaire sommaire des archives départementales de la Seine-Inférieure, par Robillard de Beaurepaire.

Bégin. *Mélanges.* — Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonne.

Begin. *Cath. de Metz.* — Histoire et description historique de la cathédrale de Metz, etc., par Emile Bégin. *Metz.*

Bellier. — Dictionnaire général des artistes de l'école française depuis l'origine des arts du dessin jusqu'en l'année 1868 inclusivement, par Émile Bellier de la Chavignerie. *Paris*, 1868.

Berty. *Les Grands Arch.* — Les grands architectes français de la Renaissance, par Adolphe Berty. *Paris*, 1860.

Berty. *Renaiss. monument.* — La Renaissance monumentale en France; spécimens de composition et d'ornementation architectonique, empruntés aux édifices construits depuis le règne de Charles VIII jusqu'à celui de Louis XIV, par Adolphe Berty. *Paris*, 1860.

Berty. *Topogr.* — Topographie historique du vieux Paris, t. I, par Adolphe Berty. *Paris*, impr. imp., 1866.

Berty et Legrand. *Topogr.* — Topographie historique du vieux Paris, par feu A. Berty, continuée par H. Legrand, architecte topographe, t. II. *Paris*, impr. imp., 1868.

Blondel. *Cours d'arch.* — Cours d'architecture, ou Traité de la décoration, distribution et construction des bâtiments, contenant les leçons données en 1750 et les années suivantes, par J.-F. Blondel, architecte, dans son École des Arts. *Paris*, 1771.

Bodin. *Rech. hist.* — Recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments, Angers et le Bas-Anjou, par J.-F. Bodin. *Saumur*, 1821-23.

Boisard. *Not. biogr.* — Notices biographiques sur les hommes célèbres du Calvados.

Bonnardot. *Anc. Enceintes.* — Dissertations archéologiques sur les anciennes enceintes de Paris, suivies de recherches sur les portes fortifiées qui dépendaient de ces enceintes, etc., par A. Bonnardot, Parisien. *Paris*, Dumoulin, 1852.

Bonnardot. *Anciens Plans.* — Études archéologiques sur les anciens plans de Paris des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, par A. Bonnardot, Parisien. *Paris*, 1851.

Bonnin. *Rec. de doc.* — Recueil de documents inédits sur l'histoire de la ville d'Evreux, par Bonnin.

Bouquet. *Mém. hist.* — Mémoire historique sur la topographie de Paris, au sujet de l'emplacement de l'ancien hôtel de Soissons. *Paris*, 1772.

Bourassé (L'abbé). *Les Cath.* — Les Cathédrales de France, par l'abbé J.-J. Bourassé, chanoine honoraire de Nevers. 1843.

Breghot du Lut et Pericaud. — Biographie lyonnaise, catalogue des Lyonnais dignes de mémoire. *Lyon* et *Paris*, Techener, 1839.

Brice. — Description de la ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable par Germain Brice. *Paris*, 1752.

Brunet. *Man du libr.* — Manuel du libraire et de l'amateur de livres, contenant, etc., par Jacques-Charles Brunet. *Paris*, Firmin Didot, 1861.

Bulletin archéol. — Bulletin archéologique publié par le Comité historique des arts et monuments. *Paris*, 1838-1843.

Bull. du Comité. — Bulletin du Comité historique des monuments écrits de l'histoire de France. *Paris*, impr. nat., 1849 et ann. suiv.

Bulteau (L'abbé). — Histoire de la cathédrale de Chartres, par l'abbé Bulteau. *Chartres*, 1850.

Buzonnière. *Hist. d'Orl.* — Histoire architecturale de la ville d'Orléans, par M. de Buzonnière. *Paris*, Didron, 1849.

Callet. *Arch. fr.* — Notice historique sur la vie artistique et les ouvrages de quelques architectes français du XVIe siècle, par Callet père, architecte. *Paris*, 1842.

Calmet. *Bibl. lorraine.* — Bibliothèque de Lorraine, par D. Calmet.

Calmet. *Histoire ecclés.* — Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine jusqu'à la cession arrivée en 1737, avec les pièces justificatives, par D. Calmet.

Cambry. *Départ. de l'Oise.* — Description du département de l'Oise, par Jacques Cambry (1803).

Canat. *Maîtres des Œuvres.* — Notes sur les maîtres des Œuvres des ducs de Bourgogne, suivie d'une note sur Joseph Colare, fondeur et canonnier, avec les preuves; par Marcel Canat. *Paris*, Derache, 1855.

Caneto (L'abbé). *Sainte-Marie d'Auch.* — Sainte-Marie d'Auch, atlas monographique de cette cathédrale, par M. l'abbé Caneto, vic. gén. honoraire, supérieur du petit séminaire d'Auch. *Paris*, Didron, 1857.

Carlier. *Histoire du Valois.* — Histoire du duché de Valois jusqu'en 1703, par l'abbé Carlier. *Paris*, 1704, 3 vol.

Champollion. *Doc. pal.* — Documents paléographiques relatifs à l'histoire des beaux-arts et des belles-lettres pendant le moyen âge, par Aimé Champollion-Figeac. *Paris*, 1868.

Charles. *Les Vieilles Maisons.* — Les vieilles maisons de la Ferté-Bernard; artistes et ouvriers de leur époque, du XVe au XVIIIe siècle, par Mr L. Charles. *Caen*, 1864.

Charma. *Lanfranc.* — Lanfranc, notice biographique, littéraire et philoso-

phique, par Mr A. Charma, ancien élève de l'École normale, etc. *Paris*, 1850.

Chaumet (L'abbé). *Les Protestants.* — Les Protestants et la cathédrale d'Angoulême en 1562, par M. l'abbé Alexandre Chaumet. *Angoulême*, Goumard, 1869.

Chevalier (L'abbé). *Archiv.* — Archives royales de Chenonceaux sous Louis XII, François Ier et Henri II, Diane de Poitiers et Catherine de Médicis, publiées par l'abbé C. Chevalier. *Paris*, Techener, 1863.

Clarac. *Musée de Sculpture.* — Musée de Sculpture antique et moderne, ou description de ce que le Louvre, le musée royal des antiques et les Tuileries renferment en statues, bustes, bas-reliefs, inscriptions; accompagnée d'une iconographie grecque et moderne, et de plus de 1,200 statues antiques, etc. *Paris*, 1826-1853.

Cochet (L'abbé). *Les Églises.* — Les Églises de l'arrondissement d'Yvetot, par l'abbé Cochet.

Cochet (L'abbé). *Églises de Caudebec.* — Les Églises de l'arrondissement de Caudebec, par l'abbé Cochet.

Cochet (L'abbé). *Égl. de l'arr. du Havre.* — Les Églises de l'arrondissement du Havre, par M. l'abbé Cochet, aumônier du collége royal de Rouen, correspondant du Comité des arts et monuments *Ingouville*, 1845.

Courtépée. — Histoire abrégée du duché de Bourgogne, par Cl. Courtépée.

Cousin. *L'Hôtel de Beauvais.* — L'Hôtel de Beauvais (rue Saint-Antoine), esquisse historique par Jules Cousin, sous-bibliothécaire à l'Arsenal. *Paris*, 1865.

Crosnier (L'abbé). *Cath. de Nevers.* — Monographie de la cathédrale de Nevers, suivie de l'histoire des évêques de Nevers, par l'abbé Crosnier. *Nevers*, 1854.

Arbois (D'). *Doc.* — Documents relatifs à la construction de la cathédrale de Troyes, par d'Arbois de Jubainville.

Arbois (D'). *Voy. paléogr.* — Voyage paléographique dans le département de l'Aube, par d'Arbois de Jubainville. *Troyes* et *Paris*, 1855.

Dargenville. — Vie des fameux architectes depuis la renaissance des arts, avec la description de leurs ouvrages, par M. D***, de l'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle. *Paris*, 1787.

Dauvergne. — Notice sur le château-neuf et l'église des capucins de Coulommiers, par Anatole Dauvergne. *Paris*, Derache, 1853.

Decoule. *Essai hist.* — Essai historique et archéologique sur le canton de Blangy, par l'abbé Decoule.

Delaborde. *Château de M.* — Le château du bois de Boulogne, dit châ-

teau de Madrid, étude sur les arts au XVIe siècle, par le comte Léon Delaborde. *Paris*, Dumoulin, 1855.

Delaborde. *Doc. inédits.* — Documents inédits tirés des archives de Saint-Gervais et Saint-Protais de Gisors, par le comte Delaborde. (Travail publié dans les *Ann. archéologiques*, t. IX.)

Delaborde. *Ducs de Bourg.* — Les ducs de Bourgogne; études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XVe siècle, etc., par le comte Delaborde. *Paris*, 1849.

Delaborde. *La Renaiss.* — La Renaissance des arts à la cour de France. Études sur le XVIe siècle, par le comte Delaborde. T. I. Peinture, *Paris*, Potier, 1850. — Additions au t. I. Peinture, 1855.

Delaborde. *Palais Mazarin.* — Le palais Mazarin et les grandes habitations de ville et de campagne au XVIIe siècle, par le comte Léon Delaborde. *Paris*, Franck, 1846-1847.

De la Querière. *Ant. Hôt. de ville.* — Notice historique et descriptive sur l'ancien Hôtel de ville, le beffroi et la Grosse-Horloge de Rouen, etc., par E. De la Querière. *Rouen* et *Paris*, 1864.

De la Saussaye. *Chambord.* — Le château de Chambord, par L. De la Saussaye, membre de l'Institut; 8e édition revue et corrigée, etc. *Lyon*, 1859.

Depery. *Biogr.* — Biographie des hommes célèbres du département de l'Ain, par Depery.

Deschamps de P. *Saint-Omer.* — Essai sur l'art des constructions à Saint-Omer à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle, par M. Louis Deschamps de Pas, membre de la Société des antiquaires de la Morinie. *Saint-Omer*, 1853.

Destailleur. *Notices.* — Notices sur quelques artistes français, architectes, dessinateurs, graveurs, du XVIe au XVIIIe siècle, par H. Destailleur. *Paris*, Rapilly, 1863.

Detchéverry. *Théât. de Bordeaux.* — Histoire des théâtres de Bordeaux, par A. Detchéverry.

Deville. *Compt. de Gaillon.* — Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillon, publiés d'après les registres manuscrits des trésoriers du cardinal d'Amboise, par A. Deville. *Paris*, impr. nat., 1850.

Deville. *Chât. de Tancarville.* — Histoire du château et des sires de Tancarville, par A. Deville.

Deville. *Observ.* — Observations sur l'achèvement de l'église Saint-Ouen de Rouen, par A. Deville. *Rouen*, 1844.

Deville. *Revue des Arch.* — Revue des Architectes de la cathédrale de Rouen jusqu'à la fin du XVIe siècle, par A. Deville, directeur du musée des Antiquités de Rouen. *Rouen*, 1848.

Deville. *Tombeaux.* — Tombeaux de la cathédrale de Rouen, par A. Deville.

Dubosc. *Invent.* — Inventaire sommaire des archives départementales de la Manche, par M. Dubosc.

Dubreul. — Le Theâtre des antiquitez de Paris, où est traité de la fondation des églises et chapelles de la Cité, Vniuersité, ville et diocèse de Paris, etc., par le R. P. F. Iacques Du Brevl, Parisien, religieux de Sainct-Germain des Prez. *Paris*, 1612.

Dufay. *Égl. de Brou.* — Notice sur les documents trouvés dans les archives de la chambre des comptes de Lille concernant l'église de Brou, par Dufay.

Durival. — Description de la Lorraine et du Barrois, par Nicolas Durival. *Nancy*, 1778-83.

Dusevel. *Églises.* — Les églises, châteaux et beffrois de la Picardie, par Dusevel.

Dusevel. *Rech. hist.* — Recherches historiques sur les ouvrages exécutés dans la ville d'Amiens, par des maîtres de l'œuvre, maçons, entailleurs, peintres, verriers, brodeurs, orfèvres, serruriers et fondeurs, pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, par H. Dusevel. *Amiens*, 1858.

Dussieux. *Art. fr.* — Les Artistes français à l'étranger; recherches sur leurs travaux et sur leur influence en Europe, par L. Dussieux. *Paris*, 1856.

Dussieux et Soulié. — Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, publiés d'après les manuscrits conservés à l'École impériale des beaux-arts, par MM. Dussieux, E. Soulié, Ph. de Chennevières, Paul Mantz, A. de Montaiglon *Paris*, Dumoulin, 1854.

Emeric (David). — Hist. de la Sculpture.

Encycl. d'arch. — Encyclopédie d'architecture, par Victor Calliat et Adolphe Lance, architectes. *Paris*, Bance, 1851-1862.

Félibien. *Recueil hist.* — Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes, par J.-F. Félibien des Avaux. *Paris*, 1687.

Fillon. *Doc. artist.* — Lettre à Mr O. de Rochebrune sur divers documents artistiques relatifs à l'église Notre-Dame de Fontenay-le-Comte. *Nantes*, A. Gueraud, 1853.

Fillon. *Poitou et Vendée.* — Poitou et Vendée; études historiques et artistiques, par B. Fillon et O. de Rochebrune. *Fontenay-le-Comte*, 1862-1863.

Flodoard. *Hist. eccl.* — Histoire de l'église de Reims, par Flodoard, traduite par Nicolas Chesneau. *Reims*, 1581.

Fontenai. — Dictionnaire des artistes, ou Notice historique et raisonnée des architectes, peintres, graveurs, sculpteurs, etc.; ouvrage rédigé par M. l'abbé de Fontenai. *Paris*, 1776.

Fournier. *Énigmes.* — Énigmes des rues de Paris, par Édouard Fournier. *Paris*, 1860.

Franklin. *Rech. hist.* — Les origines du palais de l'Institut. — Recherches historiques sur le collége des Quatre-Nations, d'après des documents entièrement inédits, par Alfred Franklin (de la bibliothèque Mazarine). *Paris*, 1862.

Frère. *Bibl. norm.* — Manuel du Bibliographe normand, ou Dictionnaire historique et bibliographique contenant l'indication des ouvrages relatifs à la Normandie, etc., par Edouard Frère. *Rouen*, Lebrument, 1857.

Gabet. — Dictionnaire des artistes de l'école française au XIX[e] siècle, etc., par Ch. Gabet, peintre. *Paris*, 1831.

Gadan. *Compt. de l'égl.* — Comptes de l'église de Troyes, 1375-1385. *Troyes*, 1851.

Gally-Knight. *Voy. arch.* — Fragments d'un Voyage archéologique en Normandie. (Bull. mon., t. IV.)

Gaujal. *Étud. hist.* — Études historiques sur le Rouergue, par M[r] A.-F. baron de Gaujal, publiées après la mort de l'auteur sous les auspices du conseil général de l'Aveyron. *Paris*, 1858-59.

Gaz. des Beaux-Arts. — Gazette des Beaux-Arts, courrier européen de l'art et de la curiosité.

Girardot. *Art. de Bourges.* — Les artistes de Bourges, depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution, par M. le baron De Girardot. (Article inséré dans les *Arch. de l'Art français*, 2[e] série, t. I, 1861.)

Girardot et Durand. — La cathédrale de Bourges, description historique et archéologique avec plan, notes et pièces justificatives, par A. De Girardot et Hippolyte Durand. *Moulins*, 1849.

Godard-Faultrier. — L'Anjou et ses monuments, par Godard-Faultrier, avocat, et P. Hawke, dessinateur et graveur. *Angers*, 1840.

Gomart. *Égl. de Saint-Quentin.* — Extraits originaux d'un manuscrit de Quentin de la Fons, intitulé : Histoire particulière de l'église de Saint-Quentin, publiés pour la première fois par Ch. Gomart. *Paris*, Dumoulin, 1854.

Goujon. *Hist. de Saint-Germain.* — Histoire de la ville et du château de Saint-Germain-en-Laye, suivie de recherches historiques sur les dix autres communes du canton. par Abel Goujon. 1829.

Grandidier. *Égl. de Strasbourg.* — Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg. In-8°, 1782.

Grandmaison. — Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine, recueillis et publiés par Ch.-L. Grandmaison. *Paris*, Dumoulin, 1860.

Grimm. *Corresp. litt.* — Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1770 jusqu'en 1782, par le baron de Grimm et par Diderot. 2e édit. *Paris*, 1812.

Grosley. *Éphémérides.* — Éphémérides de P.-J. Grosley; ouvrage historique mis dans un nouvel ordre, corrigé sur les manusc. de l'auteur..., avec des notes par Patris-Dubreuil. *Troyes* et *Paris*, 1811.

Guilbert. *Villes de France.* — Histoire des villes de France, avec une introduction générale pour chaque province, par Aristide Guilbert, etc.

Guilhermy. *Itin. arch.* — Itinéraire archéologique de Paris, par F. de Guilhermy, illustré de 15 gravures par Charles Fichot. *Paris*, Bance, 1855.

Guyot de Fère. — Annuaire statistique des artistes français, par Guyot de Fère, auteur de la Statistique des lettres et des sciences. *Paris*, 1836.

Hermand. *Époques.* — Époques de construction des diverses parties de l'église Notre-Dame, à Saint-Omer, par Alexandre Hermand. *Saint-Omer*, 1859.

Houdoy. — La Halle échevinale de la ville de Lille, 1235-1664. Notice historique, comptes et documents inédits concernant l'ancienne Maison commune, par Jules Houdoy, 1870.

Hucher. *Mon. de la Sarthe.* — Études sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe, par E. Hucher.

Hurtault et Magny. — Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs, etc., par Hurtault, maître ès arts et de pension de l'Université, et Magny, ancien premier commis des fermes du Roi. *Paris*, 1779.

Jaillot. — Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, depuis ses commencements connus jusqu'à présent, par le Sr Jaillot, géographe ordinaire du roi. *Paris*, 1775.

Jal. *Dict. crit.* — Dictionnaire critique de biographie et d'histoire; errata et supplément pour tous les dictionnaires historiques, etc., par A. Jal *Paris*, 1867.

Lacroix. *Invent.* — Inventaire sommaire des archives départementales de la Drôme, par M. Lacroix.

Lafforgue. *Art. en Gasc.* — Recherches sur les arts et les artistes en Gascogne au XVIe siècle, par Prosper Lafforgue, conservateur du musée d'Auch. *Paris*, 1868.

Lalore (L'abbé Ch.). — Cartulaire de l'abbaye de Boulancourt, de l'ancien

diocèse de Troyes, aujourd'hui du département de la Haute-Marne, par M. l'abbé Ch. Lalore, etc. (Mém. de la Soc. acad. d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du dép. de l'Aube, t. XXIII.)

LAMBERT (L'abbé). *Hist. litt.* — Histoire littéraire du règne de Louis XIV par l'abbé Lambert.

LANGLOIS. *Essai hist.* — Essai historique et descriptif sur l'abbaye de Fontenelle, de Saint-Wandrille, et sur plusieurs autres monuments des environs, par Hyacinthe Langlois. 1827.

LAURENT (L'abbé). — Saint-Germain d'Argentan (diocèse de Séez). Histoire d'une paroisse catholique pendant les derniers siècles. *Argentan*, 1859.

LAZARE. *Rues de Paris.* — Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments, par Félix et Louis Lazare. *Paris*, 1847.

LEBEUF (L'abbé). — Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris, par l'abbé Lebeuf.

LEBRETON. *Bibliogr.* — Manuel du Bibliographe normand, ou Dictionnaire historique et bibliographique, contenant l'indication des ouvrages relatifs à la Normandie depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à nos jours, etc., par Édouard Frère. *Rouen*, 1857.

LEFÈVRE. *Matér. p. l'hist. des arts.* — Matériaux pour l'histoire des arts dans le Cambrésis, par Lefèvre, dit *Faber*.

LEGRAND et LANDON. — Description de Paris et de ses édifices, par Legrand et Landon. *Paris*, 1806.

LEMAIRE. *Archiv.* — Inventaire sommaire des archives départementales de Seine-et-Marne, par M. Lemaire.

LENOIR. *Arch. monast.* — Architecture monastique, par M. Albert Lenoir, membre du Comité historique des arts et monuments, etc. *Paris*, imp. nationale, 1852.

LEPAGE. *Arch. de Nancy.* — Les Archives de Nancy, ou Documents inédits relatifs à l'histoire de cette ville, par Henri Lepage. *Nancy*, 1865.

LEPAGE. *Les Offices.* — Les Offices des duchés de Lorraine et de Bar, par H. Lepage. (Travail publié dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*. 2e série.)

LEPAGE. *Palais ducal.* — Le palais ducal de Nancy, par M. Henri Lepage, architecte du département de la Meurthe, etc. *Nancy*, A. Lepage, 1852.

LEPRÉVOST. *Mém. et Notes.* — Mémoires et Notes pouvant servir à l'histoire du département de l'Eure, par A. Leprévost.

LEROUX DE L. *Compt. des dép.* — Compte des dépenses faites par Charles V dans le château du Louvre, des années 1364 à 1368, publié par Leroux de Lincy. *Paris*, 1852. (Extrait de la *Revue archéologique*.)

Leroux de L. *Hôt. de ville.* — Histoire de l'Hôtel de ville de Paris, par Le roux de Lincy. *Paris*, 1846.

Leroux de L. *Pont N.-D.* — Recherches historiques sur la chute et la reconstruction du pont Notre-Dame, à Paris (1499-1512), par Leroux de Lincy. *Paris*, 1845. (Extrait de la bibliothèque de l'Ecole des chartes.)

Leroy. *Arch. hist.* — Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, par Aimé Leroy.

Leroy. *Rues de Versailles.* — Histoire des rues de Versailles et de ses places et avenues depuis l'origine de cette ville jusqu'à nos jours, par J.-A. Le Roy, conservateur à la bibliothèque de la ville de Versailles, etc. *Versailles*, 2e édition, 1861.

Leymarie. *Lyon anc.* — Lyon ancien et moderne, par les collaborateurs de la Revue du Lyonnais, sous la direction de Léon Boitel, avec des gravures et des vignettes sur bois, par H. Leymarie. *Lyon*, 1838.

Lionnois. — Histoire des villes vieille et neuve de Nancy, par l'abbé Lionnois. *Nancy*, 1805-11.

Lobineau. — Histoire de la ville de Paris, composée par D.-Michel Félibien, revue, augmentée et mise au jour par D. Guy-Alexis Lobineau, etc. *Paris*, 1725.

Lucas. *Notes archéol.* — Notes archéologiques pour servir à l'histoire de l'architecture en Espagne. — Une junte consultative d'architectes, tenue à Girone (Catalogne), en janvier 1416, par Charles Lucas, architecte. *Paris*, 1871.

Mariette. *Abecedario.* — Abecedario de J.-B. Mariette, et autres notes inédites sur les arts et les artistes, tirées de ses papiers conservés à la Bibliothèque nationale, publié par M. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon. *Paris*, Dumoulin, 1853-62.

Marlavagne. *Art. du Rouergue.* — Les anciens artistes du Rouergue, par M. Bion de Marlavagne. (*Annales archéologiques*, t. XII.)

Mélicocq. *Art. du nord.* — Les artistes et les ouvriers du nord de la France (Picardie, Artois, Flandre) et du midi de la Belgique aux XIVe, XVe et XVIe siècles, par Al. de la Fons-Mélicocq. *Béthune*, 1848.

Mérimée. *Voy. dans l'ouest.* — Notes d'un voyage dans l'ouest de la France, par Prosper Mérimée, inspecteur général des monuments historiques. *Paris*, 1836.

Merlet. *Inv. analyt.* — Inventaire sommaire des archives départementales d'Eure-et-Loir, par L. Merlet, archiviste du département.

Michel. *Biogr. de la Lorr.* — Biographie historique et généalogique des hommes marquants de l'ancienne province de Lorraine, etc. 1829.

Melleville. *Dict. hist.* — Dictionnaire historique, généalogique et géogra

phique du département de l'Aisne, etc., par Melleville, ouvrage orné de planches représentant les armoiries des villes et des familles. *Paris*, Dumoulin, 1857.

Montaiglon (de). *Not. sur J. Pelerin.* — Notice historique et bibliographique sur Jean Pelerin, chanoine de Toul, et sur son livre « De artificiali perspectiva. » *Paris*, Tross, 1861.

Morey. *Anciens dessins.* — Description d'anciens dessins inédits de peintres, sculpteurs et architectes lorrains, par Prosper Morey, architecte. *Nancy*, 1866.

Morey. *Héré de Corny.* — Notice sur la vie et les œuvres d'Emmanuel Héré de Corny, par Prosper Morey, architecte. *Nancy*, 1863.

Morin. *Hist.* — Morin (Guill.). Histoire générale du pays de Gastinois, Senonois et Hurpois. *Paris*, 1630.

Ordonnances, statuts, etc. — Ordonnances, statuts, reglements et arrêts concernans le mestier des maistres maçons, et la justice que le maistre general des œuvres et bastimens du Roy a sur lesdits maistres maçons et autres ouvriers en l'art de maçonnerie. Ensemble sur les mortelliers, plastriers, chaufourniers, carriers, iardiniers, préauliers et pionniers de France. A *Paris*, chez Nicolas Callemont, demeurant rue Quiquetonne. 1629.

O'Reilly. *Hist. de Bordeaux.* — Histoire complète de Bordeaux, par M. Patrice-John O'Reilly. (2e édition.) *Bordeaux*, 1843.

Papillon (L'abbé). — Bibliothèque des auteurs de la province de Bourgogne, par l'abbé Philibert Papillon. 1745.

Paris. *Les Manuss.* — Les manuscrits français de la Bibliothèque du Roi, leur histoire et celle des textes allemands, anglois, hollandois, italiens, espagnols de la même collection, par M. Paulin Paris. *Paris*, Techener, 1836-48.

Pascal (L'abbé). *Ile Saint-Louis.* — Notice sur l'île Saint-Louis, à Paris; origine historique et description de son église, de ses ponts, quais, rues et hôtels, par l'abbé Pascal. *Paris*, 1841.

Passeron. — Notice sur Philibert de l'Orme, par J. S. P. *Lyon*, 1835. (Extrait de la *Revue du Lyonnais*.)

Pelletier. *Nobiliaire.*—Nobiliaire ou armorial général de la Lorraine et du Barrois, en forme de dictionnaire. *Nancy*, 1758.

Piganiol. — Description historique de la ville de Paris et de ses environs, par Piganiol de la Force. Nouv. édition, *Paris*, 1765.

Pigeotte. *Cath. de Troyes.* — Étude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale de Troyes, de 1450 à 1630, avec plan par terre de l'édifice et vue du grand portail, par M. Léon Pigeotte. *Paris*, Didron, 1870.

PORT. *Inv. analyt.* — Inventaire analytique des archives anciennes de la mairie d'Angers, par Célestin Port. *Paris*, Dumoulin, 1861.

PORT. *Invent. de l'hosp.* — Inventaire des archives de l'hospice Saint-Jean d'Angers, par Célestin Port.

PRUDHOMME. *Miroir.* — Miroir historique, politique et critique de l'ancien et du nouveau Paris et du département de la Seine, par L. Prudhomme. *Paris*, 1807.

QUANTIN. *Invent.* — Inventaire sommaire des archives départementales de l'Yonne, par M. Quantin.

QUANTIN. *Not. hist.* — Notice historique sur la construction de la cathédrale de Sens, rédigée sur les documents originaux existant aux archives de la préfecture, par M. Quantin.

QUATREMÈRE. — Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes du XIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, etc., par Quatremère de Quincy. *Paris*, 1830.

QUATREMÈRE. *Not. hist.* — Recueil de notices historiques lues dans les séances publiques de l'Académie royale des beaux-arts, à l'Institut, par Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de cette académie. *Paris*, 1834-37.

QUICHERAT. *Doc. inéd.* — Documents inédits sur la construction de Saint-Ouen de Rouen, publiés et commentés par J. Quicherat, professeur à l'École des Chartes. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

RAMÉE. *Hist. de l'arch.* — Histoire générale de l'architecture, par Daniel Ramée, architecte, *Paris*, Amyot, 1860.

RAYMOND. *Invent.* — Inventaire des archives départementales des Basses-Pyrénées, par P. Raymond.

Recueil mss. — Recueil des plus célèbres architectes français, contenant la note des monuments et des ouvrages que chacun d'eux nous a donnés. *Paris*, 1819. (Manuscrit appartenant à l'auteur.)

RENOUVIER et RICARD. — Des maîtres de pierre et autres artistes gothiques de Montpellier, par J. Renouvier et Ad. Ricard. *Montpellier*, 1841.

Rens. manuss. — Ce titre comprend les documents manuscrits que possède l'auteur.

Rens. part. — Sous ce titre se trouvent les renseignements inédits que l'auteur a pu recueillir lui-même ou qui lui ont été obligeamment communiqués.

Rev. de l'arch. — Revue générale de l'architecture et des travaux publics, Journal des architectes, des archéologues, des ingénieurs et des entrepreneurs, publié sous la direction de M. César Daly, architecte du gouvernement, etc. *Paris*, l'auteur et Morel, éditeur, 1840 et ann. suiv.

Rev. des Soc. sav. — Revue des Sociétés savantes des départements, pu-

bliée sous les auspices du ministre de l'instruction publique. *Paris*, impr. impériale.

RICHARD. *Rech. hist.* — Recherches historiques sur Rouen; — fortifications; — porte Martinville; par Ch. Richard. *Rouen,* 1844

ROQUEFORT. — Dictionnaire historique et descriptif des monuments religieux, civils et militaires de la ville de Paris, etc , par B. de Roquefort. *Paris*, 1826.

ROSENZWEIG. *Stat. arch.* — Statistique archéologique de l'arrondissement de Vannes, par M. Rosenzweig. *Vannes,* 1862, impr. de J.-M. Galles.

ROSSIGNOL. *Invent.* — Inventaire sommaire des archives départementales de la Côte-d'Or, par M. Rossignol.

ROUSSELOT. — Histoire et description de l'église royale de Brou, élevée à Bourg en Bresse, par les ordres de Marguerite d'Autriche, entre les années 1511 et 1536, par le R. P. Pacifique Rousselet. 3e édition, *Bourg,* 1826.

SCHNÉEGANS. *Égl. Saint-Thomas.* — L'église Saint-Thomas, à Strasbourg, et ses monuments. Essai historique et descriptif composê d'après les sources originales par L. Schnéegans. *Strasbourg*, 1842.

SCHNEEGANS. *Maîtres d'œuvres.* — Notice sur les marques et écussons des anciens maîtres d'œuvres, maîtres tailleurs de pierre et maçons de Strasbourg; par Louis Schnéegans. (Publiée dans les *Annales archéologiques,* T. VIII.)

TARBÉ. *N.-D. de Reims.* — Notre-Dame de Reims, par Prosper Tarbé. Seconde édition illustrée d'un plan, de 6 gravures sur acier et de 25 gravures sur bois. *Reims,* 1852.

TEXIER (L'abbé). *Man. d'épigraphie.* — Manuel d'épigraphie, suivi du Recueil des inscriptions du Limousin, par M. l'abbé Texier, correspondant du Comité des arts et monuments, etc. *Poitiers*, 1851.

THIÉRY. — Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris, ou description raisonnée de cette ville, de sa banlieue et de tout ce qu'elle contient de remarquable, par M. Thiéry. *Paris,* 1787.

TISSERAND (L'abbé). — *Registres d'Avon* (publiés dans le Bull. du Comité).

VALLET DE V. *Archiv.* — Les archives historiques du département de l'Aube et de l'ancien diocèse de Troyes, par Vallet de Viriville. *Paris* et *Troyes,* 1841.

VALLET DE V. *Saint-Omer.* — Archives de la cathédrale de Saint-Omer, par Vallet de Viriville.

VERNEILH. *Cath. de Cologne.* — La cathédrale de Cologne, étude archéologique par Félix de Verneilh, correspondant du Comité historique des arts et monuments. *Paris,* Didron, 1848.

VIOLLET-LE-DUC. *Dict.* — Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI[e] au XVI[e] siècle, par M. Viollet-le-Duc, architecte du gouvernement, inspecteur général des édifices diocésains. *Paris,* Bance, puis Morel, 1858-68.

VIOLLET-LE-DUC et GUILHERMY. — Description de Notre-Dame, cathédrale de Paris, par de Guilhermy, membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, et Viollet-le-Duc, architecte du gouvernement. *Paris*, Bance, 1856.

VITET. *Anciennes Villes de France.* — Histoire des anciennes villes de France; recherches sur leurs origines, sur leurs monuments, sur le rôle qu'elles ont joué dans les annales de nos provinces, par L. Vitet. — 1[re] série : Haute-Normandie. *Paris*, 1833.

WALPOLE. *Anecd. of painting.* — Anecdotes of painting in England ; with some account of the principal artists, and incidental notes on other arts, collected by George Vertue, etc. 1762-63-71.

DICTIONNAIRE

DES ARCHITECTES FRANÇAIS

DICTIONNAIRE

DES

ARCHITECTES FRANÇAIS

A

ABADIE (PAUL), élève de Bonfin et de Percier, né à Bordeaux le 22 juillet 1783, vint à Paris en 1806 et y resta jusqu'en 1811. Devenu en 1818 architecte de la ville d'Angoulême, il éleva dans cette cité divers édifices, notamment le Palais de justice, l'hôtel de la Préfecture, les Abattoirs, la Prison, le nouveau portail de l'église Saint-André, la petite église attenant au séminaire. Abadie fut nommé en 1836 chevalier de la Légion d'honneur, et en 1845 membre correspondant de l'Académie des beaux-arts. Il mourut à Bordeaux le 3 décembre 1868. (*Rens. part.*)

ABEILLE. Il donna, vers le milieu du XVIII[e] siècle, les plans de la maison Mullin, située à Genève, rue de la Cité. Cette habitation est aujourd'hui connue sous le nom de De Saussure. (Dussieux, *Art. fr.*)

ADAM. Probablement l'un des architectes de la cathédrale de Poitiers, à la fin du XII[e] siècle. Ce nom est tracé en peinture dans la basse nef méridionale de cette église, sur les nervures qui se croisent à la clef de la dernière voûte. (L'abbé Auber, *Cath.*)

ADAM (Michel), né dans la petite ville de Jargeau (Loiret) vers 1513, est un des habiles artistes qui construisirent à Orléans, au XVI[e] siècle, la charmante collection de petits *logis* ou hôtels qui font encore aujourd'hui le principal ornement de cette cité. Il fut élève de Michel-Ange. (Buzonnière, *Hist. d'Orl.*)

ADAM COURTOIS. En 1548, il se rendit de Compiègne à Noyon pour donner son avis sur certains travaux à faire à l'église Notre-Dame de cette ville. Il reçut, pour ses honoraires de deux jours passés à la visite de l'édifice, un *lion,* valant 54 sous 4 deniers. (Mélicocq, *Art. du Nord.*)

ADELARD, abbé de la Hasbaye au XI[e] siècle, est cité comme ayant pris part à de grands travaux d'architecture, mais on ignore quels furent ces travaux. (Champollion, *Doc. pal.*)

AGRICOL (Saint) [1], évêque de Châlon-sur-Saône,

---

1. Afin de laisser le moins possible de lacunes dans mon travail, je suis obligé de faire figurer ici comme architectes des saints et des évêques. Ma justification, si elle était nécessaire, serait dans les quelques lignes suivantes que j'emprunte à un des savants les plus versés dans l'histoire du moyen âge, à M. Viollet Le Duc. On lit dans son *Dictionnaire de l'Architecture française*, au mot Architecte : « Les grands établissements religieux, qui renfermaient dans leur sein, jusque vers le milieu du XII[e] siècle, tout ce qu'il y avait d'hommes

qui vivait vers le commencement du Ve siècle, fut l'architecte de plusieurs édifices de son diocèse, et notamment de la cathédrale. Grégoire de Tours, qui fut presque son contemporain, dit que cet édifice était orné de colonnes et enrichi de marbres, de mosaïques et de peintures. (Grégoire de Tours, *liv. V.*)

AGUASSA (Jean). Le clocher de l'église Saint-Jean-Baptiste d'Espalion (Aveyron) est l'œuvre de cet architecte, qui était de Cordes en Albigeois. En 1503, le 20 avril, il commença l'édification de ce clocher moyennant la somme principale de cent livres tournois, six setiers de blé seigle, deux pipes de vin « de la prochaine cueillette » et l'usage d'une chambre à deux lits pendant tout le temps de la durée des travaux. (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

ALAUS (Déodat). Il était de Saint-Bauzeli-de-Levesou. En 1554 il fut chargé de la construction de l'église de Salles-Curan (Aveyron) moyennant la somme de 600 livres, monnaie courante, douze pipes de vin, cinq cents setiers de seigle, une maison pour habiter pendant toute la durée de la construction, etc. (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

ALAVOINE (Jean-Antoine), naquit à Paris en 1778. Son père étant mouleur, il commença par travailler avec lui et s'essaya à la sculpture; mais dès l'âge de quinze ans sa vocation le poussa vers l'architecture, et en quelques années il sut acquérir, pour ainsi dire seul, les connaissances positives

---

lettrés, savants, studieux, dans l'Occident, fournissaient très-probablement les architectes qui dirigeaient non-seulement les constructions monastiques, mais aussi les constructions civiles, et peut-être même militaires. » Comment donc, dans un *Dictionnaire des architectes français,* ne pas tenir compte d'un élément aussi important?

qui sont les préliminaires de la profession d'architecte. Appelé au service militaire, il fut employé par l'administration de l'état-major et fit la campagne d'Italie. Rentré en France vers 1804, il étudia quelque temps à l'école d'architecture, puis retourna en Italie, où il passa deux années à relever et à dessiner les monuments de l'antiquité et de la Renaissance. En 1807 il fut attaché en qualité d'inspecteur à la construction du théâtre des Variétés à Paris, dont Cellerier était l'architecte, mais qui fut en réalité l'œuvre personnelle d'Alavoine. Il construisit en 1810 les bains Montesquieu, édifice que des modifications nombreuses ont singulièrement défiguré. Nommé architecte du gouvernement en 1811, il fut chargé de la construction d'une fontaine monumentale sur la place de la Bastille à Paris. On sait que Napoléon Ier avait décidé que le principal élément décoratif de cette fontaine serait un éléphant [1]. Après avoir fait exécuter les travaux souterrains nécessaires à l'alimentation de la fontaine, Alavoine fit placer sur cette base le modèle en plâtre de son éléphant, et s'apprêtait à en faire couler le bronze quand arriva la chute de l'Empire. De 1815 à 1823 il fit exécuter quelques travaux à l'église abbatiale de Saint-Denis, d'autres à la cathédrale de Séez, des ateliers ou hangars au dépôt des marbres de l'île des Cygnes à Paris, et enfin le piédestal de la statue de Louis XIV, sur la place des Victoires. En 1824, le 15 septembre, un incendie allumé par la foudre ayant détruit la flèche en charpente de la cathédrale de Rouen, il fut chargé de réparer ce désastre. Les dégâts étaient considérables : la flèche, se renversant vers le sud-ouest, s'était

1. Un décret rendu le 24 février 1814 porte ce qui suit : « L'éléphant destiné à orner la fontaine de la Bastille sera coulé en bronze. La matière de ce monument ne sera pas comprise dans la dépense ; elle sera fournie par nos arsenaux, et notre ministre de la guerre affectera à cette destination *les pièces de bronze qui ont été prises dans la campagne de Friedland.* »

abattue sur la tour occidentale de la Calende, et ses débris enflammés, propageant l'incendie sur d'autres points du monument, avaient mis le feu aux combles du chœur et du transept, lesquels s'étaient écroulés avec un tiers de celui de la nef. Une grande partie des voûtes se trouvait par conséquent à découvert. Après avoir pourvu ces voûtes d'un abri provisoire, il fit en grande hâte rétablir les parties de la toiture que le feu avait détruites, il reconstruisit la voûte du transept sud, restaura la balustrade et la corniche du même côté, et s'occupa ensuite de la nouvelle flèche, qu'il eut la malheureuse idée de construire en fonte de fer[1].

---

1. On connaît l'histoire des flèches successives de la cathédrale de Rouen. En 1055, selon Dom Pommeraye, saint Maurèle, à son avénement à l'épiscopat, fit élever sur l'église bâtie dans le siècle précédent une pyramide de pierre que la foudre renversa soixante ans plus tard. Au XIIIe siècle, une autre flèche s'élève, et le tonnerre encore vient en 1514 la détruire. En 1542, le cardinal Georges d'Amboise fait construire par Robert Becquet une troisième flèche en charpente, et en 1822 le même fléau dévore l'œuvre du XVIe siècle. Ces réédifications et destructions successives agirent sans doute sur l'esprit d'Alavoine; il est probable que l'histoire de ces ruines violentes et la volonté d'en braver la cause terrible le préoccupèrent lorsqu'il s'agit pour lui de se mettre à l'œuvre. C'est d'ailleurs ce qui ressort de quelques phrases de son rapport au préfet de la Seine-Inférieure : « La flèche de la cathédrale de Rouen, dit-il, construite d'abord en pierre, fut renversée par la foudre; rétablie en bois à deux époques différentes, elle devient deux fois la proie des flammes. Ainsi, reconstruire cette flèche en bois, ce serait faire les préparatifs d'un nouvel incendie.....; quant à la construction en pierre, elle est souvent rompue par des lézardes que produisent de légers tassements dans les murs qui portent les flèches..... Nous pensons donc, dans cette circonstance, qu'il faudrait abandonner la construction en bois et celle en pierre, pour exécuter la totalité de la flèche en fonte de fer. Par ce moyen on obtiendrait une homogénéité parfaite entre toutes les parties; on aurait des moyens de joindre plus fortement entre elles

Enfin, Alavoine fut chargé, en 1830, du monument commémoratif de la révolution de juillet à élever sur la place de la Bastille à Paris; il en jeta les fondements et en éleva le socle,

---

les pièces de cette construction, ce qui serait un grand avantage pour lutter contre la foudre et les ouragans..... » Alavoine avait raison, l'emploi du fer fondu mettait son œuvre à l'épreuve de la foudre, et il devait trouver dans les rivures de la ferronnerie une plus grande force de cohésion que dans les mortiers d'une maçonnerie; mais malheureusement ces avantages lui firent perdre de vue le prix auquel il fallait les acheter. En 1542, lorsqu'il s'agit de reconstruire la flèche récemment détruite, et bien que celle à édifier dût être en bois, on s'était demandé si la tour qui devait servir de base à la nouvelle œuvre serait assez solide pour en supporter le fardeau, et des architectes de Chartres, de Beauvais, de Harfleur et de Carentan, appelés à Rouen pour donner leur avis à ce sujet, avaient cru devoir déclarer le contraire. Ces experts s'étaient montrés trop prudents peut-être, néanmoins leur réunion seule indique que la question méritait déjà alors d'être posée. Comment se fit-il qu'Alavoine n'ait pas été arrêté par une considération de cette importance, alors surtout que la tour en question était plus vieille de trois siècles qu'en 1542, et après l'effroyable secousse du 15 septembre? Mais, en supposant même que dans l'œuvre d'Alavoine les lois de la statique aient été respectées, ce qui est contestable, n'a-t-on pas lieu de s'étonner qu'un homme de goût, et cet artiste passait à bon droit pour tel, n'ait pas reculé devant l'idée d'élever en plein air, à Rouen, et sur un aussi important édifice, une construction dont la conservation ne pouvait être assurée que par l'application périodique d'une peinture quelconque? On ne peut s'expliquer cette erreur d'un homme comme Alavoine qu'en se reportant à l'époque où elle fut commise. En 1822 on s'était engoué de la fonte de fer, comme plus tard on se passionna pour le zinc. L'architecte de la flèche de Rouen fut le premier coupable sans doute, mais il eut pour complices tous ses contemporains. Cela est si vrai que les les archéologues même, qui sont si rarement de l'avis des architectes, surtout quand ceux-ci viennent de Paris, applaudirent au projet d'Alavoine. « La pyramide exécutée dans ce système, dit l'un d'eux, Langlois du Pont de l'Arche (*Notice sur l'incendie de la cath. de Rouen*), doit exiger un enduit solide et général de couleur à l'huile,

mais sa mort, arrivée le 14 novembre 1834, fit passer la direction des travaux aux mains de son inspecteur, M. Duc [1]. Ainsi ses deux principales compositions restèrent inachevées. (*Rens. part.*)

ALESTRA (Guillaume). Une charte conservée dans les archives de la commune de Montpellier, et portant la date de 1273, fait connaître le nom de cet architecte, qualifié dans le document de *magister lapidum*. (Renouvier et Ricard.)

---

d'un ton grisâtre, qui sera renouvelé à des époques indéterminées. Nous ferons remarquer, à cet égard, que plusieurs clochers de la Suisse (ah! le bon billet!) étaient encore naguère peints en rouge, et que dans une grande partie de la Russie ils sont presque toujours en vert. »

J'ai dit plus haut qu'Alavoine eut pour complice tout le monde, et, en effet, pas un ne semble lui avoir fait observer que, si les précédentes flèches de Rouen avaient été détruites faute d'un paratonnerre, il était facile à un architecte du XIXe siècle d'éviter pour son œuvre un pareil sort.

La flèche de Rouen n'a pas été achevée; elle est restée au point où l'architecte la laissa lorsque la mort vint le surprendre. Il faut espérer qu'on ne s'avisera pas de continuer une erreur qui n'aurait pas aujourd'hui d'excuse. Le mieux serait de renvoyer à la fonte, d'où elle vient, cette gigantesque carcasse, car un ferrailleur même n'en voudrait pas.

1. En réalité, c'est à cet éminent artiste qu'est due la colonne commémorative de la Bastille. Tout le monde connaît cette première œuvre de M. Duc, et tout le monde en a admiré les précieuses qualités : une ordonnance qui rappelle par sa sévérité les modèles antiques, mais qu'un sentiment tout moderne a seul inspirée. La sobriété de la composition, la vigueur et la netteté du dessin, la finesse savante et fière du profil, l'harmonie parfaite de l'ensemble, tout enfin accuse on ne peut plus heureusement la personnalité si distinguée de l'artiste. Pour qui connaît particulièrement M. Duc, il est tout entier dans cette œuvre, un des plus beaux monuments du Paris de nos jours.

ALIX (SIMON), né en 1540. Par lettres patentes datées de Vitry-le-François le 7 novembre 1573, Charles IX lui donna l'office de maître général des œuvres de maçonnerie du royaume. Il succédait à Grand-Rémy, qui venait de mourir. Le 3 avril de l'année suivante, ce prince, par une ordonnance datée de Vincennes, lui accorda la juridiction « sur le faict du mestier des maçons, tailleurs de pierre, plastriers, mortelliers, etc.[1] ». En 1576, le 13 avril, il prêta serment à Henri III en la même qualité de maître des œuvres, pardevant Jean Spifame, conseiller au parlement. (*Ordonnances*, *Statuts*, etc.)

ALLAUME. En 1608 il fit avec Nicolas de Châtillon le projet d'une place monumentale pour le quartier du Marais, à Paris. Ce projet fut abandonné à la mort de Henri IV. (*Recueil mss.*[2])

ALVERINGE. En 1477, l'archevêque Ollivier de Pen-

---

1. Le maître général des œuvres de maçonnerie, l'ancien « masson juré du roi », avait droit de justice pour « corriger, amender et réprimer les abus et maluersations que pouvoient commettre les subjects à icelle justice ». Il présidait à la réception des maîtres des différents métiers, inspectait leurs travaux, faisait vérifier la qualité des matériaux, etc. Les contraventions aux règlements donnaient lieu naturellement à des amendes, dont une partie revenait au maître des œuvres. Ceux qui refusaient de payer se voyaient confisquer leurs outils par le maître des œuvres, et, « s'il lui vouloit efforcer (le récalcitrant), le maistre le deuroit faire sçavoir au prévost de Paris, et le prévost de Paris lui doit abattre la force ».

2. Ce recueil manuscrit, qui sera souvent cité dans le cours de cet ouvrage, fait partie de ma bibliothèque. Formé en 1819 par un écrivain qui a gardé l'anonyme, il contient quelques erreurs de détail et bien des redites, mais il renferme aussi un grand nombre de renseignements inédits qui l'ont rendu très-précieux pour moi.

nart, qui venait de faire terminer la nef de la cathédrale d'Aix, en fit commencer le portail en présence du roi René. Les architectes Alveringe et Soqueti furent chargés de ce travail; le premier exécuta la partie basse de la façade jusqu'aux Apôtres, le second fit le reste. (L'abbé Maurin, *Saint-Sauveur d'Aix.*)

AMEISTER DE BERKHEIM (JEAN). V. BERKHEIM (JEAN AMEISTER DE).

AMELIUS DE BOULOGNE est considéré comme l'architecte du portail de la cathédrale d'Anvers. Il aurait été emmené de France, vers le milieu du XIVe siècle, par l'empereur d'Allemagne Charles IV. (Dussieux, *Art. fr.*)

AMOUDRU (ANATOLE) naquit à Dôle, le 6 janvier 1739. Il suivit à Paris les cours de Blondel et fut admis au nombre des élèves de Louis. Ce dernier l'emmena en Pologne, où il avait été appelé par les magnats pour donner les plans et diriger la construction de plusieurs palais à Varsovie. De retour en France, il éleva en 1765 le château de Fresnes, près Vendôme. En 1775 il fut nommé architecte de la maîtrise des eaux et forêts pour les provinces de l'est, fonction qu'il conserva jusqu'à la révolution. En 1797 il entreprit l'exécution du plan cadastral du territoire de Dôle, travail qui dura dix ans. Il est l'auteur de plusieurs publications : 1° « Cadastre parcellaire de la ville de Dôle, ancienne capitale de la Franche-Comté » (*Dôle,* 1808, *in*-4°); 2° « Des Mesures agraires en usage dans la Franche-Comté et de leurs rapports avec le nouveau système métrique, in-8°. » Amoudru mourut en 1812. (*Recueil mss.*)

ANDRÉ. L'un des architectes, au XIIe siècle, de l'église priorale de Saint-Genèz, du diocèse de Bellay. C'était un

ecclésiastique, et probablement un novice. Il est mentionné dans un cartulaire manuscrit de l'abbaye de Saint-André-le-Bas, à Vienne. (*Bull. archéol.*, t. II.)

ANDRÉ, intendant et directeur des bâtiments du duc Léopold de Lorraine. De 1704 à 1705, on entreprit sur ses dessins des travaux au Magasin à fourrages (de la cour) à Nancy. Une ordonnance ducale, datée de 1707, défend d'entreprendre des bâtiments nouveaux avant que les plans en aient été soumis à André, premier architecte du duc. (Lepage, *Arch. de Nancy.*)

ANDRE, architecte du prince de Conti, exécuta en 1778 de grands travaux dans le château de ce prince à l'Ile-Adam. Il fut le premier maître de Pierre Fontaine, qui devint son élève à l'âge de seize ans. (F. Halévy, *Not. sur P. Fontaine.*)

ANDROUET DU CERCEAU (Jacques)[1], architecte et graveur, né vers 1515, vivait encore en 1584. On est incertain sur le lieu de sa naissance, toutefois on croit qu'il était de Paris[2]. En 1551, le 1er août, Henri II et Diane de

---

1. Pour les Androuet Du Cerceau, je n'ai pas cru devoir suivre l'ordre alphabétique des prénoms; j'ai préféré l'ordre chronologique, qui se prêtait mieux au développement de l'histoire de cette famille.

2. De ce que les premières planches de Du Cerceau ont été publiées à Orléans, on a conclu que leur auteur était originaire de cette ville; mais, cette supposition n'étant appuyée d'aucun fait significatif, il n'y a pas à s'y arrêter. S'il suffisait d'une aussi vague indication, une carte du pays manceau, que Du Cerceau exécuta d'après Macé Augier et qui fut imprimée au Mans en 1539, pourrait, au même titre, établir qu'il naquit au Mans. Berty, dans ses « Grands Architectes de la Renaissance », cite un passage de La Croix du Maine où Du Cerceau

Poitiers s'étant rendus à Orléans, il fut chargé de présider aux préparatifs des fêtes organisées pour recevoir dignement ces personnages. Il était assisté de deux autres architectes, Louis Martin et Louis Fromont. Il a travaillé au château de Montargis, ainsi que nous l'apprend un passage de sa notice concernant cet édifice, dans son ouvrage *des plus excellents bâtiments*. On attribue aussi à Du Cerceau le chœur de l'église de la même ville, commencé sous Henri II et qui n'aurait été achevé qu'en 1608. Guillaume Morin (*Hist. des pays de Gatinois,* etc.), s'exprime ainsi à ce sujet : « Du temps de Mme d'Este, duchesse de Ferrare, les habitants et bourgeois de Montargis se cottisèrent pour faire bastir le chœur d'icelle (église) en la forme qu'il se void à présent. Le dessein en fut projetté par Du Serseau, l'un des plus ingénieux et excellents architectes de son temps..... Le commencement fut sous le règne de Henri Second, et fut parachevé l'an 1608 ». Quoi qu'il en soit, l'église de Montargis est certainement le moindre des titres de Du Cerceau à la gloire qui s'attache à son nom. C'est du dessinateur et du graveur que la postérité a conservé la mémoire. La même incertitude règne à la fois sur l'époque de sa naissance et sur celle de sa mort. On croit qu'il dut finir sa vie à l'étranger. Son dernier ouvrage, le *Livre des édifices antiques,* publié en 1584, étant dédié au duc de Nemours, et ce prince étant mort le 25 juin 1585, à Annecy, où il s'était retiré depuis quelques années, on présume que Du Cerceau,

---

est qualifié de *Parisien,* et semble inférer de là que Paris doit être considéré comme le berceau du célèbre artiste. A mon avis, ces indications ne suffisent pas davantage, car La Croix du Maine, bien que contemporain de Du Cerceau, a pu se tromper comme ceux qui sont venus après lui. Au surplus, si Berty, ce chercheur infatigable, n'a pas pu éclaircir ce point important de l'histoire du grand artiste, il ne faut plus compter que sur le hasard pour trouver le mot de cette énigme.

qui était protestant, craignant d'être persécuté dans son pays pour sa foi religieuse, suivit le duc, et qu'il mourut soit à Annecy, soit à Genève (1). Il laissa deux fils, Baptiste et Jacques,

1. Callet est plus affirmatif sur l'histoire des dernières années de Du Cerceau. S'appuyant sur un passage du Journal de L'Estoile, il dit qu'Henri III ayant déclaré à son architecte qu'il ne pouvait lui continuer ses faveurs qu'à la condition qu'il changeât de religion, l'artiste, qui s'était déjà exilé en 1572, s'expatria de nouveau en 1585, se rendit à Turin, où il grava le plan de Rome antique de Pirro Ligorio, et mourut dans cette ville en 1592, à l'âge de soixante-seize ans. Mais Callet n'apporte aucune preuve à l'appui de son dire, et l'on sait qu'en fait d'exactitude historique il est sujet à caution.

Dans ces derniers temps, un chercheur, — et un trouveur, — M. Jal, dont les longues et patientes recherches ont doté l'histoire des personnes et des choses de tant de faits nouveaux et curieux, M. Jal, dis-je, dans son *Dict. crit. de biogr. et d'hist.*, a consacré une intéressante étude à la famille des Du Cerceau. Seulement il s'est trompé en croyant soulever le voile qui nous cache la fin du célèbre architecte. Ayant découvert dans les registres du temple protestant de Charenton, conservés aux archives de l'état-civil, l'acte d'enterrement d'un Jacques Androuet Du Cerceau, il a cru qu'il s'agissait du grand Jacques, et il en a conclu que ce dernier n'était pas mort à l'étranger, mais dans son pays. Il n'a pas compris que le Jacques mort en 1614 est le second du nom et le fils du premier. En effet, non-seulement Jacques I[er], le graveur, travaillait déjà en 1539, mais le père Lelong (*Bibl. hist.*, t. I[er]) parle d'une édition de la carte du pays manceau qui porte la date de 1537. Or, si dès 1537 cet artiste avait acquis assez de talent dans son art pour être chargé de travaux destinés à la publicité, il faut admettre que sa naissance ne devait pas remonter moins haut que 1515 ou 1517. Ce qui le prouve, d'ailleurs, c'est le langage même de Du Cerceau, qui disait en 1579 : « La vieillesse ne me permet pas de faire telle diligence que j'eusse faite autrefois. » Eh bien, si l'on s'en tient à l'année 1517, c'est l'hypothèse la moins contestable, Du Cerceau serait donc mort presque centenaire ? La chose est possible sans doute, mais ce qu'il est absolument impossible d'admettre avec M. Jal, c'est que la Marie Androuet, « fille de déffunct Jacques Androuet », née en 1610 et mariée en 1627, soit sa fille. Le

qui furent architectes des rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Indépendamment d'un grand nombre de planches de toutes sortes, Du Cerceau a publié les ouvrages suivants [1] :

1° La Carte du comté du Maine, pour l'ouvrage de Mathieu de Vaucelles, publiée au Mans en 1539 et en 1575.

---

même homme qui gravait déjà en 1537 ne pouvait devenir père soixante-treize ans plus tard. Si M. Jal n'a pas eu connaissance de la pièce gravée et signée de 1537 qu'a citée le père Lelong, il connaît le recueil des « Arcs de triomphe » qui parut en 1549, et cette dernière date suffirait encore, il me semble, pour désintéresser Jacques Ier Androuet de la paternité de Marie, née en 1610. Au surplus, la teneur même de l'acte de mariage de cette Marie, qui épousa en 1627 « Élie Bédé, escuyer, sieur de Fougeraitz, docteur régent en la faculté de médecine de Paris », apporte une nouvelle preuve de cette confusion de personnes; la mariée y est dite « fille de déffunct Jacques Androuet, vivant escuyer, sieur Du Cerceau, architecte et surintendant des bastimens du Roy ». Or, d'une part, rien ne peut faire croire que l'architecte graveur ait eu la charge de surintendant des bâtiments royaux; de l'autre, on voit, dans l'énumération des noms et qualités de ce Jacques-là, poindre des prétentions nobiliaires qui ne s'accordent guère avec la bonhomie de l'autre. A vrai dire, bien des doutes ont traversé l'esprit de M. Jal; il ne s'explique pas, par exemple, comment, dans le journal de Henri III, Pierre de l'Estoile a pu dire : « En ce mesme mois (mai 1578)... fut commencé le pont Neuf... sous l'ordonnance du *jeune* Du Cerceau, architecte du Roy... » Cette qualification de *jeune*, donnée à un homme dont la réputation datait alors de trente ans, trouble un peu le judicieux écrivain; il dit à ce propos : « On est tenté de croire que le Du Cerceau de 1549 est le père de celui de 1578; *il n'en est rien pourtant...* » Un peu plus, et M. Jal trouvait le mot de l'énigme. En effet, le Jacques de 1578 est bien le fils de celui de 1549, la chose est aujourd'hui suffisamment prouvée, et l'acte d'enterrement de 1614 est celui du fils, et non celui du père.

1. J'emprunte cette bibliographie à Berty (*Les Grands Architectes*), au catalogue Vivenel et à M. Destailleur, architecte (*Notice sur quelques artistes français*). M. Destailleur possède, dit-on, la collection la plus complète de l'œuvre de Du Cerceau.

2° Arcs de triomphe. Cet ouvrage est sans titre proprement dit; mais le frontispice gravé porte une inscription commençant ainsi : « Jacobus Androuetius Du Cerceau, lectoribus suis. En vobis, candidi lectores et architecturæ studiosi, quinque et viginti exempla arcum partim a me inventa, partim ex veterum sumpta monumentis, tum Romæ, tum alibi etiam nunc extantibus, etc. *Aureliæ*, 1549. » In-fol., 25 pl. On trouve dans le catalogue Hurtault l'indication d'une autre édition portant la même date. « Jac. Androuetti Du Cerceau XXX exempla arcum, partim ab ipso inventa, partim ex veterum sumpta monumentis. *Aureliæ*, 1549. » 29 pl. numérotées à la main.

3° Grotesques (1re édition). Le frontispice se compose de motifs arabesques paraissant former un arc. La hauteur de l'imposte et de la base est occupée par deux frises. Dans l'espace qui les sépare, on lit : « Iacobus Androuetius Du Cerceau, lectoribus S. (suis). Nihil aliud semper cogitanti et molienti mihi..... valete et nostra scripta vestris ponderibus benevole examinate. *Aureliæ*, 1550. » Une seconde édition de ce recueil, publiée à Paris, se compose de 60 planches et porte la date de 1562.

4° Temples. « Iacobus Androvetius Du Cerceau lectoribus suis. Quoniam apud veteres alio structuræ genere Templa fuerunt ædificata quam ea quæ nostra ætate passim conspiciuntur..... *Aureliæ*, 1550. » Ce titre est gravé sur le dé d'un piédestal. Ce recueil se compose de 35 planches et le titre.

5° Fragments antiques. « Iacobus Androvetius Du Cerceau lectoribus suis. Cum nactus essem duodecim fragmenta structuræ veteris commendata monumentis a Leonardo Theodorico..... valete. *Aureliæ*, 1550. » Ce titre est gravé sur une table entourée d'un cadre à crossettes, avec corniche et soubassement. Le recueil se compose de 13 pièces y compris le frontispice. Il existe une autre édition de cet ouvrage portant la date de 1565.

6° Vues d'optique. « Iacobus Androuetius lectoribus suis. Veteri consuetudine institutoque nostro novos subinde..... valete. *Aureliæ*, 1551. » Cette suite se compose de 21 pièces, bien que le titre n'en indique que 20; elle a été empruntée par Du Cerceau à l'ouvrage de Michel Crecchi, *Prospectiva et Antichita di Roma*, dédié au cardinal Sforza. Le catalogue Gay, n° 194, donne du même recueil le titre suivant : « Volumen continens vetustissimas optices, quam perspectivam nominant; viginti figuras, a Jac. Androuet Du Cerceau. *Aureliæ*, 1551. »

7° Compositions d'architecture. Ces pièces sont fort rares; M. Destailleur n'en connaît que cinq, dont deux seulement sont datées. La première est copiée de la planche 13 du recueil de Crecchi; elle est signée au bas, à gauche : « Iacobus Androuetius Du Cerceau fecit. *Aureliæ*, 1551. » La deuxième planche représente la façade d'une villa; les trois autres montrent des élévations d'édifices dont la destination n'est pas indiquée, et une façade d'église inspirée de la Chartreuse de Pavie.

8° Livre d'architecture de Jacques Androuet Du Cerceau, « contenant les plans et dessaings de cinquante bastimens tous différens : pour instruire ceux qui désirent bâtir, soient de petit, moyen ou grand estat; avec déclaration des membres et commoditez et nombre de toises que contient chacun bastiment, dont l'élévation des faces est figurée sur chaque plan, etc. Imprimé à Paris par Benoist Prévost, rue Frementel, 1559. » Cet ouvrage a paru à la fois en français et en latin; il est dédié au roi Henri II [1]. Il contient 14 pages de texte numérotées

1. Dans sa dédicace au roi, Du Cerceau dit : « Sire, j'ay austresfois receu tant de faveur de Vostre Majesté quelle a bien voulu employer quelques heures de temps à veoir et contempler aucuns petits plans et pourtraicts de bastiments de temples et logis domestiques.

et 171 pièces sur 69 pages in-folio. Une deuxième édition de ce recueil fut publiée en 1582, une troisième édition porte la date de *Paris*, 1611.

9° ARCS ET MONUMENTS ANTIQUES D'ITALIE ET DE FRANCE. « Iacobi Androuetti Du Cerceau liber novus, complectens multas et varias omnis ordinis, tam antiquorum quam modernorum fabricas, jam recens editus anno MDLX. » In-folio de 26 planches, faisant suite au recueil de 1549. M. Destailleur pense que les seules planches terminées par Du Cerceau sont les nos 7, 8, 9, 11, 12 et 13.

10° SECOND LIVRE D'ARCHITECTURE, par Jacques Androuet du Cerceau, « contenant plusieurs et diverses ordonnances de cheminées, lucarnes, portes, fontaines, puits et pavillons pour enrichir tant le dedans que le dehors de tous édifices, avec les desseins de dix sépultures toutes différentes. *Paris,* de l'imprimerie d'André Wechel, 1561. » L'ouvrage contient 68 feuilles, dont deux de texte [1].

11° LIVRE DE GROTESQUES. *Paris,* Wechel, 1566. In-folio de 2 feuilles de texte et 35 planches.

---

par moi déssaignés et imprimés, esquels elle receut (comme me sembla) plaisir et delectation..... Doresnavant vos sujects n'auront occasion de voyager en estranges païs pour en veoir de mieux composez. Et d'avantage, Vostre Majesté prenant plaisir et délectation mesmes a l'entretenement de si excellens ouvriers de vostre nation, il ne sera plus besoin avoir recours aux estrangiers. »

1. Cet ouvrage est le second tome de celui qui parut en 1559, et qui avait été annoncé ainsi qu'il suit par l'auteur dans sa dédicace au roi : « Attendant que Dieu me face la grâce de vous en présenter ung autre, *selon qu'il m'a esté permis et ordoné par vos prédecesseurs roys,* tant des desseins et œuvres singulieres de vostre ville de Paris, comme de vos palais et bastiments royaux, avec aucuns des plus sumptueux qui se treuvent entre les aultres particuliers de vostre royaulme. »

12° LIVRE I[er] DES INSTRUMENTS MATHÉMATIQUES ET MÉCHANIQUES, « servant à l'intelligence de plusieurs choses difficiles et nécessaires à toutes républiques; inventées entre autres, avec infinis labeurs, par Jacques Besson, Dauphinois, professeur et ingénieur ès-sciences mathématiques, avec privilége du Roy. » On lit à la fin du privilége : « Donné à Orléans, l'an 1569, le 27[e] jour de juin. » Dans cette édition in-folio, toutes les planches sont de Du Cerceau.

13° LIVRE D'ARCHITECTURE de Jacques Androuet Du Cerceau, « auquel sont contenues diverses ordonnances de plans et élévations de bastiments pour seigneurs, gentilshommes et autres qui voudront bastir aux champs. *Paris*, 1572. » 26 pages de texte numérotées et 38 planches contenant 118 pièces; 2[e] édition, 1582; 3[e] édition, 1615; 4[e] édition, chez la veuve François Langlois, dit Chartres, 1648.

14° LEÇONS DE PERSPECTIVE POSITIVE, par Jacques Androuet Du Cerceau, architecte. A *Paris*, chez Mamert Patisson, imprimeur, 1576. Ce recueil contient 10 feuilles de texte et 60 planches [1].

15° LE I[er] VOLUME DES PLUS EXCELLENTS BASTIMENTS DE FRANCE, « auquel sont désignés les plans de quinze bastiments et de leur contenu : ensemble les élévations et singularité d'un chascun. » *Paris*, 1576 [2].

---

1. Dans sa dédicace à Catherine de Médicis, Du Cerceau fait observer à la reine que, empêché par les troubles d'aller relever les dessins nécessaires pour l'ouvrage sur les châteaux de France, il a mis au jour, en attendant, le *Traité de perspective*, dont il espère qu'elle éprouvera quelque satisfaction.

2. Ce volume renferme une dédicace à Catherine de Médicis, avec des notices succinctes sur les monuments reproduits par la gravure. Ces monuments sont : les châteaux royaux du Louvre, de Vincennes, de Chambord, de Boulogne ou Madrid, de Creil, de Coucy, de Folembray (près de Chauny), de Montargis, de Saint-Germain-en-Laye

16° Le IIe volume des plus beaux bastiments de France, « auquel sont désignés les plans de quinze bastiments et de leur contenu..... » *Paris,* l'auteur, 1579 [1]. Ce recueil se compose de 67 planches.

17° Plans de la sépulture des roys de la maison de Valois a Saint-Denis et des hôtels de Bretonvilliers, de Sully. *Paris*, 1577. Un vol. in-fol., 18 pièces sans titre.

18° Plan de Rome. Ce plan se développe sur 6 feuilles in-fol. En haut se trouve une table avec encadrement de perles et de triglyphes où se lit cette inscription : « Antiquæ urbis imago accuratissime ex vetustis monumentis formata. » La date 1579 est inscrite dans un cartouche placé à droite de la feuille.

19° Petit traité des cinq ordres de colonnes. *Paris*, 1583. Petit in-fol., 14 feuilles, dont deux de texte.

20° Livre des édifices antiques romains, « contenant les ordonnances et desseings des plus signaléz et principaux bastiments qui se trouvoient à Rome du temps qu'elle estoit dans sa plus grande fleur; partie desquels bastiments se void encore à présent, le reste aiant esté ou du tout ou en partie ruiné. » 1584. In-fol., 63 pl. [2] et une dédicace au duc de Nemours.

---

et de la Muette; puis les châteaux particuliers de Vallery (près de Sens), de Verneuil-sur-Oise, d'Ancy-le-Franc, de Gaillon et de Maune (près d'Ancy-le-Franc).

1. Ce second volume, également dédié à Catherine de Médicis, contient les monographies et notices des châteaux royaux de Blois, d'Amboise, de Fontainebleau, de Villers-Cotterets, de Charleval (près des Andelys), des Tuileries, de Saint-Maur-les-Fossés et de Chenonceaux; puis des châteaux particuliers de Chantilly, d'Anet, d'Écouen, de Dampierre, de Challuau (près de Fontainebleau), de Beauregard (près de Blois) et de Bury (aussi près de Blois).

2. Ce dernier chiffre est celui donné par Berty. Mais l'exemplaire de Vivenel (V. son catalogue) se composait de 70 planches, contenant

21° Arabesques. Recueil de sujets arabesques ou grotesques. Un vol. in-fol., 36 pièces sans titre ou sans texte. Ce volume, dit Vivenel, fut publié à Turin en 1586.

22° Palais, rues, portes de ville, cours de palais, etc. Ce sont des copies de plus petite dimension des gravures de l'ouvrage de Jean Vredmanni Vresio. Ce recueil se compose de 47 pièces. Je m'arrête, car l'œuvre de Du Cerceau est immense, et la simple énumération des autres ouvrages de moindre importance dus à ce maître conduirait trop loin. Mais on peut consulter à ce sujet les deux catalogues les plus complets qui existent, celui de M. Destailleur et celui de Vivenel. (Berty, *Les Grands Arch.* — Jal, *Dict. crit.*)

ANDROUET DU CERCEAU (Baptiste), un des deux fils du précédent et probablement l'aîné. En 1575, c'était encore un très-jeune homme ; il entra dans une nouvelle garde créée par Henri III, « les quarante-cinq gentilshommes ordinaires ». Le roi voulant faire bâtir dans le voisinage de Paris une maison de plaisance, il jeta les yeux sur le jeune artiste, qui « estoit fort diligent, actif et soigneux », et le fit adjoindre à un certain Magny, désigné déjà pour la construction de cet édifice, et dans les talents duquel le roi avait peu de confiance [1]. Vers

---

101 figures, et celui de M. Destailleur, plus complet encore, comprend 98 planches et 105 pièces.

1. Ce renseignement est emprunté aux *Mémoires* du duc de Nevers (p. 28 et 29). Si cette maison de plaisance n'était pas désignée comme étant située *dans le voisinage* de Paris, on pourrait croire qu'il s'agit du château de Charleval, que Charles IX fit commencer en 1573 et qui fut continué par Henri III. Ce qui est certain, c'est que Baptiste travailla à ce château. Dans une liste des pensionnaires du roi pour l'année 1577, qui se trouve au nombre des manuscrits recueillis par Dupuis (Bibl. imp., n° 832), M. Jal a lu cette mention : « Jacques Androuet dict Cerceau, architecte, 200 l. — Baptiste An-

la fin de 1578, Baptiste Androuet remplaça Pierre Lescot comme architecte du Louvre et des Tuileries. Callet prétend qu'on lui doit une portion de la galerie du Louvre (aujourd'hui reconstruite) à la suite du pavillon de Flore. Il avait alors le

---

drouet dict Cerceau, architecte à Charleual, la mesme pension qu'il y soulloit avoir : 400 livres. » M. Jal, qui a confondu les deux Jacques Androuet (*Dict. critique*), commet une nouvelle erreur à propos de Baptiste : « Je suis fort disposé à penser, dit-il, que ce Baptiste Androuet, qui avait coutume, en 1577, de recevoir à Charleval une pension de 400 livres, double de celle que recevait Jacques, l'illustre architecte, était lui-même un architecte habile, employé par les prédécesseurs de Henri III ; qu'il était père et maître de Jacques, et que le village normand de Charleval, où il s'était retiré pensionnaire de la Couronne, était, sinon le berceau, du moins le lieu où s'était établie la branche des Androuet, d'où sortit Jacques Du Cerceau..... » M. Jal ajoute, il est vrai, ceci : « Je ne donne ici qu'une supposition. » Voici ce qu'on peut répondre à M. Jal : 1° Rien ne prouve que le Jacques Androuet dont il est ici question soit l'illustre graveur : il ne doit s'agir que de Jacques II, son second fils, dont vraisemblablement la position n'égalait pas celle de son frère aîné Baptiste, lequel était en assez grande faveur auprès du souverain pour avoir été admis à faire partie de la garde des « quarante-cinq gentilshommes ». Rien d'étonnant donc à ce que ce dernier fût mieux payé que son frère. — Quant au degré de parenté qui existait entre le graveur Jacques et l'architecte Baptiste, je ne comprends pas que M. Jal ait pu s'y méprendre au point de faire du fils le père et du père le fils. — Baptiste, qui était encore « un jeune garçon » en 1575, au dire de Nevers, ne fut assurément ni le *père* ni le *maître* de Jacques. M. Jal se trompe encore en supposant que « Charleval était, sinon le berceau, du moins le lieu où s'était établie la branche des Androuet ». Charleval n'était autre chose qu'un village appelé Noyon-sur-Andelle (arrond. des Andelys), où Charles IX allait fréquemment chasser dans la forêt de Lions, et où il fit commencer, en 1573, la construction d'une maison de plaisance. Noyon devint ainsi Charleval : le val de Charles (V. Sauval, t. II, p. 309). Évidemment Henri III fit continuer cette maison jusqu'en 1577, puisque cette année-là Baptiste recevait un traitement

titre d'architecte du roi et ceux de valet de chambre et d'ordonnateur général des bâtiments de Sa Majesté. Sur une pièce manuscrite de 1586 il est mentionné ainsi : « Noble homme Baptiste Androuet, sieur du Serseau, conseiller du roi, son architecte ordinaire, et commis par Sa Majesté pour ordonner de tous les ouvrages des bâtiments et édifices royaux et despence que y convient faire. » Sa charge de surintendant lui valait, dit Germain Brice, 6,000 livres par an [1]. Elle impliquait la direction de presque toutes les constructions faites pour la couronne, et notamment celle des travaux de la chapelle des Valois à Saint-Denis, lesquels travaux avaient été commencés par Bullant. Dans les comptes de cette chapelle on trouve, à la date du 21 mai 1586, un toisé fait par ordre de Baptiste. En 1588, les catholiques le forcèrent de quitter Paris. Chassé de cette ville, il se réfugia auprès du roi de Navarre, qui le chargea plus tard, dit L'Estoile, de fortifier les villes de Melun et de Pontoise. Henri IV le chargea également de la construction du château de Monceaux pour Gabrielle

---

comme architecte de Charleval. Si donc Henri III poursuivit pendant trois ans la construction de cette résidence royale, il est jusqu'à un certain point permis de penser que la maison de plaisance *des environs de Paris* n'était autre que le château normand. — Au surplus, ce château, dont Du Cerceau a donné les plans et l'élévation dans le IIe livre des *Bâtiments de France*, ne fut jamais achevé; il devint en 1577 la propriété de Faucon de Ris. On trouve aux archives de l'Eure quatre liasses de titres et un plan concernant le domaine de Charleval.

1. T. IV, p. 169, de l'édition de 1752. Germain Brice n'appuyant cette assertion d'aucune preuve, il est permis de considérer ce chiffre comme fort exagéré. 6,000 livres par an, quand Lescot ne recevait, pour les mêmes fonctions, que 1,200 livres, et Jean Androuet, successeur de son père, 500 livres, cela ne paraît pas admissible : c'est 600 livres que G. Brice aura voulu dire.

d'Estrées et de l'achèvement du château de Verneuil. Ce qui prouve que Baptiste fut l'architecte de Henri IV, c'est que, dans les lettres d'office délivrées à son fils par Louis XII, il est parlé des services du père envers les « feuz roys »[1]. On attribue à Baptiste Androuet le monastère des Capucins et celui des Feuillants, à Paris, ainsi que celui des Bons-Hommes, au bois de Vincennes; celui des Pénitents et le couvent des Augustins, à Paris. Selon Sauval, il construisit à Passy-lez-Paris l'établissement des eaux ferrugineuses, et disposa les jardins de cet établissement. Enfin, s'il faut en croire Pierre Guérout, auteur d'une histoire de Saint-Germain-en-Laye, il aurait travaillé au château neuf de cette ville. Au mois de mai 1602 Baptiste n'existait plus. Il laissa un fils nommé Jean, qui fut le dernier membre célèbre de cette famille d'ar-

---

1. Il y a mieux que cet indice, ce sont les comptes du Béarn et de la Navarre, que Berty n'a pas connus, et qui font partie des archives départementales des Basses-Pyrénées. Dans un de ces comptes (série B) pour l'année 1598, il est fait mention d'honoraires payés à Baptiste pour les plans des château, jardins et ville de Pau, qu'il avait dressés. Le passage suivant de la *Chronique d'Isaac de Pères* est plus convainquant encore; je le copie textuellement : « Monsieur de Serceau, architecte du Roy, s'en retournant de Pau, où il avait été envoyé par Sa Majesté, passa en ceste ville ayant commandement de Madame de luy porter le plan du chasteau, jardin, garenne et parc de Nérac, lequel fit, ayant demeuré le quinzième, seizième et dix-septième d'aoust à pourtraire les lieux ci-dessus. Ce fut en l'an 1598. » Dans son *Inventaire des meubles du château de Nérac en* 1598 (p. 27), M. Thamizey de Laroque, relatant ce fait, dit : « Un des plus grands architectes du XVI[e] siècle, Androuet Du Cerceau, leva, d'après les ordres de Catherine de Navarre, le plan, etc. » ; mais, en qualifiant ainsi l'artiste dont il s'agit, M. Thamizey ne se serait-il pas trompé sur son identité? n'aurait-il pas fait confusion entre le père et le fils, entre Jacques et Baptiste? C'est probable.

tistes. (Brice; — Callet, *Arch. fr.;* — Berty, *Les Grands Arch.;* — Leprévost, *Mém. et Notes.*)

ANDROUET DU CERCEAU (Jacques II), fils du célèbre achitecte et graveur. En 1576 il était un des secrétaires du duc d'Anjou. Il devint architecte en chef des bâtiments du roi; mais, en 1594, il fut remplacé par Louis Metezeau « dans la charge et conduite de la construction de tous les bastiments royaux ». En 1602, dans un acte relatif à la maison de son frère Baptiste [1], il prend le titre de contrôleur et architecte des bâtiments du roi. Jacques II eut pour neveu Salomon de Brosse. Il figure ainsi qu'il suit parmi les pensionnaires du roi Henri IV dans les comptes de 1606 à 1609 : « Au S^r Du Cerceau, architecte du Roy, pension de 1,200 l. » (Bib. nat., *Manuscrits de Colbert.*) Jacques Androuet le fils fut enterré à Paris dans le mois de septembre 1614. Voici l'acte de son enterrement tel qu'il est relaté dans les registres du Temple de Charenton : « Le xvij^e jour de septembre 1614, déffunt Jacques Androuet Du Cerceau, architecte des bastiments du Roy, estant de la vraie religion, a esté enterré au cimetière du faubourg Saint-Germain par Jehan Guillaume, fossoieur dud. cimetierre, où le corps dud. déffunct a esté accompagné par ses amis et Archers du Guet. » (Berty, *Les Grands Arch.;* — A. Jal, *Dict. crit.*)

ANDROUET DU CERCEAU (Jean), fils de Baptiste. Le 30 septembre 1617, il fut nommé architecte de Louis XIII en remplacement d'Antoine Mestivier. Ses appoin-

1. Cette maison était située à Paris, vers une des extrémités du Pré-aux-Clercs, dans l'îlot circonscrit par les rues Jacob, Visconti et Bonaparte, et sur l'emplacement des deux dernières maisons côté du couchant.

tements, qui étaient alors de 500 livres, furent augmentés plus tard : dans un compte de 1624 ils figurent pour 800 livres. En 1635 il prenait le titre d'architecte ordinaire du roi [1]. De 1624 à 1630, il construisit, rue Saint-Antoine, à Paris, l'hôtel de Sully. On lui attribue également l'hôtel de Bretonvilliers, celui de Mayenne, devenu l'hôtel d'Ormesson, rue Saint-Antoine, bâti pour Charles de Lorraine, l'hôtel des Fermes du roi, rue de Grenelle, reconstruit pour le duc de Bellegarde en 1645 [2]. En 1639 il fut chargé de la reconstruction du Pont-au-Change, en compagnie de Denis Laud et de Mathurin du Ry. Un compte des trois associés, de 1639 à 1642, existe à la bibliothèque de l'Arsenal [3]. Jean Androuet vivait encore en 1649, mais on ignore la date de sa mort. (Brice; — Berty, *Les Grands Arch.*)

ANDROUET DU CERCEAU (Paul). Il a gravé en 1669 des cahiers d'ornements publiés par Poilly. Il appartenait évidemment à la famille des célèbres architectes du même nom. (Berty, *Les Grands Arch.*)

---

1. Je possède une pièce originale datée du 17 mars 1635 où cette qualification est donné à Jean Androuet : c'est un marché passé avec un certain Denis de Parville, de Pont-Sainte-Maxence, lequel s'engage à conduire et *voiturer*, du port des carrières de Saint-Denis au port Saint-Guillaume, à Paris, de la *pierre de moëllon*. Au bas de ce marché est apposée la signature de Jean Androuet, qui est bien la même que celle donnée en *fac-simile* par Berty, dans ses *Grands Architectes*.

2. L'original du devis de ces travaux, deux fois signé de Jean Androuet, faisait partie de la vente du cabinet de M. Lucas de Montigny.

3. Ce compte a été signalé par M. Paul Lacroix.

ANDROUET DU CERCEAU (JACQUES), troisième du prénom de Jacques, présumé fils du second Jacques. Il est mentionné comme parrain dans un acte de baptême du 29 octobre 1628 et qualifié d'architecte du roi. (Jal, *Dict. crit.*)

ANDROUET DU CERCEAU (JEAN), deuxième du prénom de Jean, né à Verneuil-sur-Oise en 1623, mourut à Paris à l'âge de 21 ans. Voici son acte de décès : « Jean Androuet Du Cerceau, viuant *architete*, natif de Verneuil-sur-Oise, fils âgé de 21 ans de Moyse Androuet Du Cerceau et de Madeleine de Courty, a esté enterré à Saint-Père (au cimetière des Saints-Pères), le lundi 26 septembre 1644. » (Jal, *Dict. crit.*)

ANGO (ROGER), éleva, en 1499, le palais de justice de Rouen, à l'exception de la salle des procureurs, bâtie en 1393, sous Charles V. Ango mourut en 1509 avant d'avoir achevé son œuvre. (Ramée, *Hist. de l'Arch.*)

ANQUETIL DE PETITVILLE travaillait à Étretat de 1218 à 1238. (*Rens. part.*)

ANSTÉE. Archidiacre de la cathédrale de Metz, Anstée fut un des architectes de ce monument. Il devint abbé de Gorze en 945 et mourut le 7 septembre 960. (Bégin, *Cath. de Metz.*)

ANTISSIER (JEAN) était en 1618 juré du roi en l'office de maçonnerie. Il fut pris pour expert, avec Claude Villefaux, par Marin de la Vallée, constructeur de l'Hôtel de Ville de Paris, dans le différend qu'eut ce dernier avec le conseil municipal de Paris. (Leroux de L., *Hôt. de Ville.*)

ANTOINE COLAS, l'un des architectes de la cathédrale de Troyes. Il paraît être entré en fonction vers 1462. Dans un compte de 1462-1463, son salaire et ses honoraires se trouvent stipulés ainsi qu'il suit : « A Antoine Colas, maçon de l'église et maistre des maçons d'icelle et de l'ouvraige, qui doit avoir, chascun jour ouvrier qu'il besoignera pour la dicte église, 4 sous 2 deniers tournois, avec chascun an, au terme de Noel, 4 livres tournois pour le drap d'une robe et la maison qui tient emprès la maison de ladicte esglise appelée l'ostel des Trois-Visages, en la rue en allant à la tour ». (Pigeotte, *Cath. de Troyes.*)

ANTOINE (Jacques-Denis). Né à Paris le 6 août 1733, Antoine, qui avait débuté dans la carrière de constructeur par être ouvrier maçon, fut chargé, en 1768, d'élever à Paris l'hôtel des Monnaies [1]. Cet édifice fut achevé en 1775. Antoine a aussi attaché son nom aux travaux exécutés au Palais de Justice, à Paris, après l'incendie de 1776 [2].

---

1. Des hommes déjà bien connus : Moreau, architecte de la ville ; Boullée, de l'Académie d'architecture ; Barreau, et plusieurs autres, avaient aussi fourni des projets pour le même monument. Antoine l'emporta sur ses concurrents.

2. Je possède des notes manuscrites de Callet père qui établissent très-nettement la part de chacun des architectes qui furent successivement ou simultanément appelés à diriger ces travaux; on a fait jusqu'ici trop grande celle d'Antoine. Voici comment s'exprime à cet égard Callet, qui avait été contemporain d'Antoine et l'un des inspecteurs chargés de la surveillance des travaux dont il s'agit : « Un soir, dit-il, tandis que je travaillais dans le bureau des bâtiments, les chaînes en fer qui retenaient la poussée des voûtes en anse de panier de la galerie de la Sainte-Chapelle se rompirent. Cette rupture ayant mis en danger non-seulement les voûtes, mais la façade élevée alors jusqu'à la hauteur du premier étage, le ministre, après avoir pris

C'est à tort qu'on a attribué à cet architecte la construction de la façade du palais et celle de la galerie Merciere, qui sont l'œuvre de Couture; c'est aussi à tort qu'on l'a donné pour l'architecte des galeries de la cour du May, qui sont de Desmaisons. Mais Antoine a construit le grand perron du côté de la place et décoré les salles d'audience de la cour royale. Il exécuta aussi des travaux importants dans la partie du palais affectée au greffe. Antoine construisit au-dessus de la salle des

---

l'avis de l'Académie d'architecture, adjoignit Desmaisons à Couture. Mais, ces deux architectes n'ayant pas pu s'accorder sur le parti à prendre, Couture fut remplacé par Moreau, architecte de la ville, lequel, las, comme son prédécesseur, des tracasseries de Desmaisons, abandonna bientôt la partie et eut pour successeur Antoine, qui ne tarda pas à rester maître du terrain. Antoine a construit les escaliers (le grand perron) du côté de la place et ajusté le tribunal de la Cour royale. Il exécuta aussi des travaux importants dans la partie du palais affectée au greffe. » Toutefois, si Antoine resta plus tard, comme le dit Callet, seul chargé des travaux du Palais de Justice, ce ne fut que postérieurement à 1784, ainsi que l'établit l'arrêt du Conseil qui suit, daté de Versailles le 25 septembre de cette même année : « Ordonne (le roi) que sous la conduite des sieurs Desmaisons et Antoine, architectes de Sa Majesté, etc..., il sera incessamment construit dans toute la longueur de la rue de la Barillerie, à partir de l'un des pavillons formant aujourd'hui l'entrée de la cour du May jusqu'à la rue Saint-Louis, et dans la rue Saint-Barthélemy, à partir de l'autre pavillon jusqu'à l'autre partie occupée par les requêtes de l'hôtel, deux nouveaux corps de bâtiments tels qu'ils sont figurés aux plans et élévations qui en ont été dressés par les dits sieurs Desmaisons et Antoine, etc. » D'où il suit qu'à cette époque Antoine n'était pas encore le seul architecte du palais, et que, néanmoins, il fut un de ceux qui élevèrent les bâtiments de la rue de la Barillerie. Au surplus, Desmaisons ne fut pas entièrement dépossédé par Antoine : soit que ce dernier n'ait été chargé que des travaux neufs, soit toute autre cause, Desmaisons était encore l'architecte du Palais de Justice en 1791, époque à laquelle Giraud lui succéda. Ceci résulte d'une lettre de Giraud que j'ai sous les yeux.

Pas-Perdus, de Salomon de Brosse, trois galeries voûtées qui reçurent la collection des requêtes du Parlement et une partie des archives judiciaires. Vers la même époque, il fut chargé d'augmenter les bâtiments de l'hôpital de la Charité; c'est lui qui décora l'entrée principale de cet établissement d'un portique d'ordre dorique grec avec fronton. En 1786, associé à Jardin, il donna les plans d'une nouvelle façade pour l'Hôtel de Ville de Cambrai. Ces deux artistes reçurent à cette occasion, pour honoraires, 1,600 florins. Parmi les autres travaux exécutés par Antoine, on cite un palais bâti à Salm-Kyrbourg pour le prince de ce nom; l'hôtel des Monnaies de Berne et des projets d'hôtel de ville et d'arsenal pour la même ville; l'hôtel de Berwick, à Madrid; l'église des Filles-Sainte-Marie, à Nancy; à Paris, l'hôtel de Jaucourt, rue de Varennes; la maison royale de santé pour les prêtres pauvres (1781), sise près de l'ancienne barrière d'Enfer, sur la route d'Orléans; l'hôtel du comte de Maillebois, rue du Bac; un grand bâtiment bâti pour les Feuillants, rue Saint-Honoré, côté des numéros impairs, et formant presque l'angle est de la rue de Castiglione; la chapelle de la Communion à Saint-Nicolas-des Champs, dans la même ville. Il donna aussi les plans d'une maison de plaisance à exécuter près de Londres pour le comte de Findelater. Je ne sais quelle part Antoine dut prendre à la construction des murs d'enceinte de Paris, mais j'ai vu à la vente des autographes du comte de Vernac, qui eut lieu les 17 et 18 juin 1870, à Paris, une lettre adressée à Antoine par Necker, lettre par laquelle ce ministre le charge de l'exécution de tous les plans que la commission des architectes du roi a proposés pour les travaux de clôture de Paris. Après avoir fait partie de l'ancienne académie d'architecture, où il fut admis le 11 août 1776, Antoine mourut membre de l'Institut de France le 7 fructidor an IX (24 août 1801), à l'âge de soixante-dix-huit ans, des suites d'une attaque d'apoplexie. On a

publié depuis sa mort, sous le titre suivant, une monographie de l'hôtel des Monnaies : *Plans des divers étages et coupes de l'hôtel des Monnaies de Paris,* par J. D. Antoine, etc. *Paris,* 1826 (in-folio). (Lussault, *Not. sur Antoine.* — Lefevre, *Matér. p. l'hist. des arts.* — *Rens. part.*)

ARASSE. V. ATABOURS.

ARASSE (Jacques). En 1533, lors de la construction des bâtiments de l'Hôtel de Ville de Paris, sur les dessins de D. Boccador, quatre artistes, au nombre desquels se trouvait Arasse, furent chargés d'assister l'architecte en chef dans la direction des travaux [1]. Dans un compte des dépenses faites pour l'entretien des fortifications de Paris pendant l'année 1531, Jacques Arasse figure comme étant chargé de la superintendance, ou inspection générale de tous les travaux de maçonnerie. Son traitement était de 150 livres tournois par an. (Leroux de L., *Hôt. de Ville.*)

1. Il n'est pas dit exactement en quelle qualité ces artistes furent adjoints à Boccador, mais il est probable que leurs fonctions correspondaient à celles des *inspecteurs* d'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'ils étaient là pour suppléer le maître général des œuvres. Ce qui semblerait indiquer pourtant qu'à certains égards leurs titres étaient les mêmes que ceux de Boccador, c'est qu'au mois de juin 1534 le prévôt des marchands, en leur recommandant d'exercer une surveillance plus active sur les ouvriers, afin de hâter l'achèvement des travaux, les invitait, *ainsi que le maître général*, à ne pas s'absenter tous ensemble pour aller prendre leurs repas, et à faire en sorte que l'un d'eux fût toujours présent sur le chantier. Mais, soit que les attributions de ces artistes fussent mal définies, soit toute autre cause, des discussions s'élevèrent entre eux au mois d'avril 1534, et quatre conseillers de ville furent adjoints au prévôt des marchands et aux échevins pour tenter de les mettre d'accord.

ARCHANGÉ (Jean-Louis), né à Orsay (Seine-et-Oise) le 11 mai 1750, mort à Paris en novembre 1832, construisit en 1787 le château de Rochefort (Seine-et-Oise) et en 1789 la salle de spectacle du Havre, qu'un incendie détruisit en 1810. (*Rens. part.*)

ARDEMAUS (Théodore) fut un des nombreux artistes français que Philippe V appela en Espagne pour construire ou décorer les monuments qu'il y fit élever. Il dessina les immenses jardins du château de la Granja, imités de ceux de Versailles, et pour lesquels on dépensa plus de soixante-quinze millions de piastres. Il commença ces grands travaux en 1719. (Dussieux, *Art. fr.*)

ARMAND. En 1742 il obtint le grand prix d'architecture sur « Une façade d'Hôtel de ville ». (*Arch. de l'art. fr.*)

ARNALDUS. Sur une des murailles de l'abbaye de Guitres, près Libourne (Charente), on lit cette inscription :

+ IIIIX. K. IVLII. OBIIT ARNAL
DVS. PVER BONE INDOLE
FILIUS MAGISTRI HVIVS OPERIS

(Le six des kalendes de juillet est mort Arnauld, enfant de bon naturel, fils du maître de cet œuvre). Cet architecte vivait au commencement du XIIIe siècle ; c'est lui qui acheva, en style ogival, un peu augoumoisin, la nef et la façade occidentale de l'église de Guitres. (*Ann. arch.*, t. XXII.)

ARNAUDIN (d'). V. D'ARNAUDIN.

ARNAUT (Daude). Deux artistes du nom d'Arnaut, Daude et Guillaume, qui étaient frères, vivaient à Montpellier

dans les dernières années du XIIIe siècle et les premières du XIVe. Ils furent plusieurs fois consuls : le premier l'était encore en 1323, et Guillaume en 1325. On conserve dans les archives de Montpellier un marché fait par eux pour la construction de deux salles voûtées en croisée d'ogive (*volta crosheria*) avec des fenêtres à meneaux « chanfreinés », qu'ils firent en 1293 au rez-de-chaussée d'une maison, rue du Four-de-l'Espinas. (Renouvier et Ricard.)

ARNAUT (Guillaume). V. le précédent.

ARRAS (Martin d'). V. LE VINCHON.

ARRAULT (Martin), un des architectes du château de Gaillon[1]. A la date du 20 avril 1509, Arrault et Neauldet

(1) On sait qu'à une époque encore récente, il était de règle d'attribuer à des architectes italiens tout monument français de la Renaissance dont le nom du constructeur avait échappé aux recherches, très-superficielles il est vrai, faites pour le découvrir. Le château de Gaillon offre un exemple, entre beaucoup d'autres, de ce peu de confiance des historiens de l'art français dans le génie des architectes leurs compatriotes. Tous ceux qui, dans la première moitié de notre siècle, eurent à parler de la belle résidence du cardinal d'Amboise, répétèrent à l'envie que Gaillon était, comme Chambord, l'œuvre d'un architecte étranger, et que cet architecte n'était autre que le Véronais Jean Joconde. Or, bien qu'aucun de ces écrivains si peu français ne pût appuyer cette opinion d'une preuve quelconque, le public partagea si bien cette erreur que c'est à peine s'il consentit à être détrompé lorsque la vérité parvint enfin à se faire jour. Émeric David, le premier (art. Giocondo de la *Biog. universelle*), exprima un doute à ce sujet; mais c'est à un autre archéologue, c'est au savant M. Deville, que les véritables architectes de Georges d'Amboise doivent la postérité dont ils jouissent à bon droit aujourd'hui, et qui leur est désormais assurée. Les *Comptes des dépenses du château de Gaillon*

traitent avec le *prothenotaire* Delisle de la taille et du polissage de soixante toises de pierre de liais pour le revêtement du sol, le *pavement* de la grande cour du château. (Deville, *Compt. de Gaillon.*)

ARTER (Pierre), fils de Rémy Arter, de Boulogne, acheva en 1386 la cathédrale de Prague, qui avait été commencée en 1343 par Mathias ou Mathieu d'Arras. (Du Sommerard, *Arts au moyen âge.*)

ASSELIN (Jean). V. ARASSE.

ATABOURS (Jean). Le 10 juillet 1398, le Conseil municipal de Rouen s'étant assemblé pour choisir l'emplacement le plus convenable à l'édification de la Porte Martinville, Jean Atabours fut appelé avec d'autres architectes pour donner son avis sur cette question. Le 13 du même mois, les maîtres réunis firent à l'administration municipale un rapport concluant à ce que la construction projetée fût assise sur pilotis. (Richard, *Rech. hist.*)

AUBELET (Jean). En 1401, la cathédrale de Troyes ayant besoin d'être visitée par un homme de l'art, le doyen du chapitre, maître Héliot, envoya à Paris messire Jean Gaillard pour « parler à Maistre Remond, maistre des œuvres du roy, et

---

nous ont fait connaître enfin ces artistes, assez nombreux d'ailleurs, et dont les plus considérables sont : Pierre Fain, Pierre Delorme, Guillaume Senault et Pierre Valence. (V. ces noms.) Martin Arrault, il est vrai, ne prit peut-être pas une très-grande part à l'œuvre commune : il n'est mentionné dans les comptes que vers la fin des travaux, mais son nom ne doit pas moins être recueilli et figurer parmi ceux de ses confrères plus favorisés.

sçavoir à lui se il pourroit venir par deçà pour visiter l'église, lequel s'excusa, en la présence de M. S. d'Auceurre, et bailla audit messire Jean Gaillart maistre Jehan Aubelet et maistre Jehan Prévost, son neveu, pour icelle visite [1] ». Aubelet, Prévost et leur « *varlet* » arrivèrent à Troyes le jeudi après la Saint-André et visitèrent l'église en présence de l'évêque. Les ouvriers ou entrepreneurs de l'église assistèrent dans cette opération les artistes parisiens, qui dressèrent procès-verbal de la visite et donnèrent leur avis sur certains travaux à faire aux voûtes de l'église et ailleurs. Aubelet et son neveu dînèrent avec l'évêque et reçurent pour leurs honoraires et frais de voyage vingt-deux livres dix sous tournois. En 1403, le 25 janvier, Aubelet, qualifié de sergent d'armes du roi et de maçon général du duc d'Orléans, délivra un certificat pour payement à plusieurs ouvriers, « pour les conduites d'eau de Beaumont, » de la somme de cinquante-sept livres [2]. Il fit la même année un toisé des travaux de maçonnerie exécutés au château de Coucy. (De la Borde, *Ducs de Bourg.* — *Archiv. Joursanvault.*)

AUBELET (Jean). En 1490, une chapelle Saint-Pierre, dépendance du monastère des Célestins du mont de Chastres, en la forêt de Cuise (Aisne), fut élevée par ordre du duc d'Or-

---

1. Collection du British Museum, n° 15,803. — *Comptes des receptés et mises faictes pour l'œuvre de l'église de Troyes.*

2. Voici ce certificat : « A honnorable homme et sage Guillaume Tournet, commis par M. S. le duc d'Orléans, payeur des œuvres de son chastel de Coucy, Jeau Aubelet sergent d'armes du Roy M. S et maçon general de M. d. S, salut et dileccion; plaise vous savoir qu'il est dû (à plusieurs ouvriers pour les conduites d'eau de Beaumont) 57 liv., lesquelz vous leur êtes tenuz paier pour et au nom de M. de S., car je vous certiffie tout ce estre vray. Le xxv[e] jour de janvier l'an mil cccc et trois. »

léans; Aubelet, architecte du duc, délivra pour ces travaux des « lettres certifficatoires », nécessaires au payement du maçon Jean Tuffier. (*Bull. des Com.*, t. Ier.)

AUBERT construisit à Paris, vers 1780, l'hôtel d'Imécourt, situé rue Boudreau, lequel appartient aujourd'hui à M. Schneider, et la maison formant l'un des angles de la rue Caumartin et du boulevard, laquelle est décorée sur ses trumeaux de figures et de trophées en bas-relief[1]. Il a construit vingt-huit hôtels ou maisons dans le même quartier, notamment dans les rues Thiroux, Caumartin et Neuve-des-Mathurins. (Thiery.)

AUBERT (Jean), contrôleur des bâtiments du roi et dessinateur de son cabinet, fut admis à l'Académie d'architecture le 22 janvier 1720. Il construisit au château de Chantilly le bâtiment destiné au logement des gentilshommes ainsi que les grandes écuries. Ses autres travaux sont, à Paris, l'hôtel du Maine, celui de Beauvais, rue de Tournon, commencé par Lassurance l'aîné. Il a été l'un des architectes du Palais-Bourbon. En 1738 il fut chargé du contrôle des bâtiments de Saint-Germain-en-Laye, en remplacement du même Lassurance. (*Recueil mss.* — *Arch. de l'art fr.* — *Rens. part.*)

---

1. Cette maison existe encore avec son angle arrondi en tour, mais elle a été modifiée dans sa partie supérieure. Elle offrait cette particularité qu'au lieu d'être couverte par un comble, elle était couronnée par une terrasse plantée en jardin, d'une surface de 120 toises. Des colonnes tronquées, des arcs de triomphe en treillage, des pyramides, des ruines factices, décoraient ce jardin-terrasse et servaient en même temps à dissimuler les souches de cheminées. Deux petits ponts chinois avaient été jetés sur un ruisseau qui, après avoir formé une île dans son cours sinueux, distribuait ses eaux à tous les étages de l'habitation.

AUBRY (Claude-Guillot), né en 1703, à Chevillon en Champagne, fut admis à l'Académie d'architecture le 17 décembre 1737. Ses principaux travaux sont, à Paris, l'hôtel de Villeroy, situé rue de l'Université; celui de Conti, rue de Grenelle-Saint-Germain; l'hôtel de Lassay, qui était enclavé dans les terrains du Palais-Bourbon. Il éleva aussi deux fontaines publiques, l'une à Arnouville, l'autre à Gonesse, près Paris. Il mourut en 1771. (Sedaine, *Éloge d'Aubry*.)

AUDIT ou AUDIC, architecte de l'église de Tredrez (Côtes-du Nord). Il en commença la construction en 1500. (*Mél. d'hist. et d'arch. bretonne.*)

AUGER (François) et Simon, greffier, relevèrent à leurs frais, en 1696, le pignon du bas de la nef de l'église Saint-Hilaire, de Tours. Ces travaux étaient terminés la même année. (Grandmaison.)

AUMONT (Jean) était en 1737 maître général des œuvres de maçonnerie, architecte et juré expert à Paris. (*Rens. part.*)

AURIOUST (Paul) fut nommé le 3 mai 1667 contrôleur des bâtiments du comté de Blois. (*Rens. part.*)

AUSTIN de BORDEUSE. V. BORDEUSE (Austin de).

AUX-TABOURS (Jean). V. TABOURS (Jean aux).

AVISART (Robin). Les archives municipales de Blois, héritières de quelques pièces provenant de l'ancienne Chambre des comptes de cette ville, possèdent de cet architecte une quit-

tance ainsi conçue : « Saichent tuit que je, Robin Avisart, mestre des ouvraiges de la conté de Blois, — pour M S le duc d'Orléans, — cognois avoir eu et receu de M. d. S. la somme de douze livres dix sols tournois, pour mes gaiges de service au terme de la Saint Jehan Baptiste. Je me tiens pour bien paié et en quicte M. d. S. — A Blois, le premier jour d'aoust, l'an mil quatre cenz. » (De la Borde, *Ducs de Bourg.*)

AVITE (Saint), évêque de Clermont en Auvergne. Il construisit l'église primitive de Notre-Dame-du-Port, celle de Saint-Genèz de Thiers, et restaura celle de Saint-Anatolien, qui menaçait ruine. (Felibien, *Recueil hist.*)

AZON. Il fut le premier architecte de la cathédrale de Seez, qu'il bâtit dans la première moitié du XIe siècle. L'œuvre d'Azon ne resta pas longtemps debout: peu de temps après qu'il y eut mis la dernière main, des voleurs ayant pénétré dans l'église et s'en étant rendus maîtres, ceux qui accoururent pour les en chasser incendièrent par accident l'édifice, qui fut ainsi détruit. Cette église fut reconstruite par Ives, comte de Bellesme et d'Alençon, et évêque de Seez, sur l'invitation qui lui en fut faite par le pape Léon IX. (*Hist. des comtes d'Alençon, etc.*, livre II.)

B

BACCARIT, architecte des écuries du roi et des Quinze-Vingts, ne doit sa célébrité qu'à un acte de vandalisme : ce fut lui qui abattit, en 1744, le jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, lequel avait été élevé sur les dessins de Pierre Lescot

et sculpté de la main de Jean Goujon [1]. (Guilhermy, *Itinéraire.* — Bachaumont, *Mémoires.*)

BACHELER. Cet artiste vivait dans les premières années du XVe siècle. Les échevins de la ville de Béthune avaient confié en 1416 à Gautier Martin, maître des œuvres de la ville de Lille, l'achèvement d'une grosse tour « jointe à la forteresse du marché aux chevaux »; quand le travail fut terminé, une contestation s'étant élevée avec les entrepreneurs qui en avaient été chargés, on appela pour recevoir ce travail Martin Le Vinchon, maître des œuvres de l'église Saint-Wast d'Arras; Jean Mynal, pensionnaire de la ville de Lille, et Bacheler, pensionnaire de l'église de Thérouranne. Ces experts, après examen de la question, décidèrent qu'il serait accordé une indemnité aux réclamants, et en fixèrent le chiffre à trente-sept livres huit sous. (Mélicocq, *Art. du nord.*)

---

1. En 1744, le chapitre qui desservait cette église ayant été réuni à celui de la cathédrale, les marguilliers et le curé, devenus maîtres absolus de l'édifice et désireux sans doute de donner une preuve éclatante de leur nouveau pouvoir, décidèrent la destruction de ce jubé. Trop remarquable, il est vrai, pour être apprécié à sa valeur dans un temps où le plus détestable goût régnait en fait d'architecture religieuse, ce bijou ne pouvait guère échapper à la destruction. Baccarit, ne craignant pas de se rendre complice de cette mauvaise action, mit le marteau dans ce petit chef-d'œuvre. Non content de cela, il osa porter la main sur le monument même : ce fut lui aussi qui laboura de cannelures les vieilles piles du chœur de l'église et enguirlanda leurs beaux chapiteaux du XIIIe siècle, après les avoir outrageusement mutilés. Il va sans dire que les affreux caissons et panneaux taillés au-dessus des archivoltes datent aussi de ce temps-là. Mais Baccarit, il faut le dire, ne fut pas seul coupable de ces indignes dégradations : l'Académie des arts, à laquelle il avait soumis son projet de *décoration*, l'avait hautement approuvé; il est donc juste aujourd'hui de frapper de la même réprobation tous les vandales de 1744.

BACHELIER (Nicolas), architecte et sculpteur, né à Toulouse le 17 juin 1485. C'est sur ses dessins que fut élevée l'église d'Assier (Lot), commencée en 1545, monument dû à la magnificence de Galiot de Genouillac, alors gouverneur du Languedoc. A l'intérieur, dans une des chapelles, on voit encore le mausolée de Genouillac, dont Bachelier fut à la fois l'architecte et le sculpteur. On doit aussi à cet artiste le château d'Assier, dont Brantôme parle comme d'un des plus somptueux édifices du Quercy [1], et celui de Montal, près de Saint-Céré, bâti en 1534. Toutefois l'escalier du château de Montal, richement décoré de sculptures, comme les autres parties de l'édifice, n'est pas, dit-on, de la main de Bachelier. Il commença en 1543 le pont de Saint-Subra (Saint-Cyprien), à Toulouse, qui fut continué par son fils Dominique et achevé en 1601 par Pierre Souffron. Il décora la porte de la sacristie de la cathédrale de Rodez, et fit le premier portail de l'église Saint-Sernin, de Toulouse. On lui attribue le clocher de l'église collégiale de Villefranche-de-Rouergue. Le buste de Bachelier figure au Capitole de Toulouse dans la salle des *Illustres*. (Brantôme, *Homm. illustres.* — *Bull. monumental.*, t. Ier. — Lafforgue, *Art. en Gasc.* — Advielle, *Les Beaux-arts.*)

BACQUET. Le P. Bacquet, carme déchaussé, construisit les bâtiments du couvent de la Visitation, à Gray, lesquels furent commencés en 1584. (Gattin et Bessons, *Hist. de la ville de Gray.*)

BADUEL. Il vivait au XVIe siècle et construisit en 1545, à Bournazel (Aveyron), lieu de sa naissance, un château que l'auteur des *Annales du Rouergue* qualifie de splendide monu-

1. Vendu vers la fin du XVIIIe siècle par la famille de Crussol, d'Uzès, le château d'Assier a été en partie détruit à cette époque.

ment, et qui eût pu être, ajoute-t-il, la demeure d'un prince, s'il eût été achevé d'après les plans de cet artiste. Baduel avait fait ses études en Italie, aux frais du seigneur de Bournazel, et c'est à son retour en France, et après avoir été employé à Paris aux travaux du Louvre, qu'il construisit la belle résidence de son Mécène[1]. (Marlavagne, *Arch. du Rouergue.*)

BAIL (Les frères). Ils construisirent en 1464 la chapelle Notre-Dame de Kernascledin, en la paroisse Saint-Caradec-Trigomel, dans le Morbihan. (*Mél. d'hist. et d'arch. bretonne.*)

BAILLY (Jean), né à Bourges en 1480, fut un des architectes de l'église Saint-Jean, de Troyes; il vivait dans les premières années du XVIe siècle. Il fut chargé en 1508 de visiter les quatre piliers du chœur de cette église « attenant les chaires des prêtres et les voltes tant bas que hault ». Ses honoraires pour cette visite, dans laquelle il était assisté de son « compaignon », furent de dix sous. En 1511, mais cette fois accompagné de son confrère Jeanson, il fut de nouveau consulté sur la même question. Le 13 juillet suivant, on l'appela avec plusieurs autres architectes pour donner son avis sur la démolition du petit clocher et des hautes et basses voûtes de la même église. Dans la même année, les chefs de la bourgeoisie de Troyes ayant été consultés par l'évêque pour décider s'il con-

---

1. M. de Gaujal, dans ses *Annales du Rouergue*, attribue à Baduel la construction de château de Graves, mais cette assertion est contredite que M. de Marlavagne; ce savant invoque à l'appui de son opinion un texte manuscrit qu'il a eu sous les yeux, et duquel il résulte que ce château, au moins dans ses plus belles parties, le grand portail, la galerie et les pilastres de la cour intérieure, fut, en 1533, l'œuvre de Guillaume de Lissorgue, surnommé le Sourd de Bournazel.

venait de continuer la tour du nord de la cathédrale, il prit part à cette délibération avec Garnache, Jean de Soissons et l'architecte de la cathédrale, Martin Chambiges. On le retrouve encore en 1521 avec Chambiges dans une visite de l'église Saint-Jean : il s'agissait alors de refaire les voûtes et de terminer le petit clocher, qu'on s'était décidé à conserver. (Grosley, *Éphémérides*. — Arnaud, *Voy. Arch. dans l'Aube*. — Assier, *Comptes de la fabr*. — *Bull. du comité*.)

BAILLY (Jean), fils du précédent, succéda en 1532 à Jean de Soissons comme architecte de la cathédrale de Troyes. Il continua la tour du nord jusqu'en 1554, époque à laquelle cette tour était arrivée à la hauteur de la corniche qui couronne le cadran. Il mourut le 19 août 1559 et fut inhumé dans la cathédrale. (Pigeotte, *Cath. de Troyes*.)

BAILLY (Huguenin). En 1511 il fut appelé à visiter l'église Saint-Jean, de Troyes, en compagnie de Jean Bailly, Grand-Jean et Jean Oudot; il fit une autre visite de cet édifice en 1521, pendant que les ouvriers travaillaient aux voûtes. (Assier, *Compt. de la fabr*.)

BAIRE (Jean). En 1517, les échevins de Béthune, après avoir demandé et obtenu de Jean Pasquier, maître des œuvres de Lille, « un get et pourtraicture en figure » du boulevard de la porte Saint-Pry, appelèrent deux autres architectes d'Arras, Guillaume Wilepin et Jean Baire, pour donner leur avis sur l'emplacement des travaux projetés « et sur ce faire ung nouvel patron et pourget ». Ces deux artistes reçurent pour leurs honoraires onze livres dix-huit sous. (Mélicocq, *Art. du Nord*.)

BALIGAND, architecte du roi Stanislas, duc de Lor-

raine. En 1745, les officiers de l'hôtel de ville de Nancy chargèrent cet architecte de restaurer et compléter l'ancien château servant de résidence aux souverains, afin de l'approprier à un hôtel pour l'intendant de la province. Mais les plans de Baligand ne furent pas suivis. Le palais actuel est l'œuvre de Héré de Corny. En 1747 il dirigea des travaux de sculpture exécutés dans ce même hôtel de l'intendance. Il bâtit pour lui l'hôtel actuel de la préfecture de Nancy, ainsi que l'hôtel Génin, qui en est voisin. Né dans le Hainaut en 1697, il mourut en 1762. (Lepage, *Archiv. de Nancy.* — Morey, *Anc. dessins.*)

BALTARD (Louis-Pierre), né à Paris le 9 juillet 1764. Après avoir débuté comme graveur, il étudia l'architecture à l'école de Peyre le jeune. En 1784, Mique, architecte de Marie-Antoinette, s'attacha Baltard comme dessinateur et utilisa son talent au tracé du jardin du Petit-Trianon. Il partit pour Rome à la fin de l'année 1788 et passa deux ans et demi en Italie. De retour en France dans le courant de l'année 1789, il s'arrêta quelque temps à Lyon et s'y livra presque exclusivement à la peinture. En 1792, Pâris, architecte du roi, ayant été chassé de Paris par les événements politiques, sa place de dessinateur des décorations de l'Opéra, devenue vacante, fut offerte à Baltard, qui l'occupa peu de temps. En 1793 il s'enrôla comme ingénieur et fit partie du corps d'armée qui marcha contre les fédéralistes du Calvados. Après cette courte campagne il revint à Paris, et obtint en 1796 l'emploi de professeur d'architecture à l'École polytechnique. Sous le Consulat il fut attaché comme graveur à la publication du grand ouvrage sur l'expédition d'Égypte. Il publia peu après les ouvrages suivants, gravés par lui ou sous sa direction : « Pariseum des monuments de la France » et la « Colonne de la place Vendôme ». Sous le premier Empire il devint architecte du Panthéon et succéda à Dufourny comme architecte

des prisons de Paris et des halles et marchés. Il construisit dans les prisons de vastes bâtiments, une chapelle à la prison de Sainte-Pélagie et une autre à Saint-Lazare. En 1818 il fut nommé professeur de théorie de l'architecture à l'École des beaux-arts. Il a construit à Lyon un grenier à sel, la prison de Perrache, le Palais de Justice. On doit encore à Baltard les publications dont les titres suivent : « Voyage pittoresque dans les Alpes, suivi d'un recueil de 48 vues des monuments antiques (gravées à la manière noire). » *Paris*, 1806, in-4°. — « Un Voyage en Italie. » — « Architectonographie des prisons. » *Paris,* 1829. — « Introduction au cours de théorie d'architecture de l'année 1839. » — « Grands prix d'architecture, 1818-1834. » 2 vol. in-folio (en collaboration avec Vaudoyer). Mais la publication la plus importante à laquelle le nom de Baltard restera attaché est celle qui a pour titre : « Paris et ses monuments », laquelle contient la monographie du Louvre, celles des châteaux de Saint-Cloud, d'Écouen, et quelques livraisons de celle du château de Fontainebleau [1]. Baltard mourut à Paris

1. Il est très-regrettable que cet ouvrage de *Paris et ses monuments* n'ait pas été continué par un artiste de la valeur de Baltard ; mais les encouragements manquèrent à l'auteur pour mener à bonne fin cette vaste entreprise. Une correspondance de Baltard avec le comte de Chabrol, préfet de la Seine, en 1816, correspondance que je possède, nous apprend que, dès 1803, le chiffre des avances de l'artiste dépassait celui des recettes ; il s'ensuivit un ralentissement dans la publication, et bientôt une interruption définitive. En 1813 Baltard, à bout de ressources, fut obligé de vendre son ouvrage. Tous les dessins, la totalité des cuivres et deux cents exemplaires des livraisons déjà publiées furent acquis à vil prix (9,200 fr.) par un marchand d'estampes nommé Martin, qui demeurait alors boulevard Poissonnière : c'était la ruine du pauvre et courageux auteur. Toutefois les événements politiques qui se succédèrent à partir de cette epoque, peu favorables au commerce des beaux livres, ne permirent pas au sieur Martin de tirer parti de son acquisition ; en 1816 il possédait encore les dessins et les cuivres en

le 22 janvier 1846. (Galimard, *Not. sur Baltard.* — *Rens. part.*)

BALZAC (Charles-Louis) naquit à Paris en 1752. Son talent de dessinateur le fit désigner pour faire partie de l'expédition d'Egypte; il est l'auteur d'un grand nombre des dessins d'architecture qui ornent le grand ouvrage publié sur cette expédition. Nommé membre de l'Institut à son retour d'Égypte, il devint inspecteur en chef des travaux de la ville de Paris, et mourut subitement, sur la voie publique, rue de Vaugirard, le 29 mars 1820[1]. (*Rec. mss.* — Bellier.)

---

question et cherchait à s'en défaire. Baltard, profitant de cette circonstance favorable, écrivit à M. de Chabrol pour lui proposer l'acquisition, par la Ville, de *Paris et ses monuments*, et, ce qui intéressait particulièrement l'auteur, la continuation de l'ouvrage. Le préfet accueillit favorablement cette proposition, et des mesures furent prises en conséquence. Baltard devait d'abord terminer Fontainebleau, qui était resté inachevé, et continuer ensuite exclusivement les monuments de Paris. Voici la liste des édifices qui devaient entrer dans la composition de l'ouvrage : *Palais :* les Tuileries, le Luxembourg, le Palais-Royal, le Palais de Justice, l'Hôtel de ville, le Palais des Thermes et l'Hôtel de Cluny, le Palais-Bourbon. — *Églises :* Notre-Dame, Saint-Sulpice, Saint-Eustache, Saint-Étienne-du-Mont, l'Abbaye, Saint-Philippe-du-Roule, Sainte-Geneviève. — *Écoles publiques :* les Écoles polytechnique, militaire, de médecine, de droit, des beaux-arts, la manufacture des Gobelins, les colléges. — *Divers :* les statues équestres de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV; les portes Saint-Denis et Saint-Martin, le pont Louis XVI et celui de l'École militaire, un choix des autres ponts *en amont*, les principales fontaines, les hôpitaux et hospices, les prisons, les marchés, les abattoirs, les théâtres, les principaux hôtels particuliers, les portes et barrières, et enfin un plan de la ville de Paris. Le tout devait former 55 livraisons et se composer de 330 planches. Il y eut, j'en ai la preuve, un commencement d'exécution; mais là se borna la munificence de la préfecture de la Seine.

1. Balzac s'occupait aussi de poésie et de théâtre. Étant au Caire,

BAR (Nicolas de) fut nommé en 1515 maître des œuvres de maçonnerie du comté de Vaudémont (Lorraine), en remplacement de Mengin-Chevron, décédé. Il demeurait au Pont-Saint-Vincent (Meurthe). (Lepage, *Les Offices.*)

BARAGUEY. Le théâtre de l'Odéon, à Paris, ayant été incendié en 1818, fut restauré par Chalgrin et Baraguey. Ce dernier était architecte du roi et du palais du Luxembourg [1]. (Lazare, *Rues de Paris.* — *Rens. part.*)

BARBAI (Ursin), né à Villiers, près des Andelys, le 21 janvier 1750, donna, dans les dernières années du règne de Louis XVI, les plans du château de son village natal, et mourut à Montmirail le 17 octobre 1824. (B. de Ruville, *Hist. des Andelys.*)

BARBAULT (Jean). Il a publié plusieurs grands recueils d'architecture qui sont les suivants : « Les plus beaux monuments de Rome antique et moderne. » *Rome*, 1761-1763, 128 pl. in-folio. — « Recueil de divers monuments anciens, recueillis en plusieurs endroits de l'Italie. » *Rome,*

---

il fit représenter un opéra-comique, *Les Deux Meuniers*, dont Rigal avait fait la musique. Il a réuni sous ce titre : *Poésies ad libitum* et *Douleurs et Guérisons*, un certain nombre de pièces de vers dont le premier volume a été publié en 1817 et l'autre en 1819.

1. Dans une lettre datée du 13 août 1815, Baraguey prend ce double titre, sans doute pour donner plus de poids à la réclamation qu'il adresse au maire de son arrondissement ; cette réclamation est relative à une contribution municipale de 280 francs, qu'il trouve d'autant plus excessive qu'il vient d'avoir trois Prussiens à sa charge pendant neuf jours, lesquels Prussiens lui ont coûté un louis par jour ! Je tiens du maréchal Baraguey-d'Hilliers qu'il existait un lien de parenté entre lui et l'ancien architecte du roi.

1770. In-folio, 166 pl. — « Monuments antiques, ou collection choisie d'anciens bas-reliefs et fragments égyptiens, grecs, romains, étrusques, etc. » *Rome,* 1763. In-folio, 200 pl. — « Les plus beaux édifices de Rome moderne. » *Rome,* 1763. In-folio, 44 pl. — La plupart des planches de ces recueils sonts dessinée et gravées par Barbault. (Dussieux, *Art. fr.*)

BARBET construisit, de 1642 à 1653, sur la tour du nord de la cathédrale d'Orléans, un clocher « à la moderne ». Ce clocher, qui devait déparer le monument, n'eut, heureusement, qu'une courte existence : il fut démoli en 1691. (Buzonnière, *Hist. d'Orl.*)

BARBIER DE BLIGNIER, architecte de la Faculté de médecine de Paris, a construit l'amphithéâtre d'anatomie de la rue de la Bûcherie, dont l'inauguraition eut lieu le 18 février 1744. Dans les comptes de dépenses de cette construction, qui font partie des archives de l'École de médecine, il est mentionné à l'occasion de plusieurs payements d'honoraires qui lui furent faits de 1742 à 1744. (*Rens. part.*)

BARDAULT (N.), né à Angers vers 1740. Ses principaux ouvrages sont, à Angers, les hôtels Lantivy, près la Porte Neuve; de Livois, rue Saint-Michel; de la Besnardière, faubourg Samson. Il a construit aussi le château de Pignerolle, commune de Saint-Barthélemy (Maine-et-Loire). (Bodin, *Rech. sur Angers.*)

BARRÉ construisit à Paris l'hôtel du directeur des postes Grimod de la Reynière, sis à l'angle de la rue des Champs-Élysées et de l'avenue Gabriel. Cet hôtel, habité longtemps par l'ambassadeur de Turquie, est aujourd'hui occupé par un cercle. (Thiery.)

BARREAU DE CHEFDEVILLE (FRANÇOIS-DOMINIQUE), élève de Boffrand, né en 1725, remporta le grand prix d'architecture en 1749 sur « un Temple de la Paix », et reçut son brevet d'élève de l'Académie de Rome le 21 octobre 1751. Il fut, après la mort de L'Assurance, un des architectes du Palais-Bourbon, à Paris. (Legrand et Landon.)

BARTHÉLEMY était, en 1688, architecte ou « commis des bastiments » de l'Hôpital général de Paris. A cette époque, le charpentier Ipotôt exécuta, sous sa direction, des travaux de sa profession à la maison des Enfants-Trouvés, sise sur le parvis Notre-Dame, en face de l'Hôtel-Dieu [1].

BASTARD (ÉTIENNE-GERMAIN), architecte et graveur, élève de Percier, naquit à Paris en 1786. Il a laissé une suite gravée par lui de maisons de campagne. (Bellier.)

BAUDOCHE (CLAUDE) est représenté à genoux dans un vitrail de l'église de Sainte-Barbe (Moselle). (*Rev. des soc. sav.*, 4e série, t. Ier.)

BAUDOUIN (JEAN). En 1534, la ville de Loches voulant faire construire un hôtel de ville, « Jehan Baudouin, maistre maczon », fut appelé (probablement de Tours) dans cette ville pour visiter le terrain et donner « son advis et pourtraict sur l'ediffication du bastiment et hostel de ville ». Son plan lui fut payé quarante-cinq sols. La construction de l'édifice fut successivement dirigée par les maîtres maçons de Loches André Sourdeau, André Fortin, Bernard Musnier. (Grandmaison.)

---

1. Je possède le devis original de ces travaux; il est signé de Barthélemy et du charpentier Ipotôt.

BAUDROT (Gérard ou Évrard). En 1620 ou 1621, le chapitre de la cathédrale de Troyes ayant résolu de reprendre les travaux de construction de cet édifice, lesquels étaient suspendus depuis quelques années, Baudrot fut chargé de faire « deux pourtraicts du couronnement de la tour ». Ces plans, accompagnés de devis, furent envoyés à Paris au trésorier de France, lequel, en raison de certaines concessions faites par le fisc, avait un droit de contrôle sur les dépenses de cette construction. En 1638 il fit un projet de balustrade pour la deuxième galerie du grand portail, au-dessus de la rose. Ce dessin existe encore : il est conservé à la bibliothèque de la ville de Troyes. (Pigeotte, *Cath. de Troyes.*)

BAUDUER (Guillaume) vivait à la fin du XVe siècle. On trouve son nom dans les comptes des consuls de la ville d'Auch : il y est qualifié de « maistre maçon architecte ». (Lafforgue, *Art. en Gasc.*)

BAYEUX a fourni les plans de l'hôtel de ville de Beauvais (Oise) vers le milieu du XVIIIe siècle. (Hurtault et Magny.)

BAYEUX, architecte de Caen, termina en 1732, par un dôme à huit pans, le petit clocher de l'église Saint-Germain, d'Argentan. Ce dôme était accompagnée aux quatre angles de la tour de pyramides couplées. Ce travail fut exécuté par Jean Lemonnier, maçon d'Argentan. (L'abbé Laurent.)

BAYEUX (Guillaume de). Le conseil municipal de Rouen voulant, au mois de juillet 1398, élever la Porte Martainville, chargea ce maître d'œuvres et plusieurs autres de sonder le terrain choisi et de donner leur avis sur les mesures à prendre pour fonder convenablement l'édifice. En 1420, lorsque Jenson Salvart, maître des œuvres du château de Tan-

carville (Seine-Inférieure), eut achevé les travaux de restauration et l'exhaussement de la Tour Coquesart, Guillaume de Bayeux, maître des œuvres du roi au bailliage de Rouen, et Martin Leroux, tous deux architectes, se rendirent à Tancarville pour examiner les ouvrages exécutés dans ce château et donner leur avis à ce sujet. (Deville, *Chât. de Tancarville.* — Richard, *Rech. hist.*)

BAYEUX (Jean de), probablement frère du précédent, fut, le 29 mai 1388, reçu maître maçon de la cathédrale de Rouen, aux gages de vingt francs d'or par an, auxquels on ajoutait cent sous tournois pour une robe, *pro rauba*. En 1389 il fut nommé « maistre des œuvres de machonnerie de la ville », aux gages de dix livres. Il construisit une partie des murailles de l'enceinte militaire de Rouen, notamment la tour dite Guillaume-Lion, et jeta les fondements de la Porte Martainville, dont il avait tracé le plan. La tour du beffroi de Rouen ayant été rasée par ordre de Charles VI, il fut également chargé de sa reconstruction. En 1394 il fit l'adjudication de travaux ordonnés par le conseil municipal pour un mur à établir sur la rivière de l'Aubette. En 1396 il fit marché avec Jean Moreau, « carrieur » de Pontoise, pour cinq cents quartiers de pierre destinés à la construction de la Porte Martainville. Il mourut dans les premiers mois de l'année 1398, avant d'avoir achevé la tour du beffroi. (Richard, *Rech. hist.* — Deville, *Rev. des arch.* — Delaquérière, *Anc. Hôt. de ville de Rouen.*)

BAYEUX (Jean de) fils du précédent, succéda à son père le 15 mars 1398 dans les fonctions de maître des œuvres de la ville de Rouen, mais non comme architecte de la cathédrale. En 1405, le 26 avril, un marché fut passé, sur le devis dressé par cet architecte, avec Colin Rousseau, maçon de Paris, pour l'achèvement de la Porte Martainville. L'entrepreneur

étant mort sans avoir pu achever sa tâche, des experts, au nombre desquels se trouvait Jean de Bayeux, furent chargés de constater l'état d'avancement des travaux et d'arrêter les comptes de la ville avec la veuve de Rousseau. Le 18 mars 1409 Jean était absent, et l'on attendait son retour pour tracer les fondements de la barrière et de la porte. (Delaquérière. — Richard, *Rech. hist.*)

BEAUCE (JEAN DE). V. LE TEXIER (JEAN).

BEAUDOUIN (JEAN). V. BAUDOIN (J.)

BEAUDOIN (CHARLES), architecte orléanais. En 1726, dans l'acte de baptême d'un de ses enfants, son nom est suivi de cette mention : « entrepreneur des ouvrages du roy ». Plus tard, en 1732, il prenait la qualité d'architecte des ouvrages du roy. (*Art. orléanais.*)

BEAUFILS (JACQUES). Cet architecte, né en 1487, fut appelé en 1548 à Bourges, pour visiter, avec son confrère Jean Bellyveau, le clocher et les voûtes de la cathédrale. En 1505 il avait été adjoint à Pellevoisin, l'architecte en chef des travaux de cette cathédrale. (Girardot et Durand.)

BEAUJEU (JEAN DE). On croit qu'il était originaire du Lyonnais. Il alla s'établir à Auch avec sa famille et devint citoyen de cette ville. Il assista, à ce titre, à plusieurs assemblées communales, du 8 septembre 1556 au 20 mars 1567, et succéda, en 1547, à Méric Boldoytre comme architecte de la cathédrale. C'est lui qui éleva, de 1530 à 1567, jusqu'à la hauteur de la première galerie, les trois portes et le porche qui les précède. Ces ouvrages sont d'ailleurs signés de lui ; on lit sur le socle, du côté du nord : JO. D. BEAVJEV ARCHITECTE FACJE. EN XPI

1560; et du côté du midi : JO. D. BEAVJEV FACIEBAT ANNO DXI 1567. Beaujeu eut pour successeur Pierre Boldère ou Boldotre[1]. (P. Lafforgue, *Art. en Gasc.*)

BEAUJEU (SIMON DE). Il était, vers 1440, maître des œuvres royaux, à Nîmes. Il construisit à cette époque, par ordre du sénéchal, un pilier de pierre ou pilori pour y exécuter « certains masques, homicides et vieilles sorcières, condamnées à être brûlées et arses, et des verges de fer pour y attacher les oreilles et autres membres des dits masques. » (*Archiv. Joursauvault.*)

BEAUJEUX (PIERRE DE). Dans les comptes de la construction de la tour et du clocher de l'église de Saint-Claude, en 1468 et 1469, il est qualifié de maître des œuvres « *du dit couvent* ». (*Bul. arch.*, t. II.)

BEAULIEU (BARTHÉLEMY). Parmi les tombes de la nef de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, se trouvait celle de « Honorable homme B. Beaulieu, en son vivant maistre masson et bourgeois de Paris, qui trépassa le mercredi 1er jour d'octobre 1572... ». (*Bibl. nat., Épitaph. mss.*, III, 1260.)

BEAUMONT. En 1399 il fit payer, sur son certificat, des travaux exécutés à Paris à la chapelle des Célestins, dans un hôtel du duc de Bourgogne (Louis) situé rue de la Poterne « lez-Saint-Pol », et dans un autre sis à Chailluiau (Chaillot). (De la Borde, *Ducs de Bourg.*)

---

1. En 1863, j'ai vu parmi les autographes de M. Tarbé, de Reims, deux pièces signées d'un Beaujeu, qualifié de maître des œuvres de la sénéchaussée de Beaucaire. Ces pièces dataient de la seconde moitié du XVIe siècle.

BEAUMONT (Claude-Étienne). Né en 1757, à Besançon, il eut pour maîtres Dumont et David Leroy. Il fut inspecteur des travaux de l'église de la Madeleine, à Paris, alors que Couture le jeune était architecte en chef de cet édifice. En 1801 il fut chargé par le ministre de l'intérieur Chaptal de disposer au Palais-Royal la salle des séances du Tribunat[1]. Vers la même époque il devint architecte du Palais de Justice, du Temple, de la Maison des sœurs de la Charité et de l'Institution des Sourds-Muets. Plus tard, le gouvernement impérial ayant décidé que l'église de la Madeleine serait convertie en un temple de la Gloire, un concours fut ouvert parmi les architectes, et la section d'architecture de l'Académie des Beaux-arts, appelée à juger le concours, lui décerna le premier prix[2]. Beaumont mourut à Paris en 1811. (Dubois, *Lettre à un ami*. — *Recueil mss.*)

---

1. Cette salle fut démolie en 1827 pour la continuation des grands appartements du Palais-Royal, après avoir servi de chapelle pendant treize ans.

2. Cette victoire ne profita guère à Beaumont, mais il faut dire que ce fut un peu sa faute. On sait qu'il avait été inspecteur des travaux de la Madeleine dans les dernières années du règne de Louis XVI. Ayant été révoqué de cet emploi sur la demande de Couture, il se vengea de son supérieur hiérarchique en publiant, sous le nom de l'architecte Dulin, une critique du nouveau projet en cours d'exécution comparé au plan primitif de Contant d'Ivry. Cette critique, sous forme de lettre, était accompagnée d'un contre-projet, œuvre anonyme de Beaumont; elle eut d'autant plus de succès que, sur la demande du baron de Breteuil, elle fut supprimée par arrêt du Conseil. Lorsqu'il s'agit de concourir pour la conversion de la Madeleine en Temple de la Gloire, Beaumont, se rappelant le succès qu'avait eu jadis son contre-projet, le reprit, le développa et l'envoya au concours, où il remporta le premier prix. Mais alors les mécontents, les envieux, l'accusèrent de s'être approprié les idées de Dulin, et crièrent si fort au plagiat que l'Académie revint sur sa décision et

BEAUNYEZ (Jacques). Au mois de mai 1527, il prit envers le doyen et le chapitre de l'église Saint-André, de Chartres, l'engagement de couvrir en pierre, « à escaille de poisson, une tourelle avec voulte qui sera par dessoubs la dite couverture en façon de ung patron et pourgect pour ce faict, etc. ». (*Arch. de l'art fr.*, t. VII.)

BEAUREGARD. Les chapelles situées au-dessous des tribunes qui règnent autour de l'église du grand collége des Jésuites, à Lyon, ont été décorées par cet architecte. (*Arch. de l'art fr.*, 2e série, t. II.)

BEAUSIRE (Jean) fut, de 1683 à 1706, architecte de la ville de Paris. Il était en 1705 « conseiller du Roi, maistre général des bastiments de Sa Majesté, architecte maistre des œuvres, garde ayant charge des fontaines publiques de la ville de Paris, et contrôlleur des bastimens d'icelle ». Il construisit, de 1705 à 1706, le regard ou *fontaine de Paradis* qui occupe l'angle arrondi des rues de Paradis et du Chaume (Blondel, dans son « Architecture française », a consacré une planche à cet édicule). En 1719 il fut chargé, avec Robert de Cotte, de donner le plan du nouvel hôtel des mousquetaires du roi, qui devait être élevé sur le quai Malaquais, mais ce projet ne fut pas réalisé. On lui doit la reconstruction du chœur de

---

adjugea le prix à celui des compétiteurs dont le projet avait été jugé devoir être placé en seconde ligne. Beaumont, qui avait pu se considérer un moment comme l'architecte du fameux temple, eut la douleur de voir un de ses rivaux prendre sa place. Il voulut alors se justifier du reproche de plagiat en prouvant que Dulin n'avait été qu'un prête-nom et que le véritable auteur de la fameuse lettre n'était autre que lui-même: il était trop tard. Il obtint seulement une indemnité de 10,000 francs pour son travail. Beaumont ne se consola pas de cet échec, et l'on prétend même qu'il en mourut.

Saint-Benoît-le-Bistourné, à Paris. Il fut admis à l'Académie d'architecture en 1716, et se démit de son titre d'académicien en 1741 [1]; il mourut vers le mois de mars 1743. (Lobineau-Piganiol. — *Rens. part.*)

BEAUSIRE (Jean-Baptiste-Augustin), fils aîné du précédent, fut architecte du roi, maître général, contrôleur-inspecteur des bâtiments. Il fut aussi architecte de la ville de Paris [2] de 1706 à 1751, et eut pour successeur, dans ces dernières fonctions, son gendre, Laurent Destouches. De 1730 à 1740, il construisit un aqueduc pour le ruisseau qui prenait sa source sur les hauteurs de Ménilmontant et se transformait en égout en traversant le quartier du Temple [3]. Beausire fut

1. La cause de cette démission doit être probablement attribuée au grand âge de Beausire. En 1741 il y avait cinquante-huit ans qu'il exerçait des fonctions publiques, puisqu'il était déjà architecte de la ville en 1683.

2. A cette époque, où la dénomination d'architecte avait depuis longtemps remplacé celle de maître des œuvres, le directeur des travaux de la ville de Paris conservait encore le titre de maître général des bâtiments. Augustin Beausire est ainsi désigné dans les procès-verbaux des expertises faites en 1750 pour placer l'Hôtel de Ville de Paris sur les terrains de l'hôtel de Conti.

3. Je possède une lettre autographe de Beausire qui se rapporte à ce grand travail; cette lettre, datée du 14 mai 1737, est adressée à un M. Duchesne, très-probablement Antoine Duchesne, prévôt des bâtiments du roi. « Monsieur, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous adresser mes pleintes de ce que vos gardes font enlever les pierres d'Arcueil que j'ay fait graver pour le grand égoût de la ville, qui étoient sur la carriere du nommé Saunier, au fond de Bagneux. Je me persuade que ce n'est point par votre ordre, en ce que vous aviez promis antiennement que la pierre qui seroit gravée pour la ville seroit réservée et exeptée du droit que vous avez de la prendre par préférence pour le service du Roy. Agréez, je vous supplie, Monsieur,

chargé des fêtes offertes au roi Louis XV lors de sa rentrée à Paris en 1744 [1]. Admis à l'Académie d'architecture en 1732, il mourut à la fin de l'année 1764. (Piganiol. — Leroux de L., *Hôt. de Ville.* — *Rens. mss.*)

BEAUSIRE le jeune, frère du précédent, fut admis à l'Académie d'architecture le 4 janvier 1741 et mourut en 1761. Il a donné à l'abbé Lambert les notes de son *Discours sur les progrès de l'Architecture,* lequel fait partie de l'histoire littéraire du règne de Louis XIV. (L'abbé Lambert. — *Rens. mss.*)

BEAUVAIS DE PRÉAU (CLAUDE-HENRI), né à Orléans le 18 octobre 1732. Il a bâti, à Paris, l'hôtel des Postes, rue Plâtrière. (Braisne et Lapierre. — *Hom. ill. de l'Orléanais.*)

BECQUET (ROBERT), architecte et charpentier de la

---

mes nouvelles prieres de réitérer vos ordres pour que la ville ne soit point privée de la pierre qui lui est nécessaire et que vos gardes les suivent plus exactement. J'ai l'honneur d'être, avec un devouement infini, Monsieur, Votre très humble et très obeïssant serviteur. *Beausire.* »

1. Un manuscrit de 40 pages in-folio, qui faisait partie de la collection de M. Lucas de Montigny, portait ce titre : « Description générale des festes de la ville, ordonnées par Messieurs les prévost des marchands et échevins de la ville de Paris, en réjouissance du glorieux retour du roy de l'armée, de son arrivée à Paris, et pour sa réception à l'hôtel de ville, où Sa Majesté a dîné le 15 novembre 1744. — Exécutées les 13, 14, 15, 16 et 17 novembre 1774 sur les dessins approuvés de Messieurs du Bureau et sous la conduite de M. Jean-Baptiste-Augustin Beausire, conseiller architecte du roy, et de son Académie royale d'architecture, etc. »

flèche de la cathédrale de Rouen, élevée en 1544 et détruite par la foudre en 1822. Il paraît pour la première fois en 1527, dans les travaux de cette cathédrale. En 1530 il fit, en qualité de « charpentier du roy », la charpente du chœur. Becquet était, paraît-il, poëte à ses moments perdus : on le voit, en 1545, prendre part au concours des Palinods ; il y envoya une ballade qui remporta le prix de *la Rose*. V. ALAVOINE. (Deville, *Rev. des Arch.*)

BÉDIOU (NICOLAS), l'un des architectes de l'église d'Arques (Seine-Inférieure). Il mourut le 12 décembre 1572, ainsi que le porte l'épitaphe de sa tombe, laquelle était placée dans cette église, auprès des marches de l'autel. Le chœur de l'église d'Arques appartenant au style du XVe siècle, il est probablement l'œuvre d'un premier architecte. La pierre tumulaire de Bédiou est aujourd'hui incrustée dans une des parois de la chapelle St-Wilgeforte (transsept gauche). En voici l'inscription telle que j'ai pu la lire : CY GIST NICOLAS BÉDIOU Me MACON D. LEGLISE DARQUES LEQUEL DECEDA LE 12e Jr DE DECEMBRE 1572. ET PREZ DE LUY BONNE LIGNARD LA FEMME....... DECEDA LE 4e JOr DU DIT MOIS....... (Le reste est illisible.) (Vitet, *Anc. villes de France. — Rens. part.*)

BÉFFARA (PIERRE-LOUIS), architecte de la ville d'Arras, naquit dans cette ville en 1712 et mourut le 8 avril 1778. Béffara dressa les plans de la basse ville d'Arras, perça les rues larges qui la traversent, et donna les plans des maisons de ce quartier neuf. Il a laissé de sa ville natale un très-bon atlas qui sert encore aujourd'hui au règlement des alignements. (D'Héricourt et Godin, *Les Rues d'Arras.*)

BEINHEIM (JEAN DE). Il figure comme architecte de la ville de Strasbourg dans des documents datés de 1397

à 1405. Son sceau montrait ses armes parlantes : une jambe (en allemand *bein*) qui indiquait soit l'origine de l'artiste, soit celle de sa famille, venue de Beinheim; ce sceau portait la légende « *S Hans von Beinheim* » (sceau de Jean de Beinheim). (Schnéegans, *Maîtres d'œuvres.*)

BELANGÉ (Jacques) était Angevin et alla s'établir à Auch. On croit qu'il succéda à Boldère comme architecte de la cathédrale de cette ville. Il mourut en 1598 et fut inhumé dans l'église des Jacobins, à Auch [1].

BELANGER (François-Joseph), né à Paris en 1744, mort dans la même ville le 1er mai 1818. Protégé par le comte d'Artois, dont il fut le premier architecte, il dessina pour ce prince les jardins du château de Bagatelle, dans le bois de Boulogne; le château et les jardins de Saint-James; les jardins de Bel-Œil, pour le prince de Ligne, et beaucoup d'autres moins célèbres. Il fut, avant la Révolution, l'architecte des fêtes publiques, des pompes funèbres et des spectacles de la cour. Il construisit pour la famille de La Tour du Pin le château actuel de Méréville (arrondissement d'Étampes). C'est lui qui, en 1810, couvrit la Halle au blé de Paris d'une coupole en fer et fonte. Parmi les autres travaux exécutés à Paris par Bélanger, il faut distinguer les écuries du comte d'Artois, dans la rue qui en a conservé le nom, et très-probablement l'hôtel situé rue d'Angoulême-Saint-Honoré, n° 2, à l'angle de l'avenue des Champs-Élysées, hôtel que le comte d'Artois

---

1. La pierre tumulaire qui recouvrait les restes de cet architecte a été conservée; elle se trouve aujourd'hui sur la plate-forme du perron de l'église des Jacobins. On y lit l'inscription suivante : *I. H. S. Ci gist maistre Jacques Bélangé, maistre maçon, lequel décéda le* 27 *aoust en l'an* 1598. (P. Lafforgue, *Art. en Gasc.*)

fit bâtir pour M[lle] Contat, et que cette artiste habita jusqu'à l'époque de son mariage avec Parny. Lorsque les Bourbons revinrent en France pour la première fois, en 1814, Bélanger manifesta hautement son enthousiasme; c'est lui qui fit exécuter en quelques jours, pour la rentrée de Louis XVIII, une statue équestre en plâtre de Henri IV, destinée à remplacer provisoirement celle en bronze qui avait été détruite. Le comte d'Artois, qui n'avait pas oublié son architecte, le nomma surintendant de ses bâtiments et lui fit donner la croix d'honneur. Bélanger a publié, en 1808, un travail ayant pour titre : « Monument d'utilité publique, construction d'une halle aux vins [1] ». Il est aussi l'auteur d'une notice nécrologique sur

1. Bélanger ne fut pas un génie, mais il a été, sous le règne de Louis XVI, un artiste fort à la mode. Sa liaison presque publique, et qui dura si longtemps, avec Sophie Arnould, ne paraît pas avoir nui à sa fortune; j'inclinerais plutôt à croire que la faveur dont l'honora cette célébrité de l'art et de la galanterie dut être pour lui, à cette époque, une sorte de recommandation. Il faut dire, à la louange des deux amants, que la vieillesse, en changeant la nature de leur affection mutuelle, n'en diminua pas la vivacité; quelques lettres de la grande artiste, publiées dans ces derniers temps par MM. de Goncourt, en donnent un témoignage irrécusable. Ces lettres, écrites de Luzarches, où Sophie s'était retirée pauvre et abandonnée, sont adressées pour la plupart à Bélanger et à sa femme (M[lle] Dervieux, qu'il avait retrouvée dans les prisons de la Terreur, et qu'il épousa dès qu'ils furent libres tous deux). On retrouve encore, dans cette correspondance écrite au courant de la plume et parfois dans le déshabillé le plus complet, l'esprit devenu proverbial de la célèbre Arnould, mais il y règne surtout une bonhomie, une cordialité, touchantes, et cette bonne humeur, au milieu de l'infortune et de la douleur, qui atteste moins peut-être l'insouciance inaltérable de cette singulière femme que l'excellent naturel de son cœur. Bélanger, qui l'avait aidée bien des fois de sa bourse, comme le prouve cette correspondance, ne l'abandonna jamais; je possède une lettre de lui datée du 11 messidor an X (30 juin 1802) qui en est une autre preuve. Cette lettre est adressée

l'architecte Célerier. (Loiseau, *Not. hist. sur Bélanger.* — Thiéry.)

BÉLIER (CHARLES), architecte français, refugié à Hei-

---

au ministre de l'intérieur Chaptal. J'en donne ici la copie textuelle : « Citoyen ministre, je vous fais cette lettre à vous seul, elle appelle toute votre attention. C'est auprès du lit de la célèbre Arnould expirante (elle ne mourut pourtant que le 22 octobre) que je la trace pour vous être adressée. Cette femme meurt privée des secours que son état de détresse ne lui permet pas de se procurer. Vous lui aviez accordé une représentation à son bénéfice au théâtre des Arts; des gens obligeants lui en avoient offert 1,200 francs. Vous aviez ensuite désiré que cette permission fût retirée et échangée contre une offre de lui faire donner 6,000 francs; elle en a reçu 4,000. Les 2,000 francs qui lui sont encore dus lui seroient du plus grand secours; mais à qui s'adresser pour dégager votre parole? L'agent comptable du théâtre des Arts prétend qu'il lui faut de vous un ordre particulier, qu'il ne peut rien délivrer sans cet ordre. Et cette malheureuse femme, de laquelle Gluck disait : « Sans le charme des accents et de la déclama- « tion de Mlle Arnould, jamais mon Iphigénie ne serait entrée en « France », cette infortunée se trouve aujourd'hui privée même des moyens de prolonger sa vie, faute de secours! Que diroient les Montcrif, les Rousseau, les Dalembert, les Diderot, les Helvétius, le baron d'Holbach, et tous ces hommes célèbres qui avaient tant recherché sa société intime (et desquels on trouvera la correspondance)? Que dirait Voltaire lui-même, qui, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, se fit porter chez elle et traça ces vers sur son buste :

Ses grâces, ses talents, ont illustré son nom;
Elle a su tout charmer, jusqu'à la jalousie;
Alcibiade en elle eût cru voir Aspasie,
Maurice Lecouvreur, et Gourville Ninon !

« Cette femme si abandonnée a vécu pour la gloire du théâtre ; elle a vécu au milieu des savants, elle a vécu pour faire du bien aux infortunés, elle a vécu en laissant des modèles et des élèves à la scène, qu'elle a embellie et même créée ; les savants ont immortalisé ses talents et son esprit, et pourtant cette femme meurt faute de pouvoir

delberg. Il construisit en 1592, dans cette ville, l'hôtel du chevalier de Saint-Georges. (Ramée, *Hist. de l'Arch.*)

BÉLIN (Antoine). En 1509 les échevins de la ville de Béthune, voulant faire construire un pont, consultèrent Bélin, maître des œuvres de la ville d'Arras. (Mélicocq, *Art. du Nord.*)

BÉLISART, ou BELLISART, continua les bâtiments du Palais-Bourbon, à Paris, commencés en 1722 par Girardini, et eut pour successeurs Lassurance, Barreau et Charpentier. Il travailla principalement au *petit* Palais-Bourbon. On lui doit aussi la salle de spectacle de Chantilly. Bélisart fut admis à l'Académie d'architecture le 24 juin 1776. (Legrand et Landon. — *Rens. part.*)

BELLE (Nicolas de). Religieux de l'ordre de Cîteaux, onzième abbé du monastère de Notre-Dame-des-Dunes, Nicolas de Belle vivait dans le XIIIe siècle. Il succéda, en 1231, à Salomon de Gand comme architecte des travaux de reconstruction de son monastère, commencés en 1244 par Pierre septième abbé du lieu, et continués par Amélie, Gilles de Steine et Salomon de Gand. Il dirigea ces travaux pendant les vingt années qu'il fut abbé de Notre-Dame-des-Dunes, et eut pour successeur Lambert de Kenle. (V. Amélius.)

BELLICART (Jérome-Charles), né à Paris le 21 février 1726, obtint le grand prix d'architecture en 1747,

---

se procurer des remèdes contre les maux cruels qu'elle souffre! » Si cette lettre n'est pas un modèle irréprochable de style épistolaire, elle a du moins cette éloquence du cœur qui persuade; je doute que le ministre ait pu y résister.

sur « Un Arc de Triomphe ». Son brevet d'élève de l'Académie de Rome lui ayant été délivré le 5 mai 1749, il partit pour l'Italie, où il séjourna quelques années; plus tard, il devint architecte du roi et contrôleur des bâtiments du château de Compiègne. Il entra à l'Académie royale d'architecture le 15 septembre 1762, en remplacement de Godôt. Il a publié en 1754, avec Cochin fils, un livre intitulé : « Observations sur les antiquités d'Herculanum ». On lui doit des cartes des forêts de Compiègne et de Fontainebleau, exécutées pour le roi. Ruiné par le jeu, il mourut dans la misère, laissant inachevé son dernier ouvrage : « Architectonographie, ou Cours complet d'Architecture ». (*Rens. part.* — Bellier.)

BELYVEAU (Jean). Né en 1497, il fut appelé, le 19 juin 1548, en compagnie de son confrère Jacques Beaufils, pour visiter le clocher et les voûtes de la cathédrale de Bourges. En 1564 il reconstruisit la maison des « Pestiférés » dans la même ville, et éleva un des corps de bâtiments de l'Hôtel de Ville. (*Arch. de l'art. fr.*)

BÉNARD. L'hôtel des Postes, de Paris, ayant dû être reconstruit rue de Rivoli, entre les rues de Castiglione et Neuve-de-Luxembourg, Bénard donna les plans de cet édifice et en commença la construction en 1811 ; mais ce projet fut abandonné en 1822, et, sur l'emplacement choisi, on construisit le ministère des finances. (Lazare, *Rues de Paris.*)

BENOIT DE FORTIER. V. FORTIER (Benoit de).

BÉNAZET (Saint). Il est considéré comme l'architecte de l'ancien pont d'Avignon, qu'il aurait achevé de construire en 1188. Il éleva aussi à Avignon un hôpital où il institua des

religieux qu'on nomma les frères du Pont. Il se retira dans cette communauté, dont il était le prieur, et y mourut en 1195. (Félibien, *Recueil hist.*)

BENOIT. Guy Geoffroy, duc d'Aquitaine, donna, en 1081, au monastère de Cluny, l'église de Saint-Eutrope, de Saintes, qu'il avait achetée. La crypte de cette église étant trop petite et obscure, un autre emplacement fut choisi pour l'édification d'une nouvelle église, laquelle, construite par un architecte nommé Benoît, fut terminée en 1096. (*Bul. monumental.* Note de M. de Chasteigner.)

BÉRAIN (Jean), né à Saint-Mihiel (Meuse) vers 1640, mort à Paris le 20 janvier 1711 [1], fut dessinateur du cabinet du roi. Il a laissé plusieurs ouvrages de décorations, et notamment celui-ci, qui est le plus connu : « Ornements inventés par J. Bérain ». *Paris, Thuret* (sans date). Le même ouvrage eut une seconde édition en 1711, sous ce titre : « Œuvres de J. Bérain, contenant des ornements d'architecture » (gr. in-fol.). On a de lui encore deux volumes d'ornements relatifs, l'un à la serrurerie, l'autre à l'arquebuserie. Il fit aussi des décorations pour l'Opéra. (Brunet, *Man. du libr.* — *Recueil mss.* — Mariette, *Abecedario* [2].)

BERAIN (Jean). En 1761 il fut appelé à Saint-Quentin, en compagnie de J.-B. Marteau, architecte du roi, pour recevoir les nouvelles orgues de l'église collégiale de cette ville. (Gomart, *Égl. de Saint-Quentin.*)

---

1. Mariette fixe la date de l'enterrement au 22 janvier.

2. La bibliothèque de Versailles possède un très-beau volume de dessins originaux contenant un grand nombre de costumes de théâtre et de décorations, tous dessinés et peints de la main de Bérain. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

BÉRANGER-CORNET. Il commença en 1258 la construction de l'église paroissiale de Najac, laquelle coûta 31,000 sous de Cahors. Cette église fut consacrée le 14 septembre 1363. (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

BÉRAUD-CALHIER. Quoique charpentier, cet artiste était évidemment architecte. Il est d'ailleurs qualifié de « Maistre des œuvres es baromès de Montpellier et Homelas » dans un acte existant dans les archives de Montpellier. Depuis 1468 jusqu'à la fin du XVe siècle, il eut la direction d'un grand nombre d'ouvrages au pont Juvénal, à la Grande-Loge, à Notre-Dame-des-Tables, etc. En 1492 il fut chargé, avec plusieurs autres architectes, ses compatriotes, de visiter une des portes de Montpellier qui menaçait ruine et d'indiquer les travaux de consolidation à y entreprendre. (Renouvier et Ricard.)

BÉRENGER, évêque de Perpignan, alla voir l'église du Saint-Sépulcre pour en bâtir une semblable. (*Gallia Christiana*, t. VI.)

BÉRENGER. Il est mentionné ainsi qu'il suit dans un nécrologue du XIIIe siècle : « IIII Kal. novembris 1180, *obiit* Berengarius ecclesiæ artifex bonus ». Est-ce à lui qu'on doit le porche occidental de la cathédrale de Chartres, élevé sous l'épiscopat de Guillaume de Champagne vers 1170? Il est permis de le présumer. (L'abbé Bulteau, *Cath. de Chartres.*)

BERGERON (ANTOINE), « juré des massonneries du roy », prit part en 1660 à la direction des travaux du château de Vaulx-le-Vicomte, près Melun, appartenant au surintendant Fouquet. (*Arch. de l'art fr.*, t. XI.)

BERKHEIM (Jean Ameister de) était architecte de la ville de Strasbourg en 1415 et exerça ces fonctions jusqu'en 1429. Il eut pour prédécesseur Jean de Bernheim, et pour successeur son fils. Son sceau montre deux marteaux posés en sautoir au-dessus de trois montagnes héraldiques, lesquelles indiquaient sans doute l'origine du maître ou de sa famille : de Berkeim (*Berg*, mont, montagne). Ce sceau portait pour légende cette inscription : S (Sigillum) Hans Ameister der murer (Sceau de Jean Ameister le Maçon). (Schnéegans, *Maîtres d'œuvres* [1].)

BERKHEIM (Jean Ameister de), fils du précédent, remplaca son père en 1429 dans les fonctions de maître des œuvres au chantier de la cathédrale de Strasbourg, et conserva ces fonctions jusqu'en 1466. L'écusson d'Ameister fils diffère de celui de son père : au lieu de deux marteaux ou maillets, il en montre trois posés debout chacun sur les petits monts héraldiques, dont la disposition est aussi modifiée. (Schnéegans, *Maîtres d'œuvres*.)

BERNARD a bâti à Nancy les églises Saint-Roch et des Dames du Saint-Sacrement. (Lionnois.)

---

1. M. Schnéegans, en réunissant les matériaux d'une histoire de l'art et des artistes à Strasbourg, a eu la bonne fortune de découvrir une série de sceaux, d'écussons et de marques des anciens architectes de cette ville, et c'est au travail publié par lui dans les *Annales archéologiques* que j'emprunte les détails suivants : « Dans l'origine, dit le savant archéologue, les tailleurs de pierre et les maçons prenaient tout simplement les armes de leur métier....., mais, dès la seconde moitié du XIV[e] siècle, il s'introduisit une première innovation consistant en ce que les maîtres ajoutaient parfois leurs armoiries de famille aux armes communes de leur tribu. Il s'ensuivit que les armes devinrent souvent parlantes, comme celles de l'architecte Ameister. »

BERNARD (Pierre), né à Cavaur, le 24 décembre 1761, élève de Frouard, obtint en 1782 le grand prix d'architecte sur « Un Palais de Justice ».

BERNARD (Anthony). En 1502 il travaillait à la cathédrale de Rodez avec vingt ouvriers sous ses ordres. Il est qualifié ainsi dans un acte de cette époque : « Lapicida ac magister et gubernator dicti edificii ». On devait lui payer pendant un an, pour son entretien et celui de ses vingt ouvriers, 30 pipes de vin, 160 setiers de seigle, 10 setiers de froment, et, d'autre part, 180 livres tournois. En 1510, il dirigeait encore les travaux de cette cathédrale. (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

BERNARD (Eugène). Il succéda en 1550 à Pellevoisin comme architecte de la cathédrale de Bourges. (Girardot et Durand.)

BERNARD (Louis), religieux feuillant de la ville de Tours. Il commença en 1556, à Orléans, la construction de la chapelle du couvent de la Visitation. Cette chapelle a été détruite à l'époque de la révolution. (Buzonnière, *Hist. d'Orl.*)

BERNARD DE NANCY construisit les églises du collége des Feuillants et des Dames du Saint-Sacrement, de Nancy. (*Biog. de l'Ancienne Lorraine.*)

BERNARD (Scipion). En 1528, le 11 décembre, il fut adjoint à Martin Chambiges pour la direction des travaux du transsept de la cathédrale de Beauvais. (*Bull. mon.*, t. X. Note de M. Woillez.)

BERNARD DE SOISSONS, l'un des architectes

de la cathédrale de Reims. Bernard fit plusieurs des voûtes de cette église et travailla à la grande rose du portail. (Tarbé, *N.-D. de Reims.*)

BERNARD DE WORMS fut maître des œuvres de la ville de Strasbourg entre 1510 et 1528. (Schnéegans, *Maîtres d'œuvres.*)

BERNARDEAU (JEAN), un des architectes de la cathédrale de Chartres, fit en 1543 le maître-autel et le jubé[1]. Bernardeau décora la même année une des chapelles de la cathédrale, celle dédiée aujourd'hui à Notre Dame des Sept Douleurs; mais il ne reste plus rien de cette décoration. (L'abbé Bulteau.)

BERNEVAL (ALEXANDRE DE). En 1419, Henri II, roi d'Angleterre, voulant faire construire à Rouen un château, acheta le terrain sur lequel devait s'élever cette construction. Au nombre des architectes chargés d'estimer la valeur de ce terrain se trouvait Berneval. Vingt ans plus tard on trouve le même artiste à l'église Saint-Ouen, de la même ville. L'abbé Mardargent, mort en 1339, avait laissé son église inachevée. Berneval reprit les travaux interrompus; il éleva le portail méridional du transsept et fit la base de la tour centrale. Mais la mort vint encore interrompre l'œuvre commencée : Berneval mourut en 1440, ainsi que nous l'apprend sa tombe, placée dans la chapelle Saint-Agnès, de cette église, où se voit l'épitaphe suivante : « Ci gist maistre Alexandre de Berneval,

---

1. Ces deux ouvrages furent détruits en 1793. Des bas-reliefs appartenant à ce jubé, recueillis d'abord pour le musée des Petits-Augustins, dont ils ont fait partie, sont aujourd'hui déposés dans les magasins de l'église abbatiale de Saint-Denis.

maistre des œuvres de machonnerie du roy nostre sire ou baillage de Rouen, et de ceste église, qui trespassa l'an de grâce mil CCCCXL, le v[e] jour de Janvier. Priez Dieu pour l'âme de luy[1]. » (Deville, *Observ.* — *Rev. des arch.*)

BERNEVAL (COLIN DE), fils d'Alexandre et son successeur comme architecte de l'église Saint-Ouen, de Rouen. Colin fut, à la date du 23 janvier 1440 (huit jours après la mort de son père), chargé de consolider les quatre piliers et de faire les voûtes du transsept resté inachevé. C'est à lui qu'on

---

1. Cette belle tombe porte les effigies de deux architectes, l'un déjà vieux, l'autre encore jeune. Ils sont placés dans des niches surmontées de riches dais gothiques. La figure de gauche est celle d'Alexandre de Berneval, ainsi que le prouve l'inscription ci-dessus rapportée, et qui est gravée du même côté; quant à celle de droite, elle est restée sans épitaphe. Le Père Pommeraye, dans son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Ouen*, a donné de cette double sépulture l'explication la plus inattendue: selon lui, Berneval, à qui l'on doit la rose méridionale du transsept, aurait confié la conduite de la rose septentrionale à un de ses élèves, lequel, ayant eu plus de succès que son maître, aurait excité l'envie de ce dernier à un point tel qu'il aurait tué son élève. D'où il suit naturellement pour le P. Pommeraye que Berneval serait mort de la main du bourreau. Rien d'absolument impossible jusque-là; mais qu'ensuite les religieux de Saint-Ouen aient couché dans la même tombe, et dans une église, l'assassin et la victime, c'est ce que personne ne peut admettre. Au surplus, cette fable a fait son temps. Un document découvert il y a quelques années dans les archives de la Seine-Inférieure, et commenté par le savant professeur M. Jules Quicherat, explique d'une façon plus vraisemblable la présence du jeune compagnon dont la figure accompagne celle de Berneval : cette figure, on n'en peut pas douter, est celle de son fils Colin, qui lui succéda immédiatement et qui est le véritable auteur de cette fameuse rose du Nord, attribuée par le P. Pommeraye, dupe de quelque menteuse légende, à un élève qu'Alexandre eût sacrifié à sa féroce jalousie. (Quicherat, *Doc. inédits.*)

doit la rose du nord et le raccord des hautes fenêtres. (Quicherat, *Doc. inédits.*)

BERSER (PIERRE) fut de 1380 à 1385 maître des œuvres de la ville de Strasbourg. Son sceau, qui a été conservé, porte, avec ses armes parlantes, cette légende : « *S Pietri dicti Berser.* » (Schnéegans, *Maîtres d'œuvres.*)

BERTHAULT (LOUIS-MARTIN), né à Paris en 1771[1], se fit remarquer surtout par le goût qu'il déploya dans la composition des parcs et jardins anglais. Ce fut lui qui dessina et fit planter, pour l'impératrice Joséphine, ceux de la Malmaison. On lui doit aussi le château de Jouy-en-Josas, près Versailles, bâti pour Oberkampf; les parcs de la Jonchère, près de Marly; de Compiègne, de Pontchartrain, de Ruslay, de Saint-Leu, du Raincy, de Beauregard, d'Arminvilliers, de Condé, de Basville, et enfin ceux du fameux Château-Margaux. Il restaura les hôtels d'Osmond et Récamier, à Paris. Berthault conserva sous la Restauration ses fonctions d'architecte du château de Compiègne et des bâtiments de la Légion d'honneur, dont il avait été investi sous le premier empire. (*Biog. univ.* — Dussieux, *Art. fr.*)

BERTHIER (JEAN-BAPTISTE), ingénieur géographe et architecte, donna les plans de l'hôtel de la Guerre à Versailles. Né à Tonnerre en 1721, il mourut en 1804. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

BERTIN (DOMINIQUE), architecte parisien, a publié

---

1. Dussieux (*Artistes fr. à l'étranger*) le fait naître en 1767, Gabet (*Dict. des Art.*) en 1783. La date donnée par la *Biographie universelle* m'ayant paru la plus probable, c'est celle que j'ai adoptée.

une traduction de Vitruve. Il vivait en 1556 (Lacroix du Maine, *Bibl. franç.*)

BERTRAND DE DREUX. Il est mentionné comme maçon-juré du roi dans un mandat du 25 mars 1578, relatif à une somme de 200 écus dont Henri III avait fait don à Thibaut Métezeau. (V. ce nom.) Il mourut cette même année. (Dussieux, *Art. fr.*)

BERTRAND (JEAN). En 1531 il fut chargé de construire trois chapelles adossées au collatéral de gauche de l'église de Chaource (Aube). Ce travail, dont l'architecte Jean Lapro avait donné les plans, fut terminé en 1538. (D'Arbois, *Voy. paléogr.*)

BERTRANDUS. C'est le plus ancien « maistre de piera » connu de la ville de Montpellier. Son nom figure dans un état des censives de cette ville à la date de 1201. (Renouvier et Ricard.)

BERTY (ADOLPHE), né en 1818, mort en 1867, travailla longtemps à la *Statistique de Paris*, sous la direction de M. Abert Lenoir. Il fut l'un des collaborateurs de la grande « Histoire de Paris » que publie la préfecture de la Seine, et dont l'un des volumes parus : « Topographie historique du vieux Paris », est tout entier son œuvre. Il a publié « Les Grands Architectes de la Renaissance », « La Renaissance monumentale » et un « Dictionnaire de l'Architecture du moyen âge », *Paris*, *Derache,* 1845. (*Rens. part.*)

BESNOUARD (GUILLAUME), l'un des architectes de la ville de Tours au commencement du XVIe siècle. Dans un ancien compte finissant en 1511, il est mentionné plu-

sieurs fois ainsi qu'il suit : « A G. Besnouard et Macé Salmon, maistres des œuvres de maczonnerie et charpenterie de la dicte ville et autres ouvriers d'icelle, pour leur droit d'un mouton, ainsi qu'ilz ont accoustumé d'avoir de ladicte ville par chacun an, le jour de l'Assumpcion Jésus-Chrit; pour ce XXXV s. t. ». . « A Jean Fey... pour la disnée de nobles hommes maistre Jehan Fournier, notaire et secretaire du roy nostre sire; Jehan Galocheau, esleu pour le dit seigneur en l'eslection de Tours, bourgeois et eschevins de la dicte ville; Thomas Jacob, per et conseiller d'icelle, les maire et esleuz appelez avec eux; Guillaume Besnouard et Macé Salmon (qualifiés comme ci-dessus) et les quatre clercs d'icelle, après la Visitacion par eulx faicte aux grans ponts du dit Tours, sur la rivière de Loire, des réparacions qui estoient nécessaires à y faire, etc. LV l. V. d. t. » D'autres visites ou inspections sont faites vers la même époque par cet artiste aux ponts de Saint-Éloy et de Saint-Sauveur; aux fossés « commencez à faire pour destourner les gérondes troublissans la fontaine, et délibérer la manière de garder de troublir et blanchir la dicte fontaine... »; à des maisons situées dans le voisinage desdits fossés, afin de « veoir... s'il y aurait point de dangier et si besoing estoit de estaier les dictes maisons, etc. ». (Grandmaison.)

BÉTEAU fut architecte de Charles IV, duc de Lorraine. On lui doit l'église des Grandes-Carmélites, de Nancy, construite de 1698 à 1704, et dont la coupole a été peinte par Provençal. Il dirigea, « sur un dessin apporté de Rome », les travaux de la chapelle Notre-Dame-de-Mont-Carmel, de la même ville, dont la première pierre fut posée, le 26 mai 1699, par le prince et la princesse de Vaudemont. En 1716 il reconstruisit, à Nancy, les bâtiments du monastère des Petites-Carmélites. (Durival. — Lionnois.)

BIARD (Nicolas). Après la chute du pont Notre-Dame, en 1499, et lorsqu'il s'agit de le reconstruire, les magistrats municipaux consultèrent les maîtres d'œuvres les plus en renom et chargèrent Biard, qui était de Blois, Didier de Félin et André de Saint-Martin, de diriger les travaux du nouveau pont. Biard fut aussi l'un des architectes du cardinal d'Amboise : en 1504 il se rendit de Blois à Gaillon pour visiter les travaux que le cardinal y faisait exécuter. Cette consultation lui fut payée soixante-dix sous, y compris ses frais de voyage. L'année suivante il fit à Gaillon deux autres visites, pour lesquelles il reçut, la première fois 18 livres 5 sous, la seconde fois 17 sous 6 deniers. En 1506 il prenait part à la décoration de la chapelle du château [1]. Le 14 septembre de la même année, il fut convoqué avec Guillaume Senault pour donner son avis sur l'achèvement de la tour de Beurre de la cathédrale de Rouen ; il s'agissait de savoir si cette tour s'amortirait en aiguille ou, selon le goût moderne, en couronne. Le 4 décembre

---

1. Biard paraît n'avoir été, pour les travaux du château de Gaillon, qu'une sorte d'inspecteur général chargé d'un contrôle supérieur sur les ouvrages. A part ses voyages à Gaillon, dont l'importance d'ailleurs ne saurait être méconnue, on ne le voit pas prendre une part active aux travaux, encore moins s'en occuper d'une façon permanente, comme Pierre Fain, Pierre Delorme, Guillaume Senault, etc., qu'on trouve presque constamment sur le chantier. Toutefois l'intervention de Biard dans les travaux de la chapelle semble avoir été plus directe. On attribue à cet artiste un dessin paraissant se rapporter à la décoration de cette chapelle, et qui a été retrouvé dans les archives de Gaillon. Ce dessin, exécuté à la plume sur peau de vélin, appartient à M. Albert Lenoir ; il est signé d'un B inscrit dans un triangle. On est d'autant plus fondé à voir dans cette lettre l'initiale du nom de l'artiste blésois que dans les *Comptes* il n'est fait mention d'aucun autre architecte dont le nom commence par un B. Ce dessin a été reproduit en *fac-simile* dans l'atlas joint à l'excellente publication de M. Deville sur les comptes du château de Gaillon.

de la même année, Biard était à Bourges, délibérant, avec plusieurs autres confrères, sur les mesures à prendre pour prévenir la chute de la tour du Nord de la cathédrale; mais quelques jours plus tard cette tour s'affaissait sur elle-même. En 1508 Biard fut chargé, avec Jean Cheneau, de la direction des travaux de la nouvelle tour. En 1514 la tour ne s'élevait encore qu'à la corniche supérieure du portail; mais, à cette époque, Biard avait été remplacé. Nicolas Biard était né à Amboise en 1460. On possède, chose rare pour cette époque, quelques renseignements biographiques sur cet artiste; ils sont extraits d'un procès-verbal d'enquête relatif à l'érection de la tour neuve de Bourges : « Colin Byart, depuis son jeune aige, a toujours esté meslé et entremis du faict de massonnerie, et entr'aultres a été à conduire le commencement des pons Notre-Dame, de Paris. Depuys fust appellé par le seigneur de Guyer (Gyé), mareschal de France, à veoir, faire et visiter quelqu'œuvres du chasteau de Verpré, et au chasteau d'Amboyse, et depuys au chasteau de Blois, qui sont choses somptueuses et de grant entreprise, et a toujours hanté et fréquenté plusieurs maistres expérimentés au dict mestier. » (Girardot et Durand. — *Bull. arch.*, année 1843. Notice de M. de Girardot. — Deville, *Compt. de Gaillon.*)

BIART (Pierre), sculpteur et architecte du roi, né à Paris en 1559. Il existait au musée des Petits-Augustins, à Paris, un bas-relief de marbre blanc sculpté en l'honneur de cet artiste. Le sujet traité était un génie soutenant l'inscription suivante : « Cy gist Pierre Biart, en son vivant maître sculpteur et architecte, lequel, âgé de 50 ans, est trépassé le dix-septième jour de septembre 1609. Priez Dieu pour son âme.[1] »

---

1. Cette inscription était accompagnée des vers qui suivent :

Sculpteur, Peintre, Architecte, en mon vivant je fus,
Digne, s'il en fut, d'un second Alexandre.

Sauval (t. 1er, p. 407) attribue à Biart le jubé de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, qu'il trouve « *très-galant*, quoiqu'un peu trop chargé d'ouvrage ». (Alex. Lenoir, *Hist. des Arts en France.*)

BICHEBIEN (Pierre), fut l'architecte de l'Hôtel de ville de Chartres, de l'ancien séminaire de Saint-Vincent et de quelques maisons situées dans le voisinage de la cathédrale. (*Bull. monum.*, t. 1er.)

BIENAIMÉ (Pierre-Théodore), naquit à Amiens le 11 janvier 1765, et vint à Paris en 1787 pour suivre les cours de l'Académie royale d'architecture. Il mérita le grand prix en 1793, au moment où, par un décret de la Convention, toutes les académies allaient être supprimées : c'était jouer de malheur. A quelque temps de là, le gouvernement républicain ayant décidé qu'une colonne monumentale serait élevée au chef-lieu de chacun des départements, l'étude de ce monument fut demandée au concours, et, sur 800 projets envoyés, celui de Bienaimé fut jugé le meilleur ; quant à l'érection des colonnes départementales, il n'en fut plus question. Plus tard,

---

Paris fut mon berceau, ma paroisse, ma cendre,
Et le ciel mon esprit qui me l'avoit infus.
Le Demon de nature eut peur d'être confus,
Et, voyant mon ouvrage à sa gloire prétendre,
Il aborde la mort, il la force à me prendre :
« Volontiers, ce dit-elle, il n'est pas de refus. »
Elle me tira donc hors des geôles charnelles,
Pour être citoyen des voûtes éternelles,
Où le sang de Jésus me fit avoir un lieu.
Je travaillerois, las! selon mon ordinaire,
Si tout ce qui ressent l'inconstance lunaire
Ne me déplaisoit point, autant que me plaît Dieu.
Après avoir vu Rome, en France je revins,
Pour faire ma fortune aveque mon ouvrage ;
Mais son ingratitude abaisse mon courage :
Tout vient aux ignorans, rien aux hommes divins.

(*Sauval*, t. I, p. 442.)

sous le premier empire, il devint l'architecte de la princesse Élisa Bonaparte, et la suivit, en 1808, dans sa principauté de Lucques et de Piombino. Après avoir ordonné les travaux à faire pour l'installation de la princesse, il fut chargé par elle de parcourir ses États et de lui signaler les améliorations matérielles qui pourraient y être apportées. Déjà Bienaimé avait découvert une source d'eau minérale à capter, un établissement thermal à créer, des marais à dessécher, une mine d'alun à exploiter, etc., lorsque Napoléon donna à sa sœur le duché de Toscane. Il lui fallut tout quitter et suivre la princesse à Florence, où la nouvelle souveraine voulait faire restaurer et décorer à la française tout le palais Pitti. Mais un ordre de l'Empereur vint contrecarrer encore une fois les projets de la princesse et de son architecte. Bienaimé, fatigué de poursuivre en Italie la fortune sans jamais pouvoir l'atteindre, revint à Paris en 1810. Le ministre de l'intérieur Fouché l'envoya alors à Montpellier pour reconstruire le Palais de Justice de cette ville : il y passa quatre mois à étudier ses plans ; mais, au moment de commencer l'exécution des travaux, Montalivet, qui venait de succéder à Fouché, lui envoya l'ordre de tout suspendre et de revenir à Paris, où il lui promettait d'utiliser ses talents. En effet, il fut chargé, en 1812, d'un des quatre « champs de repos » à établir aux portes de la capitale. 500,000 francs étaient mis à sa disposition pour la réalisation de ce projet. Il pouvait croire enfin toucher le but, mais la campagne de Russie, cet autre grand cimetière, dévora les fonds que devait dépenser Bienaimé. Enfin on lui confia la restauration des Thermes antiques de la rue Saint-Jacques, à Paris ; mais cette restauration resta, comme tant d'autres projets, sur le papier [1]. Il ne lui fut donné de mettre à exécu-

---

1 Cette notice dépasse peut-être un peu la mesure de l'artiste auquel elle est consacrée, mais il m'a paru curieux de suivre dans toutes les

tion que des travaux entrepris par des particuliers. En 1799 il refit la disposition et la décoration intérieure du théâtre Favart, occupé alors par les chanteurs italiens : il avait eu pour concurrents Poyet, Brongniard, Celerier et de Wailly. Dans les premières années de l'Empire, il construisit au Val-sous-Meudon une fontaine publique et une manufacture de faïence ; il fit à Carrières-sous-Bois la plantation d'un parc avec pavillons, glacière, fontaines, etc. ; à Jouy l'agrandissement du château ; à Neuilly un canal de 250 mètres de longueur sur 8 mètres de largeur, etc. Il mourut à Paris le 14 décembre 1826. (*Biogr. des hom. célèbr. de la Somme. —Rens. part.*)

---

phases de sa carrière cet artiste, que la malechance a poursuivi avec un acharnement peut-être sans exemple. Il est juste d'ailleurs que la postérité le venge de ce que la fortune n'a pas voulu faire pour lui. Bienaimé avait du talent, il l'a prouvé dans des concours où il eut pour compétiteurs des hommes comme Percier, Fontaine, Brongniart, de Vailly, etc., et où, néanmoins, il l'emporta par le mérite. Cependant il usa sa vie presque entière sans pouvoir donner des preuves effectives de son talent, et, par conséquent, sans en recueillir les fruits. J'ai sous les yeux une lettre de Bienaimé qui achève de peindre sa triste existence d'artiste. Cette lettre, qui est en même temps une autobiographie, est adressée au comte de Chabrol, préfet de la Seine, et porte la date du 21 février 1816. Bienaimé y expose au préfet qu'il est depuis cinq ans et plus sans emploi, sans travaux, et qu'après avoir fait le sacrifice d'une partie de ses effets pour donner du pain à ses enfants, il se trouve sans ressources. Puis il donne l'énumération des succès qu'il a obtenus dans les concours publics, des travaux qu'il a fait exécuter pour des particuliers. Il termine en disant : « Si M. le Préfet me trouve digne de sa confiance, s'il veut bien me confier quelques travaux ou me faire parvenir *quelques secours*, je lui devrai le salut et le bonheur de mes enfants. » N'est-ce pas navrant ? Eh bien, le pauvre Bienaimé n'était pas encore au bout de ses souffrances : cette place qu'il sollicitait en 1816, il l'attendit pendant sept ans. En 1823 seulement il obtint un emploi secondaire d'inspecteur des Bâtiments civils : il avait alors 58 ans !

BIENVENU (LUCAS). Il construisit en 1545, à Fontenay-le-Comte, pour le sénéchal Michel Tiraqueau, un hôtel où le sénéchal avait réuni une nombreuse collection d'objets d'art et de curiosité. (B. Fillon, *Poitou et Vendée.*)

BIGNIER (THOMAS). V. VÉGNIER (THOMAS).

BILLAUDEL. En qualité d'intendant des bâtiments du roi, il habitait à Versailles l'ancien hôtel d'Alaigre, qui avait été occupé, de 1723 à 1726, par le célèbre financier Pâris-Duverney. En 1737, le roi, ayant accordé cet hôtel au marquis d'Antin, donna 5,000 livres à Billaudel pour le dédommager. En 1741, il fut appelé au contrôle des bâtiments de Saint-Germain et de Compiègne, en remplacement d'Aubert, et, en 1756, il succéda à Soufflot comme contrôleur des travaux de Marly. Il fut admis à l'Académie d'architecture le 14 décembre 1734, et mourut en 1762. (Leroy, *Rues de Versailles.* — *Rens. part.*)

BILLAUDEL (JEAN-RENÉ), fils du précédent, remporta, en 1754, le grand prix d'architecture. Il fut nommé, le 27 octobre 1762, « intendant et ordonnateur alternatif des bâtiments du château du Louvre, de l'hôtel de Bourbon, du palais des Tuileries, de la pompe du Pont-Neuf, du collége royal de l'Université de Paris et des châteaux de Vincennes, Madrid, Saint-Germain-en-Laye, Fontainebleau, Château-Thierry; des sépultures royales de Saint-Denis et autres lieux ». Admis à l'Académie d'architecture le 14 février 1774, il mourut en 1786. (*Rens. part.*)

BILLION (ÉTIENNE), dit BOCHARD, l'un des architectes de l'église paroissiale de Bourg. Il voulut, le 19 janvier 1537, se démettre de ces fonctions, motivant sa démission

sur ce qu'on lui imposait la charge du guet, bien que les architectes en fussent ordinairement exempts. Le conseil de ville l'ayant exempté de cette corvée, il consentit à retirer sa démission. (Jules Baux, *Mém. hist. de la ville de Bourg de* 1336 *à* 1789.)

BISCHOF D'ALGESHEIM (Pierre), l'un des architectes de la cathédrale de Strasbourg au XIVe siècle. Le sceau de cet artiste a été conservé ; il porte la légende : *Bischof von Algesheim.* (L. Schnéegans, *Maîtres d'œuvres.*)

BLAISE ou BLAIZOT (Jean) fut l'un des architectes de l'église Saint-Germain d'Argentan, laquelle fut construite sur l'emplacement d'une ancienne chapelle des Templiers, détruite en 1310. L'église Saint-Germain fut commencée en 1410, mais il est peu probable que Blaise en ait été le premier architecte. En 1442, sous la domination anglaise, il fut payé à cet artiste 20 deniers « pour avoir donné avis comment il fallait faire le mur de la nef vers la rue ». On s'occupait alors de la reconstruction du bas-côté septentrional. (L'abbé Laurent.)

BLAIZOT (Jean). V. BLAISE (Jean).

BLANC (Bernard). En 1692 il reçut des honoraires comme architecte pour des travaux de réparations exécutés au Palais de Justice de Pau. (*Arch. des Basses-Pyrénées.*)

BLASSET (Nicolas)[1], architecte et sculpteur. Il n'est

1. Dans une notice publiée par M. Dubois, chef de bureau à la mairie d'Amiens, je trouve l'acte de naissance de l'artiste amiennois ;

guère connu que par ses ouvrages de sculpture, notamment les statues qui décorent la chapelle Saint-Sébastien de la cathédrale d'Amiens et le mausolée du chanoine Guillaume Lucas, dans la même église. C'est à ce mausolée qu'appartient le célèbre génie funèbre connu à Amiens sous le nom d'*Ange pleureur*. Blasset naquit à Amiens le 8 mai 1600, et mourut le 2 mars 1659. (*Biog. des homm. célèb. de la Somme.*)

BLONDEL (François), seigneur des Croisettes et de Gallardon, naquit à Ribemont, en Picardie, en 1617 ou 1618, fut reçu membre de l'Académie d'architecture en 1671, et nommé directeur de la même académie en 1672. Blondel mourut le 21 janvier 1686. Ce fut en quelque sorte par hasard qu'il devint architecte. Choisi par le secrétaire d'État de Loménie pour achever l'éducation de son fils et l'accompagner dans ses voyages, il partit en 1652 avec le jeune comte de Brienne et parcourut avec lui une partie de l'Europe. En Italie, la vue des monuments de l'antiquité lui ayant inspiré un goût très-prononcé pour l'architecture, il se livra à l'étude et à l'exercice de cet art. Il débuta, en 1665, par la reconstruction du pont de Saintes, opération qu'il mena à bonne fin. En 1670 il fut chargé de reconstruire la porte Saint-Bernard, à Paris, laquelle fut démolie en 1792, et en 1672 il restaura la porte Saint-Antoine et décora le chœur et la chapelle de la Vierge

---

il est ainsi conçu : « Ville d'Amiens. — Paroisse Saint-Leu, mai 1600. — Le VIIIe jour dudit mois, baptizé un fils nommé *Nicolas*, à Philippe Blassel, les pareins et mareinnes Adrien Voiturier, Pierre Salle et leurs femmes. » Mais il est probable que ce nom propre fut mal orthographié ou qu'il a été mal lu. Il existe un beau portrait de Blasset gravé par Lenfant en 1658, où le nom du modèle, encore vivant à cette époque, se termine bien par un T, et non par un L. Voici, d'ailleurs, la légende inscrite en bas de la gravure : « NICOLAUS BLASSET, *Ambianensis*, *Architectus et Sculptor Regius*.

de l'église Saint-Laurent, à Paris. On lui doit aussi l'hôtel de Rouillé, situé rue des Poulies. Mais l'œuvre capitale de Blondel, c'est l'arc triomphal de la porte Saint-Denis. Il fit aussi exécuter d'importantes constructions pour l'arsenal de Rochefort. Blondel publia, en 1675, sous ce titre : « Cours d'architecture enseigné dans l'Académie royale », les leçons qu'il avait faites à ses élèves. Cet ouvrage, publié d'abord en un volume in-folio, eut une seconde édition en deux volumes qui porte la date de 1698. Blondel, qui joignait à son mérite d'architecte des connaissances littéraires et scientifiques très-remarquables, publia d'autres ouvrages, parmi lesquels on cite : une Comparaison de Pindare et d'Horace (1673), une Histoire du Calendrier romain (1682), des Notes sur l'Architecture de Savot (1684), un Cours de Mathémathiques, pour le Dauphin (1683), l'Art de jeter les Bombes et nouvelle manière de fortifier les Places (1685), Résolution des quatre principaux problèmes d'Architecture (1673). Louis XIV, voulant récompenser les talents d'ingénieur militaire dont il avait fait preuve dans quelques-unes de ces publications, le nomma maréchal des camps et armées du roi. (*Biogr. univ.* — Quatremère. — Piganiol.)

BLONDEL (François). Né à Rouen en 1683, cet architecte, qu'aucun lien de parenté ne rattache au précédent, construisit à Rouen l'hôtel des Consuls, qui existe encore ; il fit à Paris la décoration du chœur et de la chapelle de la communion de l'église de Saint-Jean-en-Grève, le baldaquin de la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Sauveur ; à Versailles, l'hôtel des Gardes-du-Corps ; à Genève, trois maisons de plaisance, au nombre desquelles se trouve probablement celle qui est connue sous le nom d'hôtel Buisson. Il eut la direction des fêtes des deux mariages du Dauphin, père de Louis XV, lesquelles fêtes ont été gravées en deux volumes in-folio. (Blondel, *Cours*

d'arch. — Beaurepaire, *Archives.* — Dussieux, *Art. fr.*)

BLONDEL (Jacques-François), neveu de François Blondel, naquit à Rouen le 8 janvier 1705, et vint à Paris, où il restaura, en 1732, l'hôtel d'Aumont, situé rue des Poulies. Il ouvrit ensuite à Paris, vers 1739, une école d'architecture qui eut une certaine célébrité. Admis à l'Académie royale d'architecture le 15 septembre 1756, il y occupa longtemps une chaire de professeur. Il fit dans la même ville une nouvelle décoration du chœur de l'église Saint-Gervais, et la même opération à l'église Saint-Jean-en-Grève. Il éleva sur un des flancs de cette église une chapelle des Catéchismes. En 1764 il construisit à Metz l'hôtel du Parlement, le palais épiscopal, le portail de la cathédrale, les bâtiments et la chapelle de l'abbaye royale de Saint-Louis des Dames chanoinesses, une caserne, l'Hôtel de Ville, etc. Vers la même époque il fit le palais épiscopal de Cambrai. En 1768 il donna les plans d'un hôtel de ville pour Strasbourg, et construisit dans cette ville la nouvelle place d'Armes, une caserne, la salle de spectacle, la place Royale et plusieurs ponts de pierre. Il a construit aussi une fontaine dans le parc de Jouy-en-Josas. Indépendamment de ces édifices élevés par lui, Blondel a publié plusieurs ouvrages importants : 1° « De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général ». *Paris*, 1737. 2 vol. gr. in-4°. — 2° « Architecture françoise, ou recueil des plans, élévations, coupes et profils des églises, maisons royales, palais et édifices les plus considérables de Paris, ainsi que des châteaux et maisons de plaisance situés aux environs de cette ville ou autres endroits de la France, etc. » *Paris*, Jombert, 1752, 1754 et 1756. In-fol., 4 vol., 600 pl. — 3° « De l'utilité de joindre à l'étude de l'architecture celle des sciences et des arts qui y sont relatifs. » (Extrait du 3e volume du *Cours d'architecture.*) *Paris,* Ve Desaint, 1771. — 4° « Cours d'archi-

tecture civile. » 9 vol. in-8° [1]. Blondel a donné aussi une édition de Vignole. Il mourut à Paris le 9 janvier 1774. (Th. Lebreton, *Biogr. normande.* — Legrand et Landon, *Descrip. de Paris*, etc. — Berty, *Topogr.* — Hurtault et Magny.)

BLONDEL (Jean-Baptiste) fut le dernier rejeton de la famille des architectes de ce nom. Il construisit pour la ville de Paris, avec Delannoy, son confrère, le marché du Temple, et avec Lusson, vers 1815, le marché Saint-Germain. Il publia en 1815, sous le titre suivant, une monographie de ce dernier édifice : « Plan, coupe, élévation et détails du nouveau marché Saint-Germain, par Blondel et Lusson. » *Paris*, 1816. Il mourut à Paris en mars 1825. (*Rens. part.*)

BLONDEL (Jean-François). Il fut admis à l'Académie royale d'architecture en 1728, et mourut à soixante-quinze ans, le 9 octobre 1756. (*Rens. part.*)

BLOUET (Guillaume-Abel) naquit à Passy (Seine) le 6 octobre 1795. Il entra en 1814 à l'atelier de Jules Delespine, et fut admis peu de temps après à l'École académique d'architecture. Dès 1817 il remportait le second grand prix sur un projet de « Conservatoire de musique », et en 1821 il mérita le grand prix de Rome sur « Un Palais de Justice pour le chef-lieu d'un département ». En 1824, un archéologue de Vicence, le comte Velo, ayant entrepris à ses frais des fouilles importantes dans les ruines des Thermes de Caracalla, à Rome, Blouet, qui était depuis trois ans à la villa Medicis, profita de cette bonne fortune pour faire de la restauration de ce monument le sujet de son quatrième envoi à l'Institut. Son

1. Les deux derniers volumes du texte de cet ouvrage et le troisième des planches sont de Patte.

travail, arrivé à Paris en 1826, mérita l'honneur d'être publié aux frais du Gouvernement. La même année Blouet, de retour à Paris, ouvrit un atelier qui fut la continuation de celui de Delespine, que la mort venait d'enlever à ses élèves. Au commencement de l'année suivante il fut nommé architecte des Thermes de Julien, à Paris, et il construisit, dans le cimetière de Passy, le monument funéraire du curé de cette commune. En 1828 le Gouvernement, profitant de la présence de nos soldats en Morée, avait résolu d'envoyer une commission savante explorer les ruines de l'ancien Péloponèse. L'Institut, consulté sur le choix des personnes, désigna, entre autres savants ou artistes, Blouet, qui fut nommé directeur de la section d'architecture et de sculpture de l'expédition. La commission se mit en route au mois de février 1829, et au mois de mars 1830 l'expédition scientifique de Morée rentrait en France chargée des trophées de ses pacifiques conquêtes [1]. Au mois de juillet 1831,

1. Il est impossible d'entrer ici dans les détails si intéressants de l'expédition scientifique dont il s'agit. Les résultats, d'ailleurs, en ont été, on le sait, réunis et mis au jour par Blouet dans le savant ouvrage qu'il publia aux frais du Gouvernement (*Expédition scientifique en Morée*). Toutefois, il est bon de rappeler ici l'importante découverte qui fut le résultat capital de cette expédition. Parmi les ruines de la plaine d'Olympie, qui toutes sont des constructions en briques qu'on peut avec certitude considérer comme postérieures à l'époque qui suivit l'invasion des Romains, il en est une que tous les voyageurs avaient désignée pour être d'origine grecque : c'est celle qui est située à peu de distance, au sud-ouest du mont Saturne. Pouqueville l'avait prise pour un temple de Junon ; Chandler y avait vu un chapiteau dorique, quand MM. Gell et Cokerell, les premiers, remarquèrent que certains fragments appartenant à cette ruine avaient la proportion convenable pour s'accorder avec les mesures que donne Pausanias du temple de Jupiter Olympien. Aussitôt arrivés à Olympie, Blouet et son collègue M. Dubois, le directeur de la section d'archéo-

Huyot venait de faire poser le socle de l'attique de l'Arc de triomphe de l'Étoile, lorsqu'on lui donna Blouet pour successeur. Voulant respecter l'œuvre d'Huyot, il proposa à l'administration la continuation pure et simple du projet adopté, mais M. Thiers, alors ministre des travaux publics, décida que l'attique projeté serait modifié, en ce sens qu'on supprimerait les statues qui devaient le surmonter. Blouet remplaça ces figures par une galerie composée de têtes de Méduse réunies par un ornement courant formé de boucliers antiques, et il décora les pilastres de l'attique, dont la face était nue dans le projet d'Huyot [1]. Blouet fit en outre exécuter, sur ses dessins, l'imposte du grand arc, le soubassement, le pavage et le ravalement général. C'est aussi sous sa direction que furent com-

---

logie de l'expédition, s'établirent au milieu de ces vieux restes et s'y livrèrent aux plus sérieuses recherches. Tandis que M. Dubois dégageait la face antérieure du monument, Blouet fouillait à la face postérieure et faisait chaque jour et à chaque instant de nouvelles découvertes, lesquelles devinrent bientôt autant de preuves irrécusables que cette ruine était bien réellement celle du fameux temple de Jupiter décrit par Pausanias dans son « Voyage historique en Grèce ». L'importance de ce résultat fut proclamée solennellement par Raoul Rochette, dans un rapport qu'il fit à ce sujet à l'Académie des Beaux-Arts. « Cette expédition, dit-il, n'eût-elle produit que la découverte du temple de Jupiter Olympien et la possession de quelques fragments des sculptures qui le décoraient, ce serait déjà un résultat si précieux que l'Institut pourrait, après y avoir contribué de plus d'une manière, s'en féliciter à plus d'un titre. »

1. Cet attique, qui appartient en propre à Blouet, est, sans contredit, la partie la mieux étudiée du monument. Un autre travail fort important fut commencé par lui, mais non achevé : c'est la décoration des immenses parois de la grande salle de l'attique, laquelle décora tion consistait principalement en une peinture à fresque représentant la France distribuant des couronnes aux vainqueurs. Ce travail était en cours d'exécution en 1834, lorsqu'un ordre supérieur vint en prescrire la suppression.

posés et exécutés les travaux de sculpture statuaire et les inscriptions qui jouent un si grand rôle dans l'ensemble de l'édifice. En 1836, l'Arc était entièrement terminé. Blouet, plus heureux que ses prédécesseurs, Chalgrin, Raymond, Goust et Huyot, put voir l'achèvement de son œuvre et assister à son inauguration, qui eut lieu pour l'anniversaire de la révolution de Juillet. Vers la fin de la même année, un nouveau sujet d'étude vint s'offrir à Blouet. La réforme pénitentiaire avait été mise à l'ordre du jour par les travaux de MM. de Beaumont et de Tocqueville sur les pénitenciers américains, et le Gouvernement, avant de prendre une détermination quelconque, voulut se renseigner sur les moyens pratiques d'introduire cette réforme en France. Blouet comme architecte, et M. Demetz comme magistrat, furent chargés d'aller aux États-Unis recueillir les notions propres à faciliter en France l'établissement de nouveaux pénitenciers. Après un séjour de quatre mois en Amérique, Blouet et M. Demetz rentrèrent en France, munis d'une abondante récolte de matériaux de toute nature dont le résumé fut publié par le ministère de l'intérieur [1]. En 1837, 1838 et 1839, Blouet fut chargé de la décoration des fêtes de Juillet. Il entra la même année au Conseil des Bâtiments civils comme membre honoraire. On lui doit plusieurs monuments funéraires exécutés au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, et notamment ceux du marquis de Saint-Thomas (1837), de Bellini (1839), de la famille Seurre (1840), de Casimir Delavigne (1845), de la famille Lenglet (1849), de la famille Delpech (1852). En 1840 il fournit les plans et dirigea les travaux des bâtiments de la colonie de

---

1. « Rapport à M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, sur les pénitenciers des États-Unis, par MM. Demetz, conseiller à la Cour royale, et Blouet, architecte du gouvernement. » *Paris*, Imp. roy. 1837. In-fol. de 65 feuilles et 14 planches.

Mettray, dont il fut l'un des fondateurs. Il fut élu professeur de théorie de l'architecture à l'Académie des Beaux-Arts en 1846, en remplacement de Baltard père. Il publia en 1847 un supplément à l'*Art de bâtir*, de Rondelet. Enfin, en 1848, Blouet ayant été nommé architecte du château de Fontainebleau, il exécuta dans cette résidence souveraine des travaux importants, dont les principaux furent la restauration de la façade sur la cour du Cheval-Blanc; la décoration des pièces donnant sur cette façade, celle de la bibliothèque au-dessous de la galerie de François Ier et du grand escalier y conduisant; le déblai de la façade des anciens Bains; la restauration du pavillon de Sully, celle de la galerie de François Ier; l'embellissement des parterres et jardins, etc. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1834, il fut élu en 1837 membre de l'Institut des architectes britanniques, en 1842 membre du jury d'architecture à l'École des Beaux-Arts, en 1844 (et successivement réélu jusqu'à sa mort) président de la Société centrale des Architectes, en 1850 membre de l'Institut. Il mourut le 17 mai 1853. Une de ses dernières pensées avait été de doter l'École des Beaux-Arts d'une rente annuelle et perpétuelle de mille francs, destinée à récompenser chaque année l'élève architecte qui obtiendrait la grande médaille d'émulation, dite « prix départemental ». Cette généreuse pensée fut recueillie pieusement par sa veuve : elle s'est chargée de remplir le vœu formé par l'homme honorable qui lui avait donné son nom. (Ad. Lance, *Abel Blouet, sa vie et ses travaux*.)

BOCQUET (Robert). En 1609, Maître Jacques Daubeuf, tabellion, rédigeait un marché passé entre « Robert Bocquet masson, les gentilhommes, paroissiens et thésauriers », pour façonner et monter la pierre nécessaire à la construction de la tour d'Ipreville-Biville, près Fécamp. (L'abbé Cochet, *Les Églises*.)

BODIN (Jean-François), architecte, puis receveur des finances, puis député, naquit à Angers le 26 septembre 1766. En 1796, un concours ayant été ouvert pour l'étude des plans d'un monument à élever à l'armée française, il envoya un projet d'arc triomphal destiné au rond-point de l'Étoile, à Paris. Il a publié les ouvrages suivants : 1° en 1812-1816 : « Recherches sur la ville de Saumur », 2 vol. in-8°; 2° en 1821-1823 : « Recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments », 2 vol. in-8°. Bodin mourut en 1829. (*Biogr. univ.*)

BODT (Jean de), élève du premier Fr. Blondel. Né à Paris en 1670, obligé de s'expatrier après la révocation de l'Édit de Nantes, il se réfugia en Hollande, où il fut favorablement accueilli par Guillaume d'Orange. Il suivit le prince devenu roi d'Angleterre et prit part à la construction de Whitehall, à Londres. Appelé à Berlin en 1702, après la mort de Guillaume III, par Frédéric Ier, il fut chargé de continuer l'arsenal, dont la construction avait été commencée par l'architecte prussien Nehring. Il éleva en outre dans cette ville plusieurs édifices privés et donna les plans de l'hôtel des Invalides et des Écuries royales. Il a travaillé au château de Potsdam et élevé le portail avec coupole qui fait face au marché. Frédéric-Guillaume éleva de Bodt au grade de général-major et le chargea de construire les fortifications de Wesel. Étant passé, en 1732, au service de l'Électeur de Saxe Auguste II, il construisit à Dresde les casernes et le portail du palais de Hollande. On lui doit aussi la décoration du pont de la même ville. De Bodt mourut à Dresde le 2 janvier 1745. (*Rens. part.* — Dussieux, *Art. fr.*)

BOFFRAND (Germain). Né à Nantes le 7 mai 1667, Boffrand était fils d'un sculpteur, et neveu, par sa mère, du poëte Quinault. Il vint à Paris à l'âge de quatorze ans, y étudia l'ar-

chitecture et la sculpture, et gagna la confiance d'Hardouin Mansart par un dessin en perspective du château de Saint-Germain-en-Laye. Il suivit en 1685 les travaux de l'Orangerie de Versailles, et, peu de temps après, la construction des édifices de la place Vendôme, à Paris. Il obtint ensuite la « commission du bureau des dessins des bâtiments du roi » avec un traitement de 2,500 livres. En 1706 il décora les appartements de l'hôtel de Soubise. Il fut admis en 1709 à l'Académie royale d'architecture. Vers la même époque, la princesse de Condé le chargea des réparations qu'elle fit faire au palais du Petit-Bourbon. En 1711 il fit exécuter des travaux d'embellissement dans l'hôtel de Broglie. Il succéda en 1728 à de Lespine comme architecte de l'hôpital général de Paris et construisit en 1747, pour cette administration, l'hospice des Enfants-Trouvés, situé sur le parvis Notre-Dame, en face du portail de la cathédrale. Il reconstruisit en 1718 une partie des bâtiments de l'Arsenal. De 1733 à 1735 il fit le fameux puits de Bicêtre. Parmi les nombreux travaux exécutés à Paris par Boffrand, il faut citer particulièrement la décoration de la grande chambre du Palais de Justice, les hôtels de Guerchy et de Seignelay, rue de Grenelle; des embellissements à l'hôtel de Mesme, rue Sainte-Avoye, dans lequel, plus tard, Law établit les bureaux de sa Banque générale; l'hôtel de Montmorency, l'hôtel de Duras, l'hôtel de Voyer, rue des Bons-Enfants; en 1709, de grands changements dans l'hôtel d'Ormesson, rue Saint-Antoine; l'hôtel de Torcy et celui de Seignelay, tous deux situés rue de Verneuil; l'hôtel de Tingry, la porte de l'hôtel de Villars; l'hôtel de Brissac, rue de Grenelle-Saint-Germain; l'hôtel Amelot; une restauration de l'hôtel de la Première Présidence, occupé aujourd'hui par la Préfecture de police; la maison du peintre Lebrun, rue des Fossés-Saint-Victor; celle d'un M. de Mataran; la maison du prince de Rohan, à Saint-Ouen, près Paris; la restauration de la chapelle de l'église du Saint-

Esprit (1746); le portail de l'église de la Merci; de grandes réparations à l'hôtel du Petit-Bourbon, pour la princesse Palatine; de nouveaux embellissements à l'hôtel de Broglie, devenu la propriété de Poulin de Beaumont; la chapelle de Noailles, à Notre-Dame; la rose méridionale du transsept[1] et la porte du cloître de cette cathédrale, etc. Il construisit encore: près de Melun, le château de Boissette; à Sens, le pont en grès piqué jeté sur un des bras de l'Yonne; à Montereau, un pont en bois; à Dijon, le piédestal et la balustrade d'entourage de la statue équestre de Louis XIV. Boffrand travailla aussi pour l'étranger. Il donna les plans du palais de Bouchefort, près Bruxelles; mais la construction de cet édifice, élevé déjà jusqu'au premier étage, fut interrompue en 1706 par la bataille de Ramillies. Il fut aussi l'architecte de l'Électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel et de plusieurs autres souverains d'Allemagne. On cite également, parmi les œuvres exécutées par lui dans ces contrées, le palais épiscopal de Wurtzbourg, en Franconie, et une belle fontaine ornant les jardins du château de la Favorite, près Mayence. Nommé en 1766 premier architecte du duc de Lorraine Léopold, il éleva pour ce prince ou pour ses sujets de nombreux édifices. Les plus remarquables sont: à Nancy le Palais-Neuf, l'église primatiale, aujourd'hui la cathédrale; l'hôtel de Craon, aujourd'hui de la Cour im-

---

1. Une inscription commémorative de ce travail existe encore aujourd'hui dans le bureau de M. Viollet-le-Duc, architecte de la cathédrale de Paris. Cette inscription est gravée sur une plaque de cuivre de 0.22 sur 0.14; en voici le texte : « La première pierre de la Rose a été posée par Son Éminence Monseigneur le Cardinal de Noailles, archevêque de Paris, Duc de S. Cloud, Pair de France, commandeur de l'ordre du S. Esprit, proviseur de Sorbonne, supérieur de la maison de Navarre. Elle a été construite de ses propres deniers du règne de Louis XV, l'an 1727. Ladite Rose conduite par Claude Penel, appareilleur, le quel offre son labeur à Dieu. »

périale ; l'hôtel de Curel, l'hôtel Ferrari (rue du Haut-Bourgeois), l'hôtel de Vitrimont, l'hôtel de Lupcourt (rue Saint-Dizier), l'hôtel de Custines (place des Dames), l'hôtel de la Monnaie. A Lunéville il faut citer le Château, le pavillon du Trèfle, dans les bosquets de ce château ; le palais du prince Charles, l'église abbatiale de Saint-Remy, aujourd'hui paroisse Saint-Jacques ; l'hôtel de la Gendarmerie, l'hôtel de Craon ; puis encore le château de la Malgrange, près Nancy ; le château d'Haroué, appartenant aujourd'hui au prince de Beauvau ; le château de Croismare ou Craon ; l'abbaye d'Autrai, près Ramberviller. On lui attribue le château de Bugnéville, dans les Vosges, et le château de Saint-Léopold, près de Lunéville. Boffrand a publié : 1° « Description de ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze d'un seul jet la figure équestre de Louis XIV, élevée par la ville de Paris sur la place de Louis-le-Grand, en 1699. » *Paris*, 1745. — 2° « Livre d'architecture, contenant les principes généraux de cet art et les plans, élévations et profils de quelques-uns des bâtiments faits en France et dans les pays étrangers (en français et en latin). » *Paris*, 1745. In-fol. fig. » On lui attribue aussi une Vie de Quinault, son oncle, placée en tête du *Théâtre* de ce poëte et signée Bo***. *Paris*, 1795[1]. Boffrand mourut à Paris, âgé de quatre-vingt-sept ans, le 18 mars 1754. (G. Brice, *Descrip.*

---

1. Cette conjecture semble d'autant mieux fondée que Boffrand, neveu de Quinault, avait composé plusieurs pièces qui furent représentées à la comédie italienne et imprimées dans le recueil de Gherardi. Dans cette *Vie de Quinault*, il prend chaudement la défense de son oncle contre ses nombreux critiques. « Il expose ensuite, dit M. Morey, l'origine de l'opéra, d'abord en Italie, puis en France. Il se plaît à décrire les machines et les décors de la scène ; il cite les artistes qui y ont contribué, comme Balthazar Peruzzi, qui excella dans la proportion. Rien n'échappe à ses observations ; il montre une connaissance parfaite du théâtre, des auteurs et des artistes de son

de Paris. — Blondel, *Cours d'arch.* — Courtépée. — Dargenville. — Piganiol. — Dussieux, *Art. fr.* — P. Morey, *Not. sur Boffrand.*)

BOIILIVIIS, architecte provençal, construisit à Marseille l'église de Maguelonne, qu'il acheva en 1178, ainsi que l'indique une inscription qu'on lisait encore à la fin du XVIIe siècle sur une des façades de cet édifice. (Félibien, *Recueil hist.*)

BOILLOT (JOSEPH), né à Langres en 1560, fut employé par Henri IV en qualité d'ingénieur. On ignore la date de sa mort, mais il vivait encore en 1603. On a de lui : « Nouveaux portraits de Termes, pour user en l'architecture, composé et enrichi de divinités et d'animaux représentés au vrai selon l'antipathie et contrariété naturelle d'iceulx. » *Langres,* sans date. (In-folio de 60 feuilles non chiffrées.) Ce volume est dédié au duc de Nevers par une épître datée du 1er janvier 1592. (*Rens. part.*)

BOLDÈRE OU BOLDOTRE (PIERRE), « maistre architecte et maçon », succéda à Pierre de Beaujeu comme architecte de la cathédrale d'Auch. Il exerçait ces fonctions en 1573. (P. Lafforgue, *Art. en Gasc.*)

BOLDOYTRE (MÉRIC)[1]. Les travaux de la cathédrale

---

temps. » Je me contente de citer ce passage de la *Notice sur Boffrand*, dont M. Morey est l'auteur, mais il faudrait pouvoir reproduire *in extenso* l'excellent travail publié par notre confrère sur le grand artiste nantais. La chose n'étant pas possible, je renvoie respectueusement le lecteur à la brochure de M. Morey.

1. Évidemment ce Boldoytre et le Boldotre précédent sont proches parents. C'est le même nom orthographié de deux façons si peu dif-

d'Auch étaient dirigés par lui en 1536. Dans les comptes des consuls de cette ville il est qualifié de « mestre de lobro ». Il fut à la même époque choisi comme expert pour la vérification de travaux que la commune faisait exécuter à la porte de la Treille. Les consuls lui offrirent à cette occasion une collation composée de pain et de vin blanc. En 1547, Boldoytre était mort ou avait été remplacé par Jean de Beaujeu. (Lafforgue, *Art. en Gasc.*)

BOLOGNE (Jean de), architecte et statuaire douaisien. On a découvert récemment, dans les papiers de la famille Franqueville, de Douai, une pièce originale par laquelle Rodolphe II, empereur d'Autriche, octroie des lettres de noblesse à cet artiste. Cette pièce, contenant un dessin colorié et la description des armes de Jean de Bologne, est datée de la citadelle de Prague, en 1588. (*Rens. part.*)

BOMMART (Philippe-Alexandre-Louis), né à Douai le 25 octobre 1750, mort le 30 décembre 1818. On lui doit la construction de plusieurs édifices dans sa ville natale, notamment la grande salle de l'Hôtel de ville, la restauration de la salle de spectacle, la décoration de plusieurs places publiques. (H. Duthillœul, *Galerie douaisienne.*)

BON (Jean). Ces mots : « JOANNES BONUS », sont gravés sur un des murs de l'église Saint-Trophime, à Arles.

BONAVENTURE (Nicolas) vivait à la fin du XVIe siècle. Il a fait l'une des trois fenêtres du fond du chœur de la

---

férentes qu'il n'y a pas même lieu d'en tenir compte. Pierre est certainement le fils de Méric.

cathédrale de Milan, celle du milieu. (Fr. Piroveno, *Milano, nuova descrizione.*)

BONAVENTURE (Philippe). En 1388 il fut appelé à Milan pour diriger les travaux du fameux Dôme. La permission de sortir de France pour se rendre en Italie lui fut accordée le 8 juin 1389, et pendant huit ans il fut l'architecte de la cathédrale. (Giulini, *Memorie spettanti alla storia di Milano.*)

BONCOURT obtint le grand prix d'architecture en 1724, sur ce sujet de concours : « Maître-autel pour une cathédrale. » (*Rens. part.*)

BONFIN. En 1756 il fut chargé de construire le théâtre de la porte Dauphine, à Bordeaux. Il devint, en 1773, contrôleur des travaux du Grand-Théâtre de la même ville, dont Louis était l'architecte en chef. En 1778 il construisit aussi le « château royal » de Bordeaux, qui était destiné à la résidence de l'archevêque prince de Rohan-Guéménée. Ce château devint, pendant la Terreur, le siége du tribunal révolutionnaire, et en 1808 Napoléon Ier en fit un palais impérial. Associé à Étienne, il a construit la mairie de Bordeaux. En 1803 il couvrit la cour de la Bourse de la même ville. (Detchéverry, *Théât. de Bordeaux.*)

BONIFACE (Pierre). En 1388 il était l'un des maîtres d'œuvres de la cathédrale de Limoges et avait pour collaborateur Jean Damnand. Son salaire était de 3 sous 4 deniers par jour. Boniface avait succédé à Jean Placen. (L'abbé Arbellot, *Cathéd.*)

BONNARD (Jacques-Charles), né à Paris le

30 juin 1765, élève de Renard et de Watelet, remporta le grand prix d'architecture en 1788, sur ce sujet de concours : « un Trésor public ». Il était à Rome lorsque, Louis XVI ayant été ramené de Versailles à Paris, Renard fut chargé de restaurer le palais des Tuileries pour le rendre habitable. Sur la demande de ce dernier, Bonnard revint en hâte à Paris pour seconder son maître. Mais les événements, en précipitant la chute de la monarchie, ajournèrent forcément l'exécution de ces travaux, et Bonnard passa en Angleterre. De retour en France, il prit part au concours ouvert pour l'étude des plans d'un palais à élever sur le quai d'Orsay, pour le ministère des affaires étrangères. Son projet ayant été jugé le meilleur, il fut chargé de la construction de l'édifice; mais les travaux, souvent interrompus, furent abandonnés en 1814, pour n'être repris et achevés que sous le règne de Louis-Philippe, par Lacornée, l'un des élèves de Bonnard. Après le retour des Bourbons, il fut nommé en 1816, par Louis XVIII, membre de la nouvelle Académie des Beaux-Arts, et devint architecte des bâtiments de la régie des Droits-réunis. Il était à Bordeaux, où il avait été envoyé par cette administration, lorsqu'il mourut, le 29 octobre 1818. (Quatremère, *Not. hist.*)

BONNARD (JEAN). Dans le registre de l'Épargne du roi Charles IX, année 1572, conservé aux Archives nationales, on lit cet article : « A Jehan Bonnard, architecte dud. Seig^r, 100 liures en consideration de ses seruices journaliers. 30 nouembre. » (Jal, *Dict. crit.*)

BONNAVAINE (NICOLAS) reçut en 1377 des honoraires en sa qualité de maître des œuvres du duc de Bourgogne Philippe le Hardi. (*Inv. Somm.*, Côte-d'Or.)

BONNE-AME (GUILLAUME). Lanfranc, religieux de

l'abbaye aux Hommes, de Caen, ayant été nommé archevêque de Cantorbéry en 1070, chargea Bonne-Ame, son successeur, de terminer la construction de l'église de ce monastère, qu'il avait commencée. (Charma, *Lanfranc.*)

BONNEAU fut, avec Convers, l'architecte de l'église Saint-Louis-du-Louvre.

BONNELAIRE (Nicolas) était en 1377 maître des œuvres de maçonnerie du duc de Bourgogne, à Dijon. (Delaborde, *Ducs de Bourg.*)

BONNET construisit sous Louis XVI l'hôtel de Boufflers, sis à Paris, rue de Choiseul, à l'angle du boulevard. (Thiery).

BONNEUIL (Étienne de). Vers la fin du XIIIe siècle, il fut appelé à Upsal pour y bâtir l'église de la Trinité, sur le modèle de Notre-Dame de Paris. Il partit de Paris avec dix compagnons pour Upsal, en 1287. (Émeric David, *Hist. de la sculpt.* — Clarac, *Musée de sculp.*)

BONNEVIE (Éloi-Joseph), né à Mont-Louis, près Paris, en 1783, élève de Jules Delespine. Il a construit sous le premier empire, à Bruxelles, le grand Manége, et avec Damesme les prisons et le Théâtre-Royal de cette ville [1]. (Gabet.)

BORDEUSE (Austin de). Il construisit, vers le milieu du XVIIe siècle, un des monuments les plus considérables de

1. C'est à tort que Gabet attribue à Bonnevie le grand prix d'architecture de 1815, qui fut remporté, cette année-là, par Provost. Bonnevie, d'ailleurs, n'a jamais obtenu cette haute récompense.

l'Indoustan, le tadj-Mahel, mausolée élevé près d'Agra par les ordres du shah Jehan, empereur du Mogol, à la mémoire de sa femme Noor Jehan. Ce monument, qui occupa 20,000 ouvriers pendant vingt-deux ans, coûta quatre-vingt millions de francs environ. (H. Stocqueler.)

BORÉ (Jean). Sur un des murs de l'église de Saint-Mème (Charente), on lit l'épitaphe suivante, inscrite dans un encadrement ogival surmonté d'une croix : ICI GIST LE CORPS DE JEAN BORÉ MAISTRE ARCHITECTE QVI DECEDDA LE V OCTOB. 1720. On présume que cet artiste avait restauré l'édifice dont il s'agit. (L'abbé Michon, *Statist. de la Charente.*)

BORGONHON (Mondon). On trouve son nom dans les archives de Montpellier de 1481 à 1501. Il travailla dans cette ville au portail des Carmes, au pont des Augustins et à 'église Notre-Dame-des-Tables. (Renouvier et Ricard.)

BORGONHON (Pierre), probablement frère du précédent. En 1478, en 1491 et les années suivantes, il dirigea à Montpellier les travaux exécutés à Notre-Dame-des-Tables, aux tours et aux portes de l'enceinte de la ville, à des hôpitaux et à des fontaines publiques. Ses travaux de Notre-Dame-des-Tables furent principalement des chapelles, des autels, un tabernacle et des travaux de restauration. (Renouvier et Ricard.)

BOSC (Jaume), dit BOSQUET. En 1455, dans une expertise relative à la *vis* de l'église Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier, où Bosc figure avec Guilheminot, il prend le titre de lieutenant du maître des œuvres. Cette même année il répara la contre-escarpe des fossés, trois arcs et les merlets du

mur de la ville. En 1470 et 1473 il fut employé aux travaux du pont Juvénal. Il fit en 1478 d'autres réparations aux fortifications, et travailla à Notre-Dame-des-Tables pour changer le maître-autel et réparer la chapelle majeure de cette église. (Renouvier et Ricard.)

BOSC (Jean), dit BOSQUET, construisit en 1380 la flèche du clocher de l'église Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier, laquelle fut détruite par la foudre en 1412 et reconstruite par le même artiste. En 1397 il fut consulté sur la reconstruction de la tour du palais de la même ville. (Renouvier et Ricard.)

BOSERY construisit à Paris, en 1726, la porte du marché de Bussy, et, en 1738, la chapelle du collége des Lombards, rue des Carmes, en même temps qu'il restaura l'ensemble des bâtiments de ce monastère. Il fut aussi l'architecte du château de Brunoy. (Piganiol.)

BOUCHARDON (Edme), architecte et sculpteur, né à Chaumont en 1698, mort à Paris en 1762. Il obtint le grand prix de sculpture en 1722 et partit pour Rome, où il séjourna dix ans. En 1739 il construisit sur ses dessins la fontaine de la rue de Grenelle-Saint-Germain, à Paris. (*Recueil mss.*)

BOUCHET (Jules-Frédéric) naquit à Paris le 30 octobre 1799. En 1822 il obtint le second grand prix d'architecture, et en 1824 le prix départemental. Il partit en 1825 pour l'Italie et y séjourna trois ans. De retour à Paris, il fut, en 1829, sur la demande de Visconti, nommé inspecteur des travaux de reconstruction de la Bibliothèque royale. En 1834, les mêmes fonctions lui furent confiées pour la restauration des bâtiments de la Cour de cassation. De 1842

à 1853, il fut attaché en qualité de premier inspecteur au Tombeau de Napoléon Ier, et il succéda à Visconti comme architecte en chef de ce monument, lequel d'ailleurs était alors à peu près achevé. Bouchet s'est surtout distingué comme dessinateur et comme graveur. Les ouvrages qu'il a laissés font le plus grand honneur à son talent; le premier en date est de 1837, et a pour titre : « la Villa Pia des Jardins du Vatican », le chef-d'œuvre de l'architecte Pirro Ligorio. Il exposa au Salon de 1849 ses « Essais de restaurations », huit beaux dessins qui lui valurent une médaille d'or [1]. Ces dessins se retrouvent, gravés de la main même de Bouchet, dans les « Compositions antiques » qu'il publia en 1851. On doit aussi à cet artiste une restitution de la maison de Pline, le « Laurentin », travail qui fut exposé au Salon de 1852 et gravé l'année suivante. Enfin, Bouchet ayant été nommé chef des travaux graphiques à l'École centrale des Arts et Manufactures, il composa pour ses élèves deux traités élémentaires, l'un de dessin linéaire, l'autre intitulé : « Perspective des ombres ». Il mourut à Paris le 16 janvier 1860. (Ad. Lance, *J. Bouchet*, *not. sur sa vie et ses travaux.*)

---

1. Les dessins de Bouchet exécutés antérieurement à cette époque, et notamment ceux qui appartiennent au musée de Compiègne, se rattachaient trop par leur style à l'école de Percier pour être appréciés par tout le monde à leur vraie valeur. Au contraire, les *Essais de restaurations* constituaient une nouvelle manière où la personnalité de l'artiste, dégagée de certaines entraves, se montrait sous le jour le plus séduisant. Personne n'a oublié ces œuvres charmantes; c'était la réalisation d'autant de beaux rêves comme les pouvait concevoir l'imagination d'un homme qui avait passé sa vie dans la contemplation des monuments de l'antiquité. Ces dessins, composés avec le plus grand art, étaient exécutés à l'aquarelle, mais avec une sobriété de tons, une suavité de coloris, quelque chose de si exquisement vaporeux dans l'effet général, que ces ravissantes images, bien qu'idéalisées par le sentiment poétique de l'artiste, semblaient de réelles invocations du passé lointain qui les avait inspirées.

BOUDROT (Gérard) acheva, de 1634 à 1635, la tour neuve de la cathédrale de Troyes. (Vallet de V., *Archives.*)

BOUÉ (Jean-Joseph), élève de Delagardette, né à Salelles (Aude) en 1784, exécuta à Montpellier divers édifices publics, notamment les Bains publics, le Musée Favre, l'École de dessin, la nouvelle façade de l'église Saint-Mathieu. On lui doit aussi les hôtels de ville de Lodève et de Beaucaire, et le presbytère de Saint-Jean-de-Vades. (Bellier.)

BOULANGER (Hilaire), l'un des architectes de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel (Meuse), eut ses restes inhumés dans cette église, ainsi que le constate l'inscription funéraire qui suit : « + Obiit F. Hilario Boulanger hujus templi architectus, 5e JVL. 1731. » (*Bulletin archéol.*, t. II.)

BOULANGER (Marc), probablement père du précédent, architecte de l'abbaye Saint-Michel à Saint-Mihiel (Meuse). Voici l'inscription gravée sur sa tombe et qu'on voit encore dans cette église : « D. O. M. Cy gist maître Marc Bovlenger architecte dv grand corps de logis de cette abbaye tovrné à l'Orient, qui, ayant achevé cet ouvrage, déceda regretté par messieurs les abbé et religieux et estimé d'vn chacvn pour vn homme de bien, loyal et pieux, l'an mil six cent quatre vingt et sept, le IVe novembre, aagé de 44 ans. Priez Diev povr son âme. Et Anne Dievdonné sa femme qvi... » (*Bull. archéol.*, t. III.)

BOULARD (Catherine-François) habitait Lyon en 1793 lors du siége de cette ville, auquel il prit part comme ingénieur. Victime des violences de la Terreur, il périt sur l'échafaud le 24 février 1794. Il fut membre de l'Académie de

Lyon et laissa différents mémoires estimés relatifs à sa profession, notamment un travail sur les aqueducs romains qui amenaient des eaux à Lyon. (Bréghot du Lut et Péricaud.)

BOULARD (Hervé), l'un des architectes de Henri III, roi de Navarre, reçut, en 1563, 300 livres de gages et honoraires comme architecte du château de Pau. Une somme de 380 livres lui fut comptée en 1566 pour la construction de la chambre des Archives dans la grande tour du même château. En 1582 il fit un dessin de la généalogie de la maison de Navarre. En 1580 il éleva une fontaine dans les jardins du château de Nérac; en 1585 des honoraires lui furent payés pour les mêmes fonctions d'architecte. (*Arch. des Basses-Pyrénées.*)

BOULARD (Jérome), probablement fils du précédent, architecte du roi de Navarre Henri III, reçut en 1583 des honoraires pour des travaux de réparations exécutés sous sa direction au château de Mont-de-Marsan. (*Arch. des B.-Pyrénées.*)

BOULÉE ou BOULLÉE (Étienne-Louis), né à Paris le 12 février 1728, architecte du roi, membre de l'Académie d'architecture, où il fut admis le 15 septembre 1762, construisit à Paris l'hôtel de Brunoy, rue du Faubourg-Saint-Honoré [1]; l'hôtel acquis plus tard par le marquis de Colanges,

1. Rien de si agréable que la façade de cette maison du côté des Champs-Élysées, dit Thiery (*Guide des Amateurs, etc., à Paris*). Elle annonce le temple de la déesse du Printemps, orné de six colonnes ioniques soutenant un entablement couronné par la statue de Flore. Cet architecte, ajoute Thiery, a aussi imaginé de faire une promenade souterraine dans ce jardin pour ne point nuire à la vue des appartements.

rue de Suresnes; l'hôtel de Thun, rue de Provence; l'hôtel de la Bourse, rue Neuve-des-Petits-Champs. En 1773 il exécuta des travaux d'agrandissement à l'hôtel d'Évreux, faubourg Saint-Honoré, pour le financier Beaujon. On cite parmi ses autres œuvres le château de Tassé, à Chaville; celui de Pereux, celui de Chauvry, à Montmorency; une maison à Issy; plusieurs hôtels dans la Chaussée-d'Antin, les deux chapelles du transsept de l'église Saint-Roch, à Paris, etc. Il a laissé des projets de restauration des châteaux de Versailles et de Saint-Germain, un projet de reconstruction de la Bibliothèque royale, etc. Boulée fut nommé membre de l'Institut le 12 décembre 1795 et mourut le 6 février 1799. (Roquefort.—*Rens. part.* — Thierry.)

BOULLAND, élève de Blondel, né à Troyes en 1739, mort en 1813. En 1773 il était architecte du chapitre de l'église métropolitaine de Paris. En 1775 il éleva la chapelle de la communion de l'église Saint-Nicolas-des-Champs, dans la même ville. En 1775, en collaboration avec Antoine, il restaura la façade de la même église. Il commença la construction des bâtiments de l'abbaye royale de Jarcy, près Brunoy, dont la première pierre fut posée le 3 septembre 1780 par le comte de Provence. (L'abbé Pascal, *Not. s. Saint-Nicolas-des-Ch., à Paris.*)

BOULOGNE (Pierre de) acheva, en 1386, la cathédrale de Prague, et sans doute aussi le palais de Kalstein, près de Prague. (Dussieux, *Art. fr.*)

BOURDIET (Pierre), premier architecte du duc Léopold de Lorraine. Il est ainsi qualifié dans un registre des baptêmes de la paroisse Saint-Sébastien de Nancy, à la date du 18 juillet 1700. Il donna, en 1702, les dessins des bâtiments de l'Aca-

démie de peinture de Nancy, lesquels furent érigés sur l'ancienne esplanade de cette ville, au-dessus de la porte Royale. (Lepage, *Arch. de Nancy*. — Lionnois.)

BOURDON (Amé). De 1581 à 1582 il reçut 12 s. d'honoraires pour avoir fait « un pourtrait et *éligiens* pour les maisons au lieu de l'étaple au vin », à Cambray. (Lefèvre, *Matér. p. l'hist. des arts.*)

BOURÉE (Jean), maître des œuvres du duc Louis d'Orléans pour ses comtés de Valois et de Beaumont. Il dressa en 1395 le devis des ouvrages de maçonnerie et de charpenterie à faire « es deux pons leviz du pont de Beaumont sur Oyze ». A la date du 17 février 1396, il fit marché avec un certain Simon le Maçon pour des réparations à faire au château de Crépy en Valois. En 1397, le 11 mai, il donna son avis sur des travaux à faire à des maisons et moulins dépendant des domaines du duc. (Delaborde, *Ducs de Bourg.*)

BOURGE (de). — V. DE BOURGE.

BOURGEOIS (Jean). Il est considéré comme l'architecte du chœur de l'église collégiale de Saint-Quentin, bâtie au XIIIe siècle. (Melleville, *Dict. hist.*)

BOURGEOIS (Jean), l'un des maîtres des œuvres des ducs de Bourgogne Philippe le Hardi et Jean sans Peur. En 1387 il fit exécuter à la chapelle du duc Philippe, à Dijon, « des ouvraiges » pour lesquels il paya aux ouvriers dix-sept francs d'or. Il reçut, en 1400, trente sous tournois pour aller visiter les travaux de maçonnerie exécutés à Agilly. En 1401-1402 il avait la direction des travaux du château de Dijon. Il reçut des honoraires, en 1403, pour être allé « à cheval » inspec-

ter les travaux qu'on exécutait à Saulx, à Salives, à Aignay, à Duême, à Villaines, à Châtillon, à Maisey, à Lanternay, à Sulmaise. En 1404 il visita, en qualité de juré pour la ville de Dijon, les moulins d'Ouche. Il retourna à Saulx en 1406 pour « voir et visiter les ouvraiges illec faiz et necessaires à faire ». Ses frais de voyages étaient taxés à quatre gros par jour. En 1410 le duc de Bourgogne lui fit un don de cent francs « en consideration de ses bons services ». Il exerçait encore ses fonctions en 1412. Avant d'être maître, J. Bourgeois avait travaillé, sous Jacques de Nuilley, ou de Neuilly, au grand portail de la Sainte-Chapelle de Dijon. (Delaborde, *Ducs de Bourg.* — Canat, *Maîtres des œuvres.* — *Inv. somm.*, Côte-d'Or.)

BOURGEOIS (Nicolas), religieux augustin. En 1711, l'ancienne flèche du beffroi de Rouen, élevée au XIVe siècle par Jean de Bayeux, tombant de vétusté, fut démolie en toute hâte. Le frère Nicolas fut chargé de donner les plans de la nouvelle construction, laquelle consistait en un dôme surmonté d'un campanile ; ces ouvrages existent encore. Les travaux furent conduits par Jean Donnest, architecte de la ville. N. Bourgeois inventa le mécanisme du pont de bateaux de Rouen, lequel pont servait encore il y a trente ans. Il était alors fontainier de la ville aux gages de 260 livres par an. Il avait bâti, à Paris, le pont tournant qui servait de communication du jardin des Tuileries à la place Louis XV. (*Rec. mss.* — Delaquerière, *Anc. Hôt. de ville.*)

BOURGEOIS (Vincent). Il commença, en 1611, la restauration du portail de la cathédrale de Reims, « et principalement la grande voulte (voussure) du grand portail, où la pluspart des pierres estoient corrompues et en pièces, et grande partie des figures de dessous tombées ». V. Bourgeois était de

Laon. (Henry et Loriquet, *Journal et Mém. de J. Pussot.*)

BOURSIER construisit à Paris l'hôtel de Périgord, rue de l'Université, et, vers 1730, celui du prince Xavier de Saxe, rue du Faubourg-Saint-Honoré. (Thiery.)

BOUSSART (Simon) fut nommé, en 1476, « maître visiteur du métier de maconnerie » au bailliage de Vosge (duché de Lorraine), en remplacement de Jean Wiriot, de Mirecourt, qui avait exercé cet office sous les ducs Jean et Nicolas. (Lepage, *les Offices.*)

BOUSSIGNON. En 1735, les maire et jurats de Bordeaux ayant autorisé la demoiselle Dujardin à faire construire une salle de spectacle dans le jardin de l'Hôtel de ville, Boussignon fut chargé de donner le plan de cet édifice et d'en diriger les travaux. (Detchéverry, *Théât. de Bordeaux.*)

BOUTERON (Jean). Au mois de septembre 1400, Pierre de Soye, échevin d'Orléans, fut envoyé à Bonneval pour traiter avec cet artiste de la reconstruction de la Porte Bourgogne. (Delaborde, *Ducs de Bourg.*)

BOYER (R.). Il était de Clermont en Lodevois. En 1370, la municipalité de Montpellier le chargea de diriger les travaux de restauration des aqueducs et conduits de la fontaine du chemin de Lates. Il fit à cette fontaine un arc nouveau et la décora d'un griffon. La fontaine de Lates était une des sources principales qui alimentaient la ville. (Renouvier et Ricard.)

BOYNET (Emmanuel), architecte et sculpteur, originaire de Loudun, alla s'établir à Rouen dans la première moitié du XVIIe siècle et y construisit une partie des maisons

les plus remarquables de cette époque. Il vivait encore en 1660; il abjura cette année-là la religion protestante; il était alors fort âgé. (Langlois, *Essai hist.*)

BOYNET (Emmanuel), fils du précédent, commença en 1654 la reconstruction des bâtiments du monastère de Saint-Wandrille, en Normandie. En 1656 il restaura le clocher et termina en 1672 le jubé élevé à l'entrée du chœur de l'église, lequel avait dû être commencé par D. Rivard. Boynet fils abjura le protestantisme le 5 mai 1657, entre les mains du sous-prieur de Saint-Wandrille. (Langlois, *Essai hist.*)

BOYTTE (Robert) construisit en 1555, sur ses dessins, le grand portail de l'église Saint-André, à Rouen. Une ancienne rose fut conservée par l'artiste dans l'ordonnance de cet ouvrage (*Rev. des Soc. sav.*, 3e série, t. IV.)

BOYVIN construisit, vers la fin du XVIIe siècle, l'Hôtel-Dieu de Besançon. (A. Guilbert, *Villes de France.*)

BRALLE. Il éleva en 1806, à Paris, les fontaines du marché aux Chevaux, de la Pointe-Saint-Eustache, du parvis Notre-Dame, de la place de l'École et celle de la rue de Vaugirard formant l'un des angles de la rue du Regard. La fontaine du Palmier, élevée sur la place du Châtelet, est aussi son œuvre. (Roquefort.)

BRÆBES (Jean-Baptiste), architecte et graveur, élève de J. Marot, né à Paris. Il entra au service de l'Électeur de Brandebourg en 1690, et fut appelé en 1720 à Barby (Saxe) pour la construction du château, de cette ville, dans laquelle il mourut quelques années après. Il est l'auteur d'un recueil intitulé: « Vues des palais et maisons de plaisance de S. M. le

roi de Prusse, dessinées et gravées par Bræbes, ingénieur et architecte de S. M. » Cet ouvrage a été publié, longtemps après sa mort, à Augsbourg, en 1773. (Dussieux, *Art. fr.*)

BREBION (Maximilien) obtint le grand prix d'architecture en 1740 sur « Un jardin de 400 toises ». Il fut, le 15 septembre 1756, reçu membre de l'Académie d'architecture. En 1780 il fit un escalier monumental conduisant au grand Salon du Louvre, lequel fit place à celui de Percier et Fontanie, qui lui-même a été détruit dans ces derniers temps. A la même époque il succéda à Soufflot comme architecte de l'église Sainte-Geneviève. Il donna en 1781 les plans du marché Sainte-Catherine, à Paris, lequel fut élevé par lui sur l'emplacement du prieuré du même nom. En 1786 il commença, en collaboration avec Renard, la restauration de l'Observatoire de Paris. Il vivait encore en 1792. (Lazare, *Rues de Paris.* — Arago, *Ann. des Lnogitudes,* 1844. — *Alm. du bâtiment,* 1789. — Thiery.)

BRISEUX (Charles-Étienne), né à Baume-les-Dames (Franche-Comté) en 1660, mourut le 23 septembre 1754. Il construisit à Paris, dans le quartier Montmartre, l'hôtel du fermier général d'Augny. Il s'est fait surtout connaître par les publications dont les titres suivent : « Architecture moderne, ou l'art de bien bâtir. » *Paris,* 1728. (Jombert a donné une seconde édition de cet ouvrage en 1754.) — « L'Art de bâtir des maisons de campagne, etc. » *Paris,* 1743, 2 vol. gr. in-4°. — « Traité du Beau essentiel dans les arts, appliqué plus particulièrement à l'architecture. » *Paris,* 1752, 1 vol. gr. in-4° fig. (Brunet, *Manuel du libraire.*)

BRISSART (Pierre), de Saint-Quentin. En 1458 il fut appelé à Noyon pour visiter l'église Notre-Dame et donner

son avis sur des réparations importantes à y faire. Il reçut à cette occasion, pour trois journées de séjour et de travail, 58 sous 8 deniers. (Mélicocq, *Art. du Nord.*)

BRISSET (Pierre), de Saint-Josse-sur-Mer. Il fut appelé en 1495 par les chanoines de l'église Notre-Dame de Saint-Omer pour donner son avis sur la restauration du vieux clocher de leur église. (Alex. Hermaud, *Époques.*)

BRONGNIART (Alexandre-Théodore), né à Paris en 1739, architecte du roi et du duc d'Orléans. Ses principaux ouvrages sont les suivants : à Paris, l'hôtel de Saint-Foix, rue Basse-du-Rempart ; le petit palais du duc d'Orléans, dans la Chaussée-d'Antin ; le palais de mademoiselle de Condé, abbesse de Remiremont, rue Monsieur ; les écuries du comte de Provence et l'hôtel des Archives de l'ordre de Saint-Lazare, dans la même rue ; la salle du théâtre Louvois, détruite en 1815 ; un projet de château pour lord Mulgrave ; le parc de Maupertuis pour M. de Montesquiou ; le cimetière du Père-Lachaise ; une galerie, des vestibules, des bains et un grand escalier à l'hôtel de Bézenval, rue de Grenelle ; l'hôtel de Monaco, dans la même rue ; le nouveau couvent des Capucins (aujourd'hui le lycée Bonaparte) ; la maison de Mlle d'Hervieux, restaurée plus tard par Bélanger ; l'hôtel de Mme de Montesson, rue de la Chaussée d'Antin ; l'hôtel de Bouret de Vezelay, rue Basse-du-Rempart ; l'hôtel Dumas d'Anzely, rue de Babylone. Mais son œuvre capitale est la Bourse de Paris, dont la première pierre fut posée en 1808. Il fut architecte du Ministère des Affaires étrangères, de l'hôtel des Invalides, où il avait son logement, et de l'École Militaire. Brongniart fut admis à l'Académie royale d'architecture le 10 décembre 1781 et mourut le 16 juin 1813, avant l'achèvement de la Bourse. Il fut enterré au Père-

Lachaise auprès de son ami l'abbé Delille. (*Biog. univ.* — Lazare, *Rues de Paris*. — Legrand et Landon. — Thiery.)

BROSSARD (Antoine), élève de Delespine, né à La Rochelle, a construit, dans sa ville natale, l'hospice des Aliénés et le Séminaire diocésain; à Rochefort, la Maison d'arrêt, et à Saintes les prisons. (Bellier.)

BROSSE (de). — V. DE BROSSE.

BROUT (Nicolas), maçon-juré et garde de la voirie du roi, permit, en 1458, aux marguilliers de Saint-Jean-le-Vieux, à Paris, de boucher une ruelle qui continuait la rue aux Febvres jusqu'à la Seine. (Sauval, t. 1er.)

BROUTEL ou BRUTEL (Antoine) conduisit avec Gabriel Leduc, sous les ordres de F. Mansart et de Lemercier, les travaux du Val-de-Grâce. (*Recueils mss.*)

BRUAND (François), fils de Libéral, né à Paris le 22 juillet 1679[1], reçu membre de l'Académie d'architecture en 1706, en devint professeur en 1728 et donna sa démission d'académicien en 1730. C'est à lui, mais à tort, qu'on attribue la construction de l'hôtel de Belle-Isle, en 1721. (Jal, *Dict. critique.*)

BRUAND (Jacques), frère aîné de Libéral, fils de Sébastien Bruand, « général des bastiments du roy, ponts et

---

1. Libéral Bruand eut deux enfants du nom de François, nés, l'un le 20 avril 1668, l'autre le 22 juillet 1679. J'ai choisi cette dernière date parce qu'il m'a paru raisonnable de supposer que, si Libéral donna le même nom au dernier né, c'est que l'autre n'existait plus.

chaussées de France », architecte des bâtiments du roi et du duc d'Orléans, construisit vers le milieu du XVIIe siècle, à Paris, rue des Déchargeurs, la maison ou Bureau de la corporation des marchands drapiers. Ce bâtiment a été gravé par J. Marot. Il donna les plans d'un hôtel élevé à Cologne pour Evrard Jabach, et qui est connu dans cette ville sous le nom de Jabachischehaus. On lui doit aussi le château de Fayelle, dont J. Marot a gravé les plans. Il mourut à Paris le 7 septembre 1664, paroisse Saint-Paul. (Mariette, *Abecedario.* — Jal, *Dict. critique.*)

BRUAND (Jacques), fils du précédent, né le 22 octobre 1663[1], reçu membre de l'Académie d'architecture le 5 mai 1699, nommé professeur à la même Académie en 1728, mourut en 1752. (*Recueil mss.*)

BRUAND (Libéral) donna, en 1671, les dessins de la première église et des bâtiments de l'hôtel des Invalides, à Paris. Il éleva la chapelle de l'hôpital de la Salpêtrière et fut l'un des architectes de l'église des Petits-Pères, commencée par Lemuet. En 1681 il fut chargé, avec Nicolas de l'Espine, de l'agrandissement des bâtiments du Châtelet de Paris. On lui doit aussi l'hôtel de Matignon, situé rue Saint-Dominique-Saint-Germain; l'hôtel de Belle-Isle, rue de Bourbon[2]; le

---

1. Le premier Jacques Bruand eut, comme son frère Libéral, deux frères du même nom. J'ai pris de préférence la date de la naissance du dernier né (voir la note ci-dessus).

2. Cet hôtel existe encore en partie; il a été restauré et augmenté il y a quelques années pour recevoir les services de la Caisse des dépôts et consignations. Construit pour le maréchal de Belle-Isle, petit-fils du surintendant Fouquet, cet hôtel passa dans la famille de Choiseul-Praslin et servit de résidence au comte Demidoff, dans les

château de Richemont, bâti sur ses dessins pour le duc d'Yorck. Il fut nommé membre de l'Académie d'architecture le 31 décembre 1671, lors de sa fondation, et mourut dans la rue Saint-Louis, à Paris, le 22 novembre 1697, « âgé de 60 ans, ou environ » [1]. (Lobineau. — Dussieux, *Art. fr.*)

BRUAND (Sébastien), « général des bastiments du roy, ponts et chaussées de France, architecte des bastiments du roy et du duc d'Orléans », père de Libéral. (Jal, *Dict. crit.*)

BRULÉ (J.) et Charpentier commencèrent, en 1520, l'édification du clocher de l'église de Béthisy-Saint-Pierre (Oise). Une inscription en beaux caractères gothiques sculptés en relief, se déroulant à l'extérieur de l'édifice, a conservé la mémoire de ces artistes et la date de leur construction. Cette inscription est ainsi conçue : « J. Brule et J. Cherpētier, massons, ont comencé ce presēt clocher, le treizième jour de mars V^cxx, fuz fini de par maistre Nicole Boucher, vicaire de ceās, Berteren Goufier, chambrier de Béthisy, Renaud Boucher, E. Caron, T. P. Thomas, autres paroissiens. Priez pour eulx. » (*Rens. part.*)

BRUN. Il éleva aux portes de Marseille, pour la famille

---

premières années de ce siècle. Il vient d'être à peu près détruit par les incendiaires de la Commune.

1. L. Bruand est qualifié ainsi dans son acte de décès : « escuyer, conseil^r secretaire du Roi, maison, couronne de France et de ses finances ; architecte ord^re des bâtiments de Sa Majesté ». Dans l'armorial général de Paris, on lit : « Libéral Bruand, cons^r secret^e du R., etc., porte d'or à un chevron d'azur accompagné en chef de deux glands de sinople, et en pointe d'un arbre de même, soutenu d'un croissant de gueules, l'arbre chargé d'un oiseau d'argent. » (Jal, *Dict crit.*)

Borély, le château du même nom. En 1767, l'édifice commençait à s'élever lorsque Clérisseau, à son retour d'Italie, s'arrêta en Provence et fit, sur la demande des propriétaires de ce château, un projet de façade. Ce dessin existe encore et ne fait pas regretter que l'édifice ait été achevé par l'artiste qui l'avait commencé. (Lagrange, *Gaz. des Beaux-Arts*, t. VI.)

BRUNEL, architecte du maréchal d'Albret, fut chargé, en 1677, avec son confrère Coussarel, de refaire à l'abbaye de Bassac (Charente) la deuxième voûte de la grande chapelle. (L'abbé Michon, *Statist. de la Charente.*)

BRUNEL (PIERRE), maître des œuvres royaux de la sénéchaussée de Beaucaire et Nîmes, occupa cette charge sous les rois Jean et Charles V. Il est considéré comme l'architecte des fortifications de Villeneuve-lez-Avignon et des constructions militaires élevées vers la même époque dans le Bas-Languedoc [1]. (Renouvier et Ricard. — Achard, *Art. d'Avignon.*)

BRUNET-DEBAINES (CHARLES-LOUIS-FORTUNÉ), élève de Vaudoyer père et de Lebas, né à Vannes (Morbihan) le 19 décembre 1801, mort à Paris le 25 avril 1862. En qualité d'architecte de la ville et de l'arrondissement du Havre, il exécuta dans cette ville les travaux suivants : en 1845, le Musée; une Cité pouvant contenir 1,500 habi-

---

1. Brunel devait être Parisien. Des lettres patentes de Charles V, confirmant cet artiste dans la charge d'architecte du roi, qu'il tenait du roi Jean, ordonnaient aux agents des comptes d'avoir à payer ou à faire payer audit maître Pierre « les susdits droits, en la manière et aux époques accoutumées », et que « les payements *lui soient faits à Paris* sans difficulté aucune ». Ces lettres sont datées du 18 juin 1364.

tants pour le personnel de l'administration des Douanes; le nouvel Hôtel de ville, dont la première pierre fut posée le 2 septembre 1855; l'Abattoir public; l'église Saint-Nicolas-de-l'Eure; l'hôtel de la Sous-Préfecture. On lui doit aussi, à Paris, la chapelle du couvent des Oiseaux, rue de Sèvres; celle du couvent de Sainte-Clotilde, rue de Reuilly; à Vaugirard, le collége de l'abbé Poiloup; à Graville, la restauration de l'église romane de Sainte-Honorine. (Bellier.)

BRUNET-DEBAINES (Claude-François), frère du précédent, né à Vannes (Morbihan) le 24 janvier 1799, mort à Santiago en 1855, fut chargé pendant six ans de travaux importants pour le gouvernement chilien. (Bellier.)

BRUXELLES (Henri de). Jean Thierry et Michelin travaillaient depuis trois mois environ au jubé de la cathédrale de Troyes, lorsque, vers le 27 octobre 1382, Henri de Bruxelles, Parisien, se trouvant dans cette ville, vint leur faire concurrence. Il présenta un nouveau plan de jubé qui fut agréé par les chanoines et par une assemblée de bourgeois et d'ouvriers appelés à juger en dernier ressort. Il obtint qu'un maître maçon de son choix, nommé Henri Soudan et habitant aussi Paris, lui serait adjoint, et le salaire de chacun de ces deux maîtres fut fixé à un mouton d'or par semaine. Un cautionnement de quatre cents francs exigé d'eux par le Chapitre fut garanti par « Marguerite, jadis femme de feu Jehan de Huy, demeurant à Paris, au coing de la rue des Billettes, par devers la rue de la Vererye ». Cette Marguerite était la belle-mère de Henri Soudan. Le jubé construit par Henri de Bruxelles fut détruit en 1793. (J. Quicherat, *Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, t. IX.)

BUACHE, né à Paris le 7 février 1700, obtint le grand

prix d'architecture de l'année 1721, sur un « Plan d'église de 20 toises en carré ». Buache abandonna l'architecture pour se livrer entièrement à la géographie et devint membre de l'Académie des Sciences. Il mourut à Paris le 21 janvier 1773. (*Rens. part.* — Bellier.)

BUGNIET (Pierre-Gabriel) mourut à Charly, près de Lyon, le 5 novembre 1806, dans un âge très-avancé. C'est sur ses dessins que fut construite, en 1785, la prison de Roanne, démolie en 1837. (Bréghot et Pericaud.)

BULLANT (Charles), neveu de Jean Bullant, travaillait en 1573, sous les ordres de son oncle, aux tombeaux royaux de Saint-Denis. Il soumissionna des travaux pour la sépulture des Valois en 1582, concurremment avec Pierre Chambiges et d'autres architectes. (Berty, *Les Grands Arch.*)

BULLANT (Jean). La date de sa naissance n'est pas connue[1]. Il alla dans sa jeunesse en Italie, où il étudia les monuments antiques. On lui doit le château d'Écouen, bâti pour le connétable de Montmorency, dont il demeura toujours l'architecte ordinaire. Des lettres-patentes de Henri II, délivrées à Saint-Germain le 25 octobre 1551, l'investirent des fonctions de contrôleur des bâtiments du roi, en remplacement de Pierre Des Hostels; il fut remplacé dans cette charge, en 1559, par François Sonnat. Bullant, devenu architecte de Catherine de Médicis, conduisit, à partir du 7 janvier 1571, les travaux des Tuileries[2], et éleva, en 1572, pour la reine-mère, sur l'empla-

1. M. de Montaiglon, dans les *Archives de l'art français*, croit pouvoir fixer cette date à 1510; Berty (*les Grands Arch.*) incline pour 1515.

2. On trouve à la fin d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale

cement du couvent des Filles pénitentes, rue du Four, à Paris, cet *hôtel de la Reine*, dit plus tard *de Soissons*, dont il subsiste encore une colonne adossée aujourd'hui à la Halle au Blé [1]. En 1575 il était contrôleur des bâtiments royaux : c'est en cette qualité qu'il dirigeait alors les travaux de Fontainebleau, ainsi que la construction de la sépulture des Valois à Saint-Denis. Aux Tuileries il éleva les pavillons à deux ordres de colonnes séparant les bâtiments de De l'Orme des ailes d'ordre colossal. Ces pavillons offrent un caractère qui les fait facilement distinguer ; toutefois ils furent remaniés sous Louis XIV par Levau dans leur partie supérieure. Il travailla aussi au château de Saint-Maur-les-Fossés, ainsi que cela est établi par des lettres patentes de Catherine de Médicis, délivrées en 1571, ordonnant le payement à Bullant d'une somme de 500 livres, pour six mois de gages comme architecte des

---

intitulé : *Etat de la dépense de Catherine de Médicis,* 1571, l'article suivant : « A Me Jehan Bullant, architecte de ladite dame Royne, mère du Roy, au bastiment de son palais des Thuilleries, la somme de IIII^c IIII** XI l. III s. IIII d. ts, à lui ordonnés par led. sieur Euesque de Paris (intend^t des Bâtiments), et son ordonnance signée de sa main le VIIIe jour de mars M.V^c LXXI, suiuant les lettres de S. Majesté données au chasteau de Boullongne le XXIIIe jour de feurier aud. an, pour vnze mois vingt-quatre jours de ses gaiges, a cause dud. estat d'architecte du bastiment de son pallais des Thuilleries, commençant le VIIe jour de janvier M. V^c LXX et finissant le dernier jour de décembre ensuivant au dict an, qui est à raison de V^c l. (500 l.) par an..... » Cette pièce a été publiée pour la première fois par M. Anatole de Montaiglon.

1. Cette colonne, qui est creuse, servait d'observatoire à la veuve de Henri II. Une énorme sphère dominait sa plate-forme, à laquelle on arrivait par un escalier tournant établi dans le vide du fût. Lors de la démolition de l'hôtel de Soissons, la « colonne de Médicis » n'aurait pas échappé à la destruction si un amateur des arts, Petit de Bachaumont, ne l'eût achetée de ses deniers pour en faire hommage à la ville de Paris.

bâtiments de la Reine. On attribue à ce grand artiste, mais sans preuves, la maison dite de Diane de Poitiers, à Orléans. Bullant mourut à Écouen, où il paraît avoir résidé un grand nombre d'années, le 10 octobre 1578[1]. Il a publié sur l'architecture plusieurs ouvrages; le plus ancien de ces ouvrages se compose de deux parties, la première ayant pour titre : « Recveil d'Horlogiographie contenant la description, fabrication et vsage des horloges solaires, par Iean Bvllant, architecte de haut et puissant seigneur Monseigneur le Duc de Montmorency, Pair et Connestable de France. Nouvellement imprimé à *Paris*, 1561, avec privilége. » La seconde partie de l'ouvrage est un traité de géométrie spéciale, et forme un volume intitulé : « Petit traicté de Géométrie et d'Horlogiographie pratique, par Iean Bvllant, architecte de haut et puissant seigneur le Duc de Montmorency, Pair et Connestable de France. *A Paris*, chez Guillaume Cauellat, à l'enseigne de la Poulle-Grasse, devant le collége de Chambray, 1562, avec privilége du Roy. »

Le second ouvrage de Bullant, de format in-folio et illustré comme les autres de gravures sur bois, fut achevé d'imprimer en 1564. En 1568 il en parut une seconde édition avec ce titre : « Reigle généralle d'architectvre des cinq manieres de colonnes, à sçauoir Tuscane, Dorique, Ionique, Corinthe et Composite; et enrichi de plusieurs autres, à l'exemple de l'antique; veu, recorrigé et augmenté par l'aucteur de cinq autres ordres de colonnes suivant les reigles et doctrines de Vitruue. Au proffit de tous les ouvriers besongnans au compas et à

---

1. Si l'on veut mieux connaître J. Bullant, il faut lire, dans les *Archives de l'art français*, l'excellente notice que lui a consacrée M. de Montaiglon, et consulter aussi Berty, *les Grands Architectes de la Renaissance*. Ces deux érudits, le premier surtout, ont exprimé de ce sujet toute la quintessence.

l'esquierre. A Escouen, par Iean Bullant. *A Paris*, de l'imprimerie de Hierosme de Marnef et Guillaume Cauellat, au Mont S. Hilaire, à l'enseigne du Pélican, 1568, avec privilége du Roy. » Ce livre se termine par cette belle devise : DE JOUR EN JOUR EN APPRENANT MOURANT. (De Montaiglon, *Arch. de l'art français.* — Berty, *Les Grands Arch.* — Brunet, *Man. du libraire.* — Jal, *Dict. crit.*)

BULLANT (JEAN), d'Amiens. Au mois d'août 1562, un incendie consuma la charpente du beffroi d'Amiens. L'année suivante le Corps de ville, songeant à faire rétablir cette charpente, fit visiter la maçonnerie qui devait la supporter par Antoine Lambert, Jean Bullant et Nicolas de Baillon, afin de s'assurer si elle était en état de « soustenir ung si pesant fardeau ». Ce ne fut pourtant qu'en 1574 que Bullant fut chargé de cette reconstruction, après qu'on eut constaté qu'elle n'offrait pas assez de solidité. Il fit le plan ou « pourtraict » du beffroi « sur six feuilles de grand papier collées ensemble ». On voit dans les registres de l'échevinage d'Amiens que Bullant était maçon de la cathédrale en 1532. En 1568, un Jean Bullant, le même sans doute, fut chargé de donner les dessins d'un bastion, et en 1568 d'exhausser les remparts [1]. (Goze, *Rues d'Amiens.* — Dusevel, *Églises.*)

---

1. On a fait plus d'une fois confusion entre ce Bullant et le précédent; ce sont pourtant, à n'en point douter, deux individualités distinctes. En effet, l'architecte de Charles IX et de la reine mère était trop occupé à Paris vers 1574 pour être en même temps le maître maçon de la ville d'Amiens. Évidemment il n'y a de lien entre ces deux artistes que l'homonymie. Quant au Bullant picard, le registre de l'échevinage d'Amiens contient sur lui un renseignement curieux. On y lit que cet architecte prenait plaisir à instruire les ouvriers qui travaillaient sous sa direction, ce qui déplaisait fort au mayeur et aux échevins. Voici ce passage : « Sur ce qu'il a esté dit que Jehan Bullant,

BULLANT (Jean), peut-être le père du précédent, construisit en 1524 l'église des Prémontrés de l'abbaye de Saint-Jean-hors-les-Murs, à Amiens. Il est mentionné ainsi qu'il suit dans un compte de la seigneurie de Lucheux (Somme) pour l'année 1525 : « Jehan Bullant, maistre machon, demeurant à Amiens, qui vint audict Luceu pour conduire l'ouvrage de machonnerie d'une tour. » Il était encore l'architecte de la cathédrale d'Amiens en 1532. (Goze, *Rues d'Amiens.* — Dusevel, *Rech. hist.*)

BULLET (Pierre), élève de François Blondel, conduisit, d'après les plans de son maître, les travaux de la porte Saint-Denis, à Paris. Il éleva sur ses propres dessins, dans la même ville, les portes Saint-Martin et Saint-Bernard, l'église du noviciat des Jacobins (aujourd'hui Saint-Thomas-d'Aquin), celle du couvent des Dominicains réformés; fit la décoration de deux chapelles dans le transsept de l'église Saint-Germain-des-Prés; les hôtels du banquier Jabach, rue Neuve-Saint-Merry; de Crozat, place Vendôme; des réparations à l'hôtel de Mesmes, rue Sainte-Avoye (avec Boffrand); les hôtels de Brancas, rue de Tournon; de Tallard, rue des Enfants-Rouges; de Vauvray, rue de Seine; de l'intendant des finances Pelle-

---

maître masson de la ville, faict fort mal son debvoir d'entendre aux ouvraiges de massonnerie du béffroi où il est employé, mesmes que depuis huict jours il y a porté ung livre dont il a faict lecture aux ouvriers y estans par lespace de quatre heures de suicte, tous lesquels cependant n'ont faict aucun ouvrage sinon qu'escouter ledit Bullant, et quil luy sera faict et parfaict son procès en toute diligence. » Est-ce le livre, est-ce seulement le temps perdu par des ouvriers que payait la ville, qui excita si fort la colère des échevins? Le document dont il s'agit ne le dit pas; toujours est-il que, s'il se fût agi de l'architecte du roi, la municipalité d'Amiens y eût regardé à deux fois avant de lui faire son procès

tier, rue Culture-Sainte-Catherine; du comte d'Évreux, place Vendôme. Il fit aussi exécuter (avec Gabriel) des travaux d'embellissement à l'hôtel de la Force, rue du Roi-de-Sicile; des travaux de décoration à l'hôtel de Mesmes, rue Sainte-Avoye, dans lequel Law établit plus tard sa *Banque générale*. On cite encore parmi ses œuvres, en 1684, la fontaine de la place Saint-Michel, le maître-autel de l'église de la Sorbonne; en 1675, le quai Pelletier; une porte d'ordre dorique servant d'entrée à la pompe Notre-Dame; la porte de l'hôtel de Terrat, rue de Tournon; les plans de modifications à faire dans les bâtiments conventuels de Saint-Martin-des-Champs; le château d'Issy, pour la princesse douairière de Conti; le tombeau d'Anne de Montmorency, dans l'église de ce nom; l'avant-corps du palais archiépiscopal de Bourges. En 1676, il leva le plan de Paris, lequel, gravé en douze feuilles, fut publié sous ce titre : « Plan de Paris levé par les ordres du roy et par les soins de messieurs les prévôt des marchands et échevins en l'année 1676, par le sieur Bullet, architecte du roy et de la ville, etc. » Une seconde édition de ce plan, avec des changements, fut publiée en 1707 par Jaillot, le fils. Les autres ouvrages publiés par Bullet sont : « L'Architecture pratique ». *Paris*, 1691. — « Traité de l'usage du pantomètre ». *Paris*, 1675. — « Observations sur la mauvaise odeur des fosses d'aisance ». 1696, in-12. Bullet fut admis en 1685, par ordre de Louvois, à l'Académie d'architecture, et mourut en 1716, à l'âge de 77 ans. (Dargenville. — L'abbé Lambert. — Piganiol. — Roquefort.)

BULLET (J. B.), fils de Pierre, seigneur de Chamblain, fut admis à l'Académie royale d'architecture le 5 mai 1699. Il a construit le château de Champ-en-Brie (Dangerville).

BURCARD KETTENER commença en 1313 la

reconstruction de la nef de l'église Saint-Thomas, de Strasbourg; il cumulait les fonctions de receveur de la fabrique et d'architecte de l'église. Burcard n'acheva pas son œuvre, ce fut Jean Erlin qui y mit la dernière main vers 1330. En 1311 il avait fondé, pour le salut de son âme et de celle de sa femme Gertrude, deux autels établis sous la tour du nord; c'est là que les deux époux furent enterrés et que reposent peut-être encore leurs cendres. (Schnéegans, *Église Saint-Thomas.*)

BUSSIÈRE (Jean) semble avoir été l'architecte du couvent et de l'église des Minimes du Plessis-lès-Tours. Il vivait encore en 1507, époque de la mort de saint François-de-Paule, puisqu'il édifia, avec Michel Marseil, le tombeau de ce saint personnage. (Grandmaison.)

C

CACHANT (Toussaint), architecte chartrain. En 1518, le 4 février, il traita avec les fabriciens de l'église de Poivillier (à 7 kilomètres de Chartres) pour « construire et édifier bien et deuement le cueur de l'église de Poisvilliers a cinq pans et a six pilliers de pierre de taille a cinq vourieres », etc. (*Arch. de l'art fr.*, t. VII.)

CAILHON (Jean). Il quitta Paris en 1629 pour se rendre à Auch et continuer les travaux du grand portail occidental de la cathédrale de cette ville, commencés en 1560 par Jean Beaujeu. Un contrat signé le 16 juin de la même année nous fait connaître les conditions imposées à Cailhon

pour cette entreprise[1]. (L'abbé Caneto, *Sainte-Marie d'Auch.* — Lafforgue, *Hist. de la cath. d'Auch.*)

CAILLETEAU. — V. LASSURANCE.

CALLET, né à Paris le 10 mars 1755, mort dans la même ville, presque centenaire, vers 1850, fut architecte voyer pendant 32 ans, de 1796 à 1828. Il n'est guère connu que par la publication qu'il fit en 1842 d'un volume intitulé : « Notice historique sur la vie artistique et les ouvrages de quelques architectes français du XVIe siècle[2]. »

CALLET (Félix-Emmanuel), fils du précédent, né à Paris en 1791, élève de Delespine, remporta le deuxième grand prix en 1818 et le premier grand prix en 1819. En 1827, associé à M. Lesueur, il publia un ouvrage ayant pour titre : « Architecture italienne, ou palais, maisons et autres édifices de l'Italie moderne (in-folio). » Il fut nommé en 1837 membre du jury d'Architecture de l'école des Beaux-Arts. Les principaux édifices publics ou privés élevés par Callet sont les suivants : l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Orléans, qui vient d'être reconstruit, et celui de Corbeil ; l'ancien hôtel des Commissaires-priseurs, place de la Bourse, occupé au-

---

1. « Item faire le tout cy-dessus décleré de bonne pierre de taille non subjecte à la gelée ny au vers, et pour ce esuiter la faire tirer depuis le mois de janvier jusques au mois de septembre ainsin qu'il est nécessaire et lad. pierre de la perrière appartenant à lad. fabrique qui est au lieu dict...... et proche de la vigne des héritiers de feu Bernard Vines, ou plus près s'il en trouve de meilleure ou semblable, en payant par l'entrepreneur la juste valleur de l'héritage, après l'auoir fait reconoistre au dict seigneur archeuesque et intendants de la fabrique. »

2. Ces études biographiques, faites à la légère, fourmillent d'erreurs.

jourd'hui par la Chambre de commerce; l'hôtel de M. Casimir Lecomte, place Saint-Georges, à Paris; la villa Bartholony, à Sécheron, près Genève; la maison de M. Dufour, à Bellevue; les Halles centrales de Paris (en collaboration avec M. Victor Baltard). On lui doit aussi les monuments funéraires du maréchal Clausel et des familles de Marcilly, Tattet, Bartholony, Leconte, Perier, Delacroix, Ganneron, etc. Il mourut à Paris le 2 août 1854. (*Rens. part.*)

CALMIS (Nicolas de). En 1319 et 1320 il était maître de l'œuvre de la cathédrale de Sens; en cette qualité il vint à Paris acheter de Colin Cheile des pierres de Saint-Leu, destinées aux travaux de cette église. Calmis ne résidait pas à Sens, car, lorsqu'il s'y rendit à la Saint-Jean en 1320, on lui accorda 50 sous pour ses frais de voyage. (Quantin, *Not. hist.*)

CAMMAS (Guillaume), peintre et architecte, né à Angers dans les premières années du XVIIIe siècle, a construit à Toulouse, au milieu de ce siècle, la façade du Capitole. Son buste est placé dans une des salles du musée de Toulouse. (*Biog. toulousaine.*)

CAMMAS (Lambert-François-Thérèse), fils du précédent, naquit à Toulouse en 1743. Il a fourni des projets de décoration pour la plupart des églises de sa ville natale et peint la coupole de l'église des Chartreux de Toulouse. Il mourut en 1804. (*Biog. toulousaine.*)

CAMPANOSEN (Jean), de Normandie, fut appelé en Italie vers 1399 pour conduire les travaux de la cathédrale de Milan. Il succéda dans cette entreprise à Henri de Gamodia, architecte allemand, qui dirigeait les mêmes travaux depuis

1391. Il travailla au dôme avec un autre architecte français jusqu'en 1402. (Cicognara, *Storia della scultura.*)

CAMUS (Vincent) construisit de 1680 à 1686 le dortoir des sœurs de charité de l'hôpital Saint-Jean-d'Angers. (C. Post., *Inv. de l'hosp.*)

CAMUS de MÉZIÈRES. — V. LECAMUS de MÉZIÈRES.

CANNETEL (Bernard). A la date du 11 mai 1397, son nom est mentionné dans des lettres patentes de Louis, duc d'Orléans, à propos de travaux à exécuter dans les comtés de Valois et de Beaumont. En 1399, il fit payer sur son certificat des travaux exécutés à Paris à la chapelle des Célestins et dans un hôtel du duc Louis, situé rue de la Poterne « lez Saint Pol », et dans un autre hôtel sis à Chailluiau (Chaillot). (Delaborde, *Ducs de Bourg.*)

CAPMARTIN (Dominique) était, à la fin du XVIe siècle, maître des œuvres et réparations royales en la sénéchaussée de Toulouse. En 1599, associé à Souffron, il dirigea les travaux de construction du pont de Saint-Cyprien de Toulouse, lequel avait été commencé en 1543 par Nicolas Bachelier. (Lafforgue, *Art. en Gasc.*)

CAQUÉ (Pierre) éleva en 1745 le portail de l'église des Prêtres de l'oratoire Saint-Honoré, à Paris, la tribune qui lui est adossée et le maître-autel. (Roquefort.)

CAQUETON (Louis). Lors de la construction de l'Hôtel de ville de Paris, de 1529 à 1533, il fut, avec d'autres architectes, adjoint à Boccador. En 1531 il était commis à la

direction des travaux d'entretien des fortifications de la même ville et recevait pour ses gages 60 livres tournois par an. (Leroux de L., *Hôt. de Ville.*)

CARCINT (PIERRE DE) fut maître des œuvres de maçonnerie pour le roi au bailliage de Rouen. En cette qualité, il reçut, le 16 août 1394, la somme de 20 livres 4 sous tournois pour ses gages. (De Laborde, *Ducs de Bourg.*)

CARDIN DE CHANTELOU, dit VALENCE. — (V. VALENCE.)

CARDIN GUÉRARD, un des architectes de la cathédrale de Sens. En 1528 il était maître de l'œuvre de l'église; en 1530 il passa un marché pour certains ouvrages de la « tour de pierre »; le prix de ces ouvrages fut fixé à 70 livres tournois. (Quantin, *Not. hist.*)

CARÊME (MARIE-ANTOINE), une des célébrités de l'art culinaire, commença par étudier l'architecture. On a de lui plusieurs projets pour les embellissements de Paris et de Saint-Pétersbourg, lesquels ont été publiés en 2 vol. in-fol., 1821. Carême, né à Paris le 8 juin 1784, est mort dans la même ville en 1833. (*Biog. univ.*)

CARISTIE (AUGUSTE-NICOLAS), fils et petit-fils d'architecte, naquit à Avallon (Yonne) le 6 décembre 1783. Élève de Percier et de Vaudoyer, il obtint le prix départemental en 1812 et le premier grand prix en 1813. Le sujet du concours était « un Hôtel de ville pour une capitale ». A son retour de Rome, Caristie fut chargé de la restauration de l'Arc antique d'Orange; il acheva ce travail en 1829, et au Salon de 1831 il en exposait les dessins. En 1824 il éleva, à Quiberon,

le mausolée des victimes de la fameuse expédition de l'an IV. En 1827 il fut nommé inspecteur général des bâtiments civils, en 1835 membre du jury d'architecture de l'école des Beaux-Arts, en 1840 membre de l'Académie des Beaux-Arts, et en 1848 membre de la commission des Monuments historiques. Caristie a publié les ouvrages suivants: « Monument destiné à honorer les victimes de Quiberon. » *Paris*, 1824, in-folio avec 6 pl. — « Plan et coupe d'une partie du Forum romain et des monuments de la voie sacrée, etc. ». *Paris*, Didot l'aîné 1821, gr. in-folio. — « Notice sur l'état actuel de l'Arc d'Orange et des théâtres antiques d'Orange et d'Arles. » 1839, *in*-4°, 9 pl. — « Monuments antiques à Orange. Arc de triomphe et théâtres. » *Paris*, Didot, 1856; gr. in-fol. Il mourut à Paris le 5 décembre 1862. (Daly, *Rev. de l'Arch.*, vol. 21).

CARLIER (François) fut, en 1712, envoyé de Paris en Espagne par Robert de Cotte, pour diriger l'exécution des jardins du Buen-Retiro et du palais de Madrid. Il fit exécuter dans le même palais, sur les dessins de de Cotte, le grand cabinet des Furies. Cette mission se termina en 1715. On retrouve plus tard Carlier à Madrid, sous Ferdinand VI, construisant le couvent des religieuses de l'ordre de Saint-François-de-Salles, fondé par la reine Marie Barbara. (Dussieux, *Art. fr.*)

CARON construisit à Paris le marché de la Culture-Sainte-Catherine, rue des Francs-Bourgeois, dont la première pierre fut posée le 20 août 1783. (Piganiol.)

CARON (Jacques) fut l'architecte du beffroi de l'Hôtel de Ville d'Arras, comme l'atteste une inscription gravée dans l'intérieur du corps de garde de l'Hôtel de Ville. (Guilbert, (*Villes de Fr.*)

CARON (JACQUES). En 1512 il jeta les fondements de l'Hôtel de Ville de Dreux, lequel fut continué en 1516 par le premier Clément Métezeau et Jean des Moulins. (Berty, *Les Grands Arch.*)

CARRÉ (JEAN) travaillait en 1539, en qualité de maître des ouvrages de maçonnerie, aux fortifications de Béthune. (Melicocq, *Art. du Nord.*)

CARTAUD (JEAN-SYLVAIN), né à Paris en 1675. Il a construit à Paris, en 1704, l'hôtel de Pierre Crozat, sis rue de Richelieu [1]; l'hôtel de Choiseul, qui a été augmenté par Le Carpentier; le portail de l'église des Petits-Pères (1739); l'œuvre de la même église; de nouveaux bâtiments au Palais-Royal; l'église des Barnabites, dans le quartier de la Cité; une chapelle dans l'église de la Madeleine de Traisnel, rue du Faubourg-Saint-Antoine; l'œuvre de l'église Saint-Roch; celle de Saint-Eustache; la chapelle de saint Réné, dans l'église des Madelonnettes ou Filles de la Madeleine; l'hôtel Duchâtel, rue de Richelieu; la maison Guillot, rue des Mauvaises-Paroles; la maison Hurel, rue Saint-Martin; l'hôtel Crozat, rue de Montmorency. On cite encore parmi ses œuvres le château de Montmorency (en 1708), pour Pierre Crozat; le château de Bournonville (Marne); la maison de plaisance de d'Argenson, à Neuilly. Cartaud fut aussi architecte du duc d'Orléans [2] et membre de l'Académie royale d'architecture, où il fut admis le 24 août 1742. Il mourut à Paris le 15 février 1758. (Blon-

1. Un nouveau corps de logis, en façade sur la rue de Richelieu, fut bâti vers 1730 par Oppenord, qui eut son logement dans cet hôtel.

2. En 1736 il prenait aussi, comme parrain, dans l'acte de baptême de Jean-Sylvain Bailly, le titre d'architecte du duc de Berri.

del, *Cours d'Architecture.*— Jal, *Dict. crit.* — Mariette. — Thiery.)

CASANOVA (Jean) construisit en 1375 le campanile de la maison du consulat de Montpellier. Cet ouvrage lui fut adjugé le 7 août. (Renouvier et Ricard.)

CASIER fut l'architecte de l'église Saint-Laurent, à Beauvais. (Cambry, *Dép. de l'Oise.*)

CASSAGNES, religieux capucin de Rodez, fut, en 1758, l'architecte de l'église de Saint-Amans, de cette ville. Cette église, appartenant à la période romane, menaçait ruine depuis longtemps, lorsqu'il en entreprit la reconstruction. Il la fit soigneusement démolir et la réédifia sur le même plan, dans le même style et presque de tous les mêmes matériaux. Cette abnégation, ce respect pour le passé, sont peut-être sans exemple, surtout dans le dernier siècle. (*Ann. arch.*, t. XII.)

CASSAS (L.-F.), peintre et architecte, naquit à Azay-le-Féron (Touraine) en 1756. On a de lui, à l'École des Beaux-Arts de Paris, 74 modèles des chefs-d'œuvre d'architecture des différents peuples, et un « Voyage pittoresque en Istrie », in-folio. Il est mort en 1827. (*Biogr. portative*).

CASTAND. En 1740, le comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, acheta de son beau-frère, Hérault de Séchelles, une modeste habitation située à Neuilly, près Paris, sur la rive droite de la Seine. Sur l'emplacement de cette maison il fit bâtir par Castand le château qui, agrandi, devint plus tard une des résidences royales de Louis-Philippe. (Joanne, *Env. de Paris.*)

CATELINE (MICHEL). En 1532, Cateline et Vitecoq achevèrent le jubé de l'église Saint-Laurent, de Rouen, commencé en 1511 par Pierre Desvignes. En 1677, un curé nommé Martin Dauno fit détruire ce jubé. (*Rev. des Soc. sav.*, 4e série, t. VII.)

CATOIRE (LOUIS), élève de Percier et Fontaine, exerça les fonctions d'architecte du département de la Dordogne de 1827 à 1841. Parmi les nombreux édifices publics et privés construits par lui dans ce département, il faut citer particulièrement le Palais de Justice de Périgueux, le théâtre, le marché couvert de la même ville et le grand séminaire diocésain [1]. (*Rens. part.*)

CAUMONT (JACQUES), élève de l'école de Dijon, né dans cette ville en 1785. On lui doit la construction du château de Velars-sur-Onches, situé à deux lieues de Dijon (Bellier.)

CAUS (ISAAC DE). — V. DE CAUS (ISAAC).

CAUS (SALOMON DE). — V. DE CAUS (SALOMON).

CAYART reconstruisit, de 1701 à 1705, l'église française de Berlin, sur le modèle du fameux temple protestant de Cha-

---

1. Les œuvres de cet architecte se distinguent par la simplicité et le judicieux agencement des plans, l'élégance des profils et l'étude consciencieuse de la construction. Cette dernière qualité, fort rare à l'époque où travaillait Catoire, doit être surtout remarquée. Le marché couvert, et surtout le Palais de Justice de Périgueux, méritent d'être mentionnés particulièrement. Le Palais de Justice, élégant pastiche grec, bâti de 1829 à 1835, est une œuvre d'un vrai mérite.

renton, bâti par de Brosse et démoli en 1685. (*Descript. de Berlin.*)

CEINERAY fit, avec Crucy (V. ce nom), la décoration de la place Louis XVI, à Nantes.

CELERS (Zacharie de) reconstruisit en 1551 les halles d'Amiens, détruites l'année précédente par un incendie. (Goze, *Rues d'Amiens.*)

CELLÉRIER (Jacques), né à Dijon le 11 novembre 1742, élève de Blondel et de David Leroy. Il éleva à Paris divers édifices publics et privés, parmi lesquels, en 1770, l'ancien théâtre de l'Ambigu-Comique, qui était situé sur le boulevard du Temple; l'hôtel de Saucour, rue d'Anjou-Saint-Honoré. Il exécuta, en 1786, des travaux d'embellissement à l'hôtel de Fitz-James, qui forme l'un des angles des rues Saint-Florentin et de Rivoli. Vers 1788, il fut chargé de reconstruire l'église de Sainte-Geneviève-aux-Bois (Seine-et-Oise), mais la Révolution vint en suspendre les travaux. Cette église, restée inachevée, a été démolie. Sous le Consulat, il fut chargé de travaux d'appropriation à l'hôtel Soubise, devenu le dépôt des Archives nationales. En 1807, il construisit la salle actuelle du théâtre des Variétés [1], et commença la restauration de l'église abbatiale de Saint-Denis. Vers la même époque, il donna les plans de la salle de spectacle de Dijon, sa ville natale; mais les travaux de cet édifice, commencés à la fin de 1810 et interrompus en 1814, ne furent repris qu'en 1823, après la mort de Cellérier. Il entra au Conseil des bâtiments civils en 1812,

1. Pour être vrai, il faut dire qu'Alavoine, attaché à la direction des travaux du théâtre des Variétés en qualité d'inspecteur, fut le véritable architecte de cet édifice.

et mourut le 27 mars 1814. (Bélanger, *Not. sur Cellérier.* — Roquefort. — Gourlier, *Bât. civils.* — Pinard, *Hist. du cant. de Longjumeau.*)

CHALGRIN (Jean-François-Thérèse), né à Paris en 1739[1], élève de Moreau et de Boulée, suivit les cours de l'Académie d'architecture et remporta le grand prix en 1758 sur : « Un Pavillon à l'angle d'un grand parc. » A son retour d'Italie, il fut attaché, en qualité d'inspecteur, à Moreau, son ancien maître, qui était architecte de la ville de Paris. Vers 1765 le duc de la Vrillière le chargea de lui construire un hôtel rue Saint-Florentin, travail qu'il termina en 1767[2]. Le 7 mai 1770 il fut admis à l'Académie

1. Quatremère de Quincy, dans ses *Notices historiques,* et la *Biographie universelle,* font naître Chalgrin en 1739, bien que l'acte de décès de Chalgrin, inscrit au registre de l'ancien onzième arrondissement de Paris, dise qu'il mourut le 21 janvier 1811, âgé de 71 ans. On voit qu'il pourrait être né en 1740, du 1er au 21 janvier. Mais cette marge est bien étroite ; il est plus probable que la naissance de Chalgrin date de 1739. Bélanger, l'un de ses intimes amis, et qui fut l'auteur de la notice du célèbre architecte qu'on lit dans la *Biographie universelle,* Bélanger, dis-je, avait donné la date de 1740 ; c'est celle qui se trouve dans le manuscrit de cette notice ; mais à l'impression le millésime 1739 a été substitué à l'autre. Or, Bélanger, pour écrire cette notice, qui est très-détaillée, dut être renseigné directement par la famille de son ami. On peut donc, je crois, considérer 1739 comme l'année de la naissance de Chalgrin.

2. Bélanger raconte que le jour de l'inauguration de cet hôtel, qui existe encore à l'angle des rues Saint-Florentin et de Rivoli, Chalgrin, invité à la fête donnée par le ministre, arriva un peu après l'heure qui lui avait été indiquée ; mais le duc, au lieu de lui reprocher son inexactitude, ne s'en prit qu'à celle de sa montre et lui en offrit une autre qu'ornait une Minerve en sardoine entourée de diamants. Cet hôtel de la Vrillière, qu'il ne faut pas confondre avec celui bâti pour Phélypeaux par F. Mansart, était devenu, en 1776, la propriété du duc de

royale d'architecture; plus tard, lors de la création de l'Institut, il fut un des six architectes composant la section de son art. Chalgrin, architecte du roi, premier architecte du comte de Provence et intendant des bâtiments du comte d'Artois, a élevé un assez grand nombre d'édifices publics ou privés, dont voici l'énumération presque complète : à Paris, la tour septentrionale de l'église Saint-Sulpice, commencée en 1777, ainsi que la chapelle des fonts et le buffet d'orgues de la même église; l'église Saint-Philippe-du-Roule, dont les premiers fondements furent jetés en 1769, mais qui ne fut achevée qu'en 1784; la reconstruction du chœur de l'église Notre-Dame-de-Délivrance, du Gros-Caillou; l'agrandissement des bâtiments du Collége de France, place Cambray, même année; la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, rue des Postes; l'hôtel de Langeac, à l'angle de la rue de Berry et des Champs-Élysées; la restauration du palais du Luxembourg, lors de l'installation du Directoire dans cet édifice [1]; la reconstruction intérieure

---

Fitz-James, qui le vendit, en 1787, à la duchesse de l'Infantado, laquelle l'occupa jusqu'à la Révolution. En 1793, on y établit la fabrique de salpêtre de la section des Tuileries. En 1812, il fut acheté par M. de Talleyrand. Il appartient aujourd'hui à la famille Rothschild.

1. Ces travaux eurent pour résultat la suppression de la cour d'honneur qui existait entre les deux pavillons saillants du corps de bâtiment principal; l'établissement de deux avant-corps à colonnes qui donnent accès, l'un au grand escalier d'honneur, l'autre au jardin public et aux dépendances du palais; la construction d'un étage-galerie au-dessus du portique en arrière-corps de la façade sur le jardin; la suppression du dôme qui, originairement, couronnait l'avant-corps milieu de cette façade; l'achèvement de la galerie Est; la suppression de l'escalier primitif qui existait au centre du bâtiment principal, et, sur cet emplacement, la construction du vestibule actuel à colonnes; l'établissement de plusieurs escaliers de service et du grand escalier d'honneur pratiqué à l'Ouest, sur une partie de l'emplacement de l'ancienne galerie Rubens; la distribution des appartements de réception

du théâtre de l'Odéon; en 1806, l'Arc de triomphe de l'Etoile, qu'il éleva jusqu'à la hauteur de 5^{m}40. De 1806 à 1808 il eut Raymond pour collaborateur; mais à partir de 1808 il fut seul chargé de la direction des travaux, lesquels furent continués, à sa mort, par Goust, son élève. En 1786, il dessina et fit tracer à Versailles, sur des terrains voisins du *Pavillon Letellier*, un parc anglais qui appartient aujourd'hui au grand séminaire diocésain, et où subsistent encore des rochers, des grottes, des cascades, qui sont l'œuvre de Chalgrin. On doit aussi à cet artiste une partie des bâtiments du château de Brunoy, construits pour le comte de Provence. En 1795, lors de la première organisation du Conseil des bâtiments civils, sous le titre de « Conseil d'examen des bâtiments de la République », il fut nommé membre de ce conseil, où il se trouva en compagnie de Rondelet, de Brongniart et de Peyre; il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'au 21 janvier 1811. On connaît de lui trois publications : « Plan topographique de l'église Saint-Philippe, un vol. gr. in-8, 15 pl. gravées par Taraval. » — « Livre d'Architecture, contenant plusieurs temples avec tous leurs détails, in-folio, 29 pl. » — « Description de l'Arc de triomphe de l'Étoile. » *Paris*, 1810, in-4, fig.[1] (Bélanger, *Not. manusc. sur Chalgrin.* — Qua-

et d'habitation. Intérieurement, au premier étage, à l'Ouest, la salle des Gardes, celles des Huissiers, des Messagers d'État, des Conférences, et enfin la salle des Séances destinée à contenir une assemblée de quatre-vingts sénateurs.

1. Bien que Chalgrin, pendant plus de quarante ans qu'il exerça sa profession, ait occupé de fructueux emplois et exécuté des travaux considérables, il ne paraît pas qu'il ait su profiter des sourires et des dons de la fortune. Dès 1781, ses affaires embarrassées s'accusent dans la lettre suivante que j'ai sous les yeux : « Monsieur et amy, vous avez un effet de moy païable à la fin de ce mois; je vous avouerai que je me trouve dans l'impossibilité d'y faire face; écrasé de dépenses pour mes

tremère, *Not. hist.* — Le Roi, *Rues de Versailles.* — Berty, *Topogr.* — Thiéry.)

CHAMAGNE (Nicolas de). De 1617 à 1618, il lui

---

affaires, touchant à peine en solliciteur des fonds pour remplir les engagements passés. Aïant été la proie de la basse jalousie et de l'envie, il a fallu que je fasse honneur à beaucoup d'objets que ma malheureuse facilité m'avoit fait contracter. Enfin j'espère être assez heureux pour les terminer avant peu et rendre un peu de calme à mon âme ulcérée. Je vous avouerai que comptant infiniment sur vous, j'ay cherché à me libérer avec des estrangers. Je suis accablé de travail pour Monsieur (le comte de Provence) aïant dans ce moment cinq cents ouvriers à Brunoy oû je vais jour et nuit... » A la date du 22 août 1786, il écrit à M. Lemaire, procureur au Parlement, pour s'excuser de ne s'être pas trouvé à un rendez-vous d'affaires chez ce procureur, avec lequel il avait très-probablement à traiter des questions d'argent, car il lui fait observer que M. Lefèbre a entre ses mains une obligation de trente-six mille francs qui lui sont dus par le Roi. Dans une autre lettre, datée du 13 vendémiaire, il écrit à son ami Bélanger : « Mon cher amy, je ne puis cacher à votre amitié mes peines et mes chagrins, quoique je les renferme dans mon intérieur ; ils ont été au moment de me conduire au tombeau. Je n'aurois pas été témoin des chagrins cruels que j'ay éprouvés depuis et de la position affreuse où je me trouve, manquant de tout, aïant vendu successivement tout ce qui pouvoit me soutenir et sans autres ressources que mes liquidations qui, si elles se réalisent, pourront, mes dettes païées, me donner le moïen d'exister. Mais d'ici là je n'ai pas le moïen de vivre ni même de me procurer le moindre secours. J'ai tout perdu et si je ne trouve pas, en attendant que mes affaires soient terminées, quelqu'un qui puisse me secourir de deux cents francs par mois pour exister, il faut que je prenne le parti de travailler de mes bras ; ma malheureuse tête n'y est plus.... Je vous ouvre mon âme ; je sais que vous avez des embarras et des peines, mais vous vous en retirez heureusement, et je le vois, mon cher amy, avec plaisir. Mais votre ami n'est pas né heureux ! J'ai trop sacrifié pour ma famille, mais je comptais sur un avenir qui s'est évanoui comme un songe. C'est à un véri-

fut payé des honoraires par la ville de Nancy, dont il était l'architecte, pour les plans de boutiques élevées devant l'Hôtel de ville. En 1627, il reçut d'autres sommes pour les mêmes fonctions et pour la construction du pont Mongeat. (Lepage, *Arch. de Nancy.*)

CHAMANT (Joseph), peintre, architecte et graveur, travaillait au milieu du XVIIIe siècle. Il fut architecte de l'empereur d'Autriche François Ier, à Vienne. Ses tableaux représentaient des sujets d'architecture. (Dussieux, *Art. fr.*)

CHAMBIGES (Louis) [1]. En 1605, le 23 février, il fut appelé avec Desnots pour « visiter (en l'église Saint-Pierre-des-Arcis) le cintre de la voûte qui est sur les fonts, ensemble

---

table amy que j'ouvre mon cœur, et je compte bien qu'il ne révèlera jamais ce que je lui confie ; cela doubleroit mes chagrins... » Enfin, en 1807, dans une lettre adressée à un M. Delaunay, il s'exprime ainsi : « Je me suis rendu chez M. Alexandre à trois heures ; j'étois exprès sorti des *Bâtiments civils*. J'étois pressé de rentrer chez moy, et n'ai pu vous attendre. M. Alexandre y a mis toute l'honnêteté possible..... je suis passé Faubourg Saint-Honoré, le bureau estoit encore ouvert et je n'ay rien reçu puisque l'on a mis opposition non seulement sur l'ancien, mais même sur le mandat dernier... la personne m'a dit que, sans un consentement des trois parties, je ne pourrois toucher ... »

1. Le nom de Chambiges a été orthographié très-différemment depuis la fin du XVe siècle jusqu'aux premières années du XVIIe. Il a fallu choisir entre Chambiche, Cambiche, Cambriche, Campiche, Sambiche et enfin Chambiges. Cette dernière orthographe a prévalu depuis la découverte faite d'une soumission de travaux consentie par un membre de cette famille pour le tombeau des Valois, à Saint-Denis, à la date du 14 mars 1582, laquelle est signée *P. Chambiges*. Le même nom, moins l'*s* finale (*Chambige*), est inscrit sur un exemplaire de la *Perspective*, de Jean Pélerin, qui existe à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

le pignon qui est sur la ruelle Sainct Barthélemy et donner advis de l'état de la dicte maçonnerie, et combien elle peut subsister sans péril ». Il mourut en 1619. (*Arch. de l'Emp.*, registre L. L., 912, p 3.)

CHAMBIGES (Martin) est le premier connu de la famille d'architectes de ce nom qui marqua à l'époque de la Renaissance. En 1489 il habitait Paris, d'où il fut mandé par les chanoines de Sens pour diriger les travaux entrepris à cette époque à la cathédrale ; il éleva les deux bras du transsept de ce monument. En 1495, il quitta Sens pour retourner à Paris, laissant à un autre architecte, Hugues Cuvelier, le soin de diriger, sur les dessins du maître, la construction du portail du nord. En 1497, 1499 et 1503, on le retrouve à Sens, exerçant encore les fonctions de « maître de l'entreprise et conducteur de la croysée ». Le 15 octobre 1499, le pont Notre-Dame, à Paris, s'étant écroulé, Chambiges fut, avec plusieurs autres architectes, consulté sur le parti à prendre pour sa reconstruction. En 1506, il élevait le transsept de la cathédrale de Beauvais [1]. Il se rendit de Beauvais à Troyes au mois d'août 1502, afin de conférer avec le chapitre et d'autres maîtres des œuvres relativement à la construction projetée du portail et des tours de la cathédrale [2]. A la suite de son voyage, Cham-

1. C'est à tort que, dans ses *Grands Architectes*, Berty dit que Martin Chambiges « dirigea l'œuvre du chœur de cette cathédrale » : le chœur de Beauvais est du XIII[e] siècle et non du XVI[e]. »

2. Ce voyage dura près de trois semaines. Dix jours furent employés à l'aller et au retour, et l'artiste séjourna environ huit jours à Troyes. Cela est consigné ainsi qu'il suit dans un compte de dépenses de 1501-1502 : « A maistre Martin, pour dix-neuf journées qu'il a occupées à venir dudit Beauvais séjourner par huit jours et demy en ceste ville, et là resté pour retourner au dit Beauvais. Pour ses peines et voyages, sans la despense de bouche, par accort fait à lui, où moys d'aoust luy

biges fit « les pourtraiz des tours et portaulz », et le messager de la ville, Jacques Fuzelier, fut chargé de rapporter ces dessins de Paris, où se trouvait alors le maître. Il retourna à Troyes le 23 octobre 1506 « et demora par aucun temps tout à pourjecter et veoir le lieu où on veult faire les dites tours et aller visiter les perrieres ». Son salaire était fixé à 40 sous par semaine, un pain de prébende par chaque jour, et le payement de sa chambre. Il se rendit de nouveau à Troyes vers la fin d'avril 1507, époque à laquelle on mit enfin la main à l'œuvre. La première pierre des constructions fut posée en sa présence le 3 mai 1507, jour de la Sainte-Croix. On suspendit les travaux au mois de novembre suivant, pour ne les reprendre qu'au mois de février 1509. A cette époque, un nouveau voyage du maître des œuvres ayant été jugé nécessaire, un messager conduisit à Beauvais un cheval qui ramena Me Martin à Troyes le 10 février; il était accompagné de deux tailleurs de pierres (deux appareilleurs, sans doute), Legier Chambiges et Simon, de Saint-Omer. Pendant son séjour sur le chantier, qui dura jusqu'au 18 avril suivant, Chambiges fit préparer sa pierre, dresser les échafauds et installer divers engins nécessaires au levage des matériaux. Puis il fut reconduit à Beauvais [1]. Il se rendit de nouveau à Troyes au mois de février

---

fut baillé... ... XII éscus ou soulel....... Item à luy, qui lui avoit esté baillé à Paris pour venir jusques en ceste ville... LX s. » Indépendamment de ces honoraires et frais de voyages, le Chapitre de la cathédrale eut à payer au commis de Chambiges, Huguet Hamelier, trois écus d'or à la couronne (105 s.); à Jehan Garnache, XXII s. X d., pour avoir assisté le maître des œuvres de Beauvais; à Henrion Sonnet, XL s., pour seize journées de nourriture des chevaux « desdits maçons ». Enfin le Chapitre remit à Me Martin, pour être offert à sa femme, une bourse achetée « à la femme Hutier de la Viezville, laquelle bourse coûta XIII s. »

1. « Chambiges emporta avec lui, dit M. Pigeotte (*Étude s. les trav.*

1510 et y séjourna jusqu'à la fin du mois d'avril suivant. En 1511, sa présence ayant été réclamée avec instances par le chapitre, il retourna visiter ses travaux. Un conseil fut alors tenu par l'évêque et les notables de la ville sur la question de savoir comment serait fondée la seconde tour, celle « par devers l'ostel de mondit seigneur de Troyes ». A la suite de cette conférence les travaux furent suspendus pendant quelque temps. Chambiges retourna à Troyes l'année suivante; il y arriva le 7 mai et y resta quatre semaines. C'est pendant son séjour que « fut mise et assise la première pierre du fondement de la deuxième tour, par Révérend Père en Dieu Maistre Jehan Baillet, évesque d'Auxerre ». Chambiges fit un nouveau voyage à Troyes au mois de mai 1513, et peut-être ce voyage fut-il le dernier [1]. Il était d'ailleurs représenté sur le

---

d'achèv. de la cath. de Troyes), des témoignages de la générosité, on pourrait dire de la magnificence du Chapitre. On a déjà vu qu'il était logé gratuitement. A son arrivée on lui avait fait don d'un muid de vin vermeil, acheté à Torvilliers (Aube) le 17 février 1509, moyennant 60 sous (98 fr. 47 c.). On avait trouvé que ses gages de 40 sous par semaine « étaient petits » : pour ce motif et pour les frais de son retour, on lui accorda une gratification de 12 écus au soleil, plus une paire de brodequins. Une de ses filles devant se marier à la Pentecôte prochaine, le chapitre lui donna, comme cadeau de noces, 6 écus à la couronne. Il fit remettre en outre à Martin Chambiges deux bourses, l'une de drap d'or et l'autre de velours « nervée de drap d'or », qui avaient coûté ensemble 4 livres 10 sous (147 f. 70 c.). De ces deux bourses, l'une était pour sa femme et l'autre pour sa fille. »

1. En 1515, le Chapitre, ayant résolu d'appeler sur les travaux son premier architecte, expédia à Beauvais un messager « pour quérir maistre Martin », mais l'artiste s'excusa « à cause d'un fondement qu'il avait commencé », et le messager ne ramena à Troyes que la femme de l'artiste. Singulière substitution de personne! On lit dans les comptes du Chapitre de Troyes pour l'année 1515 : « A la femme dudit Maistre Martin, à laquelle je baille à son partement de ce lieu,

chantier par Jean de Damas ou de Soissons, son gendre, qui lui succéda à Troyes le 3 décembre 1516, sans pourtant que le chapitre ait voulu décharger Martin de la haute direction des travaux, pas plus que de la responsabilité qui lui incombait. En effet, seize ans après avoir renoncé à la conduite des travaux de Troyes, Chambiges était encore consulté sur ces travaux; le 31 mars 1532, Jean Bailly reçut mission de se rendre à Paris et de là à Beauvais, « pour parler à maistre Pierre Cambiche, l'un des quatre maistres maçons de Paris, et à maistre Martin Cambiche, son père, maistre maçon de Beauvais, pour consulter avec eux touchant la besogne des tours de cette église, et principalement du pillier parvoye que l'on veult présentement fonder ». — En 1513, Chambiges s'était encore une fois rendu à Sens pour inspecter les travaux du transsept et faire achever le portail du nord de la cathédrale. Les armes de Chambiges, d'après l'épitaphier de la bibliothèque de l'Arsenal, étaient « d'azur au compas d'argent, accompagné en chef, à dextre d'une étoile d'or, à senestre d'un croissant d'argent, et en pointe d'un cerf d'or couché sur une terrasse de sinople[1] ». (Vallet de V., *Arch.* — Leroux de L., *Pont Notre-Dame.* — Viollet-le-Duc, *Dict. de l'Arch.* — Armand, voy. *Archéol. dans l'Aube.* — Berty, *Les Grands Archit.* —

---

qui fut le VIII juing, la somme de VII l. (217 f. 15 c.) pour son voyage d'aller et venir.... et encore afin qu'elle estre retornée au dit Beauvais, elle sollicite de venir le dit Maistre Martin pour ce que grande nécessité est qu'il vienne ». On ne s'explique guère ce voyage fait aux frais de la fabrique par la femme de l'architecte. M. Pigeotte présume, et je suis de son avis, que Chambiges gardait ses plans par devers lui comme sa propriété et qu'il n'avait voulu, pour les envoyer à Troyes, les confier à d'autres mains qu'à celles de sa femme.

1. Berty croit qu'au lieu d'un cerf il y avait en réalité une *biche* placée sur une sorte de *champ*, ce qui formait des armes parlantes.

A. de Montaiglon, *Not. sur Jean Pelerin.* — Quantin, *Not. hist.* — Pigeotte, *Cath. de Troyes.*)

CHAMBIGES (Pierre), fils de Martin, apparaît pour la première fois en 1509, travaillant à la cathédrale de Troyes, dont son père était l'architecte en chef. Son salaire était de 4 sous 2 deniers par jour. Il fut attaché à ces travaux jusqu'en 1512. En 1516, Martin Chambiges s'était démis de ses fonctions d'architecte de la cathédrale en faveur de Jean de Soissons, mais, de gré ou de force, il avait conservé la haute direction de cette entreprise. Cependant, en 1519, déjà vieux sans doute et ne pouvant plus prendre une part active à ses affaires, il avait chargé son fils Pierre d'inspecter le chantier de Troyes. Celui-ci arriva le 8 juin, « visita la maçonnerie », et fit son rapport au chapitre, lequel lui marqua sa satisfaction par une gratification de 20 l. (578 fr. 5 c.). On retrouve Pierre à Troyes en 1531, ordonnant des travaux d'étaiement sur certains points de l'édifice où des mouvements s'étaient manifestés. En 1532 il fit un nouveau voyage, le dernier sans doute, ayant un double objet : donner son avis sur la construction des piliers intérieurs des tours ou « piliers parvoye », et choisir un successeur à Jean de Soissons, son beau-frère, qui était allé naguère « de vie à trépas ». Pour cette visite « ses sallaires seulement » furent réglés à XLIX l. X. s. (représentant 920 fr. 15 c.). En 1536 — il était alors maître des œuvres de maçonnerie et pavement de la ville de Paris — il visita, avec le maçon Pierre Moreau et en compagnie du prévôt et des échevins, les fortifications de cette ville. Vers la même époque il conduisait les travaux de l'Hôtel de ville de Paris, sous la direction de Dominique de Cortone. Sauval rapporte qu'il était payé 25 sous par jour. D'après un compte du domaine de la prévôté de Paris, pour l'année 1539, rapporté par Sauval (t. III), il est mentionné ainsi qu'il suit : « Me Pierre Chambi-

ges, maistre des œuvres du Roi au bailliage de Senlis, pour les formes et portraicts que le Roi a commandé lui faire de certains bâtiments que ledit seigneur entend et délibère édifier en son hôtel et environs de Nesle, à Paris, pour la fondation du collége des Trois Langues. » Vers 1540 il dirigeait des travaux aux châteaux de Fontainebleau et de Saint-Germain-en-Laye; le 22 septembre 1541 il passa un marché pour les ouvrages de maçonnerie du château de la Muette, à Passy. Chambiges mourut en 1544, ainsi que l'indique l'épitaphe suivante qui se voyait dans la nef de l'église Saint-Gervais, à Paris : « A la mémoire des âmes de *Pierre Chambiges*, maistre des œuvres de maçonnerie et pavement de ceste ville de Paris, qui décéda le XIXe (ou XVe) jour de juing 1544. — *Jacqueline Laurens*, femme dudict Pierre Chambiges, qui décéda le 3e de juing 15.. », etc. (*Arch. de l'Empire,* reg. II, 1779. — Sauval. — Berty, *Les Grands Arch.*— P. Lacroix, *Rev. univ. des arts.* — Pigeotte, *Cath. de Troyes.*)

CHAMBIGES (PIERRE), probablement fils du précédent. C'est à lui qu'on attribue la petite galerie du Louvre commencée en 1566 ou 1567. En 1568, le 27 mai, il fut parrain d'un enfant de Jean Bullaut, baptisé à Écouen. Le 14 mars 1582, il soumissionna pour les travaux du tombeau des Valois, à Saint-Denis. Sur un registre de la ville de Paris, aux dates du mois de mai 1599 et du 25 février 1602, il est dit « juré du Roi en l'office de maçonnerie », et, en cette qualité, chargé, avec son confrère François Petit, de visiter les travaux faits à la porte Saint-Germain. En la même année 1602, il fut choisi pour arbitre par les maîtres du chapitre de l'hôpital du Saint-Esprit. En 1608 il fut consulté, ainsi que Claude Guérin et Claude Vellefaux, sur l'interprétation d'un marché passé avec le prévôt des marchands de la ville de Paris et l'entrepreneur Marin de la Vallée, au sujet d'une corniche de l'Hôtel de

ville. Il prit aussi part à la rédaction d'un devis relatif à la construction d'un « pavillon du Saint-Esprit » dépendant de l'Hôtel de ville. Le censier de l'évêché de Paris pour 1613, dans sa première rédaction, mentionne encore Pierre Chambiges; mais son nom y est raturé avant 1620. Il devait être alors très-vieux, car il est le seul auquel on puisse attribuer la petite galerie du Louvre, commencée en 1566 ou 1567. On présume qu'il mourut vers 1615 [1]. (Clarac, *Musée de sculpt.* — *Reg. de la ville de Paris*, XVIIe et XVIIIe, H. 1794, 1795. — *Arch. de l'art français.* — Berty, *Les Grands Arch.*)

CHAMBIGES (Robert). Il est qualifié seulement de bourgeois de Paris dans un accord du 16 décembre 1564 (*Arch. de l'Emp.*, carton S 62), mais comme il se trouve là au nombre des experts et qu'il s'agit de construction, il y a apparence que ce Chambiges était architecte comme les précédents.

CHAMBRAY (Roland-Fréart, sieur de), né à Cambrai, mort en 1675. Ce fut lui qui ramena Le Poussin de Rome à Paris. On a de lui les deux ouvrages suivants : « Parallèle de l'architecture antique avec la moderne, avec un recueil des dix principaux auteurs qui ont écrit des cinq ordres », *Paris,* 1650, gr. in-folio, fig. Une seconde édition du *Parallèle* fut publiée en 1702 par Émery et Michel Brunet : « Parallèle des principaux auteurs qui ont écrit sur l'archi-

---

1. Un Chambiges est encore mentionné dans un registre des archives de l'église Saint-Pierre-des-Arcis, en la Cité, à Paris, à la date du 23 février 1615. Peut-être était-ce un fils de Pierre II. Il est qualifié là de juré-maçon et chargé avec un autre architecte nommé Desnots « de se transporter en l'église, pour veoir et visiter le cintre de la voûte qui est sur les fonds, ensemble le pignon qui est sur la ruelle Sainct-Barthélemy, et donner advis de l'estat de la dicte maçonnerie, et combien elle peut subsister sans péril. »

tecture ». *Paris*, 1766, gr. in-8°, fig. Chambray a traduit en français le « Traité de la peinture » de Léonard de Vinci. (Brunet, *Man. du Libr.*)

CHAMBRY (MICHEL) vivait à Auch vers le milieu du XVIe siècle. Il épousa la fille de Jean Beaujeu, architecte de la cathédrale de cette ville, et fut probablement son collaborateur. (Lafforgue, *Art. en Gasc.*)

CHAMOIS, architecte de la fin du XVIIe siècle. Il a construit à Paris l'hôtel de Louvois, rue de Richelieu, sur l'emplacement du square qui en a conservé le nom; le couvent de la Visitation, faubourg Saint-Germain; le couvent des Bénédictines de la Ville-Lévêque; celui des Nouvelles-Catholiques; le château de Chaville, près Paris, pour le ministre Louvois. (*Recueils mss.* — Hurtault et Magny.)

CHAMPAGNE (JEAN), architecte et sculpteur, vivait à Rome dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Il refit à cette époque, dans l'église de la Trinité-du-Mont, le maître-autel, ainsi qu'un groupe de la Trinité et deux statues d'apôtres qui l'accompagnaient. Il éleva dans la même église les deux chapelles qui flanquent le chœur de jour des religieux. On lui doit la décoration de la porte principale de Saint-André du Noviciat des jésuites. Il fit aussi à l'église du Giesu deux statues en stuc. (Dussieux, *Art. fr.*)

CHAMPLAIN vivait dans le XVIIe siècle; il a bâti l'hôtel Dodun, rue de Richelieu, à Paris. (*Recueils mss.*)

CHANTELOU (CARDIN DE). — V. VALENCE.

CHAPONNAY (GUILLAUME DE), juré du roi en l'of-

fice de maçonnerie, était, vers 1570, « contrerôlleur général des bastimens des Thuilleries ». Ses gages étaient de 360 livres par an. (Berty et Legrand, *Topogr.*)

CHARGEAY (Jean de), maître des œuvres du duc de Bourgogne, fit payer, vers le milieu du XVIe siècle, à Perrin Griffon, alors prévôt de Gray, la somme de 10 liv. 10 sous, qui lui était due à propos de la réfection du pont de Cornuel (Haute-Saône). (Rossignol, *Invent.*)

CHARPENTIER (Jean), augmenta les bâtiments du Palais-Bourbon, à Paris, commencés en 1722 par Girardini, architecte italien, et continués par Lassurance et Barreau. Il fit exécuter en outre, à Paris, des changements et augmentations considérables dans l'hôtel de Noailles, une maison rue Neuve-Saint-Roch, une autre rue Saint-Honoré, vis-à-vis de l'Oratoire, des travaux au château de Champ, appartenant au duc de Penthièvre. (Legrand et Landon.)

CHARPENTIER (Jean), l'un des architectes du grand clocher de l'église Saint-Pierre-de-Béthisy (arrond. de Compiègne), dont la construction fut commencée en 1520. — (V. BRULÉ.)

CHARTRES (Philippe de). André Colombeau ayant abandonné, en septembre 1518, la direction des travaux de l'église de Brou, direction qu'il ne reprit qu'après une absence de cinq mois, Philippe de Chartres le remplaça pendant cette absence et conserva longtemps auprès du premier architecte une position secondaire. (Depéry, *Biogr.*)

CHASSIGNY ou CHASSIGNEY[1] (Pierre de),

---

1. Le nom de cet artiste est écrit ainsi différemment dans les do-

l'un des maîtres des œuvres des ducs de Bourgogne. En 1420, 2 francs lui furent payés pour avoir indiqué les travaux à faire « en la maison du Parlement de Beaune ». Il figure dans un compte de 1426-1427 en qualité de maître des œuvres pour les duché et comté de Bourgogne [1]. En 1429 il accompagna le visiteur général des ouvrages et forteresses, Jean de Saulx, dans l'inspection qu'il fit de certains travaux exécutés au Châtelet et aux halles de Chalon-sur-Saône. (Canat, *Maîtres des œuvres.*)

CHASTILLON (Claude de), né à Châlons-sur-Marne en 1547. Il abandonna la maison paternelle et parcourut la France, la Savoie, la Suisse et une partie de l'Italie, et rapporta de ses voyages un grand nombre de dessins et d'études de monuments civils et militaires. Il fut nommé topographe du roi en 1580, travailla au siége du château de Sancère et dirigea, en 1589-90, les travaux des siéges de Corbeil et de Lagny. Sous Henri IV il conduisit les attaques de Chartres et construisit, pour arriver de la contrescarpe à la brèche, un pont de bois couvert qui détermina la place à capituler. Il assista, en qualité d'ingénieur, aux siéges de La Fère et d'Amiens, et construisit les forts de Gournay, de Jargeau et de Châlons. Chastillon donna les plans de l'hôpital Saint-Louis, à Paris, en 1607, fit élargir le Pont-Neuf et bâtit la place Dauphine et le Collége de France; il est considéré comme l'archi-

---

cuments, mais c'est évidemment à la première orthographe qu'il faut donner la préférence. Chassigny est un nom de lieu qu'on trouve en Bourgogne dans Saône-et-Loire et dans la Haute-Saône, tandis qu'il n'existe aucune localité du nom de Chassigney.

1. En 1421-1422 les maîtres des œuvres du duc de Bourgogne résidant à Dijon recevaient, pour leur salaire, 4 gros par jour, plus une robe par an.

tecte de la place Royale. Chastillon fit aussi un projet pour une des portes de Paris, *la Porte de France,* projetée par Henri IV. Cette porte, qui devait donner accès sur une vaste place du même nom, située sur l'emplacement de l'enclos du Temple, ne fut pas exécutée, mais les dessins en ont été gravés par Poinssart. Chastillon a laissé un recueil précieux de vues de France, publié sous le titre : « Topographie française, ou représentation de plusieurs villes, bourgs, chasteaux, maisons de plaisance, ruines et vestiges d'antiquitez du royaume de France, dessignez par Claude Chastillon et autres, et mise en lumière par J. Boisseau, enlumineur du roy ». *Paris*, 1641 [1], in-folio. Chastillon mourut en 1616. (*Biogr. univ.* — Bonnardot, *Anc. enceintes.* — Brunet, *Man. du Libr.*)

CHAUBAULT (Nicolas). Charles III, duc de Lorraine, ayant résolu, en 1561, de faire construire le jeu de paume de son château sur le même plan que celui du Louvre, envoya à Paris un artiste de Nancy, nommé Claudin Marjollet, pour en relever le plan. Les travaux de cet édifice furent exécutés sous la direction de Chaubault, maître des ouvrages du duché de Lorraine, lequel fut payé, pendant les 96 jours que dura la construction, à raison de XII gros par jour. (Lepage, *Palais ducal.*)

CHAUDIN (Pierre). Le roi Charles V, par ses lettres de l'an 1372, ordonna la confiscation des biens de Pierre Chaudin, maître de l'œuvre de l'église collégiale de Saint-Quentin,

---

1. Les planches de ce recueil sont d'une exécution médiocre, mais elles offrent la représentation d'un grand nombre d'édifices depuis longtemps détruits. Il y a des exemplaires qui portent la date de 1647 et d'autres celle de 1648 ; ces derniers sont plus complets que les autres et renferment environ cinq cents pièces.

pour le produit en être employé aux travaux de cet édifice. Les lettres royales disent : « pour la grande dévotion et affection que nous avons à notre église de Saint-Quentin, considérant le bel ouvrage que l'on fait de jour en jour en notre ditte église, et pour l'avancement d'icelui ». (Gomart, *Égl. de Saint-Quentin.*)

CHAUFFART construisit à Paris, rue Thiroux, vers 1780, l'hôtel de M. de Meulan, receveur général des finances. (Thiéry.)

CHAUMES (Nicolas de) fut l'un des architectes de la cathédrale de Sens. De 1319 à 1320 il se rendit à Paris et fit un achat de pierres et de colonnes pour la cathédrale. Sa pension était de 10 francs par an. (*Mém. lus à la Sorbonne,* ann. 1868.)

CHEFDEVILLE. — V. BARREAU.

CHELLES (Jean de) naquit dans le bourg de Chelles (Seine-et-Oise) et fut un des architectes de l'église Notre-Dame-de Paris. C'est à lui qu'on doit les deux portails du transsept et les premières chapelles du chœur de cette cathédrale. Au pied du portail méridional, au-dessus du socle, on lit une inscription en beaux caractères et taillée en relief, qui donne la date de cette construction et le nom du grand artiste ; en voici le texte exact : ANNO. DOMINI. M. CC LVII. MENSE. FEBRVARIO. IDUS SECUNDO. HOC. FUIT. INCENTUM. CHRISTI GENITRIS. HONORE : KALLENSI. LATHOMO. VIVENTE. JOHANNE. MAGISTRO : (Dubreul. — Viollet-le-Duc et Guilhermy.)

CHENAVARD (Aimé), architecte et peintre, né à Lyon en 1798, mort au mois de juin 1838. On a de lui les publica-

tions suivantes : « Voyages en Grèce et dans le Levant faits en 1843 et 1844. » *Lyon*, 1849. Une deuxième édition a été publiée en 1858 par L. Perrin. — « Nouveau recueil de décorations intérieures, contenant des dessins de tapisseries, tapis, meubles, bronzes, vases et autres objets d'ameublement, la plupart exécutés dans les manufactures royales. » *Paris*, 1837. — « Album de l'ornemaniste, recueil d'ornements dans tous les genres, etc. » *Paris*, 1845. — « Lyon antique restauré, d'après les recherches et documents de F. Artaud, etc. » *Lyon*, 1850. — « Tombeaux, d'après les dessins de Chenavard. » *Lyon*, 1850. — « Fontaines, esquisses. » *Lyon*, 1864-1865. Chenavard a peu construit, mais il a beaucoup dessiné. Il exposa au Salon de 1833 des projets de restauration pour le Théâtre-Français et pour celui de l'Opéra-Comique. (Guyot de Fère. — *Rens. part.*)

CHENEAU (Jean), né à l'Ile-Bouchard, diocèse de Tours, en 1460, fut appelé à Bourges en 1508 pour donner son avis sur la reconstruction de la tour nord de la cathédrale, qui s'était écroulée le 31 décembre 1506. Il fut chargé, avec son confrère Nicolas Biard, de la reconstruction de cette tour. Ces deux artistes étaient payés chacun 10 sous par jour. En 1514 Cheneau et Biard étaient remplacés par Guillaume Pellevoisin, leur *aide*, qui devint plus tard le « maistre masson » en titre de la cathédrale. Cheneau a travaillé en outre pendant seize ans à la cathédrale d'Auch. (Girardot et Durand.)

CHERPITEL (Mathurin), né à Paris en 1736, élève de Blondel, remporta, en 1758, le grand prix d'architecture, sur un « Pavillon à l'angle d'une terrasse », et reçut son brevet d'élève de l'école de Rome le 25 août 1759. Admis le 21 avril 1776 à l'Académie d'architecture, il ne fut pas compris dans la section des beaux-arts de l'Institut, lors de la création de

ce corps savant. Il construisit à Paris, en 1775, l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou, qui fut démolie au commencement de la Révolution; celle de Saint-Barthelémy en la Cité; l'hôtel Necker, rue du Mont-Blanc; ceux de Rochechouart et du Châtelet, rue de Grenelle-Saint-Germain. Cherpitel, qui avait eu avant la Révolution le titre d'architecte du roi, mourut à Paris le 13 novembre 1809. (Roquefort. — Thiéry.)

CHEVOTET (Jean-Michel), né à Paris en 1698, remporta le grand prix d'architecture en 1722, sur « un Arc de triomphe », et fut admis à l'Académie royale d'architecture le 4 mai 1733. Il a construit, sur ses dessins, les châteaux de Mareil, de Champlâtreux, de Petit-Bourg. Il exécuta, en collaboration avec Contant, le château et le parc d'Arnouville, près Gonesse, et fit une restauration de l'hôtel d'Antin, à Paris. On lui doit aussi le pavillon (que nous appelons de Hanovre) qui dépendait de l'hôtel du duc de Richelieu à Paris, et qui forme l'un des angles de la rue Louis-le-Grand et du boulevard des Italiens. La chalcographie du Louvre possède douze ou quinze planches gravées par Surugue d'après les dessins de Chevotet. Ces planches étaient destinées à une description de Versailles. Chevotet mourut à Paris le 4 décembre 1772; Sedaine lut son éloge à l'Académie d'architecture. (Piganiol. — Thiéry.)

CHUPPEAUX (Guillaume). Parmi les tombes de l'église Saint-Gervais, à Paris, se trouvait celle de « Honorable homme Guillaume Chuppeaux, en son vivant maçon, et l'un des archers de cette ville de Paris, qui trépassa le..... » Sa femme, qui fut enterrée auprès de lui, mourut le 27 septembre 1546 (Bibl. imp., *Épitaph. de Paris,* t. IV). Évidemment, sa

femme le précéda dans la tombe : il vivait donc encore en 1546.

CLAUDE (le Frère), religieux du noviciat général des Jacobins, à Paris, donna les dessins du portail de la chapelle de ce monastère, devenue l'église paroissiale de Saint-Thomas-d'Aquin. Le frère Claude vivait dans la première moitié du XVIIIe siècle. (Guilhermy, *Itin. arch.*)

CLAUSSE, architecte messin, fut chargé en 1475 de faire la « pourtraiture » et le devis de la chapelle de la Victoire ou des Lorrains, élevée en souvenir du triomphe remporté par la ville de Metz sur Berthold Crantz, surnommé la Grande-Barbe, qui avait surpris Metz et tenté de s'en emparer. On fit la dédicace du sanctuaire de cette chapelle le jour de saint Michel 1478. (Bégin, *Cath. de Metz.*)

CLAVAREAU (Nicolas-Marie), né à Paris en 1755, construisit, en 1803, le portail actuel de l'Hôtel-Dieu, à Paris. Il a construit aussi l'école clinique de la rue des Saints-Pères, l'hôpital de la ville d'Arras, et exécuta de grands travaux d'assainissement dans les hôpitaux de Paris. Il fut, en outre, architecte de l'hôpital de la Charité et de l'Hôtel-Dieu. On a de lui un Mémoire sur les hôpitaux de Paris (in-8°, *Paris*, 1805). Il mourut le 10 février 1816. (Gabet.)

CLÉMENCE (Joseph) remporta le grand prix d'architecture en 1798 sur ce sujet de concours : « une Bourse maritime ». (*Rens. part.*)

CLÉRISSEAU (Charles-Louis), né à Paris en

1722[1], remporta en 1746 le grand prix d'architecture; le sujet du concours était « un Grand hôtel ». Il reçut son brevet d'élève de l'école de Rome le 4 mai 1749. En Italie, il se lia avec un architecte anglais nommé Adam, qui l'emmena à Venise, et de là à Spolatro, sur les côtes de la Dalmatie, où il releva les restes du vaste palais que Dioclétien fit élever dans cette ville après son abdication. Les deux artistes retournèrent ensuite à Venise, où les dessins de Clérisseau furent gravés pour une publication qui parut à Londres en 1764. Après avoir passé dix ans en Italie, il en rapporta 20 volumes de dessins qui devinrent plus tard la propriété de l'impératrice Catherine II. En revenant d'Italie, il parcourut le midi de la France et dessina les monuments romains de l'antiquité. De retour à Paris en 1768, il paraît s'être moins occupé d'architecture que de peinture. Il s'appliqua principalement à reproduire, au point de vue pittoresque, les ruines antiques au milieu desquelles il avait si longtemps vécu. Ses dessins, très-recherchés[2], lui firent une réputation telle que, s'étant présenté, en 1769, pour être admis à l'Académie de peinture et de sculpture, il en fut reçu à l'unanimité membre titulaire. Cependant les travaux d'architecture ne lui arrivant pas, et sa réputation s'étant étendue jusqu'en Angleterre, il alla, en 1771, s'établir à Londres, où il vécut quelque temps de son talent de dessinateur.

---

1. Mariette, dans son *Abecedario*, le fait naître en 1718, et la *Biographie universelle* en 1720; mais la date de 1722, qui est celle des registres de l'Académie d'architecture, me paraît être la plus certaine.

2. A la vente des collections de M. Soret, qui eut lieu à Paris en mai 1863, on adjugea un « Arc de triomphe de Constantin », beau dessin au bistre ; des « Vues de Rome et de France », 52 dessins à la plume, au bistre et à l'aquarelle; un album contenant 44 dessins coloriés (études de monuments et autres). Les dessins de Clérisseau, quoique très-nombreux, se vendent cher dans les ventes publiques.

Après être rentré dans sa patrie, il fut chargé, en 1776, par le maréchal de Broglie, de la construction de l'hôtel du gouvernement, à Metz (devenu le Palais de justice de cette ville). Peu après, l'impératrice de Russie ayant eu le projet de faire construire un palais semblable « à ceux des empereurs romains », elle fit demander en France, à l'Académie d'architecture, un artiste capable de diriger une construction de cette nature, et l'Académie désigna Clérisseau. Toutefois, il ne paraît pas qu'il ait bâti en Russie le palais pseudo-romain souhaité par Catherine [1]. Quand vint la Révolution, Clérisseau, qui ne voulut y

1. A propos des relations de Clérisseau avec l'impératrice de Russie, la baronne d'Oberkirch raconte, dans ses mémoires, une anecdote qui montre l'artiste français sous un jour singulier ; cette anecdote mérite d'être citée. Le grand-duc de Russie Paul et la grande-duchesse, sa femme, ayant, lors de leur voyage à Paris, en 1782, accepté une invitation de Grimod de la Reynière, ils se rencontrèrent chez le célèbre gourmand avec Clérisseau. Ce que fut cette rencontre, on en jugera par le récit de la baronne d'Oberkirch : « A peine entrions-nous dans la salle à manger, un vrai temple! qu'un homme s'avança vers M. le comte du Nord (le grand-duc) et le salua ; c'était M. Clérisseau, architecte de l'impératrice de Russie et associé honoraire de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Le prince lui rendit son salut avec la même politesse qu'il le fait à tout le monde et fit deux pas en avant. Cet homme lui barra le passage et l'arrêta de nouveau. « Que « voulez-vous, monsieur ? demanda le prince. — Vous ne me recon- « naissez donc pas, monseigneur ? — Je vous reconnais parfaitement, « monsieur ; vous êtes le sieur Clérisseau. — Pourquoi ne me parlez- « vous pas, alors ? » Nous crûmes que cet homme était fou. M. le comte du Nord haussa légèrement les épaules et voulut passer outre, après avoir répondu : « Parce que je n'ai rien à vous dire. — Et vous « allez être ici ce que vous avez été chez vous, monseigneur, me mé- « connaître, me traiter comme un étranger, moi, l'architecte de l'im- « pératrice, moi qui suis en correspondance avec elle! Aussi je lui ai « écrit, à madame votre mère, pour me plaindre de l'indigne réception « que vous m'avez faite. » A ce mot tout le monde se regarda. Son

prendre aucune part, quitta le Louvre, où il avait son logement, et se retira à la campagne. Dans sa retraite, il prépara une nouvelle édition de ses « Antiquités de la France », laquelle fut publiée en 1806 avec la collaboration, pour le texte, de J.-G. Legrand, son gendre et son confrère [1]. Le gouvernement impérial accorda à Clérisseau la décoration de la Légion d'honneur; il était alors plus qu'octogénaire. Il mourut à Auteuil, le 19 janvier 1820, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. (Mariette, *Abecedario*. — Dussieux, *Art. fr.* — Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*. — *Guide du voyageur à Metz*.)

CLOCHAR (Pierre), né à Bordeaux en 1774, remporta deux prix, en 1801 et 1809, aux concours ouverts pour la distribution des terrains du château Trompette, à Bordeaux, et pour le projet d'un palais à élever sur ce terrain. Ces projets ont été gravés. Il a élevé, au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, le tombeau de Monge, et aux Chartrons, de Bordeaux, le moulin Teynac. On a de lui les ouvrages suivants : « Palais, maisons et vues d'Italie, etc. » *Paris, l'auteur*, 1809 (in-fol.); — « Monuments et tombeaux, mesurés et dessinés en Italie, etc. », gravés à l'eau-forte et terminés par P.-C.-P. Lacour et E. Thierry. *Paris, l'auteur*, 1815 (grand in-fol.). Une 2e édition parut en 1821 et une 3e en 1833. (Gabet. — Borde, *Hist. des mon. de Bordeaux*.)

Altesse impériale hésita un instant; puis il reprit avec un fin sourire, en écartant légèrement ce Clérisseau : « Écrivez-lui donc, *à madame* « *ma mère*, que vous m'empêchez de passer, monsieur; elle vous en « remerciera certainement. »

1. La première édition, publiée en 1778, est moins complète que la seconde, mais elle a l'avantage de contenir les premières épreuves. L'édition de 1778 ne compte que 42 pl.; celle de 1806 en comprend 63, plus un volume de texte.

COCHERY fut admis à l'Académie royale d'architecture le 5 mai 1699. (*Rens. part.*)

COCHET (CLAUDE-ENNEMOND) naquit à Lyon, le 6 janvier 1760, d'un père architecte[1]. Après avoir étudié à Paris, à l'école de Brongniart, il partit pour l'Italie, et obtint, en 1786, le prix d'architecture de l'Académie de Parme. Rentré en France, il concourut, pendant la Révolution, pour un projet de Temple décadaire, et mérita dans ce concours la première couronne. En 1800 il fut reçu membre de l'Académie de Lyon, et prit part avec le même succès au concours ouvert pour l'érection de colonnes départementales. La même année il présenta au premier consul le projet d'un monument à élever à Lyon sur la place Bonaparte. A la même époque il fut chargé de transformer la vieille église des Jésuites, à Lyon, en une salle de séance pour l'assemblée des États cisalpins. La ville de Lyon lui doit aussi la construction de la Loge maçonnique (1804); le monument funèbre élevé dans la plaine des Brotteaux aux victimes du siége de Lyon (1814). Nommé à cette époque professeur d'architecture à l'Académie des beaux-arts de Lyon, il remplit ces fonctions jusqu'en 1824. Il mourut membre correspondant de l'Institut le 14 mars 1835. (Gabet. — Bréghot du Lut et Péricaud, *Biogr. lyonnaise.*)

COIN ou COING (JEAN), l'un des architectes du Louvre, est présumé avoir bâti avec un des Fournier (Louis ou Isaïe) l'étage supérieur de la Petite Galerie (la galerie d'Apol-

---

1. C'est à tort que la *Biographie universelle* lui décerne le grand prix d'architecture de l'année 1783, qui fut remporté par Vaudoyer père. Cochet, d'ailleurs, ne figure pas sur la liste des lauréats de l'Académie.

lon)[1]. En 1608 il prit part à une expertise avec d'autres jurés du roi. Le 27 octobre 1612, il fut chargé de la conduite des eaux du Rungis à Paris. Le 20 mars 1613 il était à Coulommiers, en compagnie de S. De Brosse, de Jean Gobelin et de Charles Du Ry; là ces artistes réunis « prirent l'alignement » du château, ce qui doit signifier qu'ils en plantèrent les bâtiments. Coin était mort en 1618. (Berty et Legrand, t. II. — Dauvergne.)

COLARD DE GIVRY fut maître des œuvres de la cathédrale de Reims pendant trente ans. L'ancien jubé qui fermait le chœur de cette église était son œuvre. Il l'avait commencé en 1417, mais il ne put l'achever faute d'argent. Ce jubé fut détruit en 1747. Colard mourut en 1452. (Tarbé, *N.-D. de Reims.*)

COLARD-NOEL, de Valenciennes, fut l'un des architectes de l'église collégiale de Saint-Quentin. En 1477 il commença la reconstruction du bras et du portail méridional du transsept de cette église, travail qui avait été mal exécuté par Jean d'Ervilliers. Ces ouvrages étaient terminés en 1487 et reçus le 10 décembre par les officiers du roi, assistés de plu-

---

1. Sauval et Clarac donnent pour associé à Fournier un nommé *Plain*, dont le nom n'a été retrouvé dans aucun document, par la bonne raison, sans doute, que l'homme n'a jamais existé. Ce Plain n'est évidemment autre que *Coin*, dont le nom a été mal lu, soit par Sauval, soit par son éditeur. D'autres erreurs du même genre, qui existent dans les *Antiquités de Paris*, autorisent à ne guère douter de celle-ci; ainsi, à la page 646 des *Preuves* de Sauval, on trouve un *Pierre Huissain* qui n'est autre que Pierre Guillain (V. ce nom). Il est d'autant plus probable que Coin fut le vrai collaborateur de Fournier pour les travaux du Louvre que, dès 1590, les deux artistes travaillaient ensemble.

sieurs architectes. On attribue à Colard-Noël l'Hôtel de ville de Saint-Quentin. (Gomart, *Égl. de Saint-Quentin.*)

COLARD D'HANDRECIES. — V. HANDRECIES (Colard de).

COLAS (Antoine). — V. ANTOINE COLAS.

COLBERT (Jean), peut-être de la famille du ministre de Louis XIV, bâtit en 1505, à Reims, la prison qu'on appelait la Belle-Tour et le tour du chœur de l'église Saint-Jacques, dans la même ville. Cette partie de l'édifice porte la date de 1548 ; c'est probablement celle de la fin des travaux. (*Rens. part.*)

COLIGNON construisit sous le règne de Louis XVI, à Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré, l'hôtel de la Vaubalière, acquis plus tard et habité par M. Molé. (Thiéry.)

COLIN (de Nantes). En 1460 Colin, qualifié de maître maçon juré des ouvrages et fabrique de l'église collégiale de Saint-Quentin, visita comme expert la partie méridionale du transsept de cette église, construite par Jean d'Ervilliers, et déclara que les vices de construction qui existaient dans cet ouvrage pouvaient causer la ruine, au moins partielle, de l'édifice. (Gomart, *Égl. de Saint-Quentin.*)

COLLET fut nommé, le 23 mars 1748, architecte du roi, contrôleur du département de Chambord et de Blois. Il avait été précédemment inspecteur des bâtiments du roi à Versailles. (*Rens. part.*)

COLLET (Pierre) figure dans un compte de dé-

penses de la fabrique de l'église Saint-Jean, à Troyes, pour 1564, en qualité de maître maçon de cette église. (Assier, *Compt. de la fabr.*)

COLLIN (HENRI) était en 1601 architecte des bâtiments du roi Henri IV, à Fontainebleau. C'est ainsi qu'il est qualifié dans un acte de baptême où il figure comme parrain. En 1606, il prenait le titre d'architecte « maître juré du roi en son château de Fontainebleau ». (L'abbé Tissandier, *Registres d'Avon.*)

COLOMBAN (ANDRÉ), né à Dijon en 1474, paraît avoir été le premier et le principal architecte de l'église de Brou, dont il fut chargé à la suite d'un concours ouvert par Marguerite d'Autriche, duchesse de Bourgogne. Le concours eut lieu en 1506, et l'édifice fut commencé en 1511; Colomban le termina en 1536. Devenu aveugle, il mourut le 22 mars 1549. (Rousselet. — Dupéry, *Biogr.*)

COMBES, élève de Mique, remporta, en 1781, le grand prix d'architecture sur « une Cathédrale », et reçut son brevet d'élève de l'école de Rome le 2 septembre de la même année. Il a construit, à Bordeaux, le Dépôt de mendicité, occupé aujourd'hui par le petit séminaire. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

COMBLANCHIEN (BELIN DE) était, en 1385, maître des œuvres de maçonnerie et charpenterie du duc de Bourgogne, à Dijon. (Delaborde, *Ducs de Bourg.*)

COMMEAU (LOUIS). En 1711 il construisit, à Angers, les bas-côtés de la chapelle de la Vierge, la voûte et les grandes croisées du chœur de l'église. (Célestin Port, *Inv. analyt.*)

COMMERCY (Jacquemin de) éleva au XVe siècle le portail de la cathédrale de Toul, qui fut commencé en 1447, sous l'épiscopat d'Antoine de Neufchâtel. On doit aussi à cet architecte l'église Saint-Martin, de Pont-à-Mousson. Il y a en effet beaucoup d'analogie entre ces deux monuments. Jacquemin fut aussi l'un des architectes de la cathédrale de Metz (voir le suivant). (L'abbé Balthazar, *Not. hist. et descriptive sur la cath. de Toul.* — Bégin, *Cath. de Metz.*)

COMMERCY (Jean de) fut chargé d'achever la chapelle des évêques de la cathédrale de Metz. Il restait alors à faire la voûte, les verrières et le pavement. Cette chapelle était « parfaicte et eschevée » en 1443 [1]. (Bégin, *Cath. de Metz.*)

CONFOLANS (Pierre de). L'église de Saint-Pierre, de Saintes, autrefois cathédrale, incendiée en 977, fut entièrement réparée, dans le XIIe siècle, par l'évêque Pierre de Confolans, à qui on devrait certaines parties du chœur et le bras méridional du transsept. (*Bull. mon.*, t. Ier.)

CONSTANT-DUFEUX (Simon-Claude), élève de Debret, naquit à Paris le 5 janvier 1801. Entré à l'école des Beaux-Arts en 1821, il obtint, en 1829, le grand prix d'architecture sur un « Lazaret pour une ville méridionale ». A son retour de Rome, en 1836, il ouvrit un atelier d'élèves et érigea plu-

---

1. Ce Jean de Commercy, mentionné par M. Bégin dans son *Hist. de la cath. de Metz*, ne serait-il pas le même que le précédent? Il est permis de le supposer; d'autant mieux que M. Bégin donne quelque part le nom de *Jaicomin* à l'architecte de la cathédrale de Metz. Il est vrai qu'on peut admettre qu'à la même époque deux architectes de Commercy, Jean et Jacquemin, se soient fait remarquer par leurs œuvres. Peut-être aussi s'agit-il du père et du fils. Je n'ose pas conclure. Néanmoins, j'incline à croire que Jean et Jacquemin ne font qu'un.

sieurs tombeaux dans les cimetières de Paris, notamment celui de Dumont d'Urville au cimetière de l'Est. En 1845 il fut nommé professeur de perspective à l'école des Beaux-Arts, et occupa cette chaire jusqu'à la fin de sa vie. Il fut chargé, en 1852, par le ministère des travaux publics, d'étudier les plans d'un *hôtel pour les invalides civils*, établissement qu devait être élevé dans l'ancien parc de Montrouge; mais ce projet ne fut pas réalisé. Nommé architecte du Panthéon en 1850, il a exécuté, dans ce monument rendu au culte, divers travaux d'installation et de décoration. On doit encore à cet artiste la façade de l'École nationale de dessin de Paris; la sépulture du comte Brueys, à Uzès (1861); un grand hôtel situé rue de Vendôme, à Paris; la restauration de l'église Saint-Laurent, à Paris, exécutée de 1861 à 1866. Il succéda, en 1866, à de Gisors, en qualité d'architecte du palais du Luxembourg. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1852, il fut promu, en 1860, au grade d'officier du même ordre. Constant-Dufeux mourut à Paris le 29 juillet 1871 [1]. (*Rens. part.*)

---

1. Qu'a-t-il manqué à Constant-Dufeux pour laisser après lui une trace plus brillante? Peut-être, ce qui manque si souvent aux architectes, une occasion sérieuse de dépenser son talent d'une façon effective, c'est-à-dire de réaliser en toute liberté une œuvre de quelque importance. Mais n'est-ce vraiment que l'occasion qui lui a manqué? A parler franchement, j'en doute un peu. Constant-Dufeux possédait des qualités essentielles pour un artiste : homme d'intelligence et de goût, il aimait son art avec passion et dessinait habilement. Par malheur, ces dons précieux étaient contrariés en lui par la nature de son esprit, lequel était moins d'un artiste que d'un rhéteur, — soit dit dans la bonne acception du mot. — Ainsi que Danjoy, avec qui il eut plus d'une affinité, son idée fixe était de subordonner le sens et l'expérience à la raison et aux idées. Or, cette doctrine, acceptable peut-être en philosophie, mais certainement inadmissible en fait d'art, le mit

CONSTANTIN DE JARNAC. — V. JARNAC (CONSTANTIN DE).

CONTANT D'IVRY (PIERRE), né à Ivry-sur-Seine en 1698, fut reçu membre de l'Académie royale d'archi-

---

toute sa vie aux prises avec l'impossible. En effet, l'architecte ne construit pas seulement avec des idées, mais avec des pierres, et les pierres, Constant-Dufeux, comme Danjoy, dédaignait parfois de les faire entrer dans ses combinaisons. Tous deux, d'ailleurs, se laissèrent absorber par un certain idéal dans la contemplation duquel ils oubliaient trop le monde des sens. En comparant ces deux artistes, je n'entends pas les confondre. Ils rêvaient tous deux une sorte de réalité invisible prédominant la réalité visible; mais ils n'étaient pas doués également pour la prétendue solution de ce problème chimérique. Chez Constant-Dufeux, c'était surtout l'esprit qui parlait; chez Danjoy, c'était le sentiment. Aussi l'un avait moins d'abandon que l'autre. Le premier, maintenu par les attaches de l'école, n'aurait pas pu s'égarer très-loin dans le pays de l'impossible, tandis que l'autre, plus indépendant, s'y envolait volontiers les yeux fermés.

J'ai souvent disputé avec ces deux excellents confrères, non que j'aie jamais eu la prétention de les faire descendre de leurs nuages, mais, je l'avoue, pour les confesser et étudier leurs systèmes. Avec Danjoy, cela se bornait à des causeries; mais avec Constant, il fallait s'attendre à des discussions en règle. Bien que ce dernier n'eût pas l'élocution facile, il était fort loquace, et il s'ensuivait des discussions à n'en plus finir. Que de fois, pour échapper à sa tenace éloquence, n'ai-je pas affecté lâchement les hésitations d'un homme à demi convaincu!

Constant-Dufeux avait condensé ses idées philosophiques dans certaines formules, consistant en quelques assemblages de mots qui résumaient à sa façon son programme. Chaque année, à l'ouverture de son cours de perspective, il ne manquait jamais d'exposer sa doctrine à son jeune auditoire, et cela ne remplissait pas moins de trois leçons. Un jour que, dans un article de journal, j'avais hasardé une critique, d'ailleurs bienveillante, de cette doctrine, il s'empressa de m'écrire pour remettre sous mes yeux ses formules. Voici un extrait de cette lettre, datée du 5 mars 1857:

tecture en 1728. Il commença à Paris l'église de la Madeleine, dont la première pierre fut posée par Louis XV le 3 avril 1764. Comme architecte du duc d'Orléans, il exécuta différents travaux au Palais-Royal, notamment le grand escalier d'honneur et les bâtiments de la Cour des Fontaines. Parmi ses autres ouvrages, on cite, à Paris, la reconstruction du monastère et de la chapelle de Panthemont, rue de Grenelle; l'église de l'abbaye de Port-Royal (1749), qui fut achevée par Franque; l'agrandissement des bâtiments de l'hôtel de

---

« ..... Je veux rétablir ma Trilogie :

SENTIR CONNAITRE CHOISIR

et lui donner de l'unité par ces synonymes :

ASSOCIER LIER HARMONIER

Ces trois mots n'ont qu'*un* objet, c'est la fusion des trois termes de la Trilogie que j'avais présentée une autre année ainsi qu'il suit :

AIMER SAVOIR JUGER

et une autre année de cette façon :

ARTISTE SAVANT PHILOSOPHE
ou ART SCIENCE PHILOSOPHIE

Quand j'écris ma Trilogie sur le tableau, je le fais ainsi : »

(Ici une figure composée de deux cercles concentriques. Au centre du petit cercle est inscrit le mot ART, d'où rayonnent les trois devises disposées en triangle : *artiste, aimer, sentir* — *savant, savoir, connaître* — *philosophe, juger, choisir ;* dans la zone comprise entre les deux cercles, les mots *associer, lier, harmonier.*)

On le voit, cela ressemble à ces devises énigmatiques du temps passé, lesquelles n'avaient de sens que pour ceux à qui elles appartenaient. Rien n'y manque, ni les paroles qui en étaient l'*âme*, ni la figure qui en était le *corps*.

Tout cela n'empêchait pas Constant-Dufeux d'être à ses autres heures un homme d'esprit et de goût. A ces heures-là, on regrettait d'autant plus que ce petit grain qu'il appelait sa Trilogie ait pu pénétrer, par je ne sais quelle fissure, dans son cerveau. Mais, on le sait, l'homme n'est pas parfait.

Longueville. A Saint-Cloud, dans le parc du château, le Belvédère, qui fut détruit en 1755; à Lille, l'hôtel du Gouvernement; le château de Bissy, près de Gisors; celui d'Arnouville, près de Gonesse, en collaboration avec Chevotet; l'église de Condé; l'église de Saint-Wast, à Arras, etc. Il mourut à Paris en 1777. On a de lui un recueil intitulé « Œuvres d'architecture ». *Paris*, 1758, in-fol. (Legrand et Landon. — Piganiol. — *Recueils mss.*)

CONTESSE (Charles) éleva en 1625 la tour de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, ainsi que nous l'apprend l'inscription suivante gravée au-dessus de la porte de cette tour, du côté de la rue des Bernardins : « Charles...[1] Ivre du Roy es œvvres de maconnerie a faict ce clocher en 1625. »

COPIAC (Pierre) apparaît pour la première fois, en 1469, à Montpellier. En 1470 et 1473, il répara le pont Juvénal, de cette ville, éleva la flèche du clocher de l'église Saint-Firmin et la « vis » de Notre-Dame-des-Tables; il travailla encore à cette église en 1478, et en 1480 aux escarpes et contrescarpes des fossés de la ville. Copiac est nommé dans les registres de la ville de Montpellier jusqu'en 1493. (Renouvier et Ricard.)

COQUEAU (Jacques). Il succéda en 1538 à Pierre

---

1. Le nom de cet architecte rappelant par sa forme un titre nobiliaire, il a été supprimé à l'époque de la Révolution. Il serait difficile de trouver un autre exemple aussi stupide de l'application des principes égalitaires. Chose curieuse, le mot *Roy* a été moins maltraité! Il est encore lisible. C'est M. de Guilhermy qui a eu l'obligeance de me signaler cette inscription peu connue.

Trinqueau, comme architecte du château de Chambord. En 1544, Anne Gedoyn « en présence de Jean Coqueau » passait un marché avec plusieurs maçons et tailleurs de pierre pour l'exécution de différents ouvrages à faire audit château, tels que la construction d'une cheminée et de son tuyau (souche), d'une lucarne et d'une petite « vis » (probablement l'escalier à cariatides de la cour de François Ier). Au mois de juillet 1557, un autre marché était passé à Chenonceaux par devant Philibert Delorme, et encore en présence de Me Jacques Quoqueau « contrôlleur des ouvraiges et réparations de la court de Bloys » [1]. Jacques Coqueau était payé à raison de 27 sous 6 deniers par jour, mais à partir de 1556 il reçut, dit Félibien, 400 livres par an, en qualité de « *maistre maçon* du roy pour avoir la conduitte, faire les desseins et les devis de la maçonnerie et de la charpenterie. Jacques Coqueau était probablement d'Amboise [2]. (De la Saussaye, *Chambord.* — A. Berty, la *Renaiss. monum.* — L'abbé Chevalier, *Archiv.*)

---

1. Ce dernier document doit fixer enfin le nom de l'artiste blésois. Il est nommé Coqueau ou Coquereau dans les *Mémoires* encore inédits de Félibien; mais dans un document très-curieux publié sur le château de Chambord par A. Salmon (*Bibl. de l'École des chartes,* t. III, 4e série), Coqueau était devenu Cogneau. Berty, dans sa *Renaissance monumentale*, déclare que Cogneau lui paraît être la vraie forme du nom; mais M. de la Saussaye, dans la 8e édition de son *Château de Chambord*, publiée en 1859, n'est pas de cet avis : il donne raison à Félibien, c'est-à-dire qu'il tient pour Coqueau. Les choses en étaient là, lorsque M. l'abbé Chevalier, dans ses *Archives royales de Chenonceaux*, publiées en 1864, fit connaître un devis de Philibert Delorme où se trouve mentionné notre architecte, redevenu Coqueau, mais avec cette différence dans l'orthographe du nom que le C initial est remplacé par les deux lettres Qu, ce qui d'ailleurs ne change rien à la désinence. M. l'abbé Chevalier est ainsi venu former une majorité de trois contre deux devant laquelle il est sage de s'incliner.

2. Dans un registre des déclarations censuelles cité par M. l'abbé

CORBEL (Jacques). Dans les premières années du XVIe siècle (entre 1507 et 1510), il fut appelé à Angers pour aviser à la reconstruction d'un pilier de la Basse-Chaîne; il était alors architecte du pont Notre-Dame, à Paris. (C. Port., *Invent.*)

CORBIE (Pierre de), contemporain et ami de Villard de Honnecourt. Ils travaillèrent tous deux à la cathédrale de Cambrai. Pierre de Corbie construisit plusieurs églises en Picardie, et il y a lieu de croire qu'il fut l'architecte des chapelles absidiales de la cathédrale de Reims. Il vivait dans les premières années du XIIIe siècle. (Viollet-le-Duc, *Dict.*)

CORBINEAU (Pierre) éleva, de 1654 à 1658, la tour de la cathédrale de Rennes. (*Mél. d'hist. et d'arch. bretonnes.*)

CORLAND (Guillaume) construisit, dans les premières années du XVe siècle, la basilique de Saint-Hilaire de Poitiers, qui fut consacrée en 1409. En 1672 d'importantes modifications furent apportées à la décoration intérieure de cette église, ainsi qu'on peut le reconnaître par un plan de l'état primitif de l'édifice qui existe dans les archives de la ville de Poitiers. (E.-V. Foucart, *Poitiers et ses monuments.*)

Chevalier, on voit figurer Estienne Coqueau, boulanger à Amboise en 1523, et la veuve de Jean Coqueau, en 1524. Il y avait d'ailleurs à Dierre, dans le voisinage d'Amboise, *le fief de Coqueau*, qui dut son nom à un membre de la même famille. Au surplus, bien antérieurement à cette époque, le nom de Coqueau était connu dans le Blésois. La collection Joursauvault contenait une pièce datée de 1361 où ce nom se trouvait mentionné. Cette pièce était un acte de foi et hommage rendu à messire Jean de Courbeton par Lorain Quoqueau, prévôt de Chambon, petite ville voisine de Blois.

CORDEMOY. Cet architecte est l'auteur d'un traité d'architecture théorique et pratique publié à Paris en 1714. (*Recueils mss.*)

CORMON (Jean de), nommé aussi Jean de Paris, construisit, en 1472, à Montpellier, la sacristie de l'église Notre-Dame-des-Tables. En 1491 il fit les armes du roi, lesquelles devaient être « mises sur les murailles. » En 1492 il travailla au Consulat de la même ville; l'année suivante il fut consulté relativement au percement d'une fenêtre dans la chapelle Sainte-Blaise, de la même église Notre-Dame. (Renouvier et Ricard.)

CORMONT (Renaud de). La cathédrale d'Amiens, commencée par Robert de Luzarches, fut continuée par Thomas de Cormont, auquel succéda Renaud, son fils. Ce dernier prit l'œuvre à la naissance des grandes voûtes et passe pour l'avoir achevée en 1228, ce qui n'est guère admissible, si l'on observe les différences profondes de style qui existent entre le rez-de-chaussée et les parties hautes du chœur[1]. Les noms de ces trois architectes avaient été conservés dans une inscription en vers français qui se trouvait incrustée en cuivre dans le laby-

---

1. Félix de Verneilh pensait que les vingt années écoulées entre la date de l'inscription du portail Saint-Honoré et celle de la verrière du fond de l'abside, laquelle représente deux évêques, Guillaume de Mâcon et Bernard d'Abbeville; que ces vingt années, dis-je, avaient dû être employées par Bernard à l'édification du clocher tout à jour qui fut abattu par la foudre en 1527. M. Dusevel, au contraire, attribue ce travail à l'évêque Arnoul, ce qui doit être une erreur, puisque, placé à l'intersection de la nef et du transsept, il ne put être entrepris qu'après l'achèvement du chœur. Au surplus, l'inscription suivante, qui se lit sur la verrière dont il vient d'être parlé, semble bien donner raison à F. de Verneilh : Bernard epc me dedit m.cclxix.

rinthe du pavage de la nef; au milieu d'un compartiment de marbre on voyait les figures de l'évêque Évrard et de ses trois architectes. Voici le texte de cette inscription :

EN L'AN DE GRACE MIL II^C
ET XX, FUT L'EUVRE DE CHÉENS
PREMIEREMENT ENCŌMENCHIE;
ADONC YERT DE CHESTE EVESQUIE
EVRART EVESQUES BÉNÉIS
ET ROY DE FRANCE LOÉYS [1]
Q FUT FILZ PHELIPPE LE SAIGE;
CHIL Q MAISTRES YERT DE L'OUVRAIGE
MAISTRE ROBERT ESTOIT NŌMÉS
ET DE LUZARCHES SURNŌMÉS;
MAISTRE THOMAS FUT APRÈS LUY
DE CORMŌT, ET, APRÈS CESTUY,
SON FILZ, MAISTRE RENAULT, QUI METTRE
FIST A CHEST POINT CHI CHESTE LEITRE
QUE L'INCARNACION VOLOIT
XIII^C ANS, XII EN FALOIT [2].

---

1. C'est une erreur : en 1220, Philippe-Auguste régnait encore; mais il ne faut pas oublier que cette inscription ne fut tracée qu'en 1288.

2. Cette inscription, qui a disparu, comme on le verra plus loin, a été publiée vers 1640, par La Morlière, dans les *Antiquités d'Amiens*, et en 1844, par MM. Jourdain et Duval, dans leur notice sur le *Portail Saint-Honoré*. La première de ces copies contient presque autant de fautes que de mots. Celle des auteurs du *Portail Saint-Honoré* est la reproduction d'une transcription faite au XIVe siècle et qui est conservée manuscrite aux archives du département de la Somme. Celle-ci est infiniment préférable à l'autre. Toutefois, l'orthographe de certains mots m'ayant paru douteuse, j'ai cru devoir en référer à un érudit des plus compétents, M. Anatole de Montaiglon. C'est donc d'accord avec le savant professeur que j'ai fait subir à ce texte quelques corrections de détail qui ne portent pas seulement sur la forme, mais sur le sens de certains mots.

Quant au labyrinthe, il n'existe plus; il fut détruit, il y a une trentaine d'années, sans qu'une voix, dit M. Viollet-le-Duc, se soit élevée contre cet acte sauvage[1]. Renaud avait aussi élevé, à Amiens, l'église collégiale de Saint-Firmin-le-Confesseur, dont Pierre Tarisel reconstruisit la nef, les bas-côtés et le chœur, vers le commencement du XVIe siècle. (Viollet-le-Duc, *Dict.*, *t.* II. — A. Goze, *Rues d'Amiens.* — Verneilh, *Cath. de Cologne.*)

CORMONT (Thomas de). Robert de Luzarches étant mort peu de temps après avoir jeté les fondements de la cathédrale d'Amiens, vers 1220, le second maître de l'œuvre, Thomas de Cormont, éleva les constructions de la nef jusqu'à la naissance des grandes voûtes; il eut pour successeur son fils Renaud. (Viollet-le-Duc, *Dict.*)

CORNET BÉRANGER. — V. BÉRANGER CORNET.

CORNOT (Alexandre) donna, en 1585, le modèle « en ronde-bosse » du sommet du grand clocher de l'église collégiale de Villefranche-de-Rouergue. Il s'agissait d'une sorte

---

1. « Lorsqu'on eut fait la sottise de détruire ce précieux pavé, dit Félix de Verneilh, quelques savants, au nombre desquels il faut citer M. Dusevel, ont du moins obtenu que la dalle centrale fût conservée et déposée au Musée. Nous l'avons donc vue comme tout le monde, et, malgré son état de vétusté, nous avons longtemps considéré, non sans un vif intérêt, ces noires silhouettes de marbre, accompagnées toujours de l'équerre et du compas, qui ont représenté Thomas de Cormont, Renaud, son fils, et le fameux Robert de Luzarches. » Quant à l'inscription en vers qui se déroulait sur une lame de cuivre, la minime valeur du métal aura tenté quelque larron, car elle a disparu.

de dôme à élever au-dessus de l'horloge. Ce travail ne fut achevé qu'en 1604. (Advielle, *Les Beaux-Arts*.)

COTTARD éleva à Paris, vers le milieu du XVIIe siècle, l'hôtel d'Amelot de Bizeuil, situé rue du Temple, plus connu sous le nom d'hôtel de Hollande, lequel a été gravé par Marot et reproduit par Blondel. Il reconstruisit à la même époque la chapelle et les bâtiments de l'hôpital de la Merci, rue du Chaume[1], qui, toutefois, ne furent achevés que par Boffrand. En 1670 il acheva les bâtiments de l'Hôtel de ville de Troyes, commencés en 1624 par Louis Noble. On a de lui un recueil ayant pour titre : « Nouveaux desseins de lambris de menuiserie à panneaux de glace, dessinés par le sieur Cottar, architecte du roy ». 6 pl. in-folio. (G. Brice.—Aufauvre, *Troyes et ses environs*. — L'abbé Pascal, *Not. sur Saint-Nicolas-des-Champs*.)

COUCHAUD (ANTOINE), né à Genève (Suisse), de parents français, le 15 avril 1813, élève de Chenavard et de M. H. Labrouste, a construit l'église Saint-Paul-en-Jarret (Loire). Il a aussi fourni des dessins pour la reconstruction de la façade de l'église Saint-Pierre, à Lyon. On a de lui l'ouvrage intitulé : « Choix d'églises byzantines en Grèce ». *Paris, Lenoir*, 1842, in-4°, 37 pl. Il mourut à Lyon, le 20 juin 1849. (D'Aussigny, *Éloge de Couchaud*.)

COUCY (ROBERT DE) naquit dans la première moitié du XIIIe siècle ; il succéda à Hugues Libergier comme architecte

1. Cet hôpital avait été fondé en 1348 par un bourgeois de Paris nommé Arnoul Braque. En 1787, on abattit la voûte de la nouvelle chapelle : la nef de Cottard, sans toiture, est devenue un magasin à charbon.

de la cathédrale de Reims. On pense qu'il éleva cet édifice jusqu'à la hauteur des corniches des chapelles, du chœur et des bas-côtés, sauf les premières travées de la nef, qui sont évidemment d'une date postérieure et d'une autre main. (Viollet-le-Duc, *Dict.*)

COUCY (Robert de), fils du précédent, fut l'un des architectes de l'église Saint-Nicaise, de Reims. Il commença le transsept, qui resta toujours inachevé, bâtit le chœur, le rond-point et les chapelles. Hugues Libergier, son prédécesseur, avait élevé le portail, les tours, la nef et les bas-côtés de cette église, commencée en 1229. Robert termina sa tâche en 1297 et mourut en 1311, après avoir été aussi l'un des architectes de la cathédrale. Voici l'inscription qui était gravée sur la tombe de cet architecte : « Cy gist Robert de Coucy, maistre de Notre-Dame et de Saint-Nicaise, qui trépassa l'an 1311. » Cette tombe, placée dans le cloître de Saint-Denis, à Reims, portait l'effigie en relief de Robert. (Guillaume Marlot, *Hist. de Reims.* — Taylor, *La Ville de Reims.*)

COUDRAY. Il a construit plusieurs édifices à Weimar et donné les dessins du *Pentagonium-Wimariense*, gravé par Schwerdtgeburth et publié en 1825. (Dussieux, *Art. fr.*)

COURBET (Jacques). Après la chute du pont Notre-Dame, à Paris, en 1500, il fut appelé avec un certain nombre de ses confrères devant les officiers municipaux, pour donner son avis sur le mode de construction à adopter pour l'érection du nouveau pont. (Leroux de L., *Pont N.-D.*)

COURMONT (Guillaume), l'un des maîtres d'œuvres de la cathédrale de Sens. En 1442 il travaillait à cet édifice et recevait, outre une petite pension annuelle, 3 sous 4 deniers

tournois par chaque jour « qu'il besoignait à l'église ». (Quantin, *Not. hist.*)

COURRAT DE FONTENAY. — V. FONTENAY (COURRAT DE).

COURTOIS ADAM. — V. ADAM COURTOIS.

COURTONNE (JEAN), né à Paris en 1671, fut reçu membre de l'Académie royale d'architecture en 1728 et succéda, comme professeur, à Bruand fils, le 17 décembre 1730. Il avait le titre d'architecte du roi. Ses principales œuvres sont, à Paris, l'hôtel de Noirmoutiers, construit en 1720, rue de Grenelle-Saint-Germain; l'hôtel de Matignon, rue de Varennes, élevé en 1721, pour le maréchal de Montmorency; des bâtiments pour les chartreux, rue d'Enfer; des travaux d'agrandissement à l'hôtel de Vendôme, dans la même rue. Il a publié un ouvrage sous ce titre : « Traité de la perspective pratique, avec des remarques sur l'architecture, suivi de quelques édifices considérables mis en perspective et de l'invention de l'auteur ». *Paris*, 1725. Il mourut à Paris, le 17 janvier 1739. (*Recueils mss.* — Roquefort.)

COURTOYS (GEOFFROY), de Gondrecourt, fut, en 1491, nommé « masson et regardeur sur les œuvres de massonnerie au bailliage de Bussigny, pour corriger les abus et amendes rapportés aux officiers des lieux ». (Lepage, *Les Offices*.)

COURTRAY (J.), architecte du chœur de l'église de Charbogne (Ardennes). On lit à l'intérieur de cette église l'inscription suivante : « Lan V^c et uns (1501) fut fait ce dit (un

cœur figuré) par J. de Courtray et son fils. » (*Rev. des Soc. sav.*, 4e série, t. X.)

COURVAUT (Josselin de) suivit Louis IX en Palestine en qualité d'architecte et ingénieur. (Joinville.)

COUSSIN (J.-Antoine), né à Paris en 1770, mort le 26 mars 1849, remporta le grand prix d'architecture en 1797 sur le sujet de concours « Greniers publics ». Il a fait, à Paris, la restauration de l'hôtel Bouillon, quai Voltaire, et à Bruxelles, celle de la bibliothèque et d'une partie de l'hôtel du prince d'Arembert. Il est l'auteur du monument funéraire élevé à la famille Daru dans le cimetière du Nord, à Paris. Coussin a publié le *Génie de l'architecture.* (Guyot de Fère.)

COUSSIN (Louis-Ambroise), fils du précédent, né à Paris en 1798, a dessiné les planches du *Génie de l'architecture*, ouvrage publié par son père, et construit l'établissement des Messageries Laffitte, rue Saint-Honoré, à Paris. Il a publié avec Tardieu une nouvelle édition de Vitruve. (Guyot de Fère.)

COUSSAREL fut chargé en 1667, avec son confrère Brunel, de refaire à l'abbaye de Bassac (Charente) une des voûtes de la grande chapelle. Précédemment il avait bâti le château de La Valette, situé dans le même département. (L'abbé Michon, *Statist. de la Charente.*)

COUSTOU (Charles-Pierre), architecte du roi Louis XVI. En 1780 il fit exécuter certains travaux au château de la Muette, à Passy, où la Cour allait chaque année au mois de mai. Il existe un joli portrait de Coustou dessiné

en 1764 par Cochin fils et gravé en 1776 par Nicollet. (*Rens. part.*)

COUTURE (GUILLAUME-MARTIN), né à Rouen en 1732, vint de bonne heure à Paris, où il débuta par la construction de quelques édifices privés, parmi lesquels on cite les hôtels de Saxe et de Coislin. Il fut admis à l'Académie royale d'architecture en 1773, et reçut le grand-cordon de l'ordre de Saint-Michel en 1788. Il éleva dans la cathédrale de Rouen le jubé en marbre dont Lecarpentier avait donné les dessins. En 1776, un incendie ayant détruit les bâtiments du Palais de Justice de Paris, lesquels s'étendaient de la galerie des Prisonniers à la Sainte-Chapelle, il fut chargé, avec Moreau, Desmaisons et Antoine, de diriger les travaux de reconstruction de ces bâtiments[1]. Couture fut aussi un des architectes de l'église de la Madeleine. Adjoint à Contant d'Ivry, qui avait jeté les fondements de cet édifice en 1764, il fut, à la mort d ce dernier, en 1777, chargé de la continuation des travaux. Mais au lieu de suivre les plans de son prédécesseur, il en signala les défauts à l'Académie d'architecture, laquelle, après avoir reconnu l'insuffisance des proportions de l'édifice, décida qu'on donnerait à la nef cinq travées au lieu de trois[2]. Les

---

1. Bachaumont, dans ses *Mémoires*, raconte que, dans une visite faite à la Conciergerie, Mme Necker envoya chercher Couture pour le réprimander. Le même auteur nous apprend que Couture parvint à obtenir de M. d'Aligre l'autorisation de détruire la tour de Montmorency. (Bach., 26 sept. 1778.)

2. Je possède un curieux mémoire manuscrit de Couture sur l'histoire de la construction de l'église de la Madeleine à cette époque; mais il est trop étendu pour pouvoir être donnè ici *in extenso*. Ce document, daté du 10 août 1791, nous apprend qu'il existait alors des loteries dont les produits étaient destinés à la construction et à l'entretien des édifices religieux, et que, de 1764 à 1777, 100,000 francs

travaux de Couture, conduits avec lenteur faute de ressources suffisantes, furent interrompus par la Révolution. Il avait commencé à Caen une caserne monumentale qui ne fut achevée qu'en 1833. Couture mourut à Paris le 29 décembre 1799. (*Biog. univ. — Rens. part.*)

---

seulement purent être attribués annuellement aux travaux de la Madeleine. Cependant, les constructeurs de l'église Sainte-Geneviève, plus favorisés, recevaient des subsides considérables, et cette inégalité dans la répartition des fonds provenant des loteries avait excité l'envie de Couture. Il s'étonne, il s'indigne presque qu'on fasse si peu pour son église, qui, « placée dans un des plus grands et des plus beaux points de vue, se trouve être, pour tous les habitants de Paris et même pour les étrangers, *le monument*, si on peut le dire, *de tous les jours*, sans cesse sous les yeux parce qu'il est placé sur un des plus grands passages de la capitale..... Sainte-Geneviève, dit-il, orne aussi sans contredit la capitale, l'illustre même comme monument et superbe ouvrage de l'art; mais cet édifice n'est vu que du curieux qui va le chercher, qui se dit : « Il faut que j'aille voir Sainte-Geneviève », et qui fait exprès une course préméditée, un petit voyage, et si ce curieux citoyen ou étranger, que la vue de ce monument appelle, est connaisseur, il est affligé de ne pouvoir voir, à toutes les heures de la journée, l'architecture du portail éclairée d'une manière favorable, défaut de position fâcheux pour l'effet d'un édifice, où les ordres d'architecture se trouvent employés avec tous leurs ornements et leurs richesses. Le portail de la Madeleine n'a point ce défaut, » ajoute Couture, « il est éclairé *à toutes les heures du soleil* depuis son lever jusqu'à son coucher, et offre les différents angles des ombres que le peintre cherche pour son tableau. » Pauvre Couture ! C'est probablement pendant les insomnies que lui causaient les lauriers de Soufflot, qu'il avait, comme Josué, imaginé d'arrêter le soleil dans sa course en le forçant à faire jouer tout le jour sur son portail *ces ombres que le peintre cherche pour son tableau.* C'eût été là, en effet, un bon tour à jouer au confrère de Sainte-Geneviève, qui n'avait, l'infortuné, pour éclairer son œuvre, que le soleil de tout le monde, et qui dut prendre son parti de n'admirer son péristyle que tantôt dans la lumière et tantôt dans l'ombre.

COUVRECHEF, né à Mathieu, près de Caen, quitta son village en 1840 comme tailleur de pierres et se rendit à Paris pour y faire ses études. Devenu architecte des bâtiments de la Couronne, il fut envoyé par l'impératrice Eugénie, en 1857, dans la province de Biscaye, en Espagne, pour préparer la restauration du château d'Artéaga. Il mourut pendant cette mission, et ses restes furent rapportés à son village natal, où ils reposent. (*Moniteur univers.,* 6 juin 1860.)

CRADEY (Jeannot) reçut en 1605 des honoraires pour la direction des travaux exécutés au château de Pau, notamment pour la construction d'une terrasse en pierres de taille. (*Archiv. roy. des Basses-Pyrén.*, série B.)

CRAFFE ou CARAFFE. On nommait porte de Craffe ou Caraffe une porte de Nancy bâtie à la fin du XVe siècle. Elle était appelée aussi porte Notre-Dame; mais la tradition était que la première appellation venait du nom de l'architecte qui l'avait bâtie. (D. Calmet, *Bibl. lorraine.*)

CRESONNIER (Jean), l'un des architectes du duc de Bourgogne Philippe le Hardi. Il avait le titre de « maistre des œuvres et des eaux de Mgr le duc de Bourgogne »; en cette qualité, il fit faire, en 1389, des travaux de diverses natures à des chaussées, étangs et moulins dépendant des propriétés du duc. (Canat, *Maîtres d'œuvres.*)

CRESPIN (Jean) commença en 1600 la construction de l'église des Feuillants, à Paris, et eut pour successeur, de 1602 à 1605, Achille Le Tellier. F. Mansart éleva plus tard le portail de cette église. (Berty, *Topogr.,* t. Ier.)

CRÊTÉ (Guillaume) fut, avec son confrère Olivier,

chargé, en 1596, de dresser les plans des travaux qui restaient à faire à l'église Saint-Germain d'Argentan. Pour salaire des trois jours qu'ils employèrent à ce travail, ils reçurent 11 livres 15 sous, et pour le vin du marché, 3 livres 15 sous. Les officiers de la ville s'engagèrent en outre à leur donner une gratification de 9 livres. En 1598 et 1599 ils dirigèrent l'exécution des travaux dont ils avaient fourni les plans, et reçurent pour salaire, Crêté, 33 livres par mois, et Olivier, 25 livres. Crêté construisit en 1606, pour le prix de 1,000 livres, les arcs-boutants du chevet de l'église. L'année suivante il fit la voûte du chœur et reçut, pour ce dernier travail, 678 livres. (L'abbé Laurent.)

CRÉVEUR (Louis de), abbé de la Trinité, à Vendôme. L'église de son monastère étant tombée en ruines à la suite des guerres des premiers Valois, le chœur, la nef et les chapelles latérales de cette église furent reconstruits par lui à la fin du XVe siècle. (De la Saussaye, *Rapp. sur les mon. de Loir-et-Cher.*)

CRUCY (Mathurin), né à Nantes le 22 février 1749, élève de Ceineray et de Boullée, remporta le grand prix d'architecture en 1774, sur des « Bains d'eaux minérales ». A son retour de Rome, où il fut envoyé comme pensionnaire du roi en 1775, il construisit à Nantes la salle de spectacle, dont l'intérieur fut incendié en 1796, puis restauré; la place Graslin, la place Royale, le cours Henri IV, la Bourse, la Halle aux toiles, l'église Saint-Louis, de Nantes, et l'église de Loroux, sont aussi au nombre de ses œuvres, ainsi que la place Louis XVI, qu'il décora en collaboration avec Ceineray; à Rennes il acheva la cathédrale. (Levot, *Biogr. bretonne.*)

CRUEYAS (FIRMIN). De 1414 à 1460 il est nommé trente-sept fois sur les registres des consuls de Montpellier. En 1432 il reçut dix moutons d'or pour les visites faites par lui, cette année-là et l'année précédente, à la tour de l'horloge de l'Hôtel de ville, alors en construction, et pour en avoir ordonné les travaux. Son nom se trouve encore, en 1446, sur une liste d'architectes qui firent une expertise au pont Juvénal. Il mourut en 1460, étant consul majeur. (Renouvier et Ricard.)

CURABEL (JACQUES), né en 1585, conduisit, sous la direction de Lemercier, la construction des bâtiments de la Sorbonne. Il passait pour le meilleur praticien de son temps. Curabel, qui n'approuvait pas la méthode adoptée par Desargues pour la coupe des pierres, publia une critique de cet ouvrage. (Mariette, *Abecedario.*)

CUSSET construisit, de 1510 à 1526, sous l'épiscopat de François d'Estaing, le clocher de la cathédrale de Rodez, lequel s'élève au nord près du chevet [1]. (Advielle, *Les Beaux-Arts.*)

CUSTIF (JEAN) fut l'un des architectes de l'église de Caudebec. En 1562 il exécuta les travaux de réparations à cette église. (L'abbé Cochet, *Égl. de Caudebec.*)

CUVÉ a construit la façade, la tour, les flèches et la

1. Cette tour, dit M. Joanne dans son *Itinéraire de la France* (*Loire et Centre*), s'appuie sur une base massive; mais les trois derniers étages en sont ornés, avec toute la perfection du style ogival en décadence, de pinacles, de dais, de statues, de mille découpures diverses. Le dernier étage, octogonal, est surmonté d'une statue colossale de la Vierge entourée des quatre évangélistes. La hauteur totale de ce clocher, l'une des merveilles du midi de la France, est de 82 mètres.

première travée de la nef de l'église de Clamecy. (Guilbert, *Villes de France.*)

CUVELIER (Hugues)[1], l'un des architectes de la cathédrale de Sens. En 1495, Martin Chambiges, qui construisait les portails du transsept de cette église, ayant été appelé à Paris, chargea Cuvelier de le remplacer. Ce dernier éleva sur les plans du maître le portail d'Abraham, qu'il acheva en cinq années. De 1498 à 1499 il reçut, pour lui et ses maçons, 276 livres. En 1516 il construisit la « librayrie » du chapitre. Il était encore maître de l'œuvre en 1521, et mourut en 1522. (Quantin, *Not. hist.*)

CUVILLIÉS (François), né à Soissons en 1698, élève de Robert de Cotte. En 1725 son maître le fit nommer architecte adjoint à la cour de Bavière. En 1729 il était logé au palais de Maxebourg, et ses émoluments, fixés d'abord à 600 florins par an, furent portés à 1,100. En 1738 il prenait le titre de Premier architecte de l'Électeur de Bavière Maximilien II. En 1745 Charles-Albert, devenu empereur d'Allemagne sous le nom de Charles VII, lui conféra le titre de « conseiller et architecte de Sa Majesté ». Il travaillait alors au château d'Amalienbourg et à la résidence souveraine de Munich. En 1763 il fut nommé directeur des bâtiments de la couronne; en 1764 il fit exécuter des travaux de décoration au château de Nymphenbourg. Il mourut dans les premiers mois de l'année 1768. Cuvilliés père éleva en Allemagne un grand nombre d'édifices publics et privés; il est surtout connu en France par les recueils qu'il a publiés soit en son seul nom, soit en collaboration avec son fils. Le premier de ces recueils, paru en 1738,

1. Il est appelé Hamelier dans les comptes de la construction de la cathédrale de Troyes.

se compose de 141 planches environ : ce sont des cartouches, des plafonds, des lambris, etc. La deuxième publication est de 1745 : on y trouve des dessins de décoration, des caprices, des panneaux à divers usages, des meubles, des ouvrages de serrurerie, des fontaines publiques, des projets de palais et de maisons de campagne, des portes cochères, des lambris et jusqu'à des cadres de tableaux. La troisième publication, qui porte la date de 1756, contient des projets de bâtiments, des autels, des trophées, un projet de théâtre pour l'Hermitage, des jardins, etc. L'ensemble de ces publications forme un total de plus de 700 planches. (Bérard, *Cat. de l'œuv. de Cuvilliés.*)

CUVILLIÉS (François), fils du précédent, né à Munich en 1734, mourut dans la même ville, probablement dans les premiers mois de 1805. En 1757 il fut attaché, en qualité de lieutenant, au Royal régiment français avec 300 florins d'appointements. Il avait étudié l'architecture et remplissait en même temps auprès de son père les fonctions d'architecte adjoint. Le 1er août 1768 il fut nommé architecte de la cour de Bavière, ingénieur et capitaine au corps du génie. En 1769 son traitement fut porté à 1,200 florins, et en 1773 à 1,400. Vers cette époque, il publia un *Vignole bavarois* et une série d'études de *Monuments propres à divers usages,* tels que fontaines, palais, tombeaux, ponts, etc. (Bérard, *Cat. de l'œuv. de Cuvilliés.*)

D

DABIT (Arnaud) reçut en 1565 32 écus d'honoraires comme architecte du roi de Navarre. (*Archiv. d. Basses-Pyrén.*)

DAILLY (Charles-Thierry) a construit plusieurs bâtiments de l'ancienne abbaye Saint-Germain-des-Prés, à Paris, dont la première pierre fut posée le 11 avril 1715 par le cardinal de Bissy, abbé de Saint-Germain-des-Prés. (Hurtault.)

DALGABIO (Jean-Michel), élève de Delespine, né à Riva (Piémont), le 15 septembre 1788, naturalisé Français. Il a construit, pour la ville de Saint-Étienne, les édifices suivants : la Condition des soies, le Palais de Justice, une caserne de gendarmerie et une prison, l'Hôtel de ville, plusieurs églises. Il a donné, en collaboration avec Maquet, les projets d'un théâtre, d'un marché aux grains et d'un hôpital pour la même ville, mais ces projets n'ont pas été exécutés. A Feurs (Loire), il a élevé un monument à la mémoire des victimes de la Révolution. S'étant retiré à Lyon, il y mourut le 31 décembre 1852. (Chenavard, *Not. sur Dalgabio.*)

DALOUS (Étienne). En 1426, le 28 mars, il fut chargé de reconstruire le chœur de l'église paroissiale de Saint-Hilaire, près de Bonne-Combe (Rouergue). Il reçut pour cet ouvrage 110 moutons d'or, 36 setiers de seigle, 3 pipes de bon vin, 3 quintaux de chair salée de porc, une maison garnie de lits,

une quantité de bois suffisante, etc. (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

DAMESME (Louis-Emmanuel-Aimé), né à Magny (Seine-et-Oise), mort à Paris en 1822. Il travailla, sous les ordres de Ledoux, aux barrières de Paris et éleva, dans la même ville, le théâtre de la Société olympique, rue Chantereine; une salle de spectacle et de bal, rue Saint-Martin, entre le boulevard et le Conservatoire des arts et métiers. A Bruxelles, avec Joseph Bonnevie, il construisit, de 1817 à 1819, le Théâtre royal et la Prison municipale, et plus tard le château de Sillery (Seine-et-Oise). On lui doit le dessin du parc de Viry, dans le même département. (Daniel, *Biog. des hommes remarq. de Seine-et-Oise.* — Thiéry. — Pinard, *Hist. du cant. de Longjumeau.*)

DAMNAND (Jean), l'un des architectes de la cathédrale de Limoges. En 1388, il travaillait à la consolidation du clocher de cette église. (L'abbé Arbelot, *Cath. de Limoges.*)

DAMPMARTIN (Drouet de). En 1365, il apparaît pour la première fois en qualité de tailleur de pierre travaillant au Louvre, à une porte ou « huisserie à voulsure empointée et un chanteau auquel a un archet; et dedans iceluy archet un escu des armes de la Royne, devers la rue d'Osteruche ». En 1380, il est appelé de Paris à Troyes avec deux autres maçons ou architectes pour « visiter la massonnerie de la « roe » (rose) par devers la court, l'official et toute l'église (cathédrale) autour, tant en haut comme en bas ». Drouet demeurait alors à Paris « en la rue de Ioigny, vers la porte Baudet, de lez l'ostel maistre Iean Desmares ». Le 10 février 1383, il fut nommé par Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, « maistre général de ses œuvres dans tous les pays ».

En 1396, il était encore en charge. (Canat, *Maîtres des œuv.* — Gadan, *Compt. de l'égl.* — Leroux de L., *Compt. des dép.*)

DAMPMARTIN (GUILLOT DE) fut maître des œuvres du duc de Berry et d'Auvergne, comte de Poitiers. (*Bull. arch.*, t. II.)

DAMPMARTIN (JEAN DE), l'un des architectes de la cathédrale de Tours. Il est porté avec sa femme, Marie de la Byardaise, sur un règlement de la confrérie de Saint-Gatien, conservé à la Bibliothèque de Tours, et mentionné ainsi : « Maistre de l'œupvre de la massonnerie de l'église de Tours ». Dans une autre pièce de 1453, il est qualifié de « honnorable homme maistre Jehan de Dampmartin, maistre et gouverneur de l'euvre de l'église de Tours ». Il avait deux fils nommés Huguet et Jean, et habitait la paroisse de Saint-Pierre-des-Corps. (Grandmaison.)

DANGERS[1] (JEAN). Dans les archives du département de la Côte-d'Or, à propos de la construction d'une cheminée de l'ancien palais des ducs de Bourgogne, on trouve la note suivante : « L'an 1504, le 28 octobre, le président de la Chambre des comptes fait marché avec Jean Dangers, maçon, de faire la cheminée de la grande salle de la maison du roi, à Dijon, suivant la « pourtraiture en faite », moyennant la somme de 120 livres, non compris les matériaux qui lui seront fournis... » (Arch. de la Côte-d'Or, *Chamb. des comptes, layette* 8 *des aff. mélangées.*)

---

1. M. Rossignol, dans son *Inventaire des archives de la Côte-d'Or*, appelle *Danjou*, et non *Dangers*, l'architecte de la grande cheminée dont il s'agit. Ces deux noms sont d'ailleurs synonymes. Jean était évidemment Angevin et prenait pour surnom soit le nom de sa ville, soit celui de sa province.

DANJAN (Pierre-Alexandre), architecte expert juré du roi, construisit en 1786, à Paris, le bâtiment contenant la bibliothèque de l'abbaye royale de Saint-Victor. (Thiéry. — *Alm. des Bât.*, 1789.)

DANJOU. — V. DANGERS.

DANJOY (Jean-Charles-Léon), né à Avensac (Gers) en 1806, élève d'Huyot et de l'École des Beaux-Arts. Attaché à la Commission des Monuments historiques dès 1840, il exécuta dans ce service de nombreux travaux théoriques et pratiques qui lui valurent, en 1845, une médaille d'honneur décernée par la Commission. Au nombre de ces travaux se trouvait un projet de restauration de la basse œuvre de Beauvais. En 1843, il fut chargé par le ministère des cultes de la restauration de la cathédrale de Meaux, travail qu'il poursuivit jusqu'au jour de sa mort. En 1847 et 1848, la même administration lui confia la restauration des cathédrales de Bordeaux et de Metz. Le projet relatif à ce dernier édifice fut exposé au Salon de 1852. Nommé la même année architecte du diocèse de Coutances, il fut en même temps chargé, pour ce diocèse, de la construction d'un grand séminaire, mais la mort l'empêcha de terminer cet édifice. Parmi les autres travaux de Danjoy, il faut citer encore le tombeau du prince Demidoff, au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, des projets de château d'eau et de fontaines publiques pour la ville de Marseille, un projet de restauration de la cathédrale de Paris, son projet de tombeau de Napoléon Ier aux Invalides, etc. Danjoy mourut à Paris le 4 septembre 1862 [1]. (*Rens. part.*)

---

1. Danjoy, plus radical que pratique, peut-être, dans sa méthode de composition architectonique, prétendait s'affranchir, au besoin, de toute forme consacrée par la science ou par la tradition, et voulait que

DANTENA (Pierre), architecte parisien du XIIIe siècle, construisit l'église de Saint-Augustin-lez-Limoges. Ce fait a été révélé par une pierre tumulaire conservée dans la sacristie de l'abbaye de Saint-Augustin, devenue la maison centrale de détention du département de la Haute-Vienne. Dantena était en même temps sacristain de cette église. (*Bull. arch.*, t. II. — L'abbé Texier, *Man. d'épigraphie.*)

DARDAILLAN (Gabriel), né à Lille, mourut le 30 mars 1695. Il fit le fameux escalier du château d'Aubais (Gard), vis de Saint-Gilles moins célèbre que l'autre, mais qui était aussi remarquable, non-seulement par son savant appa-

---

le sentiment dominât tout, même la matière. Partant de là, il avait imaginé une sorte d'architecture imitative, qui eût été comme une poétique peinture en relief des choses de la vie, comme un art nouveau tenant le milieu entre le rêve et la réalité. Doué d'un grand talent de dessinateur, il savait si bien traduire sur le papier les séduisantes songeries de son imagination que, sans vous convaincre jamais, il vous charmait presque toujours. Des cahiers de croquis que j'ai autrefois feuilletés avec lui contenaient, en ce genre, de délicieuses fantaisies, ingénieusement conçues, finement tracées, qui donnaient la plus haute idée de la délicatesse et de la distinction de sentiment de l'artiste. Malheureusement tout cela manquait d'une base sérieuse ; tout cela était imaginé pour un monde qui n'est pas le nôtre. L'architecture étant surtout l'art de la réalité et de la matière, elle ne peut être traitée comme la peinture et la poésie ; Danjoy avait donc tort de rêver pour elle une indépendance d'allures incompatible avec les conditions de son existence. Néanmoins ces efforts d'un consciencieux artiste, d'un esprit distingué et chercheur, font honneur à la mémoire de Danjoy ; assez de gens se traînent dans l'ornière de la vulgarité pour qu'il soit permis à quelques-uns de s'aventurer dans le vague domaine de l'idéal et aussi pour qu'on ne laisse pas disparaître, sans les mentionner avec éloges, ces chercheurs désintéressés, même quand ils s'égarent à la recherche de l'impossible.

reil, mais par ses grandes proportions. (*Rev. des Soc. sav.*, 3e série, t. I.)

DARDEL (RENÉ), né à Lyon le 8 octobre 1796, élève de Huyot et de l'École nationale des Beaux-Arts, commença ses études à Paris, et alla les achever en Italie. Il fut, en 1831, nommé architecte de la ville de Lyon, et en 1832 chargé de la restauration du palais des Beaux-Arts de la même ville. Le nom de Dardel se rattache d'ailleurs à plusieurs édifices publics de sa ville natale; c'est à cet architecte qu'on doit l'Entrepôt des liquides (1835), le marché de la Martinière (1836), la transformation du Grand-Théâtre (1842), la fontaine de la place Saint-Jean (1843), la restauration de l'Hôtel de ville (de 1846 à 1854), la création de la rue Impériale (1853), la construction du palais du Commerce et de la Bourse (1860). Indépendamment de ces ouvrages, Dardel a élevé diverses maisons de ville et de campagne, des établissements industriels, des tombeaux, etc. Il est aussi l'auteur d'un projet d'église pour Perrache. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1842, il fut promu au grade d'officier du même ordre en 1860, lors de l'inauguration du palais du Commerce. Il mourut à Condrieu (Rhône), le 25 septembre 1871 [1]. (*Rens. part.*)

DARNAUDIN ou D'ARNAUDIN, né à Versailles en 1741, remporta le grand prix d'architecture en 1763 et obtint ensuite son brevet d'élève de l'École de Rome. D'abord inspecteur des bâtiments du roi sous Louis XVI, il construisit à Versailles, en 1776, de nouveaux bâtiments pour l'agrandissement de l'hôpital civil; en 1780, l'hôtel du Garde-Meuble de

1. Les éléments de cette notice m'ont été obligeamment communiqués par M. Léon Charvet, architecte, ancien collaborateur et ami de Dardel.

la couronne, devenu plus tard celui de la préfecture [1]; en 1787, l'hôtel de Séran, situé rue des Réservoirs, et qui porte aujourd'hui le n° 6. Il fut reçu membre de l'Académie royale d'architecture en 1791. (Leroy, *Rues de Versailles*. — *Rens. part.*)

DARRAS (PIERRE), maître des ouvrages de la ville d'Amiens. En 1386, il assista à un dîner offert par le mayeur et les échevins d'Amiens, à propos de travaux importants exécutés dans la ville; à cette occasion, il reçut, à titre de présent, « un buffet et un drap pour le couvrir ». (Dusevel, *Rech. hist.*)

DAUCOUR fut admis en 1680 à l'Académie royale d'architecture.

DAVI (JEAN). Une ancienne chronique de l'église de Rouen (*chronicon triplex et unum*) mentionne une visite qu'il fit vers la fin du mois de décembre 1278, en qualité de maître des œuvres, au réservoir de la fontaine de l'église. Dans cette chronique Davi est qualifié de « citoyen de Rouen ». C'est lui qui fut chargé par l'archevêque Guillaume de Flavacourt d'élever le portail nord de la cathédrale. Peut-être lui doit-on également la grande chapelle de la Vierge, dont les fondements furent jetés en 1302. (Deville, *Rev. des arch.*)

DAVID (CHARLES) fut le second architecte de l'église Saint-Eustache, à Paris; c'est à lui qu'on devait l'ancien portail, qu'il acheva en 1637, et qui fut démoli en 1753 pour faire

1. Depuis la construction d'un nouvel hôtel de la préfecture, à Versailles, ces bâtiments ont été adjoints à l'hôtel des Réservoirs.

place à celui qu'on voit aujourd'hui, œuvre de Mansart-de-Jouy et Moreau. David fut inhumé dans l'église qu'il avait, en grande partie, élevée ; voici son épitaphe, telle qu'elle se trouvait sur son mausolée : « Cy devant gist le corps d'honorable homme Charles David, vivant juré du roy ès œuvres de maçonnerie, doyen des jurés et bourgeois de Paris, architecte et conducteur du bâtiment de l'église de céans, lequel, près avoir vecu avec Anne Lemercier, sa femme, l'espace de 53 ans, est décédé le 4e jour de décembre 1650, âgé de 98 ans. » (Bibl. nat., *Épitaph. mss.*)

DAVILER, présumé fils du suivant, obtint le grand prix d'architecture en 1730, sur : « Un Arc de triomphe ». Bien qu'il fût établi à Paris, il travailla beaucoup en Bourgogne, notamment à l'abbaye de Saint-Julien et à la manse conventuelle de Saint-Marien d'Auxerre ; à l'hôpital général et à l'archevêché de Sens ; au séminaire de Langres ; à l'église et au presbytère de Trucy ; au clocher de l'église de Vincelottes ; à l'église et aux bâtiments de l'abbaye de Malôme, etc. (Quentin, *Inv. des arch. de l'Yonne.*)

DAVILER (Charles-Augustin), né à Paris en 1653, d'une famille originaire de Nancy, partit pour l'Académie de France, à Rome, en 1674, accompagné d'Antoine Desgodets et de l'antiquaire Foy-Vaillant. S'étant embarqués à Marseille, ils furent pris par des corsaires algériens qui les retinrent seize mois en Afrique. Pendant sa captivité, Daviler construisit une mosquée à Tunis et parvint ainsi, peut-être, à fléchir ses maîtres. En 1676, Daviler et ses compagnons d'infortune furent échangés contre des Turcs pris par les Français ; redevenus libres, ils se rendirent à Rome, où Daviler passa cinq années à étudier. De retour à Paris il fut employé par Mansart, et consacra les loisirs que lui laissait son emploi à

préparer, avec les conseils de Dorbay, son « Cours d'architecture ». Avant de publier cet ouvrage, il avait fait paraître une traduction du « Traité des cinq ordres » de Scamozzi; mais, impatient de se faire connaître par des travaux plus pratiques, il accepta d'aller, en 1691, à Montpellier, pour y faire exécuter, sur les dessins de Dorbay, l'arc de triomphe que les États de Languedoc avaient résolu d'ériger à la gloire de Louis XIV[1]. Ce début fut heureux pour Daviler, car, dès 1693, les États de Languedoc lui décernèrent le titre de leur architecte et lui firent obtenir le brevet d'architecte du roi. En même temps Colbert, archevêque de Toulouse, lui faisait rebâtir entièrement son palais archiépiscopal, et M. de Baville, intendant de la province, se déclarait son protecteur. Daviler, se voyant si bien accueilli en Languedoc, fit de cette province sa patrie d'adoption; il se maria à Montpellier et fut chargé de différents travaux, parmi lesquels il faut mentionner le palais épiscopal de Béziers, diverses autres constructions à Carcassonne, à Saint-Pons, à Toulouse, à Nîmes, etc. En 1699, il fut envoyé au pont du Gard pour préparer une restauration de ce monument; mais cette dernière opération ne put avoir de suite, car il mourut l'année suivante, à l'âge de 47 ans. Voici les titres des publications laissées par Daviler: « Cours d'architecture, qui comprend les ordres de Vignole, avec des commentaires, des préceptes sur ce qui regarde l'art de bâtir, etc. *Paris, Langlois,* 1691 », un vol. in-4° avec

1. Il faut croire que cette fugue ne fut pas du goût de Mansart, car, dans une lettre du mois de septembre 1691, Daviler se plaint amèrement des procédés du célèbre architecte de Louis XIV, au service duquel il avait, à son grand regret, dit-il, perdu cinq années de son temps. Il s'agissait de la candidature de Daviler à l'Académie d'architecture, candidature que Mansart combattait, paraît-il, de toute la force de sa grande influence.

fig. Une seconde édition du cours d'architecture fut publiée en 2 vol. par Mariette, en 1720. — « Explication des termes d'architecture, qui comprend l'architecture, la géométrie, les mathématiques, l'hydraulique........ la construction des édifices et leurs défauts, les bâtiments antiques, sacrez, profanes, champestres, de marine, etc., avec les préceptes, le tout par rapport à l'art de bâtir. » — « Suite du cours d'architecture », par Daviler. *Paris*, *Langlois*, 1691. — Une seconde édition de cet ouvrage fut donnée plus tard par Jombert, sous ce titre : « Dictionnaire de l'architecture civile et hydraulique et des arts qui en dépendent : comme la maçonnerie, la charpenterie, la menuiserie, la serrurerie, le jardinage, etc., la construction des ponts et chaussées, etc., par A.-C. Daviler. *Paris*, *Jombert*, 1755, in-4° ». (Mariette, *Abecedario*. — L'abbé Lambert, *Hist. littér.* — D. Calmet, *Bibl. lorraine.* — Roland de Vyrlois.)

DE BAR. — V. NICOLAS DE BAR.

DEBOURGE PÈRE remporta le grand prix d'architecture en 1729, sur : « Une cathédrale. » (*Rens. part.*)

DEBOURGE (ANTOINE-JOSEPH), fils du précédent, grand prix d'architecture de 1761, obtint son brevet d'élève à l'École de Rome le 24 août 1762 et fut admis à l'Académie royale d'architecture en 1785. (*Rens. part.*)

DEBRET (FRANÇOIS), né à Paris le 21 juin 1777, élève de Percier, construisit à Paris deux théâtres, celui des Nouveautés [1], situé place de la Bourse, en 1826, et celui de l'Opéra,

1. Le théâtre des Nouveautés a été récemment démoli pour faire place à la rue Réaumur.

rue Le Peletier, en 1821. Il avait aussi élevé, sur ses dessins, l'ancienne salle Louvois, sise rue de Richelieu, où Louvel assassina le duc de Berry, et dont la démolition fut décidée après la mort de ce prince. Debret avait jeté les fondements des bâtiments de l'École des Beaux-Arts de Paris, lorsque la direction des travaux de ce palais fut confiée à Duban. En 1813 il fut chargé de la restauration de l'église abbatiale et des tombeaux de Saint-Denis, en remplacement de Célerier. Des travaux considérables furent exécutés sous sa direction dans ce monument jusqu'en 1846, époque à laquelle on lui donna pour successeur M. Viollet-le-Duc [1]. Il a rédigé toute la partie architectonique de l'encyclopédie moderne de Courtin. Debret fut reçu membre de l'Institut en 1825, et mourut à Saint-Cloud, le 13 février 1850. (*Rens. part.*)

DE BROSSE (Jean), architecte de Marguerite de France, femme de Henri IV, présumé frère de Salomon. On croit qu'il

---

1. Le passage de Debret à l'église de Saint-Denis fut un véritable désastre pour l'édifice. Non-seulement cet architecte ignorait l'art dont il avait eu mission de faire revivre un des curieux échantillons, mais il ne l'aimait pas; aussi, pendant les vingt-sept années qu'il s'escrima sur la pauvre église, on devine ce qu'il put ainsi ajouter de ruines à ses ruines! Il est impossible d'en donner ici une idée. Heureusement, le maître à qui sont confiées aujourd'hui les destinées de ce monument a déjà réparé en partie le mal fait par la main malheureuse de son prédécesseur; mais bien des choses irréparables n'en resteront pas moins pour attester le passage de Debret à Saint-Denis. Toutefois, ne soyons pas trop sévère, Debret fut moins coupable que le temps où il a vécu; le grand malheur de l'église de Saint-Denis, c'est qu'on en ait ordonné la restauration à une époque où personne encore n'était préparé pour l'entreprendre. Il faut d'ailleurs se consoler de Saint-Denis en songeant que notre admirable cathédrale de Paris eût pu être également traitée, et que, Dieu merci, ce chef-d'œuvre a échappé au massacre et revit d'une vie nouvelle.

éleva pour cette princesse l'hôtel dont les fondements furent jetés en 1606, et qui était situé à Paris, dans la rue qui a porté longtemps le nom des Petits-Augustins. Dans les registres de la Maison de la reine Marguerite (« Arch. nat., » KK. n° 163), on trouve la mention suivante : « A Jehan De Brosses, architecte et secrétaire d'icelle dame, la somme de trente-trois escus un tiers, pour gages durant l'année 1578 ». Le nom de J. De Brosse figure également dans les comptes de l'année 1579. (A. Jal, *Dict. crit.*)

DE BROSSE (Paul). Il figure sur un état des *gages des officiers du roi Louis XIII pour* 1624, aux appointements de 800 livres par an. Salomon de Brosse, dont le nom est en tête de cette pièce, recevait 2,400 livres. Paul était-il son fils[1]? Un De Brosse était, en 1636, architecte de la cathédrale de Troyes ; il avait pour collaborateur Lemercier. Ils firent ensemble les deux lanternons qui couronnent la tour du nord de cette cathédrale. Il y a lieu de croire que ce De Brosse était le Paul qui figure sur l'État des gages dont il s'agit, car Salomon mourut en 1626, et il n'est pas probable que Jean, dont le nom apparaît déjà comme architecte dans un compte de 1578, ait pu être en 1636 le collaborateur de Lemercier à la cathédrale de Troyes[2]. (*Arch. de l'art fr.*)

---

1. Quand M. Ch. Read aura publié cette biographie de Salomon De Brosse, qu'il nous promet depuis longtemps, nous saurons sans doute si un lien de parenté a existé entre ces deux artistes, contemporains et collaborateurs.

2. Vers 1622, lorsqu'il s'agit de reconstruire à Rouen le pont Mathilde, qui était hors de service, les échevins de cette ville envoyèrent à Paris les plans proposés afin de les soumettre à l'appréciation des notabilités de l'art. On se réunit chez d'Aunoux, contrôleur des bâtiments du roi, et il fut décidé que deux architectes parisiens « des plus renommez », La Brosse et Le Redde, se rendraient à Rouen pour

DE BROSSE (Salomon), né à Verneuil-sur-Oise[1], était neveu de Jacques Androuet Du Cerceau le fils, auquel il suc-

---

« visiter les vieilles arches et sonder profondement la rivierre de tous côtez ». Évidemment ce La Brosse n'est autre qu'un De Brosse, et probablement Paul. Quant au compagnon de voyage, on reconnaît facilement Gilles Le Redde, alors maître des œuvres de charpenterie du roi.

1. L'origine de De Brosse est peu connue. En 1618, Marin de la Vallée, entrepreneur des travaux de l'Hôtel de ville de Paris, n'ayant pas rempli fidèlement les obligations de son marché, fut dénoncé au procureur du roi par l'architecte de l'édifice, Pierre Guillain. Des experts ayant été nommés pour examiner les faits, de la Vallée demanda qu'un sieur « Brosse » leur fût adjoint pour présenter sa défense. (Leroux de L., *Hôt. de ville.*) Ce Brosse m'était connu de longue date, mais, ignorant sa véritable qualité, je l'avais dédaigné. Un document important que le hasard vient de me faire découvrir a rendu pour moi ce personnage très-intéressant. En effet, ce Brosse n'est autre que De Brosse, moins la particule. Brosse était le vrai nom du célèbre architecte, et c'est ainsi d'ailleurs qu'il est nommé dans un compte des bâtiments de Marie de Médicis pour l'année 1613. On peut voir par l'acte d'inhumation de De Brosse qu'il était né à Verneuil, et l'on sait que ce Verneuil, situé près de Senlis, est Verneuil-sur-Oise. Or le document dont il s'agit est un acte de vente faite par Jean Noël à Jean Brosse, « maistre architecteur ». Ce dernier Brosse doit être le père de Salomon ; la similitude de nom, de profession et d'origine, ne peut laisser aucun doute à cet égard. Il est probablement aussi le père du Jean De Brosse qui fut architecte de la reine Marguerite, première femme de Henri IV. Voici une copie de la pièce manuscrite dont il s'agit : « Par devant nous Sébastien de Fromont et Jehan Delahaie, notaires du Roy nostre sire en la ville et chastellenie de Creeil, furent présens en leurs personnes Jehan Noel, laboureur, et Anthoinette Poncelet, sa femme, de lui licencée et auctorisée quant à ce, demourans a Fleurynes, lesquels de leurs bonnes volontez, sans aucune contraincte, recognurent et confesserent avoir vendu, ceddé, quicté, transporté et délaissé du tout à toujours, et promis garantir de tous troubles et empeschemens quelconques, l'un

céda comme architecte de Marie de Médicis. Il commença en 1515, pour cette princesse, la construction du palais du Luxembourg, à Paris, lequel fut achevé en 1620[1]. De 1616 à 1621, il élevait dans la même ville le portail de l'église Saint-Gervais, la grande salle du Palais de Justice, qui avait été détruite par un incendie en 1618, etc. On lui doit aussi le fameux temple de Charenton, où les calvinistes tinrent leurs

---

pour l'autre et lui seul pour le tout, sans diuision ne discution, a honneste personne Jehan Brosse, Me architecteur, demourant a Verneuil sur Oize, a ce présent, achepteur et acceptant pour luy, ses hoirs et ayans cause au temps a venir, cestassavoir dix sept verges de terre trois quartz de verge de terre en jardin en une pièce, assis ou terrouer dudict Verneuil, au lieudit Mont-la-Ville, tenant d'un bout, par bas au ru Macart et d'autre bout à la grand' rue. A ladicte femme appartenant de son propre, si comme ils dient, pour en joir, user et possesser par ledict achepteur, sesdicts hoirs et ayans cause. A la charge de huict déniers parisis de cens, chacun an, le jour Saint Remy, envers le seigneur dudict Verneuil, dont ce meult, pour toutes charges, que ledict achepteur acquictera doresnavant. Cette vendiction faicte moiennant et parmy la somme de cinquante trois livres cinq solz tournois, avec quarante solz tournoys au vin du marché et vingt solz tournoys pour les espingles de ladicte femme, que pour ce les dictz vendeurs m'ont confessé avoir eu et reçeu dudict achepteur et qui, paié, compté et nombré leur a esté en la presance desdictz notaires en dix neuf escuz d'or soleil et monnoye dont ilz se sont tenuz pour contens, quictans, déssaisissans, consentans, etc. Ce fut faict et passé le vingt cinqeme jour de juing l'an Vc soixante huict. *Signé* De Fromont. — J. Delahaye. » Au verso est une reconnaissance de la validité de la vente, signée de Philippe de Boullanvillier, comte de Dampmartin, seigneur de Verneuil. Cette pièce sur vélin est de format in-4º.

1. Dans le compte des bâtiments de Marie de Médicis pour l'année 1616, dont il est parlé dans la note précédente (*Archiv. nat.*, KK, 193), on lit : « A Salomon Brosse, architecte général des bastimens du Roy et de la Royne, mère de Sa Majesté, la somme de 300 livres pour les gaiges ordinaires attribuez et appartenant à la dicte charge. »

synodes tant qu'il leur fut permis de s'assembler[1]; l'aqueduc d'Arcueil; le château de Monceaux (Seine-et-Marne), qu'il bâtit pour Gabrielle d'Estrées; le château de Coulommiers-en-Brie, dont il donna les dessins. Sur un état des gages des officiers du roi (Louis XIII) pour l'année 1624, il est ainsi mentionné : « A Salomon de Brosse, architecte, tant pour ses gages anciens que d'augmentacion par le décedz du feu sieur Du Cerceau (le fils)[2], son oncle, et sans autre retranchement, attendu son mérite et le service actuel et ordinaire qu'il rend à sadite Majesté, la somme de 2,400 livres ». Au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, dans l'œuvre de Michel Lasne, se trouve une grande pièce gravée destinée à consacrer le souvenir de Grégoire XV; au bord de cette pièce on lit : *Salomon de Brosse inuen. Micael Asinius sculp.* Il mourut à Paris le 8 décembre 1626[3]. (De Gisors, *Le Palais du Luxembourg.* — Grosley, *Éphémérides.* — *Archiv. de l'Art fr.* — Jal, *Dict. crit.*)

DEBURLE (Pierre). Il commença en 1323, sous l'épiscopat de Cabrières de Concos, la construction de la cathé-

---

1. Ce temple ne resta pas longtemps debout : il fut rasé lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685.

2. Jacques Du Cerceau, le fils, étant mort en 1614, il est difficile de comprendre comment, après dix années écoulées, son décès put être encore une cause d'augmentation pour les gages de son neveu.

3. M. Jal donne dans son *Dictionnaire critique* l'acte d'inhumation de De Brosse dans le cimetière protestant de la rue des Saints-Pères; cet acte, inscrit sur deux registres, offre deux orthographes différentes : — 1° « Salomon de Brosse, jngénieur et Architecte des bastiments du Roy, natif de Verneuil, inhumé le 9 décembre 1626 ». — 2° « Du 9e jour du mois de decembre 1626 a esté enterré Salomon de Brose (*sic*) architeq de la Raine mère au cimetière de St Germain. »

drale d'Aix. Les travaux furent interrompus par suite de circonstances malheureuses et repris seulement en 1411, pour être achevés en 1427. (L'abbé Bourassé.)

DE CAUS (Isaac), neveu du suivant, naquit à Dieppe et fut architecte et ingénieur. Il a publié, en Angleterre, les deux ouvrages suivants : « Nouvelles inventions de lever l'eau plus haut que la source, avec quelques machines mouvantes par le moyen de l'eau, et un discours de la conduite d'icelle ». *Londres*, 1644, in-fol. de 32 p. avec 26 pl. gravées à l'eau-forte. — « Wilton garden. Are to be sold by Th. Rowlet, at his shop near Temple Bar. » In-fol., recueil de 26 planches, gravées par Is. De Caus, représentant les jardins du château de Wilton, appartenant au comte de Pembrocke. (Frère, *Bibl. norm.*)

DE CAUS (Salomon), né en Normandie, et probablement à Dieppe ou aux environs, vers 1576, semble avoir emprunté son nom à cette origine [1]. Il commença par être archi-

1. La *Revue des Sociétés savantes*, 5e série, t. II, contient une communication et des notes de M. de Beaurepaire, archiviste de la Seine-Inférieure, sur Salomon De Caus. J'emprunte au travail de cet érudit quelques faits nouveaux qui viennent heureusement compléter ma notice. Et d'abord il ne reste plus guère de doute sur l'origine de De Caus. Dans une lettre adressée par lui aux échevins de Rouen à l'effet d'obtenir leur confiance pour la construction d'un pont, il fait valoir sa qualité de Normand, en disant : « Comme estant du pays, etc. » D'un autre côté, ce nom de De Caus paraissant révéler une origine cauchoise, on a cherché quel pouvait être, dans la Haute Normandie, le lieu de naissance de cet artiste. Or, Isaac De Caus, neveu de Salomon, naquit à Dieppe, et, à la même époque, on trouve dans cette ville un David De Caux, savant médecin, un Guillaume De Caux, nommé, le 5 février 1607, conseiller du roi à l'élection d'Arques, sur la démission

tecte et ingénieur du prince de Galles, Henri, fils de Jacques Ier. En 1611 il était déjà, depuis quelque temps, attaché à ce prince; il fit pour lui des dessins qu'il publia plus tard dans son livre intitulé : « Raisons des forces mouvantes ». En 1613, la fille du prince de Galles ayant épousé l'Électeur palatin Frédéric V, il la suivit en Bavière et se fixa à sa cour. Là il fut chargé par l'Électeur de la construction de bâtiments nouveaux au palais de Heidelberg, et en outre de dessiner et planter un jardin orné de « toutes les raretés que l'on y pourroit faire ». En 1619, Salomon avait presque achevé son œuvre, mais la guerre de Trente-Ans, à laquelle Frédéric prit une part active, l'empêcha d'y mettre la dernière main. Il publia à Francfort, en 1620, les dessins de ce jardin, « tant ce qui estoit achevé, que ce qui restoit à faire ». Cet ouvrage, intitulé : « Hortus Palatinus », se compose de trente planches gravées par de Bry. On y voit une porte dite *porte d'Élisabeth,* élevée en 1615, et, dit-on, en une nuit, par les soins de Salomon De Caus. Après avoir passé sept ans à la cour de Heidelberg, De Caus revint en France vers la fin de 1619, où, peu de temps après son retour, il obtint le titre d'architecte et ingénieur du roi. De 1618 à 1620, il correspondit de Heidelberg ou de Paris avec l'échevinage de Rouen, au sujet du pont à jeter sur la Seine pour remplacer celui de Mathilde, démoli en partie depuis les premières années du XVIe siècle. Ces négociations durèrent longtemps, car, tandis qu'il voulait construire ce pont en pierre, les échevins préféraient un pont de bois. Il offrit de présenter quatre divers dessins du pont projeté, en demandant : « premierement, que Messieurs luy donne ou promette deux cents escus pour sa peine des dits quatre

---

donnée en sa faveur par Pierre De Caux. Ces derniers renseignements sont puisés aux archives de la Seine-Inférieure.

dessins », ajoutant que « sy suivant iceus l'on prent resolution de le faire (le pont de pierre), le dit De Caus promet de s'aquiter fidellement de l'œuvre moyennant honneste récompense »[1]. Après avoir lutté longtemps pour la pierre, De Caus finit par se résigner au bois de charpente, mais sans pouvoir, d'ailleurs, se mettre d'accord avec l'administration municipale, car un pont de bateaux fut construit vers la même époque et sans la participation de De Caus. Il a laissé les ouvrages suivants : « Les Raisons des forces mouvantes, avec diverses machines, tant utiles que plaisantes, ausquelles sont adjoints plusieurs desseings de grottes et fontaines. » A *Francfort*, en la boutique de Jean Norton, 1615. In-fol.[2] — « La Perspective, avec la raison des ombres et miroirs. » *Londres*, *Barker*, 1612. In-fol. avec 63 planches dans le texte. — « Institution harmonique, en deux parties : en la première sont monstrées les intervalles harmoniques, et en la deuxième les compositions d'icelles. » *Francfort*, 1615. In-fol. de 47 pl. Cet ouvrage est dédié, sous la date du 15 septembre 1614, « à la très illustre et vertueuse dame Anne, royne de la Grande-Bretagne ». — « La pratique et démonstration des horloges solaires, avec un discours sur les propositions, tiré de la 35e proposition du premier livre d'Euclide, et autres propositions à l'usage de la sphère plate. » *Paris, Hyerosme Drouart*, 1624. In-fol. de

1. Dans une lettre datée de Paris le 19 mars 1620, il stipule le prix de 10 écus pour son voyage de Paris à Rouen et retour, plus 2 écus par journée de séjour à Rouen.

2. Dans un passage de cet ouvrage, dédié à l'Électrice palatine Élisabeth, Salomon De Caus s'exprime ainsi : « Sachant l'amour qu'avez porté et continuez de porter à l'heureuse mémoire du noble et gentil prince de Galles, j'ai représenté ici quelques dessins que j'ai autrefois faits étant à son service, aucuns pour servir d'ornement en la maison de Richemont, et les autres pour satisfaire à sa gentille curiosité, qui désirait toujours voir et connaître quelque chose de nouveau. »

88 pl. Ce dernier ouvrage est dédié au cardinal de Richelieu. De Caus, qui fut aussi l'architecte du duc de Deux-Ponts et du prince d'Anhalt, mourut vers 1636. (Arago, *Ann. des longitudes*, 1837. — Brunet, *Man. du libr.* — Dussieux, *Art. fr.* — *Rev. des soc. sav.*, 5e série, t. II.)

DÈCLE (Adam). En 1549, des travaux ayant été ordonnés pour la réparation de l'enceinte fortifiée de la ville d'Amiens, il fut chargé de la direction de ces ouvrages. La même année il fit deux grands écussons, l'un aux armes du roi, l'autre aux armes de la ville, qui devaient être mis aux deux courtines d'un éperon de la même enceinte. (Dusevel, *Rech. hist.*)

DE COTTE (Frémin), architecte de Louis XIII. Il servit comme ingénieur au siége de La Rochelle. (Dargenville.)

DE COTTE (Frémin), fils du précédent, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : « Explication briève et facile des cinq ordres d'architecture démontrée par Frémin De Cotte, architecte ordinaire du roi », à Paris, chez l'autheur, rue du Vert-Bois, 1644. Cet ouvrage est dédié à « monseigneur Antoine de Mesme », dont l'auteur était l'architecte. (Brunet, *Man. du libraire.*)

DE COTTE (Louis), fils du précédent et frère de Robert, fut admis à l'Académie royale d'architecture le 15 avril 1725, et mourut en 1742.

DE COTTE (Robert), frère du précédent et petit-fils de l'architecte de Louis XIII, naquit à Paris en 1656. Il fit ses études sous la direction de J.-H. Mansart, dont il devint beau-frère en épousant Catherine Bodin, sœur d'Anne Bodin, femme

de Mansart. En 1708 il était premier architecte du roi [1]. Les principaux travaux qu'il exécuta à Paris sont les suivants : L'hôtel d'Étrées, rue de Grenelle-Saint-Germain; en 1716, l'hôtel de Bourbon-Condé, bâti rue de Bourbon, pour la seconde princesse douairière de Conti, lequel devint en 1719 la propriété du duc du Maine; la maison située à l'angle de la rue du Bac et qui est contiguë à l'ancien hôtel de Belle-Ile; l'hôtel de Lude, situé dans la même rue; le portail de l'hôpital de la Charité (1732); le château d'eau, place du Palais-Royal, détruit en 1854; l'hôtel de Meulan, près les Capucines; le portail de l'Oratoire; le maître-autel de Notre-Dame de Paris, d'après les dessins de Mansart; l'hôtel de la Vrillière, qu'il augmenta de 1713 à 1719, lorsque cette habitation fut devenue la propriété du comte de Toulouse; l'achèvement de l'église Saint-Roch, dont le portail ne fut exécuté, sur ses dessins, qu'après sa mort; le grand autel du Noviciat des Jésuites, qu'il fit exécuter sur les dessins de J.-H. Mansart; à la Bibliothèque royale, de 1724 à 1735, le grand bâtiment au fond de la cour et parallèle à la rue de Richelieu, ainsi que la galerie des Globes et la décoration intérieure de ces bâtiments; les plans d'un nouvel hôtel des Mousquetaires, qu'il fit avec Beausire le jeune, mais qui restèrent en projet; le péristyle de Trianon; l'hôtel du Maine, rue de Bourbon. Parmi les dessins provenant du cabinet de Robert de Cotte se trouve un projet de restauration de l'hôtel de Beauvais, sis à Paris, rue Saint-Antoine, hôtel qu'avait acheté en 1706 Jean Orry, le père du contrôleur général. A Lyon, il fit exécuter sur ses dessins la place Louis XIV,

---

1. Voici ses titres tels qu'ils sont indiqués au bas de son portrait gravé par Drevet : « Chevalier de S. Michel, conseiller du roy en ses conseils, Premier architecte, intendant des bâtiments, jardins, arts et manufactures de Sa Majesté, directeur de l'Académie royale d'architecture, vice-protecteur de celle de peinture et sculpture. »

aujourd'hui de Bellecour (1728); le Grenier d'abondance; la façade d'une salle de concerts. Il avait donné de 1701 à 1702 les plans du beffroi de l'Hôtel de ville, dont les travaux furent conduits par Claude Simon. A Versailles, il acheva la chapelle du château, commencée sur les dessins de J.-H. Mansart. A Verdun et à Strasbourg, il éleva les palais épiscopaux de ces deux villes, et aux environs de Metz le château de Frascati, maison de plaisance de l'évêque. En 1728 il fut chargé par le duc d'Antin, surintendant des bâtiments du roi, de faire un projet de décoration de la Place-Royale de Bordeaux, projet qui fut exécuté par Gabriel. De Cotte travailla aussi beaucoup pour l'étranger. Parmi les travaux projetés ou exécutés par lui en Allemagne on cite les plans d'un château pour le comte Zinzendorf et d'un autre pour l'Électeur de Bavière; pour l'Électeur de Cologne, les plans des palais de Bonn, de Brühl, de Popelsdorf, de Gudesberg; la chapelle du séminaire archiépiscopal de Cologne, à Bonn; un château pour le comte de Hanau. On lui doit les plans du palais royal de Madrid et ceux du Buen-Retiro. Il donna également ceux de plusieurs châteaux pour le duc de Savoie et notamment de celui de Rivoli. De Cotte mourut à Passy, près Paris, le 14 juillet 1735 [1]. (Piganiol.—Dargenville.—*Arch. de l'art français.*—Dussieux,

---

1. En 1811, la Bibliothèque impériale acheta tous les papiers provenant de la succession De Cotte. Les dessins de cet artiste, conservés au cabinet des estampes, forment 8 vol. in-folio; les papiers remplissent huit portefeuilles. M. Destailleurs a donné, dans ses *Notices sur quelques artistes français*, une bibliographie détaillée et annotée de ces papiers qui peut être fort intéressante à consulter. De Cotte avait légué ses cartons à son fils Jules-Robert, lequel mourut en 1767, et non en 1811, comme l'a écrit par erreur M. Georges Duplessis (*Gaz. des B.-Arts*, t. VII, p. 140). Le De Cotte qui mourut en 1811 n'était pas le fils de Robert, mais bien celui de Jules-Robert, c'est-à-dire qu'il était petit-fils de l'architecte de Louis XIV.

Art. fr. — Blondel, *Cours d'arch.* — *Archiv. hist. de la Gironde.* — Cousin, *Hôtel de Beauvais.*)

DE COTTE (Jules-Robert), fils de Robert, né à Paris en 1683, fut reçu membre de l'Académie royale d'architecture en 1711 et succéda, en 1735, à son père dans les fonctions d'intendant général des bâtiments du roi et de directeur des monnaies et médailles. Jules-Robert acheva à Paris, sur les dessins de son père, le château d'eau élevé en face du Palais-Royal, le portail de la Charité et le portail de Saint-Roch. Il mourut à Passy, le 8 septembre 1767.

DE CREIL (Claude-Paul), chanoine de Sainte-Geneviève de Paris, né le 26 janvier 1633, mourut le 15 mai 1708. Il éleva à Paris le cloître du prieuré et le portail de l'église Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, laquelle fut détruite en 1777 pour faire place au marché du même nom. Ses autres ouvrages sont la principale porte d'entrée, le cloître et le grand escalier de l'ancienne église Sainte-Geneviève. Il fit aussi des projets pour l'achèvement du Louvre. (Piganiol.)

DECRÉNICE (Cyr), né vers 1731, à Lyon, fut décapité pendant la Terreur, le 21 janvier 1794. C'est sur ses dessins que fut construit à Lyon le bâtiment de la Manécanterie, commencé le 28 octobre 1768. (*Bréghot du Lut et Péricaud.*)

DEDÉBAN (Jean-Baptiste), né à Paris en 1781, élève de Vaudoyer, remporta en 1806 le grand prix d'architecture et partit pour l'Italie. A part un très-grand nombre de projets exposés aux Salons de 1814 à 1846, on ne connaît de lui aucun travail qui puisse être mentionné.

DEDREUX (Pierre-Anne), élève de Percier et Fontaine, naquit à Paris en 1788. Il remporta en 1815 le premier grand prix d'architecture. Ses principales constructions sont la chapelle de la Vierge et le presbytère de Saint-François-Xavier; une salle de concerts, rue Taitbout, où eurent lieu, après 1830, les principales conférences des Saint-Simoniens; le château de Pont-Leroy pour Casimir Périer, l'ancien Théâtre-Lyrique, élevé boulevard du Temple, de 1846 à 1847, et détruit en 1865. Il a publié un « Voyage en Italie, en Istrie, en Grèce et en Asie Mineure ». (Gabet. — *Rens. part.*)

DEDRICQ (Ansel). En 1510, divers plans ayant été présentés pour la restauration du grand portail de l'église Notre-Dame de Saint-Omer, on donna la préférence à celui d'un architecte brugeois nommé Van der Poële. Cependant, en 1514, le 6 octobre, Ansel Dedricq, maître maçon de Saint-Omer, Antoine Leroy, maître maçon de Saint-Bertin, et maître Jean Gosset furent chargés de « visiter l'ouvrage » de Van der Poële. Ce dernier avait projeté de « ravaler le fenestre de seure le portal », mais ce projet fut modifié sur l'avis de Dedricq : « et fu par ledit maistre Ansel Dedricq dit pour le bien et fortification de l'ouvraige que le dite fenestre demeuroit comme elle estoit ». Il fut appelé une autre fois, en 1515, au mois de décembre, pour visiter « le gros piller du costé zut » et faire son rapport au chapitre. (Hermand, *Époques*. — Deschamps de P., *Saint-Omer*.)

DEFÉTIN (Jean), architecte parisien, construisit en 1506 le chœur de l'église Saint-Aspais de Melun. (*Bull. arch.*, t. II.)

DE FOIX (Louis), né à Paris vers le milieu du XVIe siècle, et originaire du comté de Foix, alla s'établir en Es-

pagne, où il bâtit pour Philippe II le palais et le monastère de l'Escurial. A son retour en France, vers 1579, il fut chargé de fermer l'ancien canal de l'Adour, près de Bayonne, et d'en creuser un nouveau pour le port de cette ville. On doit aussi à Louis de Foix le phare de Bordeaux, appelé la tour de Cordouan, commencé en 1585 et qui ne fut achevé qu'en 1610. (De Thou, *Hist. univ.*, 43. — Dupleix, *Hist. de France.*)

DE FORGE (JEAN). En 1476, après le double siége de Nancy, des réparations et des travaux d'agrandissement furent exécutés au palais ducal de Nancy sous la direction de cet artiste. Il fit successivement la chambre des Armures du duc, la chambre des Comptes et du Trésor, et « une neuve chambrette » pour la reine, auprès de sa chambre, « qui tend sur les galeries de bois du jardin, etc. ». Ces travaux furent confiés à de Forge, maître des œuvres de la ville de Nancy et plus tard du duché de Lorraine. (Lepage, *Trésor des chart. de Lorraine. — Palais ducal.*)

DEFRANCE (JEAN-PIERRE), architecte rouennais du XVIIIe siècle. Il exécuta de nombreux travaux, parmi lesquels on peut citer, à Rouen, la maison abbatiale de Saint-Ouen, élevée en collaboration avec Le Brument, son compatriote; en 1740, une salle d'assemblée et des archives, construite au-dessus du porche de l'église de Saint-Cande; la fontaine de la Grosse Horloge (1733); les *gloires* de l'église Saint-Vincent et celles de Saint-Maclou; des opérations plus ou moins importantes dans les églises de Saint-Godard, de Saint-Vivien et de Sainte-Croix. En 1762, le sieur Albou, prince d'Yvetot, chargea Defrance d'élever l'église paroissiale de cette ville. Cette église fut livrée au culte en 1771. Il fit, la même année, les *gloires* de l'abbaye de Fécamp. (L'abbé Cochet, *Égl. d'Yve-*

tot. — De la Querière, *Saint-Cande-le-Jeune,* — *Anc. Hôtel de ville.*)

DE JOLY (Jules-Jean-Baptiste), né en 1788, architecte de l'ancienne chambre des Députés et plus tard du Corps législatif, mourut à Paris le 1er février 1865.

DE KENLE (Lambert). — V. KENLE (Lambert de).

DELABORDE (Mathurin). Il apparaît pour la première fois en 1535, à La Ferté-Bernard, comme architecte de l'église. Dès son arrivée il trace ses plans « sur un carreau d'une toise, collé en papier des deux côtés ». Son salaire était de 7 sols par jour. C'est à lui que sont dus les plafonds des chapelles absidales. (Charles, *La Ferté-Bernard et ses mon.*, — *Les Vieilles Maisons.*)

DELAFORCE (Philippe), premier architecte du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il eut un fils du même prénom de Philippe, qui fut également l'architecte du duc et qui construisit l'hôtel de ville de Sainte-Menehould ainsi qu'un certain nombre d'habitations particulières dans la même ville. (*Rec. mss.*)

DELAFOSSE (Jean-Charles), né à Paris en 1734, mort dans la même ville le 11 octobre 1789. Son nom figure dans l'annuaire des artistes de 1776; il y est désigné comme *adjoint à professeur.* Il a publié un ouvrage intitulé : « Nouvelle Iconologie historique », *Paris,* 1768. Ce recueil contient 108 planches gravées représentant toutes sortes de décorations, fontaines, frontispices, pyramides, tombeaux, panneaux, trophées, vases, lutrins, pendules, etc. (Destailleur, *Notices.*)

DELAFOSSE (Michel) reconstruisit, de 1766 à 1769, la nef et le clocher de l'église d'Iqueville (Seine-Inférieure). (Beaurepaire, *Archives*.)

DELAFOSSE (Nicolas), religieux de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Vers le milieu du XVe siècle, ayant été chargé de la continuation de l'église de cette abbaye, il prit pour modèle la première travée de la nef qui avait été construite dans la première moitié du XIVe siècle par l'abbé Mardargent. (Deville, *Observ.*)

DELAJOUE (Jacques) construisit en 1698 les nouveaux bâtiments du Grenier à sel de Paris, lequel était situé rue Saint-Germain-l'Auxerrois, entre la place des Trois-Maries et la rue de l'Arche-Marion. Vers la même époque, il éleva le château de la Chapelle, près Nogent-sur-Seine. (Jaillot.)

DELAGARDETTE. — V. LAGARDETTE (de).

DELAMAIRE. En 1697, le prince de Soubise s'étant rendu acquéreur des hôtels de Laval et de Chaume, situés à Paris, rue du Chaume, il chargea Delamaire de lui construire le palais devenu de nos jours celui des Archives nationales. Delamaire sacrifia l'hôtel de Laval pour élever le grand bâtiment parallèle à la rue de Paradis, lequel appartient à la fois aux hôtels Soubise et de Rohan, qui étaient contigus C'est à lui qu'on doit aussi la vaste cour et le portique qui relient le palais à son entrée principale. On doit également à cet artiste l'hôtel de Pompadour, qu'il construisit rue de Grenelle-Saint-Germain. Delamaire mourut en 1745 à Chatenay, près Paris. (J. Quicherat, *Not. sur la Porte de Clisson*. — *Rens. part.*)

DE LA MONCE (Ferdinand), naquit à Munich en

1678. Son père, Paul de la Monce, originaire de Dijon, était alors peintre et architecte de l'Électeur de Bavière. Après avoir fait ses études à Paris, il partit pour l'Italie, où il séjourna plusieurs années. De retour en France, il se fixa vers 1731 à Lyon, où il fut chargé, en 1734, de la continuation de l'église des Chartreux ; mais, contrarié dans ses vues pendant l'exécution des travaux, il se retira et eut Soufflot pour successeur. Il éleva dans la même ville l'entrée principale de l'Hôtel-Dieu et donna les plans du vestibule, de la coupole, des bâtiments en ailes et de la façade de cet édifice, travaux qui furent également terminés par Soufflot. On doit en outre à cet artiste le quai du Rhône depuis la chapelle du Saint-Esprit jusqu'au port du Tibre (aujourd'hui de l'Hôpital), qu'il fit à l'imitation de celui de Ripetta à Rome ; le portail de Saint-Just, la chaire en marbre de l'Église du collége de la Trinité ; le tabernacle du maître-autel de l'église des religieuses de Sainte-Marie ; la restauration du chœur de l'église Sainte-Croix ; la décoration de la chapelle des Pénitents-Blancs, etc. Il dessina les planches d'un ouvrage intitulé : « Essais sur l'histoire des sciences, des belles-lettres et des arts ». C'est aussi d'après ses dessins que furent gravées les planches qui accompagnent la « Description de la chapelle des Invalides de Paris ». De la Monce mourut à Lyon, le 30 septembre 1753. (Fontenai. — Leymarie, *Lyon anc. et moderne.*)

DE LA MOTTE (Robert-Philippe) fut, jusqu'en 1749 en possession de la charge d'intendant et ordonnateur des bâtiments, jardins, arts et manufactures du roi. Il vendit cette charge, le 3 octobre de la même année, à Michel Hazon. (*Rens. part.*)

DELAMOTTE (Vallin). — V. VALLIN DE LA MOTTE.

DELANNOY (François-Jacques), né à Paris le 27 octobre 1755, élève d'Antoine, remporta le grand prix d'architecture en 1799, sur « Un Museum des arts », et partit la même année pour l'École de Rome. En 1807, il construisit à Paris, sur le boulevard Bourdon, les Greniers de réserve; il augmenta les bâtiments de l'hôtel de la Banque de France. Delannoy fit aussi un projet pour la reconstruction de la Bibliothèque alors royale, dont il était l'architecte; mais, Visconti lui ayant succédé dans ces fonctions en 1829, ce projet n'eut pas de suites; les plans qui le composent ont été gravés pour accompagner un volume publié par M. Delannoy fils, en 1839, sous ce titre: « Souvenirs de la vie et des ouvrages de F.-J. Delannoy, architecte à Paris », petit in-folio. Delannoy était en 1818 architecte du théâtre de l'Opéra. Il mourut à Sèvres, près Paris, le 27 juillet 1835[1]. (*Rens. part.*)

DELAPORTE (Jacques) a élevé à Rome le portail de l'église Saint-Louis-des-Français. (Dussieux, *Art. fr.*)

DELARUE (Jean) construisit, vers le milieu du

---

1. J'ai sous les yeux une note manuscrite originale de la main de Belanger, où Delannoy n'est pas ménagé. Cette note offre cet intérêt qu'elle est l'œuvre d'un confrère. Je ne puis la reproduire ici dans son entier, mais j'en veux donner quelques lignes. « Le sieur Delannoy, architecte, a toujours été distingué par ses opinions révolutionnaires et son attachement aux principes destructeurs de la monarchie. Comblé de bontés de ses véritables souverains, entretenu quatre années à Rome aux dépens de S. M. Louis XVI, le premier usage que Delannoy fit de ses droits politiques fut de se réunir à la secte turbulente du parti des traîtres dans l'ordre social, que dirigeait le sieur David, en se faisant membre de pitoyables et honteuses sociétés populaires dont le sieur Delannoy s'honorait de porter la livrée par la distinction du *bonnet rouge, alors sur sa tête* et depuis conservé dans sa poche..... »

XVIe siècle, les voûtes « à clefs pendantes et richement ornées » de l'église Saint-André à Rouen. Le chœur de cette église avait été élevé précédemment par Guillaume Touchet. Le portail, qui date de 1555, est d'un autre architecte. (*Rev. des Soc. sav.*, 3e série, t. IV.)

DELARUE (J.-B.) fut admis à l'Académie royale d'architecture en 1728, et mourut en 1743.

DEBECQUE (François) fit exécuter en 1371 des embellissements au château de Cassel. (Champollion, *Doc.*)

DELESPÉE. — V. LESPÉE (de)

DELESPINE (Jean), né à Angers, élève de Philibert De l'Orme, fut, vers 1533, nommé commissaire des réparations de la ville d'Angers. Il dirigea dans cette ville les constructions du château du Verger, de l'hôtel d'Anjou, de la tour centrale de Saint-Maurice (1540) et du clocher de la Trinité. Il mourut à Angers, où il fut enterré dans l'église des Carmes. (Godard-Faultrier. — C. Port, *Invent.*)

DELESPINE (Pierre-Nicolas). Dans un arrêt du parlement en date du 20 mars 1687, il est mentionné avec Libéral Bruand comme ayant rempli les fonctions d'expert à propos de l'agrandissement des bâtiments du Châtelet de Paris. Il était architecte des bâtiments du roi en 1703, et fut reçu membre de l'Académie royale d'architecture en 1706. Un projet de décoration pour le terre-plein du Pont-Neuf, à Paris, gravé par J. Marot, est signé : *N. Delespine, architecte du roi*. Il a construit l'hôtel Gouffier, rue Coq-Héron, à Paris.

Delespine mourut en 1709[1]. (Lobineau. — *Rens. part.* — Piganiol.)

DELESPINE (Pierre-Jules), petit-fils du précédent, naquit à Paris, d'un père architecte, le 31 octobre 1756. Il descendait de Mansart par sa mère. Ses principaux travaux sont, à Paris, le marché des Blancs-Manteaux, commencé en 1813, et une restauration de l'église Saint-Roch. A Rouen, il exécuta des travaux de réparations à l'Hôtel de ville. Delespine fut reçu membre de l'Institut en 1824, et mourut à Paris le 16 septembre 1825. (Gabet.)

DELISLE construisit à Paris l'hôtel du grand prieur de France, qui a été gravé par Marot.

DELISLE (Pasquier) fit la tribune de l'orgue de l'église Saint-Jean-en-Grève.

DELMAS. En 1508, le 17 juillet, les deux maîtres maçons Delmas, de Cruejouls, et Antoine Salvard, du hameau de Vernet (Aveyron), traitèrent avec des ouvriers pour la construction du portail de l'église d'Espalion et de la rosace qui le surmonte, moyennant onze livres tournois. Cette église, dont la construction avait été commencée en 1472, fut consacrée par François d'Estaing, évêque de Rodez, le 9 octobre 1524. (H. Affre, *Récits hist. sur Espalion.* — Marlavague, *Art. du Rouergue.*)

---

1. Un autre Delespine était, en 1688, architecte du couvent de la Visitation-Sainte-Marie, à Chaillot. J'ai dans ma collection un mémoire de travaux exécutés par Claude Taboureux, maçon, lequel mémoire est suivi de ce nom : *J. Delespine*, qui ne peut être que le visa de l'architecte.

DELONDRES construisit à Paris, vers 1780, l'hôtel de la Bélinaye, situé rue d'Anjou-Saint-Honoré. (Thiéry.)

DELORME (Guillaume-Marie), né à Lyon le 26 mars 1700, mourut le 26 avril 1782, membre de l'Académie de cette ville. On a de lui « Recherches sur les aqueducs de Lyon, construits par les Romains ». *Lyon*, 1760, in-12. L'Académie de Lyon conserve dans ses archives un grand nombre de mémoires composés par cet architecte. (*Biog. lyonnaise.*)

DE L'ORME (Jean), sieur de Saint-Germain, frère de Philibert, fut maître général des œuvres de maçonnerie du roi Henri II. Il avait succédé à Gilles le Breton. En 1552, le 24 février, pendant un voyage qu'il fit en Italie pour « le service du fait des fortifications des places fortes », cette charge passa en d'autres mains. Toutefois, en 1554, par une lettre patente d'Henri II, il fut nommé « maître architecte et conducteur général des édifices, bâtiments, réparations et fortifications du duché de Bretagne ». En 1559 Jean Gannat le remplaça dans ce dernier emploi. En 1555 il commença pour Diane de Poitiers, au château de Chenonceaux, la construction du pont surmonté d'une galerie qui relie le bâtiment principal à la rive gauche du Cher. En 1558 il était « commissaire député par le roy sur le fait de ses édifices et bastiments », avec 600 livres de gages par an. En 1564, étant maître général des œuvres de maçonnerie du roi, il fut chargé de mesurer les terrains à vendre par suite de la démolition de l'hôtel des Tournelles, à Paris[1]. Le 11 avril 1566, il résigna sa charge de maître général, qui passa à Étienne Grand-Remy. (*Arch. de l'art fr.*,

1. Dans un état des gages des officiers du roi pour 1624, on trouve un sieur de Saint-Germain (voir ce nom) qui pourrait bien être le fils de Jean De l'Orme.

2e série, t. II. — Berty, *Les Grands Arch.* — L'abbé Chevalier, *Archiv.* — De la Borde, *La Renaiss.*)

DE L'ORME (Philibert), né à Lyon vers 1515, commandait à l'âge de quinze ans, ainsi qu'il le dit lui-même, à trois cents ouvriers. Il devait avoir dix-neuf ou vingt ans lorsqu'il alla étudier en Italie; il était de retour en France en 1536 et choisit sa ville natale pour résidence. Vers 1542 il commença à Lyon le portail de l'église Saint-Nizier; mais, le cardinal du Bellay l'ayant appelé à Paris pour lui confier la construction de son château de Saint-Maur, il quitta Lyon sans avoir achevé ce portail. En 1546, De l'Orme, chargé de visiter deux fois par an « toute la coste et forteresse de Bretaigne », sauva la ville de Brest d'une attaque imminente des Anglais. A cette époque ses fonctions publiques paraissent avoir été plutôt celles d'un ingénieur que celles d'un architecte; il dit expressément qu'il eut la charge de « fortifier à la guerre », qu'il fut « capitaine en chief et fermé (c'est-à-dire assiégé) plusieurs fois ». En 1548[1] De l'Orme était architecte du roi Henri II; le 3 août de cette même année il fut, par lettres d'office données à Fontainebleau, nommé inspecteur des bâtiments royaux de Fontainebleau, Saint-Germain, etc. Il était en même temps architecte de Diane de Poitiers, pour laquelle il fit d'importants travaux; mais à la mort d'Henri II, De l'Orme, tombé tout à coup en disgrâce, fut dépossédé de sa charge d'inspecteur uo

1. En la même année il succéda à Jean de Luxembourg comme abbé commandataire d'Ivry. Il y a apparence qu'il fit travailler à son monastère. Ses armes sont à la chaire abbatiale. C'est un orme contre un croissant, et une tour avec cette devise : *Ne quid nimis.* Ces sortes d'armoiries accompagnées de devises étaient fort du goût de cet artiste : les restes des sculptures de sa façon qu'on voit au château d'Anet en sont la preuve. On attribue aussi à De l'Orme les stalles du chœur de la chapelle d'Ivry. (*Mél. hist. sur le dép. de l'Eure.*)

de surintendant des bâtiments au profit de Primatice. Indépendamment du château de Saint-Maur, dont il a été parlé plus haut, De l'Orme a élevé de nombreux édifices publics ou privés dont voici le catalogue sommaire : La chapelle des Orfévres de Saint-Éloi, rue des Orfévres, à Paris [1]; la chapelle du parc de Villers-Cotterets; au château de Saint-Germain en Laye, une grande galerie conduisant du pont du château « à la maison de théâtre et baignerie », travail qu'il n'acheva pas; la reconstruction de la chapelle du parc du même château; des travaux de charpente exécutés au pavillon de la Muette de Saint-Germain; le projet de pont d'une seule arche à jeter devant le port du Pecq; le château de Meudon (vers 1552, et suivant d'autres en 1536), bâti pour le cardinal de Lorraine [2]; au château de Fontainebleau, le grand escalier de la cour du Cheval-Blanc, que Lemercier reconstruisit sous Louis XIII; la décoration de la salle de bal; la chaire de la chapelle; le cabinet de la reine-mère; le cabinet et la chambre du roi « au pavillon sur l'Estang »; le vestibule « en la salle du roy », qui était presque achevé lors de la disgrâce de De l'Orme; les combles de plusieurs pièces, etc. Ces travaux durent être faits de 1541 à 1559. De l'Orme passe aussi pour avoir élevé à la même époque la fabrique de tapisserie de haute lisse établie à Fontainebleau par François Ier. — Au château de la Muette, à Passy, il fit le premier essai d'un nouveau système de charpente dont il est l'inventeur. Il y construisit un comble de dix

---

1. C'est Germain Brice qui attribue cette chapelle à Ph. De l'Orme; mais cette assertion paraît contredite par les anciens comptes de la communauté des orfévres, où l'on voit que les deux architectes qui furent chargés du travail dont il s'agit s'appelaient François La Flasche et Jean Marchand. Peut-être De l'Orme donna-t-il seulement les dessins de la chapelle des Orfévres.

2. De l'Orme ne cite pas ce château au nombre de ses œuvres.

toises de portée dans œuvre, que représente une des figures de son traité. — Au château de Monceaux, qui appartenait alors à Catherine de Médicis, il fit une autre application de son système de charpente pour la couverture d'un jeu de paille-maille. — Au château du bois de Boulogne ou de Madrid, il exécuta des cheminées « en façon de frontispice ou mitre », et, s'il faut l'en croire, y construisit des escaliers d'après ses dessins. — A l'église abbatiale de Saint-Denis, il éleva le tombeau [1]

1. Je possède une pièce originale sur parchemin qui prouve que De l'Orme fut l'architecte de ce mausolée ; c'est une quittance d'une partie du prix convenu avec Pierre Bontemps et François Marchand, sculpteurs, pour l'exécution des figures de François Ier et de Claude de France. Voici le texte de cette curieuse pièce : « François Marchand « et Pierre Bontemps, sculteurs et ymaigiers, demeurant à Paris, con- « fessent avoir eu receu comptant de maistre Simon Grille, trésorier « des menuz affaires de la chambre du Roy, commis par ledit sei- « gneur à tenir le compte et faire le payement des fraiz de la construc- « tion de la sépulture du feu Roy, la somme de troys cens trente sept « livres dix sols tournois, a eulx ordonnés par Me Philibert Delorme, « conseiller, aumosnier du roy et son architecte, commissaire com- « mis par le dit seigneur sur le faict de la construction, sur et tant « moins de leur marché ès ouvraiges de scultures des éffigies des feux « roy et royne derniers deceddez, oultre les autres sommes de deniers « qu'ils ont cy devant receues pour semblable cause, de laquelle « somme de IIIc XXXVII l. x sols tournois lesdits Marchand et Bontemps « se tiennent pour contents et quictent ledit maistre Simon Grille, « commis sus dit, et tous autres, promettants, obligeants, renonceants ; « fait et passé lan mil vc quarante neuf, le samedi unzie jour de Jan- « vier. — *Signé : Payen* et *Trouvé.* » Cette pièce est d'autant plus intéressante qu'elle révèle les noms des artistes à qui l'on doit les figures couchées du roi et de la reine, lesquelles avaient été jusqu'ici attribuées à Jean Goujon ou à Germain Pilon. Car, il n'en faut pas douter, c'est bien de ces figures qu'il s'agit ici, et non de celles agenouillées « en forme de prians » qui surmontent le tombeau. Ainsi que l'a fait remarquer M. de Montaiglon, le mot « éffigie » paraît devoir trancher la question. « *Effigie*, c'est proprement et uniquement

de François Ier. — Au château de Saint-Léger en la forêt de Montfort-l'Amaury, il construisit une grande galerie ainsi que la petite chapelle et les pavillons. — Au château de Limours, il fit pour Diane de Poitiers une charpente de quatorze toises de longueur sur trente et un pieds de largeur. Il faut ajouter à cette liste la chapelle du château de Vincennes, qu'il continua (1559); les châteaux de Coucy et de Folembray; la porte Chapelle à Compiègne, dont il refit la voûte et décora la façade du côté de la ville. Le château d'Anet, qui paraît avoir été l'œuvre de prédilection de De l'Orme, fut en grande partie construit par lui en 1552, pour Diane de Poitiers; il y remania les anciens bâtiments et en éleva de nouveaux, au nombre desquels se trouve la fameuse chapelle qui a échappé à la destruction. Ce château est le plus important des édifices élevés par Philibert De l'Orme et qui subsistent encore[1]. — Le palais

---

une figure funéraire couchée....; effigie ne convient qu'à une statue couchée sur le tombeau, comme dans la pompe des funérailles. » Alexandre Lenoir a donné d'autres quittances se rapportant au même tombeau et qui portent les dates de 1552 et de 1558; d'où il suit que l'exécution de ce monument aurait duré neuf ou dix ans au moins.

1. Deux belles pièces autographes relatives aux travaux du château d'Anet ont été vendues, le 14 décembre 1809, à la salle Sylvestre. La première, datée du 25 février 1548, se compose de 12 p. in-fol. C'est une ordonnance de payement des travaux de maçonnerie faits à la chapelle du château. Cette ordonnance est précédée d'un détail des travaux, avec les noms des ouvriers et les prix, lequel est approuvé par Jean De l'Orme, maître général des maçonneries du royaume. A la fin est l'ordre de payement, signé de Philibert De l'Orme, pour la somme de 429 liv. 5 sols 3 den. tournois. Le parafe de la belle signature du célèbre architecte reproduit en monogramme les initiales P. D. — La seconde pièce est un ordre de payement au menuisier Jacques Fermont, pour une maison et des cages construites dans le jardin (du même château sans doute) pour les *conquins* (coqs) *de Barbarie*. La pièce, datée du 26 février 1548, porte également le certificat

des Tuileries, commencé en 1564 par De l'Orme, ne put être achevé par lui; les bâtiments qui appartiennent à cet artiste sont le gros pavillon central et les ailes adjacentes [1], malheureusement défigurées par Levau. — La maison de la rue de la Cerisaie, à Paris, bâtie par Philibert De l'Orme pour lui-même, ne fut probablement pas achevée de son vivant; en 1567, le corps de bâtiment séparant la cour du jardin était seul construit, et De l'Orme regrettait de n'avoir pas élevé celui donnant sur la rue. — De l'Orme indique encore comme ayant été construits par lui les édifices suivants : « L'hostel-Dieu de S. Jacques du Haut-Pas », qu'il avait seulement commencé; les écuries des Tournelles [2] avec « l'archenal et magazin de l'artillerie, à Paris ». De l'Orme a publié deux ouvrages bien connus. Le premier parut en 1561, sous ce titre: « Novvelles Inventions povr bien bastir et à petits fraiz, trovvées naguères par Philibert de l'Orme, Lyonnois, architecte, conseiller et aulmonier ordinaire du feu roy Henry et abbé de S. Éloi-lez-Noyon. *A Paris*, de l'imprimerie de Frédéric Morel, rue

---

des travaux, signé par le jardinier de Madame (Diane de Poitiers); elle est terminée, comme l'autre, par la signature de Philibert De l'Orme. La première de ces pièces a été adjugée à 300 francs, et l'autre à 100 francs. Elles appartiennent aujourd'hui à M. Benjamin Fillon, à l'obligeance de qui je dois de pouvoir publier la curieuse signature de Philibert.

1. M. Destailleur, dans ses « Notices sur quelques architectes français », dit que De l'Orme n'éleva que le rez-de-chaussée et une partie du premier étage de ce pavillon; mais il n'indique pas les preuves qu'il doit avoir à l'appui de ce dire.

2. A propos du palais des Tournelles, la collection Joursauvault contenait une pièce indiquant qu'en 1549 Guillaume Rondel et Baptiste Pellerin, peintres à Paris, exécutèrent sous les ordres de De l'Orme « les ornements de la salle construite dans le parc de ce palais pour l'entrée à Paris du roi Henri II ».

S. Jean de Beauvais, au franc Meurier. M. D. LXI, avec privilège du Roy. » Une seconde édition de ce livre parut en 1576. L'autre ouvrage de De l'Orme est intitulé : « Le premier tome de l'architecture de Philibert de l'Orme, conseiller et avmosnier ordinaire du Roy et abbé de S. Serge-les-Angiers. *A Paris*, chez Frédéric Morel, rue S. Jean de Beauvais, 1567, avec privilège du Roy. » L'*Architecture* eut en 1626 une seconde édition, à laquelle ont été ajoutés les deux livres des « Nouvelles Inventions ». Une troisième édition parut à Rouen en 1648. De l'Orme mourut à Paris le 8 janvier 1570. (Passeron. — De la Borde, *Chât. de M.* — Berty, *Les Grands Arch.* — Ballyhier, *Compiègne hist.*)

DELORME (Pierre). En 1502, il fut employé par Georges d'Amboise « à conduire l'œuvre des pilliers de marbre et appuys de la grande galerie et du préau du jardin » de son manoir épiscopal de Rouen. De 1506 à 1508, il construisit un des quatre côtés de la cour centrale du château de Gaillon. Ce bâtiment porta longtemps le nom de celui qui l'avait construit ; dans les comptes de la construction on l'appelle la « Maison Pierre Delorme ». Il répara le « viel corps d'ostel », commencé par ordre du cardinal d'Estourville, et éleva ensuite le pavillon carré, dit le Portail-Neuf, qui conduisait à la grande cour. Il fit le talus des fossés et jeu de paume, avec « l'acoutouer » en pierre de Vernon, et travailla aussi aux baignoires de la voliere et aux croisées du pavillon du jardin. (Deville, *Comptes de Gaillon.*)

DELORME (Toussaint), un des architectes du château de Gaillon en 1505. Il décora la galerie et la terrasse de la « Grande Maison » du côté des fossés. Il eut pour collaborateur dans ce travail Michelet Loir. (Deville, *Comptes de Gaillon.*)

DE LUZY fut admis à l'Académie royale d'architecture en 1734, et mourut en 1773.

DEMANGE fit un projet de mausolée pour Charles V, duc de Lorraine, et, en 1755, un plan d'ensemble du monastère et de l'église de la Visitation de Nancy. Il mourut le 9 mai 1781. (P. Morey, *Anc. Dessins.*)

DEMANGEOT (Sébastien), architecte du duc François III de Lorraine. Le 3 septembre 1730, il lui fut payé des honoraires pour avoir donné des dessins d'illuminations. (H. Lepage, *Arch. de Nancy.*)

DE MARNE (Louis-Antoine), né à Paris en 1673, architecte et graveur du roi. Il n'est guère connu que par la publication de l'ouvrage intitulé : « Histoire sacrée de la Providence, etc., tirée de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée en 500 tableaux ». *Paris,* 1728, 3 vol. gr. in-4°. — Il a publié un autre ouvrage sur la défense des places au moyen de contre-mines, dont il a gravé toutes les planches. (Brunet, *Man. du Libr.*)

DE MAULE (Robert). En 1366 et en qualité d'architecte voyer de Mantes, commis par le roi, il paya, par-devant Denis de Neauphle, bailli de Mantes, à Jean de Rouen, maçon, cinquante-six francs d'or, pour les travaux exécutés à l'église Notre-Dame et au pont de Mantes. (*Archiv. Joursanvault.*)

DENIS (C.) fut le premier architecte des eaux de Versailles. Il fit, sous la direction de Francine, les premiers travaux de distribution des bassins du parc. Il est l'auteur d'un poëme descriptif sur Versailles, où se trouvent de curieux renseigne-

ments sur les premiers temps de cette ville. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

DE PRAT (David). Il fut, avec Barthélemy de Saint-Martin, architecte de Betharram (Basses-Pyrénées), appelé en 1659 par la Chambre des comptes du gouvernement de Navarre, pour visiter le château de Pau et indiquer les travaux à y faire. (*Arch. d. Basses-Pyrén.*)

DE PRÉAU. — V. BEAUVAIS DE PRÉAU.

DERAND (Ffançois), né en 1588, dans le diocèse de Metz, entra dans la Compagnie de Jésus en 1611. Lorsqu'il s'agit de construire à Paris, pour son ordre, l'église Saint-Louis et Saint-Paul, Derand, qui professait l'architecture, en prépara les plans. Un autre jésuite de Lyon, Martel-Ange, présenta concurremment avec lui un projet qui était la reproduction de l'église du Jésus à Rome; mais la préférence fut accordée à Derand, dont la composition était plus personnelle. L'église dont il s'agit, fondée le 16 mars 1627, fut terminée en 1641. Derand en surveilla lui-même l'exécution. Deux années après l'achèvement de son église, il fit paraître un traité sur la coupe des pierres, ayant pour titre : « L'Architecture des voûtes, ou l'Art des traits et coupes des voûtes, traité très-utile, voire nécessaire à tous les architectes, maçons, appareilleurs, tailleurs de pierres, et généralement à tous ceux qui se meslent d'architecture, mesme militaire; par le R. P. Derand, de la Compagnie de Jésus. M. DC. XLIII. » Le P. Derand mourut à Agde le 26 octobre 1644. (P. Morey, *Not. sur la vie et les ouvr. de F. Derand.*)

DERIZET, né à Lyon dans les dernières années du XVIIe siècle, obtint le grand prix d'architecture en 1720 sur

« L'entrée d'un palais dorique ». Il ne partit pour l'Académie de France à Rome qu'en 1723 et y arriva le 5 octobre. En 1738 il construisit dans cette ville l'église de Mome di Maria ou de Saint-Bernard. Il a construit aussi à Rome l'église nationale de Saint-Claude-des-Bourguignons. Le chœur, la coupole et la tribune du grand autel de l'église Saint-Louis-des-Français ont été décorés sur ses dessins. (Dussieux, *Art. français.* — *Rens. part.*)

DEROND (JACQUES). En 1505 on restaura la vieille tour de l'église Notre-Dame de Saint-Omer, et cette restauration fut faite « par le conseil et oppinion de maistre Jacques Derond, maistre machon de Dieppe ». (Hermand, *Époques.*)

D'ERVILLERS (JEAN). Il éleva vers 1460 le bras méridional du transept de l'église collégiale de Saint-Quentin; mais, soit que la construction fût mal fondée, soit toute autre cause, cette partie de l'édifice, à peine élevée, menaça ruine. Des experts venus de Paris, d'Amiens, de Laon et de Cambrai déclarèrent que D'Ervillers avait commis de grandes fautes comme constructeur, et qu'il y avait nécessité de refaire ce qu'il avait mal fait. (Gomart, *Égl. de Saint-Quentin.*)

DESARGUES (GIRARD), né à Lyon, construisit à Paris, au Palais-Royal, vers 1660, un grand escalier. Il travailla à l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, et fit une maison pour un sieur Aubry, rue des Bernardins. Sauval cite cette maison pour « son entrée la plus superbe du monde, et son escalier si commode qu'il ne s'en voit point à Paris qu'on trouve plus tôt, où on entre plus à l'aise, ni dont l'abord soit plus grand et plus superbe ». Il fit aussi l'escalier de l'hôtel du marquis de L'Hôpital. (Sauval, t. III, p. 2 et 3. — *Recueil mss.*)

DESCHAMPS (Jean). En 1400 on trouva, dans un tombeau placé près de la porte principale de la cathédrale de Clermont, une inscription attestant que cette église a été construite sur les plans de « Johannes de Campis ». L'édifice fut commencé en 1248, sous l'épiscopat de Hugues de la Tour, qui en posa la première pierre avant de partir pour la terre sainte. En 1285 le chœur était presque achevé. (Gonod, *Not. hist. sur la cath. de Clermont.*)

DE SEINE (Louis-Étienne), élève de Billaudel, remporta le grand prix d'architecture, en 1771, sur « Un château d'eau », et reçut, le 18 septembre de la même année, son brevet d'élève de l'école de Rome. (*Rens. part.*)

DESGODETZ (Antoine), né à Paris en novembre 1653, fut nommé en 1674 pensionnaire du roi à l'Académie de Rome. Étant parti de Paris avec Daviler et l'antiquaire Foy-Vaillant, les trois amis s'embarquèrent à Marseille et furent, dans la traversée, pris par des corsaires algériens. Après seize mois de captivité en Afrique, Desgodetz et ses compagnons, redevenus libres, purent continuer leur voyage. A Rome, Desgodetz étudia particulièrement les édifices antiques, et, de retour à Paris, il publia, par ordre de Colbert, le résultat de ses études en un corps d'ouvrage intitulé : « Les Édifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très-exactement par Antoine Desgodetz ». *Paris*, 1682[1]. En 1680, Desgodetz fut nommé

---

1. Une autre édition des « Édifices antiques » fut publiée en 1779 par Joubert. Une troisième parut à Londres en 1771-1795, avec texte anglais et français. La dernière édition a été publiée en 1822, à Rome, avec texte italien et français. Les dessins originaux de cet ouvrage existent à la Bibliothèque nationale, département des manuscrits. Ils

contrôleur des bâtiments du roi à Chambord, et en 1694 à Paris. En 1699 il fut admis à l'Académie royale d'architecture avec une pension de 2,000 livres, et y remplaça, en 1719, de la Hire comme professeur. Il fut de 1717 à 1726 l'architecte du collége de Beauvais. Indépendamment de ses « Édifices antiques », Desgodetz a laissé plusieurs autres ouvrages concernant son art, où sont traités les sujets suivants : « Des ordres d'architecture ; — De la construction des dômes, des églises, des palais, etc. ; — De la décoration de différents édifices ; — Du toisé des ouvrages de bâtiment ; — Des lois des bâtiments suivant la coutume de Paris. » Desgodetz mourut à Paris, le 20 mai 1728 [1]. (L'abbé Lambert. — *Rens. part.*)

DESGOTS (Claude), neveu de Le Nôtre, partit, en 1675, pour l'école de Rome en qualité de pensionnaire. Il succéda à son oncle dans la charge de contrôleur général des bâtiments, dont Louis XIV lui avait accordé la survi-

---

forment un volume in-folio de 375 pages, provenant du fonds Colbert. Ce volume est en effet dédié par l'auteur au grand ministre de Louis XIV. (P. Pâris, *Les Manusc. fr.*, t. II.)

1. Je possède l'original d'une *constitution* de rente de 230 livres faite, moyennant la somme de 2,760 livres, à « Demoiselle Magdelaine Goujon, femme de Antoine Desgodetz, contrôlleur des bâtiments de Sa Majesté ». Ce contrat porte la date du 18 novembre 1694. Madeleine Goujon était alors âgée de trente-sept ans, et demeurait rue du Chantre, paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle avait été baptisée en l'église paroissiale de Saint-Paul, à Paris, le dimanche 16 septembre 1657. Cette pièce est signée de Bosc, procureur général de la Cour des aides, prévôt des marchands, de plusieurs conseillers du roi et notaires, et des deux intéressés : « A. Desgodetz. — M. Goujon. » Je possède également deux quittances datées de janvier et d'août 1699, qui établissent que Desgodetz était en outre propriétaire d'une rente de trois cents livres sur la Cour des aides.

vance[1] avec 2,000 livres de pension. Il fut appelé la même année en Angleterre, où il travailla aux jardins de S. M. Britannique, « qui le renvoya avec beaucoup de louanges et de présents ». Il fit exécuter au château d'Anet, pour Louis-Joseph de Vendôme, un escalier monumental, reconstruisit le château de Perigny en Bourgogne, et dessina le jardin du Palais-Royal et les parcs de Bagnolet et de Saint-Maur, près Paris. (*Merc. galant*, sept. 1760.—Dulaure, *Env. de Paris.*)

DES HOTELS (Pierre), contrôleur des bâtiments du roi sous Henri II, précéda Jean Bullant dans les mêmes fonctions et mourut en 1557. (De Laborde, *La Renaiss.*)

DESJARDINS, architecte du roi, fut, en 1720, nommé contrôleur des travaux de Marly, en remplacement de L'Écuyer père. (*Rens. part.*)

DESJARDINS (Didier) fut l'un des architectes du duc Henri II de Lorraine, dans les premières années du XVII[e] siècle. (Lepage, *Palais ducal.*)

DESJARDINS (Gaspard). En 1615, il lui fut payé des honoraires pour les plans du bâtiment de la Romaine ou Poids public à Nancy, ainsi que pour une horloge qui devait être placée entre les tours de la porte Notre-Dame. (Lepage, *Arch. de Nancy.*)

DESJARDINS (Nicolas) était en 1561 l'architecte de l'Hôtel de ville de Cambrai. (*Rev. des soc. sav.*, 2[e] série, t. II.)

---

1. Cette survivance avait été partagée entre Le Nôtre fils, Claude Desgôts et Michel Le Bouteux, autre neveu de Le Nôtre.

DESMAISONS. Après l'incendie du Palais de Justice de Paris, en janvier 1776, il fut adjoint à Couture, alors architecte du Palais ; mais ces deux artistes n'ayant pu s'entendre, le premier dut céder la place à Moreau, architecte de la ville. C'est avec ce dernier sans doute que Desmaisons construisit les galeries de la cour du May (Voir ANTOINE). Il était encore architecte du Palais de Justice en 1791, époque à laquelle Giraud lui succéda dans ces fonctions. En 1772, l'archevêque de Paris, voulant mettre son palais archiépiscopal en état de recevoir le roi dans les cérémonies extraordinaires, fit faire sur les dessins de Desmaisons le grand escalier à deux rampes de cet édifice et changer la distribution des appartements. Vers la même époque, il fit le portail de l'église des Théatins, sur le quai de ce nom, et le porche du même édifice sur la rue de Bourbon[1]. Desmaisons avait été admis à l'Académie d'architecture en 1762. On ne sait à quelle époque il finit sa vie, mais il était mort à la date de 26 vend. an XI[2]. (Roquefort. — Thiéry.)

DESMARETS remporta le grand prix d'architecture en 1728, sur « Un château ».

DESPREZ (LOUIS-JEAN), architecte et peintre, élève de Blondel et de Desmaisons, naquit à Lyon vers le milieu du dernier siècle. En 1770, il remporta un prix d'émulation à l'Académie d'architecture pour un projet de *Temple funéraire destiné à honorer les cendres des grands hommes*. Ce projet fut

---

1. Vers 1800 cette église fut transformée en une salle de spectacle, dans laquelle toutefois on ne donna que des bals et des fêtes. En 1815 on y établit un café, appelé le Café des Muses. Ces bâtiments furent démolis en 1822.

2. Ceci est établi par une lettre de Giraud, son successeur comme architecte du Palais de Justice.

dédié par l'auteur au « Patriarche de Ferney ». En 1771, il était professeur à l'École militaire de Paris. En 1776, il mérita le grand prix d'architecture et se rendit en 1777 en Italie, où il prolongea son séjour au delà du temps de la pension, car il y était encore en 1784. Gustave III, l'ayant trouvé à Rome, le prit à son service et l'emmena à Stockholm en qualité d'architecte et peintre de la cour. Indépendamment d'un assez grand nombre de tableaux qu'il peignit pour le roi de Suède, il exécuta des décorations pour l'Opéra, donna les plans d'un château que Gustave avait projeté de faire construire à Haga, mais dont la mort tragique de ce prince interrompit la réalisation complète. Il fut chargé aussi de la construction d'un obélisque à Stockholm. Il mourut dans cette ville en 1804, âgé de soixante et quelques années. (*Biogr. univ.* — Dussieux, *Art. fr.* — Grimm, *Corresp. litt.*)

DESROCHES prit part aux travaux exécutés à la cathédrale d'Orléans dans le dernier siècle. En 1728, il fut adjoint à Gabriel et exécuta, sur les dessins de ce dernier, divers ouvrages, notamment la continuation des tours. En 1776, Gabriel et Desroches furent remplacés par Trouard. (Buzonnière, *Hist. d'Orléans.*)

DESTAILLEUR (François-Hippolyte), né à Paris le 22 mars 1787, étudia à l'école de Percier. En 1808, il prit part à un concours ouvert par Napoléon pour l'étude des plans d'une orangerie d'hiver et remporta le prix. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut chargé par le duc de Vicence de la restauration du château de Caulincourt et de la construction d'une petite église pour le village du même nom. Vers la fin du premier empire, il construisit le château de Frémigny pour M. de Semonville, et celui de Dieuville, près Brienne, pour M. de Loménie. En 1817, il fut nommé architecte du minis-

tère des Finances; en 1819, les mêmes fonctions lui furent confiées pour le ministère de la Justice, ainsi que celles de contrôleur des bâtiments de la Chambre des pairs. De 1826 à 1832, il construisit le ministère des Finances et l'hospice de Saint-Mandé. Parmi les autres travaux très-nombreux exécutés par Destailleur, il faut citer : en 1821, le château de Kalbrenner à Nogent, près Montargis; en 1827, le tombeau du duc de Vicence; de 1829 à 1834, l'hôtel du baron Delmar, avenue de Marigny, à Paris, etc. En 1833, il avait été nommé architecte de la Monnaie. En 1845 et 1846, de concert avec Romain de Bourge, son gendre, il construisit le passage Jouffroy à Paris. Il mourut le 15 février 1852. (*Moniteur universel.*)

DESTOUCHES (Laurent), architecte de la ville de Paris de 1751 à 1763, succéda à Augustin Beausire, son beau-père. En 1757, il fut chargé de l'installation du service des postes dans l'ancien hôtel du contrôleur des finances Barthélemy d'Hervart. Cet hôtel est situé rue J.-J.-Rousseau, à Paris. (Piganiol. — Leroux de L., *Hôtel de ville.*)

DESTOUCHES (Louis-Nicolas-Marie), né à Paris en mai 1788, élève de Peyre, Vaudoyer et Percier, remporta en 1814 le grand prix d'architecture, sur « Une bibliothèque-musée ». Au concours ouvert en 1829 par le préfet de la Seine pour les embellissements de la place Louis XVI (aujourd'hui de la Concorde), son projet fut préféré. Il fut, comme architecte du gouvernement, chargé de la conservation et de l'entretien du muséum d'Histoire naturelle, de l'école vétérinaire d'Alfort et du Panthéon. (Gabet.)

DESVIGNES (Pierre). En 1511, il commença le jubé de l'église Saint-Laurent, à Rouen, lequel fut terminé en 1532

par les architectes Cateline et Vitecoq. Ce jubé fut détruit en 1677. (*Rev. des soc. savantes*, 4e série, t. VII.)

DETAN (Pierre-Paul) et ses frères Jean et Emmanuel, de Béziers, appartenant à la religion réformée, se réfugièrent en Prusse en 1685. Pierre-Paul y devint contrôleur des bâtiments. (Dussieux, *Art. fr.*)

DÉTOURNELLE (C.). Il est connu par diverses publications, dont voici les titres : « Des Funérailles », mémoire présenté au concours ouvert par l'Institut (vendémiaire an IX), in-8°, 59 p. et 5 pl. — « Recueil d'architecture nouvelle », *Paris*, an XIII, gr. in-4°. (Il n'a paru de cet ouvrage que le 1er vol. en 10 livr., et 7 livr. du second vol.) — En collaboration avec Allais et Vaudoyer père : « Projets d'architecture et autres productions de cet art qui ont mérité les grands prix accordés par l'Académie, par l'Institut et par les jurys ». *Paris*, l'auteur, 1806, gr. in-fol. — Second recueil d'architecture, faisant suite à celui qu'a publié Prieur ; le 3e et le 4e recueil du même genre ont été publiés par Vaudoyer. Détournelle a élevé, en 1824, la fontaine dite de la Paix, du marché Saint-Germain. (Brunet, *Man. du Libr.* — Roquefort.)

DEVAUX (Jean) et Martin firent, en 1555, la tourelle de l'horloge de l'église Saint-Jean à Troyes (*Top. hist. de la ville de Troyes.*)

DEWAILLY[1] (Charles) naquit le 9 novembre 1729.

---

1. C'est à tort que la première syllabe du nom de cet artiste a été jusqu'ici détachée des deux autres pour simuler une particule. Dewailly écrivait son nom d'un seul mot ; j'en ai la preuve par une lettre signée de lui, que je possède.

Il entra d'abord à l'école de Blondel, où il passa quelque temps, puis alla continuer ses études chez Lejay. Il travailla plus tard avec Servandoni. En 1752, il remporta le grand prix d'architecture sur « Une façade de palais ». Ayant été nommé pensionnaire de Rome le 24 janvier 1754, il obtint de M. de Marigny l'autorisation de partager ses trois années de pension avec Moreau, son ami, qui n'avait eu que le second prix. Pendant son séjour en Italie il fut nommé membre de l'Institut de Bologne. En 1767 il entra à l'Académie d'architecture et, par une faveur spéciale, fut admis dans la première classe sans avoir passé par la classe inférieure. En 1771 l'Académie de peinture lui fit le même honneur. Il donna pour morceau de réception un dessin en perspective du grand escalier projeté pour la nouvelle salle de la Comédie (Odéon). On connaît de lui des dessins faits pour les intérieurs de l'hôtel d'Argenson, du château des Ormes, du palais Spinola, à Gênes. Il construisit, de 1779 à 1782, avec Peyre pour collaborateur, le théâtre de l'Odéon. Ses autres œuvres sont, pour Paris, l'hôtel du marquis de Voyer, rue des Bons-Enfants, devenu en 1787 la chancellerie du duc d'Orléans; la maison d'un sieur Duvivier, rue de Richelieu; des modifications importantes apportées à la salle de l'ancien Théâtre des Italiens (aujourd'hui le théâtre de l'Opéra-Comique); la surélévation du chœur de l'église Saint-Leu et la construction de la chapelle basse de la même église; l'achèvement de la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Sulpice. Il construisit à Versailles, sous Louis XV, rue Hoche, une chapelle destinée à servir de reposoir à la procession de la Fête-Dieu (laquelle chapelle est affectée aujourd'hui au culte protestant). Il a construit aussi la salle de spectacle de Bruxelles. On croit qu'il alla en Russie, mais Joseph Lavallée, son biographe, affirme le contraire. Toujours est-il que Catherine II lui fit offrir la place de président de l'Académie d'architecture de Saint-Pétersbourg,

avec 8,000 roubles d'honoraires. Le landgrave de Hesse-Cassel l'appela deux fois à sa cour et le chargea de lui présenter des plans pour l'embellissement de sa capitale. Ces plans, réunis en 2 volumes in-folio, sont conservés à la bibliothèque de Cassel. Plusieurs de ses ouvrages sont gravés dans l'Encyclopédie et dans la *Description de la France*, de de Laborde. Après la réunion de la Belgique à la France et la conquête de la Hollande, il fut envoyé dans ces contrées en qualité de commissaire pour recueillir et rassembler des œuvres d'art, qui vinrent pour quelques années enrichir nos musées. Lors de la création de l'Institut, il fut appelé à en faire partie; il était alors l'un des conservateurs du musée. Dewailly fut le premier fondateur de la société des « Amis des arts » de Paris. Il mourut au Louvre, le 2 novembre 1798. (Bachaumont. — Thiéry. — Legrand et Landon. — Leroy, *Rues de Versailles*. — Dussieux.)

DIDRY (PIERRE) construisit à Villefranche-de-Rouergue la chapelle des Pénitents noirs de Sainte-Croix. La première pierre de cet édifice fut posée le 10 janvier 1642, par Jean de Pomayrol, qui occupait le siége présidial de Rouergue. Une truelle d'or fut présentée à ce personnage par Didry, à qui l'on doit le portail de cet édifice. (Advielle, *Les Beaux-Arts*.)

DIETTERLIN (WENDELIN) naquit à Strasbourg, en 1540 selon les uns, selon d'autres en 1534. On a de lui un recueil intitulé : « Architectura von den fünf Sæulen vnd aller darauss folgender Kunsdarbeit von Fenstern, Caminen, Thürgerusten, Portalen, Bronen vnd Epitaphien... » *Nürnberg, Barth. Caymor*, 1598 [1]. On ne connaît pas exactement

1. En français : « Architecture de la distribution, de la symétrie et des proportions des cinq colonnes et de tous les ouvrages qui y

l'époque de sa mort : la *Biographie portative* fixe cette date à 1599, d'autres le font vivre jusqu'en 1620. (Brunet, *Man. du Libr.*)

DIEUDEVANT (Claude), travailla à Paris, sous Thiriot, aux bâtiments du roi, et se rendit plus tard en Lorraine, d'où il était venu, pour travailler à la façade du château haut de Commercy, « qui regarde la prairie ». Le cardinal de Retz était alors propriétaire de ce château. (D. Calmet, *Bibl. lorraine.*)

DIJON (Jean de), l'un des architectes de la cathédrale de Reims. En 1402, pendant la semaine de « l'Assumpcion Nostre-Dame », il se rendit à Troyes pour visiter l'église Saint-Étienne et ordonner « plusieurs choses à faire, qui furent mises par escript et vehues par M. S. l'évesque et messeigneurs, et demeura par six jours entiers, auxquels furent donnez par mes dits seigneurs, V escuz ». (Le compte dont ceci est extrait appartient au British-Museum.)

DIMANCHE, maître des ouvrages de maçonnerie de la cité de Toul, fut appelé le 3 mai 1475 à Saint-Quentin, pour donner son avis sur la réparation à faire au chœur de l'église collégiale de cette ville. (Gomart, *Égl. de Saint-Quentin.*)

D'ISLE (Garnier). — V. GARNIER (Jean-Charles), seigneur d'Isle.

---

ont rapport, tels que : fenêtres, cheminées, architraves, portails et épitaphes. » Cet ouvrage est composé de 209 planches in-folio. Une seconde édition parut, comme la précédente, en 1598, avec son titre en noir et en rouge; le texte y présente des différences notables. Le livre existe aussi avec un texte latin. On a publié dans ces dernières années, à Liége, une nouvelle édition de l'*Architecture* de Dietterlin.

DIZIEULZ, lieutenant du maître des œuvres de maçonnerie pour le roi, commença en 1532 le transept nord de la cathédrale de Senlis. En 1556 il avait terminé le transept méridional et l'aile gauche. (Grave, *Descript. de l'arrond. de Senlis.*)

DOLHAS (Raymond). En 1449, l'évêque Guillaume de la Tour d'Oliergues, qui avait repris les travaux de construction de la cathédrale de Rodez, interrompus depuis plus d'un siècle, donna à construire à Dolhas, du lieu de Villecomtal, et à son fils, la dernière croisée de cette église. (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

DOMINIQUE. On attribue les portails des églises de Saint-Nicolas, Saint-Nizier, Saint-Frobert et Saint-André, à Troyes, à deux artistes nommés Gentil et Dominique, architectes et sculpteurs; mais on ne sait quelle est la part de chacun. (Grosley, *Éphémérides.*)

DONAT DE POINZOU, maître des œuvres du duc d'Orléans Louis Ier, fit exécuter en 1393 certains travaux dans l'hôtel de Pierre de Canteleu, payeur du duc. Ses émoluments étaient de 12 livres 18 sous par mois. (De la Borde, *Ducs de Bourg.*)

DONNAT (J.-A.), né en 1741, mort en 1824, donna les plans de la place Peyrac, à Narbonne; il restaura le palais épiscopal de la même ville et la cathédrale d'Alais. (*Biogr. part.*)

DONNEST (Jean), maître des œuvres de la ville de Rouen, obtint en 1608 l'autorisation de se bâtir une maison dans des jardins dépendant de l'Hôtel de ville, en s'engageant

à ne rien demander pour son logement pendant l'exercice de sa charge. (Ouin-Lacroix, *Anciennes corporations.*)

DONNEST (Jean). Il était en 1716 maître des ouvrages de la ville de Rouen et dirigeait les travaux entrepris pour remplacer l'ancienne flèche du beffroi de la ville. Ces ouvrages, dont Nicolas Bourgeois avait donné les plans, consistaient en un dôme surmonté d'un campanile; ils existent encore. Ce Donnest est probablement le petit-fils du précédent. (Delaquérière, *Anc. Hôt. de ville.*)

DONON (Louis de), contrôleur des bâtiments du roi, était en 1608 chargé « d'avoir l'œil ordinairement sur les maçons, charpentiers, serruriers et autres ouvriers travaillant aux bastimens du Roy, tant à Paris que Saint-Germain en Laye, dresser tous et chascun les rooles et mémoires des thoisez, parties et réceptions d'ouvrages, extraicts et certiffications; prendre garde aux matières et étoffes qui s'employent auxd. bastimens, faire serrer aux magasins, tant du Louvre que autres lieux, ce qui arrive pour Sa Magesté, tant par eaux que par terre, comme aussy les boys de charpenterye, menuiseries, serrureries, plombz, victres et autres desmolitions provenant desd. bastimens, etc. » Ses gages étaient de 720 liv. par an. (Berty et Legrand, *Topogr.*)

D'ORBAIS (Jean) fut l'un des cinq architectes qui bâtirent la cathédrale de Reims. Il naquit à Orbais, petite ville du département de la Marne, dans l'arrondissement d'Épernay. Son image était incrustée en marbre noir à l'un des angles du labyrinthe dessiné dans le dallage de cette cathédrale. Ce curieux ouvrage fut détruit en 1779 par le chanoine Jacquemart. Cet architecte construisit aussi l'église d'Orbais, son lieu de naissance; le chœur et la nef de cette église sont

la reproduction, dans des proportions nécessairement plus restreintes, de ceux de Saint-Remi de Reims. Le style architectonique de l'édifice porte tous les caractères de la fin du XIIe siècle. (Tarbé, *N.-D. de Reims.* — *Bull. arch.*, t. II. — *Bull. monum.*, 17e vol.)

DORBAY (François), né à Paris, élève et gendre de Levau. Il débuta par l'église du collége des Quatre-Nations (aujourd'hui le palais de l'Institut), dont il conduisit les travaux sous la direction de son maître; ses émoluments étaient de 1,200 livres par an. Il travailla au même titre, avec Levau, au Louvre et aux Tuileries. Les travaux qui lui appartiennent en propre sont, à Paris, l'œuvre de Saint-Germain-l'Auxerrois; en 1671, le portail de l'église de la Trinité, située rue Saint-Denis [1]; l'église des Prémontrés réformés, à la Croix-Rouge (1661); de 1686 à 1688, le couvent des Capucines, rue Neuve-des-Petits-Champs, vis-à-vis la place Vendôme; l'hôtel des Comédiens français, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. A Lyon, il fit la façade de l'ancienne église des Carmélites et une chapelle attenante pour la sépulture de la famille de Villeroy. A Fontainebleau, il a construit le Chenil-Neuf. Dorbay fut nommé membre de l'Académie d'architecture lors de la fondation de cette académie, le 31 décembre 1671. Il mourut en 1697 et fut inhumé à Saint-Germain-l'Auxerrois. (L'abbé de Fontenai. — Franklin, *Rech. hist.* — *Arch. de l'art fr.* — Dussieux et Soulié.)

DORBAY fils, né en 1679, reçu membre de l'Académie d'architecture en 1705, et promu à la première classe de cette académie en 1728, fut contrôleur des bâtiments du roi et

1. Des débris de cette église, détruite en 1817, on a construit la maison qui porte le numéro 266 de la rue Saint-Denis.

chevalier de Saint-Michel. Il mourut en 1742. (Dargenville. — *Rens. part.*)

DORBAY, probablement fils ou neveu du précédent, obtint le grand prix d'architecture en 1739, sur une « Grande écurie pour un château royal ».

DORDET. Au château de Montal, près de Saint-Céré (Lot), élégante construction de la Renaissance, toute couverte à l'intérieur d'arabesques, de bustes et de figures, on lit, au-dessus d'une fenêtre, cette signature sculptée en relief : DORDET, avec le millésime 1534. (*Comm. de M. E. Didron.*)

DORLÉANS remporta le grand prix d'architecture en 1767, sur « Une douane ».

DOTZINGER (JACQUES), l'un des architectes de la cathédrale de Strasbourg. Il fut le second successeur de Jean Hultz. Afin d'établir une ligne de démarcation entre les maçons et les tailleurs de pierre, il organisa, en 1452, ces derniers en confrérie. Cette séparation fut maintenue jusqu'à la révolution [1]. En 1459 il construisit le baptistère de la cathédrale de Strasbourg. (Schnéegans, *Maîtres d'œuvre.*)

DOUCET (JACQUES) termina en 1726 l'église Saint-

---

1. M. de Caumont (dans son *Bull. monumental*, t. XII, p. 10) a cru voir dans l'institution de Dotzinger « une grande association des loges maçonniques »; mais M. Schnéegans déclare que cette supposition est contraire à la vérité historique et que la corporation des tailleurs de pierre de Strasbourg était purement et exclusivement professionnelle. Or, M. Schnéegans ayant étudié à fond l'histoire des corporations strasbourgeoises, il faut reconnaître que son opinion dans cette question doit, jusqu'à preuve contraire, faire autorité pour tout le monde.

Louis en l'Ile, à Paris, commencée en 1664 sur les dessins de Levau, et continuée sur ceux de Gabriel Leduc. (L'abbé Pascal, *Not. sur Saint-Louis en l'Ile.*)

DOUCHAIN (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), architecte versaillais. En 1832 il remporta le prix dans un concours ouvert pour la construction d'un abattoir public dans sa ville natale, et fut chargé de l'exécution des travaux. Il éleva en 1838, dans la même ville, les nouveaux bâtiments du Palais de Justice, lesquels étaient destinés à la Cour d'assises; en 1844, la nouvelle prison et une grande maison sise dans la même ville, rue des Hôtels, n° 13. On lui doit aussi la chapelle du Petit Séminaire et la nouvelle décoration des chapelles de la cathédrale. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

DOUTERRAINS (JEAN) (Jean d'outre-Rhin, sans doute). En 1411 il travaillait à la nef de l'église collégiale de Saint-Quentin. En 1429, le chapitre de cette église ayant à faire la dépense de la charpente du comble et de la couverture de la même église, il fut décidé que, faute de ressources suffisantes, les travaux de maçonnerie seraient interrompus pendant toute cette année. En conséquence, les ouvriers furent renvoyés; mais le maître des œuvres, Jean Douterrains, fut conservé pendant ce chômage moyennant seize livres de pension et un pain chaque jour. Il lui fut accordé en outre trois sous par jour quand il travaillerait. (Gomart, *Égl. de Saint-Quentin.*)

DOYAC (JEAN DE). Lors de la reconstruction du pont Notre-Dame, à Paris, en 1500, Colin de la Chesnaye et Jean de Doyac furent commis à la « superintendance de l'ouvrage ». Ces deux maîtres portaient un bâton blanc comme marque du pouvoir souverain qu'ils exerçaient sur les ouvriers. Mais

la première place appartenait à Jean de Doyac; il est toujours nommé le premier dans les actes qui se rapportent à cette entreprise, et c'est en sa présence qu'étaient faits les marchés avec les entrepreneurs. Ses appointements étaient de 400 livres par an, tandis que ceux de la Chesnaye n'étaient que de 200 livres. Au mois de septembre de la même année, Jean de Doyac, mis en prison (pour une cause inconnue), y tomba malade. Le conseil de la ville lui fit néanmoins payer l'arriéré de ses gages et ajouta une légère gratification. (Leroux de L., *Pont N.-D.*)

DRIOLLET, né à Paris le 23 janvier 1805, élève de Duban. On lui doit la restauration intérieure de la salle du théâtre de Nantes. Il construisit dans la même ville un marché aux poissons, un temple protestant, le beffroi de l'église de Sainte-Croix, le monument du général Cambronne, une fontaine publique, un escalier monumental reliant l'église Sainte-Anne au quai de la Fosse. Après la mort de Lassus il fut chargé de la continuation de l'église Saint-Nicolas. Il mourut en 1864. (*Rev. de l'arch.*)

DROUET DE DAMPMARTIN. — V. DAMPMARTIN (Drouet de).

DROUET (Gervais), « maistre architecte de la ville de Thole (Toulouse) et sculpteur du roy », commença en 1661 la construction du jubé d'Auch. Cet édicule fut modifié dans son ordonnance primitive, pendant le cours de son exécution, sur l'ordre de l'archevêque Henri de La Motte-Houdancourt. En 1858, le jubé de Drouet fut déposé et remplacé par une décoration en bois sculpté, composée dans le style de Louis XII, par M. Charles Laisné, architecte diocésain

d'Auch. On attribue à Drouet les tours du portail, qu'il aurait achevées vers 1672. (L'abbé Caneto, *Sainte-Marie d'Auch.*)

DROUIN (Florent), architecte et sculpteur, est qualifié dans un compte de 1581 de « maître maçon de duché de Lorraine ». Le duc Charles IV ayant résolu de faire élever l'église des Bénédictines de Nancy, Drouin fut envoyé exprès à Rome pour en rapporter le plan de l'église des Incurables de cette ville, qui avait été choisie pour modèle. La première pierre de l'église des Bénédictines fut posée le 2 juillet 1626, par Antoine de Lenoncourt, primat de Lorraine ; mais la mort du duc Charles vint interrompre les travaux commencés, et ces contructions restèrent inachevées pendant près d'un siècle. (H. Lepage, *Les Offices.* — Lionnois.)

DUBAN (Jacques-Félix), élève de Debret, naquit à Paris le 14 octobre 1797. En 1823 il remporta le grand prix d'architecture sur un projet d' « hôtel des Douanes et de l'Octroi ». Après avoir passé à Rome les cinq années de sa pension, il rentra en France vers la fin de 1828. Blouet, qui était alors à la veille de partir pour aller explorer les ruines de l'ancien Péloponèse, confia à Duban la direction de son atelier, direction que celui-ci conserva jusqu'au mois de mars 1830. Il fut chargé en 1834 de continuer le palais des Beaux-Arts, commencé par Debret, et reprit l'édifice sur un plan nouveau. En 1845 il entreprit la restauration du château de Blois, œuvre importante à laquelle il a travaillé durant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Vers la même époque il restaura le château de Dampierre, appartenant au duc de Luynes, et étudia un projet de reconstruction du château de Chantilly, pour M. le duc d'Aumale, projet que les événements politiques ne permirent pas de réaliser. Après la révolution de février, Duban devint architecte du Louvre. C'est à lui que sont dus

l'achèvement de la façade de la galerie Henri IV, la décoration de la galerie d'Apollon et celles du Salon-Carré et de la salle des Sept-Cheminées. En 1854 il résigna ses fonctions d'architecte du Louvre. La même année il entra à l'Institut en remplacement de Visconti et fut nommé inspecteur général des bâtiments civils. On doit encore à Duban l'hôtel Pourtalès, sis à Paris, rue Tronchet, et le château de Chalay, situé près de Saint-Quentin (Loir-et-Cher). Il avait commencé en 1840 la restauration de la Sainte-Chapelle du Palais, à Paris; mais en 1849, voulant se donner tout entier à ses travaux du Louvre, il abandonna la Sainte-Chapelle, qui fut alors confiée à Lassus, déjà inspecteur des travaux. Duban a laissé des dessins qui sont trop connus pour n'être pas mentionnés ici. Ceux qui furent envoyés à l'Exposition universelle de 1855, et qui valurent à leur auteur une grande médaille d'honneur, sont les suivants : *Maison de Pompeï*, *Salle d'une villa antique, l'Arno, le Tibre, Tombeau étrusque*, *Baïa, Château de Blois* (douze dessins), et enfin : *Intérieur d'un palais romain à l'époque impériale*[1]. Décoré le 2 février 1836, Duban fut nommé officier de la Légion d'honneur le 6 juin 1851, et promu au grade de commandeur le 14 août 1868. Il mourut à Bordeaux le 12 octobre 1870[2].

---

1. Ce dessin est la plus splendide composition que Duban ait signée de son nom. Les temples, les péristyles, les *loggie,* toutes les plus belles expressions architectoniques de l'art romain sous les empereurs sont là réunies, groupées, agencées avec un goût et un talent d'exécution que l'on ne saurait trop admirer. C'est une merveille du genre. L'*Intérieur d'un palais,* qui faisait partie du cabinet de M. Edmond Blanc, fut acheté à la mort de ce dernier par l'habile entrepreneur de charpente Bellu; il appartient aujourd'hui à M. Daunay, gendre de ce dernier.

2. Je regrette que le cadre de ce dictionnaire ne me permette pas de faire sur Duban et son œuvre une notice plus détaillée, plus sé-

DUBOIS (Jean), architecte et sculpteur, né à Dijon en 1626, décora la plupart des églises de sa ville natale. C'est à lui qu'on doit le groupe de l'Assomption qui forme le rétable du maître-autel de l'église Notre-Dame et celui de l'hospice Sainte-Anne. Il mourut à Dijon, le 29 novembre 1694, et fut inhumé dans l'église Saint-Philibert. C'est sa fille qui donna le jour au poëte Piron. (*Cat. du musée de Dijon.*)

DUBOIS (Pierre) construisit sur ses dessins, vers 1636, l'hôpital des Incurables de la rue de Sèvres, à Paris, et en 1645 ou 1646 les bâtiments de l'ancien séminaire Saint-Sulpice, dont la chapelle fut bénie le 18 novembre 1650. Cet édifice était situé rue du Vieux-Colombier. (Piganiol.)

DUBOUST (Nicolas) éleva en 1487 l'église Saint-Macoul, à Vienne (Autriche). (*Recueil mss.*)

DUBREUCQ (Jacques) fut l'architecte de plusieurs

---

rieuse. Quelques lignes froides et sèches sont, en effet, bien insuffisantes à propos d'un homme d'un tel mérite. Il appartenait à cette pléiade d'artistes éminents : Blouet, Gilbert, Duban, H. Labrouste, Duc, Vaudoyer, lesquels se succédèrent sans interruption, de 1821 à 1826, au concours pour le grand prix d'architecture, et en sortirent tous vainqueurs. Duban n'est pas seulement une des individualités les plus brillantes et les plus incontestées du monde des arts dans ce siècle-ci ; il a été plus que cela : c'était, dans le sens le plus élevé du mot, un honnête homme. Désintéressé, fier et digne, il avait de lui-même et de son art un respect absolu. En 1854, à l'apogée de sa carrière, nous l'avons vu tourner résolûment le dos à la fortune qui lui tendait les bras, ne voulant pas laisser amoindrir en lui, par une lâche condescendance, le grand artiste qu'il était. Honneur donc à cet homme de bien, dont le nom restera à jamais l'orgueil de son art et de la profession d'architecte.

édifices de Saint-Omer. En 1634 il construisit à Mons un couvent pour les moines de Saint-Guillain [1]. (Milizia.)

DUBUISSON (Claude-Nicolas), architecte des bâtiments du roi, construisit en 1663, à Paris, le séminaire des Missions étrangères, situé à l'angle des rues du Bac et de Babylone. Il vivait encore en 1710 [2]. (Piganiol.)

DUBUT (Louis-Ambroise), élève de Ledoux, né à Paris en 1769. Il remporta le grand prix d'architecture en 1797 sur un projet de « Greniers publics pour une grande ville ». Il éleva sous le premier empire, à Aix-la-Chapelle, alors chef-lieu du département de la Roër, l'hôtel de la Préfecture. Il alla en Russie après 1814 et y fut employé aux colonies militaires par les empereurs Alexandre et Nicolas. Les autres édifices dus à cet architecte sont : dans le département de l'Aube, l'écluse d'Anglure; à Ensisheim (Haut-Rhin), une maison centrale de détention; les dépôts de mendicité de Caen et de Saint-Dizier ; une halle dans cette dernière ville, et les bains civils de Bourbonne. (Guyot de Fère.)

DUCERCEAU. — V. ANDROUET DUCERCEAU.

DUCHEMIN (Jean), « maistre des œuvres pour le roy notre sire en Touraine », visita en 1410, par ordre de Geoffroy

---

1. Plusieurs biographes ont fait naître Dubreucq à Saint-Omer, mais la chose n'est pas prouvée. Au bas du portrait que fit de lui Van Dyck, son ami, on lit la légende suivante : *Jacobus Dubreucq, architectus Montibus in Hannonia.* D'où il faudrait conclure que cet artiste était Montois, à moins pourtant que Mons ne soit devenu sa patrie d'adoption. Dans le doute, je m'abstiens de trancher la question.

2. Une quittance signée : Dubuisson, que je possède, porte la date du 25 septembre 1710.

de Bouciquaut, les fortifications de la ville de Tours. Il lui fut payé à cette occasion quatre sols tournois « pour luy, un clert en sa compaignie » et les ouvriers qui l'accompagnaient, « pour leur salaire et despens de troys jours entiers qu'ils ont vacqué à visiter les œuvres nécessaires estres faittes à la clousture de la dicte ville et ycelles mettre et bailler par escript ». Ce Jean Duchemin est-il le père du suivant? (Grandmaison.)

DUCHEMIN (Jean). Dans le registre des élections des officiers municipaux de la ville de Paris, commençant à l'année 1411, on trouve les noms des maistres des œuvres appelés à remplir les fonctions municipales depuis le commencement du XVe siècle. Parmi ces noms on lit celui de Duchemin, qui fut nommé le 30 janvier 1455. Il resta en charge jusqu'au 2 mai 1467, époque à laquelle Guillaume Ouyn lui succéda, et mourut en 1468. Duchemin fut enterré dans le cimetière des Innocents. Voici l'inscription qu'on lisait sur sa tombe : « Cy gist honnorable homme maistre Jehan du Chemin, vivant général et maistre des œuvres de massonnerie du Roy notre sire, qui déceda le vendredi 1er juin de l'an 1468. » Et au-dessous : « Cy gist Perrette, jadis femme du dit maistre Jehan du Chemin, laquelle trépassa le dimanche 30e et pénultiesme de janvier de l'an 1462. » (Leroux de L., *Hôt. de ville.* — P. Lacroix, *Rev. univ. des arts.*)

DUCHEMIN (Nicolas) naquit au Havre, le 6 janvier 1532. Il jeta, en 1574, les fondements de l'église Notre-Dame de cette ville et travailla au même édifice jusqu'en 1598. Il commença par le chœur, qui fut couvert en 1585, et la nef fut achevée en 1597. Duchemin fut inhumé dans son église, ainsi que nous l'apprend l'inscription suivante qu'on lit sur un des piliers de la nef : « CI-GIST LE CORPS D'HONNESTE HOMME NICOLAS DU CHEMIN, MAITRE MAÇON, QUI COMMENÇA LE BASTIMENT DE CE TEMPLE

l'an 1574 et continua icelui jusqu'a son décès arrivé le mardi 5e may de l'année 1598. pries dieu pour le repos de son ame. » (L'abbé Cochet, *Not. sur l'égl. N.-D. du Havre.* — *Rens. part.*)

DUCHESNE (Vincent), religieux bénédictin, donna les dessins de l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons, dont il ne construisit qu'en partie les bâtiments. Il a bâti l'église et le couvent de Morey, en Franche-Comté[1]. (D. Calmet, *Bib. lorraine.*)

DUCLOS, en collaboration avec Gouet, a construit en 1822, à Versailles, la Maison d'arrêt, élevée sur l'emplacement de l'ancienne maison Ripaille. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

DUCROS. Le plan du chevet de la cathédrale d'Auch ayant été modifié vers 1599, par ordre de l'archevêque Léonard de Trapes, l'exécution de ce travail fut confiée à Pierre Souffron. Cet artiste avait à peine achevé son œuvre lorsqu'une « visite et vérification » des travaux fut ordonnée au mois de mai 1609. Parmi les experts désignés pour cette opération se trouvait « noble Ducros, architecte général pour le roy en la duchée d'Albret et terres de l'ancien domaine et Couronne de France ». Les experts, au nombre de cinq, vaquèrent sept journées et reçurent pour leurs honoraires chacun six écus. (L'abbé Caneto, *Sainte-Marie d'Auch.*)

---

1. C'est ce religieux qui apprit à écrire à Louis XIV en moins de trois heures, dit-on, en lui montrant que notre écriture ne se compose que d'un C et d'un I. (C'est le thème de Geoffroy Tory au XVIe siècle. On a gravé cette leçon du roi avec quatre vers (1716); ils apprennent que Dom Duchesne était de Besançon.

DUFARD a construit le Théâtre Français de Bordeaux, de 1793 à 1800. (Bordes, *Hist. des mon. de Bordeaux.*)

DUFEUX (Constant). — V. CONSTANT-DUFEUX.

DUFOUR (Alexandre), l'un des architectes du château et des jardins de Versailles. En 1811 il dirigea les travaux exécutés en prolongement du boulevard de l'Impératrice jusqu'à la rencontre du chemin de Trianon. En 1819 il donna les dessins du nouveau bosquet appelé jardin du roi. On lui doit aussi l'entrée principale et les communs du château de Savigny-sur-Orge, ainsi que les moulins qui en dépendent. (Pinard, *Hist. de l'arr. de Longjumeau.* — *Rens. part.*)

DUFOURNY, élève de David Leroy, naquit à Paris le 5 mars 1754, et partit en 1782 pour l'Italie, où il resta treize ans, y compris trois années passées en Sicile. A Palerme il bâtit l'École de botanique et l'Observatoire royal, et donna les dessins de la pépinière qui a été établie dans le domaine royal « della Margana ». Il entra à l'Institut de France dès les premiers temps de sa création, et succéda à David Leroy comme professeur à l'École royale d'architecture. Il mourut en 1818. Dufourny a laissé de nombreux dessins et des notes plus nombreuses encore, recueillies pendant ses voyages. C'est à sa générosité que l'École des beaux-arts doit, en partie au moins, la collection de fragments d'architecture antique qu'elle possède. Il a publié : « Rapport sur les beaux-arts, présenté à l'empereur Napoléon Ier par la quatrième classe de l'Institut. » (Quatremère, *Not. hist.*)

DULIN. — V. ULIN (d').

DUMAS construisit à Paris, sous le règne de Louis XVI,

la Halle à la marée, sur une partie des terrains de la cour des Miracles, et la Halle aux cuirs, rue Mauconseil (Thiéry).

DUMONT (Gabriel-Martin), né à Paris vers 1720, mérita en 1737 le grand prix d'architecture, sur un projet de « Deux escaliers et vestibules de palais », et reçut son brevet d'élève de l'École de Rome le 18 août 1742. Il a publié les ouvrages suivants : « Détails des plus intéressantes parties d'architecture de la basilique de Saint-Pierre de Rome. » *Paris*, 1763. Grand in-fol. de 77 pl. — « Suite de projets détaillés de salles de spectacle particulières. » *Paris*. In-fol. de 54 feuilles. — « Parallèles des plans des plus belles salles de spectacle d'Italie et de France. » *Paris*. Grand in-fol. de 54 feuilles[1]. C'est Dumont qui le premier fit connaître en France les ruines de Pestum. (Brunet, *Man. du libr.— Rens. part.*)

DUNOYER (Simon), architecte à Troyes, reconstruisit, en 1721, la maison abbatiale de l'abbaye de Boulancourt (Haute-Marne). (L'abbé Ch. Leclère.)

DUPARC (Albert). En 1696, il fut, avec Antoine Fleury, sculpteur, chargé de la décoration de la façade de la cathédrale de Toulon. Il a dessiné les jardins du palais de Victor-Amédée, à Turin. On lui attribue aussi ceux de la résidence royale de la Vénerie, près de la même ville. Ces derniers travaux étaient, en 1713, en cours d'exécution[2]. (Paroletti,

1. Dumont a publié en 1767 son œuvre entier sous ce titre : « Recueil de plusieurs parties de l'architecture sacrée et profane ». Ce recueil, qui comprend les trois ouvrages cités plus haut, se compose de 230 feuilles gr. in-fol. en 2 ou 3 vol.

2. Dans une lettre de Robert De Cotte, en date du 25 juin 1713, il

Turin et ses curiosités. — *Bull. de la Langue*, *t. Ier*.)

DU PÉRAC (Étienne), né à Paris, dans la première moitié du XVIe siècle, mourut en 1601. Il était à Rome en 1569. On croit qu'il travailla au château de Fontainebleau[1]. En 1582 il était de retour d'Italie et devint l'architecte du duc d'Aumale, qui le chargea des travaux de tous ses châteaux et particulièrement de celui d'Anet, dont il traça lui-même les jardins. En 1595 il était architecte du château neuf de Saint-Germain en Laye, et donnait les dessins des jardins de ce château[2]. Félibien assure qu'en 1599 « il conduisit plusieurs ouvrages aux Tuileries, estant architecte du Roy ». Il est considéré aussi comme ayant construit une partie de la grande galerie du Louvre, mais cela n'est guère qu'une conjecture[3]. Au surplus, bien qu'il soit certain que Du Pérac ait étudié l'ar-

---

est fait mention de Duparc et des travaux *d'architecture* qu'il exécutait dans ce moment-là pour le duc de Savoie.

1. Comme Du Pérac était peintre en même temps qu'architecte, peut-être ne s'agit-il, pour Fontainebleau, que des peintures de la salle des bains de ce château, lesquelles passent pour être son œuvre.

2. Voir Mollet (Claude), note en bas de page. V. aussi Guillaume Marchant. Évidemment Du Pérac n'était chargé, au nouveau château de Saint-Germain en Laye, que du tracé et des plantations des jardins.

3. G. Brice dit, à ce propos : « L'autre partie de la galerie décorée de grands pilastres dont on vient de parler (celle qui se relie au pavillon de Lesdiguières et qui vient d'être percée de trois grandes ouvertures) est d'Estienne Du Pérac, architecte d'une médiocre capacité, duquel on voit peu d'ouvrages remarquables à Paris. » Mais il est douteux que cette partie de la galerie du Louvre ait été élevée avant 1601, époque de la mort de Du Pérac; et d'ailleurs Brice n'apporte aucune preuve à l'appui de son dire. On sait, au contraire, qu'il y a bien des probabilités pour que cette galerie soit l'œuvre de Jacques II Androuet, le surintendant des bâtiments royaux.

chitecture, il paraît plutôt avoir travaillé comme peintre que comme architecte; cependant il commença un recueil sous ce titre : « I Vestigi dell' antichità di Roma raccolti et ritratti in perspettiva, con ogni diligentia da Stephano Du Parc, Parisino. All' ill^{mo} et eccell^{mo} Sig. il Sig. Giacomo Buoncompagni, governator generale di Santa Chiesa.|» *In Roma*, etc. MDLXXV. (Mariette, *Abecedario*. — Félibien, *Entretiens*. — Pâris, *Les Manusc.* — Brunet, *Man. du libr.*)

DUPIRE (Jean), maître des œuvres de la ville de Béthune. A la fin du XVe siècle, il répara dans cette ville la fontaine de Saint-Pry ainsi que « la montée, le bac et le goulot ». (Mélicocq, *Art. du Nord.*

DUPRESSOIR (Louis). Le bras méridional du transept de la collégiale de Saint-Quentin ayant été reconstruit par Colard Noël, Dupressoir, Gérard Levasseur et Jean Nitard furent appelés pour donner leur avis sur l'exécution des travaux. Ils remplirent cette mission le 10 décembre 1487. (Gomart, *Égl. de Saint-Quentin.*)

DUQUESNEY, né en 1800, mort à Paris en 1849, construisit à Paris les premiers bâtiments de l'École des mines et la gare du chemin de fer de l'Est. (*Rens. part.*)

DUQUESNOY (Jean). — V. GÉRARD.

DURAND, architecte du XIIIe siècle. En réparant, il y a quelques années, les voûtes de la cathédrale de Rouen, on put lire, sur la clef de voûte principale, ces mots gravés dans la pierre : DURAND ME FECIT. On présume que ce nom est celui

du successeur d'Ingelram, qui fut le premier architecte du monument[1]. (Deville, *Rev. des arch.*)

DURAND (Jean-Nicolas-Louis) naquit à Paris, le 18 septembre 1760. A l'âge de quinze ans il ouvrit une petite école de dessin dont il fut le professeur, et à seize ans il entra comme dessinateur chez Boulée, architecte du roi. Il suivit les cours de l'Académie d'architecture et remporta, en 1780, le second grand prix. Associé à Thibault, il prit part à divers concours ouverts par la Convention nationale, et, dans quatre de ces concours, les compositions de ces deux artistes associés méritèrent le premier prix. Lors de la création de l'École polytechnique, il fut chargé de préparer les matériaux du cours d'architecture et appelé lui-même à occuper cette chaire. Après trente-neuf ans de professorat, il mourut à Thiais, près Paris, le 31 décembre 1834. Il a laissé les publications suivantes : « Recueil et parallèle des édifices de tous genres, anciens et modernes, remarquables par leur beauté, par leur grandeur ou par leur régularité, et dessinés sur une même échelle. Atlas

---

1. M. Deville, en inscrivant ce nom sur la liste des architectes de la cathédrale de Rouen, a été au-devant d'une objection qui vient tout d'abord à la pensée : ce Durand ne serait-il pas tout simplement un sculpteur ou un architecte? Voici la réponse du savant archéologue rouennais : « Toutes les clefs de voûte de la nef étant sorties du même ciseau et la première seule, la principale en même temps, portant un nom, je pensai tout d'abord..... que ce nom rappelait celui de l'architecte qui avait construit les voûtes de la nef et ne s'appliquait pas à l'exécution même de la clef de voûte. Le talent de sculpteur n'était pas, à cette époque, séparé de celui de tailleur de pierres et de maçon. Celui qui a sculpté les clefs de voûte les a mises en place, a exécuté, par conséquent, les nervures des voûtes dont elles font partie et qu'elles ferment. Tout autorise donc à reconnaître, dans celui qui a gravé son nom sur la maîtresse clef de voûte, l'architecte des voûtes elles-mêmes. »

in-plano de 92 planches. » *Paris*, 1800. — « Précis des leçons d'architecture données à l'École polytechnique. » *Paris*, 1802 et 1805. 2 vol. in-4°, avec 64 pl. — « Partie graphique des cours d'architecture faits à l'École royale polytechnique depuis sa réorganisation ; précédée d'un sommaire relatif à ce nouveau travail. » *Paris*, 1821. 1 vol. in-4° avec 34 pl. (A. Rondelet, *Not. hist. sur Durand.*)

DURAND (Léopold), de Saint-Mihiel, religieux bénédictin, a construit à Nancy l'église abbatiale de Saint-Léopold, laquelle fut détruite en 1824, et reconstruisit, en 1708, le château de Commercy, dont les principaux bâtiments avaient été démolis par Henri de Vaudemont. Il mourut à Saint-Avold, le 7 novembre 1746. (D. Calmet, *Bibl. lorraine.*)

DURAND (Nicolas) naquit à Paris en 1739, et mourut à Châlons-sur-Marne le 23 février 1830. Il fut architecte de la province de Champagne. Les édifices élevés par lui à Châlons sont les suivants : l'hôtel de l'Intendance, aujourd'hui de la Préfecture (1759), le pont de Vaux (1767), la porte Sainte-Croix (1770), la salle de spectacle (1771), sur les dessins de Coluel ; l'Hôtel de ville (1772), la caserne d'infanterie, située près de la porte Saint-Jacques (1784). On lui doit aussi le portail de l'église de Juvigny, le théâtre de Reims (1773), les casernes de Chaumont et l'église de Verzenay (1786). (A. Lhote, *Biogr. châlonnaise.*)

DURANTEL. La construction de l'Hôtel de ville de Paris, commencée sous François Ier par Boccador, ayant été suspendue pendant la seconde moitié du XVIe siècle, quelques parties de la « maison aux piliers » subsistaient encore dans les dernières années de ce siècle et servaient d'habitation au concierge de l'Hôtel de ville. Mais, en 1589, ces restes menaçant

ruine, Durantel, maître des œuvres, donna un avis et fit un rapport à la suite duquel il fut décidé que ces masures seraient démolies, et les matériaux en provenant vendus au profit de la ville. (Leroux de L., *Hôtel de ville.*)

DURLE (PIERRE DE), sculpteur et architecte du XIVe siècle, dirigea les travaux de construction du clocher de l'église Saint-Sauveur d'Aix, en Provence, commencé le 3 juillet 1323. (*Bull. du Com.*, t. II.)

DU ROCHER (JEAN). L'abbaye de la Luzerne (Avranchin) eut beaucoup à souffrir dans les guerres du XVIe siècle. Vers la fin de cette période, l'abbé Jean du Rocher en répara les bâtiments, notamment la partie supérieure de la tour de l'église. Cette restauration explique la différence de style qu'on remarque dans l'ordonnance de cette tour. (*Bull. mon.*, t. IV.)

DU RY (CHARLES), architecte d'Argentan, en Normandie, commença, en 1613, la construction du château de Coulommiers, dont les dessins avaient été donnés par Salomon de Brosse[1]. Son fils Mathurin prit part à ces travaux. Ce château fut détruit de 1736 à 1738. Charles du Ry construisit aussi, à la même époque, le couvent des Capucins de la même ville[2]. (A. Dauvergue, *Chât. neuf de Coulommiers.*)

---

1. Ces dessins ont été gravés par J. Marot.

2. Ces renseignements, malheureusement peu nombreux, sont empruntés à une intéressante notice d'Anatole Dauvergue : « Le château neuf et l'église des Capucins de Coulommiers. » Dans un manuscrit cité par l'auteur de cette notice, du Ry est qualifié de « célèbre architecte d'Argentan en Normandie ». Cette qualification me paraît bien ambitieuse. Toujours est-il que du Ry fit souche d'architectes

DU RY (Mathurin), fils du précédent, travailla, sous la direction de son père, à la construction du château de Coulommiers. Plus tard, en 1649 et en 1651, à la suite de débordements de la Seine qui avaient inondé Paris, il proposa, comme l'avait fait avant lui Michel Villedo, de creuser un canal de décharge en amont de Paris. La prise d'eau devait être faite au-dessus de l'arsenal, et le canal aurait abouti à Saint-Ouen. Il était, à cette époque, conseiller et architecte du roi. (Fournier, *Énigmes*.)

DU RY (Paul), fils de Mathurin, né à Paris, ingénieur et architecte. A la révocation de l'Édit de Nantes, il se réfugia en Hollande, où il répara les fortifications de Maestricht. En 1687, il fut nommé par le landgrave de Hesse architecte de la ville de Cassel, directeur des bâtiments, et professeur de l'Académie. Il commença, en 1688, les travaux de construction de la Ville-Neuve, et bâtit sur la Wilhemshœhe, pour l'Électeur de Hesse, une maison de plaisance. C'est à lui que Cassel doit son orangerie, citée au nombre de ses plus beaux édifices. (Dussieux, *Art. fr.*)

DU RY (Charles), fils de Paul, exerça, comme son père, l'architecture à Cassel. On manque de renseignements sur les travaux qu'il a dû exécuter dans cette ville.

DU RY (Simon-Louis), fils du second Charles du Ry, acquit en Allemagne, par ses travaux, une célébrité plus grande que celle de son père, et exerça une assez notable influence sur le goût public. Les édifices élevés par lui à Cassel sont : le musée Frédéric (1769-79), l'église catholique, l'hôpital fran-

---

et que, né dans le XVIe siècle, le dernier de ses arrière-petits-fils, appartenant à la cinquième génération, a vécu dans le XIXe.

çais, l'Opéra, le palais de la Wilhemshœhe, qu'il continua, et qui fut terminé par Jussow. Il mourut en 1792 professeur d'architecture et « intendant supérieur » des bâtiments de l'État. (Dussieux, *Art. fr.*)

DU RY (Jean-Charles-Étienne), fils de Simon-Louis, fut, comme ses ancêtres, architecte et directeur des bâtiments publics de Cassel. Il mourut sans postérité en 1811. (Dussieux, *Art. fr.*)

DU TEMPLE (Raymond), architecte et sergent d'armes des rois Charles V et Charles VI[1]. Le Louvre augmenté de deux étages; des escaliers, des tours, des tourelles ajoutés à ce palais; l'agrandissement des fossés, la salle du roi, celle de la reine, celle des joyaux, la salle de Saint-Louis, les chapelles, le parc ou *grand jardin*, etc., tel est l'ensemble des travaux entrepris par Charles V pour continuer et embellir le Louvre de Philippe-Auguste. Faut-il attribuer tous ces ouvrages à Raymond du Temple? On ne saurait le dire. Toujours est-il certain que l'escalier principal de ce palais, *la grande vis,* fut l'œuvre de cet artiste : il était appliqué à la façade méridionale de l'aile du nord de l'ancien Louvre[2]. Dès 1364, on trouve

---

1. Les sergents d'armes étaient des huissiers militaires ou gardes du corps institués par Philippe-Auguste.

2. Voici ce que dit Sauval de ce fameux escalier : « Or il faut savoir que les architectes des siècles passés ne faisoient point leurs escaliers ni droits ni quarrés, ni à deux, ni à trois, ni à quatre banchées, comme n'ayant point encore été inventés, mais les tournoient toujours en rond et les proportionnoient du mieux qu'il leur étoit possible..... La grande vis de ce palais étoit toute de pierre de taille, ainsi que le reste du bâtiment, et, de même que les autres de ce temslà, elle étoit terminée d'une autre fort petite, toute de pierre encore, et de pareille figure, qui conduisoit à une terrasse dont on l'avoit

Raymond occupé aux travaux du Louvre. A la date du 14 mars, il traite avec « Andrieux Verger, Fêvres » (serrurier), qui s'engage à livrer audit Louvre : « griffes, tirans, barreaux, gougeons et treilles de fer ». Le 23 du même mois, on paye à Jean le Mane, carrier, douze cents livres parisis pour cent batelées de quartiers de pierre achetées par Raymond. Le 10 juin 1365, Raymond fit un autre traité avec Pierre Tournant, plâtrier, et autres, pour la fourniture du plâtre à livrer au Louvre « pour les ouvrages d'iceluy ». Dans le même compte, et par suite d'un marché fait par le même architecte, il est fait un payement à Jean de Chaumont et Jean de Neufmur, tail-

---

couronnée ; chaque marche de la petite portoit trois pieds de long et un et demi de large, et pour celles de la grande elles avoient sept pieds de longueur sur un demi d'épaisseur, avec deux et demi de giron près de la coquille qui l'environnoit..... Et comme si pour les faire (ces *vis*) les carrières eussent été épuisées, pour l'achever (la grande vis) on fut obligé d'avoir recours au cimetière Saint-Innocent et troubler le repos des morts ; de sorte qu'en 1365, Raimond du Temple, conducteur de l'ouvrage, enleva vingt tombes (Sauval se trompe, dix tombes seulement furent acquises par l'architecte, ainsi que cela résulte d'un compte publié par Leroux de Lincy), le 27 septembre, qu'il achetta quatorze sols parisis la pièce de Thibault de la Nasse, marguillier de l'église..... Pour le rendre plus visible et plus aisé à trouver (l'escalier), maître Raimond le jeta entièrement hors d'œuvre en dedans la cour, contre le logis qui regardoit le jardin, et, pour le rendre plus superbe, l'enrichit par dehors de basses-tailles et de dix grandes figures de pierre, couvertes chacune d'un dais, posées dans une niche et portées sur un pied d'estal. Au premier étage, de côté et d'autre de la porte, étoient deux statues de deux sergens d'armes que fit Jean de Saint-Romain, et autour de la cage furent répandues par dehors, sans ordre ni symmétrie, de haut en bas de la coquille, les figures du Roï, de la Reine et de leurs enfants mâles... » Tout cela, il faut le dire, ressemble plus à une nomenclature qu'à une description : néanmoins ces passages de Sauval m'ont paru présenter assez d'intérêt pour être reproduits ici.

leurs de pierre, « pour avoir abatu sainement de l'hostel qui fu madame de Valence, à Saint-Germain-des-Prés, VI milliers et III. C. de quarreaux de pierre pour les œuvres dud. Louvre ». A une époque qu'il n'est pas possible de préciser, il couronna « d'un grand fronton gothique de pierre de taille » l'entrée principale de la chapelle du Louvre, et Jean de Saint-Romain, sculpteur, eut six francs d'or pour « le remplir et le lambrequiner d'une image de Notre-Dame, de deux anges tenant deux encensoirs, et de cinq autres, jouant des instruments et portant les armes de Charles V et de Jeanne de Bourbon ». Raymond du Temple, en qualité de maçon juré de l'église de Paris, fut, en 1370, par suite d'une décision capitulaire du 2 septembre, chargé de visiter la maison de Coquatrix[1], qui menaçait ruine, et, dans un acte de 1400, il figure, accompagné d'un de ses parents, nommé Jehan du Temple le jeune, comme prenant part à certains travaux exécutés à l'archevêché. Dans un registre des comptes du collége de Beauvais, à Paris, de 1377 à 1382, relatif à la construction du bâtiment principal de ce collége, on trouve à la fin de ce registre la signature originale de Raymond du Temple, apposée à côté de celles du supérieur et du procureur du collége. Dans un autre registre, contenant les comptes des travaux de la chapelle du même collége, on voit que l'architecte qui conduisit les travaux de 1370 à 1385 était maître Raymond; il s'exprime ainsi : « Raymond du Temple, maçon juré de l'église de Nostre-Dame de Paris, savoir faisons que le ij^{e} jour de mars CCCIIIj^{xx} ij fu marché fait à tache à Michel Salmon & », et dans

1. Le nom de Cocatrix, dit Jaillot, est celui d'une famille fort connue au XIIIe siècle et du fief qui lui appartenoit; il étoit situé et subsiste encore (1775) entre la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs et celle des Deux-Hermites. Un acte de 1300 l'indique ainsi : *Domus Cocatricis quæ contigit domui Marmosetorum.*

ces comptes il est qualifié : « Maistre Raymond, maistre des œuvres du Roy ». Le devis général de la maçonnerie était, à cette époque comme aujourd'hui, rédigé par l'architecte. Pour le collége de Beauvais, il est dit que maître Raymond se rendit en place de Grève, lut le devis à haute voix aux ouvriers qui s'y trouvaient, en leur demandant de signer l'engagement d'exécuter le travail selon les prescriptions de ce devis. En 1372, il visita deux « terrains vagues », et cette visite donna lieu à deux procès-verbaux qui existent encore aux Archives nationales. Des travaux furent exécutés par lui, en 1387, au Palais de Justice de Paris. En 1394, il fut employé par le duc d'Orléans, ainsi qu'à la grande chapelle des Célestins. On a conservé la quittance d'une somme de 100 francs d'or, qu'il reçut alors de ce prince à titre d'honoraires, et à valoir sur celle de 200 fr. qui lui avait été allouée. A cette quittance pend encore un sceau de $0^{m},018$ de diamètre, où est figurée une tête barbue tournée à gauche, avec cette légende qui l'entoure : « SEEL RAMONT DU TEMPLE »[1]. En 1397, le 24 février, Colart de Laon, peintre et valet de chambre du duc d'Orléans, en son nom et au nom de plusieurs autres, reçut la somme de cent sols parisis pour « cause de plusieurs besoignes de leur mestier, par euls faictes en la librairie neuve nouvellement faicte en l'hostel du dit seigneur, assavoir à Paris, en la rue de la Poterne, près de l'ostel de Saint-Pol... si comme ces autres choses sont plus à plain déclairé es lettres de certification de maistre Remon du Temple, sergent d'armes et maçon

---

1. M. J. Quicherat, le savant professeur et directeur de l'École des Chartes, a trouvé dans la collection de M. H. Bordier la quittance donnée par Raymond du Temple pour le restant des honoraires dont il s'agit. Cette pièce porte le même sceau, mais la tête barbue a les yeux couverts d'un bandeau noué au-dessus de la nuque, et dont les coins voltigent comme ceux d'un diadème. Cette dernière quittance est datée du 7 août 1395.

du roy nostre sire...[1] » Le 18 avril 1398, il délivra un autre certificat pour payement, portant qu'en l'hôtel du duc d'Orléans, à Paris, « en la rue de Neelle, lez la porte Saint-Honoré », Jean Bignon, treilleur, a exécuté plusieurs ouvrages de sa profession. En 1399, Raymond certifie que Guillaume Guernier, potier de terre, a livré deux cents carreaux de brique destinés à l'hôtel du duc d'Orléans, rue de la Poterne. A la date du 10 octobre 1400 fut délivré un nouveau certificat établissant qu'il a mesuré la pierre que Perrein Rousseau et ses compagnons ont taillée pour « une vis ordonnée estre faite » dans le même hôtel de la rue de la Poterne[2]. En 1401, le cha-

---

1. On a conservé un toisé de la maçonnerie des bâtiments de cet hôtel, lequel toisé fut fait par Raymond du Temple. Cette pièce, datée de 1389, faisait partie de la collection de M. de Joursauvault.

2. Nul doute que beaucoup d'autres travaux publics furent dirigés par Raymond du Temple, mais on ne sait rien de précis à ce sujet. Des édifices en grand nombre furent construits pendant le règne de Charles V, et il est très-probable que ce prince dut en confier l'exécution à son architecte préféré et son sergent d'armes, Me Raymond. Christine de Pisan, dans son « Livre des fais et bonnes mœurs du sage Roy Charles », donne une liste assez longue de ces édifices, et je crois qu'il est permis d'en attribuer la plus grande partie au célèbre architecte. On jugera par l'extrait suivant du livre de Christine quelle a pu être approximativement l'importance de l'œuvre de R. du Temple. «..... Et à revenir à nostre matière, en effect que notre roy Charles fust sage artiste, se démontra vray *architecteur*, deviseur certain et prudent ordeneur, lorsque les belles fondacions fit faire en maintes places, notables édifices beaulx et nobles, tant d'églises comme de chasteauls et austres bastimens, à Paris et ailleurs; si comme assez près de son hostel de Saint-Paul, l'esglise tant belle et notable des Célestins, si comme on peut la veoir, couverte d'ardoise et si belle que riens n'i convient ; et le couvent des frères, sainctes personnes, vivans en grant aspreté de vie récélée, servans Dieu..... et la porte de cette esglise à la sculpture de son ymage et de la Royne s'espouse, moult proprement fais. *Item,* fonda l'esglise de Saint-Anthoine dedens

pitre de la cathédrale de Troyes envoya à Paris Jean Gaillart « pour parler à Maistre Rémond, maistre des œuvres du roy, et sçavoir à lui se il pourroit venir par de çà pour visiter l'église, lequel s'excusa, en la présence de M. S. d'Auceurre, et bailla audit messire Jean Gaillard, maistre Jehan Aubelet et maistre Jehan Prevost, son neveu ». Raymond du Temple vivait encore à la fin de 1403; il figure à la date du 9 décembre de cette année dans un arrêt de la Chambre des comptes « qui donne à rente aux Blancs-Manteaux une tour et une partie des anciens murs de la closture de la ville de Paris, joignant leur monastère[1]. Raymond du Temple eut un fils dont

---

Paris, et rentes assist aux frères demourans en ce lieu. *Item*, l'esglise de Saint-Paul, emprès son hostel, fit amender et acroistre. *Item*, à tous les couvens de Paris, des mendians, donna argent pour réparation de leurs lieux; à Nostre-Dame de Paris, a l'ostel-Dieu et ailleurs. *Item*, au bois de Vincennes fonda chanoines, leur asséna leurs vies par belles rentes amorties. *Item* les Bons-Hommes, d'emprès Beauté, et maintes autres esglises et chapelles fonda, amenda et crut les édéfices et rentes. Les autres édifices qu'il basti moult amanda; et accrut son hostel de Saint-Paul; le chastel du Louvre, à Paris, fist édifier de neuf, moult notable et bel édéfice, comme il appert; la Bastille Saint-Anthoine, combien que puis on y ait ouvré, et sus plusieurs des portes de Paris, fait édifice fort et bel; au Palais fist bâtir a sa plaisance. *Item*, les murs neufs et belles, grosses et haultes tours qui entour Paris sont, en baillant la charge à Hugues Obriot, lors prévost de Paris, fist édifier. *Item*, ordonna à faire le Pont-Neuf (le pont Saint-Michel), et en son temps fut commencé, et plusieurs autres édifices. *Item* dehors Paris le chastel du bois de Vincennes, qui moult est notable et bel... Edifia Beaulté; Plaisance, la noble maison; répara l'ostel de Saint-Ouyn, et mains autres cy environ de Paris moult fit rédifier; notablement de nouvel : le chasteau de Saint-Germain en Laye; Creil; Montargis, où fist faire moult noble sale; le chastel de Meleun, et mains autres notables édifices... »

1. Voici un extrait de cet arrêt : « .....Nous Remon du Temple et Robert Fouchier dessus nommez (sergent d'armes du roy notre sire),

Charles V lui avait fait l'honneur d'être le parrain. Ce fils, nommé Charles, étant, en 1376, étudiant à Orléans, reçut du roi une somme de 200 francs d'or. Cette libéralité est motivée ainsi qu'il suit par Charles V, dans une pièce conservée au cabinet des titres de la Bibliothèque impériale : « ... Savoir faisons que pour contemplacion des bons et agréables services que nostre amé sergent d'armes et maçon maistre Raymon du Temple nous a fais, fait encores de jour en jour et esperons qu'il nous face ou temps a venir, nous avons donné et octroié, donnons et octroions par les présentes ceste fois de grace especial à Charles du Temple, nostre filleul, son filz, la somme de deux cens frans d'or, pour tenir et gouverner nostre dit filleul à l'estude à Orléans, où il est escolier de présens, et pour lui acheter des livres et autres choses nécessaires pour lui..... [1] » On ignore l'époque de la mort de Raymond. (Sauval.—Lobineau, t. III, *Pr.* — J. Quicherat, *Titres concernant R. du Temple.* — Leroux de L., *Compt. des dép.* — Boutaric, *Rech. archéol. sur le Palais de Justice.* — De la Borde, *Ducs de Bourg.*— Berty et Legrand, *Topogr.*)

---

appelez avec nous feux maistres Jehan Filleul et Adam Ravier dit de Moret, et Regnault Lorier maçon et feu Philippe Milon charpentier, tous jurez du roy nostredit sire, en laditte ville de Paris, en l'office de maçonnerie et charpenterie, fumes ensemble pour veoir, visiter et estimer une tournelle et quatorze toises environ des diz anciens murs, joignant et aboutissant jusques à la porte du Chaume pour un nommé Pierre Alvart demourant adoncques en la rue de Paradis par devers et en dehors des diz anciens murs... »

1. Dans la collection des archives de M. de Joursauvault se trouvait un toisé de travaux exécutés à l'hôtel de la rue de la Poterne, dont il a été parlé plus haut ; ce toisé avait été fait en 1399 par un *Charles du Temple*, sergent d'armes et maçon du roi. Ce Charles serait-il le filleul de Charles V ?

DUSYE (Jean), 1594. Ce nom et cette date se lisent sur la tour de l'église de Moret (Seine-et-Marne).

DUTERTRE (Jacques) fut l'un des architectes de l'église Saint-Germain, d'Argentan. En 1500 il recevait « deux sols par semaine pour conduire et surveiller les travaux de cette église ». Deux sols, c'est peu ; mais il faut considérer que les travaux dont il s'agit se bornaient à l'entretien et à la conservation de l'édifice. (L'abbé Laurent.)

DUVAL, en collaboration avec Lebrun, éleva, en 1780, à Versailles, un vaste bâtiment où fut installée plus tard, en 1801, une maison d'éducation connue sous le nom de Gymnase littéraire et des arts. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

DUVAL (Colin), l'un des architectes de la cathédrale de Rouen, succéda, le 21 septembre 1447, à Jean Salvart, qui venait de mourir. (Deville, *Rev. des arch.*)

DUVAL (Simon). En 1445 il était maître des œuvres de maçonnerie et de charpenterie de la ville de Paris. (Leroux de L., *Hôt. de ville.*)

E

ENGUERRAND LE RICHE fut chargé, en 1338, par l'évêque Jean de Marigny, de continuer les travaux de la cathédrale de Beauvais, commencés vers 1220 ou 1225. (*Bull. mon.*, t. X. — Note de M. Woillez.)

ENSINGEN (ULRIC HEINTZ, DIT D'), un des architectes de la cathédrale de Strasbourg, vivait dans la seconde moitié du XIVe siècle. Il éleva la partie supérieure de la tour de cette cathédrale, et eut pour successeur, après vingt années d'exercice, Jean Hultz, de Cologne. Ulric fut le premier architecte de la cathédrale d'Ulm, que ses fils et petits-fils édifièrent en majeure partie dans le cours du XVe siècle. Il fut appelé, en 1391, à Milan, où il donna des dessins pour la construction du fameux dôme. (Schnéegans, *Maîtres d'œuvres.*)

ERARD MALER. La nef de l'église Saint-Thomas, de Strasbourg, ayant été reconstruite vers le milieu du XIVe siècle et son élévation étant plus grande que celle de l'ancienne construction, force fut de surélever la tour occidentale de cette église. Erard Maler « senieur et architecte de l'église » fut chargé de ce travail, qu'il termina en 1367. (L. Schnéegans, *Égl. Saint-Thomas.*)

EREMBERTUS, architecte et sculpteur, travaillait en 995 au monastère de Vaussoire, qu'il orna, dit la chronique, d'ouvrages admirables. (Champollion, *Doc. pal.*)

ERLIN (JEAN), écolâtre du monastère de Saint-Thomas, de Strasbourg, et plus tard vicaire général de l'évêque Berthold de Bucheke. C'est à lui qu'on doit l'agrandissement de la nef de l'église de son monastère, travail qu'il aurait exécuté en 1330. Il mourut le 29 août 1343. (Schnéegans, *Égl. Saint-Thomas.*)

ERNULFE, moine français, fut chargé par Lanfranc de construire une des chapelles de la cathédrale de Cantorbéry. (Dussieux, *Art. fr.*)

ERRARD (CHARLES), architecte et peintre, né à Nantes

en 1606. A l'âge de dix-huit ans il fit son premier voyage en Italie. De retour en France, le surintendant des bâtiments du roi, Sablet Desnoyers, le chargea de la décoration d'une galerie à son château de Dangu, près de Gisors, où il connut Chambray. Il entreprit alors, avec ce dernier, la traduction de Palladio. C'est à cette collaboration qu'on doit le « Parallèle de l'architecture ancienne et de la moderne », dont les planches furent gravées d'après les dessins d'Errard. En 1648, lors de la création de l'Académie de peinture, il fut un des douze peintres choisis pour la composer. Vers 1655 il faisait exécuter, sous sa direction, au Louvre, dans l'appartement de la reine-mère, plusieurs ouvrages de sculpture, de menuiserie, de serrurerie, etc. En 1656 il était architecte du Parlement de Rennes; il fit, en cette qualité, la décoration du plafond de la grande salle d'audience de ce palais[1]. En 1657 il travailla, aux Tuileries, à la décoration de la salle de spectacle. En 1661 et 1662 il était employé par le roi au château de Versailles[2], mais plutôt comme peintre que comme architecte. En 1666 il fut envoyé à Rouen en qualité de directeur de l'Académie de France. C'est de cette ville qu'il envoya à Paris les plans de l'église de l'Assomption, dont la première pierre fut posée en

1. Ce fait est attesté par une pièce manuscrite qui faisait partie de la collection de M. de La Jarriette, ancien receveur des finances à Nantes, collection qui fut vendue à Paris, par le libraire Charavey, en 1860. Cette pièce, portant la date du 26 septembre 1656, est un « Devis de la menuiserie et sculpture qu'il convient faire dans le plafond de la grand'chambre d'audience du palais de Rennes, pour nosseigneurs du Parlement », sept pages trois-quarts in-folio.

2. Il y travaillait encore en 1663, ainsi que le prouve une quittance signée « de la somme de mille livres, à lui ordonnée par le roi, sur et au moins des ouvrages de peintures faites et à faire au château de Versailles ». Cette pièce, datée de 1663, faisait partie de la collection de M. Lucas de Montigny, vendue à Paris il y a quelques années.

1670. En 1673 il revint à Paris, cédant la place à Coypel, qui avait été appelé à lui succéder dans les fonctions de directeur de l'École française; mais il fut désigné une seconde fois, en 1676, pour aller occuper ce poste. En 1683, son âge avancé lui ayant fait souhaiter le repos, on lui donna pour successeur La Tuillière. Errard se retira dans un « beau logis » qu'il avait acquis à Rome, près de l'église de la Paix, et il finit sa vie en 1689[1]. Errard exécuta quelques travaux particuliers, parmi lesquels on cite la décoration de l'hôtel du trésorier de l'épargne La Bazinière, situé à Paris, sur le quai Malaquais; il décora aussi la grande chambre du Parlement de Rennes. (Mariette, *Abecedario*. — Dussieux et Soulié.)

ERRARD (Jean), ingénieur et architecte, né à Bar-le-Duc, fut employé par Henri IV. Il construisit la citadelle d'Amiens et le château de Sedan. On a de lui : « le Premier livre des instruments de mathématiques méchaniques ». *Nancy*, 1584. Gr. in-4° de 44 f., fig. ; — « la Fortification démontrée et réduite en art ». *Paris*, 1694. (*Rens. part.* — Brunet, *Man. du libr.*)

ERVILLERS (D'). — V. D'ERVILLERS.

1. C'est à tort que Huet (*Statistique de la Loire-Inférieure*) le fait mourir à Paris. Errard mourut à Rome, ainsi que le prouve l'épitaphe qu'on lit sur son tombeau, dans le cloître de Saint-Louis-des-Français : « Au Dieu souverain en bonté et en puissance, — Charles Errard, Breton, Recteur de l'Académie de peinture, sculpture et architecture de Paris; Prince dans l'Académie romaine de Saint-Luc; Directeur de l'Académie royale que Louis le Grand a fondée dans cette ville; administrateur de cette église, maison et communauté; très-recommandable par sa rare habileté, sa droiture et ses sentiments de religion, mourut le 25 may, année du seigneur 1689, âgé de 88 ans. »

ERWIN DE STEINBACH. — V. STEINBACH.

ESCULLANT (Jean d'). En 1499, lors de la reconstruction du pont Notre-Dame, à Paris, il fut chargé de se rendre à Melun, à Mantes, à Vernon, pour visiter les carrières de ces pays et s'assurer si les pierres qu'on en tirait étaient bonnes et bien « esprouvées en l'eau ». Le 25 novembre 1502, il fut présent à une séance tenue à l'Hôtel de ville pour déterminer la hauteur des arches du pont. (Leroux de L., *Pont N.-D.*)

ESQUIROLIS. Une inscription ancienne, placée sur le portail de l'église de Combret, canton de Saint-Sernin (Aveyron), établit que cette église fut construite, en partie au moins, en 1393, « per manus magistri, ab. Esquirolis ». (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

ESTIENNE, l'un des architectes de la cathédrale de Sens, fut chargé en 1551, par le chapitre, d'une restauration complète de la chapelle Saint-Jean. Il s'agissait d'allonger cette chapelle, d'y faire trois grandes verrières, etc. Le total du devis estimatif de ces ouvrages était de 1,600 livres tournois. (*Arch. ecclés. de l'Yonne.*)

ESTOURNEAU (Jacques-Mathieu), né à La Flèche en 1486, donna les plans d'un château bâti, en 1540, à Châteauneuf-sur-Cher, par ordre de Françoise, duchesse d'Alençon. Il fut également l'architecte du tombeau que cette princesse fit élever à Vendôme à la mémoire de Charles de Bourbon, son mari, mort en 1537. (Bodin, *Rech. hist.*)

ÉTIENNE. L'ancienne cathédrale de Rodez s'étant écroulée vers 1275 fut reconstruite, sous l'épiscopat de

Raymond de Calmont, par un architecte nommé Étienne. Dans un compte rendu des recettes et dépenses de l'œuvre pour les années 1289 à 1294, il est mentionné plusieurs fois et qualifié de « maître », à propos de sommes qui lui sont payées pour « son salaire ». (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

ÉTIENNE commença, en 1771, la reconstruction du palais épiscopal de Bordeaux. La mort l'ayant surpris avant l'achèvement de son œuvre, on lui donna pour successeur La Clotte, qui respecta le plan primitif d'Étienne. (O'Reilly, *Hist. de Bordeaux.*)

EUDES (PIERRE), « maistre architecte, demourant à Nantes », fut mandé, en 1581, par l'administration municipale de Tours, pour visiter le pont Sainte-Anne, de cette ville, et en faire un dessin et un devis, « mesmes des fondemens des dictz deux pilliers de pierre ». Il reçut, pour ses honoraires, la somme de 20 écus. (Grandmaison.)

EUDES DE MONTREUIL. — V. MONTREUIL.

EZELON, ou HÉZELON, religieux bénédictin, succéda à Gauzon ou Gonzon, à la fin du XIe siècle, comme architecte de l'église de l'abbaye de Cluny. Il est considéré comme le principal constructeur de ce monument. Pierre le Vénérable, dans sa lettre à Alberon, évêque de Liége, fait l'éloge des trois illustrations que cette Église (de Liége) avait envoyées à la fois à Cluny, sous saint Hugues : Hézelon, Tezelin et Alger ; un artiste, un maître de la vie spirituelle, un docteur dans la théologie dogmatique. (F. Cucherat, *Cluny au XIe siècle.*)

F

FAIVRE (Jean-Baptiste-Louis-François), né à Paris, le 13 avril 1766, obtint le grand prix d'architecture en 1788 [1], sur un « Trésor public ». Il mourut le 7 avril 1798. (Legrand, *Nécr. de J.-B. Faivre.*)

FALLON (Melchior). Dans un des salons de l'Hôtel de ville de Cambrai se trouve un grand tableau peint à l'huile, en 1543, par un « maître maçon » de ce nom. Ce tableau représente l'ancien monastère de Saint-Géry. (Joanne, *Itin. Nord.*)

FAIN (Pierre), l'un des architectes du château de Gaillon. Le 4 décembre 1507, il passait un marché pour la construction de la chapelle et du grand escalier qui y conduisait. En 1508 il construisit les cuisines. Il exécuta également « deux demyes croisées et une lucarne au grant corps d'ostel » et le portail qui donnait passage de l'avant-cour au château [2]. En 1501 et 1502, le cardinal d'Amboise avait déjà employé

1. Je possède un joli portrait de Faivre, dessiné par J.-B. Wicar et gravé par F.-L. Gounod, l'année même de la mort de cet artiste.

2. Ce *portail* est celui qui décore aujourd'hui la grande cour de l'école des Beaux-Arts, à Paris. A Gaillon, il n'était point isolé comme nous le voyons aujourd'hui : il faisait partie d'un bâtiment dont il accusait l'entrée. L'arcade supérieure, au lieu d'être à jour, servait d'encadrement à un écusson orné, portant les armoiries du cardinal d'Amboise. Commencé vers la fin de 1508, ce portail fut achevé dans le mois de septembre 1509.

Fain à son palais archiépiscopal de Rouen; en 1507 il avait été chargé, par l'abbé de Saint-Ouen, Étienne Boyer, des travaux de son manoir abbatial. (Deville, *Compt. de Gaillon.*)

FAUCHET, ingénieur et architecte du roi, fut chargé, en 1672, de bâtir à Clichy, près Paris, la chapelle de la maison de plaisance de la présidente Le Fréron [1]. (*Rens. part.*)

FAULCHOT (GIRARD) commença en 1517 la construction de l'église du monastère de Montier-la-Celle, à Troyes. Il fut chargé ensuite de la reconstruction de l'église Saint-Nicolas de la même ville. Il travaillait encore à ces édifices en 1534, en compagnie de Jean Faulchot. (Grosley, *Éphém.*)

FAULCHOT (GIRARD), probablement fils du précédent, fut l'un des architectes de la cathédrale de Troyes. Il succéda, vers 1577, à Gabriel Favereau, et sa pension annuelle fut fixée à 100 sous tournois. Il lui était en outre payé « des sallaires et vacations » proportionnés au temps employé par lui à la surveillance du chantier. Il reprit, en 1588, les travaux de la tour Saint-Pierre, qui étaient restés interrompus depuis 1568, à la hauteur des grandes baies des abat-sons. Il éleva, en 1593-1594, la grande porte du portail de l'église Saint-Jean-au-Marché, à Troyes. C'est également à lui qu'on doit le minaret où se trouve placée l'horloge de cette église. Il mourut en 1606 ou 1607, et eut pour successeur Laurent Baudrot. (Pigeotte, *Cath. de Troyes.* — Aufauvre, *Troyes et ses env.*)

FAULCHOT (JEAN), présumé fils du premier Girard.

---

1. Fauchet fut l'amant de Catherine Des Haies, dite la Voisin. On sait que cette prétendue sorcière, compromise dans l'affaire de la marquise de Brinvilliers, fut condamnée par la Chambre ardente et brûlée en place de Grève.

Après avoir pris part, avec ce dernier, à la construction de l'église Saint-Nicolas, à Troyes, il eut seul, en 1535, la direction des travaux de cette église, dont il éleva le portail en 1541. En 1550 il avait achevé « les deux voûtes » (probablement les deux voussures) du portail de Saint-Yves et les quatre voûtes du mont du Calvaire. Il fit, en 1553, la maçonnerie du Ciboire ; en 1562 les piliers butants du jardin d'Olivet ; en 1563 le sépulcre de la chapelle. Il était encore l'architecte de l'église Saint-Nicolas en 1575, mais, en 1580, ces travaux étaient dirigés par un autre architecte. (Vallet de V., *Archiv.* — Jaquot, *Essai sur les art. troyens.*)

FAVARIIS (Jacques de). Le chapitre de la cathédrale de Girone (Catalogne), voulant faire reconstruire son église romane, choisit, en 1320, parmi les administrateurs de l'œuvre, un architecte français, Henri de Narbonne, auquel succéda Favariis. Ce dernier s'engagea à aller de Narbonne à Girone six fois par an, et le chapitre lui assura, pour ses honoraires, un traitement de deux cent cinquante sous par trimestre, somme équivalant à 1,074 francs, environ, de notre monnaie. (Viollet-le-Duc, *Dict.*)

FAVEREAU (Gabriel) succéda, en 1559, à Jean Bailly comme architecte de la cathédrale de Troyes, et eut la direction des travaux de la tour Saint-Pierre jusqu'en 1568. Son traitement était de 5 sous par jour, plus une pension annuelle de 20 livres. Il était, en outre, logé gratuitement par le chapitre. Favereau dirigeait encore les travaux de la cathédrale en 1574, mais en 1577 Girard Faulchot, le fils, lui avait succédé. (Pigeotte, *Cath. de Troyes.*)

FAYET (Jean), maître des œuvres de la ville de Lille, fit, le 3 octobre 1588, en compagnie de Jean Lefebvre, char-

pentier, la visite de « tous les édifices du beffroi » de cette ville. Ces artistes étaient accompagnés des « députés du Magistrat (municipal) ». Après qu'ils eurent rendu compte de leurs opérations, ordre fut donné à Fayet de faire faire « prestement » les ouvrages nécessaires. En 1592, le même artiste fit un projet pour la reconstruction de la halle échevinale (l'Hôtel de ville). Ce projet, après avoir été modifié, fut mis à exécution ; mais l'édifice nouveau ne conserva sa destination que jusqu'à l'année 1664. A cette époque, l'Échevinage fut transféré dans le palais de Rihour. (Houdoy.)

FÉLIBIEN DES AVAUX (André), né à Chartres en mai 1619, mort à Paris le 11 juin 1695, fut nommé membre de l'Académie d'architecture lors de sa fondation, en 1671. Il a publié les ouvrages suivants : « Tableaux du cabinet du roi, avec la description. » *Paris,* 1677. — « Description du château de Versailles. » — « Entretiens sur la vie et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes. » *Paris,* 1685 (aussi 1690). 2 vol. in-4°. (Brunet, *Man. du libr.*)

FÉLIBIEN DES AVAUX (Jean-François), fils du précédent, garde des antiques et des bâtiments, historiographe du roi, né vers 1656, à Chartres, fut reçu membre de l'Académie d'architecture en 1696, et mourut à Paris le 23 juin 1733. Il a publié : « Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes. » *Paris*, 1687. In-4°. (Brunet, *Man. du libr.*)

FÉLIN (Didier de) fut, en 1500, attaché, en qualité de maître des œuvres, aux travaux de reconstruction du pont Notre-Dame, à Paris. En 1502, il était remplacé dans sa charge par son fils Jean. (Leroux de L., *Pont N.-D.*)

FÉLIN (Jean de), fils du précédent. En 1502, lors de la reconstruction du pont Notre-Dame, à Paris, il avait remplacé son père en qualité de maître des œuvres de maçonnerie. Il construisit, de 1506 à 1520, à Melun, le chœur de l'église Saint-Aspais. (*Rev. des Soc. sav.*, 5e série, t. I. — Leroux de L., *Pont N.-D.*)

FELIX (Le moine) fut envoyé par Gozelin, abbé du monastère de Saint-Benoît (Fleury-sur Loire), à Gauffroy, duc de Bretagne, pour relever les bâtiments de deux monastères en ruines. Il rebâtit ou restaura l'église du lieu de Saint-Gilde, située dans l'ancienne forteresse « Ruyenci », et Loch-Menech, autrefois situé « in Mariaco ». (Champollion, *Doc.*)

FÉLIX. Lors de la construction du gros clocher de l'église Saint-Germain d'Argentan, en 1631, une crevasse s'étant déclarée dans le mur de face, par suite de l'insuffisance des fondations, qui étaient anciennes, Félix, architecte de Caen, et Pierre Verny, de Paris, furent appelés pour s'entendre avec Maurice Gabriel, l'architecte du clocher, sur les mesures à prendre pour réparer ces désordres et en prévenir d'autres. Les trois artistes tombèrent d'accord pour établir un grand arc de décharge sur le susdit mur. (L'abbé Laurent.)

FERRANT (Jean), maître des œuvres du roi au bailliage de Caen, se rendit à Vire, en octobre 1398, « pour le fait des œuvres et réparations qui depuis peu ont été faites ès moulins de Vire », appartenant au duc de Bourgogne. (Delaborde, *Ducs de Bourg.*)

FEUCHÈRE (Léon), élève de Delespine, né vers 1800, entra à l'Opéra en 1829, comme dessinateur-décorateur, et y travailla plusieurs années. Plus tard, il devint archi-

tecte du département du Gard, et construisit les salles de spectacle d'Avignon et de Toulon. Il a publié « l'Art industriel, recueil de dispositions et de décorations intérieures, comprenant des modèles pour toutes les industries d'ameublement et de luxe [1]. » *Paris*, s. d., in-fol., 73 pl.

FILLEUL (JEAN), maçon-juré du roi, est nommé, au mois de janvier 1403, dans un arrêt de la Chambre de Paris qui donne à rente aux Blancs-Manteaux une tour et partie

1. Le nom de cet artiste évoque pour moi des souvenirs déjà bien vieux, ceux de l'atelier Blouet, où j'eus, en 1829, Feuchère pour condisciple. Feuchère, Arveuf, Galand, Garrez, Ravoisier, les vétérans de l'atelier, avaient été, comme Blouet, élèves de Delespine, et se trouvaient ainsi avoir pour professeur un ancien camarade. J'étais, moi, parmi les conscrits avec Debressenne, aujourd'hui architecte du palais de l'Élysée, à qui j'avais succédé dans les fonctions — peu enviées, celles-là ! — de *rapin*. Feuchère, aimable et gai compagnon, appartenait au camp des flâneurs : il en était le porte-bannière. Dans les rangs des travailleurs se trouvaient Godebœuf, que le talent et une position honorablement acquise sont venus récompenser de ses rudes labeurs; Odier, fils du célèbre banquier, que nous avions surnommé le *dandy*, à cause de son élégance et de la distinction de sa personne. Odier, remarquablement doué, aurait illustré son nom comme architecte ou comme peintre, s'il eut été dans la nécessité de tirer parti de ses talents; mais il était pour cela trop riche, aussi sa famille le poussa dans une autre voie : il est mort l'année dernière, conseiller maître à la Cour des Comptes. Questel, l'architecte du château de Versailles, était aussi classé dans les travailleurs et les *forts;* à l'âge de vingt ans il était en première classe à l'École des Beaux-Arts et s'y distinguait par ses excellentes études. C'est lui qui, plus tard, à la mort de Blouet, eut la direction de l'atelier dont il était sorti, atelier que l'autorité du professeur et un enseignement sagement libéral ont maintenu au nombre des meilleures écoles d'architecture... Mais ces souvenirs de jeunesse m'entraîneraient au delà des bornes permises; je m'empresse donc de fermer la parenthèse.

des anciens murs de la ville, joignant leur monastère. (Lobineau, t. III.)

FLACHÉRON (Louis-Cécile), né à Lyon, le 9 mai 1772, fut pendant plus de trente ans l'architecte de sa ville natale. Il y a fait exécuter de nombreux travaux, notamment au Palais des Arts, à l'hospice de l'Antiquaille, au Jardin des Plantes, à l'Hôtel de ville. En 1814, l'Académie de Lyon, ayant mis au concours l'Éloge de Philibert de l'Orme, décerna à Flachéron le premier prix, et admit peu après dans son sein l'auteur du mémoire couronné. (*Biogr. lyonn.*)

FLORAC fut chargé, en 1519, par les chanoines de la Collégiale de Villefranche-de-Rouergue, des travaux d'agrandissement de leur sacristie. On lui imposa l'obligation de sculpter les armes de la ville à la clef de la voûte et de faire une grande armoire pour serrer les ornements et les reliquaires de l'église. (Advielle, *Les Beaux-Arts.*)

FLORIN construisit, de 1090 à 1099, les murs de la ville d'Avila, en Espagne. Il était Bourguignon. (Du Sommerard.)

FLOTART (Guillaume). Dans un compte conservé au British Museum, Jean Dufresne, « garde du séel des obligations de la viconté de Vire », paye la somme de 18 liv. 4 sous à des charpentiers, pour des travaux exécutés au château de Vire. « Ad ce présent Guillaume Florent, maistre des œuvres du roy N. S. au dit lieu de Vire. — L'an de grâce mil IIIJ^c trente sept. » (Delaborde, *Ducs de Bourg.*)

FONTAINE, architecte de la ville de Rouen en 1777, était encore qualifié de « maître des ouvrages », et avait, selon

l'ancien usage rouennais, son logement à l'Hôtel de ville. (Ouin-Lacroix, *Hist. des Corporations.*)

FONTAINE (Pierre-François-Léonard) naquit à Pontoise, le 20 septembre 1762 [1]. Après avoir travaillé chez André, l'architecte du prince de Conti, il entra en 1779 à l'école de Peyre le jeune, où Percier venait d'être admis. En 1785 il obtint le second grand prix d'architecture sur ce sujet de concours : « Une chapelle sépulcrale ». Il partit ensuite pour l'Italie, en compagnie de son confrère Dufour. L'année suivante, et bien qu'il n'eut pas remporté le premier grand prix, Heurtier, son dernier professeur, obtint pour lui du ministre de la maison du roi la pension à l'Académie de France [2]; Percier, ayant eu le grand prix en 1786, alla

1. Voici l'acte de baptême de Fontaine, tel qu'il a été publié par M. Jal dans son *Dict. crit. de biographie :* « Cejourd'hui vingt septembre mil sept cent soixante-deux, a été baptisé par M. Nicolas-Charles-Léonard Oury, docteur en Sorbonne, curé de Saint-Martin-du-Pont, de Rouen, du consentement de M. le curé de cette paroisse, un enfant né de ce jour du légitime mariage de M. Pierre Fontaine, architecte, et de dame Marie-Jeanne Meunier, ses père et mère, lequel a été nommé Pierre-François-Léonard, par M. Pierre Fontaine, architecte, seigneur en partie de Courcelles de Viosnes, grand père dud. enfant, représenté, attendu sa maladie, par M. Oury, ci-dessus nommé, et par Madame Marie-Jeanne Jacquin, épouse de M. François Meunier et grand'mère dud. enfant, lesquels ont signé, avec le grand père et le père : Oury, curé de St-Martin-du-Pont. — Marie-Jeanne Jacquin. — P. F. Fontaine. — P. Fontaine. — D'Arnouville, curé. »

2. J'ai dans ma collection d'autographes une lettre de Fontaine, datée de Rome et écrite dans les premiers mois de 1786 à son ami Corcelle, qui me paraît assez intéressante pour être publiée. Non pas que cette pièce relate des faits bien importants pour l'histoire de l'art, loin de là, mais le style emphatique du jeune architecte porte si bien sa date, la couleur de l'époque y est si reconnaissable, que cette petite

rejoindre son ami à Rome, et la liaison d'amitié commencée dans l'atelier de Peyre devint plus étroite encore entre les deux jeunes gens : on sait que la mort seule put la rompre. A leur retour en France, dans le courant de l'année 1792, en pleine révolution, Fontaine, las de chercher inutilement du travail à Paris, prit le parti d'émigrer ; il se rendit à Londres, où il put utiliser son talent en faisant des dessins de décorations d'appartement, des modèles de papiers peints. Rappelé à Paris au moment où l'architecte Pâris, directeur des décorations de l'Opéra, venait de résigner ses fonctions, il fut, avec Percier, assez heureux pour recueillir cette succession. Ils firent ensemble les décorations de plusieurs ballets, entre autres celles de *Télémaque*, du *Jugement de Pâris*, de *Psyché*. Dans les premiers temps du Consulat, ils restaurèrent l'hôtel de l'ancien ambassadeur, M. de Chauvelin, et leur succès fut tel, qu'il leur valut d'être présentés par le peintre David au

---

pièce offre vraiment un certain intérêt littéraire. La voici : « Mon cher Corcelle, Reçois les compliments que tu mérites sur ta nouvelle réception aux Prix. Dis à Percier et à Bonnard que j'ai été enchanté d'apprendre qu'ils étaient tes concurrents, et que, s'il était possible de diviser la part en trois, je vous en donnerais chacun un morceau. Du courage et du soin, mes amis; soyez rivaux sans jalousie, et que ceux de vous que le sort aura maltraités se consolent en jetant un coup d'œil sur le nombre de malheureux confrères qu'un coup pareil a déjà frappés! J'aime à me rappeler le bruit de nos loges dernières, mais j'aime encore mieux m'en savoir loin. Adieu, mon ami, écris-nous, parle de nous à tous nos amis. J'oubliais que le bon Goust était aussi reçu, j'en suis bien content, c'est un honnête et aimable confrère; tu te rappelles ses procédés : jamais la noire jalousie n'a sali son cœur! Je ne te parle pas des autres, je ne les connais pas. Nous sommes à Rome comme le poisson à l'eau. Ton confrère et ami. *Fontaine.* » — « A Monsieur, Monsieur Corcelle, architecte, chez Mr Colombelle, concierge de l'Académie royale d'architecture, au Louvre, Paris. »

général Bonaparte. Devenus les architectes du Premier Consul, et plus tard de l'Empereur, ils restaurèrent les châteaux de la Malmaison, de Saint-Cloud, de Compiègne, de Versailles, de Fontainebleau, de l'Élysée, du Louvre et des Tuileries; les résidences souveraines de Lacken, d'Anvers, de Brulh, de Mayence, de Strasbourg, de Rome, de Florence, de Venise, etc. C'est à Fontaine et Percier qu'on doit le dégagement du château des Tuileries, le percement de la rue de Rivoli, la fontaine de Desaix, place Dauphine, qui mérita le prix décennal d'architecture en 1810; le grand escalier du Musée, malheureusement détruit dans ces dernières années; l'Arc de Triomphe du Carrousel. Mais le plus vaste plan qui ait occupé l'imagination de ces artistes fut sans doute celui de cette résidence impériale qu'on voulut élever d'abord à Lyon, dans le faubourg de Perrache, et dont on fixa ensuite la place sur les hauteurs de Chaillot [1]. En 1814, Percier, dont la santé était déjà altérée par sa longue assiduité au travail, et qui avait

1. Cette résidence gigantesque, semblable aux palais d'Orient, qui sont des villes, devait embrasser dans son immense enceinte toute la plaine de Passy et le bois de Boulogne, qui, étendu jusqu'aux rives de la Seine, en eut formé le grand parc. Elle allait toucher d'un côté à Passy, de l'autre à la porte Maillot et à l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Le château de la Muette était transformé en vénerie, Bagatelle devenait un simple rendez-vous de chasse. De l'autre côté, le palais du roi de Rome se reliait avec l'École Militaire et les Invalides, atteignait Vaugirard et couvrait la plaine de Grenelle. Dans ce champ immense s'accumulaient des édifices de tous genres, archives de l'État, palais des Arts, palais de l'Université, des habitations pour les savants, les professeurs émérites et les hommes célèbres, etc. Et, par un mélange bizarre, à côté de ces monuments héroïques s'élevaient des bâtiments d'une destination beaucoup plus humble, des dépôts de sel et de tabac, des hôpitaux et des abattoirs; de telle sorte que, comme le dit Fontaine, le Gros-Caillou et la plaine de Grenelle seraient devenus la ville nouvelle et le quartier des monuments.

d'ailleurs acquis une assez belle fortune, renonça à la partie active de sa profession ; quant à Fontaine, il devint l'architecte de Louis XVIII, et fut chargé de continuer les grands travaux auxquels il avait pris part pendant le règne de Napoléon. Outre cela, il éleva à cette époque la Chapelle expiatoire de la rue d'Anjou. Sous le règne de Charles X, il fit le seul travail important qui fut entrepris dans le Louvre : la décoration de la galerie qui porte le nom de ce souverain, galerie dans laquelle furent placées les belles collections de vases grecs et d'antiquités égyptiennes. Fontaine, qui fut aussi, pendant la Restauration, l'architecte du duc d'Orléans, exécuta pour ce prince les travaux d'achèvement de la résidence du Palais-Royal ; il construisit notamment la galerie vitrée transversale dite *d'Orléans*. Par ordre du roi Louis-Philippe, Fontaine éleva, sur l'une des terrasses qui existaient alors du côté du jardin, à droite et à gauche du pavillon de Philibert Delorme, une galerie destinée à former la cage du grand escalier d'honneur. De 1823 à 1827, il construisit l'Hôtel-Dieu de Pontoise, sa ville natale. Quant aux autres travaux, très-nombreux, qui occupèrent son activité pendant le règne de Louis-Philippe, il serait bien difficile d'en donner la liste. Ce sont des restaurations de résidences royales, des appropriations d'appartements, des adjonctions, des réparations à Versailles, aux Tuileries, à Saint-Cloud, etc. Fontaine et Percier ont laissé plusieurs publications dont voici les titres : « Palais, Maisons et autres Édifices de Rome moderne », publiés à Paris (par Percier, Fontaine et Bernier), 1802. Grand in-fol., 75 pl. — « Choix des plus célèbres Maisons de plaisance de Rome et de ses environs », mesurées et dessinées par Ch. Percier et Fontaine. *Paris*, 1809-1813. Gr. in-fol., 65 pl. — « Recueil de décorations intérieures, concernant tout ce qui a rapport à l'ameublement ».... *Paris*, *les auteurs*, 1812. In-fol., 48 pl. — « Description des cérémonies et des fêtes qui ont eu lieu pour le

couronnement de LL. MM. Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, et Joséphine, son auguste épouse. » — « Recueil de décorations exécutées dans l'église Notre-Dame de Paris et au Champ de Mars, d'après les dessins et sous la direction de C. Percier et P.-F.-L. Fontaine, architecte de l'empereur. » *Paris*, *Leblanc*, 1807. 1 vol. gr. in-fol., fig. — « Description des cérémonies et fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de S. M. l'empereur Napoléon avec S. A. I. Madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche », par Charles Percier et P.-F.-L. Fontaine. *Paris*, 1810. 1 vol. in-fol., fig. — « Résidences des souverains. Parallèle entre plusieurs résidences de souverains de France, d'Allemagne, de Suède, de Russie, d'Espagne et d'Italie », par C. Percier et Fontaine. *Paris*, 1833. In-4° et atlas in-fol. de 38 pl. — « Histoire du Palais-Royal », par P.-F. Fontaine. In-4°, 61 pl. — Fontaine avait été élu membre de l'Institut en 1811 ; il fut, la même année, nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le gouvernement de la Restauration le fit officier du même ordre et lui donna le cordon de Saint-Michel; le roi Louis-Philippe le fit commandeur. Il était de presque toutes les Académies de l'Europe. Il mourut à Paris, le 10 octobre 1853, âgé de quatre-vingt-onze ans. (F. Halévy, *Not. sur Fontaine.* — Delescluze, *Pierre Fontaine.* — Brunet, *Man. du libr.*)

FONTANT (Antoine) fut, au XVIe siècle, l'architecte du château de la Rochefoucault (Charente). C'est à lui, notamment, que sont dues les deux portes et un escalier monumental qui peut être comparé à ceux de Chambord et de Blois. Les marches de cet escalier, au nombre de cent huit, portent leur noyau, lequel est orné de moulures en spirale. Sur la balustrade de la dernière marche se trouve sculpté le buste de l'artiste avec le millésime de 1538. Cette figure tient devant elle, par les deux ailes, un oiseau dont elle semble vouloir

retenir le vol. Dans un cartouche voisin du buste, l'auteur a tracé au pinceau sa signature, A. FONTANT, laquelle devait, vraisemblablement, être gravée. Dans un autre cartouche, au-dessus de la porte d'entrée, on lit la date de 1528; d'où il faut conclure que cet escalier aurait coûté dix ans de travail. Sur la cour, une galerie à jour, qui règne à tous les étages, est citée pour son élégance et la hardiesse de sa construction. (L'abbé Michon, *Statist. mon. de la Charente.*)

FONTENAY (Courrat de) est cité, en août 1334, dans une lettre de Philippe de Valois permettant aux Blancs-Manteaux, de Paris, de percer sur un certain point le mur de la ville et d'y faire établir une porte. Il est qualifié dans cette pièce : « maître de nos œuvres » ou « maçon notre seigneur le Roy ». (Lobineau, t. III.)

FORTIER (Benoit de). Robert de Cotte ayant eu à exécuter de grands travaux pour l'Électeur de Cologne Joseph-Clément, B. de Fortier fut désigné par lui, en février 1715, pour aller à Bonn conduire ces travaux. Mais des difficultés s'étant élevées entre lui et l'Électeur, il fut remplacé, en 1716, par un autre architecte français. On retrouve plus tard Benoît de Fortier en Bourgogne, à Auxerre d'abord, où, bien qu'établi à Paris, il fut appelé pour des travaux projetés à l'abbaye de Saint-Germain; il fut chargé aussi de visiter les bâtiments de l'abbaye de Reignes et de reconstruire l'église de ce monastère. Des travaux furent également exécutés par lui à l'église de Lacy-sur-Yonne. (Dussieux, *Art. fr.* — Quantin, *Invent.*)

FOUQUET (Jean), architecte de Rouen, travailla au château de Gaillon. En 1503, il fut envoyé de Gaillon à Rouen,

pour visiter les « besongnes monseigneur » (les travaux que le cardinal d'Amboise faisait exécuter à son manoir épiscopal). On le trouve encore à Gaillon en 1508, et son nom est toujours associé à celui de son confrère Guillaume Senault. (Deville, *Compt. de Gaillon.*)

FOURCY (Jean), architecte au bailliage de Vitry, fut commis le 21 mai 1400, par le duc d'Orléans Louis Ier, pour « gouverner les ouvrages de maçonnerie de son chastel de Chateau-Thierry, de sa maison de Jangonne et des autres lieux où il fera travailler en sa chatellenie de Chateau-Thierry ». (De la Borde, *Ducs de Bourg.*)

FOURNIER (Fleurent ou Florent). D'après les anciens registres de la ville de Paris, il était, en 1584, « juré du roy ès offices de maçonnerie ». Il fut vraisemblablement le père de Louis Fournier. (Berty, *Les Gr. Arch.*)

FOURNIER (Isaie)[1] fut à la fois graveur et architecte. Il est l'auteur d'un médaillon de Henri IV gravé par Thomas de Leu et d'un portrait de Marie de Médicis reproduit par le même artiste. Le 25 février 1602 il assista, en qualité d'architecte du roi, à une réunion d'artistes appelés à donner leur avis sur un projet de réservoir à établir aux halles. Il fut un des maîtres maçons qui, en 1600, s'associèrent pour bâtir la seconde moitié de la Grande Galerie du Louvre. On présume

1. Cet artiste pourrait bien être le frère du suivant, cependant il ne serait pas impossible qu'Isaïe et Louis ne fissent qu'un, c'est-à-dire que les deux prénoms aient appartenu au même personnage. Cette question n'est pas résolue; elle a été étudiée à fond par Berty d'abord, ensuite par M. Legrand, et ni l'un ni l'autre de ces érudits n'a osé conclure Je fais comme eux.

que c'est lui qui construisit, en collaboration avec Jean Coin, l'étage supérieur de la Petite Galerie. (Sauval. — Clarac. — Berty et Legrand.)

FOURNIER (Louis), juré du roi en l'office de maçonnerie, fut assigné au Châtelet, au mois de juin 1607, à propos d'une maison, sise près la tour de Nesle, qu'il avait reçu l'ordre de démolir pendant le siége de Paris, et le 3 juillet suivant il fut choisi comme arbitre, avec Pierre Chambiges, par les maîtres de l'hôpital du Saint-Esprit. On le retrouve dans une autre expertise au mois de février 1615, et le 28 mai 1614 il visita, en compagnie de plusieurs autres experts, une maison de la rue Hautefeuille. Dans l'assignation de 1607 se trouve aussi nommé « Jehan Coing, maistre maçon de Paris ». (Sauval. — Clarac. — Berty et Legrand.)

FRAMRIE, FRANCRÉE, FRAINRIE, ou FRANCRIE (Jacques) était, en 1446, maître des ouvrages de la duchesse d'Orléans et de Milan, comtesse de Blois. Dans une pièce conservée aux archives municipales de Blois, il certifie qu'il a « esté deliberé et ordonné estre fait et ediffié au chastel des Montils, entre les murs de la grant salle et la muraille de la forteresse, quatre chambres à cheminées, etc. ». (De la Borde, *Ducs de Bourg.*)

FRANCART (J.) a publié un recueil d'architecture sous ce titre : « Diverses inventions de portes ». *Paris*, 1617. (*Rens. part.*)

FRANCHEVILLE (Pierre de). — V. FRANQUEVILLE.

FRANCHOIS, maître des ouvrages de la ville de

Bapaume, fut consulté, le 30 juin 1531, par les échevin, prévôt et mayeur de Béthune, sur les travaux à faire à l'une des entrées de la ville, à « la Porte des Fers ». Étaient présents à cette réunion Jean Reculé, maître des œuvres de la ville, et le « maître bombardier ». (*Rens. part.*)

FRANCINE (PIERRE)[1] fut chargé en 1662, par Louis XIV, de la distribution des eaux de Versailles et construisit la célèbre grotte de Téthys, laquelle n'existe plus ; elle devait être placée où se trouve aujourd'hui la chapelle du château. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

FRANÇOIS (BASTIEN), « maistre masson de l'église Saint-Martin de Tours », ainsi qu'il est mentionné dans un acte du 3 décembre 1511, publié par M. Leglay dans ses *Analectes historiques*, était petit-neveu par alliance de Michel Colombe. On lui attribue le cloître de la collégiale de Saint-Martin, dont la partie orientale subsiste encore. Il est l'auteur, avec son frère Martin François, de la jolie fontaine de Beaune, à Tours. (Grandmaison.)

FRANÇOIS (GATIEN), architecte tourangeau comme le précédent, son contemporain et très-probablement son parent. Dans un acte du 6 mai 1521, reçu chez un notaire de Tours, il est qualifié de « maistre des œuvres de maczonnerie,

---

1. Cet artiste fut probablement fils ou neveu d'Alexandre Francini, Florentin, qui vint s'établir en France au commencement du XVIIe siècle et qui fut ingénieur du roi Henri IV. Alex. Francini, ou Francine, travailla à Fontainebleau, où il fit un canal et une fontaine. On a de lui un recueil dont voici le titre : « Livre d'architecture contenant plusieurs portiques et différentes inventions dans les cinq ordres de colonnes. » *Paris*, 1631. Si je ne parle qu'incidemment de ce premier Francine, c'est qu'il n'est pas Français.

charpenterye et couverture pour le Roy ». En 1537 on le trouve associé à Jérôme della Robbia, dans la direction des travaux du château du bois de Boulogne, dit château de Madrid[1]. Il avait succédé à Pierre Gadyer. G. François a travaillé pendant trente ans au moins au château de Madrid, car son nom figure encore en 1561 dans les comptes de cet édifice. (De la Borde, *Château de M.* — Grandmaison.)

FRANÇOIS (JEAN). A la date du 4 octobre 1515, les marguilliers de la paroisse Saint-Alpais, à Melun, passèrent un marché avec « honneste personne Jehan François, maistre maçon et tailleur de pierres, demourant au dict Melun, pour luy et en son nom d'aultre part ». Il s'agissait de l'achèvement de l'église de Saint-Alpais, dont le chœur avait été exécuté par Jean de Félin de 1506 à 1520, et, notamment, de « monter de la hauteur du chœur les deux pans de la nef d'icelle église ». (*Rev. des Soc. sav.*, 3e série, t. IV.)

FRANÇOIS (JEAN), fils de Gatien François, paraît, en 1552, comme « maistre des œuvres pour le roy en Touraine ». Il fut chargé à cette époque de visiter les travaux exécutés dans la Loire, le long de l'île l'Huissier, aujourd'hui l'île

---

1. Dans le *Château du bois de Boulogne*, du comte de la Borde, la forme du prénom de cet artiste est un peu altérée : il est devenu *Gratian* et *Gratiam François*, mais il n'y a pas à s'y méprendre, c'est bien du même personnage qu'il s'agit. *Gatien* est un prénom tourangeau; c'est celui du saint apôtre qui porta le christianisme dans la troisième Lyonnaise. Quant au nom de François, il fut porté par toute une famille d'artistes de Tours à l'époque de la Renaissance. Gatien François, bien qu'il figure dans l'acte de 1521, ne paraît pas avoir travaillé dans sa ville natale, et cette qualité de maître maçon ou d'architecte du roi explique suffisamment, il me semble, sa présence au château du bois de Boulogne.

Aucard. Il succéda à son père dans la direction des travaux du château de Madrid, en 1554. Dans un compte de cette dernière année, il est mentionné ainsi qu'il suit : « A Jehan François, maistre maçon, la somme de 50 livres, pour ouvrages de maçonnerie par lui faits au chasteau de Boullongne ». En 1586 il était maître des œuvres de maçonnerie et grand voyer pour le roi au pays et duché de Touraine. Il assista, en cette qualité, à la réception des œuvres des parcs de Chisseau et de Civray [1]. La même année, le 23 août, il fut requis par le sieur de la Vallière, maître d'hôtel de la reine Catherine de Médicis, pour examiner, toiser et estimer des ouvrages exécutés au château de Chenonceaux. (Grandmaison. — L'abbé Chevalier, *Archiv.*)

FRANÇOIS (ISAAC), fils du précédent, fut comme son père grand voyer de Touraine. Il était aussi architecte de la duchesse de Bar. On lui doit la première carte géographique de la province. Il mourut en 1649 et laissa un fils, Simon François, peintre distingué. (Chalmel, *Hist. de Touraine.* — Grandmaison.)

FRANÇOIS (MARTIN), de la même famille que les précédents, fut un des architectes de la cathédrale de Tours. Il est probablement l'auteur du couronnement de la tour du nord de cet édifice, laquelle fut achevée en 1507, ainsi que nous l'apprend l'inscription suivante, qui se lit encore sous la

1. M. Grandmaison dit que le Jean François de 1586 était très-probablement le fils de celui qui travaillait au château de Madrid en 1554, car, ajoute-t-il, ce dernier devait avoir cessé de vivre ou au moins d'exercer en 1586. Mais, à mon avis, l'écart de trente-quatre ans qui existe entre ces deux dates, 1552-1586, n'est pas assez grand pour qu'on soit obligé d'avoir recours à cette hypothèse. Rien ne s'oppose à ce que le Jean François de 1586 soit le même que celui de 1552.

voûte du dôme de cette tour : « L'AN M CCCCC VII, FUT FAICT CE NOBLE ET GLORIEUX EDIFICE. — A DOMINO FACTUM EST ISTUD ET EST MIRABILE IN OCULIS NOSTRIS. » En 1515 il reçut la somme de six cent trente livres tournois, pour avoir fait « la voulseure de troys arches aux grans ponts de Loire de ceste d. ville (de Tours) ». Il est, avec son frère Bastien François, l'auteur de la fontaine de Beaune, à Tours. En 1524 Jean Texier, dit de Beauce, lui transféra un marché passé par lui pour la construction de l'église de Marchenoir-lez-Blois. (*Art. orléanais.* — Grandmaison.)

FRANKELEU (JEAN), dit TEMPLE, maître des œuvres du roi au bailliage de Caen, certifia le 10 juillet 1443, devant Guillaume Caudebec, tabellion à Caen, une fourniture de plâtre faite pour les « reparacions du chastel de Caen ». (De la Borde, *Ducs de Bourg.*)

FRANQUE (FRANÇOIS), fils de Jean-Baptiste, naquit à Avignon dans les premières années du XVIIIe siècle. Il habitait encore cette ville en 1729, mais il vint à Paris vers 1730. On lui doit la construction du château de Magnanville et du séminaire de Bourges, et l'achèvement de l'église de l'abbaye de Port-Royal, à Paris, laquelle avait été commencée en 1749 par Contant. Il fut admis à l'Académie d'architecture le 15 septembre 1756 [1]; il vivait encore à la fin de l'année 1771. (Legrand et Landon. — *Arch. de l'art fr.*, 2e série, t. II. — *Recueil mss.*)

---

1. Je possède une lettre de Franque portant la date du 24 décembre 1771. Dans cette lettre il adresse à son correspondant des remerciements sur sa promotion à la première classe de l'Académie, laquelle promotion datait du 22 du même mois.

FRANQUE (Jean-Baptiste), architecte de la ville d'Avignon, né en 1683, mort en 1758. Il construisit à Avignon le séminaire Saint-Charles, des marchés, des hôpitaux, des monastères, des hôtels, des maisons, etc. Vers 1730, il fut chargé de la reconstruction de l'abbaye de Montmajour. (Dargenville.)

FRANQUEVILLE (Michel de), abbé, dirigea la reconstruction du chœur de l'église de Gergy, à Valenciennes, dont la première pierre fut posée le 24 avril 1542, par l'évêque Robert de Croy. (Leroy, *Arch. hist.*)

FRANQUEVILLE, ou FRANCHEVILLE (Pierre de), architecte, peintre et sculpteur, né à Cambrai en 1553, mort à Paris le 25 août 1615 [1], éleva sur ses dessins, à Pise, le Palais public. Plus tard, en 1604, Henri IV, dont il était le premier sculpteur, le chargea de faire le modèle de la statue équestre qui devait être élevée sur le Pont-Neuf, à Paris, à la gloire du roi. Ce modèle fut envoyé à Jean de Bologne, qui devait l'exécuter en grand et le couler en bronze; J. de Bologne étant mort en 1608, ce travail fut achevé par Pierre Tacca, son élève, et le monument inauguré en 1615. (*Recueil mss.* — Jal, *Dict. crit.* — E. Fournier, *Hist. du Pont-Neuf.*)

FRAULER (Jean), maître des œuvres de la ville de Strasbourg en 1554, et grand maître de la fameuse confrérie strasbourgeoise des tailleurs de pierre. Il est le plus ancien en

1. Voici un extrait de son acte mortuaire, relevé sur les registres de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois : « Le mardy 26e jour d'aoust 1615, le conuoi de Pierre Franqueville, architecte du Roy, pris aux galleries du Louure. »

date d'une famille d'artistes ou de maîtres d'œuvres dont le nom se retrouve jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. (Schnéegans, *Maîtres d'œuvres.*)

FREART DE CHAMBRAY. — V. CHAMBRAY (ROLAND FREART DE).

FRENELLES (ROBERT), maître de l'œuvre de l'église Saint-André, à Rouen, éleva, de 1541 à 1546, sur la tour S.-O. du portail de cette église, une flèche considérée comme une des merveilles de la Normandie. L'œuvre de Frenelles fut renversée en 1683 par un ouragan. Un dessin de cette flèche existe à la bibliothèque du Vatican. (*Rev. des Soc. sav.*, 3[e] série, t. IV.)

FREREDOUX (ANDRÉ), l'un des architectes de la cathédrale de Tours. Dans un compte rendu des exécuteurs testamentaires de Jean Gervaise, chanoine de cette église métropolitaine, mort au commencement de l'année 1385, on lit ce qui suit : « ...... Mestre Freredoux, maçon de l'œuvre, pour la façon de la tombe dudit feu, XII livres. » « ...... A mestre André Freredoux, macon, pour la façon de l'autier (l'autel), fait en l'église de Tours, pour la chapelle fondée par le dit feu, en la dicte église, IIII livres. » (Grandmaison. — *Arch. de l'art fr.*, t. II.)

FROMONT (LOUIS). Au mois de juillet 1551, il présida, avec Jacques Androuet Du Cerceau et Louis Martin, à la construction des arcs de triomphe et des « échafauds », qui furent dressés à Orléans à l'occasion de l'arrivée dans cette ville, le 1[er] août, de Henri II, Diane de Poitiers et Catherine de Médicis. (Buzonnière, *Hist. d'Orléans.*)

FRONSIÈRE (Philibert de). Le 26 avril 1500, à l'occasion de la reconstruction du pont Notre-Dame, à Paris, une discussion s'étant élevée à l'Hôtel de ville, sur la manière dont le môle du nouveau pont serait construit, il fut appelé, avec plusieurs autres architectes, pour donner son avis sur cette question. Au nombre de ces artistes se trouvait Martin Chambiges. (Leroux de L., *Pont N.-D.*)

FROSNE, architecte du roi, était, en 1697, contrôleur des châteaux de Meudon et Chaville, appartenant au dauphin et compris dans les bâtiments du roi. (*État de la France*, t. I.)

FULBERT, évêque de Chartres, avait étudié l'architecture sous l'abbé Gilbert, de Fleury-sur-Loire[1]. En 1020 il entreprit de rebâtir sa cathédrale, qui avait été brûlée en 994. Il mourut en 1029, après avoir gouverné son église pendant 21 ans. Il ne reste de l'église de Fulbert que la crypte bâtie en deux ans, de 1020 à 1022. (L'abbé Bulteau, *Cath. de Chartres*. — De Mianville et Chasles, *Cath. de Chartres, Rech. sur l'époque de sa construction.*)

FUMEL (Antoine) construisit, en 1562, le clocher de l'église de Saint-Cyprien, au diocèse de Rodez. (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

FUZILLIERS (Henri), frère convers de l'ordre des

---

1. Le poëme des *Miracles de la Vierge*, manuscrit conservé à la bibliothèque de Chartres, et qui a été écrit de 1390 à 1406, contient les deux vers suivants, qui se rapportent à Fulbert et à la reconstruction de sa cathédrale :

Lors estoit leuesque Fulbert,
Qui du reffeire estoit expert.

Chartreux, donna les dessins des stalles du chœur des pères et de celui des frères de la Chartreuse de Paris. Les premières furent faites en 1680, les autres en 1682. (Hurtault et Magny.)

G

GABRIEL (Jacques)[1] construisit, à Rouen, les bâtiments de l'ancien hôtel de ville, dont la première pierre fut posée le 28 juin 1607. Ce monument devait former un carré

---

1. Ce Jacques Gabriel est un nouveau venu pour l'histoire; c'est M. l'abbé Laurent qui, le premier, dans sa *Notice sur Saint-Germain d'Argentan,* nous l'a fait connaître. M. Delaquerière l'a mentionné ensuite dans son étude sur l'ancien hôtel de ville de Rouen. En 1609 il travaillait à Argentan. Il reçut, cette année-là, 690 livres pour prix de la construction des voûtes du collatéral tournant du chœur de l'église Saint-Germain. Il s'était trouvé, pour ce travail, en concurrence avec Guillaume Crété. Ses cautions étaient : Messires André de Glatigny et Germain le Marigny. Que ce Gabriel soit de Rouen, d'Argentan ou d'ailleurs, on ne saurait le dire; mais il est certain qu'il faut voir en lui le père ou l'aïeul de Jacques Gabriel qui, né en 1637, fut architecte du roi et contrôleur général des bâtiments royaux. L'abbé Laurent, dans sa Notice sur Saint-Germain d'Argentan, donne l'extrait suivant du manuscrit d'un sieur Latour-Monfort (*Mémoires inédits sur Argentan*) : « L'achèvement du clocher (de l'église Saint-Germain) est du dessin de Maurice Gabriel, fameux architecte d'où sont sortis MM. Gabriel, de l'Académie des sciences (*sic*), et celui d'aujourd'hui (1740) qui est intendant des bâtiments du roi. » Ceci est clair et sans réplique. Maurice succéda à Jacques, qui fut probablement son père, et eut pour fils Jacques II, l'architecte du roi. S'il en

et couvrir le terrain compris entre les rues de la Grosse-Horloge, des Juifs, Massacre et Thouret. Il resta inachevé et fut vendu à l'époque de la Révolution. (Delaquerière, *Ancien Hôtel de ville.* — L'abbé Laurent, *Saint-Germain-d'Argentan.*)

GABRIEL (MAURICE), présumé fils de Jacques Ier. En 1631, le gros clocher de l'église Saint-Germain d'Argentan étant resté inachevé, Maurice Gabriel fit marché, le 29 novembre, pour la continuation et l'achèvement de ce clocher. Il recevait, pour ses honoraires, 25 sous par jour, « avec liberté de consacrer deux heures chaque jour aux autres ateliers qu'il pourrait entreprendre ». Cette construction fut bientôt suspendue, par suite d'un tassement des fondations anciennes qui se manifesta par le crevassement du mur de face. Félix, architecte à Caen, et Pierre Verny, de Paris, furent appelés en consultation sur les mesures à prendre pour réparer ces désordres, et il fut décidé entre ces artistes qu'un arc de décharge serait établi de façon à reporter la charge du clocher sur des points plus solides. (L'abbé Laurent.)

GABRIEL (JACQUES II), fils de Maurice, né en 1637, fut architecte du roi, « contrôleur général des bâtiments de Sa Majesté, arts et manufactures de France ». Il construisit, avec F. Mansart, pour Mlle de Montpensier, le château de Choisy, près Paris, et, dans cette dernière ville, le Pont-Royal,

---

est ainsi, et cela me paraît indubitable, le plus célèbre des Gabriel (Jacques-Ange), à qui l'on doit les magnifiques bâtiments de la place de la Concorde, à Paris, a eu un ancêtre digne de lui, car l'architecte de l'ancien hôtel de ville de Rouen fut certainement un très-habile artiste.

dont les fondements furent jetés en 1685. Il mourut en 1697[1]. (Jaillot, t. V. — L'abbé Lambert.)

1. L'abbé de Fontenay et Quatremère de Quincy se sont trompés en donnant l'année 1686 comme celle de la mort de Jacques Gabriel; une quittance originale notariée, qui fait partie de ma petite collection, prouve qu'à la date du 28 décembre 1693 Gabriel vivait encore. Cette quittance, libellée en deux pages in-folio, nous apprend que Jacques Gabriel était mineur lorsqu'il perdit son père, et qu'il eut pour tuteur son frère aîné, François Gabriel, bourgeois de Paris; qu'il avait pour frère et sœurs : 1° Claude, cornette de dragons; 2° Marie-Denise, mariée au sieur Dillon, écuyer, conseiller du roi, receveur et payeur des rentes sur le clergé; 3° Marie-Anne, religieuse bénédictine, demeurant au couvent de Notre-Dame-de-Bon-Secours, établi au faubourg Saint-Antoine, à Paris. La quittance collective dont il s'agit est donnée à un sieur Le Tessier de Montarsy, joaillier ordinaire du roi, demeurant cul-de-sac de Matignon, contre le remboursement fait par lui à Jacques Gabriel et à ses frère et sœurs, de rentes constituées au profit de ces derniers pendant leur minorité, etc. Gabriel a signé cette pièce de son seul nom de famille, accompagné d'un paraphe formé de lignes entrecroisées selon l'usage du temps. On pourrait objecter, je le sais, d'une part que le nom de l'artiste n'étant précédé ni d'un prénom ni au moins d'une initiale, il est permis de conserver un doute sur l'identité du personnage, c'est-à-dire d'attribuer la pièce à Jacques-Jules et non à son père ; d'autre part que, puisqu'il s'agit d'une rente constituée pendant la minorité d'un Gabriel, il serait naturel de croire qu'il s'agit de Jacques-Jules, né en 1667, et, par conséquent, mineur en 1686, époque présumée jusqu'ici de la mort de son père. Il est facile de répondre à ces objections, d'abord que le prénom *Jacques* figure et figure seul dans le corps de notre quittance, et, ensuite, qu'il serait difficile d'admettre que Jacques-Jules, mort seulement en 1742, eût pu être dès 1693 en possession de la charge considérable de « conseiller du roi, contrôleur général des bâtiments de Sa Majesté, arts et manufactures de France ». Jacques-Jules n'avait d'ailleurs à cette époque que vingt-six ans. Peut-être trouvera-t-on extraordinaire qu'une rente constituée pendant la minorité de Jacques, c'est-à-dire avant l'année 1658, ait pu n'être remboursée qu'en 1693, alors que ce Jacques avait atteint sa cinquante-

GABRIEL (MAURICE), architecte du roi, vivait encore en 1699[1].

GABRIEL (JACQUES-JULES), fils de Jacques II, écuyer, seigneur de Bernay, Mézières et autres lieux, naquit à Paris le 6 avril 1667. On croit généralement qu'il

---

sixième année. Il n'y aurait à cette autre objection qu'une réponse bien simple à faire : c'est que probablement l'emprunteur payait exactement les arrérages dus aux rentiers Gabriel. Enfin, il y a une dernière preuve à l'appui de ce que je viens de dire : c'est l'épitaphe de Jacques Gabriel, qui existait à l'église Saint-Paul, à Paris, et qui a été publiée par M. Paul Lacroix, dans la *Revue universelle des Arts*. Fort des assertions de l'abbé de Fontenay et de Quatremère de Quincy, on avait jusqu'ici élevé des doutes sur l'authenticité de ce document ; mais, en présence de la quittance originale de 1693, il me paraît impossible de ne pas considérer comme parfaitement historique le renseignement mis au jour par M. Lacroix. Voici cette épitaphe : « Sépulture de M. Jacques Gabriel, architecte, ancien marguillier de cette paroisse, décédé le 22e aoust 1697, âgé de soixante ans, et dlle Anne Fontaine, veuve dudit sr Gabriel, décédée le 8e avril 1712, âgée de soixante-et-onze ans. »

1. Deux quittances notariées, signées de cet architecte, faisaient partie de la collection de M. Lucas de Montigny, vendue à Paris il y a quelques années. Ce Maurice n'est pas fils de Jacques II, car l'une des quittances est de 1679, et en 1679 Jacques II, âgé de quarante-deux ans, ne pouvait être père d'un fils déjà en possession d'une charge d'architecte du roi. C'était évidemment un des frères du contrôleur général. S'il n'est pas nommé dans l'acte de 1693 (V. la note précédente), c'est qu'à la mort de son père il était déjà majeur. Une lettre autographe de cet artiste, qui existe aux Archives nationales et qui m'a été obligeamment signalée par M. J. Guiffrey, ne laisse aucun doute à cet égard. Cette lettre, signée *Gabriel*, et qui a rapport à des travaux d'architecture, est adressée par Maurice *à son frère* « M. Gabriel, conseiller du roy ». Maurice est donc un des fils de Maurice Ier et probablement le cadet de la famille, puisque la tutelle des mineurs dut échoir à l'aîné, « François Gabriel, bourgeois de Paris ».

acheva le Pont-Royal, à Paris, commencé, en 1686, par son père, mais ce doit être là une erreur[1]. Il fut admis à l'Académie d'architecture en 1699, nommé, le 20 mars 1709, contrôleur « des Dedans » du château de Versailles, contrôleur des bâtiments du roi en 1730, et premier architecte du roi en 1735; il fut investi, le 25 janvier 1737, de la charge d'inspecteur général des bâtiments royaux. Les principaux travaux exécutés par lui sont les suivants : A Paris (1730), l'hôtel de la Chambre des Comptes, élevé dans la cour de la Sainte-Chapelle; le grand égout de la ville; l'hôtel de Moroy ou de Biron; l'hôtel de Varengeville; des décorations intérieures au Palais-Bourbon; le collége de Navarre. Ses travaux de province sont plus nombreux. Indépendamment de ceux qu'il exécuta dans les résidences royales de Versailles, de Marly, de Meudon, de Chambord, etc., on cite le pont de la Guillotière, à Lyon, et ceux de Poissy, Charenton, Saint-Maur, Pontoise, l'Ile-

1. La plupart des biographes de Jacques-Jules Gabriel disent que, son père étant mort en 1686, il lui succéda comme architecte du Pont-Royal. Cette assertion, qui n'est appuyée d'aucune preuve, manque de fondement sérieux. En effet, il est bien établi par la note précédente que Jacques mourut, non en 1686, mais en 1697; d'où il suit que si Jacques-Jules avait achevé le Pont-Royal, ce serait du vivant de son père, non après sa mort. Mais cette supposition même n'est pas plus soutenable. En 1686, Jacques, âgé de quarante-neuf ans, et dans toute la plénitude de ses forces et de ses facultés, n'aurait pas voulu laisser à un tiers, ce tiers fût-il son fils, le soin d'accomplir une tâche aussi importante que celle dont il s'agit; il y a d'ailleurs une autre objection à laquelle je m'étonne qu'on n'ait pas songé plus tôt, c'est que Jacques-Jules n'était encore à cette époque qu'un écolier de dix-neuf ans, bien peu préparé, j'en réponds, pour succéder à son père. Qu'il ait débuté, dès 1686, comme étudiant, sur les travaux dont il s'agit, cela, sans doute, n'est pas impossible; mais que l'apprenti ait alors pris la place du maître, c'est ce que le plus simple raisonnement refuse d'admettre.

Adam, Pont-Sainte-Maxence, Beaumont, Blois. Ce dernier, exécuté en 1728, lui valut une pension de 2,000 livres. Il donna les plans des hôtels de la Bourse et de la Douane de Bordeaux; mais ces édifices ne purent être achevés que par son fils Jacques-Ange, en 1749. Il fut également chargé d'étudier des projets d'embellissement de la ville de Nantes. A Rennes, il construisit l'Hôtel de ville, la Cour du Présidial et la Tour de l'Horloge; on lui doit encore l'Hôtel de ville de Lyon, la salle et la chapelle des États de la même ville; un projet de reconstruction de l'abbaye de Grandmont, dans le Limousin; les portails des cathédrales d'Orléans et de la Rochelle; le château de Saint-Hubert, près Rambouillet; de nouveaux bâtiments à l'abbaye de Saint-Denis. Gabriel, qui avait été anobli en 1709, fut nommé, en 1716, premier ingénieur des ponts et chaussées du royaume; en 1722, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel; en 1734, premier architecte du roi et inspecteur de ses bâtiments; en 1737, inspecteur général. Il mourut à Paris le 1er avril 1742 [1]. (L'abbé Lambert. — Piganiol. — Roquefort. — *Rens. part.*)

GABRIEL (Jacques-Ange), fils du précédent, né, selon les uns, en 1699, selon Quatremère et la *Biographie universelle*, en 1710 [2]. Il était, en 1740, contrôleur du château

1. Deux dessins de J.-J. Gabriel faisaient partie de la collection de M. Lucas de Montigny. Ces dessins (trophées de la *Porte Saint-Pierre*), exécutés au crayon rouge, portaient chacun ces mots : *Bon à exécuter, le 4e août 1737. — Gabriel.*

2. De 1699 à 1710, la marge est trop grande pour qu'on ne soit pas tenté de la diminuer. La tâche est, je crois, facile. Je possède un rapport original de Jacques-Ange Gabriel, daté du 4 octobre 1740, qui prouve qu'à cette époque il était architecte du château de Fontainebleau. Ce rapport est relatif au pavage d'une rue conduisant du chenil

de Fontainebleau; il fut nommé, le 12 février 1742, architecte ordinaire du roi, et hérita de son père, mort au mois d'avril suivant, de la charge de premier architecte de Louis XV. Le 22 décembre 1745, il fut investi de la charge d'inspecteur général des bâtiments royaux. Il acheva les grands travaux commencés par son père, c'est-à-dire la Bourse et l'hôtel de la Douane, de Bordeaux; le portail de la cathédrale d'Orléans, etc. Il éleva, à Paris, les bâtiments de l'École Militaire, commencés en 1751, et reconstruisit presque totalement le château de Compiègne; c'est à lui qu'on doit la façade principale de ce château, les deux grandes ailes en arrière-corps, le grand escalier, la salle des Gardes, la chapelle. A la même époque il entreprit, mais, on le sait, sans accomplir toute sa tâche, l'achèvement du Louvre. Il s'agissait surtout alors de rétablir les quatre côtés de la cour du vieux Louvre dans l'état où l'avait laissé Colbert. Il consolida la colonnade de Perrault, à peine âgée d'un siècle et déjà bien malade, ainsi que la façade du côté de la Seine, et restaura le troisième ordre de la façade interne adossée à la colonnade. A Versailles, il reconstruisit l'aile du nord, celle élevée en façade sur la cour royale du château, et qui contient le grand escalier; il commença, en 1753, la salle de spectacle, qui ne fut achevée qu'en 1770.

---

royal à la porte de Montboron. Or, il est déjà difficile d'admettre que Jacques-Ange ait pu à la fois naître en 1710 et être, en 1740, à l'âge de trente ans, l'architecte d'une résidence aussi considérable que Fontainebleau. Mais il y a mieux: Jacques-Ange fut admis à l'Académie d'architecture en 1728; or, que le roi, par une faveur exceptionnelle, ait pu donner Fontainebleau à un jeune architecte de trente ans, cela n'est pas, il faut le reconnaître, absolument impossible; mais qu'une académie ait admis dans son sein un jeune homme de dix-huit ans, voilà qui est par trop invraisemblable. Assurément donc, Jacques-Ange n'est pas né en 1710, comme le dit Quatremère, et la date de 1699 est la seule probable.

Enfin, c'est à lui qu'on doit la décoration de la place Louis XV, à Paris, et les deux grands bâtiments qui la bordent sur un de ses côtés. Ces derniers travaux furent terminés en 1770[1].

1. Ces bâtiments, construits de 1762 à 1770, et non de 1767 à 1772, comme on l'a cru jusqu'ici, furent destinés dans l'origine à la réception des ambassadeurs et autres personnages de distinction. Plus tard on établit, dans celui qu'occupe aujourd'hui le ministère de la marine, le garde-meuble de la Couronne. L'autre bâtiment était, sous Louis XVI, la demeure de l'ambassadeur d'Espagne, auquel succéda tout bonnement, pendant la Révolution, le limonadier Corazza. Il forme aujourd'hui plusieurs propriétés particulières.

J.-A. Gabriel a dû jouir, de son vivant, de la gloire qu'il s'était acquise en élevant ces somptueux édifices d'une ordonnance et d'une exécution irréprochables. J'ai entre les mains une pièce originale qui le prouve et qui fait le plus grand honneur, non-seulement à ce grand artiste, mais à l'administration municipale de Paris de cette époque. Analyser cette pièce serait en méconnaître l'importance et le haut intérêt; je vais donc la donner ici *in extenso* :

« Du vingt trois janvier mil sept cent soixante dix — ce jour, nous prevôt des marchands et echevins de la ville de Paris, assemblés au bureau de la ville avec le procureur du roi et de la d. ville pour les affaires d'icelle; vu la déliberation du bureau du sept décembre mil sept cent soixante deux par laquelle nos prédécesseurs, pour les causes y portées, auroient accordé à M. Gabriel, premier architecte du roi, une pension viagère de six mille livres et ce à commencer du premier janvier mil sept cent soixante trois et reversible de deux mille livres après le décèds dudit sieur Gabriel, à Catherine Angélique De la Motte sa femme, les d. pensions exemptes de toutes retenues suivant autre délibération du vingt deux mars mil sept cent soixante trois; vu aussi la déliberation du dit jour sept décembre mil sept cent soixante deux par laquelle nos d. prédecesseurs auroient ordonné que, pour tenir lieu à M. Gabriel de ses frais de bureaux et commis extraordinaires, il lui seroit payé annuellement, des déniers de la recette de la Ville, la somme de deux mille livres jusques à l'entière perfection des travaux de la place Louis Quinze, nous aurions consi-

Gabriel mourut à Paris en 1782. (L'abbé Lambert. — Dargenville. — Piganiol. — Quatremère. — *Rens. part.*)

---

déré que la récompense perpétuée aux deux enfants masles de M. Gabriel seroit agréable au Roy et rempliroit davantage nos sentimens et notre affection pour la reconnoissance que nous lui devons, ainsi que les peuples, de la réussite d'un monument qui témoignera à la postérité la plus reculée les sentiments de respect, d'amour et de reconnoissance dont tous les cœurs sont pénétrés. Sur quoy, la matière mise en délibération et oui et ce consentant le procureur du Roy et de la Ville, nous avons arrêté et délibéré, arrêtons et délibérons sous le bon plaisir du Roi, que pour donner encore à M. Gabriel de nouvelles marques de nos sentimens et de notre reconnoissance, la d. somme de deux mille livres cy-dessus sera convertie, à compter du premier de ce mois, en pension viagère reversible après le décèds dud. sieur Gabriel sur la tête et pendant la vie de Catherine-Angélique De la Motte, sa femme et, après son décèds, par égale portion de mille livres sur celles de Ange-Antoine Gabriel et Ange-Charles Gabriel, ses deux enfans masles, et arrivant le décès de l'un ou de l'autre, la d. somme de deux mille livres sera réunie sur la tête du dernier survivant et ce avec les mêmes exemptions de retenue d'impositions quelconques. Fait au bureau de la Ville les d. jour et an que dessus. »

« TAITBOUT. »

Jean-Baptiste-Julien Taitbout était alors greffier du Bureau de la ville.

Si l'on compare cet éclatant hommage rendu au mérite de Gabriel et l'effacement systématique des architectes de la ville de Paris sous le dernier empire, il faut avouer que l'ancien régime municipal savait mieux que le nouveau encourager les arts et les artistes. Les Gabriel sont devenus rares, je le sais; mais croit-on les rendre plus communs en embrigadant les artistes, en les condamnant à la pratique de cette architecture dite collective qui fleurit sous les yeux des Parisiens pendant la dictature de M. Haussmann? Espère-t-on développer le génie des architectes en s'efforçant de rendre leurs œuvres impersonnelles, en leur interdisant toute initiative individuelle, toute liberté d'inspiration? Les faits ont déjà répondu à cette singulière prétention,

GABRIEL (Ange-Antoine), fils de Jacques-Ange [1], fut nommé, en 1761, contrôleur des bâtiments de Marly, en

---

le système a porté ses fruits. Mais si certains édifices municipaux de notre époque donnent une médiocre idée de l'imagination des architectes, j'espère que la postérité saura bien à qui s'en prendre, car ce ne sont pas les hommes de talent qui auront manqué à la Ville de Paris; ces hommes sont, quoi qu'on en ait pu dire, très-nombreux aujourd'hui, et quelques-uns ont pu, malgré tout, en donner la preuve. Mais quand on est étranger aux arts et qu'on veut substituer au sentiment des artistes son goût et sa fantaisie, on ne fait plus de ces artistes que des machines plus ou moins obéissantes, et c'est ainsi que les arts deviennent des métiers. Heureusement le gouvernement n'est pas entré dans la voie funeste ouverte par la ville de Paris. Nos ministres, n'ayant pas la prétention d'être plus architectes que les architectes, laissent sagement à qui de droit le soin de diriger ces derniers. Le ministre des travaux publics et celui de l'instruction publique et des cultes sont pourvus de commissions consultatives composées d'hommes éminents, dont l'exacte compétence et les lumières, loin d'être un obstacle pour les architectes exécutants, sont au contraire pour eux une égide sûre, paternelle, qui les éclaire sans gêner en rien leur liberté d'action. Dieu veuille qu'il en soit toujours ainsi !

1. Jacques-Ange a eu deux fils : Ange-Antoine et Ange-Charles. Un seul des deux, je crois, fut architecte. Sur la liste des brevets d'architectes membres de l'Académie, qui existe aux Archives nationales, et dont M. Guiffrey m'a si gracieusement communiqué une copie, le nom de Gabriel, fils de Jacques-Ange, qui devint académicien, n'est accompagné d'aucun prénom. Dans la délibération municipale dont le procès-verbal figure en note à la page 287, Ange-Antoine étant nommé le premier, j'avais cru pouvoir en conclure qu'il était l'aîné des deux frères et celui qui avait suivi la carrière de son père. Une trouvaille que j'ai faite aux Archives m'en a donné la certitude : c'est une lettre de Ange-Charles, devenu *Gabriel de Saint-Charles*, laquelle établit nettement, en effet, que Ange-Antoine était bien architecte et que Ange-Charles, au contraire, n'avait « aucun droit aux faveurs de l'administration des bâtiments du roy ». Mais cette lettre fait trop d'honneur au désintéressement et à la délicatesse de celui qui l'a écrite pour

remplacement de Billaudel, et fut admis à l'Académie d'architecture le 14 mai 1763. Il mourut en 1781. (*Rens. part.*)

GABRIEL (Nicolas-Toussaint) était, en 1789, expert-juré du roi, à Paris. (*Alm. du bâtiment*, 1789.)

---

n'être pas donnée ici *in extenso*. La publier, d'ailleurs, c'est rendre hommage, dans ce qu'il a eu de plus cher, à un des artistes français qui ont le plus contribué à la gloire de notre école d'architecture.

Voici cette lettre, datée du 19 mars 1775, et qui est adressée au comte d'Angivilliers, directeur général des bâtiments du roi :

« Monsieur, — Je suis très-sensible à la bonté que vous avez eue de vous occuper de moy dans les arrangements que vous avez proposés au Roy relativement à la retraite de mon père. Je me trouve beaucoup trop bien traité du côté de l'intérêt, n'ayant aucun droit aux faveurs de votre administration, et je l'aurois été beaucoup mieux selon mon cœur si les deux pensions partagées entre mon frère et moy avoient été réunies sur lui seul, ou du moins si la plus forte somme lui avoit été accordée de préférence à moy. J'aurois expliqué mon vœu d'une manière encore plus précise dans la lettre que j'ay eu l'honneur de vous écrire à ce sujet, si j'avois pu prévoir que l'augmentation de ses apointements entreroit en compensation. Cette augmentation, quoique tout soit faveur de la part du roy, étant à mes yeux autant justice que grâce, puisqu'elle n'est que le rétablissement du contrôle en son ancien état, qu'elle a été annoncée dans la lettre qui le constituoit au département de Marly et montée par quatorze ans de service sans aucune demande indiscrète.

« Je serois au désespoir, Monsieur, que vous regardassiez comme importunité de ma part, des réflexions qui tiennent à ma manière de voir et de sentir. Je me les permets parce que le motif en est pur ; je les soumets à votre cœur parce qu'il est juste et sensible. Je suis avec respect, etc. — *Gabriel de Saint-Charles.* »

GÉNÉALOGIE DES GABRIEL

TELLE QU'ELLE RESSORT DES DOCUMENTS RASSEMBLÉS PAR L'AUTEUR

JACQUES GABRIEL
Architecte de l'hôtel de ville de Rouen, en 1607.

|

MAURICE GABRIEL
Architecte de l'église d'Argentan, en 1631.

François — MAURICE GABRIEL, Architecte du roi, apparaît en 1679. Vivait encore en 1699. — JACQUES GABRIEL, Contrôleur général des bâtiments du roi Louis XIV. Né en 1637, mort en 1697. Marié à *Anne Fontaine.* — *Claude* — *Marie-Denise* — *Marie-Anne*

|

JACQUES-JULES GABRIEL
Architecte du roi Louis XIV,
premier architecte du roi Louis XV.
Né le 6 avril 1667,
mort le 1er avril 1742.

|

JACQUES-ANGE GABRIEL
Premier architecte du roi Louis XV.
Né en 1699,
mort en 1782.
Marié à *Catherine-Angélique De la Motte.*

ANGE-ANTOINE GABRIEL, Architecte du roi. Mort en 1781. — *Ange-Charles Gabriel*, Encore vivant en 1775.

|

NICOLAS-TOUSSAINT GABRIEL
Expert juré du roi en 1789,
présumé fils de ANGE-ANTOINE.

GADIER (Pierre), l'un des constructeurs du château du bois de Boulogne, dit château de Madrid, eut pour collaborateur Jérôme della Robbia; disons mieux : Gadier fut le véritable architecte de ce monument. Au surplus, dans les comptes de la construction du château de Madrid, le seul nom de Gadier est suivi de ces qualifications : « maître maçon, maître des œuvres », tandis que della Robbia y est appelé : « tailleur d'ymaiges et esmailleur » [1]. Gadier mourut en 1531; il eut pour successeur un autre architecte français, Gratien François. (De Laborde, *Château de M.*)

GAIDE ou GUALDE (Jean), dit Grand-Jean. Il commença, en 1508, le jubé de l'église Sainte-Madeleine, à Troyes, dont l'ambon était achevé en 1514. Trois années furent ensuite employées à construire les escaliers qui servent

---

1. Le comte de Laborde, dans son *Château du bois de Boulogne*, fait ainsi qu'il suit la part des deux artistes : « Jérôme della Robbia était l'artiste créateur, l'homme de génie et de goût; Pierre Gadier, le maître maçon, ouvrier soumis, mais en réalité le véritable constructeur, et si dans cette association entre deux hommes diversement doués l'art est d'un côté, le métier de l'autre, il est possible cependant d'entrevoir et de définir l'espèce de compromis qui s'établit entre eux... » Qu'il suffise à un émailleur, fût-il della Robbia, d'être associé à un « ouvrier soumis », pour devenir « l'artiste créateur » de ce château de Madrid que Du Cerceau nous a fait connaître, c'est là une hérésie qu'on s'étonne de trouver sous la plume d'un homme d'esprit que ses études avaient dû initier dans une certaine mesure aux conditions d'existence et à la pratique des arts. Que François Ier s'y soit trompé, je le comprends; que de nos jours un richissime banquier ait eu successivement pour architectes un directeur de théâtre (Duponchel), un aquarelliste (Eugène Lamy), un jardinier (Paxton), je me l'explique encore; mais que, dans une question comme celle-ci, un amateur des arts si instruit et si sagace ne se soit pas montré plus clairvoyant que le commun des bourgeois, couronnés ou non, c'est inexplicable.

de contrefort au jubé, et l'inauguration de ce travail eut lieu le jour de Noël 1517 [1]. A la même époque Gaide travaillait au portail « par devers le cimetière ». Il reconstruisit ensuite le chœur et l'abside de cette église. En 1512, il avait réparé les fortifications des murailles et des portes de la ville. Il prit aussi une certaine part aux travaux de la cathédrale. En 1506, et bien que Martin Chambiges eut déjà présenté un projet pour le portail et les tours de cet édifice, Grand-Jean fut appelé à fournir des plans pour le même travail : il lui fut payé 7 livres « pour avoir fait une plate forme et pourtraict des dites tours par lui montrés et exibés ». Il assista, en 1507, à une réunion d'artistes et de praticiens appelés à donner leur avis sur « ce qui était à faire touchant les fondements de la tour devers le pavey». (Assier, *Comp. de Sainte-Mad.*—Aufauvre, *Troyes et ses env.* — Pigeotte, *Cath. de Troyes.*)

GALANT, architecte du roi, fut nommé, en 1756, contrôleur des travaux des bâtiments de Saint-Germain, et, en 1758, de ceux de l'École Militaire. Il a achevé l'hôtel des Gardes du corps, à Versailles. (*Rens. part.*)

GALÉAN donna, en 1603, le plan des fortifications de Nancy exécuté par Nicolas Maréchal. Il fut aussi l'architecte de la primatiale de Nancy, commencée en 1603 et non achevée. (D. Calmet, *Bibl. lorraine.*)

GALLET, inspecteur des bâtiments nationaux, à Versailles, construisit, en 1793, dans cette ville, une maison nommée le Pavillon des Pauvres, où le Mont-de-Piété fut placé jusqu'en 1838. (Leroy, *Rues de Versailles.*)

---

1. Gaide a été enterré sous son jubé. Sur sa pierre tumulaire on lisait : « Pour y attendre la résurrection sans crainte d'être écrasé. »

GALLIER (Robin) eut la direction des travaux de l'ancien Hôtel de ville d'Orléans, lequel fut commencé sur les dessins de Viart, vers 1450. (Buzonnière, *Hist. d'Orl.*)

GALOPIN construisit à Paris, dans la première moitié du XVIIe siècle, pour les Augustins Déchaussés, le couvent dit des Petits-Pères; mais l'église de ce couvent n'étant pas assez vaste pour contenir les fidèles qui s'y rendaient, elle fut reconstruite en 1656 par P. Lemuet. (Piganiol.)

GALLOT remporta le grand prix d'architecture en 1727, sur « Un Hôtel pour un grand seigneur ».

GAMARE (Christophe) fut, de 1626 à 1643, maître des œuvres de la ville de Paris, conjointement avec Guillain fils. Il commença la construction de l'église Saint-Sulpice, à Paris, en 1646, mais il fut bientôt remplacé par Levau. Les principaux édifices élevés dans la même ville par cet architecte sont les suivants : l'église des Incurables et le portail de l'Hôtel-Dieu, dont les plans ont été gravés par Marot; l'église Saint-André-des-Arts; le portail latéral de l'église Saint-Germain-des-Prés. (Dargenville. — Leroux de L., *Hôt. de ville.*)

GANDIER (Pierre). Un acte portant la date du 11 mars 1527 contient une procuration donnée par P. Gandier, « maczon, maistre de l'œuvre de l'église de Tours », à Jeanne Meslier, sa femme. On attribue à cet artiste le couronnement de la tour méridionale de la cathédrale de Tours, lequel fut achevé en 1547 [1].

---

1. M. Grandmaison, dans ses *Documents inédits sur l'histoire des arts en Touraine*, — un excellent livre, — se demande, à propos de P. Gan-

GANDULF. Lanfranc, abbé du Bec et depuis archevêque de Cantorbéry, ayant importé l'architecture française en Angleterre, fit venir de France Gandulf, moine de Caen, qui devint évêque de Rochester et fut lui-même l'architecte de sa cathédrale, dans la seconde moitié du XIe siècle. (Walpole, *Anecd. of painting.*)

GANIGART (JEAN) était, en 1446, maître d'œuvres des châteaux et forteresses du sire de Montauban, cousin du duc François de Bretagne. (*Mél. d'hist. et d'arch. bretonnes.*)

GARGAULT (A.) construisit, de 1622 à 1623, conjointement avec J. Lejuge, une galerie à l'Hôtel de ville de Bourges. En 1625, toujours associé à Lejuge, il suréleva de neuf pieds la tour du même Hôtel de ville. En 1630 ou 1631 il reçut 46 livres pour avoir sculpté « une Notre-Dame » et des armoiries au portail d'Auron. (Girardot, *Art. de Bourges.*)

---

dier, si l'on ne doit pas reconnaître en lui le Pierre Gadier qui fut, avec Jérôme della Robbia, l'architecte du château de Madrid, élevé par François Ier au bois de Boulogne ; il lui semble que la ressemblance des noms et la coïncidence des dates autorisent à le croire. La chose n'est pas, en effet, impossible, car on ne voit apparaître pour la première fois le nom de Gadier dans les comptes du château de Madrid qu'en 1529, et, de plus, il faut considérer que le successeur de Gadier fut, comme Gandier, un architecte tourangeau: Gatien François. Mais, d'un autre côté, il est difficile d'admettre qu'absorbé par les travaux du château royal, le même personnage ait pu simultanément conduire à Tours le couronnement de la tour méridionale. P. Gadier, d'ailleurs, mourut en 1531, et le couronnement ne fut achevé qu'en 1547. Mais Gadier aurait pu, en quittant Tours, laisser des plans qui furent exécutés par un autre architecte.

GARIN bâtit l'église de Verdun, terminée en 1140. (D'Achery Spicelège, *Hist. litt.*, IX, 220.)

GARNACHE fut l'un des architectes de la cathédrale de Troyes. On le trouve à l'œuvre dès 1494. Il était payé 4 s. 2 d. par jour, et recevait, à titre de gratification annuelle, 60 sous pour « une robe ». En 1485 il travaillait aux piliers de la nef, aux fenêtres, dont il tailla « les vossois des ars esquels se mettent les formelles des verrières ». En 1488, il se rendit à Tonnerre pour choisir la pierre destinée aux deux premiers arcs, « près du gros clocher du costé de la rue », et il commença le pignon de la « ramée ». Ces travaux se continuèrent jusqu'à l'année 1493, pendant laquelle il « maçonne » aux piliers et arcs-boutants « du costé de l'ostel de Monseigneur de Troyes », et fait les « mosles » pour la construction des arcs-boutants. L'année suivante il construisit les 2e et 3e arcs-boutants « enssuivant ». En 1495 il continua la construction des mêmes ouvrages du côté de la « grant rue ». En 1496 il visita, sur la demande du chapitre, la chapelle de « Madame Sainte Syre ». De 1496 à 1500 il fit les cinq travées des voûtes de la nef et les fenestrages des croisées. En 1499 le chapitre de la cathédrale payait pour lui 100 s. de loyer pour « une maison avec ses appartenances estant au faubourg Saint-Denis, aux portes de Troyes ». En 1502, une visite extraordinaire des travaux ayant été demandée par les chanoines, il se rendit sur le chantier, accompagné de son confrère Jean Bailly, et ces deux artistes donnèrent leur avis sur la nature et la quantité des pierres à approvisionner pour la construction du « gros pillier commancé par devers le pavé ». Au mois d'août de la même année, Martin Chambiges ayant été appelé à Troyes pour prendre la haute direction des travaux de la cathédrale, Garnache fut chargé d'assister le nouvel architecte pendant son séjour dans cette ville. On le trouve,

en 1507, faisant partie d'une nouvelle réunion d'artistes et de praticiens chargés de donner leur avis sur ce qui était à faire « touchant les fondements de la tour vers le pavey ». Il paraît avoir été supplanté en 1517 par Jean de Soissons, gendre de l'architecte en chef; cependant il prit une part quelconque aux travaux jusqu'en 1528 ou 1530. (Assier, *Compt. de l'œuvre*. — Darbois, *Doc.* — Pigeotte, *Cath. de Troyes.*)

GARNAUD (Antoine-Martin), né à Paris le 30 novembre 1796, mort dans la même ville le 19 décembre 1861, remporta le grand prix d'architecture en 1817, à l'âge de 21 ans, sur « Un Conservatoire de musique ». Élève de Vaudoyer, il était entré à l'École des Beaux-Arts à l'âge de 14 ans. A son retour de Rome, en 1823, il fut nommé inspecteur des travaux de l'église Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, dont Le Père était l'architecte en chef. En 1826 il obtint le premier prix dans un concours ouvert pour l'étude des plans d'un théâtre à Lyon. Ses principaux travaux sont les suivants : l'église de Decazeville (Aveyron); le tombeau du roi de Hollande Louis Bonaparte, à Saint-Leu (Seine-et-Oise); les quatre piédestaux en fonte du pont du Carrousel, à Paris; à Thury (Seine-et-Marne), un tombeau pour la famille Héricart de Thury; au Père-Lachaise, le monument du statuaire Pradier et celui de la princesse Bibesco. Il obtint le troisième prix dans le concours ouvert à Paris, en 1860, pour la construction du nouvel Opéra. Il publia en 1857, chez l'éditeur Gide, un ouvrage ayant pour titre : « Études d'architecture chrétienne » [1]. (Daly, *Rev. de l'arch.*, vol. XIX.)

---

1. J'ai conservé un trop bon souvenir de mes relations avec l'excellent Garnaud pour ne pas ajouter quelques mots à la notice qui le concerne. Pour ceux qui l'ont connu, ce post-scriptum est inutile; ils ont pu apprécier mieux que par mon témoignage tout ce qu'il y avait

GARNIER D'ISLE (Jean-Charles), contrôleur général des bâtiments du roi, naquit en 1697 et mourut en 1755. Il reçut, le 3 décembre 1730, son brevet de dessinateur des plants et parterres des jardins du roi, à la place de Charles Desgots, son beau-père, démissionnaire. Il fut aussi l'un des architectes de la marquise de Pompadour, et, à ce titre, chargé, en 1748, avec L'Assurance, de la création du château et des jardins de Bellevue. Il entra à l'Académie d'architecture en 1724. On doit aussi à Garnier d'Isle les

---

de bon et d'honnête dans cette généreuse nature. Garnaud, mort à soixante-cinq ans, avait conservé intact cet enthousiasme qui s'éteint trop souvent avec le feu des jeunes années. Après un demi-siècle d'étude et de labeurs opiniâtres, il avait encore la même foi en son art : l'architecture était restée pour lui un culte comme au premier jour. Bien que, dans tout le cours de sa longue carrière, il n'ait pu réaliser que bien peu de ses rêves d'architecte, Garnaud n'avait pas pour cela perdu l'espérance; il comptait encore sur l'avenir! Dieu veuille que cet honnête homme ait conservé jusqu'au moment suprême ces illusions qui furent la consolation de sa vie et le stimulant de ses longs travaux!

Dans les dernières années de sa vie, Garnaud s'était donné cette grande tâche de trouver pour nos monuments religieux une forme nouvelle. Les édifices chrétiens du moyen âge n'étant plus, disait-il, en rapport avec nos croyances, il cherchait une architecture qui, selon lui, répondît plus exactement aux besoins du XIXe siècle. Malheureusement cette recherche d'une sorte de pierre philosophale devait être et fut, on s'en doute, pour le consciencieux artiste une trompeuse illusion. Les architectures ne sortent pas ainsi, hélas! tout armées du cerveau d'un architecte quelconque : c'est le temps, ce sont les siècles qui les font bien plus que le génie de l'homme, mais lentement, insensiblement, par une sorte d'incubation qui échappe le plus souvent à nos sens, et dont nous ne saisissons que plus tard les résultats. Ce que la poursuite de cette chimère a causé de méditations et de travail à cet infatigable artiste, on ne saurait le dire; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que la lutte incessante qu'il a si vaillamment soutenue dut abréger ses jours.

dessins des jardins du château de Crécy, près Dreux. Il mourut le 12 décembre 1755. (Leroy, *Dép. de Madame de Pompadour.* — Piganiol.—*Rens. part.*)

GARNIER D'ISLE (Charles-Hippolyte), fils du précédent, fut, le 3 juin 1756, nommé contrôleur général *ancien* des bâtiments du roi, en place de Jean-Charles, son père, mort en 1755. (*Rens. part.*)

GAROBUAU, architecte à Rodez en 1690, bâtit dans cette ville le grand séminaire et le portail de la Chartreuse, et à Vabres le palais épiscopal et le support d'orgues de l'église cathédrale. (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

GARREZ (Pierre-Joseph), né en 1802 ou 1803, remporta, en 1830, le grand prix d'architecture sur « Une maison de campagne pour un prince ». Au terme de ses études à l'école de Rome, il envoya à Paris une Restitution du port de Trajan, à Ostie. A part quelques restaurations de monuments historiques, il ne paraît avoir exécuté que des travaux d'agrandissement des bâtiments à l'École des Ponts et Chaussées. Il mourut à Paris en novembre 1852. (*Rens. part.*)

GARRIC (Guillaume) éleva, en 1547, le clocher de Saint-Mémory, à Villefranche-de-Rouergue, et fit, à la même époque, dans cette église, trois autels avec « sa piscine chacun ». (Advielle, *Les Beaux-Arts.*)

GASSE (Louis) remporta le grand prix d'architecture en 1799, sur « Un Élysée ou cimetière de 500 mètres ». De 1809 à 1815 il fit à Naples, avec la collaboration

de son frère Étienne, la promenade de Villa-Reale, la Bourse et les palais des ministères. (Dussieux, *Art. fr.*)

GASSE (Étienne). Indépendamment des travaux qu'il fit avec son frère Louis (V. le précédent), il éleva à Naples, sur ses dessins, l'observatoire de Capo di Monte. (Dussieux, *Art. fr.*)

GAU (François-Christian), né à Cologne, le 15 juin 1790, naturalisé Français. Après avoir étudié à l'École des Beaux-Arts, il partit, en 1817, pour Rome, où il releva et publia les plans du Vatican. Préparé par le célèbre Niebuhr à une exploration de l'Égypte, il entreprit de compléter, par le recueil des monuments élevés entre la première et la seconde cataracte, le grand ouvrage de l'expédition française sur les bords du Nil. Plus tard, il acheva l'ouvrage de Mazois sur les ruines de Pompeï. Successivement architecte des hospices, de la Banque de France, de la ville de Paris, il eut l'occasion d'exécuter, pour ces administrations, d'assez nombreux travaux, tels que la restauration de l'église Saint-Julien-le-Pauvre, à Paris; le presbytère de l'église Saint-Séverin, dans la même ville; le nouveau Bicêtre. Mais la construction la plus importante qui l'occupa pendant les dix dernières années de sa vie fut l'église Sainte-Clotilde, à Paris; toutefois il n'en fit exécuter que le gros œuvre [1] : la mort ne lui permit point d'accomplir jusqu'au bout son œuvre. Il mourut à Paris dans le mois de janvier 1850. Voici le titre exact de sa publication sur les monuments égyptiens de la Nubie : « Antiquités de la Nubie, ou monuments inédits des bords du Nil situés entre la première et la seconde cataracte, dessinés et mesurés

---

1. On sait que cet édifice fut achevé par un artiste des plus distingués, M. Théodore Ballu.

en 1819. » *Paris*, Didot, 1821, 1 vol. gr. in-fol. (Hittorf, *Discours pron. sur la tombe de Gau.*)

GAUCHÉ (François-Tranquille), né à Choisy-le-Roi, en 1766, obtint le deuxième grand prix d'architecture en 1789. Après avoir exposé au Salon de 1802 un projet d'abattoir public, il fit partie, en 1808, d'une commission chargée de l'étude définitive des quatre grands abattoirs de Paris, et dirigea la construction de celui de Grenelle. En 1811 il fut chargé de construire l'Entrepôt des vins, vaste établissement qui occupe une surface de 134,000 mètres. A la même époque il fit un projet de Palais de Justice pour la ville de Castelnaudary et étudia la restauration de l'église Notre-Dame de Tonnerre. Il fut, en 1815, l'architecte de la maison de détention pour les délits politiques, située quai Saint-Bernard, à Paris, ainsi que de l'établissement des Jeunes-Aveugles, où il fit exécuter des travaux de réparations. On lui doit aussi les sépultures des familles de Lépine et Marescot, au cimetière du Père-Lachaise. Gauché fut membre du conseil des Bâtiments civils et suppléa Durand comme professeur d'architecture à l'École polytechnique. Il mourut à Paris en 1846[1].

GAUCHER (de Reims) fut l'un des architectes de la cathédrale de Reims ; pendant dix-huit ans il travailla aux voûtes et au portail. Son image en marbre noir figurait à l'un des angles du labyrinthe gravé au milieu de la nef, dans le dallage de la cathédrale. Ce labyrinthe fut détruit en 1779 par le chanoine Jacquemart. (Tarbé, *N.-D. de Reims.*)

GAUDARS (Jean), l'un des architectes du château de

---

1. Cette notice est le résumé d'une autobiographie de Gauché, dont je possède l'original.

Gaillon, travailla, en 1507, à la construction de la grande galerie de ce monument, aux portes du « Pavillon » et aux cabinets du jardin. (Deville, *Compt. de Gaillon.*)

GAUDIN (Etienne), maître des œuvres de maçonnerie du duché d'Orléans, succéda, en 1418, dans ces fonctions à Arnoult de Lully, et travailla particulièrement aux fortifications de la ville. (Buzonnière.)

GAUDIN (Jean). On trouve dans un compte de 1462 la mention suivante : « Item à Jehan Papin et Jehan Gaudin, maistres des œuvres, pour leur vin d'estre allez pour la dicte ville (de Tours), veoir comme on receperoit le portal d'emprès l'arche Saint-Ciquault, à Vençay, à Saint-Sauveur et en autres endroiz des murailles et tours de la dicte ville quil falloit reparer, et à plusieurs foiz ont eu xxviii^s iiii d. t.... » (Grandmaison.)

GAUDINET ou GODINET, l'un des architectes de la cathédrale de Sens, succéda en 1532, comme maître de l'œuvre, à Cardin Guérard, qui venait de mourir, et cette même année il fit tailler des liais pour la tour de l'horloge. Il construisit, en 1537, les basses-voûtes vers la chapelle Sainte-Croix, du côté gauche de la nef. Il acheva la Tour de pierre et fit la lanterne qui la termine. Il vivait encore en 1565. On attribue aussi à Gaudinet le bâtiment principal du palais archiépiscopal de Sens. (Quantin, *Not. hist.* — Sauvageot, *Palais et Châteaux.*)

GAUSSEL (Jean) construisit, en 1431, le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, lequel consiste en trois arcades reliant les pavillons des extrémités du portail. Ce travail ne fut achevé qu'en 1439, et Gaussel reçut, pour la main-

d'œuvre, neuf cent soixante livres parisis. (Troche, *Mém. sur le porche de S.-G.-l'Aux.*)

GAUTHIER (Jean), de Nantes, fut ingénieur et architecte des bâtiments de la ville de Nancy, dans la première moitié du XVIIIe siècle; sa nomination date du 14 février 1733. (P. Morey, *Vie de Boffrand.*)

GAUTHIER (Martin-Pierre), élève de Percier, naquit à Troyes, le 9 janvier 1790. A l'âge de 21 ans il remporta le grand prix d'architecture, sur « Une Bourse pour une ville maritime ». Il fit à Rome, comme pensionnaire de l'Académie, des projets de restauration des temples de Mars Vengeur et de la Paix, qui furent remarqués. Au Salon de 1819, il obtint une médaille d'or pour un projet de basilique chrétienne. Nommé plus tard architecte de l'administration des hospices, fonctions qu'il conserva pendant plus de trente ans, il fit en cette qualité d'importants travaux à l'hospice de Bicêtre, notamment le quartier neuf des Aliénés. Ses autres œuvres sont, à Paris : l'hospice des Orphelins, l'École municipale de la rue de Fleurus, la chaire à prêcher de l'église Saint-Gervais (qui avait été mise au concours, en 1824, par le préfet de la Seine), le nouveau bureau des Nourrices, rue Saint-Denis, l'hôpital de Lariboisière; à Garches, près Saint-Cloud (Seine), l'hospice de la Reconnaissance; à Cambrai, le monument de Fénelon; à Mende, celui de Duguesclin; à Vincennes, la restauration de la Sainte-Chapelle du château; à Bonneval (Aube), l'église de Saint-Jean; à Troyes, plusieurs édifices, entre autres l'hospice Saint-Nicolas [1]. Il a publié :

---

1. Cet édifice, élevé par Gauthier dans sa ville natale, causa sa mort. Soit incurie de la part de l'inspecteur chargé de la surveillance des travaux, soit malfaçons du fait des entrepreneurs, quelques an-

« Les plus beaux édifices de la ville de Gênes et de ses environs ». *Paris*, 1818-1831, 2 vol. in-fol., fig. Gauthier avait été élu membre de l'Institut en 1842; il mourut en 1855. (Halévy, *Disc. pron. sur la tombe de Gauthier.* — Gabet, *Dict. des art.*)

GAUTIER construisit, de 1170 à 1185, la cathédrale de Palerme. (Dussieux, *Art. fr.*)

GAUTIER, architecte de Stanislas, duc de Lorraine, reçut, en 1746, des honoraires pour les plans et devis faits par lui des bâtiments de la nouvelle Intendance, à Nancy, de la construction des deux grandes écuries pour le service des troupes, et de la restauration de l'hôtel Lunati. (Lepage, *Arch. de Nancy.*)

GAUTIER (Germain), architecte du roi Louis XIII, était l'oncle de François Mansart et fut son premier maître. (Dargenville.)

GAUTIER LE MÉNÉTRIER. En 1448 il fut envoyé à Bruges par le duc de Bourgogne Philippe le Bon, pour y conduire certains travaux. On attribue à cet architecte le couvent des Cordeliers, à Dijon, lequel était construit

---

nées s'étaient à peine écoulées que des défectuosités graves se manifestèrent dans les bâtiments. Une action judiciaire s'en suivit, et Gauthier, déclaré responsable en sa qualité d'architecte en chef, dut payer, à titre de dédommagement, une somme considérable. Ce fut sa ruine, et, qui plus est, sa modeste fortune n'ayant pu suffire, il s'endetta, ne put remplir les engagements qu'il avait contractés, et d'impitoyables créanciers l'envoyèrent à la prison de Clichy, où il mourut de chagrin.

tout en bois. Ce monument curieux a été détruit par le génie militaire. Gautier était encore en exercice en 1455[1]. (Canat, *Maît. des œuvres.* — *Inv. Somm.* Côte-d'Or.)

GAUTIER DE SAINT-HILAIRE, l'un des architectes de la cathédrale de Rouen, exerçait ces fonctions au mois d'août 1251. Il habitait Rouen, sur la paroisse Saint-Michel, où il avait pris à fief, moyennant une rente annuelle de 8 livres tournois, une maison appartenant au chapitre de la cathédrale. (Deville, *Rev. des arch.*)

GAUZON ou GOUZON fut le premier architecte de l'église du monastère de Cluny; c'était un ci-devant abbé de Baume, alors retiré de Cluny et sur le point de mourir. Selon la légende, les dimensions et l'ornementation de l'édifice lui furent montrées d'une façon surnaturelle, confirmée par sa guérison subite. Ordre lui fut donné de les bien fixer dans sa mémoire et d'aller les communiquer à saint Hugues, abbé de Cluny. Ceci se passait en 1089. (F. Cucherat, *Cluny au XIe siècle.*)

GAY (Joseph-Jean-Pascal), né à Lyon le 14 avril 1775, éleva dans sa ville natale plusieurs édifices publics, notamment la Condition des soies, la Halle au blé et la Caserne de la gendarmerie. Il mourut le 16 mai 1832. (*Biogr. lyonnaise.*)

GENTIL. On attribue aux architectes Gentil et Domi-

---

1. En 1404, un architecte des mêmes nom et surnom et de la même ville fut condamné à une amende « arbitraire » pour s'être marié à une femme qui n'était pas de sa condition, « mais étant femme de condition du doyen de Vandœuvre ». Je ne sais s'il s'agit du même personnage, ou s'il faut voir là le père et le fils

nique les portails des églises Saint-Nicolas, Saint-Nizier, Saint-Frobert et Saint-André, de Troyes. Ces artistes étaient à la fois architectes et sculpteurs. (Grosley, *Éphémérides*.)

GENTILLATRE (Léonard), né à Reims en 1674, architecte et graveur, restaura les deux tours de la cathédrale de cette ville. Il eut la direction de tous les travaux de décoration exécutés à l'occasion du sacre de Louis XV, dressa les alignements des promenades, etc. Il dirigea, pendant toute sa vie, les travaux de la ville de Reims, n'ayant jamais voulu accepter d'autres honoraires que le salaire d'un ouvrier. Comme graveur, on lui doit quatre grandes vues de la cathédrale (le portail, l'abside et les deux façades latérales), ainsi qu'un plan de la ville orné des vues de ses environs. Il mourut en 1732. (*Rens. part.*)

GENTILLATRE (Timothée). Son brevet d'architecte du duc de Lorraine fut enregistré le 23 décembre 1719. Il a bâti, vers 1730, à Nancy, sur l'Esplanade, les nouvelles Halles, avec les logements et écuries qui en dépendent. Gentillâtre mourut le 5 avril 1737, âgé de quarante-huit ans, et fut inhumé dans l'église des Orphelines. (H. Lepage, *Arch. de Nancy*.)

GEOFFROY, abbé de Saint-Serge, jeta, en 1056, les fondements de la cathédrale du Mans, et travailla jusqu'en 1065 à la construction de cet édifice. (Marchegay, *Archiv. de Maine-et-Loire*.)

GEOFFROY DE NOYERS. Saint Hugues de Bourgogne, devenu évêque de Lincoln (Angleterre), fit construire sa cathédrale par un architecte de ce nom, Français comme lui sans doute et probablement originaire de Noyers (Yonne).

Toutefois, la cathédrale actuelle n'est pas l'œuvre de Geoffroy: l'église élevée par saint Hugues se serait, croit-on, écroulée par suite de la chute de sa tour centrale, qui s'abattit subitement en 1237 [1].

GÉRALD, vingt-deuxième abbé de Saint-Augustin-lez-Limoges, décora son église et fit bâtir le dortoir, la cuisine et le grand réfectoire de son monastère. Sa tombe, conservée au musée de Limoges, porte cette inscription : XIII KL MAII OBIIT DOM GERALD ABBAS AÑO MCCLXIIII. (L'abbé Texier, *Man. d'épigraphie.*)

GERARD est considéré comme l'ordonnateur et l'architecte des bâtiments de l'abbaye de Grandmont. (Martenne, *Ampliss. collect.*)

GÉRARD fut l'un des architectes de l'église Sainte-Croix de la Charité-sur-Loire, en 1056. (*Bull. arch.*, t. II.)

GÉRARD. En 1495 les chanoines de l'église Notre-Dame de Saint-Omer, voulant prendre l'avis des gens de l'art sur la restauration du vieux clocher de leur église (laquelle restauration était projetée depuis 1472), firent appeler en consultation avec Jean Hermel, architecte de la ville, les maîtres maçons ou architectes Gérard et Gérard Ledrut, de Lille; Malin, d'Ayre, et Pierre Tarisel, maître maçon de la cathédrale d'Amiens. (Hermand, *Époques.*)

GERARD LEDRUT. — V. LEDRUT (GÉRARD).

GERMAIN (LAURENT) fut, de 1501 à 1503, chargé de

---

1. Pour plus ample information, lire un très-bon article du regretté F. de Verneilh, inséré dans les *Annales archéologiques*, t. XXV.

diriger certains travaux de construction exécutés à l'église abbatiale de Saint-Michel, à Tonnerre. (*Bull. arch.*, t. II.)

GERMAIN LE MAÇON, de Corbeil, juré maçon de la ville de Paris, vérifia des travaux de maçonnerie exécutés au château de Conflans par Thomas de Christeul. Cette opération eut lieu le 18 septembre 1316. (*Rens. part.*)

GERMAIN (Saint), évêque de Paris, fut l'architecte de l'église que Childebert fit construire en l'honneur de saint Vincent. Cette église, devenue depuis la chapelle de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, fut bâtie en 550. On croit que ce prélat fut envoyé à Angers par Childebert pour y bâtir une église qu'il consacra à saint Germain, évêque d'Auxerre, et qu'après avoir achevé cet édifice il alla construire un monastère au Mans. (Grégoire de Tours, liv. V. — J. Hiret, *Antiq. d'Anjou.*)

GERMAIN (Thomas), architecte, sculpteur et orfévre, né à Paris en 1673, partit de bonne heure pour l'Italie, où il passa plusieurs années à étudier. Il exécuta, pour le grand-duc de Toscane, des ouvrages d'orfévrerie, et il bâtit une église à Livourne. De retour à Paris, en 1704, il fut employé par la cour de France et par plusieurs princes étrangers. En 1738 il donna les dessins de l'église Saint-Thomas-du-Louvre, qui fut consacrée le 24 août 1744[1]. Il mourut au Louvre, le 14 août 1748. (*Biogr. univ.*)

GERUNG. Un plan de l'abbaye de Saint-Gall (Suisse),

---

1. Cette église, supprimée pendant la Révolution et affectée, en 1801, au culte protestant, fut démolie en 1811, à l'exception d'un fragment d'abside qui resta debout jusqu'en 1850.

exécuté vers l'année 820, et que possèdent encore les archives de ce monastère supprimé, est attribué à Gerung, architecte de la cour de Charlemagne. Ce plan a été publié par M. Albert Lenoir, dans son *Architecture monastique.*

GERVAIS, architecte de l'église Saint-Nazaire de Béziers, est signalé dans un vers du récit de la croisade albigeoise : « E arz totz lo mestiers que fetz maestre Gervais. » (Fauriel, *Hist. des Croisades.*)

GERVAIS (RAIMOND). En 1562, à la suite des dévastations commises dans la cathédrale de Poitiers par les protestants, une « visite » de l'église ayant été ordonnée pour estimer la valeur des dommages et indiquer les travaux à faire pour les réparer, Raimond Gervais, « maître de maçonnerie de la maison commune », fut appelé, avec d'autres architectes, pour procéder à cette enquête. (*Bull. arch.*, t. II.)

GEYLER DE KAISERBERG fut l'un des architectes de la cathédrale de Strasbourg; en 1486 il était en exercice. (*Rens. part.*)

GIADOD, architecte lorrain, était, en 1739, à Florence, où il a construit la porte San-Gallo. (Dussieux, *Art. fr.*)

GIBERGES (ANTOINE). En 1628-1629, la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, près Villefranche-de-Rouergue, fut agrandie; Giberges fut chargé d'en « faire et parfaire » le grand portail. Les consuls de Villefranche le chargèrent, en 1631, de faire paver à neuf, en pierres de taille de Mauriac, la même chapelle de Notre-Dame-de-Pitié. (Advielle, *Les Beaux-Arts.*)

GILBERT construisait, en 1776, un des grands bâtiments de l'hospice général de Rouen. (*Alm. hist.*)

GILE, architecte du XIIIe siècle. La matrice du sceau de cet artiste existe encore; elle fit l'objet d'une communication de M. L. Delisle à la Société des Antiquaires de France, en 1859. Le sceau porte cette légende : S. (séel) METRE GILE LE MASON DE CONCI. Concy est situé dans le département de Seine-et-Oise, près de Villeneuve-Saint-Georges. (*Bull. de la Soc. des Ant.*, t. XXVI.)

GILI (JEAN) construisait, en 1357, à Montpellier, un grand portail pour les ouvriers de la « commune clôture ». En 1366 il éleva une chapelle ajoutée à l'église de l'hôpital de Saint-Guillem et répara la maison claustrale qui en dépendait. En 1385 il fut chargé de revêtir toute la nef et les voûtes hautes de Notre-Dame-des-Tables (de la même ville). Il prit part, en 1397, à une expertise d'architectes relative à la reconstruction de la tour du Palais, à Montpellier. (Renouvier et Ricard.)

GILLES et HUE reçurent 2 livres tournois pour le plan de la porte Saint-Sépulcre, de Cambrai, « quand on prit l'avis des ouvriers », le 6 juillet 1390, jour de la pose de la première pierre de cette porte. (Lefebvre, *Matér. p. l'hist. des arts.*)

GIRALDUS. A Bourges, dans un mur d'enclos de la préfecture, a été encastrée une curieuse porte du XIIe siècle provenant de l'église démolie de Saint-Ursin. Le tympan représente des fables, une chasse à cheval et les signes du Zodiaque. Sur le linteau se lit cette inscription : GIRALDUS FECIT ISTAS PORTAS. (Joanne, *Itin. Loire et Centre.*)

GIRARD. En 1782, lorsque Marie-Antoinette eut fait l'acquisition du château de Saint-Cloud, il fut chargé de restaurer la principale façade de ce palais, ainsi que les pavillons. Il suréleva d'un étage le pavillon de droite, et déplaça la chapelle et l'escalier d'honneur. (Dulaure, *Env. de Paris.*)

GIRARD CHAPEAU, maçon juré du roi. Le nom de cet artiste est mentionné dans un devis conservé aux Archives nationales, lequel devis est relatif à des travaux de réparations à exécuter dans un hôtel situé à Paris, rue de Paradis. Cette pièce est datée du 15 février 1474. Le sceau de Girard Chapeau est appendu au devis; il montre un écu chargé d'un G dans une couronne de pin et accompagné de trois étoiles, deux en chef, une en pointe, avec cette légende : GERART CHAPEAU. (*Rens. part.*)

GIRARD (JEAN), architecte de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, construisit, pour ce prince, le corps de logis du fond du château de Saint-Cloud [1]. (P. de la Grave, *Maisons royales.*)

GIRARD (PIERRE) fut architecte de la ville de Montpellier, de 1399 à 1412. Il assista, en 1410, avec quelques autres artistes, à une opération faite pour s'assurer si l'eau de la fontaine Saint-Clément pourrait être amenée à Montpellier. (Renouvier et Ricard.)

GIRARD (PIERRE). Le 16 mai 1557, « maître Pierre Girard, maître maçon du roi, à Fontainebleau », fut parrain

---

1. Une quittance autographe de Jean Girard, que je possède, nous apprend qu'il recevait du duc d'Orléans, pour ses émoluments, 600 livres par an. Cette quittance est datée du 28 mars 1695.

d'un fils de Louis Bergeron. Girard s'était marié à Catherine De l'Orme, fille du célèbre architecte. (*Bull. du Comité*, t. II.)

GIRARDIN construisit, en 1780, à Paris, pour le receveur général des finances Nicolas Beaujon, une grande serre dans le parc de l'hôtel d'Évreux (aujourd'hui l'Élysée); le pavillon dit « la Chartreuse », dans le parc situé entre le faubourg du Roule et les Champs-Élysées, et qui a porté longtemps le nom de ce financier; la chapelle Saint-Nicolas-du-Roule, à Paris, et, en 1784, les bâtiments de l'hospice Beaujon. (*Rens. part.* — Thiéry.)

GIRAUD (Pierre). De 1768 à 1775 il fut chargé, par Turgot, alors intendant de la généralité de Limoges, d'augmenter les bâtiments de l'Intendance, du Collége, de l'Hôpital général et du Dépôt de mendicité. Il fit réparer les voûtes de l'église collégiale de la même ville, et construisit, dans cette généralité, un certain nombre d'églises et de presbytères. De retour à Paris, il fut nommé, en 1791, architecte du Palais de Justice et des prisons de Paris, en remplacement de Desmaisons, et peu après architecte en chef du département de la Seine [1]. Il publia, en 1786, un ouvrage sur la désinfection des

1. S'il faut en croire Giraud, il aurait rendu d'assez grands services à l'administration municipale de Paris. On en jugera par l'extrait suivant d'une lettre adressée par lui, en date du 3 pluviôse an XI, « au citoyen Mejan, secrétaire général du département de la Seine ». « .... Dites-lui, je vous prie (au préfet), que c'est moi qui ai refondu et détruit le système barbare des anciens cachots des prisons; que ce sont mes plans qu'on exécute dans tous ces édifices, au moins en ce qui concerne l'isolement, ce qui a diminué les dépenses de construction de près de moitié et assuré pour toujours leur salubrité; qu'au mois de pluviôse

fosses d'aisance qui lui valut un prix de 3,000 francs. En 1793 il fit exécuter d'importants travaux d'aménagement intérieur à l'Hôtel des Invalides. Il a publié les ouvrages suivants : ŒUVRES DIVERSES. — « Ponts de bateaux mouvants et suspendus en l'air. — Moyen prompt, économique et sûr de réparer les piliers et colonnes engagées du Panthéon français. — Projet d'une Morgue et d'un Marché. — D'une coupole pour la Halle au blé de Paris. — Bourse. — Maisons d'arrêt, etc. » (Plans gravés et coloriés.) — « Les Tombeaux, ou Essai sur les sépultures », ouvrage dans lequel l'auteur rappelle les coutumes des anciens peuples, cite sommairement celles observées chez les modernes, donne les procédés pour dissoudre les chairs, calciner les ossements humains, les convertir en une

---

an II j'ai exposé ma tête pour rompre (et j'y ai réussi) les mesures atroces combinées depuis longtemps de faire massacrer une seconde fois les prisonniers, alors au nombre de plus de 12,000 dans Paris seulement; qu'immédiatement après la cruelle journée du 2 septembre j'ay porté le premier coup de marteau destructeur à la prison du Châtelet, sous le rapport de son insalubrité et du masque hideux qu'elle offrait à tout le quartier;..... que la voirie de Montfaucon, ne rapportant autrefois que 3,000 francs, a été louée, d'après les renseignements que j'ai fournis, 64,100 francs, charges déduites, et que, si l'on saisit bien le moment et mes idées, il n'y aurait rien d'étonnant que le bail fût porté par la suite à plus de 200,000 francs. Or, je n'ai encore rien reçu pour tous ces projets, qui m'ont couté fort cher, et dont d'autres se sont emparés.

« Dites enfin au préfet que je n'ai dû la place d'architecte du département (que j'ai occupée jusqu'à la fin de l'an IV) qu'à la mémoire de Turgot et de Franklin, morts avant la Révolution, avec lesquels j'avais eu des relations intimes, et à la recommandation spéciale de Mirabeau et du malheureux La Rochefoucauld; que je serais probablement encore chargé des mêmes fonctions, si des hommes justement méprisés aujourd'hui et autrefois aussi puissants que dangereux ne m'eussent fait connaître qu'il était prudent de m'éloigner d'eux en donnant ma démission de cette place .... »

substance indestructible et « en composer le médaillon de chaque individu ». *Paris*, an IX (in-4° avec 2 pl.) Il vivait encore en 1802. (Giraud, *Not. autobiogr. mss.*)

GIRAULT, architecte et ingénieur-machiniste des spectacles du roi, fut chargé, en 1760, par le duc d'Aumont, de la restauration et de l'embellissement du théâtre des Comédiens italiens, à l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, à Paris. (Hurtault et Magny.)

GISORS (Alexandre-Jean-Baptiste-Guy de)[1], élève de Boullée, remporta le grand prix d'architecture en 1779, sur « un Muséum des arts ». Il construisit la salle de la Convention nationale, aux Tuileries, puis, avec Lecomte, pour les Cinq-Cents, qui siégeaient au Manége, une salle d'assemblée dans le ci-devant Palais-Bourbon, devenu, par décret de l'Assemblée nationale, « la Maison de la Révolution ». Il fut l'architecte de l'abattoir de Grenelle, commencé en 1811 et terminé en 1818. Il a publié les ouvrages suivants : « Essai sur les moyens d'opérer la restauration des supports de la tour du dôme du Panthéon. » *Paris*, an VII. — « Projet d'embellissement de la Bibliothèque nationale dans l'édifice ci-devant destiné à la paroisse de la Madeleine. » *Paris*, an VII, in-8°. — « Concours d'architecture pour le projet demandé sur les constructions de la Madeleine. » In-4°. — « Thermes de Napoléon, projetés sur le terre-plein du Pont-Neuf, à Paris. » In-8°. (Roquefort. — *Rens. part.*)

---

1. Le brevet d'élève de l'école de Rome décerné à un Gisors, le 4 septembre 1779, porte les prénoms de « Jacques-Pierre ». Est-ce une erreur, ou bien s'agit-il de l'autre Gisors, qui fut le père d'Alphonse ? Toujours est-il que le nom n'est pas précédé de la particule *de*.

GISORS (Henri-Alphonse-Guy de), neveu du précédent, né à Paris en 1797, élève de son oncle et de Percier, obtint le deuxième grand prix d'architecture au concours de 1823. De cette dernière année à 1840, il construisit ou acheva de construire : à Ajaccio, l'hôtel de la Préfecture ; à Paris, l'hôpital des Cliniques, l'amphithéâtre de l'Observatoire, l'École normale supérieure. Nommé architecte du Luxembourg en 1834, en remplacement de Louis Prévost, qui avait refusé de construire les additions dont le résultat devait être de défigurer l'œuvre de De Brosse, il y éleva la salle provisoire des séances judiciaires, puis la nouvelle salle des séances de la Chambre des Pairs. Il modifia le dessin des parterres, restaura le cloître et la chapelle, et fit un nouvel escalier d'honneur. En 1854 il entra à l'Académie des Beaux-Arts et fut nommé membre du Conseil général des bâtiments civils. On a de lui une monographie du palais du Luxembourg. Il mourut à Paris le 17 août 1866. (*Rev. de l'arch.*)

GITTARD (Daniel), né à Blandy, bourg de la Brie, le 14 mars 1625 [1]. Il devint architecte et ingénieur du roi, et travailla en cette qualité à Belle-Ile en-Mer. Gittard fut le quatrième des huit architectes qui composèrent l'Académie d'architecture lors de sa création. Il continua, en 1670, les travaux de l'église Saint-Sulpice, à Paris, commencés par Levau. Les parties de cet édifice qui lui sont attribuées sont

---

1. Voici l'acte de baptême de Gittard : « Le 14e jour du dit mois de mars 1625 a esté baptisé Daniel, filz de Jehan Gittard et Claude Béchard, ses père et mère, et tenu sur les saints fonts par honorable homme Daniel Viart, laboureur, demeurant au Chatelet en Brie, et par honeste femme Jacqueline Masson, laquelle a déclaré ne sçavoir écrire ny signer, de ce requise par moi curé soubzsigné, qui ay avec le dit Viart signé ces présentes. *Signé :* Daniel Viart, Turner (curé). »

la chapelle de la Vierge, qu'il acheva seulement; le chœur, les bas-côtés tournants, le bras gauche du transept et le portail du même côté. Les travaux de cette église furent une seconde fois suspendus, en 1675, pour n'être repris qu'en 1718 par Oppenord. Il continua également l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris, commencée en 1630, et dont le chœur seulement avait été élevé; c'est à lui qu'on doit le portail et la nef de cette église. Parmi les autres travaux exécutés à Paris par Gittard, on cite les suivants : l'hôtel de Saint-Simon, depuis hôtel de la Force, situé rue Taranne; l'hôtel de la Meilleraie, rue des Saints-Pères; la maison de Lulli, rue Neuve-des-Petits-Champs, à l'angle de la rue Sainte-Anne. Il termina le château de Saint-Maur, pour le cardinal du Bellay, lequel avait été commencé par Philibert De l'Orme. Gittard mourut à Paris, le 15 décembre 1686. (*Rec. mss.* — Piganiol. — Lemaire, *Archiv. nobil. univ.* — *Arch. de l'art fr.*)

GITTARD (Pierre), fils de Daniel, fut reçu membre de l'Académie d'architecture le 5 mai 1699. En 1712 il était ingénieur en chef pour le service du roi à Philippeville, et à Lille en 1713. Il mourut dans cette dernière ville en 1746. (*Arch. de l'art fr.*)

GOBELIN (Jean). En 1611, le 13 juillet, lors de la reconstruction de la chapelle des Saints-Martyrs, dépendant de l'abbaye de Montmartre, on fit, en fouillant, la découverte d'une ancienne crypte qui donna lieu à de longues dissertations. Un secrétaire de la Chambre du roi, Pierre Pochat, visita cette crypte en compagnie de plusieurs personnes notables, parmi lesquelles se trouvait « maistre Jean Gobelin », architecte, et Adam Boisset, peintre et sculpteur. (Du Breul.)

GOBERT, architecte du roi, construisit à Paris, pour les Carmes déchaussés (les Petits-Pères), une galerie dépendant de la bibliothèque, et fut reçu, en 1699, membre de l'Académie d'architecture. (Piganiol.)

GABREAU (Jean), un des architectes du château de Chambord, recevait 20 sous par jour pour ses honoraires, et la journée des ouvriers travaillant sous sa direction était de 4, 5 et 6 sous. (De la Saussaye, *Chambord.*)

GODARD (Claude), architecte et sculpteur orléanais, fit, vers 1615, l'autel de la chapelle des Minimes, à Orléans, lequel fut orné de sculptures exécutées par le même artiste. (Buzonnière, *Hist. d'Orl.*)

GODARD (Pierre) exécuta, à la fin du XVIIe siècle, à Angers, les travaux de la Poissonnerie. (Port, *Arch. d'Angers.*)

GODDE (Étienne Hippolyte), né à Breteuil (Oise) le 26 décembre 1781, élève de Lagardette, fut architecte de la ville de Paris de 1813 à 1830. Ses principales œuvres sont : l'église de Boves (Somme); des travaux de restauration à la cathédrale d'Amiens et à l'église de Corbie; à Paris, le séminaire Saint-Sulpice, les presbytères de Saint-Pierre de Chaillot et de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle; des travaux d'agrandissement à l'église Sainte-Élisabeth; la chapelle et la porte d'entrée du cimetière du Père-Lachaise; les monuments funéraires du maréchal Pérignon et de la famille Frochot; la porte d'entrée du cimetière du Sud et les bâtiments qui en dépendent; un atlas de 300 dessins, plans, coupes et élévations des églises de Paris, lequel atlas était conservé dans les ar-

chives municipales de cette ville. Godde mourut à Paris le 7 décembre 1870. (*Rens. part.*)

GODE (Denis) reconstruisit, à la fin du XIVe siècle, l'église Saint-Laurent, à Rouen, qui avait été détruite par un incendie. (*Rev. des soc. sav.*, 4e sér., t. VII.)

GODEAU reconstruisit, de 1727 à 1731, les bâtiments de l'ancien monastère de la Mercy, à Lyon. (*Biogr. lyonnaise.*)

GODEFROY, natif de Nointôt (Seine-Inférieure), religieux de l'abbaye de Saint-Wandrille, succéda en 1255 à Pierre Mauriel comme architecte de l'église de son monastère; il acheva le chœur de cette église. (L'abbé Cochet, *Les Églises.*)

GODOT, architecte du roi, contrôleur des bâtiments du château de Compiègne, reçu membre de l'Académie d'architecture en 1739, mourut vers 1760. (*Rens. part.*)

GOFREDUS. Sur le quatrième chapiteau du sanctuaire de l'église de Chauvigny (Vienne), on lit ces mots : « GOFREDVS ME FECIT ». Si ce nom n'est pas celui d'un sculpteur, il est probable qu'il appartient à l'architecte de l'édifice. (Mérimée, *Voy. dans l'Ouest.*)

GOHIER (Michel). Il était, en 1488, maître de l'œuvre de l'église Saint-Ouen, de Pont-Audemer, et fut appelé, avec Jacques Leroux, pour visiter des travaux exécutés aux fortifications de la ville. (*Arch. de l'art fr.*)

GOMBERT (Thomas-François-Joseph), né à Lille le 5 janvier 1725, eut pour maître, à Paris, de Vigny. Devenu architecte de sa ville natale, Gombert fut chargé, en 1772, de

reconstruire l'hôtel des Monnaies de Lille. En 1781 il transforma le collége des Jésuites de la même ville en hôpital militaire. Après avoir fait exécuter des travaux considérables pour atténuer les débordements de la Lys, il construisit sur cette rivière le pont de Nieppe. Il mourut à Rault, commune de Lestrem (Pas-de-Calais), le 9 octobre 1801. (Leroy, *Arch. hist.*)

GOMELLI (André). Au mois de septembre 1400, Pierre de Soye, échevin d'Orléans, fut envoyé à Bonneval pour traiter avec lui de la construction des tours de la porte de Bourgogne. (De la Borde, *Ducs de Bourg.*)

GONDOUIN (Florent), sieur de la Perrière, fut chargé, en 1655, de la construction de l'église Notre-Dame des Ardillers, à Saumur. Il avait pour collaborateur un sculpteur nommé P. Biardeau. A la même époque, il fut appelé à Angers pour donner son avis sur la reconstruction des grands ponts de cette ville. Il habitait alors Saumur. (Port, *Arch. d'Angers*. — *Rev. des soc. sav.*, 3e série, t. III.)

GONDOUIN (Jacques) naquit le 7 juin 1737, à Saint-Ouen-sur-Seine. Élève de Blondel, il remporta, en 1758, le second prix d'architecture et obtint une place de pensionnaire à Rome. Après quatre années de séjour en Italie, il revint en France, et, grâce à la protection de La Martinière, chirurgien de Louis XV, il fut chargé de la construction de l'École de Médecine, à Paris, édifice qui, commencé en 1769, fut achevé en 1786. En 1806 il éleva la fontaine dite d'Esculape, qui fait face à l'École de Médecine. La même année Gondouin commença la construction de la colonne érigée sur la place Vendôme en mémoire de la grande armée; on lui adjoignit pour ce travail Denon et Lepère. Ce monument fut inauguré

le 15 août 1810. Gondouin, qui était membre de l'Académie d'architecture depuis 1774, fut, en 1795, admis à l'Institut et appelé au Conseil des bâtiments civils. Il mourut à Paris le 29 décembre 1818. Il a laissé un ouvrage intitulé : « Description des Écoles de chirurgie. » *Paris*, 1780, in-fol. (Quatremère, *Not. hist.*)

GONIDER fut, au Xe siècle, l'architecte de la cathédrale de Tréguier (Côtes-du-Nord). (*Mélanges d'hist. et d'arch. bretonnes.*)

GONTRAN, abbé de Saint-Trudon, qui vivait au XIe siècle, est cité comme ayant pris part à de grands travaux d'architecture, mais on ignore à quels édifices il a travaillé. (Champollion, *Doc.*)

GOSSE (Michel). On lui attribue la construction de l'église d'Étretat. Le nom de cet architecte était gravé sur une pierre de l'église. (*Bull. arch.*, t. II.)

GOSSE (Pierre) et Robert Jumel dirigeaient depuis plusieurs années, au commencement du XVIe siècle, les travaux de reconstruction de l'église de Gisors. Gosse mourut en 1504, le 4 mai, laissant par testament à la fabrique de cette église la modeste somme de 65 sous. (*Ann. arch.*, t. XI.)

GOSSET. En 1514, le 6 octobre, il fut appelé, avec d'autres architectes, pour « visiter » le grand portail de l'église Notre-Dame de Saint-Omer, dont la construction avait été commencée en 1511 par un architecte brugeois nommé Van der Poële.

GOUDEVAL (Jean de), maçon juré du roi, à Paris.

Le sceau de cet artiste, appendu à un acte de 1500, conservé aux Archives nationales, montre un écu à la fasce chargée de trois objets indistincts et accompagné en chef d'une étoile. En voici la légende : IEHAN DE GOUDEVAL. (*Rens. part.*)

GOUET ou GOY (AUGUSTE), en collaboration avec Duclos, a élevé à Versailles, en 1822, sur l'emplacement de l'ancienne maison Ripaille, une Maison d'arrêt. Il naquit à Melun (Seine-et-Marne) en 1793. Ses autres travaux sont : en 1825 et 1826, les Marchés aux bestiaux de la ville de Poissy et la chapelle de la prison de la même ville; en 1827, à Versailles, la restauration de l'Évêché et la construction du Tribunal de commerce. Il est mort architecte du département de Seine-et-Oise. (Gabet. - Leroy, *Rues de Versailles.*)

GOUIN (JÉROME) fut l'un des architectes de l'église Notre-Dame-des-Marais, à La Ferté-Bernard. Il mourut en 1526 ou 1527. (Charles, *Les Vieilles Maisons.*)

GOULET (NICOLAS), né à Paris en 1745, mourut dans a même ville en 1820. Il a publié : « Moyens d'éviter les incendies et d'économiser le bois dans les constructions. » — « Inconvénients des fosses d'aisance et moyen de les supprimer. » *Paris,* 1785. — « Dissertation sur les murs des quais, les trottoirs et fontaines de Paris, etc. » *Paris,* 1818. — « Recueil d'architecture civile, ou description des châteaux et maisons de campagne des environs de Paris, etc. » *Paris,* 1806-1807. — « Description des fêtes du mariage de Napoléon. » *Paris,* 1810. Il a fait le texte du troisième volume de la « Description de Paris », par Landon. Goulet est mort architecte du cadastre de Paris et chevalier de la Légion d'honneur. (Gabet.)

GOURY (JULES), élève d'Achille Leclère, mourut à

Grenade en 1834, pendant qu'il était occupé à préparer les dessins de l'ouvrage sur l'Alhambra, publié par son collaborateur Owen Jones, sous ce titre : « Plans, élévations et coupes de l'Alhambra, avec les détails de ce magnifique exemple d'architecture mauresque, d'après les dessins faits sur les lieux par Jules Goury et Owen Jones, architectes. » *Paris*, 1842. Gr. in-fol., 51 pl. col. (*Rens. part.*)

GOUSSET (Jean). Au nombre des gouverneurs de la confrérie du Saint-Sacrement, fondée en l'église Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, se trouvait, en 1490, « Jehan Gousset, maistre masson et bourgois de Paris ». (L'abbé Pascal, *St-Nicolas-des-Champs.*)

GOUST obtint le deuxième prix d'architecture en 1788. Il était, au mois de janvier 1811, lors de la mort de Chalgrin, inspecteur des travaux de l'Arc de triomphe de l'Étoile, à Paris; il succéda à ce dernier comme architecte en chef du monument et suivit fidèlement le projet de son prédécesseur. Interrompus en 1813, les travaux furent repris en 1823; mais à cette époque on adjoignit à Goust Huyot qui, naturellement, occupa le premier rang dans la direction des travaux. Goust se retira en 1829. (Thierry, *Arc de triomphe de l'Étoile.*)

GOY (Auguste). — V. GOUET.

GRAFFAUT (Jean). En 1516, le 3 décembre, François d'Etaing chargea Graffaut, « masson de Coussergues », de reconstruire le chœur de l'église de son château de Palmas. L'artiste devait faire aussi, pour cet édifice, deux verrières « les plus larges qui se pourront faire »; la démolition et la reconstruction de la chapelle, « avec un crosier tailhé, garny

de formeretz, et y faire une verrière bien honeste avec molure et claire voye ». (Marlavagne, *Art. du Rouergue.*)

GRAMAIN (Pierre). Des travaux de quelque importance étant à faire à la cathédrale de Sens en 1457, une demande de secours fut adressée à Charles VII, et Pierre Gramain, maître des œuvres du roi, ainsi que d'autres jurés « a ce cognoissans » firent la « visitation de l'église ». Ces experts commencèrent leurs opérations le 17 octobre et les continuèrent pendant quatre jours. Il s'agissait principalement de continuer la tour neuve, qui était restée inachevée et sans couverture. (Quantin, *Not. hist.*)

GRANDHOMME a construit à Paris, faubourg Saint-Honoré, l'hôtel du comte d'Estignac et celui de Mme Levieux. (*Rens. part.*)

GRANDJEAN DE MONTIGNY (Auguste-Henri-Victor), élève de Percier, naquit à Paris le 15 juillet 1776. Il remporta le grand prix d'architecture en 1799, sur « un Élysée ou cimetière de 500 mètres ». Parti en 1802 pour Rome, il y passa plusieurs années. Il fut appelé en 1810 à Cassel et y éleva la salle des États, ce qui lui valut d'être nommé, en 1812, architecte du roi de Westphalie. D'autres édifices furent construits par lui à Cassel, notamment une porte triomphale, des fontaines publiques, un théâtre, et la reconstruction presque complète du palais du roi. Après les événements de 1814 il se rendit à Rio-de-Janeiro, où il fut chargé de la construction du palais des Beaux-Arts, de la Bourse, de villas, etc. En 1829, à l'occasion du mariage de Don Pedro, il éleva sur la place du Palais une décoration se composant d'un temple à l'hyménée encadré dans une colonnade. En 1847 l'empereur du Brésil lui décerna le titre d'offi-

cier de l'ordre de la Rose. Il a publié les ouvrages suivants : « Recueil des plus beaux tombeaux exécutés en Italie dans les XVe et XVIe siècles. » *Paris*, 1813, 24 pl. in-fol. — « Architecture de la Toscane, ou palais, maisons et autres édifices de Toscane, mesurés et dessinés par A. Famin et A. Grandjean de Montigny, architectes. » *Paris*, Didot, 1815, in-fol., 109 pl. (Taunay, *Not. sur Grandjean.* — Brunet, *Man. du libr.*)

GRAND-RÉMY (Étienne). Le maréchal de Cossé ayant acquis de la sœur de Philibert de l'Orme une maison sise à Paris, rue Saint-Antoine, connue sous le nom d'hôtel ou de « logis d'Etampes », plusieurs architectes, au nombre desquels se trouvait Grand-Rémy, furent chargés de constater l'état de cette maison et d'indiquer les réparations que cet état pouvait exiger. Dans le rapport des experts, daté du 8 juin 1572, Grand-Rémy est qualifié de « maistre général des œuvres de maçonnerye du roy ». (*Arch. de l'art fr.*, 2e série, t. II.)

GRAPPIN (Jean), architecte de l'église de Saint-Gervais et de Saint-Protais, de Gisors, est mentionné dans les comptes conservés aux archives de cette église à partir de 1539. En cette année il exécuta pour le grand portail « une Notre-Dame et ung saint Michel, et plusieurs petits ymages ». En 1542 il fit d'autres sculptures pour la voussure du même portail ; en 1558 il acheva la nef et jeta les fondements de la grosse tour. Il se rendit à Vernon en 1569 pour choisir de la pierre, laquelle était destinée au « pupître ou jubé », et reçut l'année suivante des honoraires pour ce travail. D'autres honoraires lui furent payés en 1572-1573 pour une chapelle que « le déffunct Nicollas de Gamachère » avait « ordonné estre faicte en la dicte église ». En 1574-1575 il fit les « fonts » et l'escalier de la tour. Au mois de mai 1580 Boguet fut appelé à succéder à Jean Grappin. (Delaborde, *Doc. inédits.*)

GRAPPIN (Robert), père du précédent, fit en 1521 les sept grandes figures qui remplissent une série de niches placées au haut portail de l'église Saint-Gervais et Saint-Protais, de Gisors. Il figure dans les comptes des années 1523 et suivantes pour divers travaux exécutés ou dirigés par lui en sa qualité de « maistre masson de ladite église ». En 1543, la nef de l'église ayant été renversée par le vent, il fut chargé de la réédifier. Cet événement est ainsi mentionné : « Vray est que après l'infortune du ventz advenue en la nef, le jour de Nostre-Dame Conception dernier, fut donné et aulmosné par aulcuns des dits paroissiens quelques déniers pour aider à reffaire les démolicions advenues en la présente nef. » Il vivait encore en 1547. (Delaborde, *Doc. inéd.*)

GRATTA (Antoine). C'est à lui qu'on doit le grand pont jeté sur la Moselle pour relier les deux villes de Pont-à-Mousson. Ce travail fut entrepris en 1580, sous le duc de Lorraine Charles III. (Calmet, *Bibl. lorraine.*)

GRAVETON (Balthasard) alla s'établir à Cordoue, vers le milieu du XVIIIe siècle, avec son compatriote, le sculpteur Verdiguier. Ils exécutèrent dans cette ville le trophée colossal en marbre appelé « El Triunfo », érigé en l'honneur de l'archevêque S. Raphaël. (Dussieux, *Art. fr.*)

GREFFIER (Simon) et François Auger relevèrent, à leurs frais, le pignon du bas de la nef de l'église Saint-Hilaire, à Tours. Ces travaux étaient terminés en 1696. (Grand maison.)

GRÉGOIRE (H.) naquit près de Maubeuge (Nord) en 1791. Après avoir étudié à l'école des Beaux-Arts de Paris, de 1806 à 1811, il alla s'établir à Rouen, où il devint archi-

tecte de la Seine-Inférieure. On lui doit l'hospice des Aliénés de cette ville, commencé par Jouannin; mais son œuvre principale est le nouveau portail de l'église Saint-Ouen. En 1840 il restaura le plafond de la nef et les fausses voûtes de l'église Saint-Étienne, à Fécamp. (Guyot de Fère. — E. Frère, *Man. du bibl. normand.* — L'abbé Cochet, *Égl. de l'arr. du Havre.*)

GRENEUSE (THOMAS). En 1575 deux maîtres maçons de Paris, Mathieu le Divin et Thomas Greneuse, prenaient la qualité de « bacheliers en l'art de maçonnerie ». C'étaient évidemment des architectes. (Mélicocq, *Art. du Nord.*)

GRÉTERIN construisit à Paris, avec la collaboration de Grillon, l'Entrepôt des Douanes. Il mourut en 1846, à l'âge de quarante-cinq ans.

GRIGNON (MATHURIN) succéda en 1529 à Jean Texier comme architecte de l'église Notre-Dame, de la Ferté-Bernard. Il mourut vers la fin de l'année 1532. (L. Charles, *Notes biogr. sur la F.-Bernard.*)

GRILLON (EDME-JEAN-LOUIS), né à Paris en 1786, remporta le deuxième grand prix d'architecture en 1809. Il fut chargé de la construction du monument qui devait être élevé à Louis XVI sur la place de ce nom (aujourd'hui « de la Concorde »), à Paris; mais la Révolution de 1830 fit suspendre l'exécution de ce travail. Les fondations jetées par Grillon reçurent, en 1836, le piédestal de l'obélisque. Il dirigea vers 1840, en collaboration avec Gréterin, les travaux de l'Entrepôt des Douanes, et devint inspecteur général des Bâtiments

civils. Grillon fut un des collaborateurs de l'ouvrage intitulé : « Choix d'édifices publics en France, etc. » (*Rens. part.*)

GRILLOT (Nicolas), né en 1759, mourut à Nancy en 1824, architecte du département de la Meurthe. Ses principaux travaux sont les suivants : à Nancy, le Collége, la restauration du palais ducal, la décoration des salles de spectacle et de bal; à Épinal, le Tribunal et la Salle de spectacle; on lui doit aussi le bain royal de Plombières. (*Biogr. des h. marq. de l'anc. Lorraine.*)

GUÉNEPIN (Auguste-Jean-Marie), élève de Peyre (Antoine-François), naquit à Paris le 17 juin 1790. Il remporta le premier grand prix d'architecture en 1805, et partit pour Rome. Après avoir quitté l'Académie de France dans les premiers mois de 1810, il parcourut le centre et le nord de l'Italie[1]

---

1. Je possède une lettre de Guénepin, datée de Bologne, le 15 juin 1810. Cette lettre, pleine de jeunesse et d'entrain, est adressée à Huyot, qui était alors pensionnaire à l'Académie de France. Guénepin y rend compte à son camarade d'une tournée qu'il fait en Italie en passant par Ancône, Sinigaglia, Fano, Pesaro, Rimini, Ravenne, etc. Chacun des monuments qu'a rencontrés le jeune artiste est décrit là au courant de la plume, en quelques mots, et dans un langage élégant et précis où l'on reconnaît le lauréat qui avait, à l'âge de treize ans, remporté un second prix au grand concours des colléges nationaux. Bien que cette lettre soit assez longue, elle est trop intéressante pour que je ne la donne pas *in extenso*. La voici : « Mon cher ami, je suis à Bologne depuis trois jours et j'y resterai quelque temps. Il fait une chaleur excessive depuis quelques jours et il m'est impossible de travailler beaucoup. Cette ville est vraiment très-intéressante et gagne beaucoup à être connue. Je viens d'y louer une petite chambre et je dîne chez le traiteur; j'y dépense à peu près comme chez N..... (nom illisible). Je te remercie infiniment de ta lettre, que j'ai reçue à Ancône; elle est remplie de détails qui m'ont fait grand plaisir; j'espère

et rentra en France. Après avoir été attaché aux travaux de l'abattoir Montmartre en qualité d'inspecteur, il fut, en 1820, choisi pour remplir les mêmes fonctions au séminaire Saint-

---

que celle-ci sera au moins aussi longue que la tienne. Tu pourras vérifier si le papier est rogné. J'ai eu à Ancône et à Fano quelques légers soupçons de fièvre, mais imperceptibles, huit jours après avoir renoncé au quinquina, que j'avois eu la bonhomie de prendre quarante-six jours de suite. Tu peux faire part de cette expérience à ceux qui ont la bonté d'y croire et qui savent si bien expliquer à chaque reprise pourquoi on a eu la fièvre. Je vais te continuer, en gros, la relation de mon voyage. J'en suis resté à Ancône dans ma lettre à Achille [Leclère]. J'ai vu dans cette ville une chose qui m'a fait grand plaisir, c'est la comédie jouée à peu près comme chez les Anciens, c'est-à-dire avec des masques et en plein jour. On jouoit une jolie comédie de Goldoni, et le Pantalon, l'Arlequin, le Brighella, avoient des masques sur la figure. A Bologne on vient de terminer un théâtre découvert où l'on joue aussi en plein jour; il est d'un architecte qui n'est pas sans talent. On pourroit faire beaucoup mieux, mais enfin c'est un théâtre à l'antique, au moins en partie; il y a des gradins et des vomitoires. Je retournerai à Ancône. L'arc de Trajan est très-beau, mais, à mon avis, bien au-dessous de ceux de Rome J'ai cru reconnaître dans ce que j'ai vu d'antique hors de Rome un certain air d'architecture de province, uni cependant au grand caractère que les Anciens ont toujours su donner à leurs monuments. — *Sinigaglia*. La disposition de la ville, à l'endroit du canal où se tient la foire, est très-belle. Ce canal est bordé de longs portiques où se mettent les marchands. On en construit encore en ce moment une grande partie qui servira je ne sais quand, car cette année, vu les circonstances, la foire sera presque nulle. — *Fano*. La charmante église de S. Paterniano, dont le Bramante a fait l'intérieur et les cloîtres; la partie supérieure de l'arc antique est du temps d'Auguste, la partie au-dessus a été ajoutée du temps de Constantin. Attenant à l'arc est une petite église dont la façade, faite dans le XVe siècle, est bien jolie. Sur cette façade est sculpté en bas-relief l'arc antique, avec une inscription qui dit que l'arc ayant beaucoup souffert dans un siége pendant lequel il avoit été battu par des machines de guerre, on l'avoit gravé tel qu'il étoit auparavant, pour en conserver la mémoire. A mon avis, ce

Sulpice, alors en construction. La même année il fut chargé de faire un projet de restauration de la fontaine de Grenelle; il s'agissait surtout d'ajouter à ce monument l'eau qui y man-

---

monument est fort curieux, en ce qu'il fait voir en quelque sorte ce que l'on pensoit de l'antique à l'époque de la Renaissance; il paroît qu'on n'avoit pas alors pour l'antique le même respect qu'à présent. D'abord il n'est pas même exécuté sur l'échelle; le caractère des corniches est entièrement changé dans quelques-unes et ils ont ajouté à l'arc toutes les gentillesses de la Renaissance, comme les moulures des chambranles d'arcades qui retournent par le bas, etc., etc. — *Pesaro*. Quelques jolis plans. — *Rimini*. L'arc antique est fort beau, mais le fronton est très-désagréable; il est plaqué sur le mur et s'arrête aux colonnes engagées sur lesquelles l'entablement profile, de manière que le fronton est en retraite sur ces colonnes. Tu le trouveras gravé partout. Ce qu'il y a d'admirable est S. François, par Léon Baptiste Alberti. La façade n'est pas terminée, et peut-être perdroit-elle de son grand caractère à être finie. Dans cet ouvrage, l'architecte est bien au-dessus de Bramante, en ce qu'il a su joindre à la finesse des profils le grand caractère de l'antique; c'est un des monuments de l'Italie qui m'a fait le plus de plaisir. L'intérieur est dans un autre genre, mais délicieux. Je suis allé à Urbin, à vingt-deux milles de la route. Le palais des ducs est une très-belle chose; la façade n'est pas terminée, mais, telle qu'elle est, c'est ce que j'ai vu de plus coquet en architecture de la Renaissance. La cour quarrée est parfaitement belle : figure-toi le troisième ordre de la cour de la Chancellerie posé sur le premier, dans une superbe proportion. Tout autour du portique du rez-de-chaussée sont rangées des antiquités. Au premier étage, la galerie fait aussi le tour de la cour; elle est de même garnie d'antiquités très-bien disposées. Il y a surtout une magnifique collection de machines de guerre antiques et modernes, en bas-relief. Ensuite toutes les salles sont remplies de charmants détails de la Renaissance; les portes en marbre ont jusqu'à trois et quatre largeurs d'ornemens. L'exécution est au moins aussi belle que dans la chapelle Sixtine, mais il y en a cent fois plus. — *Ravenne*. Je m'attendois à tout autre chose : je croyais trouver une ville sombre, remplie de fabriques presque barbares, dans le genre des villes antiques que nous avons parcourues ensemble; tout au contraire les rues sont très-

quait et qui y manque encore, mais ce projet ne reçut pas son exécution. Vers la même époque, il érigea dans le parc de M. de Sommariva une des deux reproductions du monument chorégique de Lysicrate, dont la première existe dans le parc de Saint-Cloud. En 1822 il construisit l'église de Noisy-le-Sec, et plus tard une chapelle dans l'Ile Saint-Denis. En 1826 il fit exécuter, sur ses dessins, le maître autel de l'église Saint-Thomas-d'Aquin, à Paris. En 1833 il fut élu membre de

---

larges, les maisons les plus hautes ont deux étages et toutes sont très-modernes. Mais entrez dans les églises, vous vous croyez à Rome; presque toutes ont la forme de basiliques portées par des colonnes de marbre et garnies de mosaïques. Il faut remarquer dans l'église *S. Apollinare Nuove* les grandes mosaïques des colonnes. Au commencement elles représentent un vaste monument sur lequel est écrit *Palais :* on croit que c'est celui de Théodoric. Il est très-curieux. Les colonnes portent des arcades et ces arcades sont fermées par des rideaux retroussés de différentes manières. Cela ressemble juste au palais de Rome [reproduit] en perspective dans l'ouvrage du Suisse que tu connais. Le baptistère est une chose charmante. L'église du Spirito Santo est aussi fort jolie, mais tout cela porte un caractère barbare. — *Forli, Faenza, Imola* n'ont guère d'intéressant que les places publiques. Le reste au prochain numéro. — Le palais de Vignole, sur la place de Bologne, est une des plus belles choses qu'il ait faites, si l'on tient compte des difficultés : il a dû conserver deux rues existantes et une grande partie des petites fenêtres dont la façade était criblée. L'ensemble est d'un très-beau caractère. Le palais en face de Saint-Pétrone est aussi fort joli, mais il est bien antérieur à Vignole. Voilà, mon cher ami, où j'en suis; j'ai fait deux cents lieues pour venir à Bologne, qui n'est qu'à soixante-et-dix de Rome. Fais-moi le plaisir de me répondre sur le champ. Informe-toi chez M. d'Agincourt où est M. Paris. Une fois pour toutes, il y a toujours dans mes lettres des respects pour M. d'Agincourt, M. Suvée, M. et Mme Lethiere..... Adieu, je t'embrasse et suis pour la vie ton ami,

« GUÉNEPIN. »

l'Académie des Beaux-Arts. Guénepin mourut à Paris, le 5 mars 1842. (Lequeux, *Not. sur Guénepin.*)

GUÉRARD (Cardin). — V. CARDIN GUÉRARD.

GUÉRARD (Jean). Dans le compte des exécuteurs testamentaires du duc Jean de Berry, année 1416, Jean Guérard est qualifié de « maître de la massonnerie » du duc. (Girardot, *Les Art. de Bourges. — Arch. de l'art fr.*)

GUÉRARD HANET, maître des œuvres de la ville de Béthune, se rendit en 1507 à Arras, avec le maçon Jean Grosset, pour y « visiter les ouvraiges du bolewert de la porte de Hagerue ». (Mélicocq, *Art. du Nord.*)

GUÉRARD ISERMAN [1], maître des œuvres de la ville de Béthune. En 1510 il « restouppait et remaçonnait » les canonnières des remparts de cette ville. (Mélicocq, *Art. du Nord.*)

GUÉRI MALPAYE. L'église de l'abbaye de Boulancourt (Haute-Marne) ayant été endommagée pendant l'invasion anglaise, l'abbé de ce monastère traita, le 7 décembre 1428, avec « maître Guéri Malpayé, masçon, demourant à Bar-le-Duc », pour la restauration de son église. Ces travaux coûtèrent « 400 écus d'or, un muid de froment, une émine de pois, une émine de fèves, un cent de lard et six queues de vin ». (L'abbé Ch. Lalore.)

---

1. Ce Guérard est probablement fils ou frère du précédent, malgré la différence qui existe entre ces deux noms composés. Dans le nord de la France il est d'usage d'ajouter à son nom celui de sa femme, d'où il est permis de conclure que le premier Guérard avait sans doute épousé une Hanet et le second une Iserman.

GUÉRIN (Claude). L'hôpital du Saint-Esprit avait, au rez de-chaussée, sa chapelle adossée au bâtiment principal de l'Hôtel de ville de Paris. Le prévôt et les échevins ayant obtenu des gouverneurs de l'hôpital l'autorisation de faire construire une chapelle qui devait être superposée à la leur, et se trouver ainsi au niveau de la grande salle de l'Hôtel de ville, des architectes furent désignés par les parties pour dresser le devis de cette construction, stipuler les conditions imposées à son érection et limiter la servitude consentie par les gouverneurs de l'hôpital. Un procès-verbal, qui existait aux archives de l'Hôtel de ville de Paris et qui portait la date du 21 mars 1608, faisait connaître les noms de ces architectes, parmi lesquels se trouvait Claude Guérin. (Leroux de L., *Hôtel de ville.*)

GUÉRIN, architecte du XIIIe siècle, fut enterré à Saint-Denis, près Paris. Sa tombe, retrouvée dans cette ville, porte cette inscription gravée en grandes capitales sur les bords de la pierre : « AVE MARIA. METRE GUERIN ET MARGUERITE SA FAME GISENT CI EN CET... PAR SA GRACE QUE DEX BONNE MERCI LEUR FACE. AMEN ET..... » Une grande croix fleuronnée divise en deux le champ de la pierre, et de chaque côté de cette croix sont gravés, à gauche un fil à plomb et une longue règle, à droite une truelle et un marteau[1].

---

1. J'ai vu bien des fois cette pierre tumulaire quand j'étais inspecteur des travaux de l'église abbatiale de Saint-Denis ; elle avait été enlevée d'une cheminée de la ville, où elle servait d'âtre ou de foyer, et déposée dans les magasins dépendant de l'église. Sa longueur est de 2^m15 et sa largeur de 1^m05 à la tête et 0^m78 à l'autre extrémité. Elle porte malheureusement des traces nombreuses de coups de pioche. Néanmoins c'est là un de ces monuments devenus rares, et qui méritent d'être précieusement conservés.

GUERNE remporta le grand prix d'architecture en 1769, sur une « Fête publique pour un prince ».

GUÉRONNEL (Lucas) remplaça, en 1619, Pierre Legenepvois, de Rouen, dans la conduite des travaux de l'église Notre-Dame du Havre. En 1620 il fut envoyé à Paris pour se concerter avec Lemercier, architecte du roi, relativement aux travaux de l'église, et il revint au Havre, au mois de juin, avec l'artiste parisien, qui fit le toisé des voûtes et piliers. (*Bull. du Com.*, vol. III.)

GUEROULT (François), né à Rouen le 4 août 1745, construisit dans cette ville, sur ses plans, tout le côté nord de la rue de Crosne, la Salle de spectacle ou Théâtre des Arts (1774-1776); une salle de manége dans la rue du Contrat-Social. Lors de la fédération rouennaise, le 29 juin 1790, il fut chargé de la décoration et de l'illumination de l'Hôtel de ville. Il mourut le 1er décembre 1804 à Fontaine-Guérard (Seine-Inférieure). (Th. Lebreton, *Biog. normande.* — Delaquerière, *Anc. Hôt. de ville.*)

GUESLIN fit, le 13 avril 1619, un rapport à la cour du Parlement de Paris sur le danger de la chute du Petit-Pont, de cette ville. (Lobineau, t. III.)

GUESNON, architecte du duc Léopold de Lorraine, fut, en 1717, avec son confrère Réverend, chargé de la direction des travaux d'un des bâtiments du palais Ducal de Nancy désigné sous le nom de « Chasteau de la Cour ». Cette construction, continuée jusqu'en 1721 ou 1722, ne fut pas achevée. (Lepage, *Palais Ducal.*)

GUIBAL (Barthélemy), architecte et sculpteur, né à

Nîmes, alla s'établir en Lorraine, où le roi Stanislas le nomma son second architecte. On lui doit la statue de Louis XV érigée sur la place Royale de Nancy. Il mourut à Nancy le 24 mars 1557, âgé de cinquante-huit ans. (*Rens. part.*)

GUICHARD (Antoine) fut l'un des architectes de l'église Notre-Dame de l'Épine, située près de Châlons-sur-Marne. Cette église fut commencée en 1419 par un Anglais nommé Patrice, qui, tenté par les sommes considérables dont il était dépositaire, s'enfuit un jour, laissant les ordonnateurs de la construction sans ressources pour continuer leur œuvre. Plus tard, en 1429, Charles VII, traversant la Champagne, fit reprendre les travaux, mais pour peu de temps sans doute, car ce ne fut qu'un siècle plus tard, en 1529, que Guichard put achever l'édifice. Le nom de cet architecte a été révélé par cette inscription en patois champenois qu'on lisait dans l'église : « L'an mil v^c et xxiiii, Guichard Anthoine tos catre nos at fet » [1], laquelle inscription s'applique aux piliers que cet

---

1. Cette petite inscription, qui n'a l'air de rien, devint, il y a quelques vingt ans, un des gros arguments qu'un archéologue prussien, M. Sulpice Boisserée, fit valoir en faveur de la prétendue origine allemande de l'architecture gothique. Il est vrai que M. Boisserée avait, — involontairement je veux le croire, — latinisé ainsi qu'il suit ces quelques mots de patois champenois :

GUICHART ANTHONIS COL. SACER. NOR. ACTÉE.

D'où cette conséquence un peu forcée qu'un prêtre de Cologne, *Coloniensis Sacerdos*, avait été l'architecte de l'église Notre-Dame-de-l'Épine. M. Boisserée avait, malheureusement pour lui, compté sans le savant et regretté Félix de Verneilh, qui lui prouva facilement alors, dans les colonnes des *Annales archéologiques,* l'inanité de ses théories tudesques. Quant à l'inscription pseudo-latine en elle-même, Verneilh la fit estamper et en publia un *fac-simile* qui dut avoir son éloquence. Je doute fort que M. Boisserée soit revenu à la charge.

artiste champenois réédifia « tous les quatre ». Guichard fut aussi l'architecte de l'église de Courtisols, située à deux lieues de Notre-Dame-de-l'Épine, ainsi que l'établit cette autre inscription : « L'an mille v.c et xx, Guichart Athōie ici me mist. » (Verneilh, *Cath. de Cologne.*)

GUIGNET (Jean-Baptiste), né à Versailles en 1776, élève de Heurtier et de Percier, directeur des eaux du château de Versailles, fut l'un des architectes de l'Université. Il a construit, à Paris, le collége Saint-Louis, et restauré les bâtiments de la Sorbonne. (Guyot de Fère.)

GUILHAMINOT ou GUILHEMINOT (Simon) restaura, en 1471, le clocher de l'église Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier. Dans les deux années qui suivirent il fut employé à des travaux exécutés aux murs de la ville et au pont Juvénal. En 1472 il figure dans deux expertises, la première relative à un ouvrage exécuté par un de ses collègues : un escalier alors en construction à Notre-Dame-des-Tables; la seconde ayant pour objet une visite de travaux faits au pont Juvénal. (Renouvier et Ricard, *Maîtres de pierre.*)

GUILLAIN (Guillaume)[1] fut maître des œuvres de maçonnerie de la ville de Paris et, de plus, juré du roi en l'office de maçonnerie. Voici les épitaphes de G. Guillain et de sa femme, telles qu'elles existaient dans la nef de l'église Saint-Gervais, à Paris : « Guillaume Guillain, maistre des œuvres de maçonnerie et pavement de ceste ville de Paris, qui décéda

---

1. L'ordre alphabétique des prénoms pouvant être gênant pour l'exposition des faits historiques relatifs aux Guillain, je suivrai, pour les notices de cette famille, l'ordre chronologique.

le......... » Et au-dessous : « Perrette Chambiges (fille de Pierre Chambiges), femme dud. Guillain, qui décéda au mois de septembre 1549 ». Cette épitaphe nous apprend qu'en cette année 1549, Guillain était déjà architecte de la ville [1], mais qu'il n'était pas encore en possession de l'office de juré du roi, ce qu'il n'eût pas manqué de relater dans l'inscription dont il s'agit. En 1558, comme maître des œuvres de la ville, il fit abattre un mur qui fermait la rue du Petit-Reposoir, lequel avait donné lieu à un procès qui fut gagné par les appelants. En 1572, le maréchal de Cossé ayant acheté de Jeanne de l'Orme, sœur du célèbre Philibert, la maison dite le logis d'Étampes, qui était située rue Saint-Antoine, près la Bastille, G. Guillain fut, avec son confrère Grand-Rémy, chargé par le maréchal de constater l'état de cette maison et d'indiquer les travaux et réparations à y faire. Le procès-verbal des experts porte la date du 8 janvier 1572. (Lobineau. — Sauval. — P. Lacroix, *Rev. univ. des arts.* — Berty, *Topogr.* — *Arch. de l'art fr.*, 2e série, t. II.)

---

1. En effet, au mois de juin de la même année, à l'occasion de l'entrée à Paris du dauphin, fils de Henri II, « tout le long de la dicte sepmaine... furent faictes les monstres des mestiers de Paris, qui devoient marcher à pied à la dicte entrée du roy et de la roine Et pour la premiere fois se assemblerent à la porte S. Anthoine, et allerent, sous la charge des dicts capitaines de la Saulnerie et vicomte de Beaupré, jusques au bois de Vincennes, où ils furent si bien mouillez de la pluye, que ceux qui avoient porté leurs beaux habits de soye des couleurs du roy et de la roine, furent gastés. Et ne firent ce jour leur montres les imprimeurs, les maçons, tailleurs de pierre et les cousturiers ; car les dits imprimeurs avoient un capitaine de leur estat, qui estoit Louis Chaudière, et les maçons, tailleurs de pierre et charpentiers avoient pour leurs capitaines maistre Guillaume Guillain, maistre des œuvres de maçonnerie de la dicte ville, et maistre Claude Girard, maistre charpentier... » (Lobineau, V, 360.)

GUILLAIN (Pierre), père du suivant.—V. page 338, *note*.

GUILLAIN (Pierre II). En 1605, au mois de novembre, la reprise des travaux de l'Hôtel de ville de Paris ayant été décidée par les magistrats municipaux, la direction en fut confiée à Pierre Guillain, maître des œuvres de maçonnerie, et à Charles Marchant, maître des œuvres de charpenterie. Toutefois, P. Guillain et Marchant ne semblent avoir eu pour mission que de continuer l'œuvre de Boccador, premier architecte de l'édifice; en effet, à la date du 16 février 1607, ces deux artistes ayant à indiquer aux ouvriers la forme à donner au comble du bâtiment principal, furent obligés de se conformer « au dessin en parchemin qui leur avait été montré ». Les maîtres des œuvres décidèrent que la charpente de cette partie de l'édifice aurait « la forme, structure et façon du comble de la grande salle du Louvre, dont sera fait dessein et figure ». Le nom de Pierre Guillain figure encore, au mois de mars de la même année, sur les registres de l'Hôtel de ville, dans un marché passé, d'après son avis, entre le corps municipal et l'entrepreneur Marin de la Vallée, pour la construction d'un pavillon neuf qui devait surmonter la chapelle du Saint-Esprit, contiguë à l'Hôtel de ville, et compléter l'ensemble de la grande façade. En 1613 le campanile de l'horloge de l'Hôtel de ville, ébranlé sans doute par la cloche de cinq pieds de diamètre qu'y avait fait placer, en 1609, le fondeur Antoine Lemoine[1], eut besoin d'être consolidé, et, sur la demande des officiers municipaux, Pierre Guillain, assisté de deux experts,

1. Et aussi probablement par cette horloge construite en 1612, œuvre de Jean Lintlaër, laquelle était de « même grandeur, grosseur, estoffes que celle du Palais, voire plus pesante de trois cents livres ».

fit un rapport tendant à ce que de nouvelles pièces de charpente fussent ajoutées à ce campanile. Pendant les huit années qui suivirent celle de la reprise des travaux, P. Guillain fit exécuter, de 1605 à 1607, les murs de face de la grande salle, « sur la place de Grève et sur la cour »; les combles, le campanile et la couverture du bâtiment; en 1608, les douze colonnes cannelées de la façade; en 1610 il acheva le pavillon de gauche dit du Saint-Esprit [1]. (Leroux de L., *Hôt. de ville.*)

---

1. La tombe d'un P. Guillain existait, comme celle de son frère, à Saint-Gervais; elle portait les deux inscriptions suivantes: « Pierre Guillain, fils du dit Guillaume, aussy maistre des œuvres de maçonnerie et pavement de ceste ville de Paris, qui décéda le.... »; et au-dessous: « Gillette de la Fontaine, femme dud. Pierre Guillain, qui décéda le 15e jour de février 1558, le ..... an de son aage et le commencement du vingtiesme de son mariage ». Mais évidemment, et quoi qu'on en ait pensé jusqu'ici, cette épitaphe n'est pas celle du P. Guillain dont les travaux sont exposés ci-dessus. Examinons. En 1558, le Pierre Guillain de l'épitaphe devint veuf de Gillette de la Fontaine, laquelle mourut au commencement de la vingtième année de son mariage. Pierre l'aurait donc épousée vers 1539; or, si on le suppose âgé de vingt ans seulement lorsqu'il se maria, il serait né en 1519. D'où il suit que si le Pierre qui dirigea les travaux de l'Hôtel de ville, de 1607 à 1613, était l'époux de Gillette de la Fontaine, il aurait eu quatre-vingt-huit ans lorsque les travaux furent repris, et quatre-vingt-quatorze ans lorsqu'il céda la place à son successeur. On comprend qu'il est impossible d'admettre qu'un vieillard ait pu être maintenu jusqu'à un si grand âge dans des fonctions qui exigent tant de vigilance et d'activité. D'où je conclus facilement que le Pierre Guillain de 1607 à 1613 n'est pas celui de l'épitaphe, mais qu'il doit être son fils. A la vérité, le nom du premier Pierre paraît avoir été ignoré de tous les historiens de notre Hôtel de ville, y compris Leroux de Lincy, car il ne figure pas dans la chronologie des maîtres d'œuvres municipaux donnée par le docte et consciencieux auteur. Mais cette chronologie est-elle complète? Il est permis d'en douter quand on considère que, pour le XVIe siècle, auquel appartiendrait le premier Pierre Guillain, on ne trouve entre Jacques

GUILLAIN (AUGUSTE) naquit à Paris le 4 janvier 1581, et eut pour parrain Augustin de Thou. Lors de l'entrée à Paris de Marie de Médicis, le 16 mai 1610, Auguste

---

Arasse, qui apparaît en 1529, et le second Pierre, qui se met à l'œuvre en 1610 — c'est-à-dire dans un intervalle de quatre-vingt-un ans, — que le seul nom de Guillaume Guillain. Or, pendant le XV[e] siècle, les huit architectes qui se succédèrent à l'Hôtel de ville n'exercèrent chacun leurs fonctions que pendant une période moyenne de douze à treize ans. Évidemment il y a là une lacune, et cette lacune, je crois pouvoir la remplir. En effet, voici la note précieuse que je trouve dans Sauval (t. III, *Preuves*, 646) ; elle est prise dans les comptes de la prévôté de Paris. « A M[e] Claude Perrot, procureur du Roy en la dite ville et *Pierre Huissain*, maistre des œuvres de la ville, soixante livres, à chacun d'eux trente livres, pour leurs peines, salaires et vacations d'avoir vacqué depuis le quinzième avril jusqu'au vingt-sixième du dit mois 1573, à l'exécution d'une commission du vingt-septième mars du dit an, pour visiter les porte-eaux de Chaulny, Pont-Ste-Maixance et Creil. » Indubitablement Sauval a mal lu le nom de ce maître des œuvres : son *Pierre Huissain* n'est qu'un cousin du *Pierre, né de Amsterole*, qu'il nous donne (t. I, p. 341) pour l'architecte de la Sainte-Chapelle. Au surplus, ce Huissain ne se trouve nulle part ailleurs que chez Sauval ; si donc Sauval a bien lu et bien copié ce nom, il faut mettre ces coquilles au compte de ses éditeurs, car on sait que, lorsque son livre fut publié, l'historien de Paris n'était plus là pour revoir ses épreuves. Il n'en faut pas douter, ce nom défiguré, mais reconnaissable encore, n'est autre que celui de Pierre Guillain, et ce Pierre Guillain de 1573, déjà maître des œuvres de la ville, ne saurait être celui qui succéda trente-sept ans plus tard à son père comme architecte de l'Hôtel de ville. Ce Pierre est le vrai fils de Guillaume et le mari de Gillette de la Fontaine. On a vu que la dernière trace certaine de Guillaume se perd en 1572 ; si cette date est celle de la mort de ce personnage, il est tout naturel de trouver son fils lui ayant succédé en 1573. Il faut le dire pourtant, dans sa chronologie des maîtres des œuvres, Leroux de Lincy a inscrit le nom de Guillaume à une seule date, celle de 1579, qui semble être en désaccord avec la qualification de maître des œuvres de la ville donnée au prétendu Pierre Huissain six années auparavant, en 1573 ; mais, d'une

Guillain était déjà désigné pour succéder à son père Pierre Guillain. En effet, parmi les personnages appelés à faire partie du cortége, on voit « les sieurs Guillain le jeune et Pouriac receus à survivance ez offices de maistres des œuvres de maçonnerie et de charpenterie de la dite ville ». Il remplaça son père comme architecte des travaux de l'Hôtel de ville, en 1613, et construisit d'abord le portique de gauche de la grande cour. Plus tard, en 1616, il fut chargé par le prévôt des marchands de dresser le plan d'une rue à ouvrir pour établir une communication entre la galerie du Louvre et l'ancienne porte Saint-Honoré (cette rue fut celle que nous avons connue sous le nom de Saint-Nicaise). Dans un marché daté du 13 octobre 1617, entre le prévôt des marchands et Thomas Boudin, « maistre sculpteur », relativement à la cheminée de la grande salle de l'Hôtel de ville, côté de l'arcade Saint-Jean, il est mentionné comme le maître des œuvres sous la direction duquel devront être exécutés les travaux. A la date du 2 mai 1623, il présentait le devis des ouvrages de maçonnerie à exécuter pour la construction de trois lucarnes qui devaient surmonter le même corps de bâtiment et être terminées pour le jour de la Saint-Jean-Baptiste de la même année [1]. En 1624, le 28

---

part, Leroux de Lincy a pu se tromper, il n'appuie cette date d'aucune preuve; d'autre part, le fils de Guillaume pouvait bien être reçu en survivance à l'office de son père dès 1573, puisque Auguste Guillain, le fils (voir ce nom), avait déjà obtenu cette faveur en 1610, bien qu'il dût attendre encore trois ans (jusqu'en 1613) avant que la mort de son père le rendît titulaire. Rien ne s'oppose donc à ce que ce Pierre Huissain apocryphe disparaisse de l'histoire pour rendre à Pierre Guillain Ier la place qui lui appartient.

1. Ces lucarnes, qui devaient couronner le corps de logis de gauche de la grande cour, ne furent pas achevées dans le délai prescrit, si l'on en juge par l'inscription suivante, qu'on lisait sous le portique du bâtiment dont il s'agit : « HANC. ÆDIFICIORUM. MOLEM. MULTIS. IAM. ANNIS.

juin, lors de la pose de la première pierre de la fontaine de Grève, à Paris, il fut averti, en sa qualité de maître des œuvres de la ville, de « tenir les martereaux prêts » pour cette cérémonie. Le 24 mai 1625, le prévôt des marchands et les échevins s'étant rendus au collége de Navarre pour une semblable opération, Guillain présenta au prévôt des marchands « une truelle d'argent avec du mortier, lequel sieur prevost a maçonné sur l'assise de la dite première pierre, et après, tour à tour, les dits sieurs eschevins et greffier en ont fait autant ». Le 1er août 1628 il figura également à la pose de la première

---

INCHOATAM. ET. EFFECTAM. MARINUS. DE. LA. VALLÉE. ARCHITECTUS. PARISIN. SUSCEPIT. AN. 1606. ET. AD. VLTIMAM. VSQUE. PERIODUM. FŒLICITER. PERDVXIT. AN. SAL. 1628. » (Marin de la Vallée, architecte parisien, a entrepris, l'année 1606, ce grand édifice resté longtemps inachevé et imparfait, et l'a heureusement terminé l'an du salut 1628) Cette inscription est un mensonge adressé à la postérité par l'intrigant entrepreneur des travaux, Marin de la Vallée. Les vrais architectes de cette partie de notre Hôtel de ville sont les Guillain (Pierre II et Augustin); Marin n'en fut que le maçon, mais ce maçon était riche, tandis que les architectes qui le commandaient étaient pauvres sans doute, de là la prééminence qu'il put effrontément s'arroger. Au surplus, si peu de gens, même de nos jours, savent distinguer un maçon d'un architecte, qu'il ne faudrait pas trop s'indigner contre le prévôt des marchands d'alors qui toléra, qui autorisa peut-être cet effacement complet du maître de l'œuvre au profit d'un négociant malhonnête. Car, chose incroyable, dès 1619 Marin de la Vallée avait été dénoncé à la justice comme n'ayant pas rempli fidèlement les obligations de son marché; des malfaçons nombreuses étaient signalées à cette époque dans ses travaux, et il fut condamné à refaire les ouvrages jugés défectueux par le maître des œuvres! Et ce fournisseur indélicat qui, de l'aveu du corps municipal et aux yeux de celui même qu'il frustrait avec tant d'audace, put s'approprier publiquement et pompeusement la gloire modeste de l'artiste. O puissance de l'argent, tu es parfois bien méprisable! — L'inscription ci-dessus rapportée a dû disparaître dans l'incendie allumé par la Commune.

pierre du collége de Clermont, rue Saint-Jacques. Augustin Guillain mourut en 1636 et fut enterré dans l'église Saint-Paul, à Paris. Voici l'épitaphe qu'on lisait sur sa tombe : « Cy gist honnorable homme Augustin Guillain, vivant maistre des œuvres, garde et ayant charge des fontaines de la ville de Paris, juré du Roy, des œuvres de massonnerie, lequel déceda le 6e jour de juin, jour de saint Claude, 1636 ». (Leroux de L., *Hôt. de ville.* — P. Lacroix, *Rev. univ. des arts.* — Berty, *Topogr.* — Lobineau, t. V, *Pr.*)

GUILLAIN (Augustin), fils du précédent, fut, de 1636 (à la mort de son père) à 1643, conjointement avec Christophe Gamare, maître des œuvres de maçonnerie de la ville de Paris. (Leroux de L., *Hôt. de ville.*)

GUILLAUME a construit, à Dijon, l'église Saint-Bénigne. (Mabillon, *Act. Sanct.*, t. VIII.)

GUILLAUME. A la face externe du chevet de l'église Saint-Étienne, de Caen, on lit l'inscription suivante gravée en caractères gothiques dans le mur de la chapelle de la Vierge : « GVILLELMUS JACET HIC, PETRARUM SUMMUS IN ARTE ; — ISTE NOVUM PERFECIT OPVS DET PRÆMIA CHRISTUS. AMEN »[1]. Cette inscription rappelle le nom de l'architecte du XIIIe siècle,

---

1. Cette inscription, inexactement transcrite par Ducarel, et qui a été rectifiée par Delarue, est remarquable, dit M. Hippeau, par les signes et les abréviations qui s'y rencontrent, par les trois points qui séparent chacun des mots et par les signes d'invocation qu'on voit au commencement et à la fin, lesquels y sont figurés par une croix allongée avec trois points pour indiquer la Trinité. Les lettres minuscules et cursives qui la composent sont du XIIIe siècle.

auquel on doit la construction du rond-point de l'église. (Hippeau, *Abbaye St-Étienne de Caen.*)

GUILLAUME, religieux de l'abbaye de Saint-Wandrille, né à Norville (Seine-Inférieure), travailla de 1288 à 1304 à la construction du clocher de l'église de son monastère; mais ce travail fut achevé par Guillaume de la Doullée ou de la Doublie, abbé, de 1304 à 1342. (Cochet, *Les Églises.*)

GUILLAUME (PIERRE), maître des œuvres de la ville de Paris. En 1602, le 23 novembre, il lui fut ordonné, par le prévôt des marchands et les échevins, de « se transporter au premier jour en l'arcenacq de la dicte ville, pour veoir quels ouvrages de maçonnerye il convient faire pour les répparations nécessaires et en faire son rapport ». (Leroux de L., *Hôt. de ville.*)

GUILLAUME DE MARBOURG. — V. MARBOURG (GUILLAUME DE).

GUILLAUME MARTIN. Chorier, dans ses « Recherches sur les Antiquités de Vienne », signale ainsi qu'il suit le nom de cet artiste : « La colonne qui est proche de la porte la plus fréquentée (dans l'église Saint-André-le-Bas, à Vienne) a sa plinthe et son stylobate de marbre blanc. Aussi l'architecte de cette église l'a choisie entre les autres pour y graver des préceptes tirés de l'Évangile et son propre nom, qu'il a tâché d'immortaliser dans son ouvrage : il s'appelait Guillaume Martin et vivait en 1152. » Voici l'inscription dont il s'agit, sauf quelques lettres détruites par le scellement d'une barre de fer :

ADORATEDNM̄

INAVLASCAEIV

+ . ETCV̄ . STATIS

ADORADV̄ . R . . .

ITTITE . SIQVID

HABETISADVERSVS

ALIQEVSQ . LXXES VIIES

+ VVIILELMVS . MART

INI . MEFECIT

ANOMILL . CLII ∴ ABINCD

Voici comment cette inscription a été lue :

ADORATE DOMINUM IN AULA SANCTA EJUS

+ Et cum statis ad orandum remittite si quid habetis

Adversus aliquem usque septuagies septies

+ Willelmus Martini me fecit

Anno millesimo centesimo quinquagesimo secundo ab incarnatione Domini. (*Ann. archéol.*, t. XIX.)

GUILLAUME DE SAINT-MARC. — V. SAINT-MARC (GUILLAUME DE).

GUILLAUME DE SENS. — V. SENS (GUILLAUME DE).

GUILLAUME DE VERCIN. — V. VERCIN (GUILLAUME DE).

GUILLAUMEST (PIERRE), architecte et sculpteur. Le 22 mars 1571, il reçut 45 livres tournois pour l'exécution du piédestal qui supportait le monument de la Pucelle, érigé sur le pont d'Orléans. (*Art. orléanais.*)

GUILLAUMOT (Charles-Axel), né à Stockolm, de parents français, le 27 janvier 1730, était avant 1789 « membre de l'ancienne Académie d'architecture, premier architecte de la généralité de Paris, inspecteur général des cazernes des gardes-suisses, construites sur ses dessins et sous sa conduite, inspecteur général des pépinières de la généralité, directeur et inspecteur général des travaux dans les carrières sous Paris et plaines adjaçantes, directeur de la manufacture des Gobelins et de la Savonnerie, intendant général des bâtiments, jardins, arts, académies et manufactures du gouvernement » [1]. Après avoir fait ses études à Paris, où il arriva à l'âge de onze ans, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre; il revint en France et se fixa à Paris. Il commença, en 1754, la construction des casernes de Saint-Denis, de Rueil, de Courbevoie, destinées au logement des Suisses de la garde du roi; en 1769 il construisit également celles de Joigny. Il fut admis à l'Académie d'architecture le 7 mai 1773. En 1782 il fut appelé à Orléans, avec Mique et Brébion, pour visiter la cathédrale, où des tassements considérables s'étaient manifestés, et les trois experts ordonnèrent des travaux de consolida-

---

1. J'emprunte cette énumération des titres de Guillaumot à une note autobiographique, signée de son nom, que je possède. Cette note se continue ainsi : « ...est marié et a une fille, aussi mariée. Avoit avant 1789 une propriété à La Rochette, près Melun, et une autre à Versailles. Ayant été privé en aoust 1792 de ses meilleures places, il a été obligé de vendre ces propriétés, ainsi que ses effets les plus précieux, pour subsister pendant les orages de la Révolution, lui et sa famille, composée alors de sa femme, de sa fille, de son gendre, de deux petits-enfants en bas âge et de cinq domestiques. En sorte qu'il ne lui reste plus que les traitements attachés aux places d'administrateur de la manufacture nationale des Gobelins, qui lui a été rendue en l'an III, et d'inspecteur général des carrières, qu'il n'a jamais cessé d'exercer. — Ce 8 prairial an XI de la Rép^e fr. — (Signé) Guillaumot. »

tion. Les autres travaux exécutés par cet architecte sont : le palais abbatial de Vezelay, en Bourgogne; le château de Sauvigny, celui de la Brosse, près Montereau. Il a publié les ouvrages suivants : « Remarques critiques sur un livre intitulé : Observations sur l'architecture, de M. l'abbé Laugier, par G..., architecte. » *Paris*, 1768. — « Mémoire sur la manière d'éclairer les galeries du Louvre. » *Paris*, 1794. — « Considérations sur l'état des beaux-arts à Paris, particulièrement sur l'architecture, et sur la nécessité d'y élever plusieurs monuments importants. » 1802. — « Essais sur les moyens qui constituent la beauté essentielle en architecture. » 1802. — « Observations sur le tort que fait à l'architecture les déclamations hazardées et exagérées contre la dépense qu'occasionne la construction des monuments publics. » In-8°. — « Considérations sur les connaissances et les qualités nécessaires à un architecte pour exercer son art avec distinction. » In-8°. Etc. Guillaumot mourut à Paris le 7 octobre 1807. (G. Peignot, *Doc. auth. et détails curieux sur les dépenses de Louis XIV.* — Buzonnière. — *Rens. mss.*)

GUILLOT (Dagobert). A la date du 26 mars 1592, un marché fut fait entre le gouverneur de la ville et du château d'Angers et « honneste homme Dagobert Guillot, maistre architecte, demeurant en ceste ville d'Angers, paroisse de Sainct-Pierre ». Il s'agissait des fortifications du château, notamment du donjon et de la plate-forme de la Tour-Breton. (*Rev. des Soc. sav.*, 4e série, t. X.)

GUILLOT (Jean). « Arrêt de mort exécuté en la personne de Jean Guillot, Lyonnois, architecte, deüement convaincu de l'horrible calomnie par lui imposée à ceux de la Rochelle, descrit par le sieur de Montmartin ». *Paris,* A. Saugrain, 1624. Tel est le titre d'une brochure qui faisait

partie de la bibliothèque de Charles Magnin, vendue à Paris le 16 février 1863.

GUILLOT (Nicolas). En 1590, Guillaume Marchant fut nommé maître général des œuvres de maçonnerie du roi, en remplacement de Nicolas Guillot qui venait de mourir. Ce dernier était déjà en possession de cet office en 1585; c'est probablement cette année-là qu'il succéda à Simon Alix. (*Ordonn.*, *statuts*, *etc.*)

GUILLOT DE DAMPMARTIN. — V. DAMPMARTIN (Guillot de).

GUINAMOND, moine de la Chaise-Dieu, architecte et sculpteur, fit, en 1081 ou 1082, aux frais du chanoine Etienne Itherius, le mausolée du premier évêque de Périgueux. Ce monument fut élevé à Périgueux, dans l'église conventuelle attenant à l'évêché. (*Arch. de l'art fr.*, t. V.)

GUINGAMPS (Jean). Pendant la construction de la cathédrale de Gironne (Espagne), en 1416, une controverse s'éleva au sein du chapitre et dans la cité à propos du plan à adopter pour l'édifice : les uns désiraient un vaisseau d'une seule nef, tel qu'il était commencé, d'autres demandaient trois nefs. L'évêque Don Dalmacius et les chanoines décidèrent alors de soumettre la question aux architectes les plus renommés du royaume d'Aragon, auxquels furent adjoints deux artistes travaillant en France : Guillaume Sagrera, maître des œuvres de l'église Saint-Jean de Perpignan, et Jean Guingamps, qualifié architecte et bourgeois de la cité de Narbonne. (Lucas, *Notes archéol.*)

GUIRAULT DE POMIER. Un petit monument

funéraire appliqué au mur nord de l'église Sainte-Eulalie, à Bordeaux, conserve la mémoire de cet architecte. Dans un encadrement de pilastres en style de la Renaissance se trouvent les armoiries du défunt et l'inscription suivante :

EN L'AN QUE LE ROY FRANÇOYS FUT PRIS (1525)
CET ÉPITAPHE ICI FUT MIS ;
ET SI DÉMONTRE PAR DROITURE
QU'ICI-BAS EST LA SÉPULTURE
DE MAISTRE GUIRAUD DE POMIER,
SANS LA CHERCHER AUTRE QUARTIER,
MAITRE DES ŒUVRES DU ROI EN GUIENNE,
ET DE CETTE VILLE SOUVERAINE.
QUE DIEU VEUILLE PAR SA GRACE
QUE VOIR LE PUISSE FACE A FACE.

(Bordes, *Hist. des mon. de Bordeaux.*)

GUNZO, moine de Cluny, fut l'architecte de la grande église détruite en 1789, laquelle fut consacrée par l'abbé Hugues.

H

HALINARD, évêque de Lyon, bâtit un pont sur la Saône en 1050. (L'abbé Lebeuf.)

HALLE (GUILLAUME), maçon du roi, et « Renier de S. Lorans, charpentier, jurés de la terre du Temple, à Paris », firent, le 29 avril 1371, une expertise dont le procès-verbal est conservé aux Archives nationales. A cette pièce est appendue

le sceau de Halle, lequel représente « un marteau de tailleur de pierre et une équerre », accompagnés de cette légende : SEEL GVILL̄E HALE (Séel Guillaume Hale). Un second sceau du même artiste, qui accompagne un autre procès-verbal du 17 février 1379, porte un marteau surmonté d'une fleur de lis et accompagné d'une équerre. (*Rens. part.*)

HALLINGUES (Étienne), l'un des architectes de l'église Notre-Dame du Havre. C'est à cet artiste que sont dues les basses nefs, les chapelles et les portails latéraux. (L'abbé Cochet, *L'Église N.-D. du Havre.*)

HAMERER (Jean) était architecte de la cathédrale de Strasbourg lors de l'achèvement de la chaire à prêcher de cette église, en 1486. La balustrade de cette chaire ne fut posée qu'en 1521. (Du Sommerard, *Hôtel de Cluny.*)

HANDRÉCIES. — V. HAUDRECIES.

HANEUSE remporta en 1733 le grand prix d'architecture sur ce sujet de concours : « Une Place publique ».

HANON ou HANNON reconstruisit, de 1539 à 1550, le cloître du monastère des Célestins, à Paris. (Piganiol.)

HAPPE construisit à Paris, en 1791, avec Sobre, la maison Batave, rue Saint-Denis ; de 1809 à 1812, le marché à la volaille et au gibier dit *la Vallée*, et en 1810 l'abattoir Popincourt. (Roquefort. — Lazare.)

HARDOUIN. On trouve dans l'ouvrage de Scamozzi : « Idea dell' architettura universale », un passage où il est dit

que maître Hardouin, architecte français, fut chargé, en 1300, de construire l'église Sainte-Pétrone, à Bologne. Cet édifice fut achevé par Palladio.

HARDOUIN (Antoine) donna les plans de l'hôpital Saint-Louis et Saint-Roch, de Rouen, en 1654. Une perspective de cet édifice a été gravée par Jean Marot.

HARDOUIN (Jules-Michel-Alexandre), fils de Michel et neveu de Jules Hardouin Mansart, fut architecte et contrôleur des bâtiments du roi. Il avait été élève de l'Académie de France, à Rome, de 1703 à 1706; admis à l'Académie d'architecture le 22 janvier 1720, il mourut en 1737. (Jal, *Dict. crit.*)

HARDOUIN MANSART. — V. MANSART.

HARDOUIN (Michel), père du précédent et frère de Jules Hardouin Mansart, fut architecte du roi, contrôleur des bâtiments, jardins, arts et manufactures de France[1].

HARDOUIN (Pierre), « maître sculpteur et architecte de Rouen », est mentionné, à la date de 1625, dans des pièces conservées aux archives municipales de Rouen. (*Rev. des Soc. sav.*, t. II.)

---

1. On ignore la date de sa naissance, mais on sait qu'il eut deux femmes : la première, Nicolle-Geneviève Nanteuil, qu'il épousa le 29 décembre 1667 et qui mourut en 1676; la seconde (en 1677), Marie-Radegonde Hinard, sœur de Pierre H., architecte du roi, et qui mourut en 1731, âgée de quatre-vingts ans. (Jal, *Dict. crit.*)

HARLAY (GILLES DE). On trouve dans un épitaphier de la Bibliothèque nationale l'inscription suivante : « Cy gist honorable homme Gilles de Harlay, en son vivant maître masson, juré du roy en l'office de massonnerie, lequel déceda le 24 febvrier 1579. »

HARMAND. Sur la plus haute lucarne du clocher vieux de la cathédrale de Chartres, du côté nord, on lit l'inscription suivante : « HARMANDUS 1164 NDD. » On suppose que ce nom est celui de l'architecte qui éleva la belle pyramide de ce clocher, mais il est impossible de l'affirmer. (L'abbé Bulteau.)

HAROU-ROMAIN (ROMAIN), fils d'architecte, naquit à Paris en 1797. Son père, ami et condisciple de Percier, obtint le deuxième grand prix d'architecture en 1788. Harou-Romain, qui s'était fait recevoir à l'Ecole polytechnique, quitta cette école lors des événements de 1815 et étudia l'architecture. A la mort de son père, qui était architecte du département du Calvados, il hérita de ces fonctions, qui lui valurent de construire, de 1820 à 1830, la maison centrale de Beaulieu (banlieue de Caen). Ce fut pour lui l'occasion et le point de départ d'une étude approfondie des établissements pénitentiaires, étude à laquelle le reste de sa vie fut presque exclusivement consacré. Il était partisan du régime de la séparation des condamnés, et il avait adopté le système rayonnant pour la surveillance non-seulement des corridors d'une prison, mais de chaque cellule. Sa prison, proprement dite, occupait la circonférence d'un plan circulaire, avec un gardien-chef au centre. En 1840 il fut chargé, avec Blouet et Horeau, par le ministre de l'intérieur, de rédiger des instructions pour la construction en province des maisons d'arrêt et de justice, selon le régime cellulaire. En 1850 il fut nommé architecte diocésain

d'Alger et fit, pour son diocèse, un projet de grand séminaire. Il mourut à Caen le 22 avril 1866 [1]. (*Rens. part.*)

HAUBERAT. Robert de Cotte ayant été chargé de nom-

1. J'ai connu Harou-Romain à Cologne, en 1846. Nous étions un jour tous deux en face de l'église des Saints-Apôtres, occupés à dessiner et préoccupés en même temps de nous-mêmes, lorsque, flairant en moi un architecte, et peut-être un compatriote, il m'aborda et me tendit la main. La connaissance fut bientôt faite. Plus tard nous nous retrouvâmes aux réunions de la Société centrale des architectes; c'était après 1848, à un de ces moments où les idées de réforme et de progrès sont à l'ordre du jour. Il venait de provoquer, de la part de la Société, une étude sur l'assainissement des logements insalubres; une commission fut élue à ce sujet et nous fûmes appelés tous deux à en faire partie. Une bonne occasion s'offrait ainsi à nous de faire plus ample connaissance et d'entamer des relations plus suivies. Je n'eus qu'à m'en féliciter. Pauvre Harou-Romain, quelle bonne et généreuse nature était la sienne! Intelligent, instruit, lettré, plein de jeunesse encore et d'enthousiasme, sa plus grande passion, après celle de la famille, était l'amour du bien et du beau, et cette passion devait lui coûter cher. Nous étions alors, à la Société centrale des architectes, un petit groupe de bons camarades, dont les âges ne s'accordaient guère, dont les tendances d'esprit différaient sans doute, mais qu'unissait fortement un lien commun : les bonnes intentions. Sans parler d'Harou-Romain, il y avait là Garnaud, Constant-Dufeux, Gounod, Danjoy, Le Poitevin, Horeau, nos aînés, les *vieux*, comme nous les appelions irrévérencieusement, mais qui étaient pleins de jeunesse par les illusions qu'ils avaient conservées. Parmi les plus jeunes par l'âge se trouvait Achille Lucas, le malin et *bouillant Achille,* esprit net et pratique, dont le bon sens ramenait, toujours en riant, à la réalité les vieux enthousiastes, mais, hélas! pour un temps seulement; témoin cet incorrigible Harou-Romain, qui dépensa généreusement trente ans de sa vie au triomphe de la réforme pénitentiaire, et qui n'arriva qu'à ce triste résultat: la ruine, car il avait follement sacrifié les affaires lucratives à l'étude de cette question. On le voit, les excellentes qualités de cet honnête homme lui furent plus funestes qu'à tant d'autres leurs défauts!

breux travaux pour l'Électeur de Cologne Joseph-Clément, il envoya de Paris plusieurs architectes pour conduire ces travaux. Au nombre de ces artistes se trouvait Hauberat, qui arriva à Bonn en juillet 1716, et fut nommé en 1721 intendant des bâtiments de l'Électeur et conseiller à la Cour des finances. (Dussieux.)

HAUDEBOURT a publié avec Suys le « Palais Massimi à Rome ». *Paris*, 1818 ; et seul « Le Laurentin, maison de campagne de Pline le Jeune, restitué d'après la description de Pline. » *Paris*, 1838, gr. in-8°.

HAUDRÉCIES (Colard de) fut appelé en 1496 à Saint-Omer, pour donner son avis sur la restauration du vieux clocher de l'église Notre-Dame. En 1503 il se rendit à Amiens, afin de se consulter avec son confrère Tarisel sur les travaux de consolidation à entreprendre à la cathédrale de cette ville [1]. (Goze, *Rues d'Amiens*. — Hermand, *Époques*.)

HAUTECLOQUE (Charles de) était en 1539 maître des œuvres de la ville d'Arras, et remplissait en 1537 les mêmes fonctions pour la ville d'Aire. (Mélicocq, *Art. du Nord*.)

HAYENEUVE (Simon), dit Simon du Mans, né à Châteaugontier (Mayenne) en 1450. Geoffroy Tory dit de lui dans son *Champ-Fleury* : « Il est très-excellent en ordonnance d'architecture antique, comme on peut voir en mille

---

1. M. Goze pense que Colard était natif d'Autrèches, canton d'Attichy (Aisne). Il me paraît plus naturel de croire qu'il était originaire de Flaumont-et-Waudrechies, commune du département du Nord située sur l'Helpe-Majeure, dans l'arrondissement d'Avesnes.

beaux et bons desseings et portraictz qu'il a faictz en la noble cité du Mans et a maint estrangier...... Il est homme d'église et de bonne vie, amyable et serviable a tous en désseings et pourtraictz au vray antique, les quelz il faict si bons que, si Victruve et Lyon Baptiste Albert vivoient, ils lui donneroient la palme par dessus iceux de delà les monts. » Il fut curé de Saint-Pater et demeurait ordinairement en l'abbaye de Saint-Vincent, au faubourg du Mans. Il s'y était retiré en 1506, et, après un séjour de quarante années, il y mourut le 11 juillet 1546, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. (La Croix du Maine, *Bibl. fr.* — Montaiglon, *Not. sur J. Pèlerin.*)

HAZON (Michel-Barthélemy), d'abord avocat au Parlement, étudia l'architecture et remporta le deuxième grand prix de l'Académie en 1745. Ayant obtenu un brevet d'élève de l'École de Rome, il partit pour cette ville en 1746 et y séjourna trois ans [1]. A son retour, le 3 octobre 1749, il fut mis en possession de la charge d'« Intendant et ordonnateur des bâtiments, jardins, arts et manufactures du roi ». Cette charge avait été acquise par Hazon en conséquence de la démission de Robert-Philippe de la Motte, qui en était précédemment pourvu. Il fut aussi contrôleur des travaux de l'École royale militaire sous J.-A. Gabriel. Hazon fut admis à l'Académie d'architecture en 1756, en remplacement de Billaudel, promu

1. Detroy, directeur de l'Académie de France, écrivait le 15 janvier 1749 à M. de Tournehem, intendant des bâtiments du roi : « Le Sr Hason, qui est ici depuis trois ans, est rappelé à Paris par ses parents. Il a employé le temps avec beaucoup d'application et de progrès, et une plus longue demeure ne lui seroit plus d'aucune utilité. » Hazon n'avait eu que le second prix ; le grand prix avait été remporté par Petitot; néanmoins ce fut Hazon qui partit pour Rome. On sait qu'alors la pension n'était pas de droit, comme aujourd'hui, attachée au grand prix. (*Gaz. des Beaux-Arts*, 2e série, t. II.)

à la première classe. Il vivait encore en 1795[1]. — V. Sedaine, *note*.

HECKLER (Jean-Georges), l'un des architectes de la cathédrale de Strasbourg, construisit en 1654 la partie supérieure de la flèche. (Schnéegans.)

HEINTZ. — V. ENSINGEN (Ulric d').

HELLEBUCERNE[2] (Robert de). En 1406 il fut appelé à Rouen avec plusieurs autres architectes pour constater l'état d'avancement des travaux entrepris à la porte Martainville et laissés inachevés par la mort de l'entrepreneur. En 1410, Jenson Salvart ayant été chargé de la reconstruction de la maison ou chambre des chevaliers du château de Tancar-

---

1. Je possède l'original d'un certificat de don d'une maison fait en sa faveur, lequel est signé de M. d'Angivillers, alors directeur et ordonnateur des bâtiments du roi. Voici un extrait de cette pièce : « Nous, etc., ... certifions que le Roi, voulant traiter favorablement le S. Barthélemy-Michel Hazon, intendant de ses bâtiments, de l'Académie Royale d'architecture, Sa Majesté lui a accordé la jouissance de la petite maison à elle appartenant rue Saint-Vincent, cul-de-sac des Tuilleries, à Paris, vacante par le décès du Sr L'Ecuyer, à qui elle avoit été concédée par brevet du 22 mars 1746; pour, le d. Sr Hazon, en jouir sa vie durant seulement, ainsi qu'elle se poursuit et comporte, etc. » Cette maison était élevée de quatre étages sur rez-de-chaussée ; les plans de chacun des étages sont joints au certificat.

2. Dans ses *Recherches historiques sur Rouen*, M. Ch. Richard mentionne l'expertise dont il s'agit ici, d'après le procès-verbal conservé aux archives de la ville, mais il a mal lu le nom de cet architecte, ou plutôt il n'a pas pu le reconnaître dans celui de *Hellebut'ne*, qui ne serait évidemment qu'une abréviation mal écrite sur la pièce originale du vrai nom de Hellebucerne.

ville, un marché fut passé pour l'exécution des travaux avec un maître maçon nommé Jehan Hornille et en présence de « maistre Robert de Hellebucerne, mestre des œuvres de la ville de Paris, et de maistre Jensson Salvart, mestre des œuvres du comte de Tancarville ». En 1411 il fut nommé « maître de maçonnerie » de la ville de Paris, et il y a apparence qu'il exerça ces fonctions jusqu'en 1431, époque à laquelle Jean Jamès lui succéda. Cette année 1431 est peut-être celle de sa mort. (Deville, *Chât. de Tancarville.* — Leroux de L., *Hôtel de ville.*)

HÉLIN (Pierre), de Versailles, élève de Loriot, obtint le grand prix d'architecture en 1754, sur ce sujet de concours: « Un Salon des arts », et reçut son brevet d'élève de l'École de Rome le 12 mai 1756. Il éleva à Paris, rue du Bac, l'église de la Visitation des Dames de Sainte-Marie, dont la première pierre fut posée par la reine Marie Leczinska le 30 octobre 1775. (Lazare, *Rues de Paris.* — *Rens. part.*)

HENRI. Le premier maître maçon ou architecte dont le nom se trouve dans les anciens comptes des travaux de la cathédrale de Troyes (1293-1297) est celui de cet architecte, mais on n'est pas autrement renseigné sur son œuvre. (Pigeotte, *Cath. de Troyes.*)

HENRIET. Colomban s'étant engagé à entreprendre « l'élévation de la plate-forme de l'église de Brou, mesmement touchant la sépulture des deux princesses », cet acte fut passé « avec l'advis et en la présence de maistre Henriet et maistre Jean de Lorraine, tous deux grants ouvriers en l'art de massonnerie ». Maître Henriet travailla aussi à l'église Saint-Jean, de Lyon. (Dufay, *Not. sur les doc. trouvés dans les arch. de la Ch. des comptes de Lille concern. l'égl. de Brou.*)

HÉRAULT (Gilles), « architecte et conducteur des bastimens de Monseigneur l'Eminentissime cardinal de Richelieu ». C'est ainsi qu'il est qualifié dans le contrat de mariage de son fils Bertrand Hérault [1], secrétaire de la chambre du roi. Cet acte est du 11 juin 1640; à cette époque Gilles Hérault était mort.

HERBECOURT (Robert de). Il exécuta en 1333 des travaux pour le duc de Normandie « es chateaux et manoirs de la vicomté de Gisors ». (*Arch. Joursanlvault*, n° 3568.)

HÉRÉ DE CORNY (Emmanuel) naquit à Nancy le 12 octobre 1705. Après avoir exécuté, dans sa ville natale et aux environs, de nombreux travaux, il fut nommé en 1750, par Stanislas, son conseiller et contrôleur général ancien des domaines et bois; de plus le roi, voulant donner à son premier architecte une plus haute récompense, l'annoblit, lui et sa descendance, le 15 septembre 1751. Héré fut en outre décoré par Louis XV du cordon de Saint-Michel. Les principaux édifices construits par cet architecte sont les suivants : les tours, l'horloge et la tribune des orgues de l'église Saint-Remy, de Lunéville; dans les jardins du château de Lunéville, le pavillon et la cascade du canal; le kiosque du côté de l'entrée; le pavillon nommé le Treffle, en face du rocher; le rocher en bas de la terrasse; la ménagerie du roi; le pavillon royal de Chanteheux; le château de la Malgrange; les écuries du château de Commercy; la colonnade hydraulique du pont-canal du même château; le pavillon royal à l'extrémité du canal de Commercy; la fontaine royale dans le parc du château de Commercy; la galerie du château d'Einville; l'église de Bon-Secours et le couvent des Minimes, dans le faubourg Saint-Pierre, de

---

1. Je possède la minute originale de ce contrat de mariage.

Nancy; un bâtiment servant de logement aux orphelins, dans les terrains de l'hôpital Saint-Julien, de la même ville; l'hôtel des Carmes de Lunéville. Les bâtiments de la place royale de Nancy, qui comprennent : 1° l'Hôtel de ville; 2° l'hôtel des Fermes, devenu le Palais épiscopal; 3° l'hôtel Alliot; 4° l'hôtel de la Comédie; 5° le Collége royal des médecins; 6° l'hôtel Jacquet; 7° les maisons appelées aujourd'hui Trottoirs Stanislas; 8° l'Arc de Triomphe; 9° le piédestal de la statue de Louis XV. On doit aussi à Héré : les bâtiments de la place Carrière, de la même ville, qui comprennent le palais de l'Intendance, les pavillons, les portiques en fer à cheval avec arcs de triomphe dans le centre, les façades des maisons de la place, l'hôtel Consulaire et de la Bourse, le bâtiment côté de la terrasse du palais des Juridictions, où siége aujourd'hui la Cour d'appel; les hôtels de la place Saint-Stanislas, dite d'Alliance; la fontaine au centre de cette place; la Maison de la Charité, ordre de Saint-Jean-de-Dieu, rue Sainte-Catherine. A tous ces travaux il faut ajouter la décoration intérieure des châteaux de Lunéville et de Commercy; le pont d'Essey, sur la Meurthe, construit en 1749, et celui de Pont-Saint-Vincent, sur la Moselle, construit en 1752. Au nombre des productions de Héré il faut ajouter les ouvrages suivants : « Recueil (en deux vol. gr. atlas) des plans, élévations et coupes tant géométrales qu'en perspective, des châteaux, jardins et dépendances que le Roy de Pologne occupe en Lorraine, y compris les bâtiments qu'il a fait élever, ainsi que les changements considérables, les décorations et autres enrichissements qu'il a fait faire à ceux qui étaient déjà construits. » — « Plans et élévations de la Place Royale de Nancy et des édifices qui l'environnent, bâtie par les ordres du Roy de Pologne, duc de Lorraine, dédiés au Roy de France par Héré, premier architecte de Sa Majesté Polonaise. » *Paris*, 1753. — « Recueil des fondations et établissements faits par le Roy de Pologne,

duc de Lorraine, » nouv. édition, augmentée et corrigée. *Lunéville*, 1762. 2 part. en 1 vol. Héré mourut à Lunéville, où il avait son domicile, dans une des ailes du château, le 2 février 1763, âgé de cinquante-sept ans. Son corps fut déposé dans le caveau des Carmes de cette ville. (P. Morey, *Héré de Corny*.)

HÉRENDEL (Pierre) fut maître des œuvres de maçonnerie du duc de Bourgogne Philippe le Bon, dans la première moitié du XVe sièele. (Canat, *Maîtres d'œuvres*.)

HÉRICÉ exécuta vers 1728, à Bordeaux, la décoration de la place royale, dont les plans avaient été fournis par J.-J. Gabriel. (*Archiv. hist. de la Gironde.*)

HERLUIN. « Lors de la construction de l'abbaye du Bec, en 1033, dit M. Abert Lenoir, Herluin, tout grand seigneur normand qu'il était, y travailla comme un simple maçon, portant sur le dos la chaux, le sable et la pierre. » (Lenoir, *Arch. monast.*, t. Ier, p 37.)

HERMÈRE (Pierre). — V. LE MELEL.

HERNON (Jean). Après la chute du pont Notre-Dame, à Paris (en 1500), et lorsqu'il s'agit de sa reconstruction, il fut appelé en consultation avec d'autres architectes pour délibérer en présence des « commis au gouvernement de la ville de Paris », et indiquer le meilleur mode à employer pour cette reconstruction. (Leroux de L., *Pont N.-D.*)

HERVÉ, évêque de Tours, fut l'un des architectes de sa cathédrale. Son tombeau en bronze, qui existait dans cette église, fut détruit en 1767. (*Ann. arch.*)

HERVE BOULARD. En 1530 il construisit une fontaine au château de Nérac. (Raymond, *Invent.*)

HESDIN (Jean de). Les chanoines de l'église Notre-Dame de Saint-Omer, voulant consulter les gens de l'art sur la restauration du vieux clocher de leur église, firent appeler en 1496 plusieurs maîtres d'œuvres, parmi lesquels se trouvait Jean, « maître maçon de Hesdin ». (Hermand, *Époques.*)

HEURTIER (Jean-François), élève de Lécuyer, naquit à Paris le 6 mars 1739. Après avoir commencé ses études à Paris, il partit pour l'armée avec le marquis de Thiboutant, commandant général de l'artillerie, et fit deux campagnes : la première comme dessinateur de plans et de fortifications, la seconde en qualité d'aide de camp du général. Il se remit ensuite à l'architecture, mérita le grand prix au concours de 1765, et partit pour l'École de Rome en 1766. A son retour d'Italie il entra dans l'administration des bâtiments, à Versailles; il devint ensuite inspecteur du château, architecte du roi et inspecteur général de tous les bâtiments royaux. Il fut admis à l'Académie d'architecture le 13 mai 1776. Dans la même année il construisit le théâtre de la ville de Versailles pour Mlle de Montansier. En 1778 il éleva, dans la même ville, les deux grandes ailes qui accompagnent le corps de bâtiment principal de la Sous-Intendance. En 1782 il fut chargé de construire, à Paris, une nouvelle salle pour les comédiens italiens (aujourd'hui le théâtre de l'Opéra-Comique) [1]. Pen-

1. La première idée de Heurtier avait été de bâtir son théâtre en façade et en retraite sur le boulevard, c'est-à-dire que l'édifice eut occupé le terrain de la place actuelle, et cette place celui de l'édifice; mais les chanteurs italiens, craignant qu'on ne confondît leur

dant la Révolution il resta attaché au château de Versailles. En 1804, il fut nommé commissaire-voyer de la ville de Paris; en 1807, membre du Conseil des bâtiments civils [1]; en 1809, architecte-inspecteur de la grande voirie. Peu après la création de l'Institut, il en fut élu membre pour la section d'architecture de la classe des beaux-arts. Il mourut à Versailles, rue Porte-de-Buc, le 16 avril 1822, dans la maison qui porte

---

théâtre avec les petits spectacles, et qu'on ne les appelât *comédiens de boulevard*, s'opposèrent à ce projet, et il fut décidé que l'édifice projeté ferait volte-face.

1. C'est probablement en sa qualité de membre du Conseil des bâtiments civils que Heurtier fut consulté par un chef de service du ministère de l'intérieur, M. Fauchat, sur l'organisation de l'École des Beaux-Arts. Voici quelques extraits d'une lettre adressée par lui à ce fonctionnaire, à la date du 13 juin 1808 : « ...Je ne sache pas que rien ait été écrit sur l'instruction spéciale nécessaire à l'École des Beaux-Arts. Nous n'avons point d'école d'architecture, si l'on prend ce mot *école* dans le sens propre; mais nous avons tout ce qui est nécessaire pour en établir une telle qu'aucune autre chez nos voisins ne pourra rivaliser avec elle : professeurs habiles, bibliothèque complète, modèles, grands travaux de toute espèce; il ne faut que placer convenablement les hommes et les choses, qui aujourd'hui sont dans une extrême confusion, à peu près comme cela était à l'époque où Colbert est entré au ministère. *L'instruction spéciale relative aux bâtiments civils*, *le régime des travaux publics* et *la grande voyerie* sont trois objets de la plus haute importance et qui sollicitent aujourd'hui toute l'attention du ministre... Je proteste de nouveau de mon zèle pour concourir de tout mon pouvoir aux vues du ministre et au travail intéressant dont s'occupe M. Fauchat, mais avant il faut que je sache sur quelles bases ce travail doit être fait, afin que je puisse marcher avec assurance, sans craindre de faire fausse route. Je propose en conséquence à M. Fauchat d'établir, sous la dictée de Son Excellence, une série de questions principales, auxquelles je répondrai de mon mieux... » Je possède l'original de cette lettre qu'on dirait écrite d'hier.

aujourd'hui le n° 3. (Quatremère, *Not. hist.* — Leroy, *Rues de Versailles.*)

HÉZELON. — V. EZELON.

HILDUARD, religieux bénédictin de l'abbaye de Saint-Père, à Chartres, reconstruisit vers 1150 le chœur de l'église de son monastère. En fouillant pour asseoir la fondation du mur occidental de cette partie de l'édifice, il découvrit un caveau qui renfermait le corps de saint Gilduin; Hilduard transporta ces restes dans une tombe en pierre devant l'autel de la chapelle Saint-Nicolas. Le chœur élevé par Hilduard fut reconstruit à la fin du règne de saint Louis. (L'abbé Bulteau.)

HINARD (Pierre), architecte du roi Louis XIV, vivait à la fin du XVIIe siècle. Sa sœur Marie épousa, le 25 août 1677, Michel Hardouin, architecte du roi, frère de Jules Hardouin Mansart. (Jal, *Dict. crit.*)

HITTORFF (Jacques-Ignace), né à Cologne le 20 août 1792, vint à Paris en 1810 et reçut de Bélanger ses premières leçons. En 1814, au retour des Bourbons, Bélanger ayant été rétabli dans ses fonctions d'architecte du roi pour les fêtes et cérémonies, Hittorff fut nommé inspecteur de ce service. Plus tard il succéda à son maître, et fut chargé, conjointement avec Lecointe, des cérémonies funèbres du prince de Condé, du duc de Berry et de Louis XVIII. Ces deux artistes furent aussi les architectes des fêtes du mariage du duc de Berry, du baptême du duc de Bordeaux et du sacre de Charles X, à Reims. C'est à la même collaboration qu'on doit le théâtre de l'Ambigu-Comique. Les autres édifices construits à Paris par Hittorff sont les suivants : l'église Saint-

Vincent-de-Paul (en collaboration avec Le Père), 1824-1844; les embellissements de la place de la Concorde et des Champs-Élysées, 1833-1840; la Rotonde des Panoramas, dans les Champs-Élysées, 1838-1839; le Cirque des Champs-Élysées, 1839-1840; la caserne de Sapeurs-Pompiers établie dans l'ancien couvent des Bernardins, 1844-1846; le tombeau de la comtesse Potocka et celui de la famille Le Père et Hittorff, au cimetière du Nord; la mairie du Panthéon, faisant pendant à l'Ecole de Droit, 1848-1851; le Cirque du boulevard du Temple; l'École communale de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, 1852-1854; la maison Napoléon-Eugène fondée pour l'éducation de trois cents jeunes filles pauvres, 1856; le projet des hôtels qui bordent le rond-point de l'Arc de Triomphe de l'Étoile; le grand hôtel du Louvre (en collaboration avec MM. Armand, Pellechet et Rohault de Fleury); la mairie du Louvre et le presbytère de Saint-Germain-l'Auxerrois, 1857-1859; le presbytère de l'église Saint-Vincent-de-Paul, 1859-1860; la gare du chemin de fer du Nord, 1861-1865. Hittorff a publié les ouvrages suivants : « Description des cérémonies et fêtes qui ont eu lieu pour le baptême de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux » (en collaboration avec Lecointe). *Paris*, 1827. — « Les antiquités inédites de l'Attique. » *Paris*, 1832. — « Architecture moderne de la Sicile » (en collaboration avec Zanth). *Paris*, 1835. — « Description de la Rotonde du Panorama élevé aux Champs-Élysées. » *Paris*, 1842. — « Restitution du Temple d'Empédocle à Sélinunte, ou l'architecture polychrome chez les Grecs. » *Paris*, 1851. — « Architecture antique de la Sicile. » *Paris*, 1866-1867. — Indépendamment de ces publications, Hittorff est l'auteur d'un certain nombre de mémoires ou de rapports lus à l'Académie des Beaux-Arts, d'articles qui ont paru dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, de notices et de brochures concernant l'architecture ou l'archéologie. Il mourut à Paris,

le 25 mars 1867. (A. Normand, *Not. hist. sur la vie et les ouv. de J.-I. Hittorff.*)

HOGIER (Jacquemin), né à Commercy, mort à Toul en 1446, selon certains historiens, et beaucoup plus tard, selon d'autres. On lui attribue l'érection des tours et du portail de la cathédrale de Toul. (*Biogr. des hommes marq. de la Lorraine.*)

HONNECOURT (Vilard de). — V. VILARD DE HONNECOURT.

HONNET (Pierre). Dans les premières années du XVI[e] siècle il construisit, avec Pierre Jhanson, le cloître du monastère de Montier-la-Celle, à Troyes. (Grosley, *Éphémérides.*)

HOTELS (Pierre des). — V. DES HOTELS (Pierre).

HOULLET (Jean) reçut en 1522 un angelot d'or valant LXVI sous, pour avoir « montré, enseigné et marqué les lieux pour faire aucunes batteries de terre sur la muraille (à Béthune). Il était qualifié de serviteur domestique et maistre des œuvres des pays de l'empereur. On sait qu'une partie du nord de la France appartenait alors à l'Autriche. (Mélicocq, *Art. du Nord.*)

HOYAU commença en 1610, à la cathédrale du Mans, des travaux de restauration qui durèrent trois ans. Il éleva à la même époque, dans cette cathédrale, un jubé séparant, comme toujours, le chœur de la nef. Cet ouvrage fut détruit en 1769,

par ordre de l'évêque Grimaldi [1]. On se servit des matériaux en provenant pour construire la porte de la sacristie et deux autels. (L'abbé Voisin, *N.-D. du Mans.* — Hucher, *Le Jubé du Card. de Luxembourg.*)

HUAU (Pierre) construisit, à l'entrée du monastère de Beaumont-lez-Tours, deux pavillons dont les plans avaient été dressés par don Luis, religieux feuillant. La première pierre de ces bâtiments fut posée par la grande Mademoiselle (Anne-Marie-Louise, fille aînée du duc d'Orléans), le 18 juillet 1653. Cette première pierre, dit le procès-verbal de la cérémonie, « qui est l'angle du premier pavillon, et le lieu estant bénist et aspergé d'eau béniste par tous les fondements, luy fut présenté un tablier de toile baptiste avec point de Gênes, la petite truelle et marteau d'argent par Me Pierre Huau, Me architecte et entrepreneur du bastiment. Elle mist du mortier et donna deux ou trois coups sur la pierre d'un demy bloc... » (Grandmaison.)

HUBERT (Auguste), élève de Peyre le Jeune, obtint le grand prix d'architecture en 1784, sur « un Lazaret », et partit la même année pour l'Italie. Il fut, de 1793 à 1795, avec le peintre David, ordonnateur des fêtes nationales, et exécuta sous le premier empire des travaux de restauration dans l'église de la Sorbonne [2]. (*Gaz. des Beaux-Arts*, t. VII.)

---

1. Cet évêque, homme de goût, trouva, non sans raison, que cette construction masquait la beauté du chœur de sa cathédrale. On sait que le chœur du Mans est particulièrement cité pour son admirable ordonnance. Cette démolition fut donc un bienfait pour le monument.

2. Je possède d'Hubert une lettre autographe non signée, adressée de Rome, en 1786, à un jeune architecte de Paris nommé Corcelles.

HUE (Pierre) construisit à Orléans la nouvelle chapelle du couvent des Bénédictines, laquelle fut consacrée en 1760. Il eut pour collaborateur Gabriel Lechartier. (De Buzonnière.)

HUELIN (Jean), l'un des maîtres des œuvres du duc de Bourgogne Philippe le Bon. Par une quittance datée du 4 février 1447, conservée aux archives de Lille, Huelin et

---

Cette lettre est curieuse en ce que, datant de près d'un siècle, on la croirait écrite hier, tant il est vrai que l'esprit d'atelier, toujours rajeuni comme l'atelier lui-même, vieillit difficilement. Voici cette lettre : « Mon cher ami, Fontaine et moi avons appris que tu es reçu, ainsi que Percier et Bonnard ; cela nous a fait grand plaisir. Fontaine dit : Que le bon Dieu vous préserve de la chanson de La Gardette, car c'est un crâne en musique ! Le nombre des glues (?) me paroît grand cette année, et j'espère que vous les contrepointerez vigoureusement. Cependant l'on ne peut rien prononcer là-dessus. Le meilleur avis que l'on puisse te donner dans cette occasion, c'est de ne faire aucun accessoire à ton projet ; n'y mets aucune figure, et surtout point de rococo et point de certain style outré, car à Rome il n'y en a aucun exemple. Je t'assure que l'on n'y voit pas des chaleurs (?) et que je ne suis plus étonné si, souvent, l'architecture bonhomme séduit les académiciens : je veux dire lorsqu'elle est bien étudiée. Ainsi, mon cher ami, crois ce que nous te disons, Fontaine et moi, c'est de faire de l'architecture dans le genre de M. Peyre et d'exclure tout accessoire de ton projet, comme figures, fond de paysage, etc. Autrement tu es rasé. Mais revenons un peu à ta négligence, car je veux aller jusqu'au bout et voir jusqu'à quel point tu abuseras de l'amitié que j'ai pour toi. Comment est-il possible que tu ne veuilles point m'écrire? Tu te plais donc à me tenir sans cesse dans l'inquiétude? Car je ne peux plus rien te dire, je t'ai tant écrit de fois, tant supplié de remettre mes lettres à mademoiselle Régnier ! (Tu sais ce que cela veut dire.) Je suis aux abois et ne peux te parler ni t'envoyer des costumes que tu ne me répondes de manière à me tranquilliser et à me prouver que je suis ton ami et que tu es le mien. Fontaine va t'écrire deux mots ; car tu es un ingrat : tout le monde pense à toi, et tu ne penses à personne. »

Jean Meuvantier reconnaissent avoir reçu la somme de soixante sols tournois, pour avoir été « voir et visiter si les fermiers des maisons de hares et estoquis, en la foret de Mourmail, les avoient retenuez et maintenues ainsi que a loyal et just appartient. » (Delaborde, *Ducs de Bourg.*)

HUGET (Gérard) donna les dessins de l'hôtel de Duret de Chevry, président de la Cour des comptes, lequel hôtel était situé à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, à l'angle de la rue Vivienne. Mais cet hôtel, à peine commencé, fut acheté par Jacques Tubeuf et refait en entier par Lemuet. (*Rens. mss.*)

HUGOT (Nicolas) résidait en 1444 à Faucoigney, en qualité de lieutenant du maître des œuvres du duc de Bourgogne Philippe le Bon. Il existe dans les archives municipales de Dijon une quittance certifiée par cet architecte, laquelle est relative à des réparations faites à la maison « du Batault », à Faucoigney. (Canat, *Maît. des œuv.*)

HUGUES, abbé de Montier-en-Der, exécuta de grands travaux dans son monastère, vers l'an 1002. (Champollion, *Doc. pal.*)

HUGUET (François) fut chargé, en 1679, de la reconstruction de la tour de la cathédrale de Rennes. Il succéda à Corbineau. (*Mél. d'hist. et d'arch. bret.*)

HUISSAIN (Pierre). — V. GUILLAIN (Pierre), *note.*

HULIN (Michel). Au mois d'octobre 1619 il fut

chargé des fêtes et décorations de l'entrée de Marie de Médicis à Angers. (Port., *Inv. anal.*)

HUPEAU fut admis à l'Académie d'architecture le 9 janvier 1757, et mourut en 1763.

HUQUIER naquit à Orléans le 26 janvier 1693, et y mourut le 24 octobre 1756. (*Art. orléanais.*)

HURTAULT (Maximilien-Joseph), né à Huningue le 8 juin 1765, élève de Mique et de Percier. Employé d'abord dans les constructions du Petit-Trianon, il devint ensuite dessinateur de la reine Marie-Antoinette, sous la direction de Mique. Pendant la Révolution il occupa un emploi dans l'administration de l'artillerie; puis il fut nommé professeur à l'École polytechnique. Au commencement de l'Empire il prit part, comme inspecteur, aux travaux d'embellissement exécutés au palais des Tuileries par Percier et Fontaine. Il partit peu après pour l'Italie, où il passa deux ans. A son retour en France, il fut envoyé au château de Fontainebleau comme architecte, et exécuta dans cette résidence souveraine différents travaux, tels que la restauration de la galerie de Diane, la fontaine du même nom, le pavillon de l'Étang, la chapelle élevée dans la forêt pour servir d'asile aux voyageurs. Sous la Restauration il fut nommé architecte du roi, et fit, en cette qualité, exécuter au château de Saint-Cloud plusieurs améliorations importantes, notamment le jardin dit alors du duc de Bordeaux. On cite parmi les constructions particulières élevées à Paris par Hurtault le manége de la rue Saint-Honoré (devenu la salle de bal et de concert de Valentino); une maison située passage Cendrier, une autre maison rue de la Paix, etc. Il fut élu membre de l'Institut le 13 février 1819, nommé la même année membre du Conseil des bâtiments

civils, et mourut à Paris le 2 mai 1824. (Mazois, *Disc. pron. aux funérailles de Hurtault.* — Quatremère, *Not. hist.*)

HUVÉ (Jean-Jacques), né à Boinvilliers, près Mantes, en juin 1742, remporta le grand prix d'architecture en 1770, sur : « un Arsenal de terre ». Dès 1764 il suivit, en qualité d'inspecteur, la construction de l'hôtel des Monnaies de Paris. Il fut nommé, en 1776, inspecteur des travaux du château de Versailles. En 1781, Louis XVI ayant acheté pour sa sœur, Madame Élisabeth, le petit château de Montreuil, près Versailles, Huvé fut chargé de faire dans cette résidence royale de nombreux embellissements ; il en agrandit les jardins et les rendit pittoresques. En 1786 il ajouta trois chapelles à l'église des Récollets de Versailles, bâtie par H. Mansart en 1684. Il éleva dans la même ville, rue de Varennes, deux hôtels pour M. de la Suze. Il a aussi construit sur l'Etna, pour le prince Biscari, un petit aqueduc. Huvé mourut le 24 mai 1808. (Daniel, *Biog. des h. remarq. de Seine-et-Oise.* — Leroy, *Rues de Versailles.*)

HUVÉ (Jean-Jacques-Marie), fils du précédent, naquit à Versailles le 28 avril 1783. Il vint étudier à Paris, et fut admis, en 1808, à l'École académique d'architecture, sur la présentation de Percier, son maître. En 1808, lorsqu'il s'agit de transformer en temple de la gloire le monument commencé pour être l'église de la Madeleine, il fut attaché à ces travaux en qualité de conducteur, puis de sous-inspecteur. On sait que les événements politiques empêchèrent la réalisation de ce projet. En 1817, Louis XVIII ayant rendu l'édifice à sa destination première, Huvé fut nommé inspecteur en chef des travaux, fonctions qu'il conserva jusqu'à la mort de Vignon, en 1828, époque à laquelle il devint architecte en chef des travaux. Viel, architecte de l'administration des hos-

pices, étant mort en 1817, Huvé fut un des quatre architectes choisis pour le remplacer. Les principaux établissements confiés à ses soins furent : la Salpétrière, l'hospice de la Rochefoucault, l'hôpital Necker, les Enfants-Malades, l'hospice Beaujon, la Pitié, les Incurables-Femmes, l'hospice des Ménages, l'Amphithéâtre général, et enfin l'Hôtel-Dieu. Il fit pour ce dernier établissement un projet qui dégageait entièrement les abords de Notre-Dame. En 1818 il construisit le marché aux Vaches grasses. Vers la fin de 1819, Louis XVIII voulant faire construire un château à Saint-Ouen, près Paris, sur l'emplacement de celui qui avait été démoli en 1816 et où il avait octroyé la Charte, c'est Huvé qui fut chargé de ce travail [1]. Il succéda en 1823 à Berthault, comme architecte du château de Compiègne. En 1827, le duc de la Rochefoucault-Doudeauville, alors directeur des Postes, l'ayant fait nommer architecte de ce service, il fut chargé d'agrandir les bâtiments de l'administration centrale. En 1830, la salle Feydeau ayant été démolie, plusieurs architectes furent invités par le ministre de la maison du roi à concourir pour l'étude des plans d'un nouveau théâtre destiné à l'Opéra-Comique, et, dans ce concours, c'est Huvé qui l'emporta; c'est donc à lui qu'on doit le théâtre Ventadour, où ont lieu aujourd'hui les représentations de la troupe italienne. En 1828, il obtint aussi le premier prix dans un concours ouvert pour la construction d'une salle de spectacle

---

1. Ce château était destiné à Mme la comtesse du Cayla, l'amie et la conseillère du roi. La crémaillère en fut pendue le 2 mai 1823, dans une fête brillante où Mme du Cayla avait convié la cour et la ville. Un déjeuner de quatre cents personnes fut servi sous une tente magnifiquement décorée. Après le déjeuner et la promenade, les invités furent réunis dans une élégante salle de spectacle, où furent représentées, par les premiers artistes de Paris, des pièces de circonstance. Ensuite eut lieu l'inauguration d'un portrait du roi peint par Gérard.

à Tours. On lui doit en outre l'hospice Marie-Thérèse, un projet d'hôpital général pour la ville de Cherbourg, divers projets pour l'embellissement de Versailles, sa ville natale. Nommé membre honoraire du Conseil des bâtiments civils en 1837, il fut, en 1839, élu membre de l'Institut en remplacement de Percier. Décoré de la Légion d'honneur en 1835, il fut promu au grade d'officier du même ordre en 1846, et mourut à Paris le 22 novembre 1852. (Lenormand, *Not. biogr. sur J.-J.-M. Huvé.*)

HUYOT (Jean-Nicolas), élève de Peyre (Antoine-François), naquit à Paris le 25 décembre 1780. Il remporta le grand prix d'architecture en 1807, et partit pour l'Italie, où il séjourna six ans. Son plus important *envoi* de Rome fut la « Restauration du temple de la Fortune, à Preneste ». En 1817 il partit pour visiter la Grèce, la Turquie d'Europe, l'Asie et l'Égypte. A Constantinople, il étudia un projet d'embellissement pour le palais de notre ambassadeur, et donna le plan d'un hôpital français, dont la construction était déjà avancée lorsqu'il quitta cette ville. En Égypte, Huyot s'occupa de classer les monuments suivant l'ordre chronologique qui lui parut résulter des différences de style et d'exécution de ces monuments. A Thèbes il étudia un projet de restauration générale de cette antique cité. En Nubie il fut le premier qui dessina et mesura les fameux hypogées d'Ipsamboul et qui y reconnut, par le cartouche [1] et par l'architecture, des monu-

1. Les signes hiéroglyphiques contenus dans ce qu'on appelle un cartouche expriment le nom propre d'un des anciens rois d'Égypte. Ces cartouches, très-multipliés sur tous les monuments de ce pays, donnent, par conséquent, le moyen d'assigner à tel prince tel monument qui en est décoré. Muni de cette précieuse indication, Huyot recueillit avec soin tous les cartouches qu'il rencontra dans la haute

ments du règne de Sésostris. Huyot quitta l'Egypte vers l'automne de 1819 pour retourner à Smyrne; il visita ensuite les villes d'Éphèse, de Tlos, de Milet, de Priène, de Cnide, de Magnésie, etc [1]. A Athènes, il étudia les monuments et tout particulièrement la topographie de la ville. Après cinq années d'absence, Huyot revint à Paris, où il prit possession de la chaire d'histoire de l'architecture qui lui avait été réservée par l'Institut, et en 1823 il succéda à Heurtier comme membre de l'Académie des Beaux-Arts. A la même époque il fut chargé, conjointement avec Goust, de l'achèvement de l'Arc de Triomphe de l'Étoile; mais, ce dernier s'étant retiré en 1829, Huyot resta seul chargé de ce monument. En 1832 il fut remplacé par Blouet. On doit à Huyot le projet d'une église Saint-Charles, qui devait être élevée à Paris sur les terrains de Bellechasse, et que la Révolution de 1830 fit avorter. C'est sur ces terrains que fut édifiée plus tard l'église Sainte-Clotilde. Il avait été chargé de construire au Mont-Valérien, près Paris, un Calvaire avec de vastes dépendances, mais l'église seule fut élevée, et il n'en reste plus rien : les ingénieurs en firent des moellons, en 1840, pour construire la forteresse qui occupe aujourd'hui son emplacement [2]. Huyot avait fait aussi

---

Égypte et dans la Nubie, et ces documents eurent, dit-on, une grande influence sur les travaux et, par conséquent, sur la belle découverte de Champollion.

1. Deux longues et intéressantes lettres d'Huyot, écrites d'Alexandrie et de Smyrne à M. Castellan, membre de l'Institut, et que j'ai publiées dans l'*Annuaire de l'Architecte* (1864), contiennent une infinité de détails très-intéressants pour l'histoire de l'art en Grèce, en Asie-Mineure et en Égypte. Je regrette de ne pouvoir donner ici cette intéressante correspondance : qu'il me suffise d'indiquer aux amateurs où ils pourront la trouver.

2. On le voit, une sorte de fatalité s'était attachée à Huyot, soit pour contrarier ses projets, soit pour détruire ses œuvres. Cependant

un projet de restauration générale du Palais de Justice de Paris; son projet était arrêté et approuvé lorsqu'une fièvre l'enleva en quelques jours. (R. Rochette, *Not. sur Huyot.* — *Rens. mss.*)

I

IMBERT-GRAND était venu du diocèse de Gap s'établir à Montpellier, où il fit, en 1470, une restauration de la fontaine de Saint-Bartolomieu. (Renouvier et Ricard.)

IMBERT (JEAN). Dans un procès qu'eurent deux habitants de Sens, en 1524, des experts, Pierre de Sens et J. Imbert, furent chargés de visiter les lieux objet du litige. (*Bull. arch.*, t. II.)

INGELBERT a construit, au XI[e] siècle, le château de La Chaise-le-Vicomte. (*Bull. mon.*, t. VII.)

---

il ne se laissa pas abattre par la mauvaise fortune; ne pouvant dépenser son activité et ses talents dans la réalisation de ses conceptions ou de ses rêves d'architecte, il chercha dans l'enseignement de son art les satisfactions qu'un emploi plus effectif de ses facultés n'avait pu lui procurer. Tout en répandant dans son cours de l'École des Beaux-Arts les trésors de connaissances qu'il avait rapportés de ses voyages, il donnait beaucoup de temps à son atelier, qui devint un des plus forts et des plus suivis de ce temps-là. Enfin, comme l'artiste habile était doublé d'un érudit dont l'esprit s'était élevé par une certaine culture des lettres, l'Académie l'avait chargé de l'*architecture* dans la rédaction du *Dictionnaire de la langue des Beaux-Arts,* travail auquel peu d'architectes, parmi ses contemporains, avaient été aussi bien préparés que lui.

INGELRAM. En 1214 l'abbé du Bec, Richard de Saint-Léger, chargea cet architecte d'édifier la nouvelle église de son monastère ; toutefois Ingelram ne fut pas longtemps chargé des travaux de cette abbaye : l'église qu'il avait commencée fut achevée par Valter de Meulan. Cette église n'existe plus. Il fut aussi l'un des architectes de la cathédrale de Rouen. On lui attribue la partie au rez-de-chaussée de la tour nord de cet édifice ainsi que les portails latéraux. (Félibien, *Recueil hist.* — Deville, *Rev. des arch.*)

ISAMBERT. — V. IZEMBARDUS.

ITÉRIUS (le clerc) restaura, en 1120, le monastère de Saint-Martin d'Auxerre, dont les bâtiments étaient presque entièrement détruits. (Champollion, *Doc. pal.*)

IXNARD (MICHEL D'), né à Nîmes en 1723, fut appelé à Strasbourg par le cardinal de Rohan. Il construisit dans cette ville l'hôtel situé sur la place aux Herbes, et qui est affecté aujourd'hui au Tribunal de commerce. Le cardinal l'ayant recommandé à plusieurs princes allemands, il devint leur architecte, et l'Électeur de Trèves le nomma directeur général de ses constructions. Il rebâtit, de 1768 à 1780, l'abbaye princière de Saint-Blaise, de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans la Forêt-Noire [1]. A Fribourg-en-Brisgau, Ixnard éleva, en 1773, l'hôtel du baron Sikingen ; à Constance il fit la décoration d'un côté du chœur de la cathédrale. Les autres œuvres de cet architecte sont le palais électoral de Clémensbourg, près Coblentz, élevé en 1777 ; l'église de l'abbaye du chapitre des Dames de Buchau, en Souabe ; la commanderie

1. Cette abbaye fut supprimée en 1805 ; ses bâtiments sont occupés aujourd'hui par une filature de coton et une manufacture d'armes.

de Donauwerth, en Bavière, bâtie en 1773; le château du baron D. de Gamerdingen-Zuoifolten, en Souabe, élevé en 1776; le château et les jardins de Donnarieden; la colonnade d'un des côtés de la cour de la grande commanderie d'Étingue, en Franconie; les jardins anglais de Kirberg, en Souabe; le château d'Aulendorf, en Souabe; le château du prince de Hohenzollern-Hechingen, commencé en 1764; l'église paroissiale de Hohenzollern, bâtie de 1778 à 1784; la maison de plaisance du comte de Schulenbourg, en Brandebourg. Il a publié un « Recueil d'architecture représentant, en 34 planches, palais, châteaux, hôtels, etc. » *Paris*, 1791, gr. in-folio. Ixnard mourut à Strasbourg le 21 août 1795. (M. Nicolas, *Hist. des art. nés dans le dép. du Gard.* — Dussieux, *Art. fr.*)

IZEMBARDUS. Un des chapiteaux de l'abbaye de Bernay, fondée au XIe siècle par Judith de Bretagne, porte cette inscription : « Izembardus me fecit. » On présume que ce nom est celui de l'architecte de ce monastère. (*Bull. mon.*, t. IV.)

J

JACME SATGIER, l'un des architectes de la ville de Montpellier, fut chargé, en 1365, de réparations à faire à la maison des Consuls de cette ville. Il travailla aussi au palais, et répara la maison du consulat de Mer, à Lates. (Renouvier et Ricard.)

JACOT, né à Paris en 1798, fut l'architecte de l'empe-

reur de Russie de 1822 à 1840. Il a construit, à Saint-Pétersbourg, l'Institut des voies de communication, la chapelle et les bâtiments qui en dépendent, la salle de la noblesse, l'église hollandaise et ses dépendances, ainsi qu'un cirque, actuellement démoli. (Dussieux.)

JACQUEMIN OGIER fut l'un des architectes de la cathédrale de Toul; il y travaillait en 1440. (Michel, *Biogr. des h. marq. de la Lorr.*)

JACQUEMIN DE COMMERCY. — V. COMMERCY.

JACQUEMIN DE LENONCOURT. — V. LENONCOURT.

JACQUES, moine de Saint-Bénigne, de Dijon, figure au nécrologe de son monastère à la date du « 9e des kalendes de juillet ». Il y est, de plus, mentionné comme ayant copié l'*Ancien Testament*, bâti la chapelle de Saint-Benoît et recouvert l'église. (*Hist. litt.*, t. VII, p. 35.)

JACQUIN (Étienne) était maître des œuvres de la cathédrale de Sens, à la fin du XIVe siècle. (Quantin, *Not. hist.*)

JACQUOT DE VAUCOULEURS. — V. VAUCOULEURS (Jacquot de).

JADOT (Jean-Nicolas), né à Lunéville en 1710. Architecte ordinaire du duc de Lorraine François III, et directeur de ses bâtiments en Toscane, il éleva à Florence un arc de triomphe. En 1736 il fut l'architecte des fêtes données

à l'occasion du mariage de François III avec Marie-Thérèse ; il construisit pour ces fêtes, à Nancy, un temple de l'Hymen et de la Paix, dont la hauteur était de « 80 pieds ». Il passa ensuite au service de cette princesse, et éleva à Vienne plusieurs monuments. Il mourut à Commercy en 1761. (*Biog. des h. marq. de la Lorr.* — Lionnois.)

JAECKER. — V. ZEITZ.

JAMÈS (Jean). En 1431, à la date du 15 juillet, il était maître des œuvres de maçonnerie et de charpenterie, et garde des fontaines de la ville de Paris. (Leroux de L., *Hôt. de v.*)

JAMIN (François), né en 1593, fils de Gracieux Jamin. Sa famille, originaire de Lorraine, alla se fixer à Fontainebleau sous François Ier. Il fut l'un des architectes du château de cette ville. Jamin vivait encore en 1642. (L'abbé Tisserand, *Registres d'Avon.*)

JAMIN (Gracieux), architecte du château de Fontainebleau sous Henri IV. Il a élevé dans cette résidence les bâtiments de la cour des cuisines, lesquels furent terminés en 1609. Il avait le titre de commis des bâtiments du roi. (L'abbé Tisserand, *Registres d'Avon.*)

JANIN (Joseph). L'église des Augustins, de Lyon, commencée en 1759 par Léonard Roux, fut terminée en 1789 par le Père Janin, religieux de cet Ordre. Le P. Janin, né à Lyon en 1715, mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 15 mai 1794. (Leymarie, *Lyon anc.*)

JANSON construisit, en 1787, pour les princesses Adé-

laïde et Victoire, tantes de Louis XVI, la galerie septentrionale de l'ancien établissement thermal de Vichy. (Joanne, *Auvergne et Dauphiné.*)

JARDE (Robert) fut l'architecte des tours de l'église Saint-Remy, de Rennes, en 1540. (*Mél. d'hist. et d'arch. bretonnes.*)

JARDIN (Louis-Henri), frère de Nicolas-Henri (V. le suivant), né à Saint-Germain-des-Noyers en 1730, mort à Copenhague en 1759, suivit son frère en Danemark et fut nommé, en 1755, professeur à l'Académie de Copenhague. (Dussieux.)

JARDIN (Nicolas-Henri), né à Saint-Germain-des-Noyers, le 24 mars 1720[1], remporta le grand prix d'architecture en 1741, sur « un Chœur d'église cathédrale ». Il n'obtint pas de suite sa pension à l'Académie de Rome, car il n'arriva dans cette ville que le 21 décembre 1744; il la quitta au printemps de 1748. En 1754 ou 1755, il fut appelé à Copenhague par le roi Frédéric V, qui le nomma professeur d'architecture à l'Académie royale et intendant des bâtiments royaux. Il construisit à Copenhague l'église royale, fondée en l'honneur des trois siècles d'existence de la maison d'Oldenbourg; la salle des Chevaliers, au château de Christianbourg; à Jægensdorf,

---

1. Voici l'acte de baptême de cet architecte : « L'an de grâce 1720, le 24 mars, par moi, prêtre, curé de Saint-Germain-des-Noyers, soussigné, a été baptisé un enfant masle, Nicolas Jardin, né le 22 du courant, à minuit, du légitime mariage de Nicolas Jardin et de Blanche Pavin, sa femme, de cette paroisse, ses père et mère. Les parrain et marraine ont été Nicolas Jardin et Catherine Pavin. » (Lemaire, *Archiv.*)

le château de plaisance de Bernsdorf et le palais d'Amaliegade. Il a fait aussi des décorations d'arcs de triomphe et le dessin du catafalque de Frédéric V. Il revint en France en 1771, et fut admis la même année, le 22 décembre, à l'Académie d'architecture, et peu après nommé architecte du roi et chevalier de Saint-Michel. En 1782 il fut appelé à Orléans, avec Guillaumot et Mique, pour donner son avis sur des désordres qui s'étaient manifestés dans certaines parties nouvellement construites de la cathédrale. Vers la même époque il construisit, à Ivry, près Paris, une maison de campagne pour le sieur Vieillard. En 1786, Antoine et lui reçurent de la municipalité de Cambrai la somme de 1,600 florins pour les plans de la nouvelle façade de l'Hôtel de ville. Il a publié : « Plans, coupes et élévations de l'église royale de Frédéric V, par N.-H. Jardin, premier architecte du roi (de Danemark). » Gr. in-fol., fig. Jardin mourut en 1802. (Thiéry. — De Buzonniére. — Dussieux. — Lefebvre, *Matér. p. l'hist. des arts.*)

JARNAC (Constantin de). Il existe à Périgueux, dans l'église de la Cité, un mausolée, celui de l'évêque Jean d'Assida-de-Surat, qui est son œuvre. C'est un travail de la fin du XIIe siècle, ayant la forme d'une arcade aveugle surmontée d'un fronton sans base. Deux colonnes, dont les fûts ont disparu, supportaient le cintre légèrement ogival de l'arcade. Constantin a signé son œuvre ainsi qu'il suit : CONSTANTIN : DE : IARNAC : FECIT : HOC : OP.

JARNAY, religieux de l'abbaye de la Trinité, à Vendôme, construisit, en 1492, le portail de l'église de ce monastère. (Guilbert, *Hist. des vil. de Fr.*)

JAŸ (Adolphe-Marie-François), élève de Percier, naquit à Lyon le 13 juillet 1789. Il suivit les cours de l'École

des Beaux-Arts, de 1811 à 1819, et partit ensuite pour l'Italie. Nommé en 1825 professeur de construction à l'École des Beaux-Arts, il occupa cette chaire jusqu'en 1863. Attaché en 1831 à l'agence des travaux des Greniers de réserve de Paris, lesquels avaient été commencés en 1807 et successivement dirigés par Delannoy, Caristie et Gourlier, c'est lui qui termina cet édifice, en 1848. En qualité d'architecte de la ville de Paris pour la section des Abattoirs, de l'Entrepôt des vins, des barrières et du cimetière du Père-Lachaise, il a fait exécuter pour ces établissements de nombreux travaux, notamment la restauration et l'achèvement des deux colonnes de la barrière du Trône. Il a publié, depuis 1831, divers mémoires sur des questions se rattachant à l'architecture : 1° « Examen des différentes pierres provenant des vallées avoisinant le canal de l'Ourcq. » — 2° (en collaboration avec Alex. Miché) « L'Architecture pratique nouvelle ; ou Bullet rectifié et entièrement refondu. » Décoré de la Légion d'honneur en 1850, Jaÿ mourut à Paris le 7 décembre 1871 [1].

---

1. Si Jaÿ n'a pas été un artiste brillant, on peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'il a été un homme utile. Durant quarante ans qu'il a occupé sa chaire à l'École des Beaux-Arts, que de générations d'architectes sont passées devant son tableau noir ! Étranger aux X et aux formules qui conviennent aux ingénieurs, mais auxquels mordent peu les artistes, hommes de sentiment, son enseignement était avant tout pratique, c'est-à-dire excellent. Jaÿ avait pour ses élèves des sentiments pour ainsi dire paternels, aussi l'aimait-on plus qu'on ne le craignait. Il appartenait, comme Lavit, le professeur de mathématiques, son collègue d'il y a trente ans, à cette bonne pâte de professeurs, passés de mode, qui ne recherchaient pas des fonctions publiques seulement pour manger au budget, mais pour en accomplir les devoirs avec conscience, avec dévouement. Ceux d'aujourd'hui exposent de plus savantes théories sans doute, et font de plus belles phrases, mais leurs leçons en sont-elles meilleures ?

JEAN, chanoine, construisit au XIe siècle l'église Saint-Jean, de La Chaise-le-Vicomte. (*Bull. mon.*, t. VII.)

JEAN ANTOINE, architecte et arpenteur général du département de Metz, est l'auteur d'un « Traité d'architecture » publié à Trèves en 1758. (Destailleur, *Notices.*)

JEAN DE BOLOGNE. — V. BOLOGNE (JEAN DE).

JEAN DE CHELLES. — V. CHELLES (JEAN DE).

JEAN DE COMMERCY. — V. COMMERCY (JEAN DE).

JEAN DE DIJON. — V. DIJON (JEAN DE).

JEAN (Frère), religieux dominicain, reconstruisit en 1701 l'église Notre-Dame de Bordeaux, qui datait du XIIIe siècle. Il fut aussi, dit-on, le sculpteur et le peintre de cet édifice. (Joanne, *Loire et Centre.*)

JEAN DE FORGE. — V. DE FORGE (JEAN).

JEAN DE HESDIN. — V. HESDIN (JEAN DE).

JEAN, dit LE MAÇON. Dans un passage du testament d'Olivier de Clisson, on trouve un legs de trente livres fait à « maistre Jehan, le maczon, maistre de l'œuvre du chasteau de Jocelin ». On sait, comme le dit d'Argentrée, que le connétable « avoit esté grand bâtisseur en son temps ». Il est présumable que le tombeau d'Olivier et de Marguerite de Rohan, sa femme, qu'on voit encore dans cette église, est également l'œuvre de Jean. On peut lui attribuer aussi le chœur de l'é-

glise Notre-Dame de Josselin, qui fut bâti à la même époque (vers 1400). (*Bull. mon.*, t. IX. — *Note* de M. Biseul.)

JEAN, dit MAITRE-JEAN, bourgeois de Saint-Quentin, fut un des architectes du chœur de l'église collégiale de cette ville, lequel chœur fut achevé en 1257 et consacré en présence de saint Louis. (Guibert, *Hist. des Villes de France.*)

JEAN DE PARIS. — V. PERRÉAL (JEAN).

JEAN DE ROUEN. — V. ROUEN (JEAN DE).

JEAN DE SAINT-PIERRE. — V. SAINT-PIERRE (JEAN DE).

JEAN DE SOISSONS. — V. SOISSONS (JEAN DE).

JEAN DE VENDOME. — V. VENDOME (JEAN DE).

JEANSON ou JHANSON (PIERRE). En 1509 il construisit, avec Pierre Honnet, le cloître du monastère de Montier-la-Celle, à Troyes. Le 12 mai 1511 il visita les quatre piliers du chœur de l'église Saint-Jean, de la même ville, en présence de plusieurs paroissiens, « pour veoir ce qui estoit bon à faire touchant la réédification des dits piliers ». (Grosley, *Éphém.* — Assier, *Compt. de la fabr.*)

JEAN DE VERDUN. — V. VERDUN (JEAN DE).

JENNESSON (JEAN-NICOLAS), né à Nancy, architecte du duc François III de Lorraine, travaillait en 1729 au palais ducal de Nancy. Il fit, à cette époque, démolir une

galerie de pierre à entrelacs qui régnait au devant du corps de bâtiment voisin des Cordeliers, et reconstruisit ensuite cette galerie sur un nouveau plan ; il fit aussi exécuter des travaux dans un autre corps de bâtiment du palais appelé *le Louvre.* Il existe parmi les pièces justificatives des comptes de l'ancien trésorier général de la Lorraine un « Toisé des ouvrages fait par le sieur Jennesson, architecte des bâtiments de S. A., tant à la galerie du *Palais Royal* que dans l'intérieur du dit Louvre ». Jennesson a donné les plans et dirigé l'exécution de l'église Saint-Sébastien, à Nancy, achevée en 1731. Il a aussi construit à ses frais la chapelle Saint-Pierre, qu'il céda à la ville de Nancy. On lui doit en outre un certain nombre de maisons particulières construites dans la même ville et dans ses faubourgs. (Calmet, *Bibl. lorraine.* — Lepage, *Palais ducal.*)

JENSUYN (Jean). Son nom figure dans les comptes de la ville de Tours, de 1559 à 1570. En 1559 il reçut « onze livres dix-neufs sols quatre deniers tournois », pour des travaux de réparations exécutés au pont Saint-Éloy. (Grandmaison.)

JÉROME DE ROUEN. — V. ROUEN (Jérôme de).

JOFFROY, maître des œuvres de la comtesse de Flandre et de Bourgogne, fit exécuter en 1377 des travaux au château de Bracon. (Rossignol, *Invent.*)

JOLIS (Simon). En 1438, Charles d'Orléans et de Valois fit donner à Simon Jolis, maître des œuvres du comté de Blois, un arpent de bois à prendre dans la forêt de Blois, « pour iceluy arpent de bois estre, par ledit Simon Jolis, mis et employé en certaines réparations qu'il convient faire ès

ponts-leveys, herse et clôture de la porte des champs du chastel de Blois ». Il était mort en 1439. (De Laborde, *Ducs de Bourg.*)

JONCHERY (Michelin de). En 1372 cet artiste, qualifié de maçon, s'engageait envers le chapitre de la cathédrale de Troyes à travailler à ce monument, au prix de trois sous tournois par jour. En 1382, associé à son confrère Jean Thierry, il fit un projet de jubé pour cette église. Dessiné d'abord sur parchemin, ce plan fut, selon le désir exprimé par les chanoines, exécuté en grand sur une aire préparée à cet effet. Mais tandis qu'on songeait à édifier, la foudre se préparait à détruire; elle tomba sur l'église le 9 juillet, et mit le feu à la charpente du comble; de sorte que les sommes destinées au jubé furent employées à la réparation du dommage causé par l'incendie. Les deux artistes reprirent leur travail, mais il fut de nouveau interrompu par l'arrivée d'un certain Henri de Bruxelles, venu de Paris, lequel critiqua le projet en cours d'exécution, se posa en concurrent, présenta un nouveau plan, et réussit à le faire accepter. (J. Quicherat, *Mém. de la Soc. des Antiq. de France. — Not. sur pl. registres de l'œuvre de la cath. de Troyes.*)

JOSSENAY (Denis), reçu membre de l'Académie d'architecture en 1717, fut nommé, le 4 mars 1739, professeur à la même Académie, en remplacement de Courtonne, et mourut vers le mois d'avril 1748. (*Rens. part.*)

JOUBERT (Charles), né à Paris en 1640, a construit dans cette ville l'École gratuite de dessin, rue de l'Ecole-de-Médecine; en 1707, l'amphithéâtre de Saint-Côme, rue des Cordeliers, et, en 1729, le portail de l'église des Mathurins. (Piganiol. — *Rens. part.*)

JOUBERT (Louis), fils du précédent, né à Paris en 1676, continua les travaux de l'École royale de dessin, ainsi que les bâtiments dépendant de l'amphithéâtre Saint-Côme, lesquels avaient été commencés par son père. (*Rens. part.*)

JOUIN. Entre les années 1707 et 1711, l'administration municipale d'Angers traita avec lui pour la restauration des murs d'enceinte de cette ville. (Port, *Arch. d'Angers.*)

JOUSSE (Mathurin), né en 1607 dans l'Orléanais, selon les uns, selon d'autres dans l'Anjou, paraît avoir séjourné longtemps à La Flèche. Il a publié les ouvrages suivants : « La fidèlle ouverture de l'art de serrurier, où l'on void les principaux préceptes, desseings et figures touchant les expériences et opérations manuelles du dict art; ensemble un petit traicté de diverses trempes, le tout faict et composé par Mathurin Jousse, de La Flèche », 1627. In-fol., 135 fig. sur cuivre.—« Le Théâtre de l'art du charpentier, enrichi de diverses figures avec interprétation d'icelles », 1627. Petit in-fol., fig. — On a aussi de lui deux autres publications : « La Perspective positive de Viator, latine et françoise, revue, augmentée et réduite de grand en petit », 1635. 1 vol. in-8°, 42 fig. — « Le secret d'architecture découvrant fidèlement les traits géométriques, couppes et dérobements nécessaires dans les bastiments, enrichi d'un grand nombre de figures ajoustées sur chaque discours pour l'explication d'iceux », 1642. In-fol. (Bodin, *Rech. sur Angers.* — Brunet, *Man. du libr.*)

JOUVELIN (Pierre) et Nicolle Viole furent, de 1486 à 1489, les architectes du bâtiment de la Chambre des comptes au Palais de Justice de Paris, lequel bâtiment fut détruit en 1737 par un incendie et reconstruit par J.-J. Gabriel. Une

pierre provenant de l'ancien édifice portait l'inscription suivante :

LAN MIL CCCC IIII^{XX} ET VI
PAR MESS^{S} DU GRANT BUREAU
FUST ORDONNÉ DE SENS RASSIS
FAIRE CE CORPS D'OSTEL NOUVEAU
QUI FUT DEVISÉ AINSI BEAU
PAR LES CORRECTEURS DE CEANS
LESQUELS Y PLANTÈRENT LEUR SEEAU
COMME GENS EN CE LIEU SEANS
L'UN D'EUX FUT NOMMÉ MAISTRE PIERRE
ET L'AUTRE OT NOM MAISTRE NICOLLE
LEURS SURNOMS QUI EN VEULT ENQUIÈRE
C'ÉTAIENT JOUVELIN ET VIOLE
ILS FIRENT SI BON CONTREROLE
PRENANT GARDE SUR LES OVRIERS
QUE TOUT FUT FAIT BIEN M'EN RECOLLE
EN MOINS D'UN AN ET DEMY ENTIERS [1].

JOUVIN ou SAINT-JOUVIN est considéré comme l'architecte de la cathédrale de Coutances, bâtie au XIIIe siècle. D'anciennes statues de saint Jouvin de Coutances (il y a aussi un saint Jouvin dans le Poitou) représentent ce saint armé d'un marteau. Il est considéré comme un de leurs patrons par les sculpteurs, maçons et tailleurs de pierre de cette partie de la Normandie [2].

---

1. Cette inscription a été lue par M. de Guilhermy, et c'est à sa gracieuse obligeance que je la dois.

2. On lit dans un ancien registre du chartrier de l'église de Coutances, contenant la copie des statuts des diverses corporations d'ouvriers de cette ville au XVIe siècle : « Les maîtres-tailleurs de carreau et imaigiers feront célébrer quatre messes à notes en chacun an, aux

JOYNEAU, maître des œuvres des bâtiments du roi et voyer au bailliage de Sens, fit exécuter en 1671, dans cette ville, certains ouvrages pour l'installation de la juridiction consulaire dans les bâtiments de l'Hôtel de ville. (Quantin, *Invent.*)

JU (Louis) était au fort Saint-Pierre, à la Martinique, le 31 octobre 1716, lorsqu'il fut admis à l'Académie d'architecture. Il était alors architecte du roi. Cela résulte d'un certificat du duc d'Antin, qui existe aux Archives nationales. Jû fut l'un des architectes du duc d'Orléans, fils du régent, et construisit pour ce prince un pavillon dans le parc du château de Bagnolet, près Paris. (Piganiol, *Rens. part.*)

JUMEL (Robert), l'un des architectes de l'église Saint-Gervais et Saint-Protais, de Gisors. Il succéda en 1504 à son beau-frère Pierre Gosse, et exerçait encore ces fonctions en 1520. (De Laborde, *Doc. inédits.*)

JUSTE (Jean), architecte et sculpteur. Il est probable qu'il fut employé comme sculpteur, par le cardinal d'Amboise, à la construction du château de Gaillon. (Clarac, *Le Louvre.*)

églises paroissiales de Saint-Nicolas et de Saint-Pierre..... la première au jour et fête de l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ; la seconde le jour et fête de M. St-Thomas, apôtre..... les deux autres messes seront dites et célébrées à l'église St-Pierre; la première le jour de l'Assomption de la glorieuse vierge Marie; la seconde, qui est la dernière, le jour et fête de M. St-Jouvin. » On lit aussi dans la vie inédite des évêques de Coutances, par Trigan : « ... On dit que saint Jouvin fut architecte de cet édifice. La mémoire de ce saint est en grande vénération dans ce pays. Il y a une chapelle bâtie en sa mémoire à une lieue de Coutances. »

K

KARICO (Jean), maître des ouvrages du comté de Blois en 1392. Il est ainsi mentionné dans un document provenant de l'ancienne Chambre des comptes de Blois : « De plusieurs mises faites par lui, tant de charpenterie, massonnerie et couvertures, comme de plusieurs autres ouvraiges, vii^c vii liv. iij s. vii d. » (De Laborde, *Ducs de Bourg.*)

KENLE (Lambert de), religieux de l'ordre de Citeaux, douzième abbé de Notre-Dame-des-Dunes, vivait dans le XIIIe siècle. Il succéda en 1252, comme abbé et comme architecte, à Nicolas de Belle, et continua la reconstruction de son monastère. Ces travaux avaient été commencés, en 1214, par Pierre, septième abbé du lieu ; Lambert les continua pendant cinq années, après lesquelles il en confia la direction à un religieux nommé Théodoric, en faveur duquel il se démit de son abbaye. (Félibien, *Recueil hist.*)

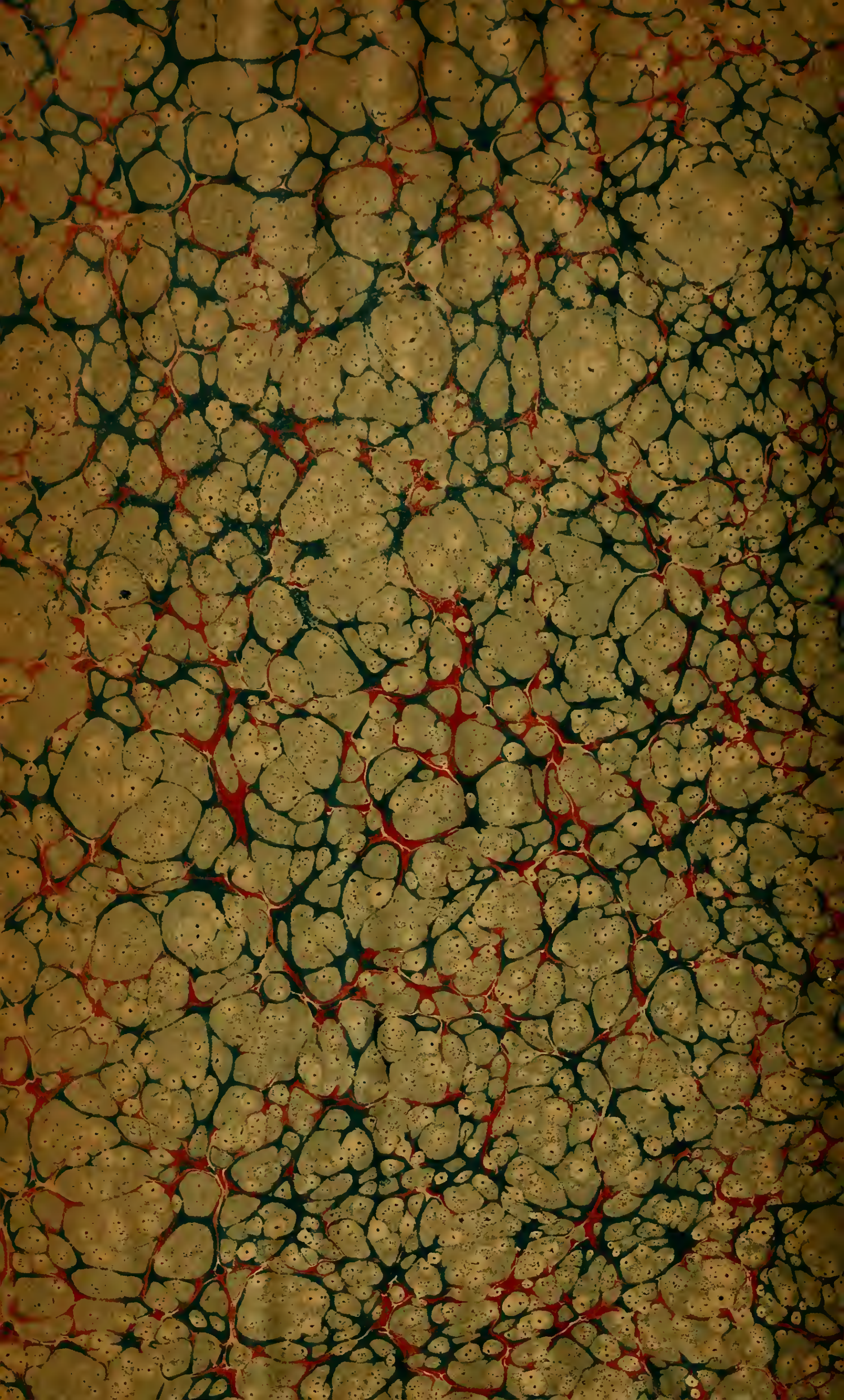
KETTENER (Burcard). — V. BURCARD KETTENER.

KŒNIG (Jacques) fut architecte de la ville de Strasbourg dans la seconde moitié du XVIe siècle. (Schnéegans, *Maîtres d'œuvre.*)

KUCTEHOU était, en 1237, l'architecte de l'église des Dominicains de Morlaix. (*Mél. d'hist. et d'arch. bret.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.

9350 — Paris, imprimerie Jouaust, rue St-Honoré, 338.





fa
the

